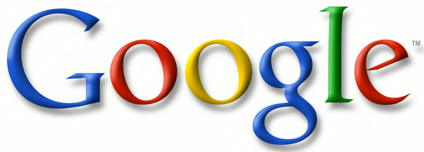




TROISIÈME ANNÉE

La

Revue Latine

JOURNAL DE LITTÉRATURE COMPARÉE

France, Espagne, Italie, Belgique, Suisse française, Roumanie, Canada, etc.

Directeur : Emile FAGUET

Rédaction : DAURIAC, DEJOB, FAGUET, FIERENS-GEVAERT, GEBHART, VICTOR GIRAUD, LE GENTIL, JULIEN LUCHAIRE, DE LABRIOLLE, MARTINENCHE, WILMOTTE, ETC.
Secrétaire de Rédaction : CHARLES MONTEL.



PARIS

59, RUE MONGE, 59

DÉPOT GÉNÉRAL : Société Française d'Imprimerie et de Librairie

ANCIENNE LIBRAIRIE LECÈNE, OUDIN ET Cie

15, rue de Cluny, 15

1904

La

Revue Latine

TROISIÈME ANNÉE

1904

résisté à la tentation de piller quelques-unes de vos formules, tant elles me paraissent justes et définitives; celle-ci, par exemple : « C'est une croyance à base d'anthropophagie et à forme religieuse ;... un appétit devenu une foi.»

Informé comme vous l'êtes, je dois vous croire encore lorsque vous certifiez la vérité du personnage de Robinson. Mais que voilà une redoutable épreuve pour la créance qu'il faut faire aux saines méthodes expérimentales ! Les types français, je les pratique comme vous depuis cinquante et quelques années ; depuis plus de treize ans, je fréquente assidûment nos officiers coloniaux. Je ne suis jamais allé en Amérique, je ne vois pas la société américaine de Paris, je n'ai jamais rencontré un de ces milliardaires ; toute mon information est livresque, ou de conversation, de seconde main. Et il advient que mon personnage le plus vrai, le plus vivant, c'est, à votre dire, celui que je ne connais pas ! Faut-il donc croire que l'intuition imaginative sert le romancier mieux que son savoir expérimental ? Je le dis sans le moindre grain d'ironie, je vous en assure ; c'est un problème que je me suis souvent posé. Je voudrais le voir attaqué par votre critique franche et hardie, dans une étude sur un de nos maîtres ; sur Balzac, par exemple. Il y va du bien fondé de toutes les opinions reçues; opinions que je crois fausses à l'égard de Balzac; il m'a toujours semblé qu'un idéalisme effréné gouvernait les visions de ce prétendu réaliste.

Je répondrai à vos critiques sur mon dénoûment... qu'elles sont trop douces. Il est exécrable, mon dénoûment, je le sais trop. Je m'y suis repris à deux fois, un pour la Revue, un pour le volume : ça ne l'a pas rendu meilleur. J'avais songé d'abord à un dénoûment très amer, très fataliste : compassion de cœur français ou lâcheté diplomatique, je n'ai pas osé. Dès lors, il n'y avait plus place que pour une gauche berquinade : on n'en dira jamais plus de mal que je n'en pense moi-même.

Sur le caractère de la femme, je ne discuterai pas; j'ai sur ce chapitre une théorie très arrêtée. Lorsque deux hommes, — mettons l'auteur et le critique, — dissertent sur la complexion morale d'une femme, je les tiens d'avance pour deux Polonius qui disputent sur la forme changeante du nuage. Toutes les femmes sont possibles, et toutes échappent à notre observation, — autant que la planète Mars ou sa sœur Vénus. Il faudrait que l'une d'elles, — pas une planète : une femme, — se chargeât de la critique de nos personnages féminins : elle n'aurait pas de peine à montrer que nous nous mettons le doigt dans l'œil, lorsque nous prétendons entrer dans cette catégorie de l'inconnaissable. Je vous admire, si vous avez le courage de produire cette affirmation : Dans telle circonstance donnée, une femme fera ceci ou cela.

Vous me permettrez d'être plus résistant à vos critiques sur le caractère de Tournoël. Je ne sais pourquoi, ceux qui me louent et ceux qui me dénigrent s'accordent à penser que je prêche en style de roman telles ou telles théories. En mon âme et conscience, je me propose de plus en plus cette unique tâche : bien voir un moment de la vie contemporaine et le rendre exactement.

Dans la psychologie du militaire, deux traits saillants se sont imposés à mon attention. Comme je vous le disais, j'ai vu de près, depuis treize ans, la plupart des officiers qui ont joué un rôle dans notre épopée coloniale; antérieurement, j'avais eu commerce intime avec quelques-uns des grands chefs que la mort nous a ravis, — ceux sur qui l'opinion fondait le plus d'espérances. En dehors du métier et du service commandé, la résignation, la timidité de ces braves gens devant le pouvoir civil et les responsabilités civiles passaient toute imagination. Des moutons ; ils perdaient devant une bouche parlementaire toute l'audace qui leur est naturelle devant les bouches à feu. Si Tournoël avait clos le bec à son sous-secrétaire d'Etat comme vous

voudriez qu'il l'eût fait, tous les lecteurs avertis auraient justement crié à l'invraisemblance.

La soumission découragée de ces professeurs d'énergie s'explique assez par les circonstances historiques où ils ont vécu depuis tantôt quarante ans : premier assaut donné à l'institution militaire, à la veille d'une guerre où toute notre fortune allait se jouer ; défaite écrasante, préparée par ce rude assaut des internationalistes, des humanitaires, et dont ils surent rejeter toute la responsabilité sur l'armée, sur les chefs honnis ; depuis lors, autorité de la fonction chaque jour diminuée, condition de chiens de garde qu'on nourrit par crainte du voleur étranger, qu'on enchaîne très court par peur des libertés qu'ils pourraient prendre dans la maison ; recul indéfini du but proposé à leurs efforts, et, à mesure que ce but s'évanouit dans les brumes lointaines, recommencement du décri qui vint à la mode entre 1866 et 1870, décri de la profession, décri des hommes... Ils ont fini par accepter leur figure de paralytiques, telle que les habiles manieurs de l'opinion voulaient qu'ils l'eussent. Ils se sentent maîtrisés par l'art subtil de ces politiciens, qui les désarmèrent moralement avant l'épreuve de 1870, qui les rendirent seuls responsables du mauvais succès de cette épreuve, et qui proclament depuis lors l'infirmité d'un instrument qu'ils jalousent et redoutent tout en l'employant par nécessité.

Chez nos héros coloniaux, autre trait plus particulier, et bien significatif de la fatalité qui pèse sur nous tous. J'ai consigné dans maint écrit, je ne cesse de répéter ce qui est chez moi une conviction profonde : à aucune époque, pas même au temps du Consulat, notre France n'a disposé d'une élite pareille à celle que les expéditions coloniales ont créée, depuis vingt ans : soldats formés de bonne heure à l'école de la responsabilité, aptes à toutes les besognes, parce qu'ils sont obligés d'avoir tous les talents, administrateurs, savants, diplomates. Mais il

semble qu'un destin commun ne leur accorde qu'une heure brève pour agir, pour briller ; cette heure passée, la fusée retombe, s'éteint dans l'ombre. — Des censeurs m'ont dit : Vous nous présentez un homme d'action qui n'agit jamais. — Il a agi un moment, sa vie se passe dans le regret mélancolique de ce moment ; c'est fini, et c'est la vérité de son personnage, en tant que représentant de toute une classe d'hommes à une époque. Prenez-les tous, ceux dont le nom fut dans toutes les bouches, et vingt autres que je sais, qui eurent leur heure glorieuse au second plan ; une heure seulement. Vous ne me citerez pas une exception à cette règle.

Ils la sentent bien, cette étrange fatalité ; de là les découragements dont j'ai recueilli la confidence chez les mieux trempés. Un ami très cher, qui m'a fourni certaines particularités de la psychologie militaire et sentimentale de Tournoël (oh ! le bon public aveugle, qui a cru reconnaître en lui le colonel Marchand !!!... Je crois savoir que le colonel Marchand penserait sur la plupart des choses autrement que je n'ai fait penser Tournoël...), cet ami me disait, comme je lui donnais lecture de mes premiers chapitres en demandant s'il ne se blesserait pas de la ressemblance : — Allez, continuez, je me reconnais là comme dans un miroir.

Sans doute, je pouvais idéaliser mon Tournoël, le faire exceptionnel ; j'ai pris cette licence avec le général Muiron, silhouette épisodique ; je n'ai pas cru devoir la prendre avec un personnage de premier plan. J'ai voulu qu'il restât dans la vérité, qu'il fût représentatif de cette fatalité qui les arrête tous après un galop d'essai, comme des chevaux brusquement rênés par un cavalier invisible. Mon tort a été peut être de ne pas indiquer mieux mon intention ; mais ici encore, je n'ai pas eu le courage de contrister trop durement les cœurs : j'ai gazé, je n'ai voulu que mettre sur la voie les observateurs de la vie contemporaine,

avec l'espoir qu'ils devineraient ce que j'exprimais à demi.

Pardonnez ce long bavardage ; voyez-y la marque de l'importance que j'attache à tous vos jugements. Les mots flatteurs où vous résumez votre impression d'ensemble me paient largement d'un effort qui a été, je puis bien le dire, le plus rude et le plus intensif dont j'aie souvenir dans ma vie littéraire. Je vous devrai un encouragement précieux à l'heure où je me remets à la tâche, avec les appréhensions bien naturelles chez un homme qui est venu si tard à l'art du roman. Puisque nous sommes au moment des souhaits, je me souhaite à moi-même de mériter à nouveau votre approbation ; et je vous prie d'agréer, cher confrère et ami, tous les vœux que l'on a coutume de faire pour ceux à qui l'on porte le plus d'estime et d'affection.

E.-M. de Vogüé.

Les idées du Président Magnaud

M. Henry Leyret s'est fait le héraut et le préconiseur de M. le Président Magnaud, exactement comme Sainte-Beuve, s'était fait le sonneur de trompe de Victor Hugo vers 1828. On sait que Henri Heine représentait Sainte-Beuve comme précédant Victor Hugo à travers le monde en criant : « Le buffle ! Le buffle ! Voici le buffle ! Il n'y a qu'un buffle ! Voici le vrai buffle ! Place au buffle ! » Tel M. Leyret.

M. Leyret avait publié, il y a trois ans, ou quatre, un premier recueil des jugements du Président Magnaud, avec commentaires enthousiastes de M. Leyret. Il publie, fin 1903, un nouveau recueil des nouveaux jugements du Président Magnaud, avec commentaires extatiques de M. Leyret.

Il constate avec un peu de mélancolie que la presse, à la vérité, la frivole presse, s'est un peu relâchée de l'engouement presque unanime qu'elle avait montré à l'égard du Président de Château-Thierry, et que même, sous prétexte de quelques symptômes de léger contentement de soi-même, ou plutôt d'occupation de soi-même, constatés, peut-être malignement, chez M. Magnaud, la presse, même celle qui est plutôt dans les eaux de M. le Président que dans d'autres courants, l'avait un peu égratigné par-ci, par-là. Comme disait Clairville, à moins que ce ne fût Lambert Thiboust : « On a donc blagué mon ami ! » Oui, on a un peu blagué son ami, et cela fait beaucoup de peine et inspire beaucoup d'indignation à M. Leyret.

Mais il s'en console sur ceci, que, si M. le Président

Magnaud a perdu un peu de terrain dans la presse, il en a gagné beaucoup dans la magistrature, et que M. Magnaud est une aurore dont la magistrature française commence à apercevoir les rayons. « Un droit nouveau nous commande », le droit Magnaud, et M. Magnaud est tout un droit qui commence à commander à la magistrature. Désormais « le juge sera l'égal, le frère des justiciables et non leur ennemi, le redresseur des torts de la société et non le servile instrument de ses vengeances. Justice idéale, sans doute ; mais n'est-ce point celle qu'applique dès maintenant le Président Magnaud ? » Voilà ce que commence à apercevoir la magistrature française.

M. Ballot-Beaupré lui-même, ou, à commencer par lui, M. Ballot-Beaupré, premier président de la Cour de cassation, est tout simplement le disciple de M. le Président Magnaud, puisqu'il dit quelque part : « La loi a souvent besoin d'être interprétée ; souvent elle contient des lacunes graves... Comment la loi ne serait-elle pas insuffisante ou même silencieuse lorsque les litiges à résoudre, étant nés d'un état de choses économique ou social qui à l'époque de sa promulgation n'existait pas, n'ont pu être prévus par elle ? » — M. le premier président ayant dit qu'en matières économiques il était nécessaire d'interpréter la loi insuffisante est évidemment le disciple de M. Magnaud et ne parle que sous son influence.

M. Magnaud peut donc se consoler de quelques épigrammes de journalistes parisiens devant le spectacle de la magistrature qui vient à lui, premier président de la cour souveraine en tête, et devant le spectacle d'un droit nouveau qui sort de lui et qui déjà nous commande.

Il y a peut-être un peu d'exagération dans tout cela, et M. Magnaud, qui est un homme d'esprit et que tout le monde sait modeste, a dû être quelquefois un peu gêné de la louange répandue ainsi, un peu copieusement, dans un livre que, peut-être, on lui a soumis.

Moins enthousiaste, moins prosterné, assez dénué, dont je m'accuse, d'esprit religieux, point ennemi, du reste, de M. Magnaud, je voudrais simplement parcourir les « nouveaux jugements » qu'on nous donne ici et dégager les principales idées de M. le Président, lesquelles, sans mériter ni le mépris ni la génuflexion, sont tout simplement intéressantes.

La première idée du Président Magnaud, sa grande idée, son idée dominante et dirigeante, c'est que le juge n'a pas à appliquer la loi. Il a à la faire. Le juge est législateur. Il est souverain arbitre de la loi elle-même. Il la juge. Quand il la trouve bonne, il l'applique ; quand il la trouve mauvaise, il la cite, mais pour la condamner, et il y substitue une loi personnelle et improvisée qu'il imagine, selon ses lumières. En un mot, il prend la loi sous son bonnet, quand il lui plaît ; il fait la loi, quand cela lui convient ; il est législateur, quand il le veut être.

A la vérité M. Magnaud cite toujours la loi, comme je viens de l'indiquer ; jamais il ne fait précéder un jugement de ces mots : « Attendu que c'est notre bon plaisir » ; il cite toujours la loi ; mais tantôt c'est pour dire qu'elle est bonne et qu'il l'approuve, tantôt pour déclarer qu'elle est stupide, ou arriérée ou « surannée », et pour la mépriser ouvertement. M. Magnaud s'appuie toujours sur la loi ; seulement, le plus souvent, il s'appuie tellement sur elle qu'il s'assied dessus.

En un mot, il ne se tient pour lié par la loi qu'autant que la loi est dans les idées de M. Magnaud. C'est déclarer, haut et ferme, que M. Magnaud est législateur.

Exemples : « Attendu que ce qui doit contribuer à faire disparaître du Code une infraction de cette nature (c'est à savoir le délit d'adultère), c'est l'odieuse différence de traitement édictée par le législateur entre l'homme et la femme... Attendu que quand le juge se trouve en présence de faits de cette nature, d'ordre tellement privé et intime... son

devoir très net est de laisser tomber en désuétude, jusqu'à son abrogation inévitable, une loi si partiale et d'un autre âge...»— Est-ce assez net? J'ai à appliquer la loi sur l'adultère ; sur quoi : 1° je la critique, ce qui est évidemment le premier « devoir » du juge ; 2° je ne l'applique pas, ce qui est son second devoir et le plus « net ». Ce juge en insurrection contre la loi qu'il s'est engagé à appliquer est adorable.

Autre exemple : « Attendu que si le divorce par consentement mutuel *n'est pas encore* inscrit dans la loi, le Tribunal, pour bien apprécier la situation respective des époux, ne doit pas moins tenir le plus grand compte de l'expression de cette volonté, deux êtres ne pouvant être malgré eux enchaînés à perpétuité l'un à l'autre... » — Ici M. Magnaud s'appuie sur la loi, mais non pas sur la loi qui est ; il s'appuie sur la loi qui sera. Le divorce par consentement mutuel n'est pas encore inscrit dans la loi, mais il le sera un jour ; en attendant je l'inscris dans mes jugements. Quand j'étais étudiant, en manière de « brimade », on envoyait le jeune clerc, un peu naïf, demander à l'étude d'un confrère « le code des arrêts futurs ». C'est sur ce code que s'appuie M. Magnaud. Le code des arrêts futurs est au greffe du tribunal de Château-Thierry.

Autre exemple : « Attendu que les torts des deux époux sont réciproques et qu'un égal désir de ne plus vivre ensemble les anime l'un et l'autre ; que si cette manifestation catégorique de leur volonté, dans l'état de la législation actuelle, n'est pas suffisante pour amener leur désunion conjugale, il n'en est pas moins certain que le juge doit tenir le plus grand compte de ce consentement mutuel... » — Même procédé : je sais bien que le divorce par consentement mutuel n'est pas dans la loi, mais je le mets dans la mienne, dans celle que je fais pour motiver mes arrêts. Et foin de la loi qui n'est pas la loi Magnaud ! Cela n'est pas d'un robin, au moins. Cela sent son bon gentilhomme.

Cela fleure l'ancien régime. Cela n'est rien moins qu'une pirouette sur talon rouge.

Je n'ai pas besoin de dire que M. Leyret est en dévote admiration devant ces pratiques. Il les défend comme très légitimes et même comme très légales. Il invoque l'article 4 du Code civil qui déclare susceptibles d'être poursuivis pour déni de justice les juges qui refuseraient de juger sous prétexte du silence, de l'obscurité ou de l'insuffisance de la loi.

Cela ne me paraît pas très pertinent. Pour Dieu ! M. Magnaud ne refuse point de juger ; il ne me semble nullement atteint de la monomanie de ne pas juger ; ce n'est pas, ce me paraît, cette maladie-là qui le ronge. — Et, d'autre part, ce n'est pas du silence, de l'obscurité ou de l'insuffisance de la loi qu'il argue pour juger contre elle ; ce sont des lois parfaitement parlantes, parfaitement claires et sans lacunes qu'il vitupère. Seulement ce sont des lois qui ne lui plaisent pas. L'article 4 du Code civil est peu applicable à son espèce.

M. Leyret invoque encore l'article 1156 du Code civil : « On doit, dans les conventions, rechercher quelle a été la commune intention des parties contractantes, plutôt que s'arrêter au sens littéral des termes. » En vérité, qu'a de commun ce texte avec le cas Magnaud ? Ce texte ne parle pas du tout de violer la loi ; il ne parle même pas du tout d'interpréter *la loi* ; il parle d'interpréter, dans une convention entre particuliers, les termes de cette convention privée, pour démêler la volonté vraie des contractants. Ça n'a aucun rapport avec l'interprétation de la loi. C'est aussi loin de l'interprétation de la loi que la chimie industrielle de la paléographie. Ça n'a aucun rapport, même éloigné, avec le cas Magnaud. M. Leyret cultiverait-il la citation trompe-l'œil, merveilleuse invention de feu Girardin ? « Le ministre prétend que les 500 millions dont s'agit n'ont pas été l'objet d'un virement. Or voici *textuellement* ce qu'il

disait le 17 février 1867 à 3 heures 25 minutes de l'après-midi : « La politique du cardinal Antonelli a toujours été « *favorable* à la Moldo-Birmanie et les textiles sont plutôt *en* « *hausse* dans toute la région *antarctique*. » Pas de commentaires, n'est-ce pas ? » — Je charge un peu ; mais il y a de ce procédé dans l'argumentation de M. Leyret.

Il y aurait mieux à dire pour défendre l'idée maîtresse de M. Magnaud. Il y aurait à dire : « Le juge ne doit pas être un distributeur automatique des tables de la loi comme il y a des distributeurs automatiques des tablettes de chocolat. Il peut, il doit la juger. Il a un droit de *veto*. C'est ainsi que les choses se passent dans la libre Amérique. Il y a en Amérique des lois parfaitement votées par les deux Chambres et parfaitement promulguées par l'Exécutif, qui n'ont *jamais* eu vie et force, qui sont nulles et non avenues, parce que la magistrature a refusé de les appliquer. M. Magnaud est de cette école. Il n'applique pas la loi injuste, ou plutôt il n'applique pas la loi anti juridique. Il est de l'école américaine, il est de l'école libérale. »

Voilà ce que l'on pourrait dire en faveur de M. Magnaud.

Mais :

1° Ce ne sont point du tout les lois estimées par eux *injustes* que les magistrats américains n'appliquent pas ; ce sont les lois *anti constitutionnelles*. Ils ne se placent pas, comme M. Magnaud, entre un texte et leur conscience, c'est-à-dire leur fantaisie ; ils se placent *entre deux textes* : le texte de la loi particulière, le texte de la Constitution, et, quand il y a désaccord manifeste, selon eux, entre la loi et la Constitution, ils préfèrent la Constitution, ce qui est encore, et *plus que jamais*, se conformer à la loi, la Constitution étant la loi souveraine.

2° Ceci même, ce qu'ils font ainsi, ils le font conformément à la loi, qui leur donne ce droit ; et ce droit, malgré les exemples fantaisistes invoqués par M. Leyret, aucune loi française ne le donne à un juge français.

3° Et enfin, ce que MM. Magnaud et Leyret oublient, la magistrature américaine est un pouvoir de l'Etat, comme la magistrature française l'était en France avant 1789, et la magistrature française depuis 1789 n'est pas du tout un pouvoir de l'Etat. Elle est un corps de fonctionnaires chargé d'appliquer la loi, rien de plus, rien de moins, et non de la critiquer, de la mépriser, de la violer et d'en faire une autre. Il serait assez étrange qu'un corps qui n'est ni autonome et *ens per se*, comme la magistrature de l'ancien régime en France, ni nommé par l'élection populaire, comme en Amérique, eût des droits égaux et supérieurs à ceux du législateur, égaux puisqu'il ferait la loi, supérieurs puisqu'à la fois il la ferait et l'appliquerait. C'est impossible.

Que M. Magnaud obtienne, ce qui est dans mes idées, une magistrature autonome, formant un corps de l'Etat et un « pouvoir » de l'Etat, et je me rapprocherai de ses idées.

Je m'en rapprocherai seulement; car, *même alors*, j'admettrai sans doute que, comme en Amérique, la magistrature frappe de nullité une loi anti constitutionnelle, mais nullement, ce qui n'est nullement admis en Amérique et ce qui n'était nullement admis dans notre magistrature d'avant 1789, qu'elle juge *en équité*, sans se préoccuper de la loi, en méprisant la loi, en déclarant la loi surannée ou ridicule quand elle lui déplaît et, somme toute, tout simplement selon son caprice. Cela, nul peuple civilisé ne l'admet. Le passage du jugement en équité au jugement selon loi fixe est un *pas* de la civilisation ; c'est une victoire du droit sur l'arbitraire ; c'est une partie des droits de l'homme ; l'homme ayant le droit d'être jugé, non par une personne qui peut être passionnée, mais par un être impersonnel et inaccessible aux passions, lequel est la loi ; et la liberté étant, selon l'admirable définition de Bossuet, « un état où personne n'est sujet que de la loi et où la loi est plus puissante que tous les hommes » ; et la méthode Magnaud

n'étant pas autre chose qu'une régression et quelque chose que je n'appelle point, mais que Spencer appellerait « un retour à la barbarie ».

Voilà l'idée principale de M. Magnaud. Les autres nous les trouverons au cours de l'examen que nous ferons de ses jugements.

Il est si vrai que le juge qui ne juge pas selon la loi ne juge que selon ses passions, que précisément M. Magnaud ne juge jamais que selon ses passions mêmes. Il en a de très bonnes ; il en a de mauvaises, à mon avis ; mais il ne juge jamais que selon ses passions mauvaises ou bonnes. Commençons par les bonnes, si vous voulez.

M. Magnaud a de la pitié. Je l'en félicite. Il a commencé par acquitter une bonne femme qui avait, mourant de faim, volé un pain. Il a bien fait, et ici je ne dirai pas qu'il a jugé selon sa passion, puisqu'il a jugé selon le code qui déclare qu'il n'y a pas délit là où l'acte a été inévitable. Ce qu'il y a de curieux, c'est que ce fut pour ce jugement, qui était tout simplement une application du code, que l'on fit à M. Magnaud une réputation d'originalité et qu'on lui accorda un brevet d'invention de la pitié. Enfin, passons ; M. Magnaud, en équité et en droit à la fois, avait tout simplement très bien jugé.

Ensuite M. Magnaud s'appliqua à acquitter tous les vagabonds et tous les mendiants qui pratiquaient la mendicité sans récriminations et sans menace. Vous entendez bien : le vagabondage sans importunités inquiétantes et la mendicité sans menaces. Pour les vagabonds inquiétants et les mendiants menaçants, M. Magnaud est aussi rude que quiconque. Notez bien ce point. Il ne s'agit pas de le charger et de le défigurer. Mais pour ce qui est du vagabondage simple et de la simple mendicité, M. Magnaud ne les considère pas comme des délits et il les acquitte toujours.

C'est d'un très bon cœur. C'est chose que je range sous la rubrique des « bonnes passions » de M. Magnaud.

Comme idée, est-ce juste ? Au fond, oui, je le reconnais et je ne serais pas le libéral que je suis et l'homme de bon sens que j'essaye d'être, si je ne le reconnaissais pas. En quoi le vagabondage serait-il un délit ? C'est un exercice de la liberté individuelle. J'ai le droit de me promener. J'ai le droit « d'aller et de venir ». Le droit d'aller et de venir c'est formellement, c'est absolument le droit de vagabondage. On doit avoir le droit de vagabondage aussi bien à pied et en espadrilles qu'en automobile. Le vagabondage ne faisant de mal à personne et tant qu'il ne fait pas de mal à quelqu'un, n'est pas un délit ; c'est le droit de promenade.

De même la mendicité n'est pas un délit, ne devrait pas être un délit. Cet homme demande, sans menacer. Etes-vous forcé de lui donner ? Non. Donc il ne vous nuit pas. Point de délit. Il est importun, soit ; mais l'importunité est-elle un délit ? Alors il faudrait faire une loi contre les raseurs. Encore que, moralement, je trouve qu'ils méritent la mort, juridiquement j'estime qu'ils n'ont rien à voir avec la loi.

La loi contre la mendicité rentre dans le système de protection à outrance. Parce que le bourgeois ou le paysan n'aime pas à rencontrer un vagabond ou un mendiant, on fait contre tout droit, contre toute définition juridique générale, de la mendicité et du vagabondage, des délits. C'est abusif, c'est tyrannique. On ne doit pas protéger tant que cela. Contre le vagabond inoffensif et le mendiant inoffensif, que le bourgeois et le paysan se protègent eux-mêmes.

Maintenant, voici. Si la loi (un peu par tous pays, remarquez-le bien) a vraiment *inventé* les quasi-délits de mendicité et de vagabondage, il faut bien reconnaître qu'elle avait ses raisons. M. Magnaud. qui ne laisse pas d'avoir l'esprit philosophique et qui cherche la raison des choses, croit que, si la loi a inventé les délits de vagabondage et

de mendicité, c'est pour arrêter sur la pente où ils s'engagent des gens qui évidemment s'acheminent, par le vagabondage et la mendicité, vers des délits plus graves, vers des délits véritables. Cette considération ne l'arrête pas, ne réprime pas son indulgence, mais il l'envisage et il la vise ; cela résulte de plusieurs de ses *attendus*.

Est-ce bien là l'esprit de la loi ? Je ne crois pas. Je ne la crois pas si paternellement prévoyante à l'égard des vagabonds et mendiants. M. Magnaud lui prête un peu de son cœur, qu'au fond il a très bon. Je crois tout simplement que la loi a voulu protéger les campagnes contre un fléau. Les vagabonds, les mendiants, les « coureurs », les « chemineaux », sont la terreur des campagnes. Tout homme qui a été rural ou qui l est de temps en temps, et M. Magnaud autant que personne, le sait parfaitement. Il est très vrai qu'ils ne sont pas tous coupables, mais tous effraient. La loi, qui remonte au temps où des bandes parcouraient les campagnes et tenaient le rural sous la terreur, et qui encore n'est pas trop mal accommodée à un temps où les crimes de chemineaux sont très fréquents, a englobé tous les chemineaux dans un quasi-délit général. Certainement c'est une loi des suspects, et par conséquent je la trouve injuste ; mais c'est une loi de sûreté générale dont l'abolition inquiéterait singulièrement les populations des campagnes.

Au fond c'est une loi irrationnelle ; mais c'est une loi protectrice des chemineaux eux-mêmes. Certainement ; car du jour où le paysan ne se sentirait pas protégé contre le chemineau par le gendarme, il se protégerait, naturellement, lui-même, et il se protègerait trop : les fusils partiraient tout seuls. Je ne sais pas s'il serait expédient d'abolir cette loi irrationnelle.

Tenez ! M. Magnaud l'a abolie, lui, dans sa circonscription. Eh bien ! je remarque, par ses jugements mêmes, qu'il y a un nombre respectable d'actes de vagabondage

inquiétants et de mendicité avec menaces et voies de fait dans sa paisible circonscription. Ce serait à examiner d'un peu près. Il faudrait faire une enquête très sérieuse pour savoir s'il n'y a pas, depuis une dizaine d'années, par exemple, un peu plus d'actes de vagabondage avec allures inquiétantes et de mendicité avec sévices ou injures graves dans la circonscription de Château-Thierry que partout ailleurs.

— « Eh ! pardieu ! me répondra M. Magnaud, cette enquête je l'ai faite et elle m'est favorable. Je fais allusion à cela dans un de mes *attendus*.

— Oui, bien ! Oui, bien ! mais sans incriminer la bonne foi de M. Magnaud, qui est inattaquable, je voudrais bien que l'enquête fût faite par un autre que par lui. Je crains qu'il n'y ait dans le cas de M. Magnaud un peu de ce que j'appelle « l'influence de son opinion sur son opinion ».

Enfin, sur cette affaire, au fond, il a raison, et dans la pratique je ne crois pas qu'il soit très dangereux de considérer comme innocent le vagabond jusqu'à présent inoffensif et le mendiant jusqu'à présent non menaçant ; car enfin c'est tenir pour non coupables des gens qui ne sont pas coupables du tout.

Je continue de considérer les « bonnes passions » de M. Magnaud.

M. Magnaud est plein d'indulgence pour les personnes de l'un et de l'autre sexe qui « agissent sans discernement », pour une fillette de seize ans à peine qui a volé un porte-monnaie ou pour un garçon du même âge qui en a volé un autre, etc. A quoi je n'ai rien à dire. Seulement, à ce propos, il institue une théorie, à mon avis, assez contestable. Il fait la distinction entre le « malade » et le « pervers », 22 mai 1903 : « ... afin de savoir si le Tribunal... se trouve en présence d'un malade réclamant des soins ou d'un pervers contre lequel il faut prémunir la société. » 7 août 1903 : « ... à l'effet de connaître si l'on se

trouve en présence d'un malade réclamant des soins ou d'un pervers contre lequel il faut prémunir la société. »

Voilà qui m'étonne un peu. M. Magnaud croit donc au pervers ? Il croit donc au pervers distinct du malade ? Pour moi, je ne crois absolument pas au pervers. Je ne crois absolument qu'au malade. Et pour moi ce qu'on appelle pervers n'est absolument qu'un malade, extrêmement malade et extrêmement dangereux. Le crime, passionnel ou autre, est également, pour moi, une crise de maladie. L'homme assez brute pour tuer sa femme parce qu'elle le trompe ou l'ami de sa femme parce qu'il les trompe, elle et lui, est pour moi aussi malade que s'il avait la fièvre typhoïde, et ni plus ni moins. Et l'homme assez idiot pour tuer à dessein de voler, ce qui est le commerce le moins lucratif du monde et ce qui, de compte très exactement établi, rapporte une moyenne de 6 francs 75 par assassinat, est aussi malade que peut être malade un personnage qui fait de la paralysie générale.

Je vais plus loin, ou plutôt je reste au même endroit. Les ambitieux, les avares, les hommes d'affaires voleurs et même les hommes d'affaires non voleurs, s'il en est, qui se ruent au million ou au milliard, selon les pays, les tripoteurs politiques et aussi les hommes à femmes, et aussi les hommes à femme unique qui s'exterminent et se ruinent pour une jupe ; tous ces gens-là sont des malades, je disais tout autant, mais je me trompais et je dois dire un peu plus, que les personnes que fréquentent les médecins de huit à midi et de deux à sept.

Ma formule est celle-ci : tous les crimes sont passionnels ; toutes les passions sont des maladies ; tous les criminels sont des malades.

Je n'admets donc pas du tout la distinction entre pervers et malade ; je n'admets que la distinction entre malades et sains. Il y a parmi les hommes des sains et des malades ; il n'y a pas autre chose.

Maintenant, à un certain degré, le malade est supportable à la société, et à un certain degré il est pour elle, non seulement dangereux, ce qu'il est toujours, mais insupportable. A ce degré, renfermez-le.

— Comme malade ? Comme criminel ?

— Comme vous voudrez, sous l'étiquette que vous voudrez, puisque, pour moi, c'est la même chose.

— Avec le même traitement ?

— Avec trente traitements différents. C'est une question d'espèce. A l'un si vous croyez que des douches soient bonnes, douchez. A l'autre si vous croyez vous apercevoir que des prédications morales seraient utiles, prêchez. A celui que vous jugez incurable, pas de traitement.

— Et quand faut-il relâcher ?

— Quand le malade est guéri.

— Ce qui arrive ?...

— Jamais ! Mais encore, si vous croyez qu'il y ait eu amélioration faisant passer le malade de la catégorie des malades dangereux et insupportables à celle des malades dangereux, mais supportables, relâchez.

— Mais, avec la statistique que vous dressiez plus haut, c'est une infime minorité de mortels qui devrait enfermer l'immense majorité de ses contemporains !

— Parfaitement ! Seulement on ne peut pas faire le mieux ; on ne peut pas faire très bien, on ne peut pas faire bien. On fait médiocre, et le monde va mal, comme vous voyez. Il ne va pas horriblement mal. C'est tout ce que l'on peut honnêtement désirer.

Mais je m'égare ; je voulais dire seulement que la distinction de M. Magnaud entre malade et pervers ne me paraît pas fondée du tout.

J'arrive aux passions mauvaises, plus ou moins mauvaises, de M. Magnaud.

M. Magnaud est toujours pour les ouvriers contre les

patrons. Ce n'est pas une très mauvaise tendance. Il faut protéger les faibles, et *en général*, ce sont les ouvriers, relativement aux patrons, qui sont les faibles. Cependant M. Magnaud, à mon avis, se laisse entraîner trop loin. Un patron renvoie un de ses ouvriers parce que cet ouvrier s'est « syndiqué ». Il y a bien quelques autres petites choses autour de ce principal grief; mais je reconnais qu'il paraît bien que c'est surtout parce que cet ouvrier s'est syndiqué que le patron le congédie. Soit. Ce patron n'est pas très intelligent. Je suis tout à fait dans les idées d'Archibald Robinson (*le Maître de la mer*) sur ce point. Tout ce qui est organisé, en dernière analyse, vaut mieux *pour tout le monde* que ce qui reste à l'état anarchique. Il vaut mieux, en définitive, pour les patrons mêmes, que les ouvriers soient syndiqués que vaguement insurrectionistes et toujours à l'état insurrectionnel latent. Avec un syndicat on peut discuter. Il est probable, il est rationnel de penser que les syndicats provoquent des grèves, mais en évitent davantage.

C'est ma façon de penser. Mais la façon de penser contraire ne constitue pas un délit, et je trouve qu'un patron a parfaitement le droit de renvoyer un ouvrier parce qu'il lui déplaît, parce qu'il veut le renvoyer. C'est le droit absolu. On ne peut pas m'imposer un collaborateur dont je ne veux pas, quand bien même j'aurais tort de n'en pas vouloir.

Ce n'est pas l'avis de M. Magnaud. Il pense que « renvoyer un ouvrier qui ne fait qu'user de son droit strict, lui retirer son gagne-pain... est un acte absolument injustifié, arbitraire et inique... et une très grave atteinte aux droits des citoyens... »

Alors le droit de mon « citoyen officieux » est de m'imposer sa présence quand sa présence me sera devenue insupportable ! Cela me paraît abusif. Et mon droit à moi, qu'est-ce qu'on en fait ? Il me semble que la liberté doit

être bilatérale. Vous pouvez me quitter quand vous voulez ; je puis vous quitter quand je veux.

« Non, répond M. Magnaud, il peut vous quitter quand il veut ; vous, vous ne pouvez pas le quitter quand vous voulez. Je suis pour la liberté unilatérale. » Il me semble que ce goût pour la liberté unilatérale est simplement en bon français de la partialité.

Comme il faut toujours être juste, je conviens qu'en son jugement M. Magnaud est moins partial qu'en ses *attendus* et que ses *attendus* radicaux mènent à une conclusion modérée. Ce sont des attendus de façade. M. Magnaud donne beaucoup à la façade. Il a simplement condamné le patron à deux cents francs de dommages-intérêts. Tout le monde conviendra que quand on renvoie un employé sans qu'il soit en faute et simplement parce qu'on n'en veut plus, on lui doit quelques jours de solde. Deux cents francs, cela doit représenter à Château-Thierry un mois de travail. Ce sont des dommages-intérêts un peu élevés ; mais il n'y a pas à crier très haut.

M. Magnaud est plein de bonté pour les enfants naturels et pour ceux, je veux dire pour celles, qui les mettent au monde. Très bon sentiment. Il veut, évidemment, une loi sur la séduction. Je l'en approuve, quoiqu'elle soit difficile à faire et à peu près inutile ; difficile à faire, on sait assez pourquoi ; à peu près inutile parce que les magistrats ont parfaitement trouvé dans l'arsenal de nos lois de quoi faire payer le séducteur, et c'est ce qu'ils font tous les jours ; mais enfin j'approuve M. Magnaud de protéger les enfants naturels et les filles séduites.

Seulement — toujours la façade — pourquoi M. Magnaud ne peut-il pas acquitter ou peu condamner une infanticide, ou secourir une fille-mère, sans faire son procès à la société comme s'il rédigeait une *Lanterne* de province ou une *Action* départementale ? C'est la façade. Elle est un peu défraîchie, cette façade-là. M. Magnaud s'exprime

ainsi : « ... Que c'est donc à la société contemptrice des filles-mères et si pleine d'indulgence pour leurs séducteurs qu'incombe la plus large part des responsabilités dans les conséquences, si souvent fatales pour l'enfant, des grossesses et accouchements clandestins ; attendu que l'incontestable faute de la société poursuivante amoindrit singulièrement celle de la personne poursuivie à sa requête. »

Non, vraiment, cette mercuriale contre la société ne s'imprime plus. Elle est aussi surannée que certaines lois dont M. Magnaud est « contempteur ». Elle est devenue un peu ridicule, non pas tant parce qu'elle date que parce qu'elle n'a jamais été très fondée et ne l'est plus du tout. Ce n'est nullement par crainte de la société « contemptrice » que les filles-mères tuent leurs enfants ou les empêchent insuffisamment de mourir. C'est affolement, c'est crainte de ne pouvoir pas nourrir, c'est égoïsme et lâcheté, toutes choses, du reste, dignes d'indulgence en un pareil moment ; mais la société, qui ne songe plus du tout à « contemner » les filles-mères et qui les emploie comme nourrices, n'est responsable en rien dans les infanticides. Il faut laisser ces clichés se rouiller dans les très vieilles imprimeries de chefs-lieux de canton.

Autre petite manie de M. Magnaud. Il a des préférences pour le divorce ; il aime le divorce, il le tient comme, je crois, M. le général André, pour une loi constitutionnelle de la France. C'est son affaire ; on peut avoir cette idée-là. Mais où l'abus commence, c'est à vouloir l'imposer aux autres. Or une Mme A. demande contre son mari la séparation de corps, et son mari, M. C., demande contre elle le divorce. Notez qu'il n'y a de la part de Mme A., ni coups, ni sévices, ni injures graves, à tel point que M. Magnaud est forcé de considérer comme injure suffisamment grave un retour, oui un *retour*, mais insuffisamment sérieux, de Mme A. au domicile conjugal. En cet

état de choses M. Magnaud prononce le divorce et le divorce par consentement mutuel, lequel n'existe pas encore dans la loi. C'est à ce propos qu'il assure que si le divorce par consentement mutuel n'est pas encore inscrit dans la loi, le consentement mutuel *à la séparation* doit être tenu en grand compte par le juge pour prononcer *le divorce*. Et il prononce le divorce.

Il n'examine pas s'il n'est pas bon, en vue d'une réconciliation toujours possible et toujours à souhaiter, de prononcer, l'un des deux époux demandant une forme de rupture et l'autre une autre, celle des deux qui est la moins radicale, ce qui serait, ce me semble, de bon sens. Il n'examine pas si celui des deux conjoints qui demande seulement la séparation n'obéit pas, en la demandant, à des scrupules religieux toujours respectables. Il prononce le divorce.

Sur quels considérants ? « Attendu que le divorce... est une solution large et claire qui, en dégageant franchement deux époux du lien conjugal noué entre eux par erreur, assure non seulement leur indépendance de cœur et d'esprit, mais ouvre la voie à tous leurs espoirs de bonheur futur... »

Autrement dit, il prononce une sentence d'ordre particulier sur des idées générales et ses *attendus* sont un article de journal. Autrement dit, il dit aux parties : « Vous voulez l'un le divorce, l'autre la séparation. Je prononce le divorce parce que le divorce me plaît davantage et que je l'ai dans l'œil. C'est un jugement d'ordre artistique. Fort bien. Mais « est-ce là comme on juge » ?

De même M. Magnaud est personnellement pour l'enseignement laïque. Soit. Moi aussi. Je veux la liberté de l'enseignement religieux ; mais personnellement je préfère l'enseignement laïque. Mais ce n'est pas une raison pour imposer l'enseignement laïque par jugement à des enfants qui ne sont pas les vôtres. Or M. Magnaud, dans un juge-

ment qui me semble, pour tout le reste, irréprochable et même d'une très haute et fine intelligence, ayant à prévoir l'enseignement à donner à deux jeunes enfants de divorcés, décide carrément ceci : les enfants « seront confiées à un établissement scolaire assurant la liberté de conscience, et cette condition ne pouvant être efficacement réalisée que dans un établissement laïque, c'est sur le choix d'un de ces établissements que devront s'entendre les parties... »

Ainsi le choix des parents relativement à l'établissement où devront être élevés leurs enfants est limité par jugement. Il est limité aux établissements laïques. Ils pourraient s'entendre sur un établissement religieux, mais il leur est défendu de s'entendre ainsi. Ils n'ont la liberté de s'entendre entre eux qu'à la condition de s'entendre aussi avec les idées de M. Magnaud. C'est une liberté un peu restreinte. En d'autres termes, M. Magnaud, parce qu'il « divorce » les époux T., s'approprie leurs enfants. Il s'en déclare le père et choisit le genre d'éducation qui leur convient, c'est-à-dire qui lui convient. Est-ce pas un empiétement ? Que M. Magnaud y songe, c'est grave, en ce que c'est à dégoûter du divorce.

De même encore M. Magnaud a l'horreur de l'enseignement congréganiste. Bien. En conséquence le frère Auxence, de la congrégation autorisée des Frères des écoles chrétiennes, ayant fait donner dans son école de Château-Thierry l'enseignement de l'histoire et de la grammaire par les frères Amandin et Emile, lesquels n'étaient pas pourvus du brevet de capacité, M. Magnaud ferme l'école du frère Auxence. Mais, antérieurement au jour du jugement, les maîtres non diplômés ont été remplacés par des maîtres diplômés. Cela est tout à fait égal à M. Magnaud, qui déclare que « la fermeture de l'école où les infractions ont été commises est la seule sanction réelle qui permette d'assurer le respect de la loi », et que « si l'on admettait

que la fermeture de l'école n'a d'effet qu'envers le directeur contrevenant, la congrégation lui substituerait immédiatement, comme elle a cru habile de le faire dans la circonstance actuelle, un autre de ses membres », ce qui le force à fermer l'école, encore qu'elle se soit mise en règle.

Impossible de mieux dire que le tort de la congrégation n'est pas de n'être point en règle, puisque voilà qu'elle y est, mais d'être la congrégation. Le jugement est un peu sectaire.

La Cour de cassation l'a jugé du reste tel, car elle l'a cassé, sur quoi M. Leyret fulmine contre l'esprit abominablement réactionnaire de la cour suprême.

Un M. M. a recueilli dans une maison à lui deux anciennes sœurs, les dames B. et T., qui étaient professeurs à l'école communale de la Ferté-Milon, laquelle a été laïcisée. Dans cette maison de M. M. les dames B. et T. ont donné quelques leçons et elles en ont, également, donné en ville. Devant ce scandale de la liberté d'enseignement, M. Magnaud n'a plus connu de bornes ni à la sévérité, ni à l'éloquence. Pour ce qui est de l'éloquence il a dit, en ce style d'extrême gauche qui manque d'originalité, qui n'a rien de personnel, mais qui a ses charmes propres : « Attendu que la loi du 1er juillet 1901 n'a jamais été faite, ainsi que, *de mauvaise foi, on affecte de le prétendre* [M. Magnaud, voilà du journalisme et non point du style juridique], pour porter une atteinte quelconque à la très respectable liberté de penser et de croire ; qu'elle constitue seulement... un ensemble de mesures de *préservation sociale*, destiné à protéger la société civile contre les *envahissements d'une puissance occulte dont le but est d'arrêter la marche du progrès vers la liberté et l'émancipation des consciences...* »

Oh !... Flaubert !

Pour ce qui est, encore, de l'éloquence, il a dit encore,

en ce style qui semble une parodie du style des journaux anticléricaux, mais qui est pour lui du meilleur coin qu'il nous sert sans la moindre ironie et bon jeu, bon argent, et qui, du reste, fait l'admiration de M. Leyret : « Attendu que si le juge doit se montrer indulgent et parfois clément jusqu'au pardon envers ceux que les nécessités matérielles de l'existence et les iniquités souvent trop criantes du contrat social ont poussés à commettre une infraction pénale, *il a pour devoir au contraire, à peine de se rendre complice, d'être ferme et résolu à l'égard des membres d'une congrégation, qui, de propos délibéré, avec l'assistance intentionnelle d'autres personnes, se mettent en révolte contre une loi arrachant en partie la jeunesse française au péril d'une division intestine s'accentuant chaque jour davantage.* » A la bonne heure ! Voilà un juge de combat. Quelques-uns diront même que c'est un hoplite.

Et pour ce qui est de la sévérité, M. Magnaud condamne les dames B. et T. chacune à mille francs d'amende et M. M. à 15 jours d'emprisonnement et 1000 francs d'amende. C'est le « bon juge ». Applaudissements énergiques de M. Leyret.

Ce qu'il y a de bon c'est que, pour ce qui est de ces jugements anticléricaux, M. Magnaud se déclare lié par la loi et se réfugie derrière la loi, et se déclare simple exécuteur de la loi. Lui qui proclame ailleurs le droit qu'a le juge de se substituer à la loi et d'être législateur, ici, il invoque la loi comme impérative — il faut croire qu'ailleurs elle ne l'est pas — et il dit : « Attendu que la fermeture de l'école... est impérativement prescrite par le législateur et qu'il est impossible d'en soustraire qui que ce soit [d'*y* soustraire qui que ce soit, si vous voulez bien] ni de se soustraire à l'appliquer... »

Sur quoi M. Leyret s'écrie : « Qui disait donc que M. Magnaud ne se croyait pas le subordonné de la loi ? Il en est l'esclave. » — Mon Dieu, oui, il en est l'esclave

quand elle lui plaît ; et il en est indépendant quand elle ne lui plaît pas. C'est comme les jeunes gens avec les femmes. M. Magnaud est le Don Juan de la législation.

Si M. Magnaud était partisan de la liberté d'enseignement, il rédigerait ainsi son *attendu*, calqué sur un de ses *attendus* relatifs au divorce par consentement mutuel : « Attendu que si, à la vérité, la liberté d'enseignement, entière, complète, intégrale et absolue, n'est pas encore inscrite dans nos codes, il est assuré, grâce au progrès incessant des lumières ; grâce à la pénétration de jour en jour plus profonde, malgré les efforts d'un infâme obscurantisme, des principes de notre immortelle *Déclaration des droits de l'homme* dans les cerveaux, jadis fermés, des populations françaises ; grâce au goût de plus en plus prononcé et à la passion de plus en plus accentuée des Français pour la liberté, qu'elle y sera inscrite un jour ; qu'il appartient au juge, non pas de suivre le législateur, toujours un peu arriéré, mais de le devancer en une marche hardie vers la lumière, en dépit des fantômes sinistres revivant dans quelques personnalités surannées, désuètes et du reste ridicules, puisqu'elles ne partagent pas notre façon de voir ;... par ces motifs, déclarons frère Archangias libre d'enseigner la grammaire française et autres choses généralement quelconques partout où il voudra. »

Voilà ce que M. Magnaud rédigerait et déciderait s'il était partisan de la liberté d'enseignement ; mais, comme il n'en est pas partisan, il devient subitement le serviteur garrotté de la loi qui la proscrit. Et il n'y a rien de plus naturel.

M. Magnaud, encore, n'aime pas l'enseignement donné par les prêtres, à quelque religion qu'ils appartiennent ; car il ne spécifie pas. Est-ce tout à fait une raison pour que, comme juge et du haut de son tribunal, dans un *attendu* de jugement, il prononce ces paroles que peut-

être il eût bien fait de réserver pour l'*Affranchisseur de Château-Thierry* où elles eussent fait si bonne figure: «... si incompatible qu'apparaisse l'état ecclésiastique avec le droit d'enseigner, tant au point de vue *de la liberté et de la moralité* que de l'affranchissement de la raison de l'enfant et de l'esprit de famille, les prêtres qui l'exercent remplissent, *quelque déplorable qu'il soit en la circonstance,* un ministère de service public... »

M. Magnaud, encore, n'aime pas les croix et crucifix. Il doit en vouloir, un peu, quoique lettré, à Lamartine. Soit. Mais un bonhomme « légèrement ivre » renverse une croix sur la voie publique de Château-Thierry. Il y a une loi contre les déprédations des monuments publics. Mais M. Magnaud, rendu, en cette circonstance, à son indépendance relativement à la loi, va droit à la méthode large d'interprétation de la loi, refuse de considérer cette croix comme monument public. Il la considère plutôt comme un signe regrettable de provocation et il rédige : «... Attendu que le bon sens et la plus élémentaire impartialité ne permettent pas d'admettre que des objets susceptibles d'être des *brandons de discorde entre citoyens d'un même pays ayant des convictions religieuses différentes,* ou n'en ayant pas du tout, puissent être considérés comme des objets d'utilité ou de décoration publiques... »

Voyez-vous ce que c'est que ceci ? C'est un procès de tendances fait à la croix dont il s'agit. Cette croix en ce paisible pays de Château-Thierry n'avait jamais été, pour parler en style suranné, un brandon de discorde ; elle n'était jamais allée exciter les gens de Château-Thierry les uns contre les autres ; jamais ; car sans aucun doute, si cela avait été, M. Magnaud ne manquerait pas de le dire ; elle n'avait jamais été cause ou prétexte de discordes civiles ; mais elle était *susceptible* de l'être ; elle était *susceptible* d'agiter les cerveaux de Château-Thierry ; elle était *susceptible* d'aigrir les cœurs de Château-Thierry ; en un mot,

cette croix était *susceptible* d'être un brandon. Voilà, très net, le procès de tendances ; voilà le procès de tendances aussi net qu'il a jamais pu l'être.

En vertu de ce procès de tendances qu'il fait à cette croix, M. Magnaud renvoie le prévenu des fins de la plainte. Au fond il le félicite, au fond il le remercie. Il lui sait gré d'avoir, quoique légèrement ivre, rendu, tout compte fait, un signalé service à sa ville natale, d'avoir sauvé Château-Thierry de la guerre civile. — Mais, à mon tour, je fais un peu procès de tendances à M. Magnaud. Toujours est-il qu'il acquitte son briseur d'images. Ce jugement ne me paraît pas de « la plus élémentaire impartialité. »

Telles sont les passions plus ou moins mauvaises de M. Magnaud.

Il me plaît et il me divertit davantage quand il juge, non pas en équité, mais *en bonhomie*, de petits procès ou de petites infractions insignifiantes, où il s'amuse. Là il montre de l'*humour* et même un enjouement assez agréable. Dans une cause — celle-là sérieuse — il plaisante assez gentiment la loi d'adultère en ce qu'elle permet à la partie plaignante d'arrêter les poursuites et aussi de faire remise de la peine : « Attendu... que... l'un des deux contractants... est libre... d'arrêter la poursuite commencée et même, comme conséquence du droit de grâce, *dont il partage en cette matière la prérogative avec le chef de l'Etat*, de faire remise de tout ou partie de la peine... » — Je n'insiste pas : le coup de patte est joli.

A propos d'un monsieur, bien distrait, du reste, qui, en wagon, s'appuyant sur une portière mal fermée, se laisse choir sur la voie : « Attendu... que la règle générale qui régit les obligations de l'entrepreneur de transports est inscrite dans l'article 1784 du code civil, lequel le rend responsable de toutes les pertes et avaries survenues à la chose transportée... ; que, par « chose transportée ou confiée » on doit entendre tout ce qui peut faire l'objet d'un

transport, sans en excepter les êtres humains ; qu'il serait étrange que la responsabilité fût moindre pour les personnes que pour les animaux ou les choses inanimées ;... qu'en pareil cas la présomption de faute est contre la compagnie ; car la règle générale n'est pas que les voyageurs se jettent volontairement sur la voie par les portières ou les ouvrent pour descendre pendant que le train est en pleine marche, surtout quand ils ont la grande habitude de circuler en chemin de fer, comme l'avait L..., voyageur de commerce depuis vingt-cinq ans... »

A propos d'un bonhomme qui, en wagon aussi, avait tiré le signal d'alarme sans motif plausible : « Attendu qu'il existe en faveur du prévenu des circonstances atténuantes tirées, non seulement de ce qu'étant complètement illettré il ne pouvait se rendre un compte très exact des conséquences pénales de l'acte qu'il accomplissait ; mais aussi de ce que, pour comble d'infortune, le signal d'alarme, par le plus grand des hasards, fonctionnait ce jour-là... » — Ceci est un peu de l'esprit de petit journal, de très petit journal, et le trait est trop appuyé ; mais enfin, comme plaisanterie de commis voyageur, c'est assez drôle.

Sur un pêcheur qui avait pêché à la ligne flottante, mais à la ligne flottante non tenue en main, ce qui, paraît-il, est défendu : « Attendu... que, d'ailleurs, la loi de 1829 a été faite pour empêcher le dépeuplement des cours d'eau et qu'il est bien évident que le pêcheur qui, négligemment, a posé sa ligne à côté de lui, a bien moins de chances de s'emparer du poisson que celui qui, attentif et la tenant en main, se trouve ainsi mieux préparé à tout événement ; qu'on ne saurait dès lors considérer comme un engin prohibé de nature à nuire à la conservation du poisson une ligne flottante *non tenue à la main*, par le pêcheur qui la surveille, alors que la ligne *flottante tenue à la main*, engin permis, est encore plus meurtrière, quoique à peu près inoffensive... » — La cabriole est agréable. Etc., etc.

M. Magnaud a été d'abord emporté sur les ailes du snobisme jusqu'à être considéré comme un grand homme et même un surhomme. Puis il a été un peu gouaillé. Puis il a été un peu oublié. Tout compte fait, c'est un bonhomme, de très bon cœur, un peu gâté par les idées politiques de petite ville jusqu'à être quelquefois digne de figurer dans *Mme Bovary*, moyen du reste comme philosophie et idées générales, avec un peu de cette mégalomanie qu'on a appelée la « magnomanie » et avec un peu d'esprit de petit journaliste de province, assez agréable encore.

EMILE FAGUET.

Textes et commentaires (1)

Livre à parcourir, comme on feuillette d'anciens journaux. Ce sont les rogatons de Spencer; mais il y a à mordre aux rogatons d'un grand homme. On trouve là des idées sur la politique, sur l'éducation, sur la religion, sur la musique, sur la grammaire, sur l'histoire de la langue anglaise, sur la gymnastique. Toutes sont marquées au coin de cet admirable bon sens qui fut le fond d'Herbert Spencer, et qui fit de lui un philosophe national, un homme éminemment représentatif de sa race. Sans ordre et sans l'ombre de méthode, comme il convient pour un volume de ce genre, feuilletons.

Contre la gymnastique : la gymnastique en chambre et méthodique est absurde. Ce qu'il y a de microbes dans la sciure de bois d'un gymnase est effroyable. Ce qui est bon, c'est la gymnastique en plein air, au gré des enfants, avec un peu d'émulation : barre, foot-ball, tennis. — Evident. S'en souvenir.

Education : l'instruction n'y sert à rien, ou à très peu près à rien. Ce qui gouverne l'homme n'étant pas du tout l'intelligence, mais les émotions, développer l'intelligence est d'une très faible utilité : on met seulement au service des passions un outil un peu meilleur et un peu plus tranchant. L'homme plus cultivé n'est pas meilleur, il est seulement un peu plus fort. Et, s'il est bon, il sera un peu plus fortement bon, et s'il est méchant, un peu plus fortement méchant, et s'il est vicieux, il sera vicieux avec un peu

(1) Par Herbert Spencer, trad. Aug. Dietrich (chez Hachette).

plus de raffinement. Voilà tout. Agissez sur les passions, si vous pouvez, par l'influence du milieu, par l'influence de l'exemple. Tout est là, et le reste n'est à peu près rien. « Si l'on comprenait pleinement que les émotions sont les maîtresses et l'intellect le serviteur, on verrait qu'on ne peut pas aboutir à un grand résultat, en améliorant le serviteur tandis qu'on n'améliore pas les maîtresses. L'amélioration du serviteur donne seulement aux maîtresses plus de pouvoir pour réaliser leurs fins. » — Cela explique un peu pourquoi en Angleterre l'instruction obligatoire a été suivie (on ne doit pas dire : a été cause) d'une diminution de la criminalité, et en France, suivie (on ne doit pas dire cause) d'une augmentation de la criminalité. Pour des raisons inconnues, les « émotions » en Angleterre sont meilleures, en France elles sont plus mauvaises, et l'instruction doit être, ici et là, mise hors cause. Assez probable.

Gouvernement parlementaire : il peut être très bien une organisation du despotisme. Dans certains pays, cette vérité est trop éclatante. Il l'est quelque peu en Angleterre (comparant la Grande-Bretagne à l'Union américaine, notre M. Boutmy avait très bien noté cela). Voici comment les choses se passent. Le gouvernement parlementaire, c'est le gouvernement des partis. Le parti le plus fort gouverne. Mais il gouverne par un chef, son chef. Ce chef fait très souvent des choses qui ne sont pas du tout dans les idées des députés qui l'ont porté au pouvoir, ni dans celles des électeurs qui ont nommé les députés de ce parti. Cependant, ce chef, on le soutient, pour ne pas disloquer le parti, et ainsi, par le fait même de la cohésion des partis, de la bonne constitution des partis, le despotisme est établi, c'est-à-dire une volonté particulière, contraire ou au moins non conforme à la volonté nationale. Voilà.

De cela comment sortir ? Par l'abolition du gouvernement de parti ? Non, dit Spencer, par l'indépendance indi-

viduelle : « Si chaque membre du Parlement était fidèle à ses convictions personnelles et cessait de considérer le *loyalisme de parti* comme une vertu et un devoir, et donnait libre carrière à son unité d'opinion, sans égard pour les intérêts ministériels, ces violations de la volonté nationale véritable deviendraient impossibles. »

— Mais cela casserait net le rouage gouvernemental ! Aucun ministère ne durerait un mois, s'il ne lui était pas possible de compter sur sa majorité.

— Pas du tout ! répond Spencer. Ce raisonnement, très fréquent parmi les hommes, consiste à croire que pendant qu'on changera quelque chose, les autres choses ne changeront pas. Mais c'est absurde. Si vous changez telle chose, les autres choses se modifieront en raison de ce changement, parce qu'elles y seront forcées. Si les représentants prenaient l'habitude de ne pas approuver par discipline les choses qu'ils estiment mauvaises, le gouvernement prendrait l'habitude de ne pas s'en aller sur n'importe quel vote hostile, mais seulement sur les votes importants, qui l'inviteraient évidemment à s'en aller ; et, sur les autres tout simplement il céderait et l'on approuverait ce nouveau *modus vivendi* et l'on y gagnerait d'être dans la vérité parlementaire. Mais avec cette discipline à outrance, « ce dont nous nous targuons comme liberté politique est simplement la capacité de choisir un despote ou un groupe d'oligarques et, après que de longs abus ont amené un mécontentement, de choisir un autre despote ou un autre groupe d'oligarques ; et en attendant on nous a imposé des lois dont plusieurs sont intolérables. Abolissez l'usage conventionnel existant ; car ce n'est qu'une pure convention ; laissez sentir à chaque membre qu'il peut exprimer par son vote son opposition à une mesure gouvernementale sans mettre en danger le gouvernement, et l'ensemble de ce système vicieux disparaîtra. Les électeurs, par leurs représentants, en arrive-

ront à être réellement les auteurs des lois sous lesquelles ils vivent. » — Est-ce assez net, clair, précis, topique, pratique ? C'est une fête de l'esprit que d'écouter causer un esprit froid et limpide.

Vous connaissez Spencer, je n'ai pas besoin de vous dire qu'il fut l'ennemi déclaré de la politique ultra-militariste et impérialiste de l'Angleterre actuelle. Pour lui cette politique de conquêtes au mépris de tout droit et d'agrandissement indéfini est un simple « *retour à la barbarie* ». Le fameux cri : « notre pays, à raison ou à tort ! » est un simple cri de sauvages. Il signifie, quand le pays fait une agression injuste : « Vive l'injustice, si c'est moi qui la fais ! » Toute civilisation est niée et ruinée par un sentiment pareil. Tout patriotisme qui accepte de faire un crime est un prétexte et non un sentiment, et c'est un prétexte dont on couvre un sentiment abominable.

Et les conséquences de cet état d'esprit pour le grand peuple anglais sont fâcheuses autant qu'elles sont curieuses à constater. De là est venu le succès prodigieux de Kipling, « dans les écrits duquel un dixième du christianisme nominal est joint à neuf dixièmes de paganisme réel; qui idéalise le soldat conquérant et glorifie les triomphes de la force brutale ; et qui, en dépeignant la vie scolaire, met au premier plan les activités et les sentiments à l'usage de barbares et montre peu de respect pour une culture civilisatrice. » Il faut remarquer, à un degré plus bas, mais la remarque n'en est que plus intéressante, que la littérature des périodiques, depuis quelques années, ne respire plus que la violence : narration de guerre nationale et de guerre civile (guerre de Sécession américaine), récits des conquêtes d'Alexandre le Grand avec illustrations, Napoléon, Nelson, Wellington, avec images, corsaires et pirates ; et encore fictions pleines de crimes et actes de violence, enfin tout ce qui peut « faire appel à notre sauvagerie latente ».

Un point curieux qui a sollicité l'attention et aussi excité la verve du philosophe octogénaire, qui vient de mourir et dont ce livre est, comme il l'avait annoncé, le dernier ouvrage, c'est l'origine vraie de cette expédition sud-africaine, aberration morale de l'Angleterre et cause d'une déchéance morale si profonde. L'origine de l'expédition sud-africaine a été tout simplement une question de petit verre. Que de choses peut contenir une bouteille de gin! L'expédition sud-africaine a une origine alcoolique. Voici la genèse. Les élections qui amenèrent au pouvoir Chamberlain et ses amis ne se firent point du tout sur la question sud-africaine ou sur la question de l'impérialisme en général. Elles se firent sur la question de l' « option locale », c'est-à-dire sur la question de savoir s'il serait permis à une ville ou à un district de décider par un vote s'il faut accorder ou non le droit d'y vendre des liqueurs et boissons spiritueuses. Cette « option locale » fut la plateforme de l'« opposition ». Les cabaretiers, effrayés, leurs clients, effrayés aussi, ne voulaient pas entendre parler de « l'option locale ». Il y eut une insurrection de tous les cabarets du Royaume-Uni. L'opposition, qui était adversaire de l'« option locale », fut victorieuse, la liberté de l'alcoolisme fut victorieuse, et l'opposition, arrivée au pouvoir par l'alcoolisme, fit des rêves impérialistes et fit la guerre du Transvaal. Que de choses dans une bouteille de gin !

Comme je l'ai dit, je n'ai voulu que feuilleter et citer un peu pour mettre en goût. Le dernier livre de M. Spencer, n'est qu'un recueil d'articles, mais il y a peu de recueils d'articles qui soient de cette valeur.

E. F.

Un amant de cœur (1)

Du talent, et beaucoup, dans un sujet qui est comme choisi tout exprès pour ne pas intéresser le lecteur ; car qui peut s'intéresser à une très vulgaire cocotte et au jeune monsieur pauvre qui ne peut pas se passer d'elle et qui descend tous les degrés de l'ignominie que cette situation comporte ?

Ajoutez que l'auteur, qui semble aimer les gageures, a écarté du sujet ce qui peut le sauver, ce qui peut surprendre et emporter la sympathie du lecteur. Quand Prevost traite cette matière-là il sait bien, le malin, sur quoi il compte. Il compte sur la pitié de la fin ; il compte sur la mort de l'héroïne et sur l'enterrement de l'héroïne dans le désert. Il se dit : « Ceux qui auront résisté jusque-là, ceux même que la vilenie des personnages aura écœurés, il faudra bien qu'ils pleurent, et quand on a pleuré on est désarmé, autant et beaucoup plus que quand on a ri. »

Or M. Paul Acker s'est interdit cette ressource. Il ne tue personne, il n'enterre personne. Il laisse Manon et des Grieux dans la même situation à la dernière page qu'à la cent cinquantième. Il laisse prévoir que Bernier et Juliette sont enchaînés pour la vie par « les liens de chair de l'habitude » et que Juliette aura toujours besoin de quelqu'un pour lui acheter des robes et de Bernier pour combler le vide de son cœur, et que Bernier ne pourra jamais s'abstenir d'une femme qui ne lui appartient qu'à la condition d'appartenir à d'autres.

(1) Par M. Paul Acker, chez Empis.

Il en résulte que, pas un seul moment, l'auteur ne met la sensibilité dans son jeu. Qu'est-ce qu'il y met donc ? La vérité, d'abord, et il semble bien que tout cela soit d'une exactitude absolue, et la vérité, la sensation de la vérité dans une œuvre d'art fait toujours à un très grand nombre de lecteurs un extrême plaisir.

Ce qu'il y met ensuite, c'est une manière de sentiment de terreur. En présence de ce petit jeune homme, assez bien né en somme, qui n'a, certes, aucune délicatesse ni aucun sens moral, mais qui, encore, a quelque reste de bonne éducation et de préjugés salutaires et qui tombe si bas et qui finit par vivre de la vie que vous savez comme le poisson dans l'eau, et l'expression me semble juste, nous nous disons, jeunes ou vieux : « Existerait-il, en effet, de ces femmes que les anciens appelaient Circé, dont le « charme » est si puissant qu'elles sont absolument sûres de vous ressaisir et de vous faire descendre de plus en plus dans l'échelle de l'animalité, pour peu qu'elles vous aiment ou pour peu qu'elles vous donnent l'illusion de l'amour ? »

Voilà la terreur, voilà le ressort dramatique de ce genre de tragédie. M. Paul Acker l'a fort bien manié. On se dit en le lisant, et grâce à son adresse : « Après tout, ce Bernier n'est pas si différent de moi. Donc il aurait pu m'en arriver autant qu'à lui. Bigre ! » Le frisson est passé entre les épaules. « Ça y est », comme disent les artistes ; le roman est bon.

Il y a, ici et là, de très jolis mots de nature et de très jolies scènes. Ecoutez Liette, confiant, moitié sincère, moitié comédienne, ses déboires à son « confident » : « Vois-tu, je ne puis pas souffrir Petitfils [c'est l'amant qui paye]. Il est lourd, il est laid, il est commun. Quand il s'absente, je l'aime presque... Mon chéri, tu ne pourrais pas me trouver un amant que je ne verrais jamais... ou seulement une fois par semaine ? » — Ça, voyez-vous, ç'a dû être dit.

Très jolie, la scène des premières approches. Bernier et Juliette viennent de se rencontrer, et, en bons personnages de 1900, ils font de l'esprit et se donnent des airs de scepticisme à qui mieux mieux, de sorte que dans cette première oaristys amoureuse il y a de tout, excepté de l'amour. Très bien vu et très lestement et aisément présenté. Du reste, toute cette première partie du roman est incomparablement supérieure à la seconde. Et la seconde n'est pas mauvaise. Faites votre compte.

Le piquant du volume, je ne dis plus le dramatique, c'est la jalousie de l'amant de cœur à l'égard des autres. Au fond c'est la jalousie de l'amant à l'endroit du mari. (Voir *Fanny*, le premier roman, je crois, où ce sujet ait été traité formellement, à tel point que ce bon Montégut était stupéfait de l'invraisemblance de la chose et criait du haut de sa tête, en haussant les épaules : « A qui M. Feydeau fera-t-il croire qu'un amant puisse être jaloux d'un mari ? ») La jalousie de l'amant de cœur est donc, au fond, la jalousie de l'amant à l'endroit du mari, chose la plus naturelle du monde.

Seulement il y a eu une nuance. La jalousie de l'amant à l'égard du mari finit par s'atténuer par l'accoutumance, tandis que la jalousie de l'amant de cœur est sans cesse ravivée par le renouvellement. Bernier s'habituerait à M. Petitfils ; mais à peine s'y est-il à peu près accoutumé, qu'il a à être jaloux de M. Petitpère, et voilà que déjà il faut s'occuper ou s'inquiéter de M. Petoncle. Il n'y a rien de si énervant que d'être jaloux toujours d'un nouveau venu et de ne plus savoir, à la fin, de qui l'on est jaloux et de qui on peut ne pas l'être. Bernier est sans cesse en trépidation comme un monsieur en train rapide ; et le fait est qu'on lui fait voir du pays. Cet énervement tout spécial est très bien étudié et très finement décrit dans le petit volume de M. Paul Acker.

Je ne vois pas trop quel reproche grave on pourrait faire

à ce récit vrai, amusant et dramatique à sa manière. Peut-être celui-ci : il y a un peu de flottement dans le caractère de la femme. Tantôt elle paraît une de ces cocottes parisiennes comme il y en a quelques-unes, élégantes, fines, presque distinguées, quasi spirituelles, ayant un instinct ou comme une intuition des choses gracieuses ; et tantôt elle donne l'impression d'une simple fille de brasserie. La « Nana » de Zola avait beaucoup plus d'unité. Il semble que la « Liette » de *Un amant de cœur* ait été faite de plusieurs femmes combinées ensemble ; ou plutôt, car il y a bien une certaine ligne constante de physionomie, qu'au portrait d'une seule femme, qui aurait été bien étudiée, on aurait ajouté un certain nombre de traits empruntés à d'autres, lesquels font surcharge et aussi dissonance. Le défaut est réel, mais non pas très grave.

Tout bien pesé, c'est là une étude bien faite et un livre qui se lit avec beaucoup d'intérêt. L'auteur prendra certainement sa place parmi nos bons romanciers.

E. F.

Remarques sur l'Iphigénie de Jean Moréas

Le théâtre antique d'Orange, puis l'Odéon, enfin la librairie du *Mercure de France*, viennent de mettre au jour une tragédie en cinq actes et en vers, composée par M Jean Moréas, sur le sujet d'*Iphigénie*, d'après Euripide. On y entend des chœurs ; et bien loin que M. Moréas ait été séduit ou tenté par ce que les tendances de son modèle — qui représentait les hommes tels qu'ils sont — ont d'analogue à notre réalisme moderne, il a renoncé au bénéfice de cette analogie. Tout en suivant presque scène à scène le texte grec, il en a enveloppé la fable et les discours du prestige de l'idéaliste Sophocle — qui représentait les hommes tels qu'ils devraient être... J'emploie à dessein ces vieilles formules, dont nous avons accoutumé de perdre l'usage en sortant du lycée, où même elles n'ont plus guère de crédit. Mais c'est que l'*Iphigénie* de M. Moréas est à la fois un essai de réaction et le coup de maître d'une école, et qu'il est honnête à moi d'en indiquer franchement les prétentions et la portée. Il s'agit de rajeunir le génie français et, en particulier, sa poétique, en nous ramenant boire à la source hellénique. Et mieux encore : il ne suffit pas aux disciples de M. Moréas que nous reprenions les façons de voir, de sentir et d'exprimer, en ce qu'elles ont de pérennel, d'un contemporain de Prodicus, de Socrate et d'Anaxagore : c'est à mille ans avant J.-C., c'est à Homère qu'ils nous renvoient. Vous voyez que je ne cache rien. Enfin, selon eux, la nouvelle *Iphigénie* constituerait plus qu'une manifestation de ce retour nécessaire et déjà marqué à la

tradition classique : elle en serait proprement le manifeste.

On objecte à ces enthousiastes que M. Moréas s'est trop peu affranchi de l'affabulation et du dialogue d'Euripide. Racine, qui en tira un chef-d'œuvre, y mit davantage du sien ; il supprima le rôle de Ménélas, créa ceux du retors Ulysse et de la faible et violente Eriphile, et substitua, dans le dénouement, le vraisemblable au merveilleux : n'était-il pas outrecuidant d'espérer faire mieux, en faisant moins ? De plus, sa transposition de la pièce antique, M. Moréas l'aurait *antiquaillée* encore par l'affectation d'une langue archaïque, embarrassée d'inversions, pleine surtout de ces mots désuets, vagues, ridicules, comme *trépas* pour *mort, flamme et feux* pour *amour, trame* pour *suite*, etc., qui sont le vocabulaire des tragédies pseudo-classiques. Et ne pourra-t-on plus dramatiser un sujet emprunté à la mythologie, au théâtre grec, sans prétendre à ronsardiser au mépris de Notre Père Hugo ? M. Catulle Mendès ne souffre pas que, de nouveau, anciens et modernes se querellent, divisant les dieux qu'il a pensé réconcilier en lui. Il est, on le sait, l'auteur d'une *Médée* ; il tient une *Phèdre* en réserve.

J'aurais plaisir à rendre ces objections plus nombreuses et plus fortes, car personne n'aime à triompher de peu de chose. Mais il me semble n'avoir rien omis de défavorable à M. Moréas ; et j'entrerai donc sans mérite dans les raisons obligeantes de ses partisans.

I

Ils soutiennent qu'il n'a ni traduit ni adapté le texte d'Euripide, et il le leur faut concéder, ou les vers de M. Moréas seraient d'une platitude insoutenable, ce que personne ne s'avisera de leur reprocher. Le poète est un

homme *qui pense en rythmes ;* ses rythmes sont déterminés, réglés, mesurés par sa complexion et par son démon propres : et tant vaut ceci, tant vaut cela. Il faut dire du rythme ce que dit Buffon du style : que c'est l'homme, et ajouter que la vertu poétique en est personnelle, qu'elle est incommunicable à autrui. Aussi voit-on le style de M. Moréas être si différent du style d'Euripide qu'on ne doute pas que des dissemblances au moins égales soient dans leurs génies et, partant, dans les caractères de leurs héros. En vain, Agamemnon, Ménélas et Achille, Clytemnestre et Iphigénie, disent les mêmes choses et tiennent une même conduite, dans les tragédies de l'un et de l'autre. Extérieurement identiques, ces personnages sont intimement distincts. Ils sentent, ils réagissent, selon des tempéraments divers. Veut-on comparer M. Moréas à Euripide ? il fait, — je l'ai dit, — songer plutôt à Sophocle. Veut-on le comparer à Racine ? il fait, — notre maître Faguet l'a montré, — songer plutôt à Corneille. Exemple, ce monologue d'Agamemnon (acte I, scène VI) :

Pourquoi ne suis-je pas l'homme qui sur la terre
Passe obscur, ignoré ?
Pour tromper ma misère,
Devant tous sans rougir j'aurais du moins pleuré.
Il me faut respecter ma naissance et mon titre,
Et l'honneur rigoureux de ma vie est l'arbitre.
Un peuple sans gémir se soumet à ma loi ;
Je fais peser le joug, mais c'est surtout sur moi.
Lorsqu'une extrémité qui tout courage dompte
Me vient ainsi presser,
Si je verse des pleurs, ce serait à ma honte,
Ce le serait encor de ne les pas verser.
Ah ! trop funeste bien, plus cruel que l'absence !
Clytemnestre est ici : pourrai-je soutenir,
O femme, ta présence ?
Dans la fatale Aulis, quoi ! devais-tu venir ?

Hélas ! tu ne sais pas quel hymen je prépare
A ton Iphigénie, ô fille de Tyndare !
Tu la verras bientôt embrasser mes genoux ;
J'entends, j'entends déjà les mots qu'elle profère :
Tu veux donc me tuer, ô mon père, ô mon père !
Est-ce le dieu des morts qui sera mon époux ?
De mon Oreste aussi l'enfance encore tendre
Saura trouver des cris que je crains de comprendre.
O père misérable ! ô tourment ! ô douleur !
O malheureuse mère ! ô fille infortunée !
Détestable Pâris, Hélène forcenée,
De votre injuste amour je tire mon malheur !

Cela est cornélien ; ceci, un chœur des femmes d'Aulis, est sophocléen (acte II, scène VI) :

Près du Simoïs aux rapides
Tourbillons argentés,
Couverts de leurs armes splendides,
Sur leurs vaisseaux montés,
Ils viendront ces rois que renomme
Tout le peuple argien,
Héros qui mêlent un sang d'homme
Au sang olympien ;
Ils viendront venger tes parjures,
O Troie, et par le fer
Gagner la sœur des Dioscures
Qui brillent dans l'éther.
Et vaine sera la vaillance
Du magnanime Hector,
Et d'Enée à la forte lance,
Et des fils d'Anténor.

. . . .

Fardeau des chars guerriers, dispensateur d'audace,
Arès d'airain armé,
Qui te plais au combat, qui roules dans l'espace
Sur un cercle enflammé,
Qui suspends un beau glaive au bout d'un bras robuste,

Homicide, sauveur,
Qui pèses aux mortels, d'une balance juste,
Et l'affront et l'honneur ;
Fort par la lance, Arès toujours inexorable
A la rébellion,
Fais que j'évite, ô Roi, le destin misérable
Des femmes d'Ilion.
Ah ! laisse, laisse-moi vieillir dans ma patrie,
Libre parmi les miens,
Allié des mortels, qui répands sur leur vie
Et les maux et les biens.

Auprès de tels changements, qui rénovent l'âme et le verbe de la tragédie primitive, il ne faut pas compter pour rien certaines retouches de détail où se révèle le secret de cette rénovation. M. Moréas a élagué beaucoup dans les chœurs touffus, bavards et comme insensibles au drame, d'Euripide ; il a précipité leur débit ; il leur a donné la sobriété et le frémissement lyriques ; il les a intéressés à l'action, les jetant, comme un lien sympathique, entre les acteurs et le public. Il a extirpé du dialogue les « pointes » maladroites et inopportunes du misogyne ancien ; on n'entend plus Ménélas, touché du désespoir d'Agamemnon, se rendre à son vœu par ce niais argument : « En perdant un frère, ce qui serait pour moi la plus grande perte, je retrouverai Hélène, un mal pour un bien » ; niIphigénie prononcer contre elle cet arrêt grossier : « Un seul homme est plùs digne que mille femmes de voir la lumière ». Ratiocinations du philosophe, amplifications du rhéteur, digressions du poète, sont aussi résumées d'un mot, ou retranchées. Des traits d'une force poignante et d'un naturel irréprochable, — des traits partis d'un cœur violent et passionné, pareil au nôtre, — ont été inventés par M. Moréas. Ainsi, Clytemnestre, voyant approcher Agamemnon qu'elle sait résolu à tuer sa fille, dit bonnement dans Euripide : « Voici qu'Agamemnon approche,

lui qui médite d'accomplir bientôt des actions impies contre ses enfants » ; et, froidement, dans Racine :

Il vient. Sans éclater contre son injustice,
Voyons s'il soutiendra son indigne artifice

M. Moréas la fait s'écrier :

... Mais il vient de ce pas.
C'est lui, c'est mon époux, je ne me trompe pas.
Cruel Agamemnon, ô cœur perfide et traître,
Ah ! que j'ai de la joie en te voyant paraître !
Eh bien, ne tarde plus, presse tes pas contraints,
Viens trouver dans mes yeux, lâche, ce que tu crains !

Enfin, si le vaillant et probe acteur Silvain, en possession du rôle d'Agamemnon, en avait cru notre poète, le dénouement de la tragédie eût été brusqué après le récit du vieillard, rapportant le prodige d'une biche égorgée à la place d'Iphigénie. Avec un tact de grand artiste, très moderne, M. Moréas, dans sa version première, faisait tomber le rideau après ces réflexions admirables d'une choreute à Clytemnestre, incertaine de ce qu'elle vient d'entendre, obstinément silencieuse, et aiguisant déjà, en idée, le couteau dont elle armera le bras d'un amant contre son époux parricide, revenu en Aulide :

Vers la terre est tourné, reine, ton front pesant,
Hélas, et dans ton âme
Combattue à l'excès, la cendre est à présent,
Et bientôt c'est la flamme.
Est-ce un solide bien, ce que tu viens d'ouïr ?
N'est-ce qu'une ombre feinte ?
Du sort de ton enfant vas-tu te réjouir
Ou redoubler ta plainte ?
Rappelle, ô cœur meurtri, ton sourire exilé.
Il faut que l'homme sache
Que malgré la raison, sous le ciel étoilé,
Plus d'un secret se cache.

Cette attitude morne et coite de Clytemnestre, ces paroles graves et pieuses du chœur, dont Euripide n'a point eu l'idée, quelle vérité majestueuse, quel sens plein et élevé, je leur trouve ! Mais la dernière strophe m'attache surtout par ce qu'elle exprime, et par la manière dont elle l'exprime. Euripide croyait, ou feignait de croire, et, en tout cas, s'adressait à des croyants, *aux dieux* : polythéisme très voisin de notre matérialisme actuel, où les forces tangibles de la Nature sont promues, par l'orgueil des savants et la superstition des ignorants, au rang de puissances sacrées, ayant des académies pour temples et des laboratoires pour sanctuaires. M. Moréas nous donne l'impression de croire *à la Divinité.* Aussi bien, ne pouvait-il sans une feinte puérile, et bien que né Grec et nourri de la moelle païenne, dépouiller son âme d'homme formé et influencé par deux mille ans de christianisme. Racine a modifié la condition sociale et le sens politique des héros d'Euripide, selon le mode louis-quatorzien. M. Moréas, sous ce rapport, les a maintenus à peu près tels quels ; mais il a bouleversé leur tréfonds moral, et, pour tout dire, religieux. Son Iphigénie est une princesse telle que ne sont plus guère, telle que devraient être les princesses modernes : il propose à celles-ci une leçon. Son Iphigénie entend, avec la liberté d'esprit que donne notre éducation moderne, entend la voix de sa raison, de son cœur, de son sang ; même elle l'écoute ; mais c'est pour la vaincre :

Une plus haute voix et me parle et m'inspire...

Et laquelle? sinon la voix *mystique* du devoir qu'une Jeanne d'Arc ferma ses oreilles à tout pour interpréter et pour suivre, voix de la Patrie et de Dieu. Un saint enthousiasme la transfigure et la pousse à l'autel, vierge offerte à la Vierge (Artémis), martyre volontaire, amoureuse de son « illustre trépas », très cornélienne en ce généreux sacrifice, et, si je l'ose dire, vraie, touchante et sublime sœur

d'un Polyeucte. Elle dit à Achille, prêt à la sauver malgré elle :

Si ton zèle m'est doux et s'il plaît à mon cœur,
En ferai-je l'objet d'un espoir sans honneur ?

à sa mère :

Regarde ton époux sans colère ni haine...
Il sauve la Patrie et se soumet aux dieux.

et au chœur :

Et vous, femmes, quittant le deuil et les regrets,
Vous ferez retentir des chants qui seront dignes
D'Artémis au grand cœur qui lance au loin ses traits
Et parcourt sur un char Claros fertile en vignes.
Où sont les vases d'or et les libations ?
Que la flamme à l'autel consume les offrandes,
O rapide Artémis qui règnes sur les monts,
Je donne sans trembler le sang que tu demandes...

II

On admettra sans peine à présent que l'argument tiré de l'existence d'une IPHIGÉNIE par Racine, qui serait définitive bien que celle d'Euripide ne s'y reconnût presque pas, ne saurait être redoutable à M Moréas. Il n'a ni traduit ni adaptés on modèle ; mais il en a donné une équivalence aussi exacte que possible, — équivalence qu'il était fort désirable de posséder et de savoir jouable, c'est-à-dire émouvante aujourd'hui comme elle fut il y a 2.300 ans. Ainsi, l'art dramatique a vainement varié ses procédés ; il n'a pas accru sa puissance de manière à rendre caducs et inapplicables désormais les préceptes aristotéliques, auxquels, en somme, il faudra toujours revenir : car ils sont déduits de l'expérience, et ils n'avaient d'autre but, comme

ils n'ont d'autre effet, que de multiplier la force émotive d'une action, en unifiant son sujet et en le circonscrivant. Ils imposent l'ordre et la mesure, à l'extérieur comme à l'intérieur de la construction dramatique. Ils y répandent la clarté.

Le romantisme a brisé et distendu cette armature souple et forte, pour y faire entrer, non plus d'humanité, mais plus de personnages, confondant la multiplicité et le nombre, l'agitation et le mouvement, la surcharge et la plénitude, l'exaspération et la force. Il a dispersé l'attention, non seulement par une mise en scène qui distrait la sensibilité en frappant la vue, par une figuration encombrante qui détourne sur elle l'intérêt dû aux seuls personnages en cause, et par des interventions épisodiques, semblables à la poussière qu'entraîne un char rapide, qui le dérobe aux yeux et compromet sa course en encrassant les moyeux; mais le romantisme a fatigué et égaré l'attention encore; par son incontinence verbale, par sa recherche du mot rare et saillant, par l'étrangeté et l'excessive variété de ses combinaisons rythmiques. Si les acteurs faisaient valoir ces innombrables intentions de détail, il leur serait impossible de faire entendre le principal, qui est de nous transmettre des notions claires sur un sentiment, une idée, un caractère, un fait, d'où le drame tire sa naissance et sa fin. Il en est résulté qu'impuissants à respecter cette langue trop brillante et trop intentionnée, ils en effacent tout ce qu'ils peuvent, y compris l'essentiel du vers, mesure. nombre, rime; et leur règle est, à présent, que la meilleure manière de dire les vers au théâtre est de les dire comme de la prose : sottise qu'ils ne se font pas faute d'outrer jusqu'à la plus insupportable discordance. Ils ont raison, quant aux romantiques, et tort, quant aux classiques. Mais le bon sens veut qu'on ne perçoive de prosaïsmes dans une tragédie que ceux que son auteur y a cru devoir mettre ou laisser. C'est affaire à lui seul de respecter les

nécessités du genre, et d'empêcher que sa science du rythme et de la versification n'alanguissent le discours et ne tournent le drame lui-même en billebaude. A quoi M. Moréas, en ce qui le concerne, s'est bien appliqué. Il n'est à reprendre là-dessus qu'à propos de deux ou trois vétilles, latinismes vicieux ou phrases obscures, que je citerai en les soulignant, pour marquer mon approbation sur tout le reste :

> Va-t-elle fatiguer, *inutile, la rame,*
> *Le bras des matelots,* à cause d'une femme...

et :

> Si les dieux t'avaient fait entrer dans ma famille,
> *J'en aurais le présent du plus rare bonheur...*

et :

> Pour un illustre exemple *et ce destin, qui sont*
> *Présents des immortels,* Argos, tu m'as nourrie !

Il est plus intéressant d'observer le bonheur du constant usage qu'a fait M. Moréas des rimes entrecroisées et des stances. On a beau aimer ses divins classiques presque en tout : on trouve louable que M. Moréas ait abandonné les alexandrins à rime plate pour adopter une modulation plus changeante, dont l'agrément et la correction naissent de son étroite convenance aux divers états et degrés de la passion qu'elle traduit.

***

En résumé, le charme de l'IPHIGÉNIE de M. Moréas réside, comme son importance, dans la clarté, la sobriété et la sûreté de ses vers ; dans son émotion contenue, aussi

ennemie de la familiarité des réalistes et du dévergondage des romantiques, que de la froideur fausse et contrainte des parnassiens; dans sa correspondance parfaite à la conception d'Euripide et à notre entente moderne du pathétique ; dans la noblesse, enfin, de l'idéal qu'elle représente et prétend remettre en honneur. C'est à la Grèce, mais à la Grèce mère et nourrice de notre douce France, que cette Iphigénie s'est dévouée. M. Moréas en soit toujours loué !

DAUPHIN MEUNIER.

Le Centenaire d'Alfieri: 1803-1903

Tandis que les toasts et les vivats acclamaient en France le roi Victor-Emmanuel III et la toute charmante reine Hélène, en Piémont, dans la petite ville d'Asti, les âmes latines de France et d'Italie communiaient en beauté dans le souvenir du plus noble fils d'Asti : le poète Victor Alfieri.

Il y a eu cent ans le 8 octobre dernier que mourait à Florence l'âpre tragique dont les accents rappellent parfois le Dante ; et Asti a voulu remémorer le souvenir de ce fils aimé, qui fut une gloire pour la petite ville si pittoresquement placée au confluent du Tanaro et du Belbo, ces torrents qui bondissent écumants au pied des coteaux enguirlandés de vignes, car c'est à Asti que l'on fait ce vin mousseux, *Asti spumante*, qui, comme notre champagne, pétille dans la coupe au milieu des banquets, pour y faire fuser la joie et l'esprit.

De tous les points de l'Italie, des poètes, des littérateurs sont venus faire revivre un instant la figure étrange et tourmentée de Victor Alfieri, et, se joignant à eux, des historiens, des amants de la pensée latine ont apporté leur concours à cette fête de l'esprit.

De Montpellier, qui possède la bibliothèque d'Alfieri léguée à Fabre, le peintre célèbre, par la comtesse d'Albany, le professeur Pellissier est venu offrir une reproduction en photogravure du portrait d'Alfieri par Fabre et le catalogue de la bibliothèque du poète sous reliure artistique reproduisant les armes d'Asti et celles de Montpellier avec cette inscription :

La ville de Montpellier à la ville d'Asti !

Cet échange de souvenirs entre les deux cités nous paraît caractéristique; il y a entre les nations des liens supérieurs, dirons-nous liens, qui se nouent par le désir de commune admiration du génie, et qui font oublier tous les malentendus haineux de la politique.

Dans les hautes régions où se réfugient les penseurs, les esprits supérieurs, s'effacent les médiocres compétitions de frontières et planent seuls en leur sereine majesté l'Art et la Beauté.

Rappellerons-nous pour les lecteurs de la *Revue Latine* ce que fut Alfieri ?

Sans doute, ils savent quel génie âpre et tourmenté nous leur représenterons ; qu'ils nous pardonnent de montrer surtout l'évolution de cette âme énergique et pleine du feu des passions, sous l'influence d'une femme à qui il faut beaucoup pardonner, comme à Marie de Magdala, parce qu'elle *aima* de toute son âme : nous voulons nommer la comtesse d'Albany.

Jusqu'à vingt-six ans Alfieri avait mené une existence folle de plaisirs, de dissipation et d'aventures ; il avait parcouru d'une course effrénée une partie de l'Europe, sans autre but « que de se donner du mouvement ». C'est à cette époque, après cette période de désordre qui, certes, ne faisait pas présager quel essor allait prendre l'esprit du noble *Astiano*, qu'Alfieri rencontra à Florence la comtesse d'Albany.

La princesse Aloïsia de Stolberg avait été mariée de force au dernier des Stuarts, Charles-Édouard, ivrogne et débauché ; il avait cinquante et un ans, elle dix-neuf ; chassé d'Angleterre, le prince était venu à Paris, et c'est le duc d'Aiguillon qui négocia, on ne sait trop pour quels compromis, cet étrange mariage.

La princesse, amenée en Italie par son mari, vécut à Rome avec lui (comte et comtesse d'Albany) ; ils eurent une cour en miniature, recevant, donnant à sou-

per: elle, toute élégance, beauté, grâce, esprit; lui, brutal, grossier, sans distinction; c'est quatre ans après son mariage que la comtesse rencontra l'homme pour qui elle devint une sorte d'Egérie, moins amante que collaboratrice, et qu'elle sut fixer pour toujours au travail, à l'étude.

Victor Alfieri fut présenté à la comtesse dans un bal, et à la première rencontre l'âpre et farouche nature du poète, qui n'avait encore rimé que quelques vers légers, fut émue, vibra intensément. Voici comment il exprime la première impression que lui fit la comtesse :

« Des yeux très noirs, pleins d'une douce flamme, joints, « chose rare ! à une peau très blanche et à des cheveux « blonds, donnaient à sa beauté un tel éclat qu'il était dif- « ficile, à sa vue, de ne pas se sentir ému et subjugué. Elle « avait vingt-cinq ans, un goût très vif pour les lettres et « les beaux-arts, un caractère d'ange, et malgré toute sa « fortune, les circonstances pénibles et douloureuses ne « lui permettaient pas d'être aussi heureuse et aussi con- « tente qu'elle l'eût mérité (1). »

Victor Alfieri devint de plus en plus épris quand il connut les angoisses de la vie conjugale de la comtesse.

Brutalisée par le comte, insultée, menacée sans cesse, elle trouva dans Alfieri un ami d'abord tendre et dévoué et ne sut pas lui céler sa douleur ; la nature ardente du poète, son imagination « italienne » lui inspirèrent alors un moyen violent d'arracher son amie à son calvaire, et il organisa avec un ami, M. Gehegan, un plan d'enlèvement pour arracher la comtesse à son bourreau.

A cette époque, en Italie, ces choses étaient communes ; *l'amour italien* ennoblissait les pires folies, et il s'agissait ici d'une évasion plus que d'un enlèvement : la comtesse était une prisonnière, une martyre !

(1) Alfieri. — *Mémoires*.

L'enlèvement fut admirablement opéré ; et la comtesse, réfugiée chez les Ursulines, à Rome, ne vit son libérateur qu'à travers les grilles du parloir ; mais leurs âmes étaient liées par un lien si fort, qu'une union matérielle ne pouvait y ajouter que bien peu de chose.

Alfieri avait, dès lors, voué sa vie, son âme ardente et tourmentée à la comtesse. Il importe peu de savoir si leur union fut, dans la suite, celle de vulgaires amants ; à ce moment, ce n'était pour le poète qu'un rôle de libérateur qu'il jouait avec toute la sincérité d'une affection très pure ; et nous ajouterons comme preuve que, la comtesse délivrée et en sûreté chez les Ursulines, Alfieri reprit sa vie errante à travers l'Italie.

Mais son âme était à Rome, dans ce couvent où son amie n'avait fait que changer d'esclavage ; il n'y tint pas, il revint et obtint de vivre près de la comtesse. Ils durent quelque temps se cacher, fuir l'Italie ; ils visitèrent l'Alsace, les bords du Rhin, se cachèrent à Londres, à Paris, trouvant dans leur amour la compensation aux transes de cette existence illicite.

Enfin la comtesse, libérée légalement de son mariage par une séparation consentie et reconnue par le comte, lia ouvertement sa vie à celle du poète. Ils revinrent à Florence, dans cette terre italienne, propice et indulgente aux amours sincères, et où, selon Lamartine : « L'amour est le plus avoué et en même temps le plus « sérieux des sentiments de l'homme. La femme elle-« même, souvent si légère ailleurs, y est dépourvue de « toute coquetterie (ce vain masque d'amour) et de toute « inconstance... Les liaisons sont des serments tacites que « la morale peut désapprouver, mais que l'usage excuse « et que la fidélité justifie. »

Durant vingt-six ans, jusqu'à la mort du poète, ils vécurent dans la plus étroite union, travaillant ensemble, causant, mettant en commun toutes leurs pensées.

C'est dans cette union idéale qu'Alfieri trouva la paix, qui permit à son génie de s'épanouir en toute sa plénitude. Il travailla sans trêve, consumé par une rage de travail qui le faisait versifier des nuits entières. Il composa dans cette période toutes ses œuvres les plus belles : ses tragédies dont les plus remarquables : *Philippe II*, *Polynice*, *Antigone*, le font l'émule des tragiques anciens ; des comédies, des odes, des poèmes, un traité sur la tyrannie, et surtout une savoureuse autobiographie, où toute l'âme passionnée du poète se révèle dans ses qualités et ses défauts poussés à l'extrême. Ame de fièvre, de passion, cœur ardent qui savait aimer et haïr sans mesure, en somme nature excessive, qui aurait fait le mal comme le bien, sans mesure, mais qu'un esprit de femme sut maîtriser, conduire, régler, discipliner par le magique pouvoir qu'exercent sur les caractères supérieurs la beauté alliée à la souffrance. La comtesse d'Albany apporta aux dernières années du poète le charme d'une âme exquise, faite de tendresse apaisée, bien apte à calmer, à adoucir l'amertume de cet étrange caractère, qui, heureux, aimé, compris, souffrait encore on ne sait de quelle douleur, de cette douleur, sans doute, qui fait souvent le génie si amer, si poignant. En elle, Alfieri trouvait constamment une ressource d'esprit comme de cœur, et à Florence, dans ce climat privilégié, sous la caresse de ce soleil qui sème l'or de ses rayons sur les marbres des palais, les fleurs des jardins, pour donner un enchantement au regard, leur vie fut une vie de douce quiétude, après les angoisses des premiers jours.

Ces vingt-six ans de bonheur rendirent plus amère la suprême séparation ; lorsqu'en octobre 1803, Alfieri, âgé seulement de cinquante-quatre ans, mourut épuisé par le travail, usé par les tourments d'une pensée sans cesse inquiète, la comtesse connut la pire détresse. Les lettres où elle annonce la mort du poète sont empreintes de la plus vive désolation, elle exhale de vrais sanglots :

« J'ai tout perdu, consolation, soutien, société, tout ! tout ! »

Mais, à suivre la comtesse après la mort de cet « incomparable ami » (c'est encore son mot), il nous vient le regret qu'une telle douleur n'ait pas terminé des jours qu'elle disait « inutiles ». Hélas ! on ne meurt ni de joie, ni de douleur !

La comtesse survécut au poète et peut-être oublia trop vite auprès du peintre Fabre la douleur qui faisait d'elle une amante éplorée... et donna un épilogue banal à ce roman d'amour qui remplit la vie d'Alfieri ; lui reste du moins transfiguré par cette passion, anobli par cette liaison qui résista aux années et à la monotonie du bonheur. Du jeune homme dissolu qui menait joyeuse vie à Florence, sans autre but que de dilapider une fortune, la comtesse avait fait un pur artisan du verbe, un ciseleur de rimes, un poète épris de noble labeur ; elle avait substitué aux caprices des amours faciles, une passion vraie et fidèle, qui remplit la vie d'Alfieri ; que ne sut-elle, sous la majesté sereine des cheveux blancs, garder au poète le culte du souvenir ?

Aujourd'hui c'est moins le fidèle amant de la comtesse d'Albany que le fils triomphant d'Asti la guerrière, couronnée de tours, que l'on a révéré là-bas sur la terre italienne ; Asti, jalouse un peu de Montpellier qui garde l'héritage intellectuel du poète (livres, autographes, estampes), a voulu rappeler pompeusement le souvenir d'Alfieri, ce fils de la terre astiane, de cœur si noble, d'âme si haute, et Montpellier, la cité savante, a joint sa gerbe à la moisson de sa sœur latine, dans un délicat hommage à Alfieri et à sa ville natale.

IDA R. SÉE.

Variétés

Un art d'aimer

LES COMÉDIES DE CORNEILLE

On ne lit plus les comédies de Corneille et on a tort. On a tort parce qu'elles sont bien faites (j'entends techniquement), rarement ennuyeuses, très curieuses en tant que peintures d'un coin de ce XVIIe siècle grossier seulement en actes, congrûment, parfois joliment écrites. Les « pièces » de notre temps ne les valent pas. Combien je ne dis pas s'en jouera-t-il, mais en restera-t-il d'imprimées dans quatre cents ans ? Vous frémissez avec raison d'y penser. Voulez-vous examiner comment ce très grand homme de théâtre qu'était Corneille construisait ses premières œuvres ? Prenons-en une, au hasard, non la meilleure : « la Suivante ».

Théante (Ah ! il faut prendre son parti des noms) confie à Damon que pour se débarrasser d'Amarante (la suivante), à qui il n'a fait la cour que pour mieux accéder à sa maîtresse Daphnis, il vient d'envoyer auprès d'elle Florame, en piquant l'amour-propre de cet homme à bonnes fortunes. Mais il est fort marri d'apprendre que Florame joue le même jeu que lui et en veut aussi à Daphnis. Il se lamente, déplore son imprudence. Et Florame arrive, et ici une scène des meilleures peut-être qui soient au théâtre. Lui aussi a assez d'Amarante qui

l'empêche de causer librement à Daphnis.— « Voyez-vous, dit-il à Théante, cessons ce jeu, votre Amarante est trop jolie et je serai désolé de vous l'enlever réellement. Je me suis vanté : je finirais par me prendre à mon piège, elle aussi peut-être. » — « Nullement, répond Théante, vous avez prétendu vous en faire aimer tout en gardant libre votre cœur. J'ai accepté la gageure. Continuez l'expérience. S'il en advient mal, tant pis pour moi ! » Et Florame reste empêtré d'Amarante ; et quelque charmante qu'elle soit, s'il était né au XIXe siècle, il se murmurerait doucement : « Elle est collante ! » Un petit bout d'entretien entre la suivante et la maîtresse nous apprend que celle-ci en veut secrètement à Florame et que l'autre se propose de le bien garder. Eh bien ! il est excellent ce 1er acte. Nous sommes vivement intéressés ; nous venons de nous délecter avec du meilleur comique. Nous nous frottons les mains, pleins de bonnes dispositions.

Le début du 2e nous déroute. Ah çà ! on se trompe, quelle est la nouvelle pièce qui commence ? Géraste, père de Daphnis, envoie sa voisine Céline solliciter la main de Florise, sœur de Florame. Le vieillard est très pressé, nous aussi, de le voir partir... Ceci pour annoncer le dénouement, c'est une très grave faute. Enfin l'action reprend et se continue. Florame trouve un moyen de se déclarer à Daphnis et en reçoit des encouragements. Amarante, pour parer au danger, pousse Théante vers sa maîtresse. Elle lui insinue qu'il n'en est pas mal venu. Vous pensez si Théante est content.

Les hommes sont aisément persuadés de la dernière des choses qu'ils devraient croire : qu'ils plaisent. Mais Damon refroidit l'enthousiasme de son ami. Il semble décidément qu'il ne soit destiné qu'à cela. « Florame, lui dit-il, se vante du bon accueil qu'on lui a fait. Amarante escompte que votre réussite lui ramène son amant. Voyons, ajoute Damon conciliant, Daphnis est encore

poursuivie par Clarimond. On va faire battre Florame et Clarimond ; ce ne sera pas difficile. Quelle que soit l'issue du duel ils, perdent tous deux leur maîtresse. Vous n'aurez plus qu'à étendre la main...» — Ce Damon nous paraît un douteux personnage ; malgré son début, ce 2e acte est savoureux. — Le 3e est superbe. Florame voyant sa sœur consentir, pour le succès de ses affaires à lui, à épouser Géraste, (elle est dévouée, la sœur !) se réjouit. Daphnis « remballe », pardon, mais il ne saurait y avoir de mot plus juste, remballe, dis-je, Clarimond de telle façon que le pauvre en est tout étourdi. Amarante le console : « Vous êtes trop doux, elle ne vous déteste pas, seulement elle est plutôt sensible aux rudes manières : il y a des femmes qui sont ainsi. Parlez au père : elle lui obéira. » — Et, voyant le père, elle lui souffle : « Votre fille aime Clarimond, elle hésite à vous l'avouer... L'obliger à l'épouser lui serait douce contrainte ». Elle est extraordinaire cette suivante ! — « Qu à cela ne tienne », répond Géraste, et il fait immédiatement la sommation à sa fille, sans nommer le mari qu'il lui impose. Florame, d'ailleurs, venant de dire à Daphnis qu'il croit pouvoir compter sur Géraste, la jeune fille est persuadée qu'à peine il s'est agi de son amant. Ils se quittent pleins de la plus douce confiance : « Nous n'avons plus qu'une âme et qu'un vouloir tous deux ! » Nous ne nous demandons plus : comment cela s'arrangera-t-il ? mais nous entrevoyons un 4e acte rempli d'incidents. Nous sentons bien venir un sombre quiproquo, nous savons qu'après le 3e acte presque toutes les œuvres de Corneille se traînent... Enfin !...

Nous sommes surpris et déroutés bien agréablement : Géraste voudrait donner Florame à sa fille pour pouvoir épouser la sœur de son gendre. Amarante lui affirme de nouveau que c'est Clarimond qui est aimé et s'écrie :

« Accorde qui pourra le père avec la fille. »

Nouvelle sommation de Géraste annulant la première. Larmes... Suit toute une histoire de duel parfaitement inutile, donc nuisible. — Il y a pourtant dans cet acte quelque chose d'un art supérieur. Géraste et sa fille se méprennent sur leurs intentions réciproques. C'est un quiproquo, mais un quiproquo non exprimé en quelque sorte, de fond, et les quiproquos ne sont nourriture lourde que provoquant les inévitables reparties ou situations pseudo-comiques.

Tout se dénoue, après quelques hors-d'œuvre, vous devinez comment. Daphnis se jette dans les bras de Florame en présence de Géraste ahuri. Amarante restée seule en scène (!) se lamente en un lugubre discours de quarante vers et s'en va sept minutes trop tard.

J'ai analysé longuement cette pièce pour montrer qu'à part quelques taches elle est extrêmement bien faite. Je sais bien qu'elle n'est guère que cela (à part autre chose que nous verrons tout à l'heure), mais c'est déjà beaucoup. Les personnages sont les mêmes fantoches qui s'agitent dans les autres comédies de Corneille à peu près sous les mêmes noms. Il n y a aucune psychologie individuelle. Il ne pouvait y en avoir. L'auteur a voulu peindre une manière d'être toute générale, une mode sentimentale.

Car, et c'est là leur très grande originalité, les comédies de Corneille sont un « art d'aimer », « l'art d'aimer » en vogue vers 1630. C'est par là qu'elles se ressemblent. Débuts de liaisons, ruptures, chassés-croisés amoureux, couronnement de « flammes », voilà le résumé général : c'est un squelette auquel la chair est assez abondamment dispensée sous forme de discours galants, de querelles polies, de compliments fleuris... Comment donc ces gens-là aimaient-ils ? Ils n'aimaient pas du tout. D'ailleurs vous savez que c'est le cas de ceux qui font profession d'aimer. Leur amour n'est même pas un amour de tête, il est purement verbal. C'est infiniment moins que ce qu'on appelle

maintenant « flirt ». Si nos flirteurs et flirteuses lisaient (quelle supposition !) « la Veuve » ou « la Galerie du Palais », ils souriraient de pitié. Ces comédies ont beau finir par des mariages : nous ne prenons pas ces dénouements au sérieux, tant il nous semble étrange que des gens qui se sont asséné des madrigaux pendant cinq actes puissent s'épouser. — Un jeune homme se doit d'avoir une maîtresse (sens XVIIe siècle bien entendu), il doit être presque sans cesse auprès d'elle, courir les lieux où il a chance de la rencontrer, se défendre contre les rivaux nombreux.

Voici maintenant le côté des dames : Une jeune fille distinguée a le plus d'amants possible (amant : même observation que plus haut), veille à les conserver, cherche à en accroître sans cesse le nombre. On conçoit si les élus ont du travail pour garder les positions acquises. Que si par hasard ils en sont chassés, ils poussent un très discret petit soupir, et après quelques vaines tentatives de revanche s'en vont offrir leurs vœux ailleurs, sûrs de ne les garder point longtemps inutilisés. — Il faut « brûler », c'est de bon ton ; jeunes seigneurs et demoiselles « brûlent » sans danger, de « flammes » aussi nombreuses qu'incolores.

Leur désinvolture dans les revirements est étonnante. Certainement des joueurs, même d'occasion, apportent plus d'intérêt à suivre le destin de leur mise.

Ce qui confirme tout ceci c'est le processus de cet amour. Le jeune homme se dit : « Voyons, je suis libre, il faut aimer. Qui ? Clarice, Célidée, Hippolyte ? Il y aurait plus de mérite à aimer celle-ci déjà servie par tel et tel. Aimons donc Hippolyte, elle me fera le plus honneur ! »

Veut-on maintenant la recette pour « allumer » un de ces « beaux feux » :

> Apprends comme l'amour doit régler sa conduite.
> Aussitôt qu'une dame a charmé nos esprits,
> Offrir notre service au hasard d'un mépris,
> Et nous abandonnant à nos brusques saillies,

Au lieu de notre ardeur lui montrer nos folies ;
Nous attirer sur l'heure un dédain éclatant.
. . . .
Réglons sur son humeur toutes nos actions ;
Réglons tous nos desseins sur ses intentions ;
. . . .
C'est par là que l'on sème aux dames des appâts
Qu'elles n'évitent point, ne les prévoyant pas.
Leur haine envers l'amour pourrait être un prodige.
Que le seul nom les choque et l'effet les oblige.

(*La Veuve*, I, I.)

Pour cette jeunesse l'amour n'est pas autre chose qu'un sport. On vient d'en voir les principales règles. Beaucoup n'aiment pas leurs partenaires. Ils aiment en elles, ou elles en eux, l'occasion qui leur est fournie de donner libre cours à leur talent. — Le type de ces amoureux est Alidor (*Place Royale*). Il se voit trop épris d'Angélique, sa passion nuit à ses succès. Il cherche à se débarrasser de la jeune fille en la repassant à son ami Cléandre.

Dans cette même pièce, détail caractéristique, Angélique est montrée comme sortant de la bienséance parce qu'elle aime trop. Il faut que rien ne rappelle la passion :

Nous sommes hors du temps de cette vieille erreur
Qui faisait de l'amour une aveugle fureur
. . . .
C'est par les yeux qu'il entre et nous dit vos appâts,
Lors, notre *esprit* en juge, et suivant le mérite,
Il fait croître une ardeur que cette vue excite.

(*Galerie du Palais*, III, VI.)

Il s'agit enfin d'un exercice sentimental que toujours la volonté régit. « *L'amour d'un honnête homme doit être toujours volontaire.* » Si on en vient à aimer où l'on ne doit pas : « *C'est une tyrannie dont il faut secouer le joug.* » (*Place Royale.* Dédicace à Mme ***). L'esprit est juge de tout, le cœur n'est pour rien là dedans.

Nous n'entrons pas dans cette manière d'aimer. Nous ne serions pas loin de la réprouver si nous ne réfléchissions que nous n'avons affaire ici qu'à une mode littéraire, qui n'a pas grand'chose à voir avec les mœurs. Tout est de l'esprit dans les comédies de Corneille. Les mariages des dénouements jurent, avons-nous dit, avec les madrigaux qui les ont amenés; le public ne devait pas y prendre garde; il est naturel que le mariage, chose toujours comique, ferme une pièce comique. Plus tard le jeu s'affinera encore avant de se perdre dans la métaphysique de Tendre et de se noyer dans le grand Lac d'Indifférence. .

A cette époque, comme toujours, les amoureux et ceux qui ne l'étaient pas se sont mariés et ont eu des enfants. Chaque siècle, pour ne pas dire chaque génération, pare la laide réalité amoureuse de voiles ingénieusement disposés. En 1830 le jeune premier, tout de noir habillé, passe la main sur son vaste front pâle et gémit tragiquement en alexandrins robustes ; de nos jours c'est un roué désabusé,.. tout cela n'empêche pas l'humanité de poursuivre son petit bonhomme de chemin.

Il est curieux de voir l'adresse des hommes à se « piper » le long de ce chemin... C'est pourquoi les comédies de Corneille sont curieuses J'ai peut-être montré qu'elles étaient bien faites. La langue en est fruste et savoureuse : c'est un bon paysan fort et fin dont les fils seront d'une distinction intellectuelle un peu lourde, mais solide et franche.

Les comédies de Corneille sont à lire, et surtout, à faire lire à nos auteurs du jour. Si vous ne m'en croyez...

G. Truc.

L'Administrateur-Gérant : E. Fromantin.

Poitiers. — Société Française d'Imprimerie et de Librairie.

TROISIÈME ANNÉE — N° 2 — 25 Février 1904

La

Revue Latine

DIRECTEUR : Emile FAGUET

La Séparation de l'Église et de l'État

1794 (1)

C'est une brochure de 280 pages qui n'a pas la prétention d'être un ouvrage complet. Une simple « introduction » à l'étude de l'histoire religieuse de la Révolution française. Mais c'est une considération d'ensemble qui est faite par un homme extrêmement compétent en histoire générale, et particulièrement en histoire de la Révolution, par un homme qui a lu les cahiers de 1789, tous ceux qui subsistent, et qui est certainement le seul à les avoir lus, par un homme qui a compulsé tous les comptes rendus des assemblées délibérantes de 1789 à 1796, et encore qui connait très bien, de fort près (sur ceci particulièrement vous pouvez m'en croire), les philosophes du XVIIIe siècle, par un homme enfin dont l'information est une garantie pleinement rassurante pour le lecteur.

Le ton et l'allure générale de l'ouvrage sont critiquables et constituent une faute de goût. M. Champion est un passionné qui voudrait être calme et qui croit l'être et qui est

(1) Par Edme Champion. (Chez Colin.)

tour à tour passionné par passion et serein par grand effort de volonté ; et il résulte de là quelques disparates. Par exemple dans l'introduction M. Champion fait remarquer qu'il a écrit ce livre en Bretagne dans la paix des champs et des bois et que, par conséquent, c'est dans une tranquillité et douceur ineffables qu'il l'a écrit. « Sentiers qui, à travers les taillis de Nivet, descendez dans la vallée de Juch, grottes que la mer a creusées dans les rochers de Tremalouen, vous le savez ! Vous aussi, grands ormes de Vorlaine qui déroulez...» — Et tout de suite après, *dans la même page :* « ... le catholicisme ressemble à ces vieux arbres découronnés par la tempête, rongés au cœur, vides de moelle et qui gardent sous leur écorce à peine assez de sève pour faire reverdir les rameaux inférieurs et répandre à terre l'ombre d'une maigre frondaison... Il disparaîtra comme les races d'animaux éteints par les révolutions du globe, comme le mammouth et l'ichthyosaure... » Que pensez-vous de cette tranquillité d'âme et de cette douceur de cœur et de cette « sérénité doucement austère », sentiers qui, à travers les taillis de Nivet, descendez dans la vallée de Juch, grottes que la mer a creusées dans les rochers de Tremalouen, et vous aussi, grands ormes de Vorlaine ? Vous ne le direz point ; mais je me rappelle que Cherbuliez, qui avait beaucoup étudié les arbres, était persuadé qu'ils sont très sournois et qu'ils se moquent de nous avec une *humour* taciturne et grave qui est la plus inquiétante du monde quand on sait l'entendre.

M. Champion, malgré la sérénité doucement austère qu'ont versée sur lui les arbres de Tremalouen, a écrit une histoire qui dégénère à chaque instant en pamphlet et qui a toutes les ingénuités rageuses dont les pamphlets sont toujours pleins. Il dira par exemple que Quinet, à tel moment, en vient presque à « parler le langage des pamphlétaires ultramontains, celui de Taine ». Taine pamphlétaire ultramontain est une trouvaille assez divertissante. Il est très

persuadé, car les poncifs ne l'effraient pas, et en thèse générale je ne songerai qu'à l'en féliciter, que tous les excès et tous les crimes de la Révolution française sont l'œuvre de l'infâme réaction. Il prouve cela dans tout un chapitre où il est sérieux comme un franc-maçon et où l'ironie, qui est intense et du plus haut goût et d'une saveur infinie, est tout à fait involontaire.

Il ne dissimule point du tout, en quoi, du reste, je crois qu'il a raison, que Révolution et antichristianisme c'est la même chose, que Michelet est dans le vrai en définissant la Révolution le « combat à outrance du christianisme et du philosophisme », que « cela est devenu vrai, incontestable » et que « l'incompatibilité entre le christianisme et la Révolution éclate à tous les yeux » ; et sans doute il y a quelques esprits pour qui la Révolution est autre chose ; mais pour la plupart des partisans de la Révolution, pour le gros des partisans de la Révolution, pour ceux qui, comme M. Champion du reste, dans la Révolution ne voient que Voltaire, le fait est incontestable. Seulement on peut trouver que le point de vue est étroit, qu'il n'est pas d'un historien à très amples vues, qu'il est peut-être moins d'un historien que d'un rédacteur de la *Lanterne*, et que c'est une idée qu'il est parfaitement loisible et licite d'avoir quand on y trouve sa consolation ou son réconfort, mais qu'elle ne ressortit point à la sérénité doucement austère des sentiers de Nivet, de la vallée de Juch, des ormes de Vorlaine et des grottes de Tremalouen.

Mon ami M. Champion pardonnera ces observations à un pamphlétaire ultramontain, à un élève de Taine, à un pauvre calotin qui n'a jamais pu élever son intelligence obscure jusqu'à comprendre, comme l'a dit M. Champion en un autre livre, que « le chemin qui éloigne de Voltaire mène droit à Sedan. »

Ce qu'il y a d'histoire et non plus de littérature d'Yonville

dans le petit volume de M. Champion me semble fort bon. M. Champion s'est attaché à démontrer ceci : La politique anticléricale de la Révolution française ne fut pas préméditée, elle fut circonstancielle ; elle suivit les événements et elle alla de la *sympathie* pour la religion catholique, à l'organisation d'une religion catholique d'État, à la persécution contre la religion catholique parce que l'organisation d'une religion catholique d'État n'avait pas réussi, et enfin à la liberté, c'est-à-dire à la séparation complète de l'Église et de l'État parce que n'avaient réussi ni l'organisation d'une religion catholique d'État, ni la persécution contre la religion catholique dissidente (1789-1794).

Et ceci, qui s'est passé en quatre ans et demi et qui par conséquent n'a pas été définitif, peut être, cependant, assez raisonnablement, ce semble, considéré comme représentatif de ce qui s'est passé, se passe et se passera en un siècle et demi (1804-19...). On a essayé à nouveau de faire une religion catholique d'État ; on a essayé de nouveau de persécuter, soit l'Église qui s'était constituée en dehors de l'État, soit même l'Église d'État quand elle n'était pas assez gouvernementale ; on en arrivera, si l'on a le sens commun, si l'on est aussi sensé que le vénérable Cambon et que les Conventionnels de 1794 (un peu lassés, il faut bien le dire, mais une certaine lassitude entre dans la composition du bon sens lorsqu'elle est une forme de l'expérience), on en arrivera à accepter de part et d'autre la séparation des Églises d'avec l'État.

Toujours est-il que comme vue d'ensemble sur la période 1789-1794, la dissertation de M. Champion me paraît presque inattaquable. Il insiste d'abord très fortement, parce qu'il a lu les *Cahiers* de 1789, sur ce fait incontestable, que la France de 1789 était profondément catholique et ne voulait pas autre chose que le maintien de la religion catholique comme religion d'État (avec, seulement, quelques mesures de tolérance à l'égard des non-catholiques).

Là-dessus, quoi qu'en ait dit Quinet, qui invoquait les *Cahiers*, mais qui ne les avait pas lus, parce qu'il était peu lecteur et éminemment *invocateur*, là-dessus, cahiers du clergé, cahiers de la noblesse, cahiers du Tiers sont parfaitement d'accord. Sur la mesure dans laquelle on accordera aux non-catholiques l'exercice paisible de leur religion, il y a divergences; « mais lorsqu'il s'agit de la religion nationale, de sa dignité exclusive et de ses privilèges, nous ne voyons plus trace de dissentiment. *Tout le monde* veut que le catholicisme soit seul professé ouvertement, demeure uni par un lien indissoluble aux destinées du royaume, *soit inflexiblement protégé contre toute espèce d'attaques et d'injures* ». En d'autres termes, la France est avec ceux qui ont condamné La Barre. Nulle part, en tout cas, nulle part la liberté de conscience n'est réclamée.

Un détail bien amusant à ce propos. Un seul *cahier* de 1789, un seul, réclame la liberté de conscience : « ... Article 29 : La tolérance est une des vertus les plus essentielles; il n'appartient pas, à l'homme de décider ce qui n'a nul rapport à l'homme. [? — Un peu confuse la rédaction.] Toutes les religions sont permises. Elles jouiront de leur libre culte. » Voilà le seul cahier où il y ait une proclamation ou une réclamation de la liberté de conscience. — Or... ce cahier n'est pas vrai; c'est un Évangile apocryphe. Après coup, M. Champion d'une part et M. Brette de l'autre, sont arrivés à en reconnaître la pleine inauthenticité. C'est probablement un projet de cahier, œuvre d'un particulier, ce n'est pas un cahier. Ainsi donc en 1789 la nation française est unanime, mettons quasi-unanime, puisqu'en ces choses il y a toujours quelque exception, à vouloir maintenir la religion catholique comme religion d'État et *à ne pas admettre* la liberté de conscience.

Il y a bien l'article de la *Déclaration des droits de l'homme* d'août 1789 : « Art. X : Nul ne doit être inquiété pour ses opinions, même religieuses, pourvu que leur ma-

nifestation ne trouble pas l'ordre public établi par la loi. »
Mais, avec beaucoup de raison, M. Champion fait remarquer que ceci n'est qu'une déclaration de tolérance et non pas de liberté, et là-dessus je lui donne les mains. Cependant je trouve qu'il va trop loin. D'abord je retire quelque chose de ce que je viens de dire : encore que ce texte soit certainement une simple déclaration de tolérance, cependant par sa forme affirmative énergique il *équivaut* bien à très peu près à une déclaration de liberté pure et simple.

« Nul ne sera inquiété... » Mon Dieu, quand il est décidé que nul ne sera inquiété, cela veut bien dire en définitive que tout le monde sera libre. Il ne faut pas être trop exigeant.

« ... pour ses opinions même religieuses... » Je me suis un peu égayé dans un de mes livres sur cette rédaction un peu naïve et je l'ai rapprochée du mot de Béranger : « Qu'on puisse aller même à la messe : ainsi le veut la liberté » ; mais, gaîté à part, voyez-vous bien l'intention de cette rédaction ingénue ? Cela veut dire : « personne ne sera inquiété pour ses opinions, donc liberté de la parole et de la presse ; mais je vais plus loin, et je sais bien qu'il n'est pas dans les idées de la France que cette liberté s'applique aux opinions religieuses ; et je dis formellement que la liberté des opinions *même* religieuses est comprise dans la liberté de pensée. » C'est extrêmement libéral.

Et enfin, « pourvu que la manifestation de ces opinions ne trouble pas l'ordre établi par la loi. » Sur ces mots M. Champion, entraîné par son idée dirigeante qui est que les Constituants n'*ont pas pu* songer à la liberté de conscience et à la liberté des cultes, fait remarquer que par cette rédaction la *Déclaration* soumettait la liberté des cultes à toutes les restrictions que la loi voudrait y mettre et que, par conséquent, l'article X, comme bien d'autres articles et bien d'autres lois, reprenant dans la seconde phrase

ce qu'il avait donné dans la première, n'est nullement une proclamation de la liberté de conscience et des cultes. — Ça, mon cher et ancien ami, c'est un sophisme. Tout homme qui lira sans prévention, de bonne foi, et sans être aveuglé ou sollicité par une idée dirigeante, cet article X, comprendra qu'il veut dire que la liberté des cultes sera entière, et que les manifestations de cette liberté des cultes seront libres aussi, en tant qu'elles ne troubleront pas l'ordre public établi par la loi *relative à l'ordre public en général*. La dernière phrase de l'article X ne veut pas dire : une loi *particulière*, relative aux cultes, établira un ordre *particulier*, relatif aux cultes, qui pourra en interdire les manifestations, ce qui serait odieux, et ce qui, surtout, ne ressort aucunement du texte ; la dernière phrase de l'article X veut dire : « les cultes, proclamés libres par le présent article, se manifesteront ; il leur sera loisible de se manifester ; en se manifestant ils rencontreront les nécessités de l'ordre public ; ces nécessités auront été prévues et définies par une loi générale d'ordre public qui n'aura aucun caractère ni religieux, ni antireligieux ; et ce sont ces nécessités, ainsi prévues et définies, qui seront la limite, toute naturelle, des manifestations des cultes. » Cela, en pratique, revient à dire qu'il n'y aura pas de processions entravant la circulation dans une ville populeuse, qu'il n'y en aura pas, après expérience faite, dans une ville où elles provoquent des agitations et des troubles ; car voilà ce qui est « d'ordre public ». Mais cela, très évidemment, ne veut pas dire autre chose et, par conséquent, l'article X est très libéral, aussi libéral que pour mon compte je veux que le soit un article sur la liberté religieuse.

Il l'est moins, je le reconnais, que l'article VII de la *Déclaration* de 1793 : « ... Le libre exercice des cultes ne peut être interdit. » [un point, c'est tout] ; mais il est plus sage ; car l'article VII de 1793 peut se trouver en face d'un culte qui dira : « L'exercice qu'on fait de moi consiste

à promener une armée de 100.000 fidèles pendant toute la semaine sainte du Père-Lachaise à l'Arc-de-l'Étoile, par Notre-Dame », et que répondrez-vous à ce culte, puisque « le libre exercice » ne peut être interdit et qu'un point c'est tout? — L'article de 1789 est aussi libéral que celui de 1793; seulement il prévoit l'abus, ou plutôt il prévoit la limite où l'exercice de toute liberté est arrêté par l'exercice d'une autre, et en cela il est sage.

— Mais que la liberté de l'exercice du culte soit limitée par les nécessités d'ordre public, cela va sans dire, et, par conséquent, l'article X de 1789 a dû vouloir dire autre chose.

— Mais non, mais non; il a voulu dire cela: « Cela va sans dire, cela va sans dire!... » Comme disait Talleyrand au Congrès de Vienne, « ça va encore mieux en le disant. » — L'article X de la *Déclaration* de 1789 est prudemment libéral, mais il est très libéral; il *contient* très bien toute la liberté de conscience et la liberté intégrale des cultes. Je ne dis pas qu'il ait été rédigé par un séparatiste; je n'en sais rien; mais qu'il ait été rédigé par un libéral, je le sais.

Mais M. Champion voulait qu'il fût établi que jusqu'en 1790 personne n'avait songé à la liberté des cultes; voilà pourquoi il a *diminué* l'article X de la Déclaration de 1789. Il a eu tort. Moi j'aurais tout bonnement mis: « En 1789 presque personne ne songeait à la liberté des cultes. Les *Cahiers* n'en disent mot. Ils ne songent qu'à un plus ou moins grand degré de tolérance à l'égard des non-catholiques. Personne dans la Constituante n'a parlé de liberté de conscience. Il y a l'article X de la *Déclaration*, sans doute, mais c'est une déclaration platonique et tout à fait isolée, à laquelle on ne semble pas avoir fait attention. » — Et l'argumentation de M. Champion *en faveur* de la Constitution civile du Clergé en 1790 fût demeurée, et très légitimement, la même.

Cette argumentation, j'y arrive et, tout compte fait, je l'approuve. M. Champion, étant séparatiste, n'a point, bien entendu, acclamé les Constituants pour leur Constitution civile du Clergé; mais il plaide pour eux les circonstances atténuantes et surtout il se fâche contre les historiens qui leur ont reproché cette mesure comme une bêtise. Mon Dieu, il a raison. « Ça n'a pas réussi, donc c'est une bêtise. » Il n'y a, hélas ! pas grand'chose à répondre à ce terrible argument ; mais encore faut-il, pour être juste, se remettre un peu dans le temps où une chose a été faite et bien conaître et comprendre l'esprit de ce temps. Il faut se dire : « Que pouvaient faire les Constituants ? »

Pouvaient-ils, comme l'a infatigablement et furieusement répété Quinet, faire une révolution religieuse, faire la France protestante ? On sait que toute la philosophie de l'histoire de la Révolution française est là pour le doux Edgar. La Révolution s'est trompée ; ce qu'elle avait à faire, c'était la France protestante. Et cela par le fer et par le feu, comme au XVIe siècle. La Terreur est condamnable, mais en tant qu'elle a été politique ; si elle avait été religieuse et exclusivement religieuse, protestante et exclusivement protestante, elle serait à jamais digne de toutes les bénédictions des hommes. Tout homme qui a lu la *Révolution* de Quinet sait très bien que je n'exagère point, que j'atténue et que les trente citations que je pourrais faire de Quinet sont beaucoup plus sauvages que mon texte.

M. Champion n'est point de l'avis d'Edgar Quinet et il est parfaitement d'avis, comme moi, que cette solution eût été une politique de fous furieux qui n'était nullement dans le tempérament des Constituants ; qui, du reste, n'était aucunement dans leurs idées, la majorité des Constituants étant parfaitement catholique.

Pouvaient-ils opérer la séparation de l'Église et de l'État ? La séparation de l'Église et de l'État était-elle possible en 1790 ? M. Champion répond : non, étant donné

l'état des esprits. Je ne suis pas éloigné d'être de son avis. Encore une fois, qui songeait à séparer l'Église de l'État en 1790 ? Qui songeait à faire de l'Église une association privée ? Fort de ses *Cahiers*, M. Champion répond : personne, et dans le fait vous ne lui direz pas qu'il a tort. Il est bien certain que faire une chose à quoi personne ne songe, cela ne vient à l'idée de personne. Ce *truism* rencontrera sans doute peu de contradicteurs.

Et cette idée, que n'avait personne, était-elle au moins préparée ? Pas du tout. Par qui ? Par Montesquieu ? Non. Par Rousseau ? Non, et au contraire ; il veut une religion d'État. Par Voltaire ? Non, et au contraire ; il veut une religion d'État, des officiers de religion soldés par le prince et lui obéissant au doigt et à l'œil. Par les Encyclopédistes ? Non. Eux, ce qu'ils veulent, c'est l'abolition de toute religion (et que M. de Jaucourt qui faisait des articles littéraires dans l'*Encyclopédie* fût un très bon catholique, cela n'entre pas en ligne de compte, et je m'étonne que M. Champion en fasse mention et argument), et ils seraient eux, plutôt avec Quinet, protestantisme à part ; ils voudraient que le gouvernement *décatholicisât*, *déchristianisât* et *déreligiosât* la France. En tout cas ils n'ont aucunement répandu l'idée d'une séparation de l'Église et de l'État et d'une réduction de l'Église de France à l'état d'association privée et libre, aucunement.

Cette idée est-elle préparée, à défaut de leçons, par un exemple de quelque pays étranger ? Non encore et M. Champion aurait dû dire cela. En 1790 la séparation n'existe pas aux États-Unis d'Amérique (sauf dans deux États, ce qu'on peut ignorer et ce qu'on ignore certainement en 1790, en France) et nulle part, au contraire, à cette époque, l'État et l'Église ne sont si intimement unis qu'en Amérique. Comment donc nos Constituants de 1790 auraient-ils eu cette idée ? Et s'ils l'avaient eue par hasard ou par je ne sais quelle inspiration providentielle, com-

ment auraient-ils pu l'estimer pratique alors que personne ne l'avait? Comme le dit spirituellement M. Champion, « les Constituants étaient aussi peu en état de faire la séparation de l'Église et de l'État que d'éclairer la salle du Manège à la lumière électrique. »

Il en est résulté qu'ils ont voulu faire une Église catholique nationale, une Église catholique civile, une Église catholique séparée de Rome. Ils ont voulu faire, M. Champion a très bien trouvé le mot, une Église catholique gallicane. Ç'a été démontré absurde par l'événement. Mais l'était-ce en 1792? Point du tout. La France était catholique et révolutionnaire, c'est-à-dire catholique et désireuse d'une constitution; et le « bas clergé » de 1789 était lui aussi catholique et révolutionnaire dans ce sens. Quoi de plus naturel que de songer à constituer le clergé catholique en clergé national, civil, gallican et libéral? Cela paraissait à tous, ou à peu près à tous, la chose la plus naturelle, la plus pratique et la seule pratique.

Plus tard, l'instinct vrai de la Révolution, non pas de la nation, mais l'instinct vrai du monde politique révolutionnaire, s'étant dégagé, à savoir la haine de la religion catholique elle-même, et s'étant déchaîné avec la violence que l'on sait et ayant naturellement rencontré une résistance aussi violente que lui, il ne fallait plus songer à un clergé national et civique et l'on se battit tout simplement, antireligieux contre religieux, par la guerre civile et la guillotine.

Et enfin, quand on fut las et quand les partis en présence furent reconnus être à peu près d'égale force, il y eut une trêve. Cette trêve, c'est 1794, c'est la séparation de l'Église et de l'État: « L'État reconnaît tous les cultes, il n'en solde aucun ». Cette trêve pour M. Champion, pour moi, c'est la vraie solution; mais comme on sait, pour cette époque, ce ne fut qu'une trêve ou plutôt un armistice. Cela dura dix-huit mois; puis, sous le Directoire, les

proscriptions et les persécutions recommencèrent; jusqu'à ce que Bonaparte, d'abord assurât le libre exercice des cultes, ensuite, par le Concordat, refît de l'Église catholique une Église partie d'État, partie ultramontaine, comme elle l'avait été sous l'ancien régime, ce qui retarda de cent et... ans la solution véritable, trouvée, à titre d'expédient, par les Conventionnels de 1794.

Le livre de M. Champion porte donc sur deux points très considérables: les raisons que les Conventionnels ont eues en 1792 d'essayer d'une constitution gallicane du clergé; les raisons qu'ils ont eues en 1794 de faire précisément le contraire.

Comme il y a trois solutions: Église d'État — Église séparée de l'État — Concordat, le livre serait meilleur si M. Champion eût poussé, à vol d'oiseau comme il fait déjà, mais enfin eût poussé jusqu'en 1801. S'il avait poussé jusque-là, il aurait pu citer par exemple cette belle opinion de Lamartine qui n'aurait pas été un petit ornement à son ouvrage : « Napoléon, ce grand destructeur de toutes les œuvres de la philosophie, s'est hâté de renverser cette liberté, *fondement même de toutes les autres* [ce n'est pas une phrase; c'est absolument vrai]. Il a fondé de nouveau l'Église dans l'État, l'État dans l'Église; il a fait subir un sacre au pouvoir civil; il a fait un Concordat: il a déclaré une Église nationale et par là même un enseignement d'État aussi. Il a vendu — à faux poids — son peuple à l'Église et l'Église ensuite à son peuple... Cela a reculé d'un siècle peut-être [de plus d'un siècle] le règne de la liberté des âmes, qui approchait. » (*L'État, l'Église et l'Enseignement* — 1843.) Oui, j'aurais aimé que la diligente étude de M. Champion poussât jusqu'en 1801; mais telle qu'elle se présente à nos yeux, elle envisage et elle étudie sérieusement deux points sur trois, deux solutions sur trois, et elle y jette des lumières nouvelles et assez vives.

EMILE FAGUET.

L'Eau profonde [1]

Recueil de nouvelles. La première, considérable, de deux cents pages, et qui donne son nom au volume, est un peu longue. L'auteur l'a un peu effilée. Il l'a « chassée » de page en page, comme disent les typographes, par ses procédés d'explications et de commentaires continus sur ce qu'il raconte : « Il était jaloux. La jalousie est un sentiment qui... » Vous connaissez le procédé. Il est ici assez sensible. Le récit est, cependant, très bien fait et extrêmement touchant. Le dénouement, quoique prévu, ne l'est pas dès le commencement, au moins, et est suspendu d'une manière très heureuse. Quelques scènes sont très pathétiques. C'est du Bourget moyen. Le Bourget moyen n'est pas sans charme.

Chicane de détail. Parce que M. Bourget se glorifie d'être l'élève de M. Taine, pourquoi persiste-t-il dans telle petite erreur où Taine s'est obstiné ? Un jour Taine a fait cette remarque : « Les Français disent : « il est né coiffé » ; les Anglais disent : « il est né avec une cuiller d'argent dans la bouche ». Voyez-vous les deux races ! Trait de lumière ! Français, peuple amoureux de l'élégance, Anglais, peuple pratique ». — On s'esclaffa de rire sur ce contresens. On fit remarquer à Taine que « naître coiffé » ne veut pas dire naître avec deux bandeaux séparés par une raie fine et savante, ce qui, tout de même, est un peu rare ; mais naître avec la « coiffe », c'est-à-dire avec

(1) Par M. Paul Bourget. (Chez Plon.)

une certaine membrane sur le crâne, ce qui passait autrefois dans l'opinion des commères pour porter bonheur. Mais quand Taine avait une idée dans la tête, elle y tenait plus ferme que la coiffe sur la tête des nouveau-nés. Il ne voulut « rien savoir ». Il répéta dix fois son observation profonde. M. Bourget la répète encore. C'est abusif. Il ne faut pas se coiffer à ce point des idées du Maître.

Parmi les nouvelles proprement dites, celles qui forment la seconde moitié du volume, il y en a d'exquises. *Le Cob Ronan* est d'un charme discret de mélancolie attendrie et douce, qui m'a ravi. C'est bien une inspiration, et infiniment délicate, de cet âge que je connais, hélas ! et que M. Bourget commence à entrevoir, de cet âge attristé des premières neiges tombantes, de « cet âge où il faut apprendre à dire adieu. »

Le *Portrait du doge*, qui met en présence une « fille d'Archibald » (voir le *Maître de la mer* de M. de Vogüé), c'est-à-dire une milliardaire américaine et un fils des preux, est d'une touche fine et d'un dessin net. C'est un vrai roman ramassé en quelques pages. J'aime assez cette manière-là, beaucoup plus que la façon inverse.

La Dernière poésie, où nous voyons reparaître notre ami d'enfance et de jeunesse René Vincy, est une étude d'homme de lettres quinquagénaire très intéressante, très vraie surtout. Page à détacher très curieuse :

« Quelque encyclopédiste disait donc méchamment de Voltaire : « Il a pour deux cent mille livres de gloire et il en demande encore pour deux sous » [Qui a dit cela ? M. Bourget a cité le mot deux ou trois fois. Je n'en connais pas l'auteur. Je soupçonne que c'est M. Bourget lui-même.] Tous les hommes de lettres ont ceci de commun avec Voltaire qu'ils en voudraient bien encore pour deux sous... Sur le tournant de l'âge, ils tendent la sébille... Alors s'inaugure la période de longues épîtres élogieuses à des débutants, qui font, comme ricanait l'autre, « rimer

spectacle et *détestable;* celle des complaisantes réponses aux enquêtes saugrenues, que vous connaissez ; celle des présidences de distributions de prix. C'est le moment où l'homme de lettres si prudent, si ménager de sa fortune et qui a tour à tour convoité et obtenu tous les honneurs sociaux, fait une volte-face subite. Il va où foisonnent les éléments de popularité grossière, mais bruyante, à gauche, encore plus à gauche... Il devient l'homme des « idées généreuses », comme jadis Hugo et Michelet, qui connurent cette terreur de perdre la vogue et la honte de cette popularité mendiée... »

Ceci est à rapprocher — ne fût-ce que pour en adoucir quelques traits — de cette merveilleuse page de psychologie de Nietzsche sur la vieillesse des grands hommes (mais plus particulièrement des philosophes) : « ... *Il n'est pas rare que l'illusion d'une grande rénovation morale et d'une régénération s'empare du vieillard.* Basé sur ce sentiment, celui-ci émet, sur l'œuvre et le développement de sa vie, des jugements qui voudraient faire croire que ce n'est qu'à partir de maintenant qu'il est devenu clairvoyant ; et pourtant l'inspiratrice de ce bien-être et de ce jugement plein d'assurance est, non la sagesse, mais la fatigue. Le signe le plus dangereux de cette fatigue est certainement la croyance au génie, qui ne s'empare des grands hommes et des demi-grands hommes de pensée qu'à cette limite de la vie... Le penseur ainsi visité par le génie se croit dès lors permis de prendre les choses à la légère, j'entends de décréter plus qu'il ne démontre ; mais il est probable que c'est plutôt le besoin d'allégement qu'éprouve la fatigue de l'esprit qui est la principale source de cette croyance... On veut en outre jouir à ce moment des résultats de sa pensée, conformément aux besoins de jouissance communs à tous les gens fatigués et à tous les vieillards. Au lieu d'examiner à nouveau ces résultats et de recommencer à les semer, on ne sent que le

besoin de les accommoder à un goût nouveau pour se les rendre supportables et pour leur enlever leur sécheresse, leur froideur, leur manque de saveur. C'est ce qui fait que le vieux penseur s'élève en apparence au-dessus de son œuvre; mais qu'en réalité il la gâte par l'exaltation, ou les douceurs, ou les épices, ou les lumières poétiques et la brume mystique qu'il y mêle. C'est ce qui finit par arriver à Platon [? très possible, mais cependant un peu douteux — peu sûre la chronologie des ouvrages de Platon.] — c'est ce qui finit aussi par arriver à ce loyal Français à qui ni les Allemands, ni les Anglais de ce siècle ne peuvent opposer personne, Auguste Comte. Un troisième symptôme de fatigue : cette ambition qui agitait la poitrine du grand penseur lorsqu'il était jeune et qui alors ne trouvait à se satisfaire nulle part, cette ambition est devenue vieille, elle aussi... et elle s'empare des moyens de satisfaction les plus grossiers et les plus proches, c'est-à-dire de ceux des natures actives, dominatrices, violentes, conquérantes. Dès lors il veut fonder des institutions qui portent son nom, au lieu de fonder des édifices d'idées. Que sont pour lui maintenant les victoires et les honneurs éthérés dans le royaume des démonstrations et des réfutations? Que lui est une immortalité par les livres, une jubilation frissonnante dans l'âme d'un lecteur? L'Institution, par contre, est un temple, il le sait bien, et un temple de pierres, un temple durable qui fait vivre son Dieu plus sûrement que les holocaustes des âmes tendres et rares... C'en est fait maintenant de son désir altier de disciples véritables, désir supérieur même à son propre moi, désir de disciples qui seraient le véritable prolongement de sa pensée, *c'est-à-dire des adversaires*. Ce désir avait sa source dans sa force non affaiblie, dans la certitude et la fierté de pouvoir devenir lui-même et à tout moment l'adversaire de sa propre doctrine. Maintenant il lui faut des partisans déclarés, des camarades sans scrupules, des troupes auxi-

liaires, des hérauts, une suite pompeuse. Maintenant il n'est plus capable de supporter l'isolement terrible où vit tout esprit qui prend son vol en avant et avant les autres... C'est ainsi que vit le sage vieillard, et il finit par tomber insensiblement dans un voisinage si affligeant des excès cléricaux et poétiques que l'on ose à peine se souvenir de sa jeunesse sage et sévère, de sa rigide moralité intellectuelle d'alors... Lorsqu'il se comparait, autrefois, avec d'autres penseurs plus anciens, c'était pour mesurer sérieusement sa faiblesse avec leur force et pour devenir plus froid et plus libre avec lui-même ; maintenant il ne se livre plus à cette comparaison que pour s'enivrer dans sa propre folie. Autrefois il songeait avec confiance aux penseurs à venir ; il se voyait même, *avec une extrême joie*, disparaître dans leur lumière plus pleine. Maintenant il est tourmenté par l'idée de ne pas pouvoir être le dernier penseur ; il songe au moyen d'imposer aux hommes, avec l'héritage qu'il leur laisse, une restriction de la pensée souveraine, il craint et il calomnie la fierté et la soif de liberté des esprits individuels. Il veut lui-même demeurer à jamais la digue où déferleront sans cesse les flots de la pensée humaine. Ce sont là ses désirs, souvent secrets, parfois avoués. »

Quel homme que ce Nietszche ! Mais revenons à M. Bourget à qui, du reste, c'est un honneur qu'une page de lui, rapidement jetée, ait fait songer à celle-ci.

L'*Aveu* est une page touchante où prennent une forme précise, aiguë et douloureuse, le sentiment, la sensation des années qui passent et des bonheurs manqués, irrémédiablement perdus.

Fausse manœuvre est le récit très piquant et émouvant aussi — M. Bourget l'est toujours — d'une « rosserie » féminine déjouée innocemment par la simplicité naïve d'une âme aimante :

Comme le cœur va droit ! Que ses chemins sont courts !

De qui ce vers admirable ? Si vous ne le savez pas, vous ne le devinerez jamais, tant vous méprisez profondément comme poète celui qui l'a écrit. Ces choses-là arrivent. *Habent sua carmina fata.*

Et enfin *la Rançon* est un petit problème qui ouvre des discussions à perte de vue. On a été trente ans l'amant d'une femme mariée. Elle devient veuve. Est-ce l'épouser ou est-ce ne l'épouser pas qui indique, qui révèle ce qu'il ne faut pas révéler, à savoir qu'on a été son amant ? Il y a des arguments excellents et même de bonnes raisons dans les deux sens. Je viens de les passer en revue dans mon esprit. J'ai un avis, ou plutôt je penche pour un avis. On le connaîtra en lisant le livre de M. Bourget, son opinion n'étant pas celle où j'incline. Mais, en tout cas, j'ouvre un *referendum*, une consultation nationale. Quand on a été l'amant d'une femme mariée pendant de longues années, est-ce l'épouser qui révèle qu'on a été son amant ? Est-ce, au contraire, ne l'épouser point qui le révèle ? J'attends les réponses. Du reste, quelque avis qu'on ait, on trouvera la nouvelle de M. Bourget très jolie.

Le volume est très bien écrit. M. Bourget écrit très bien quand il veut. Je ne sais pas pourquoi il ne le veut pas absolument toujours. Cette fois il l'a voulu. Cependant je reste sur la terre pour dire, entre autres choses, que « malgré que ses cheveux soient gris » n'est pas français. Oh ! mais, pas le moins du monde ; et *malgré que ce soit* du parisien, ce n'est pas du français. A quoi bon être né dans le pays de Chamfort ?

E. F.

L'Enfant à la balustrade [1]

Je n'avais pas lu grand'chose de M. René Boylesve. Il y a trois ans je n'en avais même rien lu du tout. On ne peut pas tout lire. Et l'on me disait : « Lisez donc quelque chose de lui. Il a du talent; il a fait *Mademoiselle Clocque* ». C'est bien ; je me promets de lire le premier livre de M. Boylesve, et je lus la *Leçon d'amour dans un parc*. J'étais mal tombé. La *Leçon d'amour dans un parc* inspire des sentiments variés dont le plus net est le désir de ne jamais lire une page de M. Boylesve. Je reste là-dessus et l'on me disait : « Lisez donc quelque chose de M. Boylesve. Il a du talent. Il a fait la *Becquée*.

— J'ai lu la *Leçon d'amour dans un parc*.

— Oui, sans doute, mais il a du talent ; il a fait la *Becquée*.

— C'est bon ; je me promets de lire le premier livre de M. Boylesve qui paraîtrait, et ce pouvait être la même affaire, et je pouvais alternativement lire le livre mauvais de M. Boylesve et omettre son livre bon indéfiniment; et je craignais, en effet, que l'*Enfant à la balustrade* ne fût exécrable.

Heureuse déception ! l'*Enfant à la balustrade* est un roman de mœurs très agréable.

C'est un roman de mœurs provinciales. Cela se passe dans une petite ville de Touraine dans laquelle j'ai cru reconnaître Loches ; mais peu importe. Un seigneur du lieu, si puissant par ses relations et surtout par l'habitude

(1) Par M. Boylesve. (Chez Calmann-Lévy.)

qu'a la « société » de ne se voir que là, que tout homme (du moins tout homme marié) qui a encouru sa disgrâce est une espèce de paria ; — un bon notaire, né respectueux, timoré, à qui manque l'air respirable quand ses relations avec le château sont rompues ; — sa femme, nonchalante et désordonnée (« désordre », comme on dit là-bas), capable, par ennui et solitude, de glisser jusqu'au bord de la faute à partir du moment où ses relations avec le château, et par suite ses relations avec la « société », ont cessé (extrêmement bien observé, cela), — un médecin timide, naïf, bon, dévoué, gauche et socialiste ; — un médecin élégant, décidé, gracieux, ignare, mondain, et qui fait un beau mariage ; — quelques types secondaires bien esquissés et qui sentent le vrai.

Le tout se termine bien. Le notaire évincé par le château rentre en grâce par une platitude ; il recouvrera sa clientèle ; il ne glissera pas à la carrière de politicien socialiste et sa femme ne prendra pas un amant.

Des scènes vues et que l'auteur sait faire voir. La petite ville est devant nous avec relief et en bonne lumière. Un vrai talent, un talent petit, menu, minutieux, un talent de microscope braqué sur des infusoires, mais un vrai talent.

Petite observation relative à la composition. C'est par un enfant de dix ans qui observe ce qui se passe dans sa famille et autour d'elle que M. Boylesve fait raconter tout cela. Le procédé peut être bon ; pour certaines parties, même, de cet ouvrage-ci, il l'est ; mais pour l'ensemble du livre il ne l'est pas. Il l'est pour ce qui a trait au *flirt* de Mme Nadaud avec ce dadais de médecin. Que les choses que l'enfant observe avec curiosité, mais qu'il ne comprend pas, il nous les raconte sans les comprendre et que nous les comprenions et devinions à travers ses rapports incomplets et naïfs, c'est très piquant, et l'on pourrait faire tout un roman ainsi et il serait très joli, non pas

peut-être écrit par M. Boylesve, qui a les doigts uu peu lourds, mais par M. de Régnier par exemple, qui les a tout aussi pesants quelquefois, et même souvent, mais non pas toujours. Voilà qui est bien ; mais les amours inchoatifs de Mme Nadaud et du médecin Coquelin ne sont qu'une très petite partie du volume et, partout ailleurs, que les événements soient racontés par le fils Nadaud, cela ne leur ajoute rien et ne les relève en aucune façon. Ils pourraient être racontés par Mme Nadaud ou par M. Nadaud ou par l'auteur lui-même exactement de la même façon ; et cela est si vrai qu'assez souvent j'ose assurer qu'on ne s'aperçoit point que c'est « Riquet » qui raconte et que l'on croit bien que c'est M. Boylesve. Et c'est en effet M. Boylesve lui-même, et M. Boylesve ne songe plus lui-même que ce n'est pas lui qui raconte. Ce procédé, excellent ailleurs, est donc ici, tout compte fait, un défaut. Il n'est que juste d'ajouter que ce défaut est peu sensible.

Lisez l'*Enfant à la balustrade* et lisez aussi *Mademoiselle Clocque* et la *Becquée*,qu'on m'assure qui sont livres excellents, ce dont, depuis avoir lu l'*Enfant à la balustrade,* je n'ai plus de raison de douter.

E. F.

Une lettre inédite d'Hippolyte Taine [1]

A M. Victor DURUY

Mon cher Maître,

Il m'est revenu de deux endroits que vous croyiez avoir à vous plaindre de moi. Ce bruit m'a vivement touché et chagriné, et je souhaite m'en expliquer avec vous.

Voilà tantôt dix-sept ans que je vis dans le monde, et je puis dire avec certitude que si j'ai acquis plusieurs amitiés, je n'en ai pas perdu une seule ; la vôtre serait la première, et j'en serais d'autant plus peiné que je suis votre obligé ; je n'oublierai jamais le zèle tout spontané et la bienveillance tout affectueuse que vous avez mis dans ma nomination à Saint-Cyr, et dans ma candidature à l'École polytechnique.

Je ne vais plus familièrement chez vous en voisin comme autrefois quai de Béthune, parce qu'un ministre qui travaille douze heures par jour n'a pas de temps à perdre en conversations littéraires ou en discussions historiques. Je ne vais pas chez vous officiellement en soirée au ministère, parce que vous avez cinq cents poignées de main à donner, et qu'il vous importe peu, je suppose, de recevoir un salut mécanique. Je ne puis aller chez vous comme ami, parce que vous êtes trop occupé, ni comme fonctionnaire, puisque je ne suis pas sous vos ordres. Je regrette

(1) Communiquée par MM. Paul et Victor Glachant, petits-fils de Victor Duruy.

des conversations qui m'instruisaient et m'animaient, mais j'évite d'être importun ou solliciteur. J'ai eu deux ou trois fois l'occasion de vous défendre dans un monde dont la sympathie peut vous être utile, et quand l'occasion reviendra, je la saisirai encore, voilà tout. Ne prenez pas, je vous en prie, pour un signe de froideur, d'oubli, ou pour un manque de gratitude, ce qui n'est qu'une marque de réserve, et laissez-moi espérer que si un jour les affaires vous rendent aux lettres, je retrouverai dans ma main la main que je serrais rue Bretonvilliers.

J'ai beaucoup travaillé depuis que je ne vous ai vu, et je travaille à force ; vous parlez haut par vos actions, et je parle bas par mes écrits. Si ma voix ne vient pas jusqu'à vous, j'écoute et j'entends la vôtre ; la mienne, croyez-le, n'a pas changé de ton ; je continue à dire ce que je disais, avec toute la netteté dont je suis capable. En cela j'ai votre exemple ; et quoique je ne sois point compétent sur les questions pratiques, laissez-moi vous dire que je retrouve toujours dans votre œuvre l'esprit actif, laborieux et généreux d'autrefois.

Vous savez ce que sont les commérages ; peut-être en a-t-on fait sur moi. En ce cas, veuillez me dire librement ce qu'on m'attribue ; j'irai droit à vous et droit au fait, comme je le ferais avec mes amis, avec vos amis, Fabre et Demogeot.

J'oublie et je veux toujours oublier que vous êtes ministre, et je vous serre la main cordialement et librement comme autrefois.

H. Taine.

Vers inédits du Marquis de Mirabeau (1)

A ÉMILIE

Vivons, aimons-nous, Emilie,
laissons la raison nous blâmer :
sa froide sagesse est folie,
le ciel ne te fit accomplie
que pour plaire et que pour aimer.
La nuit amène le phosphore,
les hyvers font place aux printems ;
mais lorsque de l'aile du temps
l'effort meurtrier nous dévore,
nos jours deviennent languissans,
et la plus éclatante aurore
ne peut nous rendre nos beaux ans.
Que cent baisers pris sur ta bouche
précèdent mille autre baisers ;
que mille encor plus embrasés
fassent envie au plus farouche ;
et que, l'un par l'autre attisés,
ils couvrent ta brûlante couche
sans être jamais épuisés.

18 août 1749.

MARQUIS DE MIRABEAU.

(1) Communication de M. Dauphin-Meunier.

M. Giannino Antona-Traversi

Il y a de très habiles gens parmi les dramaturges contemporains d'Italie ; mais leur extrême habileté leur fait du tort. Insinuants et souples, largement accessibles à toutes les influences étrangères, ils imitent au lieu de créer. Ils rappellent tantôt Dumas fils ou Émile Augier, tantôt M. Sardou ou M. Ibsen, mais ils rappellent toujours quelqu'un ou quelque chose. Les pièces franchement, purement italiennes sont rares.

A cette disette regrettable, M. Giannino Antona-Traversi rêve de porter remède. Il a dit un jour : « Je m'efforce de ramener la comédie italienne à sa glorieuse tradition ; je voudrais la voir redevenir gaie, simple, souriante, finement ironique, souple et légère. » Cette tradition, si nettement définie, existe-t-elle vraiment? Il est permis d'en douter. Les historiens de la littérature et les critiques dramatiques gémissent bien plutôt sur la pauvreté du théâtre italien. Peut-être y a-t-il quelque exagération à prétendre que ces comédiographes, « gais, simples, souriants, légèrement ironiques, » constituent déjà une tradition; mais ils contribuent assurément à la fonder. Il y a des affinités étroites entre le Vénitien Goldoni, le Toscan Gherardi del Testa, le Piémontais Bersezio, le Vénitien Gallina. Voilà les ancêtres du dramaturge milanais Giannino Antona-Traversi. La saveur de terroir, l'*italianità* constitue le mérite essentiel de son œuvre. Nous verrons, d'ailleurs, que ce n'est pas le seul.



Rien ne prédit une destinée d'auteur dramatique au berceau de Giannino Antona-Traversi. Riche, élégant, spirituel, sympathique (ah ! combien *simpatico* !), il ne songea d'abord qu'à jouir de la vie qui se présentait à lui dans des conditions exceptionnellement favorables. De son propre aveu, il ne prenait la plume que pour griffonner des billets amoureux ou pour apposer sa griffe au bas « de ces *effets* qui, pour les fils de famille, proviennent toujours de la même *cause* ». Un jour, pourtant, ce beau rêve prit fin. Le père de Giannino se lassa de payer les dettes de son fils. Et celui-ci, réduit à une pension minime, chercha vainement « à se réhabiliter par le travail de ses mains ». Rien ne lui réussissait, ni l'industrie, ni l'agriculture.....

C'est alors que le hasard lui vint en aide : Giannino (tout le monde l'appelle ainsi en Italie) comptait à Milan, dans le monde des théâtres, beaucoup d'amis et quelques amies. L'une d'elles, avec une perspicacité dont les lettres italiennes lui sauront gré, avait deviné un poète en cet élégant viveur. Son directeur l'ayant chargée de composer à sa guise le programme de son « bénéfice », une idée géniale traversa son cerveau. Si elle pouvait décider « Giannino » à écrire une bluette pour cette occasion ? Quelle « attraction », cette simple mention sur l'affiche : «... *par le comte Giannino Antona-Traversi !* » L'avisée comédienne manda aussitôt son ami. Et Giannino, toujours serviable, même dans l'adversité, accourut. Il écouta en souriant la requête de l'actrice. En souriant il se mit à l'œuvre. Une histoire assez scandaleuse faisait alors le tour de la société milanaise. Il la dialogua vivement, il mit beaucoup d'esprit autour, et ainsi naquit *Le lendemain matin* (*La mattina dopo*).

J'ignore si « Tout Milan » commença par tirer quelque orgueil de cette gloire inattendue d'un des siens. Ce senti-

ment, en tout cas, dura peu. La petite classe ne tarda pas à comprendre qu'elle avait réchauffé dans son sein un serpent des plus venimeux. Giannino, comme il est naturel, chercha dans ses souvenirs le thème de ses ouvrages. Son œuvre dramatique est, dans ses meilleures parties, la peinture, cruelle parfois, malicieuse toujours, de la haute société italienne par un auteur qui la connaît bien. De là son charme et son originalité propres. Voici enfin un peintre du monde aristocratique absolument exempt de snobisme et qui ne paye pas en propos platement admiratifs l'honneur d'avoir été admis à la table des riches.

*
* *

Les ouvrages de M. Traversi se divisent en deux classes bien tranchées : les pièces en un acte, qui valent surtout par la molle sveltesse de l'intrigue et la légèreté ailée du dialogue ; les ouvrages plus étendus, en trois, quatre ou cinq actes, véritables comédies de mœurs, où Giannino témoigne d'ambitions plus hautes et où sa verve se dépense avec un inégal bonheur.

Une fort mauvaise réputation s'attache parmi nous à la pièce en un acte. Les ouvrages de cette sorte se jouent presque infailliblement en levers de rideau, au bruissement des jupes, aux appels des ouvreuses, au claquement des banquettes. Je n'aperçois que M. Courteline qui ait réussi à faire de la pièce en un acte quelque chose de « littéraire » et qu'on écoute assis, ce qui constitue au théâtre une preuve de respect.

Il n'en va pas ainsi outre-monts. Giannino n'a pas démérité pour avoir débuté par des pièces en un acte. Telle la mère de Hassan, il n'a fait tout petit que pour faire avec soin. Ses piécettes sont proprement des saynètes au sens étymologique de ce mot, qui signifie en espagnol « un petit morceau délicat ». Le sujet en est fort mince et il est de

toute évidence que Giannino se borne le plus souvent à broder agréablement sur une anecdote véritable. Ces faits-divers dialogués se déroulent de préférence en des boudoirs et des garçonnières. Il y règne comme une atmosphère de « vie parisienne ». La « fête » est une institution cosmopolite entre toutes. Elle est aussi lugubre à Milan qu'à Paris. Au moyen âge, on eût fait de ces historiettes des fabliaux. Certains actes de Giannino semblent des contes à la manière de Boccace remis au goût du jour et découpés en dialogues.

Voici, par exemple, la saynète intitulée le *Bracelet*. Il s'agit là d'une aventure très amusante et très édifiante. Et si j'insiste sur cette dernière qualité, c'est parce qu'elle n'est point de règle chez Giannino. Le *Bracelet* nous fait assister aux coupables entreprises du marquis Riccardo Oneglia contre la vertu de Giulia Monti, femme de l'agent de change Giovanni Monti. Le marquis Oneglia, qui connaît son monde, recourt tout de suite aux grands moyens et chante à Giulia l'air des bijoux. Comme cela se trouve ! Justement, à la vitrine d'un bijoutier, Giulia a vu un bracelet étincelant qu'elle décrit avec amour. « Vous aurez ce bracelet ! » s'écrie le galant Riccardo. Et il fait mine de s'élancer. « Y pensez-vous ? objecte Giulia. Et mon mari ? — C'est vrai, murmure Riccardo, il y a un mari. Au diable le mari ! » Giulia, cependant, ne demeure pas embarrassée. Elle réfléchit, elle trouve une combinaison machiavélique. La fête tombant à quelques jours de là, elle dit à son mari : « Si tu m'offrais ce bijou pour ma fête ? » Monti consent, à condition que ce cadeau ne lui coûte pas plus de mille francs. Or le bracelet si ardemment convoité en vaut trois mille ; mais, encore une fois, ce n'est pas là un obstacle. Le marquis Riccardo, que l'amour a rendu ingénieux, trouve moyen de tout arranger. Il va trouver le joaillier et lui dit : « Voici deux mille francs pour lesquels je ne vous demande rien. Maintenant, retenez

ceci : un client viendra tout à l'heure qui marchandera ce bracelet estimé par vous trois mille francs. Vous le lui céderez pour mille.— C'est convenu, Monsieur. » Le marquis se retire et le client annoncé fait son entrée : « Combien ce bracelet ? — Mille francs. — Voilà. » Et l'acheteur s'éloigne, triomphant. Hélas ! ce client n'était pas Giovanni Monti, mais le mari d'une jeune femme, ennemie intime de Giulia. C'est donc une rivale détestée qui bénéficie de la générosité suspecte de Riccardo Oneglia. Giulia en ressent un si amer dépit qu'elle jette brutalement à la porte l'infortuné marquis qui n'en peut mais.

Et voici *La première fois* (*La prima volta*). Ludovico sous-loue à son ami Gustavo son rez-de-chaussée galant tout meublé. Et Gustavo vient prendre possession des lieux en toute hâte : il attend d'un instant à l'autre la visite d'une femme mariée, sa première conquête de ce genre. Ludovico entreprend de plaisanter son ami : la jeune femme qu'il attend connaît sûrement cette garçonnière où se déroulent tous les adultères de Milan. Mais ce langage remplit Gustavo d'indignation : celle qu'il aime n'est pas la première venue. Elle va tomber, c'est entendu, mais pour la première fois. Ludovico se retire, incrédule et souriant, et la femme qui tout à l'heure sera la maîtresse de Gustavo apparaît. Elle a des timidités exquises, des pudeurs grisantes. Soudain, retentit la voix de Ludovico qui s'était attardé dans le vestibule. La compagne de Gustavo croit deviner un piège : « Ciel ! s'écrie-t-elle, comment sortir d'ici ? » Prompte comme la pensée, elle soulève une petite glace, presse un bouton qui fait apparaîtré une petite cachette où se trouve une clé, ouvre avec cette clé une porte secrète et disparaît..... Elle connaissait les lieux mieux que Gustavo..... Hélas ! ce n'était pas la première fois !.....

Et voici enfin *Par vanité* (*Per vanità*), un petit acte plus caractéristique encore de cette forme dramatique que les

précédents. Cela est fait avec rien et cela est charmant. On songe à ces dentelles si fines, si fines, qu'il faut se pencher sur elles avec amour pour reconnaître l'art patient qui a présidé à leur confection. Tout se passe en bavardages dans cet acte minuscule, je dirais presque en papotages ; mais cela est d'un tour exquisement mignard, et il est divertissant au possible de voir la langue italienne avec ses redondances et ses sonorités servir comme étonnée elle-même à ces badinages !

Per vanità nous montre une jeune femme, donna Maria, congédiant le comte Maraldi, après avoir percé à jour l'incommensurable vanité de cet homme. Aux prières de Maraldi elle répond, impassible : « Non, mon cher, non ; vous êtes trop vaniteux. » Et cet argument unique, elle l'exprime de cent façons différentes, plus jolies les unes que les autres : tel le maître de philosophie de M. Jourdain tournant et retournant la phrase fatidique : « *Belle marquise, vos beaux yeux me font mourir d'amour.* » Giannino s'est exercé au même jeu que le *Bourgeois gentilhomme* dans *Per vanità*. Mais avec quelle légèreté aérienne ! Il semble qu'on assiste aux ébats déconcertants des lucioles phosphorescentes de son pays, par une belle nuit d'été, au bord du lac Majeur. Le style de Giannino évoque de toute nécessité des images lumineuses et riantes. On ne lui peut reprocher que d'être trop éclatant. Un de nos grands écrivains français s'appliquait à « éteindre » ses phrases. M. Traversi fait exactement le contraire. C'est un éclairage *a giorno*, un feu d'artifice perpétuel qui ne laisse pas de fatiguer à la longue. Les bons mots de Giannino jouissent en Italie de la notoriété qui s'attachait naguère chez nous à ceux d'Henry Becque. Mais il y a moins d'amertume chez M. Traversi. Sa philosophie révèle l'homme à qui la destinée prodigua largement ses sourires. La sagesse de Giannino est faite d'indifférence optimiste et non de révolte haineuse : les

hommes sont de tristes sires, c'est entendu, mais les femmes embellissent notre désert. Leur coquetterie est sans bornes et leur perfidie sans fond, c'est encore vrai. Mais en méritent-elles moins d'être aimées ?..... Et puis, il en est de vertueuses. Mais parfaitement ! Écoutez donna Maria mettant à la porte l'homme qui prétendit la séduire : « Je vous sais beaucoup de reconnaissance, lui dit-elle, parce qu'en cette période périlleuse que traverse toute vie de femme, vous êtes arrivé à temps pour m'enseigner ceci : alors qu'il ne faudrait pas rester honnête par devoir, il conviendrait de rester telle par mépris des hommes. » Vertu, certes, fort relative, mais plus solide peut-être que toute autre, celle qui prend sa source dans une conception si désenchantée de l'existence. Telle est bien, en tout cas, la *morale* de ces pièces en un acte.

*
* *

Un jour vint, cependant, où M. Traversi, las de disperser son talent en menus ouvrages, résolut de s'essayer dans la haute comédie, la comédie de caractères et la comédie de mœurs. *L'Allumeuse* (*La Civetta*), *L'Ecole du mari* (*La Scuola del marito*), *L'Escalade de l'Olympe* (*La Scalata all'Olimpo*), *Les jours les plus heureux* (*I giorni più lieti*), témoignent de cette ambition nouvelle.

A parler franc, j'aime peu *l'Ecole du mari*. M. Traversi retrace dans cette comédie la mésaventure conjugale d'un mari qui a trouvé spirituel de traiter sa femme en courtisane, mais qui s'irrite lorsqu'il vient à découvrir le résultat fatal de ses leçons. Toute l'adresse de Giannino, son goût si sûr et si fin, n'empêchent point que *l'Ecole du mari* ne soit une chose assez déplaisante. Regardons, regardons à peine, et passons. Arrêtons-nous plus longuement à *l'Allumeuse*, à *l'Escalade de l'Olympe*, aux *Jours les plus heureux*, où Giannino a donné toute sa mesure.

Ces trois comédies sont d'un véritable écrivain satirique. Auteur comique, maintenant, ne serait plus assez dire. Il y a mieux dans les trois principaux ouvrages de Giannino que des coups de patte allongés au hasard. L'auteur y mène contre les grands de ce monde une guerre sans merci. Il y trace de l'aristocratie du nom et de l'argent un sombre tableau. Et ce tableau, je le crois exact, dans la mesure où une caricature peut prétendre à l'exactitude. Les comédies de Giannino sont comparables à des images naturelles réfléchies dans une glace convexe. M. Traversi semble mettre un miroir de cette forme sous le nez des éternels grimaciers de sa caste : « Voyez, leur dit-il, comme vous êtes laids ! »

L'esprit satirique comporte une infinité de nuances. Pour parler de l'Italie seulement et de cette satire qui s'en prend aux nobles, de combien de façons différentes n'ont-ils pas été bafoués et raillés ! Un Milanais devint célèbre, au dix-huitième siècle, pour avoir pris à partie dans un poème un peu lourd, *Il giorno*, les gentilshommes de son temps. Giuseppe Parini affectait dans cet ouvrage d'attacher une importance extrême aux menus devoirs de société qui font d'un petit-maître oisif un personnage très occupé. L'ironie naissait du contraste existant entre l'insignifiance du fond et le ton pompeux où ces choses dépourvues d'importance étaient dites. Le badinage de Parini est pédantesque. Sa satire acrimonieuse sent l'homme du peuple et le puritain. Vers le même temps, le Vénitien Goldoni raillait avec un égal succès les gentilshommes dégénérés de son siècle. Il leur reprochait surtout le luxe insolent par où ils semblaient défier l'opinion publique. Les dames chaussaient des bottines si étroites qu'elles ne pouvaient marcher dans la rue. Leurs chaises à porteurs, leurs gondoles ressemblaient à des châsses, tant elles étaient incrustées d'or et de pierres précieuses. Ces abus et ces ridicules, Goldoni les stigmatisait sans aigreur, avec une fine bon-

homie. L'esprit satirique chez lui est à base d'optimisme, comme il est chez Parini à base d'austérité. Il est chez Giannino à base de scepticisme, de scepticisme relevé d'un grain de cynisme.

On trouve dans la plupart des comédies de M. Traversi un personnage qu'il a dessiné avec une sympathie évidente, pour cette raison qu'il lui ressemble étroitement. Il s'appelle Ludovico dans *La Prima volta*, Uberto dans *La Civetta*, le comte del Bosco dans les *Giorni più lieti*, le prince Della Volpe dans *La Scalata all'Olimpo*. Son office consiste à faire entendre la voix du bon sens. Il joue (avec moins de solennité !) le rôle du chœur dans les tragédies antiques ou encore celui qu'auprès du roi Lear tenait son bouffon. Ce personnage est le plus souvent un gentilhomme, mais il ne sacrifie point aux préjugés de sa caste. Il raisonne froidement sur un ton de scepticisme spirituel et d'ironie détachée. Ce philosophe mondain qui donne le « *la* » aux pièces de Giannino suffit à définir la satire telle qu'il l'entend. On n'y trouve ni emportement, ni enthousiasme, ni conviction forte. Les flèches de Giannino volent droit au but, mais elles ne blessent pas profondément. Il lui arrive même de faire œuvre d'humoriste plutôt que d'écrivain satirique. Les ouvrages de M. Traversi se ressentent de ce qu'il n'a pas lutté, de ce qu'il n'a pas souffert davantage. Dans l'adversité son caractère se fût trempé, son talent se fût mûri. Giannino, tout bien pesé, n'est qu'un dilettante. La société dont il a entrepris la peinture exigeait un Beaumarchais. Il en est à peine le Marivaux.

Cette analogie avec Marivaux est particulièrement sensible dans la gracieuse et alerte comédie intitulée *Les jours les plus heureux*. « Il n'y a pas de pièce », eût proclamé Francisque Sarcey. Cela est vrai. Il n'y a pas de pièce. Il n'y a que des conversations, des chicanes, des réconciliations. Cela est ténu, ténu, mais cela est joli, joli. N'oublions pas, d'ailleurs, qu'entre le joli et le beau il y a

un immense fossé, presque un abîme. Giannino n'a jamais surmonté le joli, mais il y est passé maître. Cette comédie en fournit la preuve charmante :

La jeune comtesse Costanza Lanti doit épouser tantôt le jeune prince Livio Frangipane. Les fiancés attendent avec impatience le moment d'être unis ; mais on n'appartient pas impunément à des familles très anciennes et très nobles. Les contrats entre gens de cette qualité vous ont un air de traités de commerce. Le père du fiancé est le prince Marcantonio Frangipane, gentilhomme austère, blindé de principes et cuirassé de préjugés. La fiancée est orpheline de père. Ses intérêts sont représentés par son oncle, le comte Ludovico del Bosco. Celui-là n'est point du tout « vieux jeu ». Il a longtemps vécu à Paris et y a fréquenté sans doute chez le prince d'Aurec. Bon vivant, mécréant solide, il exige que les noces de sa nièce se célèbrent à grand fracas mondain : de la musique à l'église, des fleurs partout. Il propose en outre d'introduire à Rome cette coutume très parisienne qui consiste à exposer intégralement le trousseau de la mariée. Sur quoi le prince Marcantonio bondit et s'insurge. Et voilà un premier sujet de brouille.

Il en surgit d'autres. Le comte Ludovico tient à ce que les intérêts de sa nièce soient sauvegardés avec soin. Il fait rédiger un contrat interminable où la mort de tous les membres des deux familles en jeu est prévue : « Ce n'est pas un contrat de mariage, c'est un testament ! » s'écrie le prince Marcantonio, que ces précautions indignent. Et il quitte le salon avec éclat : « Pauvre père, explique son fils, cela le chagrine tant de vieillir ! — Sans doute, observe le comte Ludovico, un peu nerveux ; mais c'est encore le seul moyen qu'on ait trouvé de vivre longtemps. » Et la discussion reprend et le débat s'envenime, si bien que Costanza finit par éclater en pleurs. Elle quitte le salon avec fracas. Et de deux !...

A l'acte suivant, les fiancés eux-mêmes s'en mêlent. Ils

rompent bruyamment. Les parents alors se réconcilient pour réconcilier les fiancés. Mais, sitôt les enfants remis, les parents recommencent à ne plus s'entendre. On ne saurait trop admirer l'ingéniosité de ces épisodes, la façon dont ils s'enchaînent et rebondissent. Mais il a bien fallu mettre un terme à ce jeu. La mort subite d'un cousin des Frangipane force les deux familles à contremander la noce au moment où l'on était enfin tombé d'accord sur tous les points. Et Giannino sans doute estime que c'est pain bénit. Ces gens-là sont stupides. Une suite de corvées odieuses et de manifestations ridicules, voilà ce qu'ils ont fait des plus beaux jours de la vie. Le rapt, forme primitive du mariage, était plus brutal, mais plus sincère. Restaurons le rapt et revenons à la nature.....

On raconte qu'un jour, dans un salon milanais, une jeune femme apostropha notre auteur en ces termes : « Comment se fait-il, Monsieur, que vous maltraitiez si fort dans vos ouvrages le sexe auquel j'appartiens, alors que votre courtoisie en société est proverbiale ? — Madame, répondit du tac au tac M. Traversi, le mensonge est permis à l'homme du monde. Il est interdit à l'artiste. »

Rendons justice à Giannino : il n'a jamais menti en art. Dans *l'Allumeuse* (*La Civetta*), la plus parfaite de ses comédies, il a même poussé la sincérité jusqu'au point où elle commence à mériter un autre nom. Cet ouvrage trahit un mépris féroce de la femme et des gens du monde. On y perçoit comme un souffle révolutionnaire. Le Marivaux italien se hausse dans cette pièce jusqu'à la cheville de notre Beaumarchais. L'humoriste s'efface complètement ici derrière l'auteur satirique. *L'Allumeuse* est construite sur le modèle de ces saynètes où M. Traversi excelle. Peu de personnages, peu d'épisodes accessoires, pas de figure d'arrière-plan. *L'Allumeuse*, qui compte trois actes, est au fond une pièce en un acte. On pourrait jouer le troisième tout seul.

C'est ici en même temps une comédie de mœurs et une

comédie de caractère. La comtesse Giulia Recanati, personnage central de cette pièce, est une coquette qui n'a ni cœur, ni sens. On la compare à une salamandre parce qu'elle traverse le feu sans jamais se brûler. Son but unique est d'exciter le désir des hommes. Un jour, cependant, elle trouve son maître. Un gars solide, le sculpteur Carlo Viti, poussé à bout par le manège infernal de *l'Allumeuse*, perd la tête, et dans une minute d'égarement, la plie de force à son caprice. Giulia Recanati, dès lors, n'a plus qu'une idée : tirer vengeance de Carlo Viti. Mais tous ses plans échouent. Elle doit accepter la rude leçon que lui a donnée son vainqueur. De cette historiette, — assez vilaine quand on la raconte tout crûment, — M. Traversi a réussi à faire une ravissante comédie, d'une perversité élégante et raffinée à la façon des conteurs français du dix-huitième siècle. Et cela est « subversif » à la manière précisément de ces romans graveleux dont on a dit qu'ils avaient préparé Quatre-vingt-neuf. M. Mirbeau, chez nous, M. Hauptmann, en Allemagne, avec toutes leurs violences, fournissent aux adversaires de l'ordre social actuel des arguments moins décisifs que Giannino, avec ses raffinements et ses élégances.

J'ai gardé pour la bonne bouche *l'Escalade de l'Olympe* (*La Scalata all' Olimpo*), parce que c'est là que M. Traversi a donné son plus gros effort. Il s'est attaqué dans cette pièce à un fort beau sujet, à un de ces sujets éternels qui suffisent, quand on y réussit, à immortaliser un nom. Mais hélas ! Giannino n'a pas escaladé l'Olympe jusqu'au sommet. Son souffle un peu court l'a trahi en route. Il est resté à mi-côte.

Ce n'est rien moins que le thème du *Bourgeois Gentilhomme* que M. Traversi a entrepris de rajeunir dans *l'Escalade de l'Olympe*. Sa comédie contient des parties excellentes. Malheureusement, ses personnages les mieux venus sont ceux que la force des choses reléguait au

second plan. Les protagonistes sont moins nettement dessinés que les comparses.

Après fortune faite dans le commerce du riz, Giovanni Morondi et sa femme Bice s'installent à Milan dans un somptueux palais. Ils rêvent de tutoyer des barons et de recevoir des princes. Ils n'épargneront rien pour atteindre ce but sublime. Déjà ils ont en mains deux éléments de succès, ils ont su gagner à leurs desseins deux personnages très considérés à Milan : le prince Raimondo della Volpe et le majordome Prospero. Giannino a crayonné avec un plaisir évident ces deux figures, et il s'est si bien attardé à fignoler surtout celle de Prospero que ce personnage en arrive à tenir une place tout à fait disproportionnée à ses fonctions. Prospero, c'est le valet de comédie, mais ce n'est plus Mascarillle, ni Crispin, ni Figaro. Ce n'est plus le valet fourbe, escroc et proxénète de l'ancien répertoire. C'est le laquais grand seigneur, plus royaliste que le roi. Car les révolutions qui ont abaissé la noblesse ont élevé ceux qui la servent. Les Morondi, en présence de Prospero, se sentent tout petits, tout petits. Aux qualités que montre leur domestique, ces maîtres s'estiment indignes de leur valet.

Le prince della Volpe est, avec Prospero, le personnage le mieux dessiné de la *Scalata*. Ruiné, le prince della Volpe, plutôt que de maudire la destinée, s'apprête à prendre sur elle une éclatante revanche. Il vend son palais aux Morondi et se consacre à l'industrie. C'est là un type très finement observé, et je dis à dessein observé, car il existe en Italie. J'ai visité dans une ville du nord une fabrique de majoliques dont le chef appartenait à une des plus anciennes familles de la contrée. Son frère cadet représentait l'Italie à Saint-Pétersbourg. On m'a cité plusieurs autres cas de ce genre. Ils sont tout à l'honneur de la noblesse d'outre-monts.

Grand seigneur, noble de sang et d'esprit, le prince della Volpe prend les Morondi sous sa protection. Il

défend avec générosité ces bourgeois égarés contre les rapines de ceux de sa caste. En quoi les véritables sentiments de l'auteur se montrent clairement une fois de plus : le seul honnête homme de sa comédie est un noble, mais un noble affranchi de tout préjugé nobiliaire. Quant aux gentilshommes véritables, ils sont d'une bassesse qui dépasse toute expression. L'auteur nous les montre, au quatrième acte, dans une fête somptueuse destinée à forcer l'admiration de la société milanaise. Les invités des Morondi se conduisent comme des laquais. Ils emplissent leurs poches de cigares. Au buffet où ils s'écrasent, « ils mangent aussi pour leurs aïeux. » La *Scalata* abonde en traits charmants et en mots d'esprit de ce genre. C'est le prince della Volpe définissant son cœur « un vrai cœur de noble parce qu'il est oisif ». C'est lui encore comparant les rapports des Morondi avec leurs invités aux relations du baigneur avec ses clientes : « Une fois dans l'eau, les femmes même les plus pudiques se laissent retourner par lui de toutes façons. Sitôt sorties de l'onde, elles ne souffriraient plus qu'il leur touchât seulement le petit doigt. » Et c'est encore cette réflexion où il y a plus que de l'esprit : une noble dame excuse en ces termes sa présence chez les Morondi : « Quand il s'agit de s'amuser, on peut aller partout. » Des mots comme celui-là montrent à quel point Giannino possède son sujet. On regrette qu'il n'ait pas creusé davantage cette fine remarque : « On peut aller partout où l'on s'amuse. » Autrement dit, on ne déroge plus à se divertir.

Le ridicule des bourgeois en mal de noblesse, tel était le thème primitif de M. Traversi. Entraîné par son penchant anti-nobiliaire, il a dévié en cours de route. Ni Giovanni Morondi ni sa femme ne sont constamment grotesques, alors que le monde où ils aspirent à entrer serait haïssable, si Giannino savait haïr vraiment.

L'auteur bafoue cruellement le patriciat milanais, alors qu'il se contente de gourmander ses bourgeois avec une

douceur toute paternelle : « Voyons, mes amis, semble-t-il leur dire, quelle folie est la vôtre ! Vous êtes de braves gens, laborieux, sobres, honnêtes. Et votre ambition est de frayer avec des coquins ! » Cet écrivain qui observa les nobles tout à son aise et, si l'on peut dire, de plain-pied, les juge avec une sévérité qui « porte » d'autant plus qu'on ne saurait l'attribuer à l'envie.

S'il s'agit, maintenant, de conclure, et de résumer l'impression qui se dégage de l'œuvre de M. Traversi, nous dirons : cet auteur excelle dans la petite pièce en un acte ; il s'y trouve parfaitement à l'aise ; il règne dans ces menus ouvrages cette harmonie résultant d'un accord parfait entre le sujet traité et l'auteur qui le traite. Dans ses comédies en plusieurs actes, M. Traversi apparaît, en revanche, comme ayant chaussé un cothurne trop large à son pied. On dirait alors d'une pie au caquet moqueur et spirituel, mais au vol court, s'exerçant à planer comme l'aigle. Dans ces régions sublimes, M. Traversi perd un peu de son assurance. Tout compte fait, pourtant, il y aurait quelque injustice à déclarer dès maintenant que Giannino a trop présumé de ses forces en s'essayant dans la haute comédie. Il a débuté fort tard. Il a brûlé les étapes. En moins de dix années, il a pris rang. Giannino n'a pas encore atteint sa quarante-cinquième année. Il peut donc acquérir des qualités nouvelles, il peut développer celles qu'il a. Si jamais il arrive à joindre le solide à l'agréable, où déjà il excelle, il ralliera le suffrage des plus difficiles. C'est à faire des ouvrages « solides » que M. Traversi doit tâcher..... Je cherche parmi nos dramaturges parisiens un écrivain à qui le comparer. Et je songe que son talent présente peut-être quelque analogie avec celui de M. Maurice Donnay. Il en est, si l'on veut, au point où se trouvait celui-ci, il y a quelque dix ans environ, quand il écrivit *Amants*, alors qu'il portait encore dans son cerveau *La Clairière* et *l'Autre Danger*.

MAURICE MURET.

Matilde Serao

Quand on approche Matilde Serao, on reste frappé du mélange de grâce féminine et de force virile de sa physionomie qui rappelle celle de Balzac. « Ses yeux noirs et brillants au regard ferme, son nez frémissant, sa bouche large, son menton robuste, disent toutes les énergies d'une créature géniale », a dit d'elle M. Paul Bourget. Et c'est bien la physionomie qui convient à l'auteur de tant d'œuvres remarquables par « la force d'évocation intense et de vision directe ».

Née en 1857 d'un père proscrit, journaliste, Matilde Serao débuta dans les lettres en 1877, au *Capitaine Fracasse*, sous le pseudonyme de Chiquita. De nombreuses nouvelles et des romans suivirent : *Cœur souffrant ; Fantasia ; La conquête de Rome ; Adieu, Amour ; Légendes napolitaines ; Petites âmes ; Sentinelles, prenez garde à vous ! Ou Giovannino ou la mort !* etc., etc., et enfin ce magistral roman de mœurs : *Au pays de Cocagne*, véritable page d'histoire locale, colorée, vivante d'un bout à l'autre, « véritable essai de psychologie sociale » qui fait mieux comprendre l'histoire de Naples et du peuple napolitain.

Un tel livre ne paraît qu'une étape dans l'ascension d'un talent élargi à chaque production nouvelle, et annonce, suivant l'expression de M. Bourget, « la composition de grands livres » dont s'enrichira la littérature européenne.

Malgré l'intérêt de ces œuvres, je ne me propose pas de les étudier ici. C'est la personnalité de cette « créature géniale » qu'est Matilde Serao que je voudrais dégager,

non de ses romans, tâche difficile, ingrate, incomplète puisqu'elle n'a pas donné toute sa mesure encore et que la personnalité d'un romancier ne se montre jamais qu'indirectement et imparfaitement au travers de ses créations imaginaires. Mais d'un seul livre paru récemment : *Au pays de Jésus* (1) dans lequel on la trouve toute, sans restriction, sans voile, sans pose ; livre écrit avec son cœur de croyante et son âme d'artiste, le meilleur d'elle-même ; livre personnel s'il en fût jamais ; livre qui est un acte de Foi et un vœu réalisé, ainsi qu'elle le dit :

— « Tandis que la Tour de David paraissait se fondre dans le lointain, je fis un serment et un vœu. Je jurai d'écrire au nom de Jésus et de la foi, en faveur des pays qu'il a bénis, un livre, sinon le meilleur et le plus artistique, du moins le plus humain et le plus sincère de mon œuvre. Je promis de le faire avec toute l'humilité d'une vraie chrétienne qui doit être lue par des chrétiens humbles aussi et pleins d'espoir. »

Elle a tenu parole et nous l'a donné ce livre où l'on voit comme dans un clair miroir la croyante passionnée et la mystique qui ne se permet ni doute, ni critique, et accepte les yeux fermés tous les mystères de sa Foi ; l'artiste avec ses impressions qu'elle subit sans raisonner et que son âme ardente et poétique colore, illumine, embellit, rend plus vives, plus complètes que nature pour la plus grande jouissance du lecteur ; et enfin la femme, la méridionale, vibrante de passion, amie sincère, mère tendre mais femme, amie et mère partiale, hélas ! conséquence inévitable d'un tempérament aussi excessif.

Et quand on a lu attentivement ce livre, on connaît assez intimement Matilde Serao ; on comprend mieux son œuvre, on pourrait même dire sa vie de batailleuse et de

(1) *Au pays de Jésus*, par Matilde Serao. Traduction de Mme Jean Darcy. Plon-Nourrit, 8, rue Garancière.

journaliste ; on sait presque ce que l'on doit encore espérer de son grand talent dont on aperçoit les petites faiblesses et les limites.

*
* *

Matilde Serao ne va pas en Palestine ou à Jérusalem comme les pèlerins ordinaires ; elle se rend au Pays de Jésus, et ce nom domine et commande toutes ses impressions. Elle ne peut pas voir ni décrire les peuples, les villes, les horizons autrement qu'à la lumière de cette grande clarté qu'est son amour pour son Dieu. Partout où Il porta ses pas, elle porte les siens, elle souffre où Il souffrit, se dilate, respire, chante où Il fut heureux ; les paysages, la nature, les êtres, s'imprègnent de mélancolie ou resplendissent de beauté suivant les lieux où le Maître divin vécut persécuté ou adoré. Elle le ressuscite et le voit dans chaque petit enfant. La nuit qu'elle passe sur les bords du lac de Tibériade, « en cet endroit où l'histoire sacrée eut son point culminant », elle sent en réalité sa présence. L'heure est exquise, une douceur infinie lui pénètre le cœur.

— O silence sublime et suggestif! N'est-ce pas Lui qui vient jusqu'à vous sur les eaux qu'il effleure de son pas léger? Qui donc, dans l'ombre, parle dans votre cœur, vous disant d'espérer, d'espérer toujours, car Il est l'éternelle espérance?... Qu'importe si le temps des miracles est passé! Ici, dans votre esprit, le miracle renaît ; car vous sentez votre âme s'ouvrir comme une fleur ; car vous êtes un de ces humbles qui l'aimèrent, le suivirent, le virent naviguer sur les eaux, entendirent les échos des collines répéter ses paroles ; car vous aussi vous voudriez vous lever et suivre les pas de la douce Apparition où qu'elle surgisse, où qu'elle veuille vous diriger...

Elle retrouve la Vierge dans toutes les femmes de Nazareth, aux petits pieds nus, aux mains fines, au visage ovale. « Presque toutes sont belles, c'est un don de la Madone à ses cousines et à ses nièces. »

Elle envie les saintes femmes qui suivirent Jésus et le contemplèrent de leurs yeux mortels. « Les Maries ! L'histoire nous a conservé le nom de ces femmes heureuses qui purent entendre les paroles bénies, brûler d'un amour sublime, vivre, souffrir et mourir pour leur Seigneur. »

Et comme c'est une passionnée, car il faut toujours en revenir là avec Matilde Serao, elle a besoin de sentir sa foi et son amour ; elle a besoin d'éprouver des émotions très fortes, elle a besoin de souffrir et de pleurer pour croire à la réalité de cette foi et de cet amour.

Sa première visite en arrivant à Jérusalem est naturellement pour le tombeau du Christ. Elle y passe une nuit en prière, et la grande question jaillit de son cœur angoissé :
— « Puisque la nuit est épaisse, puisque nous sommes seuls, ô Seigneur, puisque tu vois mes pensées et mon émoi.... dis-moi quelle est la Vérité et la Lumière, ô Seigneur ? »

— « L'âme attend... Les folles terreurs de l'esprit s'apaisent... En vérité tout ce que l'âme peut avoir de faux, de frivole, de mesquin ou d'étroit, s'écroule brusquement, comme un grand mur qui empêchait de respirer l'air pur, qui empêchait de voir le ciel bleu... Le lien est brisé qui attachait l'âme aux joies de l'instinct et aux plaisirs des sens. L'âme est libre... Jésus veut que ceux qui viennent à lui soient détachés de tout ce qu'il y a d'impur et de mortel dans la vie, et ses ordres sont obéis. Puissent les hommes fiers et vains de leur fortune, les femmes fières et vaines de leur beauté, puissent-ils, tous et toutes, venir passer une nuit dans cette église où est votre sépulcre, ô maître, près de ce lit funèbre où vous avez dormi le sommeil de la mort : leur superbe et leur orgueil tomberont

durant ces longues heures nocturnes, seuls avec vous, qui portiez une âme divine et qui étiez le plus humble des hommes. »

Dieu répond : « Une seule chose est nécessaire : la vie de l'esprit. » Là-dessus, Matilde Serao repart, commente la parole divine et se trouve réconfortée, parce qu'elle a senti, pensé et éprouvé une émotion très forte.

Le jour de son départ, nouvelle visite à la tombe, visite suprême, visite d'adieu. Le soleil est gai, des oiseaux gazouillent, à l'intérieur du temple, des prêtres de toutes les sectes chrétiennes vont et viennent ; et la voilà très malheureuse parce qu'elle ne sent rien en elle : pas la moindre trace d'enthousiasme religieux. Elle pensait à mille détails futiles et du reste indifférents ; et elle restait insensible et glacée. « Je demeurai quelque temps dans cet état, espérant toujours un changement, un peu d'émotion, l'ombre d'un regret, une grâce du ciel. Mais rien... » Elle s'en va, retourne à l'hôtel « comme un touriste satisfait d'avoir le temps de fermer ses malles, de régler sa note, de donner ses pourboires et de laisser au concierge sa nouvelle adresse, pour faire suivre ses correspondances. » La voilà prête à quitter pour jamais le Pays de Jésus. « Tout à coup j'éprouvai une de ces secousses intérieures, un de ces avertissements imprécis, mais profonds qui vous troublent : *j'avais oublié quelque chose.* » Elle cherche quoi et ne trouve rien, pendant que la voix intérieure répète : *Tu as oublié quelque chose, souviens-toi ! souviens-toi !* Enfin la vérité éclate dans son âme, elle comprend...

« J'avais oublié de saluer Notre-Seigneur. Je retournai en hâte au Saint-Sépulcre, et, cette fois, lorsque je me prosternai et que j'étendis les bras sur le marbre, un désespoir immense m'étreignit : jamais plus, dans ma courte existence, je ne retournerais à Jérusalem ! Jamais plus je ne me sentirais si près de Jésus, de sa vie, de sa passion, de sa mort. Jamais plus mes lèvres fiévreuses ne

toucheraient cette froide pierre si souvent arrosée de mes larmes, etc... Trois fois je revins en pleurant, dans la petite salle, et j'embrassai la Tombe, les parois et le seuil, avec le désespoir d'un fils baisant les restes mortels d'une mère chérie ! Trois fois je me prosternai. Je ne sais si quelqu'un me vit et si ma douleur l'émut, en ce moment je ne me rendais compte de rien. D'autres que moi connaissent peut-être cette angoisse supérieure. Je ne sais pas. J'embrassai encore les colonnes et les gradins de chaque autel, comme si je me séparais d'un être vivant. »

On ne peut douter de sa sincérité. Dans cette visite d'adieu elle a été très malheureuse, elle s'est sentie bouleversée ; mais elle aime cette sensation, cette brûlure de la douleur, et le goût amer des larmes, et elle s'en va satisfaite. C'est au pays de Jésus la dernière vibration de son âme lyrique épuisée par une suite d'émotions très fortes. Si cette secousse intérieure ne se fût pas produite, elle serait partie infiniment triste, avec la désolante pensée d'une impuissance de ses facultés sentimentales, et le souvenir de son voyage en eût été amoindri.

Cette sensualité jusque dans la douleur est une des caractéristiques de cette personnalité si forte. Elle explique en partie l'artiste aussi bien que la croyante. C'est parce que Matilde Serao ne peut pas se satisfaire avec l'idée pure, c'est parce qu'elle a besoin de tout transformer en sensations et en images qu'elle est un peintre admirable des foules, qu'elle sait rendre la vie, le mouvement, la couleur, qu'elle donne à la nature et aux paysages une âme, reflet de la sienne.

Et ici, nous saisissons sur le vif ses procédés d'art, procédés involontaires et instinctifs comme tout ce qui est vraiment génial. Les choses n'ont de valeur, pour Matilde Serao, que par leur esthétique. Connaître les proportions des Pyramides, leur aspect, leur nature, leur histoire qui ne l'intéresse pas, parce que c'est loin dans le temps et

que cela parle de morts indifférents, lui semble affaire de géomètre, d'architecte, d'archéologue. De passage au Caire, elle veut certainement voir les Pyramides, comme tout le monde, mais comment les verra-t-elle ? Oh ! pas comme tout le monde, soyez-en sûr. Elle part. Il faut deux heures de grand trot pour aller du Caire aux Pyramides. — « Déjà, une heure avant d'arriver, vous les voyez monter à l'horizon, se dessiner en traits précis, — car la finesse et la limpidité de l'air, en Orient, donnent aux myopes l'illusion d'une vue meilleure et plus forte — et montrer une blancheur pierreuse, teintée de jaune. »

Bon ! vous croyez qu'elle va continuer à parler de ces blocs de pierre froids, inertes, trop précis pour son imagination. Quelque chose de bien plus intéressant accapare son attention. Les Pyramides ont des gardiens. Ce sont des hommes du désert, des Bédouins très grands, très minces, au teint brun doré, aux pieds et aux mains d'une élégance naturelle. — « Quant à la tête, elle résume toutes les images poétiques que le monde s'est faites de la beauté masculine, dans ce pays d'Orient : c'est-à-dire le profil classique, des traits fins et énergiques, des dents éclatantes qui luisent dans une bouche toujours ouverte. » De plus, personne n'égale l'agilité du Bédouin, personne n'est meilleur cavalier, personne meilleur tireur, et voilà Matilde Serao conquise. Elle ne peut s'empêcher d'aimer et d'admirer ces voleurs civilisés, doux, sympathiques, possesseurs des Pyramides. Elle ne peut se lasser de les contempler et de les décrire.

« En arrivant dans le cercle étroit de leur domination, là où finit la campagne fleurie et où commence la ligne sablonneuse du désert, on voit, çà et là, des groupes d'hommes en manteaux blancs et noirs se former, se séparer, se reformer, toujours en des poses involontairement nobles. Ce sont les Bédouins qui veillent sur leur trésor. Quand vous descendez de voiture et que vous avancez

marchant avec une certaine difficulté sur le sable, le chef de ces hommes approche, vous souhaitant la bienvenue en trois ou quatre langues, et il vous accompagne, continuant à vous entretenir d'une voix musicale, avec un sourire aimable. Peu à peu, se détachant de la première Pyramide, surgissant derrière un monticule de sables, d'autres Bédouins vous entourent, vous saluent, vous sourient, vous offrent tout ce qui est offrable. Celui-ci veut vous faire monter sur le chameau qu'il tient par la bride, afin que vous ne restiez pas les pieds sur le sable brûlant ; celui-là propose son petit âne ; cet autre veut vous accompagner *dans* les Pyramides, tandis qu'un quatrième veut vous accompagner *sur* les Pyramides..... Ils vendent de tout... Ces Bédouins sont si pétulants et si tenaces dans l'offre et la demande, ils sont si beaux de malice, ils sont si ingénus et si ardents dans leur avidité, que, petit à petit, vous leur donnez vos *lire*, vos *shellings*, vos sous, vos piastres turques, toute la monnaie cosmopolite qui emplit vos poches..... ils sont si insinuants sans être serviles, si humbles sans paraître bas, que le voyageur abandonne son argent en compensation de ce spectacle qu'il ne reverra peut-être jamais. »

Bien. Maintenant que la voilà au pied des Pyramides, elle va nous en parler. Le pensez-vous vraiment ? Croyez-vous qu'une femme artiste, doublée d'une méridionale, d'une Napolitaine, peut s'occuper de ces choses froides, indifférentes, lointaines et mortes, pendant qu'il y a là, devant elle, des hommes beaux qui sourient, qui parlent, qui se drapent avec un sentiment artistique inconscient et savant et des gestes nobles dans de grands manteaux blancs et noirs ? Cependant elle va être obligée d'en parler, n'est-elle pas venue pour cela ? et voici comment :

Le plus jeune des Bédouins, Mohammed, offre de faire l'ascension et la descente de la plus haute Pyramide en dix minutes. — « Elle est élevée de quatre cents pieds anglais,

taillés extérieurement en larges blocs de pierre qui forment des degrés. » — Ne vous imaginez pas qu'elle vous donne ces détails par amour de la Pyramide ; non, c'est tout simplement pour nous permettre de comprendre le tour de force de son ami Mohammed, car la description s'arrête là. — « Il voulait trois shellings, prix modeste. Ils lui furent accordés. Il m'obligea à prendre ma montre à la main pour compter les minutes. Puis, il jeta son manteau : d'un bond, je le vis sauter, tout blanc, sur la première pierre, et toujours plus petit grimper là-haut, là-haut, devenir un chiffon blanc, un mouchoir blanc, un point blanc. Il atteignit le sommet en cinq minutes et demie; immédiatement, il refit le chemin, descendant, sautant, bondissant, devenant grand, plus grand, jusqu'à ce que, triomphalement, il arrivât devant moi, haletant et essoufflé, c'est vrai, mais indiquant d'un geste la montre que je tenais à la main. Il avait mis trois minutes et demie pour descendre : en tout neuf minutes. Il voulut un autre shelling, pour cette minute de moins. Je le lui donnai, en demandant ironiquement s'il ne désirait pas autre chose. Il me répondit avec une grande fierté qu'il fallait applaudir Mohammed et que, lorsque je retournerais dans mon pays, je ne devrais pas oublier de dire : *Bravo, Mohammed !* Et en parlant il se drapait noblement dans son manteau noir... etc. »

Enfin elle part sans un regard, sans un souvenir aux Pyramides. Vous espérez sans doute qu'avant la fin de la route, elle éprouvera un remords et qu'une voix intérieure lui dira : *Tu as oublié quelque chose. Souviens-toi !* Non, rien. Cependant elle se retourne. — « De loin, vous vous retournez pour les regarder encore (quoi ? les Pyramides ? Vous n'y êtes pas ; ses chers amis les Bédouins), ne pouvant leur garder rancune de vous avoir volé si galamment : ils sont groupés en une masse noire et blanche, près des Pyramides, attendant d'autres voyageurs, d'autres

victimes placides et résignées. » Et dédaigneuse jusqu'au bout, elle ajoute : — « Quant aux Pyramides, je crois avoir dit, plusieurs fois, qu'elles sont très bautes... » Ce qui est mieux, elle l'a montré dans ce tout à fait joli tableau où Mohammed mime le principal rôle.

Il ne faudrait pas croire qu'elle ignore complètement la vie des choses. Ce serait la méconnaître. La description qu'elle donne du Nil est certainement un des plus jolis passages du livre. « L'âme de l'Egypte est le Nil », dit-elle. Nombre de géographes l'avaient constaté avant elle ; mais à un autre point de vue dont elle ne se préoccupe nullement. Sait-elle que le Nil féconde la terre d'Égypte de son limon et donne la vie à des milliers de créatures humaines? Elle n'y fait pas la moindre allusion, cela ne la regarde pas, ce n'est pas par là que le grand fleuve sacré la touche.

Cette eau en mouvement, c'est de la couleur, de la lumière, de la poésie, un miroir où se reflètent mille paysages divers, c'est une occasion unique de laisser courir son imagination bride abattue. Voilà comment elle note sa rencontre avec le Nil : « Tout d'un coup, dans le sable clair, quelque chose d'un azur pâle, finement décoloré, vous fait tressaillir : c'est le Nil. Impossible de vaincre votre émotion qui se transforme à mesure que vous contemplez le grand fleuve de plus près et que vous suivez ses rives doucement : vous voudriez le comprendre et l'aimer, pris d'un grand attendrissement sentimental. » — « Le Nil renferme en lui tous les paysages fluviaux et toutes les expressions : les yeux enchantés ne se lassent jamais de le contempler et emportent son image au fond de leurs prunelles. » — Elle regrette de ne pouvoir remonter le fleuve sur des bateaux gris perle « dans cette lente navigation qui est une joie pour l'imagination ». Elle suit d'un œil triste les barques de pêcheur « qui vont, sur ces eaux d'un azur pâli, d'une couleur si noble et si fine, vers des rives plus larges, où se dressent les ruines des anciens temples égyptiens.

Les *fellahines* penchées sur les ondes sacrées, les maisons blanches et les cabanes, les palmiers, la grande solitude « coupée par la silhouette d'un chameau ondulant sous sa charge conduit par un minuscule Arabe en chemise bleue ou blanche », s'échelonnent sur les rives du fleuve et lui empruntent un caractère de poésie mystique, une séduction étrange, irrésistible. « C'est le Nil qui donne son âme aux choses mortes, les fait revivre, les arrange, les marque d'une inoubliable empreinte. »

Description peu banale qui traduit bien par l'abondance des détails poétiques et de couleur locale, l'impression forte et douce que Matilde Serao a ressentie et qui nous donne en même temps une vision nette et pittoresque, nouvelle en somme et originale, du fleuve sacré.

Ce qui touche Matilde Serao par-dessus tout, c'est l'humanité, les individus, qu'ils soient isolés ou groupés, en petite société ou en foule. Rien de l'homme extérieur n'échappe à son regard d'artiste, à son pinceau aux traits toujours précis, nets et vivants. Cette puissance d'évocation éclate dans son livre *Au pays de Jésus* plus que partout ailleurs. Pendant un voyage de cinq ou six semaines où elle voit, en passant, comme en un kaléidoscope, tant de types de toutes les races, de toutes les religions, de tous les pays, elle ne les mêle pas, ne les confond pas, les reconnaît, les note, les individualise par le geste, l'habit, les traits particuliers, quelquefois un portrait complet des pieds à la tête.

Mais on ne connaîtrait pas Matilde Serao tout entière si l'on ne parlait pas de la femme après la croyante et l'artiste. Elle apparaît tendre et sensible au plus haut degré, capricieuse quelquefois et impressionnable (est-il besoin de le dire ?) au point de ne pouvoir raisonner ses terreurs ni toujours dominer ses nerfs. Infiniment reconnaissante des attentions et des sympathies qu'elle recueille sur sa route. Elle consacre tout un chapitre à son drogman

Issa Cobrously, figure originale, dont elle vante la fidélité et le dévouement. Elle s'exalte à raconter ses prouesses, sa bonté, ses soins. Elle l'appelle son cher compagnon. Pour lui faire plaisir, elle promet de revenir, bien qu'elle soit sûre du contraire. Quand elle le quitte, il est ému, elle pleure presque à la pensée de ne plus revoir jamais « son bon chien fidèle Issa Cobrously ».

Voilà qui est bien et prouve en faveur de son cœur et de sa sensibilité ; mais ce n'est pas tout. Issa apprend qu'elle fait des livres, et il la supplie d'écrire quelque chose contre Cook son ennemi, celui qui a enlevé le gagne-pain de tous les drogmen de la Palestine. Autrefois les drogmen rançonnaient les voyageurs au gré de leur fantaisie. Cook, en se substituant à eux, les réduit à gagner dix ou quinze francs par jour au lieu de trente ou quarante. Et Matilde Serao promet de le satisfaire. — « Je le ferai certainement, dit-elle : un jour, j'écrirai un article contre Cook, *bien que ce soit injuste*, et j'enverrai le journal au bon drogman. Il fut si fidèle jusqu'au dernier moment ! »

C'est injuste, mais elle le fera tout de même. Cela se passe de commentaires.

Autre chose. Matilde Serao est mère de quatre jeunes garçons. On ne s'en douterait pas si, à la fin du livre, elle ne disait « mes fils », et si ailleurs un franciscain ne priait pour « Antonio et les trois petits ». En revanche, le nom de cet Antonio revient constamment sous sa plume. Est-il l'aîné ou le plus jeune ? Qu'importe ! il est « le fils préféré », « l'adoré » « le bien-aimé ». Son cœur déborde de tendresse au souvenir de cet enfant chéri ; elle lui dédie son livre ; elle rêve de son joli visage « aux bons yeux doux et au nez retroussé ; elle pleure, le jour de saint Antoine, de se trouver si loin de lui ; elle en parle à tous ceux qui veulent l'écouter. Elle raconte qu'un de ses drogmen lui donna un joujou égyptien en disant : « Porte-le à celui de tes fils que tu aimes le plus. — Ah ! ajoute-t-elle, vieillard

rusé et subtil, comme il avait compris mon cœur, que je ne lui avais pas ouvert! »

Ah! femme inconsciente et cruelle, comment n'a-t-elle pas pensé aux trois petits qui devaient un jour lire ces lignes et peut-être en souffrir!

Cette injustice, cette partialité marque les limites de Matilde Serao. Il y a des choses qu'elle ne voit pas, qu'elle ne devine pas, qu'elle n'atteindra jamais : ce sont les choses profondes et cachées au fond des âmes, ou très hautes, et seulement accessibles à la pensée pure.



De cette étude un peu superficielle, il résulte que Matilde Serao possède un tempérament exclusif d'artiste. Sensations, impressions, émotions, tels sont les trois mots qui reviennent constamment sous sa plume et qui dominent tous ses états d'âme. Il ne faut donc lui demander ni de la reconstitution historique, ni de la critique judicieuse, qui exigent de l'impartialité et du raisonnement, ni des romans à thèse. Cela n'est du reste pas nécessaire. Elle l'a montré dans le *Pays de Jésus* où elle fait de l'histoire à la manière de Michelet à qui elle ressemble beaucoup. Ils sont de la même famille intellectuelle. Et encore, si elle explique la Palestine par « l'Histoire sacrée », c'est qu'elle en aime passionnément l'auteur divin. Hors de là, le passé ne l'intéresse pas, on l'a vu pour l'Égypte.

Il ne faut pas non plus s'étonner de ne pas trouver d'idées générales dans les romans de Matilde Serao. Pourquoi faire, du reste, quand on peut peindre, éprouver des sensations, des impressions, des émotions et les traduire?

L'idée ne se dégage-t-elle pas de tout cela ? Pour aider le lecteur à s'y retrouver, elle donne des personnages très vivants qui parlent, qui agissent beaucoup, qui raisonnent

peu, mais qui sentent profondément. En général ils sont tous sympathiques, même les mauvais qui ne le sont jamais complètement et qui ont les meilleures raisons du monde pour l'être, ou du moins qui rachètent leurs défauts ou leurs vices par leur beauté, leur jeunesse, leur inconscience. De là une humanité très particulière.

Mais où Matilde Serao se montre incomparable, c'est dans la peinture de mœurs. Il faut lire *Au Pays de Cocagne* pour comprendre toute la richesse, la souplesse, le merveilleux de son art. Là, elle connaît à fond son modèle. Elle a vu de près et souvent ce peuple napolitain qu'elle aime. Il a posé devant ses yeux dans toutes les attitudes. Il est si actif, si bruyant, si pittoresque, qu'elle lui garde une reconnaissance profonde pour les sensations d'art qu'elle éprouve à le regarder vivre. Avec quel amour elle le peint dans d'immenses fresques mouvantes et colorées où le détail n'est pas moins soigné que l'ensemble ! Des visages délicats et rudes, beaux et vulgaires, jeunes et vieux, des hommes et des femmes, des jeunes gens et des jeunes filles, des enfants, en haillons ou en habits de fête, jamais quelconques, se déroulent en longues théories sous nos yeux charmés. Ils parlent, agissent, rient, s'amusent, pleurent, toujours sympathiques en dépit de leurs vices ou de leurs vertus (mais ces deux mots n'existent pas pour Matilde Serao), en dépit de leurs misères physiques et morales, toujours embellis par la grâce et la poésie d'une riche imagination.

Telle est la part de Matilde Serao. Elle est assez belle, son domaine assez vaste, suffisant pour lui assurer une réputation européenne.

G. FANTON.

VARIÉTÉS

Le sentiment de la nature au Moyen Age

Dans des pages d'une philosophie pénétrante, M. J.-B. Chéron a voulu expliquer, ici même (1), la diversité des instincts qui, chez l'artiste et chez l'écrivain, se donnent cours dans le sentiment de la nature. Il a, comme en passant, refusé aux anciens et aux hommes du Moyen Age, cette perception intéressée du monde extérieur, que la science contribue, chaque jour, à rendre plus aisée, plus nécessaire et plus générale.

Je laisse à d'autres le soin de décider si la justice distributive du délicat critique n'a pas été bien sommaire, lorsqu'il a caractérisé l'éloignement des Grecs et des Romains pour la nature, peuplée par eux de figures anthropomorphiques, qui en détruisaient le délicieux mystère et la rapprochaient trop de leur humanité. Mais il me paraît s'être quelque peu mépris en attribuant une valeur antithétique au sentiment religieux et au sentiment de la nature, et en déduisant de cette opposition foncière l'indifférence des siècles du Moyen Age pour les beautés que recèle le monde visible.

Certes, l'homme des XIIe - XIIIe siècles a une idée peu nette, à notre jugement, des rapports de lignes et de couleurs qui constituent ces beautés. Mais sommes-nous en droit de lui demander une vision qui ressemble à la nôtre?

(1) *Revue Latine*, 25 avril 1903.

Tout en lui est dissemblable de l'acclimatation nouvelle de nos sens. Les couleurs ne sont pas les nôtres, et, pour s'en rendre compte, il suffit de lire, dans un *geste* ou un roman, la description des traits ou des vêtements d'une héroïne. Les yeux « vars » et les cheveux « blois » qui sont pour le poète une source invariable d'enchantement, parlent peu à notre imagination, et nous ne savons même plus les définir. Car tantôt *vair* se dit du cheval, à la robe tachetée ; tantôt il s'applique aux reflets de l'acier poli, et le poète de *Huon* chantera :

Les escus vars et les elmes (heaumes) luisant.

Tantôt il symbolisera, plutôt qu'il ne la caractérise, l'inquiétante mobilité des reflets dans l'œil de certaines femmes ; *vairs et amoros*, lit-on dans le roman de *Thèbes*, aux environs de 1150. De même *bloi*, qui est un mot de provenance celtique et qui se traduit assez exactement par « *blond* », a pu être confondu, dans certains textes, avec *blon*, qui est notre « bleu ». De même encore *pâle* est une épithète qui éveille en nous une sensation précise ; au Moyen Age, on l'associe tantôt à l'idée de blancheur, tantôt à celle de sombreur ; *pâle et nerci* (noirci) est devenu, pour nos vieux rimeurs, un tour quasi pléonastique, servant à exprimer le vif émoi d'un personnage.

On peut faire des constatations analogues au sujet du sentiment de la beauté, en tant qu'il réside dans un assemblage de lignes plus ou moins harmonieux. Les traits de la figure humaine sont-ils, sur le portail des cathédrales gothiques, tels que nous les concevons dans la perfection sculpturale de notre temps ? Pas plus que dans l'esthétique des poètes d'alors. Ceux-ci, pour éveiller notre attention admirative, nous disent d'un héros qu'il a le visage fort allongé (*traitiz*), les lèvres grosses et le menton fourchu (1).

(1) V. Loubier, *Das Ideal der mannlichen Schonheit bei den altfrz. Dichtern des XII u. XIII Jhdts.* Halle, 1890.

Que nous voilà loin des traits menus de nos modernes élégantes ! Aussi loin que les détails de la toilette chez celles-ci, comparés aux mille « amignonnements » d'une beauté de l'époque de Rutebeuf, ou même de Villon.



Est-ce à dire qu'il n'y ait pas, dans le sentiment de la nature, des portions inaltérables, parce qu'elles correspondent, sans qu'il s'agisse de nuancer et surtout d'interpréter, à la fonction originelle de tel ou de tel sens ? L'odorat est, depuis d'innombrables générations, flatté par le parfum d'une fleur, comme l'œil se réjouit de son éclat printanier. De même encore, la saveur du fruit mûr parle aux lèvres tendues du sauvage, autant qu'à celles du civilisé.

De là, aux siècles abolis, toute une série de comparaisons empruntées à la nature et attestant, avec gaucherie peut-être, un certain émerveillement devant le protéisme incessant de celle-ci. Déjà les anciens comparent la beauté féminine à une rose épanouie. Les poètes provençaux sauront, grâce à ce parallélisme puisé dans l'observation quotidienne, varier leurs litanies amoureuses. Pierre d'Auvergne dira que son amie surpasse en beauté toutes les autres femmes, comme la rose surpasse toutes les autres fleurs. D'autres troubadours préciseront, en désignant la rose d'avril ou la rose de mai.

Ou bien ce sera la « fleur de lis » ou la fleur d'aubépine qui suscitera des images de blancheur dans leur imagination, où se grave le souvenir d'une carnation fraîche de jeune fille. Guillaume de Lorris dira encore dans la *Rose* :

Simple fu com une espousée
Et blanche come flor de lis.

L'amour lui-même deviendra pareil à la corolle qui s'entr'ouvre, au bourgeon qui point et verdit : « L'espérance, dit Folquet de Marseille, change la fleur en fruit. »

Le fruit aura sa part dans cet élargissement de la vision poétique. Il arrivera à un rimeur de comparer (déjà !) le duvet qui le recouvre à celui qui estompe légèrement de jolies joues ; Guillaume de Lorris compare la face d'une *pucelle* avec une pomme « vermoille et blanche tout entour », ce qui ne manque ni d'originalité, ni de grâce. Mais c'est surtout à d'autres fins que le fruit du pommier servira dans la lyrique et le roman des XIIe - XIIIe siècles. Le sein ferme des héroïnes lui devra d'être dessiné avec une certaine netteté de contours.

D'autres termes de comparaison sont fournis par l'alternance des saisons, ainsi que par les phénomènes naturels qui les accompagnent. La blancheur éclatante de la neige avait, sur les sommets helléniques, fait rêver plus d'une âme tournée au lyrisme. Sous nos climats septentrionaux, elle suggère des parallèles plus abondants. Déjà Bernard de Ventadour, qui fut un des maîtres provençaux en l'art de bien dire, se complaît dans ces parallèles et les varie avec adresse : « A côté de la blancheur de ma dame, écrit-il, la neige paraît brune et obscure », et Arnaud de Mareuil associe les deux termes de neige et de « fleur d'épine » en décrivant la gorge attrayante de son amie.

*
* *

Jusqu'ici la Nature n'a été qu'une auxiliaire complaisante, et nous avons vu l'écrivain tirant de ses aspects coutumiers quelques ornements de style, qui rendent plus directe et plus aisée sa communication avec l'esprit de ses auditeurs. Nous allons découvrir maintenant que, placé en face du monde extérieur et quelque peu empêché d'en saisir,

et surtout d'en analyser la complexité toujours nouvelle, le trouveur des XIIe - XIIIe siècles cherchera son recours dans la méthode inverse, qu'il transportera au dehors ses sensations du dedans, qu'il bonifiera la vie végétale ou animale des attributs et même des fonctions dont se glorifie notre humanité.

Lorsque Emile Zola et ses disciples nous montrent, à l'horizon, « la braise » rougeoyante du soleil, ils se doutent malaisément qu'au XIIe siècle l'auteur d'*Ogier* a écrit :

Li taus fu caus (*chaud*) et solaus (*soleil*) con braser (3327).

c'est-à-dire qu'il a usé, sans le simplifier, d'un procédé de comparaison analogue.

Mais le procédé est encore plus significatif, lorsqu'il s'agit de décrire la tombée de la nuit. Elle apparaît aux plus lointaines imaginations françaises comme une *chape* (un manteau) qui étend ses lourds plis sur les membres frissonnants de la terre assoupie. Dans *Lancelot*, Chrétien de Troyes nous dit que la nuit, enveloppant le héros,

...molt noire et oscure
L'ot mis desoz sa coverture
Et desoz sa chape afublé.

Cette image énergique fera fortune. Jean de Meung la reprendra pour compte, et il parlera du « noir mantel » qu'ont revêtu les nuages. Mais, génie plus audacieux et qui fait parfois penser au sublime Hugo de la *Légende des siècles*, il animera d'humanité les nues, et il les montrera « ayant si grand pitié qu'elles se dépouillent toutes nues » et regrettent le manteau qui les enveloppe. Au XVIIe siècle, Desmarets de Saint-Sorlin, dans ses *Visionnaires*, se souviendra de cette comparaison, et il dira encore :

Le ciel porte-flambeaux d'un *noir manteau* se couvre...

Ainsi à cinq cents ans d'intervalle surgit (après au moins une seconde apparition dans le roman de la *Rose*) une image, attestant une vision très particulière d'un phénomène quotidien. Que cette image fût propre à un seul écrivain, en un temps déterminé, je ne le crois point d'ailleurs, et je présume plutôt qu'il s'agit d'une de ces créations de l'esprit populaire, que les artistes ne dédaignent pas toujours de s'approprier. Dans un autre roman de ce même Chrétien de Troyes, il est fait mention d'une « chape à pluie » ; le roman de la *Rose* possède ce vers métaphorique :

Vous faites de moi *chape à pluie*,

et Charles d'Orléans développera, avec une profusion d'images touchant à l'allégorie précieuse, la même façon de s'exprimer (1). Ce manteau de pluie, qui n'est en soi qu'une désignation très prosaïque, aura été la source très naturelle d'une transposition, qui témoigne d'un sentiment mélancolique de la nature, puisqu'il associe nos impressions à l'un de ses aspects les moins attrayants.

La transposition est plus manifeste encore, lorsque le rimeur nous peint la joie du renouveau et qu'il donne de l'agitation du petit monde ailé, dans les halliers et les prairies, des raisons sentimentales. Il prête aux oiseaux les passions des hommes, et surtout la plus tyrannique de toutes, l'amour. Le rossignol, qui, dans la lyrique populaire, deviendra le messager des amants, est déjà leur conseiller au moyen âge ; il met le soupirant sincère en garde contre une trahison, il va même, dans une chanson publiée par Bartsch, jusqu'à l'exciter à la vengeance :

(1) Le temps a laissé son manteau
De vent, de froidure et de pluye
Et s'est vestu de brouderie
De soleil luyant, cler et beau, etc.

Mout a mon cuer esjoï (*réjoui*)
Li louseignols (*rossignol*); qu'ai oï (*car j'ai ouï*)
Que chantant
Dit : fier, fier (*frappe*), oci, oci
Ceus par cui sunt esbahi (*troublés*)
Fin amant...

On pense involontairement à cette scène délicieuse du *Siegfried* de Wagner, où l'oiseau avertit le héros du péril qu'il va courir. Car les oiseaux ont pour nos vieux poètes un langage, et ce langage est « lor latin », comme on lit dans un tableau de forêt de *Perceval* (1285).

Mais cette correspondance n'est pas un élément nécessaire, et la joie du renouveau fait aussi tressaillir plus égoïstement les chanteurs des bois ; les allusions à leur allégresse instinctive sont innombrables (1), et depuis l'alouette qui « chante et loue son Seigneur », jusqu'à ces oisillons, dont le rimeur de *Renaud de Montauban* raconte qu'ils s'égosillaient « par esbaudissement » (12, 31), riche est la gamme des tons à l'aide desquels le réveil de la vie universelle est peint par les trouveurs de la bonne époque. Toujours ils s'inspirent de l'homme et des sentiments qu'il éprouve au changement favorable ou défavorable des saisons.



Pourtant ce n'est pas impunément qu'une poésie cherche l'homme dans la nature et limite les palpitations de celle-ci aux élans plus mesurés de celui-là. Certes la nature se répète sans cesse, en apparence, tandis que l'homme varie ses gestes et ses cris. Mais, à bien voir, la fécondité créatrice est du côté de notre nourricière, tandis que nous nous mouvons

(1) Max Kuttner, *Das Naturgefühl der Altfranzosen*, Berlin, 1889.

désespérément dans un cercle étroit de sensations, dont la forme parlée est plus monotone encore. De là des *canons*, qui d'une génération à l'autre (et même d'une littérature à l'autre) (1) dispensent l'artiste d'une émotion personnelle. Les débuts de chansons et de poèmes redisent à l'envi, dès 1150 environ, que nous sommes en mai, que l'air est tiède, que l'herbe est verte et le pré en fleur ; nos cantilènes populaires le redisent encore aujourd'hui, sans autrement se soucier du cadre de nature où elles enferment les scènes, plus ou moins puériles, qu'elles éternisent à notre ouïe.

Est-ce qu'il n'y a donc pas, au cours de ces cinq cents ans, si l'on va de *saint Alexis* à la Pléiade, est-ce qu'il n'y a donc pas un cri sincère, arraché par le pittoresque des monts et des bois ?

Pour répondre méthodiquement à cette question, il faudrait avoir dépouillé tous les textes littéraires de cette longue période. C'est une tâche surhumaine. Sans l'entreprendre, on peut faire d'utiles constatations. Le plus ancien ouvrage, où une intention descriptive soit manifestée, est, je crois, la *Chanson de Roland* :

Halt sunt li pui e li val tenebrus
Les roches bises, li destreit merveillus (814-5),

s'écrie le poète, nous narrant le passage des défilés pyrénéens par l'armée de Charlemagne : « Les montagnes sont hautes, les vallées pleines de ténèbres, les roches noires, et merveilleux les défilés. » Plus loin, il reprendra cette description rudimentaire, et il dira :

Halt sunt li pui e tenebrus e grant,
Li val parfunt e les ewes (*eaux*) curant (1830-1),

(1) V. Dans la *Revue d'histoire littéraire de la France*, I, 412, un article de M. Raoul Rosières, sur ce sujet ; au XVe siècle, on voit Alain Chartier changer la date de la bataille d'Azincourt pour pouvoir en encadrer le récit dans une description du printemps. (*Le livre des Quatre dames*.)

c'est-à-dire qu'il appliquera ingénieusement aux sommets l'épithète qui lui avait paru caractéristique des régions les plus basses. Une troisième fois il répétera ce : *Halt sunt li pui*, que l'auteur de la légende de *Brandan* lui emprun-tera (255), en le complétant à sa guise :

Halt sunt li pui en l'air tendant (*se dressant*)

et qui aura la fortune d'aller précisément jusqu'au delà de ces Pyrénées, qu'il s'agissait de décrire ; car le *Poema del Cid* dira :

Alto es el poyo, maravilloso e grant (864)

Je ne doute pas qu'il y ait, soit dans *Roland*, soit dans sa source plus probablement, la sincérité d'un sentiment médiocrement exprimé ; mais, de bonne heure, le procédé triompha de l'observation directe, et c'est ce qui explique la longévité d'une indication de nature aussi insignifiante ; son seul mérite était d'être inscrite dans un chef-d'œuvre ; elle était désignée à d'innombrables imitations.

On peut en dire autant d'une description de tempête, dont je suis disposé à admettre que le premier auteur est Wace. Né à Jersey, celui-ci connaissait bien la mer, et il s'est complu à en observer les agitations. Dans son poème sur l'*Establissement de la feste de la Conception*, il y a une description de tempête ; il y en a deux autres dans le roman de *Brut*, qu'il acheva en 1155. On y note plus de précision dans le détail, un développement plus sûr de la pensée, mais aussi des répétitions d'une description à l'autre, répé-titions pardonnables chez l'auteur, moins pardonnables chez ceux qui vont le piller, et qui ne sont pas moindres que les deux grands romanciers de la génération suivante, Chrétien et Thomas (1).

(1) Voyez *Yvain*, 440 sq. ; *Guillaume d'Angleterre*, 2294, sq. ; *Tristan*, éd. Michel, II, 1592, sq. Comp. encore Hue de Rotelande dans De la Rue, *Essais historiques*, etc., II, 294-95.

Voici comment Wace a peint une tempête dans son *Brut* :

Une tormente grans leva :
Li ciel noirci, li mer troubla (*se tr.*) ;
Li mers enfla, onde levèrent ;
Wage (*vagues*) crurent et reversèrent (*se renv.*) :
Nef commencent à périllier (*être en péril*),
Bort et kievilles (*chevilles*) à froissier (*se briser*),
Rompent closture et bort froissent,
Voile depiecent (*se déchirent*) et mast croissent (*craquent*) ;
Nus n'i osoit lever la teste,
Tant estoit fort cele tempeste...
(2525-34 ; comp. 6178, sq.)

Les détails descriptifs sont exacts ; mais il manque tout ce qui serait la poésie d'une telle vision ; l'auteur est satisfait, lorsqu'il a énuméré, catalogué, pour ainsi dire, les principaux traits, par lesquels est reconnaissable à l'œil le plus prosaïque le phénomène naturel qu'il entend nous montrer. Toutes les descriptions de nature sont ainsi faites dans l'ancienne littérature, et en ce sens on peut soutenir que la notion émue que nous avons acquise du monde extérieur est étrangère à notre passé intellectuel. En fait, elle date de la fin du XVIIIe siècle ; elle est une réaction du lyrisme — et surtout d'un lyrisme importé — sur nos imaginations de lettrés. Rien de moins naturel, en effet, que le sentiment de la nature, entendu dans la moderne acception de ces mots ; rien de plus opposé à la conception utilitaire que, maître du monde ambiant, l'homme s'est forgé de ce monde et de son rapport avec lui. Les qualificatifs homériques, que signalait M. Chéron, sont bien d'accord avec cette conception. Dans les termes « merveilleux » et « haut », qui caractérisent la chaîne pyrénéenne aux yeux étonnés du rimeur du XIe siècle, il ne faut lire que de l'effroi devant la difficulté à vaincre, et lorsque son confrère, à peine plus

moderne, des premières chansons louera la douceur des eaux ou le chant « soef » des oiseaux, c'est que ses sens seront agréablement affectés.

L'illettré de notre temps a gardé cette philosophie rudimentaire de la nature ; il lui demande des fleurs et des fruits, de la fraîcheur estivale, un air plus pur ; s'il devine en elle autre chose, c'est par le seul mimétisme que l'école a inscrit dans son esprit simpliste. Voyez-le, au surplus, dans la visite d'un musée et recueillez ses impressions ; le plus ordinairement, elles sont inadéquates à votre interprétation du chef-d'œuvre, qu'il contemple après vous. Où votre âme plus savante cherche et trouve des sensations vagues, l'inexprimé découlant délicieusement d'un ensemble harmonieux de lignes et de tons, peut-être aussi une correspondance avec vos goûts d'archéologue, l'être d'instinct que voilà note tout uniment un visage gracieux, un détail plaisant ou tragique, l'anecdote concrète et banale, dont vous vous désintéressez.

M. Wilmotte.

L'Administrateur-Gérant : E. Fromantin.

Poitiers. — Société Française d'Imprimerie et de Librairie.

TROISIÈME ANNÉE N° 3 25 Mars 1904

La
Revue Latine

DIRECTEUR : Emile FAGUET

Guizot amoureux (1)

Nous ne le connaissons pas encore tout entier. L'avenir, comme pour Léon Gambetta, comme pour quelques autres, nous réserve sur ce point des surprises, que je puis vous annoncer qui seront singulièrement agréables. Pourtant voici la porte entr'ouverte. M. Ernest Daudet a eu, pour son étude sur la princesse Lieven, communication des lettres intimes, car, quand il s'agit de Guizot, l'on ne saurait dire familières, de Guizot à la princesse. Comme on se propose de les publier plus tard en leur intégrité (ou à peu près, comme toujours), on ne lui a point permis d'en copier ni d'en publier beaucoup ; mais encore il lui a été loisible d'en transcrire et d'en imprimer quelques-unes, et nous les avons, ici, dans son livre sur la princesse Lieven, et elles nous donnent un désir très vif de connaître celles qui restent, pour peu de temps, j'espère, sous le cèdre.

(1) *Une vie d'ambassadrice au siècle dernier*, par Ernest Daudet, chez Plon.

On sait, et je ne le rappelle que très brièvement, ce que c'était que la princesse Lieven. De grande famille russe, mariée très jeune au prince Lieven, ambassadrice à Londres, maîtresse pendant quelque temps de M. de Metternich, elle avait divorcé, elle avait perdu deux de ses enfants, brusquement et le même jour, elle était séparée des autres, et vers 1835 elle vivait à Paris, très mondaine, s'occupant toujours de politique et de diplomatie, recevant bien, reçue partout et du reste dévorée d'ennui.

Ses ennemis la peignent comme sèche, presque dure, intelligente, spirituelle et distinguée. Ses amis ne sont, en vérité, qu'un peu moins sévères. Talleyrand dit d'elle, avec la brusquerie aristocratique qu'il affectait assez souvent : « Beaucoup d'esprit naturel, pas d'instruction, écrit d'une façon charmante [confirmé par les lettres que M. Daudet cite d'elle], caractère impérieux. Pas de beauté, mais de la dignité. » Sidney Ralph pousse un peu plus le portrait : « Une femme grande, maigre, droite, dont l'ensemble a un charme incomparable. Sa conversation se distingue par une brièveté et une précision épigrammatique sans affectation, un langage clair, court et serré, mais en même temps aisé et gracieux, piquant, et quelquefois badin, toujours le mot propre. Musicienne de premier ordre, mais ignorante de choses élémentaires à scandaliser un écolier, elle n'aime pas la lecture. Elle sait mieux écrire que personne au monde. Elle est au-dessus de toute fausseté, de toute petitesse. Elle a une terreur panique de l'ennui. » Enfin la duchesse Decazes (quand on n'a pas d'une femme son portrait par une autre femme, on n'a rien du tout) la croque ainsi : « Taille plate, pas de poitrine, ses robes, taillées avec beaucoup d'art, cachaient une partie de sa maigreur. Son esprit était bienveillant ; mais il s'exerçait grâce à celui d'autrui, dont elle savait tirer parti, tout en le faisant valoir, grâce aussi à une faculté réelle de tout comprendre, de tout assimiler. Pleine de préjugés aristo-

cratiques, elle était discrète et fidèle à l'amitié. Mais elle lui demandait beaucoup. »

En bref, elle paraît avoir eu plus de distinction que de beauté et plus d'esprit que de cœur. Il restera toujours à son passif de n'avoir pas voulu épouser Guizot et d'avoir ri aux éclats en disant : « Non ; mais me voyez-vous annoncée : « *Madame Guizot !* » ; propos discrètement, mais très nettement confirmé par Guizot lui-même : « Elle tenait à son nom et je n'aurais pas voulu épouser une femme sans lui donner le mien. » Non, le cœur ne paraît pas avoir été très tendre chez la princesse Lieven ; c'est bien le jugement unanime de ses contemporains.

Il est vrai que c'est l'occasion de rappeler ce propos d'une dame à qui, en un moment d'humeur, quelqu'un disait : « Pour tout le monde vous n'avez pas de cœur », et qui répondait du tac au tac : « Ça, mon ami, ça veut dire que je n'ai pas de cœur pour tout le monde. » Malgré son orgueil, Mme Lieven semble avoir eu du cœur pour Metternich et plus tard pour Guizot. Elle a aimé deux fois dans la diplomatie pour des raisons qui paraissent bien n'avoir rien eu de diplomatique. Le fond de Mme Lieven, orgueil aristocratique mis à part, semble avoir été moins sec que ses dehors. Mais qu'importe le flacon ? c'est de Guizot amoureux que je veux m'occuper.

Eh bien, il l'est d'une façon exquise, généreuse et noble qui le rend très sympathique. Ce sont à la vérité amours de vieillard, et l'on me dira le « *turpe senex miles...* » de je ne sais quel latin brutal ; mais encore, si les amours d'automne ne sont agréables à considérer que quand ils ont commencé par être des amours de printemps, il y a cependant une certaine manière décente d'aimer, passé l'âge d'amour, et c'est précisément cette manière qui me paraît bien être celle de François Guizot.

Il avait cinquante ans, et Mme Lieven un peu plus, non pas beaucoup plus, quand ils se connurent et s'aimèrent.

Guizot était veuf, Mme Lieven séparée; ils étaient parfaitement libres. Leurs amours, de quelque nature qu'ils aient été, n'eurent rien de coupable. Guizot fut attiré vers Mme Lieven par la mélancolie et la tristesse de celle-ci. Il fait allusion au visage douloureux et aux yeux pleins de larmes qu'avait Mme Lieven, au milieu d'une fête, à leur première ou à une de leurs premières rencontres. Ils paraissent en être venus très vite à l'intimité. M. Guizot avait, chez Mme Lieven, ses heures, où personne, si ce n'est lui, n'était reçu. Ils ne furent timides ni l'un ni l'autre et ne se dissimulèrent point. Leur liaison fut de notoriété publique. Dès 1840, Thiers, ministre pendant que Guizot était ambassadeur à Londres, disait en un dîner à Mme Lieven : « Il ne s'ennuie pas là-bas, mais allez-y, sans cela il va faire la cour aux dames anglaises » ; et Mme Lieven ne marque pas, rapportant le mot à Guizot, qu'elle s'en soit offensée.

Guizot l'aima profondément, avec un certain respect, une grande délicatesse et des soins fraternels pour une âme qu'il sentait ou qu'il croyait sentir blessée et endolorie.

Je ne parlerai pas du « ton habituel de cette correspondance », ne l'ayant pas tout entière et n'en ayant que des fragments à tenir dans la main. Cet article est un de ces articles que l'on note comme *à refaire*, au moment même où on les écrit. Je montrerai seulement Guizot sous ses divers aspects d'amoureux passionné et tendre. Voici d'abord Guizot s'expliquant lui-même et faisant l'analyse de son caractère comme font toujours et comme peut-être ont tort de faire les amoureux. La lettre, *tendre, orgueilleuse et spirituelle*, est d'une complexité absolument ravissante pour le moraliste. Tous ceux qui feront un portrait de Guizot devront la méditer attentivement.

« Mes paroles vous plaisent. Quel plaisir auriez-vous donc si vous voyiez [lire : *si vous pouviez*] réellement voir

ce qu'elles essayent de peindre ? Vous avez raison : depuis que le monde existe on a beaucoup dit sur cela; chacun [ou *chacune*; mais *chacun* serait français. La Fontaine a dit : un des dupes] des mille millions et milliards de créatures qui ont passé sous notre soleil a élevé la voix et répété la même chose avec son plus doux accent. Qu'importe la répétition ? *Tout sentiment vrai est nouveau. Tout ce qui sort réellement du fond du cœur est dit pour la première fois* (1). Et puis, vous savez mon orgueil. En ceci comme en tout, l'inégalité est immense, la variété infinie. Ces sentiments naturels, universels, que toute créature a connus et racontés à d'autres créatures, ils sont ce que les fait l'âme où ils résident, toujours doux et beaux ; car Dieu les a créés tels à l'usage de tous, mais incomparablement plus beaux dans *les élus de Dieu ;* car Dieu a des élus. Ne dites jamais, ne laissez jamais entrevoir ceci à personne, mon amie. Oui, *j'ai la prétention de vous dire des choses qu'aucune voix d'homme n'a jamais dites et ne dira jamais*. Et que sont les choses que je vous dis auprès de celles que je sens ? Mon cœur est infiniment plus riche que mon langage, et mes émotions, en pensant à vous, infiniment plus nouvelles, plus inouïes que mes paroles. Laissez donc ce papier et entrez dans mon cœur, lisez ce que je ne vous écris pas. Entendez ce que je ne vous ai jamais dit. »

Le morceau est exquis ; j'emploie, malheureusement, le mot propre ; c'est un morceau; Guizot, quoi qu'il écrive, écrit le morceau ; mais en sa variété savante de ton, il est exquis. Dans le même ton, mais plus éloquent et presque lyrique, et je ne sais pas pourquoi je dis *presque*, et ayant

(1) Cela ne pouvait pas manquer et, comme dit Flaubert, toutes les fois qu'on donne une forme précise à sa pensée on fait un vers. Ces deux lignes de Guizot sont une fin de strophe :

Tout ce qui sort réellement du fond de l'âme
Est dit pour la première fois.

cet avantage pour nous de contenir et un portrait de Guizot et un profil de Mme Lieven, la lettre suivante me paraît un chef-d'œuvre de la langue française et une des plus belles effusions d'âme forte et passionnée que je connaisse:

«... Je ne me suis point mépris sur vous. Vous êtes tout ce que j'ai cru, tout ce que je crois toujours. Aujourd'hui comme il y a un an, c'est mon plaisir, mon ravissant plaisir de penser à tout ce que vous êtes, *à l'élévation de votre caractère, à la profondeur de votre âme, à l'agrément supérieur de votre esprit, au charme de votre société*... Vous êtes entrée, avec un charme infini, dans les derniers replis de mon âme. Vous m'avez *convenu*, vous m'avez plu dans tout ce que j'ai en moi de plus intime, de plus exigeant, de plus insatiable. Je vous l'ai montré comme cela peut se montrer, toujours bien au-dessous de ce qui est; mais enfin je vous l'ai montré. Et, en vous le montrant, à vos émotions, à vos regards, à vos paroles, *en vous voyant renaître, et revivre, et déployer devant ma tendresse votre belle nature ranimée*, je me suis flatté que je vous rendrais et qu'à mon tour je recevrais de vous, non pas tout le bonheur, mais un bonheur encore immense, un bonheur capable de suffire à des âmes éprouvées par la vie, mais qui pourtant n'ont pas succombé à ses épreuves, qui portent la marque, la marque douloureuse des coups qu'elles ont reçus et pourtant savent encore sentir et goûter avec transport les grandes, les vraies joies. Voilà ce que j'ai cru, ce que je me suis promis. *Je n'ai pas de désirs médiocres. Je n'accueille que les hautes espérances. Je sais me passer de ce qui me manque; mais non pas me contenter au-dessous de mon ambition*. Et dans notre relation de vous à moi, mon ambition a été infiniment plus grande que dans tous les autres intérêts où peut se répandre ma vie. Je ne saurais la réduire. Je ne regrette pas d'être ainsi. Et d'ailleurs cela est. Je puis me gouverner; mais non me changer. »

Mais, en vérité, dites-moi donc ! Quel ton ! C'est le ton d'un romantique ! La page pourrait être de Chateaubriand ! Mon Dieu, voilà : quand on est amoureux, on est toujours romantique.

La suite de cette lettre essentielle n'est ni moins belle, ni moins curieuse pour l'amateur de psychologie. Elle pourrait être intitulée (cette suite) : *Comment Guizot voulait être aimé.* C'est très intéressant ; on sent que c'est très vrai et sincère, et cela fait connaître l'homme jusqu'en son fond intime, lequel, je me hâte de le dire, n'est point du tout déplaisant et marque très bien que l'on a affaire *à un homme.* Le mot, en relisant cette lettre, me revient toujours, de Rachel qui était allée voir et entendre Guizot à la Chambre et qui disait en sortant : « Ah ! j'aimerais jouer la tragédie avec cet homme-là ! » Elle avait vu juste, il y avait de l'héroïque dans le ton et disons-le aussi dans l'âme de Guizot :

« Comment l'idée que je voudrais vous envoyer à Baden pour me débarrasser de vous, pour ne plus porter le poids de vos faiblesses et de vos peines, a-t-elle pu vous entrer dans l'âme ? Je crois vous l'avoir déjà dit, vous avez certainement passé votre vie avec des cœurs bien secs et bien légers. Vous ne pouvez parvenir à croire à une vraie affection. Vous retombez sans cesse dans vos souvenirs de la froideur et de l'égoïsme humain. C'est encore pour moi un mécompte ; je m'étais flatté qu'en dépit de votre expérience, je vous rendrais une confiance qui est dans votre nature ; que je vous ferais trouver en moi ce que vous n'auriez rencontré nulle part qu'en vous-même. Je suis bien orgueilleux, n'est-ce pas ? Mon orgueil n'a rien qui vous puisse blesser. *Que me dites-vous ? Que votre esprit est bien soumis à mon esprit ? Est-ce votre soumission que je veux ? Je méprise la soumission. Je méprise toute marque, tout acte d'infériorité ; je ne me plais que dans l'égalité. Je veux vivre de niveau et en pleine liberté avec ce que j'aime.*

Je veux sentir à la fois son indépendance et son union avec moi, sa dignité et son abandon. » — Guizot aime infiniment, cela se voit à chaque instant, à s'analyser ainsi, et sans doute l'image de lui-même qu'il trouve au bout de ses analyses est toujours assez flatteuse; sans doute Guizot n'est pas comme Rousseau, comme Benjamin Constant à ses heures, de ceux qui aiment à se mépriser et qui, du reste, trouvent à cela comme un raffinement de leur vanité et comme un détour et un retour de leur orgueil; sans doute l'orgueil de Guizot est direct et sa satisfaction de lui-même lui revient sans circuit et sans avoir passé par quatre chemins; mais encore on sent bien qu'il ne se flatte point et que le bien qu'il pense de lui n'en est pas moins vrai parce qu'il le pense.

Or Guizot vient de s'apercevoir qu'il n'est pas seul dans le cœur de Mme Lieven; que d'autres affections antérieures, soit amours, soit piétés maternelles, vivent encore dans l'âme de son amie; et, en homme qui a de la justice dans le cœur, il se replie sur lui-même, s'interroge et découvre et reconnaît qu'il en va de lui exactement de même, qu'il ne sait pas oublier; et il s'en félicite et il s'efforce de n'aimer que davantage Mme Lieven pour cette conformité d'elle à lui. Cette sorte de randonnée psychologique est curieuse à suivre, sert à mesurer la profondeur de conscience de Guizot et n'est, en somme, que pour lui faire grand honneur :

«... Quand j'aime, je prends toujours au pied de la lettre ce qu'on me dit et je crois toujours que cela durera. Je n'ai pas l'instinct de ce qui se passe. [Je n'ai pas besoin de dire qu'il faut lire : *Je n'ai pas l'instinct de ce qui passe*, ce qui, du reste, est un mot admirable au lieu d'une ineptie.] La réflexion seule me l'apprend... Je ne veux rien ôter à personne, je ne veux rien envier à personne; *j'aime tous vos sentiments;* oui, je les aime, et je vous aime, vous, de les avoir tels. Vous ne savez pas pour combien

l'état de votre âme, le deuil de votre âme et de votre personne est entré dans l'affection que je vous porte. *S'il y a en moi quelque chose de profond, c'est mon aversion pour la légèreté de cœur, pour la promptitude de l'oubli, pour ces sentiments qui dans le vol de notre vaisseau tombent à la mer et s'y abîment avec les créatures qui en sont l'objet.* Je déteste cela en moi, quand je l'y trouve, comme dans les autres. Je ne sais comment parviennent à se concilier des sentiments qui existent ensemble dans mon âme ; il y a là un mystère que je ne m'explique pas du tout, *qui m'a bien souvent tourmenté ;* mais Dieu m'est témoin qu'ils existent ensemble et que l'un n'abolit pas l'autre et *que la mémoire de ceux que j'ai aimés est en moi toujours vivante et toujours chère. Et quand je rencontre un cœur qui n'oublie point, un cœur où les morts vivent, je me sens à l'instant pénétré pour lui de sympathie et de respect.* Vous avez eu toujours pour moi à ce titre seul un attrait immense... N'ayez donc jamais, dans aucun cas, pas une minute, le moindre doute sur mon inépuisable, mon infatigable sympathie pour votre mal. *Quand Dieu ne m'aurait pas condamné à le ressentir moi-même et à le ressentir en ne vous en parlant presque jamais, à cause de vous, je trouverais en moi, dans ma disposition la plus intime, de quoi vous comprendre et m'unir à vous et vous en aimer davantage.* Croyez-le bien, croyez-le toujours... »

Ceci va très loin dans l'âme humaine. Bien souvent, presque toujours, les amours des quinquagénaires et même des quadragénaires sont des amours de veufs, des amours de veuve à veuf et de veuf à veuve. Ils sont presque toujours contrariés par des souvenirs, hantés de revenants jaloux, au moins obscurcis et assombris par instants par les réminiscences du passé, comme les lacs ou les prairies par l'ombre des nuées qui passent. Et rien n'est dangereux comme cela, et de cela naît la terrible jalousie du passé, d'autant plus terrible qu'elle a quelque chose d'in-

défini en son objet. Et dans les âmes élevées, ces souvenirs mêmes et la fidélité qu'on leur garde peuvent avoir un charme, et c'est ce que Guizot, tout en disant qu'il n'y entend rien, comprend très bien, et qu'entre deux êtres au premier déclin de la vie et qui ont vécu et souffert, l'amour ne peut être profond et calme que s'il est l'union et l'échange de deux sentiments réciproquement *consolateurs*. Et cette nuance est bien délicate, et de l'avoir merveilleusement comprise c'est de quoi l'on peut féliciter Guizot et ce qui le rend aussi vénérable que sympathique.

Aussi bien c'est une consolatrice en effet qu'il cherchait et qu'il a peut-être trouvée ; et ce qu'il était lui-même, peut-être dans le dessein inconscient qu'on lui rendît la pareille, c'était le consolateur à titre d'emploi, de Mme la princesse Lieven. Et ce rôle où se plaisaient également son esprit et son cœur l'a conduit peut-être peu à peu, peut-être tout de suite, ce que je ne puis dire aujourd'hui, n'ayant pas sous les yeux cette correspondance dans toute sa teneur, à devenir pour Mme Lieven une sorte de directeur de conscience. Qu'une correspondance amoureuse rentre, pour une partie, pour une très grande partie, dans la catégorie des lettres de direction, cela est paradoxal et amusant au premier abord, mais cela ne doit point étonner quand on songe et au caractère de Guizot et à l'âge qu'il avait alors. Un amoureux de cinquante ans et qui, du reste, est père, devient assez naturellement paternel à l'égard de celle qu'il aime, et, sans la traiter en petite fille, il ne se peut guère qu'il ne la traite pas un peu comme la plus chère de ses enfants et avec une vigilance attentive et attendrie et un soin inquiet de manier, de redresser, de consoler et de guérir son âme. Nous voyons un peu de cela, à travers des sensualités qui nous désobligent, dans les livres d'amour de Michelet. En tout cas, c'est un fait, les lettres d'amour de François Guizot sont souvent des « lettres de direction », des « lettres spirituelles » et qui sont fort belles

et qui se placeraient très bien entre celles de Fénelon et celles de Bossuet et au-dessus de ces dernières. On sait assez du reste que Guizot fut le plus catholique des pasteurs protestants, et quand on est pasteur protestant de naissance, surtout quand on est avec cela un peu catholique, le moyen qu'on ne soit pas directeur de conscience? Voici quelques fragments des instructions pastorales de François Guizot :

« Votre plus grand défaut est de ne savoir vous plaire qu'à ce qui est parfait. Défaut qui me chagrine et me désole. Quand je vous vois repousser avec un si fier dédain tout ce qui est médiocre, ou lent, ou froid, ou insuffisant, ou mélangé, tout ce qui témoigne en quelque manière que ce soit de l'imperfection de ce monde, je vous en aime dix fois davantage. *Et puis*, quand je vous vois triste et ennuyée, je vous voudrais plus accommodante, moins difficile. Je mens ; restez comme vous êtes, même à condition d'en souffrir ; je le préfère infiniment. *Je vous voudrais seulement* pour vous-même un peu plus de goût pour une occupation quelconque, lecture ou écriture [elle ne lisait jamais], pour l'exercice solitaire ou désintéressé de la pensée [comme quelques femmes, elle ne pensait que quand elle parlait]. Vous n'y perdriez rien et vous vous en trouveriez mieux. Mais *vous n'aimez que les personnes ; il vous faut une âme en face de la vôtre.* »

Le mélange des tendresses, des ménagements et des vérités qu'on tient à dire ou à glisser entre deux caresses est très amusant et aussi il est d'une charmante délicatesse. Guizot connaissait bien les défauts de son amie et il ne l'en aimait pas moins. N'est-ce pas là l'amour véritable? Le véritable amour n'est pas aveugle ; le véritable amour est peut-être celui qui arrache son bandeau et que ce geste ne fait pas s'évanouir. Mme Lieven avait, disons le mot cru, que Guizot ne dira pas, avait un assez mauvais caractère. C'est merveille comme Guizot l'en prévient en

l'excusant, et il n'y a pas main de prêtre plus ferme et plus douce à la fois à manier une âme que la main de cet amoureux, disons ici de cet ami : « Vous me demandez si je ne vous trouve pas un peu d'humeur. *Oui, Madame, quelquefois*. J'ai été quelquefois tenté de m'en choquer. *Excepté de ma mère, je n'ai jamais supporté l'humeur de personne*. Quand la vôtre m'a apparu (1), je vous aimais déjà beaucoup, beaucoup. L'affection a contenu la surprise. *Et puis*, j'ai bientôt reconnu la source de votre humeur. Elle ne vient en vous d'aucun défaut, d'aucun désagrément de caractère, ni de susceptibilité, ni d'exigence, ni d'attachement aux petites choses. Vous êtes naturellement très douce, très égale, charmante à vivre, votre humeur ne naît jamais que du chagrin, d'un grand, d'un profond chagrin ; il vous indigne et vous révolte ; il s'empare de vous tout entière... L'humeur est chez vous une des formes de la douleur. Je vous aime trop, Madame, pour que cette forme-là ne s'efface pas devant la profonde sympathie que votre douleur m'inspire. Vous avez cruellement souffert, *mais, laissez-moi vous le dire*, je suis plus fait à la douleur que vous, à la douleur morale comme à la douleur physique. Vos épreuves vous sont venues tard, au milieu d'une vie qui avait été constamment facile, agréable, brillante. Vous n'aviez connu ni le malheur ni la contrariété, vous n'aviez porté aucun fardeau, vos émotions même, malgré le sérieux de votre naturel, avaient été assez superficielles et, au lieu d'ébranler votre âme, un seul sentiment, le dernier venu, était en vous très puissant et très profond. Quand vous avez été frappée, vous avez éprouvé cette immense surprise, cette révolte inté-

(1) Peu français à mon avis. Il ne faudrait pas me pousser beaucoup pour me faire dire que c'est un solécisme. De même plus haut : « à la condition d'en souffrir », est bien impropre : il faudrait : « dussiez-vous même en souffrir », comme Scherer l'a remarqué (trop durement), la langue de Guizot est magnifique ; elle n'est pas absolument pure.

rieure qui accompagne les premiers chagrins, les chagrins de la jeunesse ; et comme vous n'aviez plus, pour y échapper, les ressources de la jeunesse, sa mobilité, sa facilité à se distraire, son empressement à jouir de la vie encore inconnue, vous êtes restée sous l'empire de cette impression de surprise et de révolte. La douleur vous a atteinte tard et trouvée jeune pour souffrir. Et vous avez souffert avec l'impatience, avec l'âpreté de la jeunesse. J'ai éprouvé, j'éprouve encore en vous voyant souffrir, *le sentiment d'un vieux soldat couvert de blessures, qui voit les fatigues, les langueurs, les souffrances d'un jeune homme qu'il aime et qu'il soigne.* »

Jamais, je crois, le sentiment paternel mêlé chastement au sentiment amoureux et *s'y substituant peu à peu* n'a été plus délicatement, plus tendrement, plus fermement aussi éprouvé et exprimé.

Et enfin le directeur de conscience, singulièrement expert, comme on a vu, et singulièrement adroit, devient quelquefois, comme il arrive toujours, un sermonnaire, et un sermonnaire à rivaliser, s'il vous plaît, avec les Massillon, avec les Bossuet, et j'ajouterai, pour faire plaisir à M. Stapfer et à l'ombre de Guizot lui-même, avec les Monod. La page suivante, ce qui peut prouver que d'être amoureux n'est pas sans profit pour la littérature, même religieuse, et que, comme dit Voltaire, les femmes sont bonnes à quelque chose, est peut-être la plus belle que François Guizot ait écrite de toute sa vie :

« Quand de cruelles douleurs vous assiègent, quand vous n'êtes entourée que de morts, faites un effort, prenez votre élan, sortez de ces tombeaux. Ils en sont sortis, ils sont ailleurs, nous serons où ils sont. Je me suis longtemps épuisé à chercher où ils sont. Je ne recueillais de mon travail que ténèbres et anxiétés. C'est qu'il ne nous est pas donné, il ne nous est pas permis de voir clair d'une rive à l'autre. Si nous y voyions clair ; s'ils étaient

là, devant nos yeux, nous appelant, nous attendant, supporterions-nous de rester où nous sommes aussi longtemps que Dieu l'ordonne ? Irions-nous jusqu'au bout de notre tâche ? Nous nous refuserions à tout, nous abandonnerions tout ; nous jetterions là notre fardeau, notre devoir, et nous nous précipiterions vers cette rive où nous les verrions clairement. Dieu ne le veut pas, mon amie ; Dieu veut que nous restions où il nous a mis, tant qu'il nous y laisse. C'est pourquoi il nous refuse cette lumière certaine, vive, qui nous attirerait invinciblement ailleurs ; c'est pourquoi il couvre d'obscurité ce séjour inconnu où ceux qui nous sont chers emporteraient toute notre âme. Mais l'obscurité ne détruit pas ce qu'elle cache ; mais cette autre rive où ils nous ont devancés n'en existe pas moins parce qu'un nuage s'étend sur le fleuve qui nous en sépare. Il faut renoncer à voir, il faut renoncer à comprendre. Il faut croire en Dieu. Depuis que je me suis renfermé dans la foi en Dieu, depuis que j'ai jeté à ses pieds toutes les prétentions de mon intelligence et même les ambitions prématurées de mon âme, j'avance en paix, quoique dans la nuit, et j'ai atteint la certitude en acceptant mon ignorance. Que je voudrais vous donner la même sécurité, la même paix ! Je ne renonce pas, je ne veux pas renoncer à l'espoir. »

Quoique rien ne soit plus beau et en même temps plus charmant que Guizot dans ce rôle d'ami de l'âme et de médecin de l'âme, je ne voudrais pas laisser le lecteur sous l'impression dominante de Guizot directeur de conscience, même et surtout dans ses relations amoureuses, et je me ramène à le considérer un instant dans le « tout aller » et le « tous les jours » de ces relations, et c'est par Guizot déridé et souriant que je veux terminer, par Guizot à la campagne, venant d'y arriver, content d'y être avec ses enfants, bon papa et prenant plaisir à se montrer tel à son amie, ne pouvant pas résister à se

montrer en toute bonhomie sous cet aspect, mais, remarquez-le bien, avec une délicatesse qui révèle la bonté vraie de son cœur, se rappelant que Mme Lieven n'a pas d'enfants autour d'elle et trouvant le mot par lequel, tout en parlant de son bonheur, il s'en excuse, et par lequel il tâche à consoler la jalousie mélancolique qu'il prévoit. Je dois dire qu'on voit, par la suite de la correspondance, que cette lettre ne fut pas du tout du goût de Mme Lieven ; mais je crois qu'elle sera du vôtre :

« Je suis arrivé ici par le temps le plus noir, la pluie la plus épaisse, les plus sales chemins qui se puissent imaginer. La vallée est verte, fraîche, couverte de fleurs, parée pour recevoir le soleil, qui ne vient pas. Ainsi va le monde. Le soleil manque à la verdure ou la verdure au soleil. Aussi quel ravissement quand ils se rencontrent ensemble quelque part, un moment ! En toutes choses, dans la nature ou dans l'âme, nous ne faisons qu'entrevoir la perfection. Mais quand on l'a entrevue, comment peut-on laisser retomber plus bas sa pensée ? [Ce ne sont pas là des phrases. Songez que le goût du parfait était un des sentiments habituels ou une des prétentions de Mme Liéven.]

« J'ai très peu dormi en voiture. Je prenais quelque plaisir à veiller pendant que tout le monde dormait autour de moi, comme si j'en avais été un peu moins en voyage, resté un peu plus à Paris. Que notre cœur est inventif et subtil à se créer des illusions si vaines, si fugitives que la pensée ne peut même les saisir, et pourtant elles plaisent ! Mes enfants ont très bien dormi. Ils se réveillaient pour me demander du sucre, des cerises. Ils dorment profondément depuis trois quarts d'heure, fatigués du voyage, de leur joie. Ils se réveilleront demain en chantant, comme les oiseaux de ma vallée. *Je voudrais vous envoyer, j'aurais voulu vous laisser un de mes enfants.* Ah ! que de vains désirs ! Adieu, je vais me coucher, je dormirai. Je suis

fatigué, vous vous couchez aussi en ce moment. Adieu, adieu. Dormez, dormez donc... Adieu. »

L'amour-amitié de Guizot quinquagénaire ne fait pas sourire. Il est touchant et un peu imposant, comme tout Guizot. Il rappelle les vers d'*Hernani* :

Oh! mon amour n'est point comme un jouet de verre,
Qui brille et tremble! Oh! non! c'est un amour sévère
Profond, solide, sûr, paternel, amical,
De bois de chêne, ainsi que mon fauteuil ducal.

Etait-il tout à fait bien placé? Je ne veux vraiment répondre ni oui ni non. J'ai quelques doutes, prenez le mot dans son sens précis. Sans aucune ironie, tout simplement je ne suis pas sûr.

Mme Lieven mourut en 1857 dans sa soixante-douzième année. Guizot en avait soixante-dix. Il lui survécut, comme l'on sait, dix-sept ans, racontant l'histoire à ses petits-enfants, s'occupant de questions religieuses et gouvernant deux académies. Il avait, de cinquante à soixante-dix ans, reçu et surtout donné, un tiède, réchauffant, caressant, grave et mélancolique rayon d'automne.

EMILE FAGUET.

Jean-Jacques Rousseau scolaire [1]

J'ai lu avec intérêt l'introduction que M. Georges Beauvalon, professeur de philosophie au lycée de Caen, a mise en tête de son édition du *Contrat social*.

Cette édition est une édition scolaire, destinée aux élèves de philosophie, destinée à donner aux jeunes générations des idées saines sur Jean-Jacques Rousseau et sur ses doctrines politiques. C'est donc là que j'avais chance de trouver la pensée officielle sur les théories de Jean-Jacques et le manuel politique officiel de l'heure présente.

J'ai été très satisfait. L'introduction de M. Beauvalon est très claire, très précise, très bien ordonnée, d'une très belle suite, très modérée et tranquille dans le ton, comme il convient à un ouvrage scolaire ; et c'est un programme autorisé et magistral du jacobinisme le plus pur.

L'auteur de cette introduction s'est demandé, comme tout le monde, comment on peut concilier ou expliquer les textes du *Contrat social* qui expriment un libéralisme assez net et qui le respirent et les textes — un peu plus nombreux — du *Contrat social* qui établissent tout simplement le despotisme absolu de l'Etat, le despotisme absolu de la majorité des votants. Et, d'une part, il a trouvé une explication et une conciliation qui laissent au despotisme toute latitude et lui confèrent toute légitimité et dont les libéraux devront, s'il leur plaît, se contenter ; — et d'autre part, il met définitivement au magasin des vieilleries ce qu'il peut y avoir, même dans Rousseau, de libéralisme ; et il savoure le despotisme rousseauiste avec volupté et il le recommande comme la formule de l'avenir avec allégresse.

La conciliation entre le libéralisme intermittent de

(1) Le *Contrat social*, nouvelle édition, par Georges Beauvalon. Société nouvelle de librairie et d'édition, Paris, 1903.

Rousseau et son despotisme fondamental, la voici ; elle est bien simple :

« L'obéissance — c'est du Rousseau — l'obéissance à la loi qu'on s'est prescrite est liberté. » La liberté, c'est l'obéissance à la loi qu'on s'est prescrite. C'est absolument vrai de l'individu, n'est-ce pas ? La liberté n'est pas dans le caprice et dans la fantaisie suivie en aveugle. Cette liberté-là est celle d'un fou. La liberté vraie consiste à ne recevoir sa loi de personne, à se faire sa loi à soi-même et ensuite à obéir à la loi que l'on s'est faite, et uniquement à la loi que l'on s'est faite. Vous m'accordez cela, n'est-ce pas ?

— Certes !

— Eh bien, il en va de même — oh ! comme c'est simple ! — d'un individu et d'une société. La liberté pour une nation consistera à obéir à la volonté de la majorité, mais seulement à la volonté de la majorité, et à lui obéir servilement, mais à n'obéir qu'à cela. La loi que l'on s'est faite, lui obéir, c'est la liberté.

— Mais ce que la majorité a commandé, ce n'est pas *moi* qui *me* le suis commandé et par conséquent je n'obéis pas à la loi que je *me* suis faite, et donc je ne suis pas libre.

— Pardon ! Sur cette loi d'aujourd'hui vous n'êtes pas d'accord avec la majorité, sans doute ; mais vous avez toujours voulu et vous voulez encore *que la majorité fasse loi*. Eh bien, la majorité en faisant une loi contraire à votre volonté exécute encore votre volonté générale qui est que la majorité fasse loi. Donc, tout en contrariant votre volonté particulière, elle réalise votre volonté générale. Donc cette loi, dont vous ne voulez pas, est encore fondamentalement une loi que vous voulez. Donc vous n'obéissez qu'à une loi que vous avez faite vous-même. Donc vous êtes libre ! Ce qu'il fallait démontrer. — Le libéralisme, tout le libéralisme est sauf ; il est intact, comme il est intangible, et il se porte le mieux du monde.

Une supposition, tirée du *Contrat social*, du reste. Parce

que vous avez juré de croire en Dieu et parce que, après avoir juré de croire en Dieu, vous montrez par vos actes que vous n'y croyez pas du tout, je vous « punis de mort ». Evidemment vous n'avez pas voté votre décapitation ; vous n'avez jamais voulu être tué. Non, peut-être, vous ne l'avez pas voulu particulièrement ; mais vous l'avez voulu généralement ; c'est absolument incontestable. Vous avez voulu que la majorité fît la loi ; cette majorité a fait une loi qui vous tue ; donc, en principe, vous avez voulu être tué. Et en vous tuant, remarquez, je vous obéis ; j'accomplis votre volonté. Distinguez la volonté et le désir. En vous tuant je vais peut-être contre votre désir ; mais j'exécute votre volonté. En dernière analyse et en logique rigoureuse, vous êtes tué parce que vous le voulez. Votre supplice est donc un acte où triomphe votre volonté même.

Voilà la conciliation supérieure, ou profonde, comme on voudra, du libéralisme et du despotisme de Rousseau. M. Beauvalon ne croit pas que le libéralisme puisse demander davantage ou autre chose. Le libéralisme a pleine satisfaction, puisqu'il a satisfaction intégrale, puisqu'il subsiste *tout entier* dans sa défaite même, dans l'écrasement qu'on fait de lui. Voilà le libéralisme de Rousseau et celui de M. Beauvalon.

Vous demandez-vous, cela posé, ce que devient la *Déclaration des droits de l'homme* et ce qu'elle vient faire dans l'histoire ? Il y a réponse.

D'abord, il ne faut pas attacher une bien grande importance à la *Déclaration des droits de l'homme* ou aux *Déclarations des droits de l'homme*. Souvenirs, imitations, singeries et, du reste, traduction à peu près vrai des *Déclarations* américaines. Et puis, il faut savoir lire.

Ces déclarations sont conformes à l'esprit de Rousseau, et les contradictions apparentes qu'on peut y relever sont les mêmes que l'on peut relever dans le *Contrat social* et *doivent être résolues par la même méthode*. Rousseau recon-

naît (obscurément) les droits de l'homme ; et puis, après les avoir reconnus, ou tout en les reconnaissant, il les soumet à la Volonté nationale, il les sacrifie à la Volonté nationale et, tout compte fait, il les supprime net. Lisez donc de la même façon les *Déclarations des droits de l'homme* et vous verrez très bien qu'elles font exactement la même chose.

Elles énumèrent et elles proclament tous les droits de l'homme. Voilà qui est bien. Et puis elles inscrivent un petit article qui proclame la souveraineté absolue de la nation. *Déclaration* de 1789, article 3 : « Le principe de toute souveraineté réside essentiellement dans la nation. Nul corps nul individu ne peut exercer d'autorité qui n'en émane expressément » ; — *Déclaration* de 1793, articles 25 et 26 : « La souveraineté est une, indivisible, inaliénable et imprescriptible ; elle appartient à la nation ; aucune section du peuple ni aucun individu ne peut s'en attribuer l'exercice. »

Qu'en dites-vous ? Tous les droits de l'homme ne sont-ils pas anéantis par ces formules-là ?

M. Beauvalon ne se demande pas si ces deux formules ne se bornent point à viser *les hommes*, sans viser *les droits*. Il ne se demande pas si elles ne veulent pas dire simplement qu'aucun homme n'est chef à moins qu'il ne soit nommé à cet effet par le peuple (et c'est précisément ce que dit l'article 3 de 1789, que M. Beauvalon invoque, mais ne cite pas ; et c'est ce que disent moins expressément, mais c'est ce que disent encore, les articles 25 et 26 de 1793).

M. Beauvalon ne se demande pas si ces articles ne sont pas tout simplement des articles antimonarchiques et antiaristocratiques, visant Louis XVI et la noblesse, mais ne songeant point du tout à sacrifier les droits de l'homme à la souveraineté absolue du nombre.

Il ne remarque pas que l'article 3 de 1789 vient immédiatement après l'article 2, ainsi conçu : « LE BUT DE TOUTE ASSOCIATION POLITIQUE EST LA CONSERVATION DES DROITS NATURELS ET IMPRESCRIPTIBLES DE L'HOMME, *lesquels sont la*

liberté, la propriété, la sûreté et la résistance à l'oppression. »

Il ne remarque pas que la Déclaration de 93, en son article premier, comme la Déclaration de 1789 en son article 3, déclare que : « Le gouvernement est institué pour garantir à l'homme la jouissance de ses droits naturels et imprescriptibles. »

Il ne remarque pas que dans son *Préambule*, qui est sans doute la Déclaration de la Déclaration, et où il faut chercher l'esprit même et l'essence de la Déclaration, la Déclaration de 1793 dit : « Le Peuple français, convaincu que l'oubli et le mépris des droits naturels de l'homme sont les seules causes des malheurs du monde, a résolu d'exposer dans une déclaration solennelle ces droits sacrés et inaliénables *afin que tous les citoyens, pouvant comparer sans cesse les actes du gouvernement avec le but de toute institution sociale, ne se laissent jamais opprimer et avilir par la tyrannie ; afin que le peuple ait toujours devant les yeux les bases de sa liberté et de son bonheur, le magistrat la règle de ses devoirs, le législateur l'objet de sa mission* » ; et que, par ce langage catégorique, la Déclaration soumet aux Droits de l'homme le Peuple, les magistrats, le gouvernement *et le législateur*, et proclame nettement qu'une loi contraire aux Droits de l'homme n'a pas le caractère d'une loi.

M. Beauvalon ne se demande pas tout cela. Il lui suffit que les Déclarations contiennent un article où il est question de la Souveraineté du peuple pour qu'il soit persuadé que par cet article chacune des Déclarations biffe, efface, supprime et annihile tous les autres. L'article 3 de la Déclaration de 1789 et l'article 25 de la Déclaration de 1793 sont pour M. Beauvalon ce qu'était pour les ultra-royalistes de 1829 l'article 14 de la Charte. Il y a une Charte, qui contient une vingtaine d'articles ; mais elle contient l'article 14 qui supprime tous les autres et il n'y a à tenir compte que de celui-ci. Je n'exagère point du tout et voici les propres paroles de M. Beauvalon : « La

Déclaration votée en août 1789, bien loin d'être, comme le soutient M. Faguet, en contradiction avec les doctrines de Rousseau, en est au contraire en grande partie l'application ; car le principe de la souveraineté du peuple y est proclamé *sans réserve* dans l'article 3 et *dès lors la déclaration des droits individuels prend le caractère d'une déclaration toute morale ;* la volonté générale s'enchaîne en quelque sorte elle-même en rendant plus solennelle l'affirmation des droits individuels ; *mais elle reste maîtresse de modifier, et la loi, qui n'est que l'application de ses principes, et ces principes eux-mêmes.* » — A la bonne heure !

Les conclusions de M. Beauvalon sont, comme bien vous pensez, purement et simplement despotistes. Il raille de haut et cruellement ce « libéralisme » suranné des Benjamin Constant et des Royer-Collard, dont l'impuissance est démontrée : « *A mesure que se découvre mieux l'impuissance du libéralisme, hérité des doctrinaires et des anciens économistes, à résoudre les problèmes sociaux et même à assurer la vie du corps politique...* » C'est la faillite du libéralisme. On a remarqué, comme on sait, que ni la Grande-Bretagne ni les Etats-Unis ne peuvent plus même exister et que la vie s'est retirée de ces corps politiques, tandis que la France...

En conséquence, il faut en revenir décidément à la pure doctrine de Rousseau, c'est-à-dire « à la liberté comme chez les anciens » en repoussant nettement « la liberté à la moderne ». La « liberté comme chez les anciens », c'est le pouvoir absolu de l'Etat et non seulement le mépris, mais l'ignorance même de toute liberté individuelle. Voilà la « vraie liberté » et voilà l'idéal.

C'est, du moins, d'après M. Beauvalon, celui de « quiconque se croit animé de l'esprit démocratique ».

C'est la doctrine officielle, classique, scolaire et à l'usage des classes, en 1904. Il était utile de la relever et de la signaler au public pour marquer la date et constater l'étiage.

E. F.

The Empire of business (1)

On a traduit en français le recueil d'articles et d'allocutions de M. Andrew Carnegie, milliardaire américain, celui dont le Robinson du *Maître de la Mer* dit quelque part : « Oui, M. Carnegie a amassé une honnête aisance. »

Etait-il bien nécessaire de traduire en français ces articles et petits discours et de leur donner, pour sous-titre, l'*Empire des affaires* et, pour sur-titre, *les Idées de M. Carnegie ?*

Je n'ai pas rencontré une idée dans les *Idées de M. Carnegie.* M. Carnegie repousse le socialisme comme chimérique ; il repousse la méthode des grèves comme stupide ; il est très partisan de la mutualité ; il est très partisan de rapports affectueux et fréquents entre les patrons et les plus intelligents des ouvriers ; il croit que les *trusts* ne peuvent avoir qu'un succès momentané et se ruinent par leurs victoires mêmes, et voilà les idées les plus originales de M. Carnegie. Je ne sais pas s'il a pris pour elles un brevet d'invention.

Quant à ses idées moins originales peut-être, mais qu'il a l'air d'affectionner davantage et qu'il répète avec une bonne volonté que rien ne lasse, et une dilection que rien n'émousse, elles sont celles-ci. M. Carnegie réunit des étudiants ou de jeunes ouvriers, et il leur dit : « Vous voulez devenir riches ? C'est vraiment facile. Il suffit d'être plus sobre, plus économe, plus actif et plus intelligent que la

(1) Par Andrew Carnegie (chez Flammarion).

moyenne des hommes de votre âge. Voilà. Soyez sobres, soyez économes, soyez actifs et n'oubliez pas d'être intelligents. » Et quand il a dit ces choses, M. Carnegie se lève et se dit à lui-même : « Je ne crois pas que l'on se soit avisé de cela avant moi. Je suis vraiment utile à ces jeunes gens. Ils me devront quelque chose. »

Au fond, inconsciemment, je crois, le livre de M. Carnegie est un éloge continuel de M. Carnegie, et n'est pas autre chose et ne se doute pas qu'un livre puisse être autre chose que l'éloge de M. Carnegie. M. Carnegie, sans instruction première, sobre, économe, actif et intelligent, est arrivé au milliard. Alors il assemble autour de lui un cercle d'auditeurs et il leur dit : « Voyez-vous, les études approfondies de l'Université ne servent à rien (il insiste beaucoup sur ce point) ; il n'y a que la sobriété, l'économie, l'activité et l'intelligence. » Il n'ajoute pas : « regardez-moi », mais il est peu avisé s'il ne se doute pas que tout le monde comprend ainsi son homélie et que le discours de M. Carnegie est un miroir de poche.

Il y a aussi un *criterium* naïvement choisi qui est intéressant à considérer dans les *Idées de M. Carnegie*. M. Carnegie envisage toute nation connue sur cette planète au point de vue du nombre des millionnaires. C'est sa toise. Il n'y a pas, selon lui, de millionnaires (cela veut dire possesseur d'un million de dollars) en Russie ; il y en a infiniment peu en Allemagne ; il y en a peu en France ; il y en a un nombre satisfaisant en Grande-Bretagne ; il y en a vraiment beaucoup aux Etats. Les Etats sont une bien grande nation.

La satisfaction, naïve et douce, que M. Carnegie éprouve à l'égard de soi-même, peut amuser un instant le psychologue ; mais la nécessité de traduire en français les idées de M. Carnegie, en dehors de la considération précédente, m'apparaît peu.

M. Bonvalot a mis une petite préface en tête du re-

cueil des *Idées de M. Carnegie* et il la clôt par cette pensée : « Je regrette qu'un tel homme ne soit pas français : car il remettrait notre pays sur son axe, s'il est possible. » — Je suis peu suspect de complaisance et d'admiration pour le pays qui m'a donné le jour ; mais j'estime, cependant, que l'homme qui remettra notre pays sur son axe, s'il est possible, aura quelques idées autres que celles de M. Carnegie et un peu plus d'idées qu'il n'y en a dans les *Idées de M. Carnegie*.

E. F.

Henri Ouvré

Le jeune maître que la mort vient de ravir à l'Université de Bordeaux dont il était l'honneur, avait quarante ans à peine. Il disparaît après plusieurs années d'une lutte vaillante et consciente contre un mal implacable. Tous ceux qui ont assisté au développement de cet esprit si souple, si fécond, et si indiscutablement personnel, maudiront, comme nous, le lâche destin qui l'a laissé s'éteindre.

Il reste de Henri Ouvré quatre volumes : une courte et claire étude sur *Démosthène*, œuvre de vulgarisation élégante et lucide, une fort jolie thèse française sur le poète grec *Méléagre*, un recueil d'impressions de voyage *Sur les marches du Temple* publiées tout d'abord dans la *Nouvelle Revue*. Ces trois volumes étaient riches en espérances. Ces espérances ont été réalisées, dépassées même, on peut le dire, dans le dernier livre paru en 1900, livre d'une haute et vigoureuse intelligence.

*
* *

Remarquons en premier lieu, et ceci nous paraît de première importance, que H. Ouvré aura eu, l'un des tout premiers, un rare mérite : celui d'isoler « l'histoire des formes » de celle de « la pensée », de diviser en ses parties naturelles le travail de l'historien de la littérature. Il n'était vraiment pas trop tôt, j'imagine, de s'interroger sur ce qu'il faut entendre par la « littérature », et de se demander si l'unité de son objet ne tiendrait pas exclusivement à celle de sa matière, ou mieux de ses instruments.

On appelle littérature tout ce qui se produit au moyen d'une plume trempée dans l'encre, et fixant à l'aide de cette encre des signes graphiques représentatifs de mots. Mais que sont les mots ? Qu'expriment-ils ? Ils expriment ou des émotions, ou des images, ou des pensées. La fonction du verbe est donc multiple. Il faut parler pour vivre, pour se nourrir, pour se défendre, pour se rassembler, etc... Tout usage de la matière verbale n'est donc pas littéraire. Quand le devient-il ? Quand l'homme se sert du mot comme d'un objet de luxe, quand, par son intermédiaire, il réalise la beauté, soit qu'il la recherche et l'obtienne, ou que, simplement, il y arrive sans l'avoir préalablement cherchée ou désirée. La littérature ne commence qu'avec l'art. Il ne faut point dire ainsi que l'on a coutume : les sciences, les lettres, les arts. Il faut dire : les sciences et les arts, et dans le groupe des arts, faire une place aux arts littéraires.

Une fois ce point éclairci, on ne tarde pas à comprendre que, dans une littérature, ce qui importe avant tout c'est l'étude des formes. Tout art est plastique, même l'art musical. De plus, ces formes ont les unes avec les autres des liens de parenté qui n'ont rien d'imaginaire. L'histoire de la génération de ces formes, tel est, ou paraît être, l'objet propre de l'histoire des littératures, destinée, croyons-nous, à devenir ce qu'elle est essentiellement, une province de l'histoire de l'art. Quant à l'histoire des idées, dont nous sommes si peu disposés à méconnaître l'importance que nous lui souhaitons d'être traitée pour elle-même et séparée de l'histoire des formes, elle me paraît se confondre, ni plus ni moins, avec l'histoire. Si nos actes ne sont que les résultats de nos passions, issues elles-mêmes de nos idées, l'histoire des idées d'un peuple se confond avec l'histoire de ce peuple étudiée, non plus dans ses réactions violentes et intermittentes, mais dans son cours normal.

Ces formes ne s'improvisent pas. Elles sont, chacun le sait, l'œuvre du milieu, du moment, et aussi de la race. L'idée de race est de celles dont on évite parfois de se servir, crainte de s'y asservir. La crainte est salutaire. On a tort de tout expliquer par la race ; on ne peut se passer d'elle pour s'expliquer la naissance, ici d'une *Iliade*, ailleurs d'un *Ramayana*. Maintenant, que l'on s'applique à tenir compte du milieu et du moment, que l'on aille même jusqu'à leur subordonner la race qui pourrait bien résulter du milieu, — attendu que la manière de voir influe sur celle de penser, et que les images dont notre fantaisie se meuble sont avec les choses par lesquelles nos regards sont ordinairement attirés dans une liaison des plus étroites, — rien n'est ni plus sage ni plus circonspect. On a tort aussi sans doute de tout expliquer par le moment et le milieu. Cependant quand il s'agit d'un peuple tout récemment arrivé à la conscience, il est permis de penser que les individus y jouent le rôle de miroirs représentatifs. Et c'est pourquoi les premières œuvres du génie sont, à n'en pas douter, des œuvres collectives.

Et c'est pourquoi l'historien d'une littérature ancienne, telle que la littérature grecque, a le droit de parler des genres littéraires comme s'il s'agissait de lois supérieures au génie individuel et de « réaliser » l'épopée, la poésie lyrique, le drame, le discours. Qu'Eschyle soit né après Homère, ce n'est point là un accident. Qu'après Euripide, la tragédie grecque soit morte d'une presque inanition, la faute n'en est pas à Euripide, même si l'art d'Eschyle a sensiblement dégénéré entre ses mains. Le platonisme, non plus, n'est pas une philosophie issue d'un décret nominatif de la Providence. Et si Platon a composé ses Dialogues à la manière de petits drames, c'est qu'en lui survivait un peu du génie dramatique dont la puissance d'invention venait de s'épuiser.

Autres questions : pourquoi Parménide écrit-il en vers ?

Ouvrez le recueil des fragments d'Héraclite, et vous en apercevrez la raison. Vous vous apercevrez qu'Héraclite ne sait pas écrire en prose. La pensée est dominée par la richesse excessive de son vocabulaire. Son imagination est opprimée par la multiplicité des images, et ne sachant pas lesquelles préférer, il les préfère toutes. D'Héraclite à Platon la pensée grecque s'est affranchie, elle ne s'est pas encore libérée du joug des images. L'histoire a marché du même pas : Hérodote n'est-il pas plus près d'Homère que de Thucydide ?

Il est donc vrai. S'il y a quelque part une évolution des genres, c'est dans l'évolution des formes littéraires de la pensée grecque qu'elle se montre avec le plus d'évidence. Telle est la thèse de Henri Ouvré. Et c'est à l'illustration de cette thèse qu'il a destiné sa dernière œuvre.



Il part des origines et il s'arrête au moment où la littérature des Grecs continue de produire, mais simplement, on le dirait, par un effet de vitesse acquise. Ce moment est celui où il semble que les genres naturels aient épuisé leur contenu, celui où l'on aime mieux aller à la bibliothèque qu'au théâtre, et, au lieu de tirer ses inspirations du spectacle des choses, les demander aux maîtres des grandes époques. La littérature des Alexandrins est une littérature d'imitation, parfois indépendante, mais toujours superficielle. Et c'est pourquoi les derniers représentants illustres de l'esprit grec restent Aristote et Démosthène.

Aussi bien après eux n'apparaît-il pas que la pensée grecque soit au terme de son évolution ? N'est-elle pas allée de la poésie à la prose, de l'image au concept ? Et n'est-ce pas le concept qui triomphe dans les harangues

de Démosthène non moins que dans les écrits d'Aristote, écrits qui sont de véritables « traités » ? Le maître de la prose grecque est l'auteur des *Philippiques*, et voici sous quels traits on nous le représente : « Toujours « ému, souvent attristé, d'humeur changeante, fécond « en trouvailles, il semble, malgré son extraordinaire « application, nous dévoiler les oscillations de son âme. « On dirait un cheval de race dont les flancs palpitent et « les artères battent. Peu de spectacles ont autant de prix « pour l'artiste, car un être qui respire est une merveil- « leuse synthèse, et de plus, comme le mouvement des « sensations est la loi de notre organisme, on affirme trop « peu en disant que les impressions de l'auteur pénè- « trent en nous, elles deviennent nous-mêmes : cette per- « sonnalité nouvelle s'unit à la nôtre, l'entraîne et la maî- « trise avec une violence de plaisir qui parfois confine à « la douleur. On observe des effets analogues dans les « morceaux concertants, lorsque deux mélodies se pour- « suivent et se recouvrent en de multiples dissonances « d'où résulte une harmonie (1). » Ainsi, chez Démosthène, l'orateur est doublé d'un artiste, d'un grand animateur d'idées.

Le livre d'Henri Ouvré s'arrête à Démosthène, parce qu'après lui l'évolution de la littérature grecque change de mode. Au lieu d'une évolution « à formes liées », nous en avons une à formes indépendantes, où tous les genres essaient de renaître, ou plutôt, nous le disions tout à l'heure, de se survivre par l'imitation. L'auteur aurait pu ajouter — il l'a d'ailleurs aussi clairement sous-entendu qu'il est possible — que ces formes indépendantes ne sont plus celles de la pensée grecque. L'esprit alexandrin se sert de la langue des Hellènes ; il n'est plus l'esprit hellène.

(1) *Les Formes littéraires de la Pensée grecque*, p. 525, 1 vol. in-8, de la *Bibliothèque de Philosophie contemporaine*. Paris, Alcan, 1900.



Soutenir que le livre d'Henri Ouvré est parfait d'un bout à l'autre serait faire preuve d'une indulgence inutile. Les livres de ce genre soulèvent plus de questions qu'ils n'en peuvent résoudre. Et c'est rester imparfait que de se questionner, sans être partout en état de répondre. Il n'importe, les problèmes littéraires sont chose aisément transmissible. Et puis quand le semeur a fait sa tâche, le moissonneur est assuré de venir. C'est le semeur qui ne vient pas toujours. Henri Ouvré était de la race des semeurs. Et c'est pourquoi son livre est à lire et à méditer de la première page à la dernière.

Nous voudrions insister maintenant sur l'une des idées maîtresses du livre, celle qui en fut, très probablement, sinon la seule, du moins la principale raison d'être.

Elle remplit la préface et les chapitres d'introduction. Là, notre auteur, procédant par analogies et profitant largement des remarques les plus récentes de la sociologie contemporaine, essaie de nous montrer la pensée sortant de la parole, la parole du geste, et le geste de l'émotion. Il nous est arrivé de dire que les premiers mots de la langue, de toute langue humaine, étaient des interjections fixées par la répétition. Mais qu'est-ce que l'interjection si elle n'est un cri, quelque chose qui peut devenir à volonté du chant ou de la parole, qui en est en tout cas la source commune? Et le cri, qu'est-il, à son tour, s'il n'est pas l'expression d'une douleur ou d'une émotion violente? L'homme sent avant de penser, l'homme chante avant de parler et la musique a devancé la parole. Il n'est guère d'animaux parlants. Il est des oiseaux qui chantent, ce qui s'appelle chanter (1).

(1) N'en pas conclure que les Grecs des temps primitifs s'entretenaient en hexamètres. Ils conversaient en prose dans une prose où dominaient, au

Voilà certes des idées dont on ne peut vraiment dire qu'elles courent les rues. Et pourtant c'est peu de croire que la psychologie la plus élémentaire les autorise : elle va presque jusqu'à les imposer. Dès lors elle en imposera la conséquence la plus immédiate, et qui a toute chance d'être nécessaire, attendu que partout l'histoire la confirme — c'est que la littérature des peuples a débuté par la poésie : témoin les *Védas*, témoin l'*Iliade.*

L'*Iliade* est un chef-d'œuvre. C'est une œuvre de longue haleine. C'est donc une œuvre formée par agglutination, par coalescence. Une imagination comme celle d'Henri Ouvré ne pouvait ici manquer de comparer la lente élaboration des épopées primitives avec la lente construction des cathédrales gothiques. Et la comparaison vient naturellement à l'esprit. Et quand elle est venue, elle met l'esprit en face d'un problème : retrouver les matériaux qui sont entrés dans la composition de l'*Iliade,* reconstituer les premiers genres dont cette *Iliade* est la synthèse : autrement dit, essayer de découvrir les membres de ce vaste corps.

*
* *

Les premiers genres littéraires, c'est-à-dire les « plus anciens groupes de mots qui furent conservés », appartiennent, selon notre auteur, à la *danse chantée* et au *dicton.*

« Des mouvements réguliers, accompagnant des sonori-
« tés d'instruments et des clameurs rythmiques, se retrou-
« vent à l'origine de nombreuses nations civilisées. Je
« citerai seulement les Indiens, les Hellènes, les Italiens

moins dans les premiers temps, les interjections, les articulations fortes et brèves. L'idée d'Henri Ouvré est celle-ci, à savoir que le contenu d'une littérature est un ensemble de formes verbales ayant survécu aux circonstances qui les ont fait naître, en raison de leur intérêt esthétique. Or, les premières formes verbales jugées dignes de cet intérêt ont été ces formes poétiques. Les faits lui donnent raison.

« avant la période romaine, les Germains à l'époque des
« invasions. De même chez les peuples sauvages demeurés
« au premier stade de leur histoire, les Australiens,
« les Andamans, les Botocudos, les Esquimaux et les
« Peaux-Rouges, accomplissent des évolutions où s'unis-
« sent à l'état fruste les trois arts qui procèdent par répé-
« tition, danse, musique et poésie.

« La cause initiale de ces actes ne serait point douteuse,
« s'il fallait, suivant l'opinion commune, les croire religieux.
« Cette idée a nécessairement séduit les théoriciens qu'in-
« téressent avant tout les races indo-européennes. Des
« Védas aux litanies des frères Arvales, en passant par le
« lyrisme piérien, les chants archaïques ont pour but de
« solliciter une faveur divine. Comment, du reste, auraient-
« ils pu se développer en dehors du mythe, puisque le
« mythe, fondé sur l'autorité collective, est alors la forme
« presque unique de la pensée ? Seulement cette argumen-
« tation n'est pas probante, *si le ferment originel de l'art*
« *n'est point une pensée,* un calcul, même rudimentaire,
« mais une *émotion, une secousse des muscles et des nerfs.*
« Dans cette hypothèse, l'agitation et le cri du Barbare jail-
« lissent sans aucun intermédiaire rationnel au plus pro-
« fond de sa sensibilité frémissante, et tel paraît bien être
« le caractère de certaines cérémonies embryonnaires, les
« « corroboris » des Australiens, qui s'émeuvent quand
« ils ont fait bonne chasse, qu'ils reçoivent des étrangers,
« ou simplement qu'ils sont ensemble (1). »

J'ai tenu à citer longuement pour faire sentir la manière de l'écrivain, sa façon d'écrire, et surtout de penser. C'est une façon de penser très large, très facilement rayonnante, d'allure que l'on dirait capricieuse, parce qu'elle prend son élan sans faire les gestes préparatoires, parce qu'elle n'avertit de la direction qu'elle va prendre qu'après

(1) *Les Formes littéraires de la Pensée grecque*, ch. II, p. 31 et 32.

y être engagée déjà. Aussi, pour goûter le charme de ces belles études, qui portent bien au delà de la pensée grecque, leur objet immédiat, il faut s'accoutumer à cette manière de voyager un peu comme on voyage dans les rêves, où l'on va du centre à la circonférence sans longer le rayon, où l'on passe avec une rapidité plus que télégraphique de la Grèce ancienne à l'Australie, de l'Australie équatoriale au pôle nord.

Il faut quelque chose de plus encore : croire, non pas à l'unité de l'espèce humaine, thèse assurément plus difficile à établir que son antithèse, mais à l'analogie des lois de l'évolution humaine partout où il y a des hommes. Cela revient à dire que pour donner raison à H. Ouvré, il faut devancer la science des origines, qui n'est pas près d'être faite, qui ne sera jamais faite, qui est vouée à un devenir sans terme... mais qui se fait pourtant et n'a point plus tôt commencé qu'elle a bouleversé les idées reçues, brisé les vieux cadres, effacé les anciens questionnaires, qu'elle a, en un mot, remanié presque de fond en comble la matière de la curiosité humaine et l'orientation de cette curiosité.



Qu'eussent dit nos vieux maîtres, si on était venu leur parler de « corroboris » et des émotions qui suivent une bonne chasse pour leur expliquer comment ont pris naissance les formes littéraires de la pensée grecque ? Ici nous eussions aimé voir, en face l'un de l'autre, le maître et l'élève qui maintenant se sont rejoints dans la mort, Henri Ouvré et Auguste Couat, celui qu'Ouvré eut pour professeur de littérature grecque à l'Université de Bordeaux. Couat est mort avant l'apparition du présent ouvrage, mais très certainement Henri Ouvré lui a souvent et longuement parlé du livre qu'il voulait écrire, et qu'au sens propre du terme il portait en lui, depuis le moment où il avait eu l'âge

d'homme. Dans ces conversations, n'est-il jamais arrivé à l'élève d'effrayer le maître, par son ton d'assurance en des matières où l'on peut à peine se vanter de toucher au probable ? N'est-il jamais arrivé au maître de surprendre chez l'élève les traces d'une imagination trop décidément romantique pour aborder l'histoire d'une littérature classique ?

Il se peut. Le maître aura eu raison de craindre. Et tout en profitant des avis de ce maître qui, en matière de savoir et de conduite, fut un sage presque accompli, l'élève aura eu raison d'aller de l'avant quand même. Il aura eu la satisfaction, avant sa mort trop prématurée, d'enrichir en même temps et du même coup notre histoire littéraire et notre littérature philosophique. Son livre contient assurément plus d'idées que de faits, mais les faits qui justifient ces idées, sont en nombre considérable, et ils ont passé tous sous les yeux de l'écrivain. Il sera bon, avant longtemps, pour se mettre l'esprit à la mode, de faire la chasse aux idées générales et de se garder de penser dans la crainte de savoir mal. Mais il serait stérile d'avoir lu toute la littérature grecque pour n'en retirer que le douteux plaisir ou de corriger les contre-sens d'un traducteur, ou de réparer les impardonnables bévues d'un inintelligent éditeur de textes. Henri Ouvré pensait avoir mieux à faire. Et il a certes mieux fait.

Nous n'avions pas attendu qu'il eût cessé d'être pour être frappé de son talent, de sa richesse d'information, de son habileté rare à convertir les faits en idées. Avant d'écrire ce qui précède, nous avons relu très attentivement son dernier ouvrage. Nous souhaitons que cet ouvrage devienne pour nos étudiants un livre d'étude et méditation : car ce livre, écrit pour glorifier la pensée grecque, est digne de faire honneur à la pensée française.

LIONEL DAURIAC.

SIENNE

16-19 avril 1903.

C'est en vain que Florence, dans la plupart de ses rues, attire les regards du voyageur sur l'appareil sombre et méchant de ses palais-forteresses, et qu'en dépit de quelques brutales opérations de voirie, elle s'enorgueillit de leur conservation. Ses mœurs sont maintenant trop douces et trop avenantes ; elle ne semble plus s'exercer qu'à plaire ; les monuments de son passé querelleur et violent n'ont plus l'air que d'un décor de parade grandiose, mais inoffensif. On doit faire effort pour se représenter l'état habituel de guerre extérieure ou intestine auquel leurs fondateurs entendirent les approprier. Si l'on tient à cette évocation d'une Florence turbulente, factieuse, assassine, il faut quitter Florence, aller à Sienne. Ici, l'architecture est identique, l'histoire fut la même ; mais du moyen âge à nos jours, pas une pierre de Sienne n'a bougé ; et la sévérité du site, jointe à l'humeur de l'habitant, non seulement favorise mais impose ce retour à plus de cinq siècles en arrière, dans la terreur et la préparation quotidiennes des coups de main.

J'y arrivai fort tard dans la soirée. J'avais désiré que la nuit vînt me surprendre à mi-chemin, qu'elle me fermât les yeux sur les riantes verdures du val d'Elsa. Une lente et visible ascension de la mollesse florentine à la dureté siennoise eût émoussé degré à degré l'effet de leur con-

traste ; et si les ménagements d'une transition ont leurs avantages, n'en profiterais-je aussi bien en redescendant à Florence, par un brillant après-midi ? A la station de Poggibonsi, où la ligne ferrée commence à monter, un orage rompit la sérénité du ciel et épaissit l'obscurité ; je rêvai que les dieux s'agitaient pour la solution du médiocre débat dont mon imagination s'était constituée le théâtre. Pise, Florence et Sienne s'y disputaient ma préférence. En somnolant, j'essayais de balancer entre elles. Mais ce jeu manque d'imprévu. Du consentement universel, la pomme d'or est à Florence, comme à la Vénus de Toscane ; Pise, jalouse, inquiète et délaissée, n'est comparable qu'à Junon ; Sienne, cuirassée et casquée, c'est Minerve. Au vrai, Minerve fut la déesse protectrice de Sienne ; elle y avait son temple sur l'emplacement actuel de la cathédrale, les archéologues l'affirment; et leur assurance soutenait ma pauvre songerie.

Fromentin veut qu'on visite le Sahara en été. Ce conseil est pénible à suivre, mais il est le plus raisonnable. Comme j'y souscrivais, ma providence permit qu'à la porte de cette cité gothique de Sienne, dont une louve hargneuse sur une colonne est l'emblème, je fusse accueilli par les hurlements de la bise et cinglé par des giboulées aussi piquantes qu'une décharge de grenaille. Je frissonnais d'avancer seul, à pied, dans ce repaire, suivant un couloir abrupt, entre des murailles noires et si hautes que les ténèbres m'en cachaient le faîte. De loin en loin, les feux rouges et clignotants des réverbères faisaient briller sous l'averse les briques et les dalles, qui pavent ici toutes les rues, comme des cuirasses d'acier clair, par endroits défoncées et rouillées de sang. Je m'arrêtai sur la place Salimbeni. Elle est encadrée de palais aux façades rébarbatives. Mon hôtel avait lui-même l'aspect d'un quartier général. Vu l'heure avancée et le temps propice, l'hôtelier me demanda, pour ainsi dire, la bourse ou la vie : point de lit, si je ne

m'engageais à sa table. Je tremblai de fuir, de me rejeter dehors, en quête d'un autre coupe-gorge. Il fallut me constituer le prisonnier de ce brave pour trois jours pleins ; mais lui ayant cédé sur tous les points, il me traita ensuite si loyalement que je n'eus pas l'effronterie, mon congé expiré, de partir sans lui faire compliment de son honnêteté.

Au matin, je me lançai en reconnaissance. Dans tous les musées d'Italie, on voit de ces auges de pierre sans couvercle, aux parois extérieures sculptées, qui laissent douter les archéologues si elles furent des baignoires ou des sarcophages. Telle est Sienne à première vue, plutôt sarcophage par un temps maussade. Un labyrinthe de ruelles en pente raide, profonds canaux d'ombre et de fraîcheur dont les corniches à créneaux et mâchicoulis découpent très haut dans le ciel un système analogue de ruisseaux de lumière ; nulle végétation apparente ; pas un pouce de terre visible; pas une trouée, dans cette formidable masse de pierres, qui n'ait l'aspect d'une impassé ou d'un puits à ciel ouvert; pas un lointain où le regard, sans cesse buté et brisé, se délasse à prendre un vol libre; comment s'évader ? Où voir ce tableau de Sienne fenêtrée de jours soudains, « ménagés aux plus beaux points », et bien aérée par des « rues élargies en terrasses, toujours bornées à pic par l'abîme et plantées de trois arbres, d'autant plus précieux parmi tant de pierres ? » J'accusais déjà cette description par Maurice Barrès d'être une poétique imposture, quand une fissure pratiquée dans la paroi de la *via di Cita,* me fit entrevoir la vaste *piazza del Campo*, et son fameux Palais public, de l'aile droite duquel jaillit à plus de cent mètres d'élévation la tour carrée dite *del Mangia* (*mangia,* jaquemart).

Merveilleuse fusée de briques rouges ! tige souveraine de la floraison gothique ! Elle épanouit son bouquet de pierres blanches en fines et vigoureuses consoles à mâchi-

coulis, supportant un encorbellement crénelé d'où sort un campanile couronné de même, coiffé d'une grosse cloche et surmonté d'une hampe au drapeau flottant. Elle émerveillait ce troublant et complexe Vinci, mais pour une raison que je soupçonne de n'avoir pas été d'un ordre purement esthétique, et qu'un Baudelaire seul eût avouée. La dirai-je? c'est toute la moralité du sourire de la Joconde que cette hypothèse met en question... Vinci admirait en cette tour, une prodigieuse *fleur du mal*, une colonne au dieu des jardins telle que la frénésie de l'antiquité n'en pouvait concevoir : car il fallait plus que l'idée chrétienne du péché, il fallait l'imagination satanique du vice, pour voir un hommage à Priape dans ce monument capable, en effet, d'épouser la nue. Il va sans dire que les Siennois sont bien innocents de cette imagination, dont leur belle santé morale les préserve encore. Même nos voyageurs français du XVIIIe siècle n'y voyaient pas tant de malice. Ils n'avaient l'esprit tourné qu'à l'épigramme et au madrigal; ils n'armaient l'Amour que du dard d'une abeille ; et leur goût réglé sur les belles ordonnances du Louvre et de Versailles leur faisait déclarer simplement « affreuses » et la façade incorrecte du Palais public et cette tour disproportionnée : judicieux arrêt, le seul bon et vrai, quoique les considérants en fussent parfois ridicules. Notre admiration actuelle du gothique n'est que faux goût, que romantisme, et, pour parler net, qu'avancement dans la corruption ou retour à la barbarie : mais pouvons-nous faire autrement que de l'admirer? Du moins, ne l'aimons pas trop; ne l'aimons pas surtout au mépris de Mansard; ne l'aimons qu'en exécration de Viollet-le-Duc, qui nous a gâté toutes les œuvres du moyen âge où son épaisse maçonnerie s'est appliquée sous couleur de restauration.

Incontinent, j'ai fait l'ascension de la tour *del Mangia* ; ascension des plus fatigantes, mais nécessaire, le plan

linéaire de Sienne étant susceptible de donner une fausse idée de son relief et de ses environs. On a comparé la disposition de la ville à celle d'une étoile de mer à trois pointes ; cette rhétorique est trop sommaire. Le plan du guide suggère bien mieux ; Sienne y apparaît comme une héroïne en cotte de mailles et en cuirasse, couchée sur le trépied d'un haut pavois que recouvre une immense tapisserie à grands ramages. Pour peu que les souvenirs de ses revers assaillent alors la mémoire, on ne croit même contempler que l'exposition funèbre de son corps tronçonné. Elle a le col tranché au ras du gorgerin (porte *Camollia*); le bras droit, rompu au coude (porte *S.-Barbera*), est légèrement écarté du corps, découvrant l'aisselle (ravin de la *Lizza*) ; la croupe est saillante (porte *Fonte-Branda*) ; la jambe droite est repliée et porte sur le genou (collège *Tolomei*), la gauche est coupée au-dessous du mollet (porte *Romana*) ; à la fourche est la place *del Mercato*... Et si je voulais ajouter à l'horreur de cette image, je dirais que la tour *del Mangia* est une lance fichée dans les entrailles de Sienne et qui la cloue au sol... Mais il s'en faut bien qu'à vol d'oiseau Sienne fasse cette figure de martyre. Une fortune adverse l'a jadis saignée aux quatre veines ; mais elle a repris force et couleur. Son industrie est prospère. Sienne porte avec aisance sa lourde architecture gothique. Pour avoir l'idée de sa topographie mouvementée, imaginez-la entre les sommets de trois collines, comme dans un cratère d'où elle déborde à gros flots de lave refroidie ; la ceinture de remparts qui l'endigue, tantôt suit la ligne de faîte, tantôt glisse à flanc de coteau.

Si active et si bien portante qu'on voie Sienne aujourd'hui, son existence moderne n'a pourtant pas des caractères et des aspects assez nouveaux pour qu'ils dissipent l'obsession de son existence primitive. Cette tour *del Mangia* est une prouesse architecturale dénuée de sens et de

prestige même, si l'on ne réfléchit qu'autrefois elle était mieux qu'un belvédère offrant un incomparable point de vue sur les Apennins et la route de Rome. On n'y peut résister à la griserie évocatrice du passé. Bon gré mal gré, on se laisse aller à voir dans cette campagne plutôt infertile et morne le champ d'une bataille imminente ; à guetter le passage d'un ennemi à tous les défilés de ces monts de marbre aux flancs nus, aux crêtes neigeuses ; à plonger dans le sein de Sienne elle-même le regard d'un partisan qui épie les mouvements furtifs des factions rivales. On s'attend, le jour, à des formations de troupes, à des cavalcades, à des processions, à des jeux violents comme ces courses de chevaux dites du *Palio*, qui se courent encore sur la place *del Campo*, et qui, pour la possession d'une bannière, rallument entre les corporations de Sienne le feu couvé des antiques haines civiles ; et, la nuit venue, on espère que les chevaux caparaçonnés s'aligneront en files innombrables aux lourds anneaux de bronze scellés dans la façade des palais, tandis qu'aux torchères le goudron brûlera, égouttant sur les dalles ses larmes ardentes. On psalmodie des tercets assassins de Dante ; on entend un tocsin dans chaque sonnerie de cloches ; on ne rêve qu'assauts, pillages et massacres ; on partage le monde en guelfes et en gibelins ; on craint en tout rassemblement une échauffourée ; enfin, on ne redescend pas les 412 degrés incommodes de la tour *del Mangia* sans observer que dix hommes résolus et bien approvisionnés la rendent imprenable à une grande armée.

Il ne faut pas omettre toutefois de se mêler, sans y rechercher plaies et bosses, à de pacifiques réunions. Je vis une foire. Pour un tel spectacle, il est bon en voyage de suspendre la visite des musées et toute autre distraction. Une foire qui rapproche paysans et citadins, résume en quelques heures tout l'ordinaire de leurs rapports, fait

ressortir leurs caractères communs et dissemblables, multiplie enfin les exemplaires de l'autochtone les mieux faits pour en représenter le type et les variétés. Mais à la foire de Sienne j'admirai, avant tout, la race bovine. Les poètes et les artistes que les prouesses du taureau Jupiter, ravisseur d'Europe et de Pasiphaë, sont encore capables d'inspirer, ne sauraient prêter à l'animal divin des formes, ni plus galantes, ni plus majestueuses que celles des bœufs de ce pays. Le front d'un homme de grande taille atteint à peine au niveau de leur échine. Leur pelage, d'une blancheur légèrement fauve, les enveloppe d'une lumière rayonnante et dorée. Et comme la coutume est de les atteler, leur tête ignorante du joug porte très haut l'arc géant de leurs cornes, parfaitement digne de figurer celui dont l'Amour armait le maître de l'Olympe, quand il visait au cœur d'une beauté rebelle à ses vœux. Un gros anneau de fer traverse leurs naseaux ; en retroussant leur mufle rose, il ajoute à leur prestance un air sauvage de puissance plutôt domptée et surprise qu'asservie. Les bouviers qui les conduisent ont les traits durs *et même un peu farouches*, le teint basané, la moustache roussie et les cheveux noirs. Droits et cambrés sous la cape, ils m'ont fait ressouvenir des Espagnols qu'en mon enfance je croisais souvent et saluais *de peur* sur les routes désertes de la banlieue oranaise. Leur sobriété me charma. Il n'y a point de cafés à Sienne comme dans les grandes villes d'Italie fréquentées par les étrangers liseurs de gazettes et buveurs. On y traite ses affaires dans la rue, on les y conclut sans trinquer. Le lieu le plus animé alors est un carrefour où aboutissent les trois voies principales de Sienne, entre l'élégante loggia du *Casino dei Nobili* et le café Gréco, vaste salle obscure, basse et nue. A plusieurs reprises, je me réfugiai ici et m'y trouvai seul chaque fois, tandis que la foule stationnait au-devant sous des averses de neige fondue. Sobres de la *gola*, ces

hommes ne le sont pas moins du geste et de la voix. Je les crois dissimulés, riches en feintes, et d'une violence certaine, mais concentrée. Leur piété m'avait édifié, et, sur ce point, je ne revis rien de semblable qu'à Padoue. Vers huit heures du matin, les églises étaient rendues inaccessibles par la sortie à longs flots des assistants à la messe de la Madone.

Et les Siennoises ? On aime à les peindre sous les ailes battantes de la molle bergère en paille de riz. Cette coiffe seyante n'était pas encore de saison. Elles avaient la tête enveloppée d'un grand fichu noir, à bordure imprimée de fleurs rutilantes, noué sur la poitrine. La plupart étaient de cette laideur insignifiante qui n'est la disgrâce propre d'aucun pays. Mais le physique d'une race ne doit être jugé qu'à ses beautés, comme un génie qu'à ses chefs-d'œuvre. Les Siennoises qui sont belles ont le front assez bas et étroit, de longs sourcils, le nez aquilin, la bouche bien arquée et plutôt grande, le menton petit, saillant et arrondi. Leurs cheveux sont noirs et brillants comme leurs yeux. Elles ne sont pas si grandes que fortes. L'ensemble est vigoureux ; la physionomie est énergique. Mais ce n'est là qu'un premier aspect ; au second, je leur ai trouvé du *je ne sais quoi* déjà vu, — mais où ? — A Florence.

A Florence, où, transplantées de leurs coteaux maigres dans une vallée humide, chaude et abritée, elles s'affinent bientôt, blanchissent leur carnation, et, sous la saine enveloppe native, se révèlent des créatures de passion, en tout bien tout honneur s'entend. Le naturel des Florentines est délicat, prévenant, gracieux, un peu grave seulement dans le plaisir même. Les Siennoises, à leur contact, demeurent concentrées et apparemment contemplatives, jusqu'à l'instant d'embrasser quelque extrême parti. Leur sang riche et vif les y prédestine ; et toutes leurs oraisons doivent être des vœux impatients d'agir. Je n'ai pu véri-

fier dans les musées si telles étaient leurs aïeules, quand Sienne avait des mœurs analogues à son architecture. Mais on peut l'apprendre d'autre part. Au reste, sait-on jamais bien, après cinq ou six siècles, où les artistes ont pris leurs modèles? Ici, on n'a guère d'yeux que pour les peintures du Sodoma; or le Sodoma était lombard, et Sienne n'a pas sensiblement altéré son tempérament d'origine, moins passionné que luxurieux. Comparez le portrait supposé authentique de sainte Catherine, par Francesco Vanni, aux nombreuses figures de la même sainte par le Sodoma : le premier a vu la sécheresse et la fermeté de l'ascète ; et si la ressemblance n'est pas réelle, l'œuvre est presque réaliste ; le second a conçu les âpres délices de l'union mystique d'après les molles jouissances de la chair; sa vierge n'adore pas, elle est amoureuse ; elle n'est pas ravie, elle est pâmée.

Mais, Dieu me pardonne ! que ces faussetés perverses du Sodoma sont aimables ! et que la malice du démon y est insinuante ! Car on n'en peut douter : ces peintures sont diaboliques; et ce qu'on y cherche, ce qu'on se délecte d'y trouver n'est que perdition. Les fresques de B. Luini à *S. Maurizio* de Milan; les grisailles d'Andrea del Sarto, si malheureusement vouées à la moisissure dans le cloître du *Scalzo* de Florence ; la suave allégorie religieuse de S. Bellini, aux Offices, et, dans Florence encore, à la *Badia*, l'apparition de la Vierge à saint Bernard par Filippino Lippi, n'ont pas une coloration moins brillante, un dessin moins pur, une atmosphère moins céleste que ces compositions du Sodoma ; mais avouons que celles-ci nous séduisent davantage ; elles caressent en nous la bête ; elles l'idéalisent et lui prêtent visage d'ange ; et nous feignons toujours volontiers d'être les honnêtes dupes de ce beau couvert. Par bonheur, l'innocence, vu son ignorance, peut contempler ces tableaux sans danger ; mais mieux vaut ne pas découvrir le piège à la vertu

mal assurée : elle y retomberait. Pour se convaincre qu'un mauvais sortilège est le secret de cet attrait puissant du Sodoma, et que la sensualité peut être ainsi enveloppée des charmes supra-terrestres de la sainteté, il suffit de s'absorber un instant dans cette vue : alors l'âme vient à reconnaître qu'elle respire l'air de sa faute, au malaise qu'elle en ressent ; cette douceur trop suave l'exténue ou l'irrite à la fin comme une caresse trop prolongée.

Fréquentons d'autres images si nous voulons dégager et mettre en lumière la physionomie *probable* des Siennoises, du XIIe au XVe siècle ; voyons de près les objets de leur vénération ordinaire ; scrutons les visages de leurs héros familiers, pères et frères, maris et amants. En procédant ainsi, je me sentais arrêté de préférence, au Palais public, devant le portrait équestre de Guidoriccio par Simone Martini, et devant les fresques de Tad. di Bartolo représentant la Mort et l'Assomption de la sainte Vierge ; et à la cathédrale, devant le portrait du chevalier di Rodi, un croisé, par le Pinturicchio ; et à l'Académie des Beaux-Arts, devant la fuite d'Enée, par Girolamo Genga. Ce dernier tableau est un des plus suggestifs : que de scènes pareilles Sienne a vécues, livrée aux ravages du glaive et de la torche ! Et puis, interrogeons Dante. Il me semble bien maintenant que les femmes de Sienne, du moyen âge à la Renaissance, ont hésité entre deux types, sainte Catherine et Sapia, et qu'elles les réalisèrent très communément l'un et l'autre.

Sainte Catherine d'abord. Sienne, qui veille sur sa petite maison comme sur le plus précieux de ses reliquaires, n'aurait pas sa mémoire en si grande vénération si elle ne voyait le modèle de ses filles dans cette fille d'un foulon, énergique, aventureuse, visionnaire, ambitieuse des plus hauts degrés de la perfection, et qui parvint à se faire épouser de Notre-Seigneur, après avoir commandé

au pape. Durant les guerres et les séditions, quand les palais de Sienne étaient aux hommes des bastions, des arsenaux et des greniers à butin, ils étaient à leurs femmes des hôpitaux et des cloîtres ; elles y vivaient dans les tribulations de l'absence, du péril et de la tentation, gardiennes du foyer, infirmières sur les remparts, prieuses et pleureuses au pied des autels ; elles s'exerçaient ainsi, dans un sacrifice fréquent et dans la pratique de devoirs plus forts que leur sexe, aux vertus des héroïnes et des saintes ; vierges, épouses, mères, elles étaient abandonnées à leur foi, à leur courage et à leur décision. Mais cette existence qui les portait à être sublimes dans les pires conjonctures, les rendait sans doute peu maniables et même indociles dans les périodes de trêve ou de paix. Sainte Catherine était leur beau côté, et Sapia leur envers.

Sapia, noble Siennoise, avait été exilée à Colle par ses concitoyens, vu son intrigue et l'incommodité de son caractère. Là, elle goûta indiscrètement la satisfaction de les voir mis en pièces par les Florentins. Dante fit sa rencontre au Purgatoire, cercle des envieux. Elle lui conta ainsi son histoire, en levant vers lui, *comme un aveugle qu'on interroge, sa tête aux paupières cousues* : « Je ne pus être sage, bien que j'eusse nom Sapia ; et je ressentis plus de joie du malheur d'autrui que de mon bonheur propre. Apprends à quel point je fus insensée. Mes jours allaient déjà sur leur déclin lorsque mes concitoyens se trouvant près de Colle en présence de leurs ennemis, je priai Dieu de donner à leurs armes le sort qu'il leur voulait lui-même. Ils furent battus et jetés dans les pas amers de la fuite ; et moi, sachant leur déroute, je m'en réjouis si fort qu'élevant vers Dieu mon front téméraire, je m'écriai : « A présent, je ne te crains plus. » J'imitais le merle qui se fie au premier beau temps. Sur la fin de ma vie, je voulus faire ma paix avec Dieu ; mais mes fautes m'auraient inter-

dit l'accès du Purgatoire même, si les saintes prières de Pierre Pettinagno, qui se dévoua tendrement pour mon salut, n'avaient plaidé pour moi ».

C'est l'âme intraitable, jalouse et hautaine d'une Camille qui avoue ainsi l'opiniâtreté de ses rancunes. Sapia en marque du repentir, mais nulle honte. Même elle en appelle hardiment à la justice de Dante, afin que s'il vient à refouler un jour la terre toscane, il honore sa mémoire devant ceux qui l'ont méconnue: « Tu les trouveras, lui dit-elle, au milieu de cette nation vaine qui espère tant de la possession de Talamone, et qui y perdra plus de temps et de vœux qu'à trouver la Diana ; mais les amiraux y perdront bien davantage. » Autant de mots, autant de sarcasmes. Il n'est pas indifférent de les expliquer, tant pour en faire savourer mieux l'atroce malignité, que pour montrer par quels travers les Siennois s'étaient mérité de telles compagnes. Car ceci peut se dire, non de chaque ménage en particulier, mais de toute société en général : tant valent les maris, tant valent les femmes.

Les Siennois pendant longtemps manquèrent d'eau. Cette privation, effrayante dans une cité sujette aux longs sièges, leur avait occasionné une fièvre assez comparable à celle des voyageurs du Sahara et des naufragés en pleine mer : ils ne rêvaient que sources fraîches et intarissables. S'étant persuadé qu'une rivière souterraine coulait sous leurs pieds, ils dépensèrent des sommes considérables à creuser pour sa découverte. Sans la connaître, ils l'avaient appelée la Diana, par provision ; et dès que ce nom fut dans toutes les bouches, on ne douta plus qu'elle jaillît bientôt. Pourtant, la Diana demeura un mythe. Cette déconvenue avérée mit le délire au paroxysme. Lorsqu'enfin l'eau vint à sourdre sur la place *del Campo*, on l'appela fontaine de joie, ou *Fonte-Gaja*, nom qu'elle porte encore. La place *del Campo*, très vaste, a la forme d'une cuvette semi-circulaire. Un hémicycle de palais

privés y fait face au Palais public, bâti en contre-bas. C'est un fort beau lieu de promenade. De temps en temps, en manière d'allégresse, les Siennois inondaient cette piste naturelle, s'y promenaient en barques, et simulaient des combats navals. Ils se crurent bientôt marins, appelés à régner du Rhône au Bosphore. On disait que les mâts des Vénitiens, des Génois, des Pisans, les empêchaient de dormir. Et comme une flottille de plaisance amarrée sur la place *del Campo* ne constituait tout de même pas une escadre et un port, les Siennois acquirent Talamone sur la Méditerranée : leur pavillon y flotta sans prestige.

Pourquoi sourirais-je de ces extravagances ? Les *amiraux* suisses sont en possession d'un ridicule qui messied ici. L'audacieuse entreprise des Siennois a réussi en politique, à la guerre, dans les arts, de plus grandes, louables et difficiles choses que la découverte d'une source et la formation d'une division de galères. Florence donna le jour à Machiavel ; mais Sienne fournit à Machiavel son modèle du *Prince*, dans la personne de Pandolfe Pétrucci, *le Magnifique*, dont le palais subsiste place Saint-Jean, avec des fresques du Pinturicchio. Sienne, deux siècles auparavant, à la tête du parti gibelin, avait écrasé Florence la guelfe à la fameuse bataille de Monte-Aperto ; et si Florence ne fut point détruite de fond en comble, si elle parvint à rétablir son hégémonie aux dépens de sa rivale, ce fut grâce à la pitié de Farinata qui, tirant son épée au milieu du conseil des généraux vainqueurs et joignant d'éloquentes supplications à cette menace, persuada de lui pardonner. Un trophée de cette victoire trop généreuse est encore fixé aux piliers de la coupole de la cathédrale. Mais voyez cette cathédrale elle-même ! Tout le génie grec employé à faire valoir tout le génie chrétien, en littérature, c'est *Athalie ;* en architecture, c'est ce monument. Les dimensions en sont vastes et imposantes. Mais, par la faute du terrain ou du plan, quelque irrégu-

larité à peine perceptible s'y étant glissée, les Siennois décidèrent de jeter par-dessus cette merveille imparfaite une cathédrale nouvelle, dont celle-là n'eût plus été que le transept ; et cette construction, d'une visée sublime, fut ébauchée ! Il en reste debout un portique, grandiose entre tous ceux que la main des hommes a dressés au Dieu des armées. Dieu empêcha pourtant que lui fût rendu cet hommage ; ainsi fut rebuté et confondu l'orgueilleux dessein des fils de Noé. Mais ces ruines, à leur tour, humilient le faible et lâche essor de nos édifices modernes.

Cette volonté innée aux Siennois de toucher aux sommets de la perfection et de la puissance, soutenue par cette promptitude à passer de la résolution à l'exécution, fut cause que, parvenus les premiers et presque d'un trait à la suprématie dans les arts, ils périclitèrent bientôt ; tandis que les Florentins, suivant une gradation plus lente, et bénéficiant des essais de leurs rivaux, renouvelaient, variaient, développaient à loisir leurs procédés et, après avoir égalé les plus heureux dans le gothique, opéraient la Renaissance avec le concours des Pisans. Un esprit de conservation opiniâtre paralysa aussi les Siennois. Mais, d'autre part, leur fidélité à l'esthétique du moyen âge témoigne en faveur de leur endurance et de leur santé. Ils s'endormirent dans cette armure, mais ils ne s'y amollirent point.

Même alors que la guerre et la peste chômaient à Sienne, et que des richesses excessives la dissipaient, ses mœurs ne s'abaissèrent jamais à ces pratiques énervantes qu'une Pompéi et une Capoue raffinaient dans leurs établissements clos. Immodérés en tout, les Siennois s'adonnèrent fort au plaisir ; mais leur manie de l'ostentation et la violence de leur sang ne leur permettaient pas de se débaucher en secret ; or, le vice qu'on publie est toujours moins nuisible que le vice qu'on dissimule. Exemple, ce Nicolas, seigneur de la famille Salimbeni, qui inventa la *costuma*

rica, l'art de faire une chère exquise en assaisonnant les faisans avec des épices. Avec Stricca, Caccia, d'Abasciano, Abbaglioto et d'autres jeunes Siennois, il avait formé une société qui mit en commun deux cent mille ducats et les dépensa en vingt mois à des repas somptueux. La plupart s'y ruinèrent. Mais ces bourreaux d'argent avaient de l'honneur et ne se ménageaient pas eux-mêmes au règlement de leur compte. Leur folie n'était qu'une activité incontinente, une ambition mal tournée de se signaler à leurs contemporains par des prouesses dignes d'attention, sinon de mémoire et d'estime. Lano, ayant perdu de la sorte tous ses biens, s'engagea dans une troupe que la république envoyait au secours des Florentins près d'Arezzo. Cette troupe tomba dans une embuscade, à la *Pieve del Toppo*, et fut à peu près exterminée. Lano pouvait fuir. Mais pour de tels caractères, que valait l'existence sans les facilités de l'illustrer par une grande fortune ? Plutôt que de rentrer dans la misère qui l'avait poussé à ce parti, il fonça au milieu des ennemis et s'y fit donner la mort en la répandant. Une autre espèce de fol fut cet Albert, fils de l'évêque de Sienne, à qui l'alchimiste Griffolin d'Arezzo persuada qu'il saurait s'élever dans les airs. Albert voulut essayer ses ailes. Il devint la fable de Sienne, n'ayant pu seulement, comme Icare, quitter le sol et monter assez haut pour risquer une chute mortelle. Il traîna Griffolin au tribunal de son père qui le condamna au feu ; et la sentence fut exécutée. C'est à propos de ce crédule et cruel jeune homme que Dante s'écrie : « Fut-il jamais hommes plus vains que les Siennois ? Certes non, pas même les Français ! » Ne nous fâchons pas : l'intention du divin poète fut injuste, mais non sa comparaison ; et Dante lui-même réplique à Dante : « Quand on reste couché sur la plume ou sur le duvet, on n'acquiert pas de renommée ; et sans la renommée, la vie de l'homme laisse une trace semblable à celle de la fumée dans l'air et de l'écume sur l'onde. »

Je regrette bien plutôt d'avoir trouvé les Siennois moins ressemblants aux Français qu'aux Espagnols ; cet effacement de nos traits et de nos vestiges n'est point à l'avantage du sang et de l'esprit que nos troupes n'ont pas manqué de dépenser gaillardement pendant le demi-siècle (1493-1555) qu'elles tinrent garnison à Sienne, alliée de notre Charles VIII. Les Espagnols nous en vinrent déloger pour le compte du grand-duc de Toscane Cosme Ier ; et c'est d'eux que les Siennois se souviennent surtout ; c'est d'eux aussi qu'ils m'ont fait surtout ressouvenir. Ainsi le trèfle latin vit au XVIe siècle ses trois feuilles verdir sur l'argile ocreuse de cette attrayante cité ; mais la nôtre, qui s'y maintint le plus longtemps, tomba comme une parasite. Pourquoi l'espagnole fut-elle plus vivace ? Partout où les Espagnols ont passé et si bref qu'ait été leur passage, leur empreinte est restée visible, et ils ont profondément altéré le type indigène. En Flandre, en Franche-Comté, où ils maintenaient peu de soldats et de fonctionnaires, laissant à ces provinces leurs franchises et se fiant à leur loyalisme, le pur type espagnol est encore aujourd'hui commun.... Peut-être, en ce coin d'Italie, la plupart retrouvèrent-ils comme une autre face de leur patrie, et s'y implantèrent-ils comme en climat et en terrain natals ? Ce rouge de Sienne est en effet visible dans leur péninsule ; et mes petits souliers d'enfant en soulevèrent des nuages dans la plaine aride et caillouteuse de Carthagène. La Toscane et la Castille offrent encore d'autres similitudes. Sainte Thérèse ne dit rien d'Avila que sainte Catherine, son modèle affectionné, n'eût pu dire de Sienne : les plus beaux ciels, le plus pur langage, la plus fine culture du goût et de l'esprit ; mêmes complexions actives et prodigues de leurs dons ; mêmes gentillesse et courtoisie des mœurs ; même ardente foi ; âmes également passionnées d'honneur, de puissance et de gloire...

Je n'ai rien dit encore de la vertu poétique et sentimentale du paysage siennois ; c'est qu'on n'en jouit bien qu'après les visites des musées, des églises et des palais, en ces heures de loisir que l'approche du départ emplit de mélancolie et d'appréhension. Faites ou refaites alors le tour des remparts, à la tombée du jour. On va de terrasse en terrasse, dominant les divers aspects de cette campagne où le rocher de Sienne épanche les sources cachées et refoulées de sa grâce et de sa douceur. A l'épaulière de son armure, Sienne porte une gerbe de fleurs et de feuillages, à longs flots de rubans, qui est la promenade de la *Lizza*. De la terrasse de *S. Domenico* à l'éperon du fort *S. Barbera*, la Lizza développe ses allées et son esplanade au-dessus d'un large et profond ravin en amphithéâtre, dont les gradins d'argile rouge sont cultivés en vergers. Sauf sur cette corniche, l'intérieur de Sienne n'a point de parterres d'agrément ; on n'y a guère d'ombrages que ceux que projette sa végétation de pierres taillées, ogives et rosaces sur la frêle tige des meneaux, palmettes et quintefeuilles rampantes sur la frise des corniches, colonnes, piliers et balustres qu'enlace la vigne et que l'acanthe surmonte. Quand, de loin en loin, par-dessus un mur, un acacia se hausse et penche vers la rue une branche errante, la vue de ce prisonnier est une surprise à la fois si aimable et si poignante qu'on voudrait embrasser sa captivité et tenir à ses pieds pour enchanter son ombre, quelque amoureux colloque où se mêlât son frémissement. L'âme, exaltée par les leçons dures et fortes que lui vient de prodiguer Sienne, et endurcie un moment à son contact, ressent tout à coup ses meurtrissures ; elle aspire à goûter sa fatigue, à défaillir un peu, à suivre à l'écart une rêverie confuse et sentimentale. Pour essayer de réagir, j'allai m'asseoir sur la place *del Mercato*. Iraisje à Rome ? Devant-moi fuyait à perte de vue vers la ville éternelle, sous les derniers traits du jour, la perspective

dorée, rose, verdoyante, de la campagne siennoise. Mais le violent désir que j'avais eu pendant vingt années de visiter la Rome des empereurs et des papes, n'avait plus de prise sur mon âme pareille, en cet instant de faiblesse et de lassitude, à ces vapeurs que le vent traverse, effiloche et n'entraîne pas. Ma mémoire elle-même se refusait à me parler le langage sublime et vivifiant de l'épopée ; seule la Rome voluptueuse et décadente des poètes et des esclaves, seul le pervers et brillant prestige de sa félicité obtenait de moi un soupir et des vœux. Mais cette félicité n'est plus ; on ne va plus à Rome avec le cœur lâche d'un élégiaque ; et le lendemain, je rentrais à Florence.

DAUPHIN MEUNIER.

Mariucha

Le 16 juillet dernier fut représentée à l'Eldorado de Barcelone *Mariucha*, comédie en cinq actes de M. B. Pérez Galdós. Le succès fut grand pour l'auteur et ses interprètes. Le public barcelonais était le premier à entendre cette nouvelle œuvre d'un des maîtres incontestés du roman et du théâtre contemporains en Espagne ; il sut s'en montrer reconnaiesant. Mme Guerrero jouait le rôle principal. Elle y a donné une nouvelle preuve de l'intelligente souplesse de son beau talent. On a du reste épuisé à son égard toutes les ressources du vocabulaire de l'éloge. Par sa distinction comme par sa réputation, Mme Guerrero n'est pas sans nous rappeler Mme Bartet. Elle jouit même en Espagne d'une faveur plus grande encore. C'est qu'au delà des Pyrénées on ne voit briller sur la scène aucune autre étoile de pareille grandeur. Aucune artiste ne s'y rencontre qui soit Madrilène comme Mme Réjane est Parisienne. On n'y trouve pas davantage une tragédienne qui, privée de sa voix d'or, demeure pourtant la Princesse de l'attitude et la Reine du geste, ou, si vous aimez mieux, la Princesse du geste et la Reine de l'attitude. Mme Guerrero n'est donc pas appelée sans raison l'Incomparable et l'Unique, puisque aussi bien elle n'est pas seulement l'actrice aimée, mais encore, quand l'Amérique ne la réclame pas, la directrice toute-puissante du théâtre espagnol. Elle offre enfin aux envieux cette merveilleuse ressource, aussi vieille sans doute que les

premières représentations dramatiques, d'attribuer au jeu d'un acteur tout le succès d'un excellent confrère.

C'est ce qui n'a pas manqué d'arriver pour *Mariucha*. Il en est qui ont présenté le triomphe de Mme Guerrero comme une sorte d'échec pour M. Galdós. Il en est d'autres, et c'étaient heureusement les plus nombreux, qui ont apporté dans leur jugement plus de sincérité et d'impartialité. La critique madrilène, en général, s'est montrée assez sévère pour *Mariucha*, mais elle a donné de son sentiment des raisons qui étaient bien des raisons et non pas des rancunes. M. Galdós ne les a point acceptées de bonne grâce. Croyait-il que Madrid lui en voulait de lui avoir préféré Barcelone ? Ou, tout simplement, ne supporte-t-il pas plus la critique que les auteurs dramatiques d'à peu près tous les temps et de presque tous les pays ? Il ne nous est pas indifférent, en tout cas, qu'un homme de cette valeur ait attaché à sa dernière œuvre une importance spéciale. A supposer qu'il se fût trompé, son illusion n'en serait pas moins instructive.

La noble famille de Alto Rey est à bout de ressources. Elle s'est retirée à Agramante dans le vieux palais qu'elle a vendu pour un morceau de pain et où le nouveau propriétaire lui cède gratuitement les meilleures habitations. Le marquis, d. Pedro de Guzmán, compte, pour échapper à la misère, sur l'appui de l'Etat et sur la situation lucrative qui sera sans doute accordée à son fils Cesáreo. En attendant, il cherche de tous côtés à emprunter sur son crédit épuisé. La marquise, d. Filomena, met tous ses espoirs en Dieu ou plutôt en la très sainte Vierge du Rosaire pour le manteau de laquelle elle se prive même du nécessaire. Elle ne sait pas comment daignera se manifester la faveur divine. Pourtant, elle se rappelle avec émotion que l'hiver dernier son fils avait un moment fréquenté la maison d'une veuve américaine puissamment millionnaire. Ce « Potosi à figure humaine », cette Teodo-

linda, pour l'appeler par son nom, vient d'acheter à Agramante d'énormes propriétés. Elle a fait préparer dans son parc une fête vénitienne, et elle apporte elle-même son invitation à la famille de Alto Rey. Le marquis et la marquise sont sous le poids de tristesses qui leur interdisent toute réjouissance. Cesáreo doit repartir le soir même pour retrouver un ministre, mais il a le temps d'échanger avec Teodolinda quelques mots qui nous laissent supposer sans peine que la rupture n'est pas définitive entre la veuve coquette et le jeune homme ambitieux. Maria, ou plutôt Mariucha, comme on l'appelle familièrement, est donc chargée d'aller, en la compagnie de la femme du maire, d. Vicenta Pulido, porter l'hommage de la très noble et très ruinée maison de Alto Rey aux millions de l'Américaine à l'aspect « rastaquouère » (*sic*). Cette perspective est loin de lui sourire. La fille de d. Pedro et de d. Filomena n'a pas hérité des préjugés de ses parents. Elle aime les humbles et les petits, elle s'intéresse à la vie des paysans et aux ressources qu'ils tirent de leur pauvreté active. Elle souffre de voir son père s'abaisser à écrire des lettres quémandeuses. Et le premier acte se termine sur le cri de son désespoir : « La mort, seigneur, donne-moi la mort, ou enseigne-moi comment nous devons vivre ! »

Cet enseignement lui est donné par un marchand de charbon installé dans un magasin qui donne sur la cour du vieux palais de Alto Rey. Il est vrai que ce marchand de charbon n'est pas un Auvergnat, je veux dire un Galicien ou un Asturien quelconque. Il se fait appeler León, mais il s'appela Antonio Sanfelices, et il est le neveu du marquis de Tarfe. Sa jeunesse fut plus folle qu'il n'est permis à un homme riche et bien né. Il a fait pis que dépenser sottement sa fortune ; il s'est laissé compromettre dans une affaire de faux. Son oncle a fait arrêter les poursuites et désintéressé le plaignant, mais depuis

lors il n'a plus voulu le connaître, et il est mort sans lui avoir pardonné. León, abandonné à la plus noire misère, a senti naître en lui l'homme nouveau. A travers les épreuves les plus rudes, il a marché à la conquête du pain quotidien, et, par son travail acharné comme par sa scrupuleuse honnêteté, il s'est mis à la tête d'un commerce qui a prospéré. Il fera face demain à une grosse échéance, mais aujourd'hui il ne peut rien distraire de la somme amassée pour maintenir son crédit auprès de la compagnie minière. Voilà la dure réponse que, par horreur des explications sentimentales, il fait sans détour à la demande d'emprunt que Mariucha lui apporte de la part de son père. Mariucha a écouté l'histoire de León avec un intérêt grandissant. Ce noble charbonnier lui apparaît comme un conquérant d'un nouveau genre, plus moderne, mais non moins glorieux. Et cet exemple est pour elle la meilleure des leçons. Dépouillant avec ses vêtements de luxe les fausses délicatesses et les vains orgueils de sa caste, elle vend à doña Vicenta Pulido, dont la robe n'a pu partir à temps de Madrid, la belle toilette parisienne qu'elle avait mise pour aller à la fête de l'Américaine. Mariucha, elle aussi, va devenir une femme nouvelle. Et c'est pourquoi, restée seule avec sa servante Cirila, elle adresse, en élève reconnaissante, un bonsoir ému au maître dont la figure s'est noircie, mais qui s'est fait une âme blanche.

Deux mois après, le vieux palais de Alto Rey compte un magasin de plus. On y vend des dentelles nouvelles et des fleurs artificielles, et les unes et les autres y sont de bon goût et bon marché. Mariucha a mis en révolution Agramante qui, pour parler comme son maire, voit monter chaque jour le flot du luxe. Grâce à elle, le marquis et la marquise ne connaissent plus la misère, mais le brusque changement de leur situation les surprend et les inquiète. Ils souffrent avec peine que leur fille se

livre au négoce, et ils ne peuvent croire au miracle de sa généreuse activité. Profitant d'une courte absence, ils fouillent dans ses tiroirs, et ils trouvent sur son livre de comptes des indications qu'ils ne s'expliquent pas ou qu'ils ont peur de trop s'expliquer. Ne lisent-ils pas, en effet : « Argent du ciel... tant. — Reçu de León... tant.— Donné à León... tant. » ? Comment soupçonneraient-ils que cet argent du ciel est celui-là même que la dévote marquise avait remis pour des œuvres de piété à d. Rafael, le curé de la paroisse ? Et comment ne partageraient-ils pas les défiances de leurs excellents amis à l'égard des relations commerciales de León et de Mariucha ? L'orage gronde sur la tête des deux jeunes gens qui ont voulu marcher au grand jour sur le chemin de la vie moderne. C'est un télégramme qui est chargé de le faire éclater. Cesáreo annonce qu'il épouse les millions de Teodolinda. Extase religieuse chez la marquise ; joie sénile chez le marquis, qui se sent tour à tour une âme nouvelle d'agriculteur et d'ambassadeur. La fortune du frère change étrangement la situation de la sœur. Le charbon est menacé d'une baisse effroyable.

Sur l'esplanade de l'ermitage du Christ, en présence de d. Rafael, Mariucha et León s'avouent en toute sincérité la loyale inclination qui les pousse l'un vers l'autre, et ils se jurent un éternel amour. Le prêtre approuve la noblesse du sentiment qui les unit, mais il ne croit pas qu'ils puissent triompher des obstacles qui se dressent contre eux. Les deux jeunes gens n'en persistent pas moins à affronter la lutte. C'est Mariucha qui l'engage la première contre l'autorité de son père et la tendresse de sa mère. En vain leur rappelle-t-elle qu'auprès d'elle ils ont mangé un pain plus honorable que celui de l'Américaine, de la fille du marchand d'esclaves. Le marquis et la marquise iront où ira le fils qui a redoré le blason de la famille. Avec douleur, mais avec fermeté, Mariucha

déclare alors qu'elle n'est plus leur fille et qu'elle ne relève plus que d'elle-même. Et elle s'éloigne, suivie par d. Rafael.

Plus terrible encore est la bataille livrée contre León par Cesáreo. Le futur époux de Teodolinda est déjà le « cacique » d'Agramante, c'est-à-dire que l'administration et la justice locales sont ses très humbles servantes. Et il en profite pour annoncer à celui qui s'appela Antonio Sanfelices que, s'il s'obstine à vouloir entrer dans sa famille, on reprendra son procès et on saura bien le maintenir en prison assez longtemps pour lui ôter le goût de la vie. Avec une sérénité parfaite, León lui répond qu'il se juge absous par sa propre régénération et que, sûr de l'amour de celle qu'il aime, il est prêt à subir tous les supplices et toutes les iniquités. Mariucha, à son tour, vient affirmer à son frère qu'elle accompagnera partout León, dans la honte comme dans la souffrance et dans la mort. D. Rafael fait mieux encore. Malgré la défense du maire, il se prépare à marier les deux victimes des préjugés du passé et de l'injustice sociale. Cesáreo passe alors de la haine à un sentiment plus cruel encor : Mariucha est morte pour lui ; comme morte, il la pleurera. Et, tandis qu'il amène à la gare le marquis et la marquise dont la tendresse n'a pu vaincre l'orgueil, le prêtre appelle à l'autel improvisé dans l'appartement de León les deux jeunes gens en qui palpitent l'espoir du présent et le souci de l'avenir.

Telles sont, dans l'ordre même où elles se produisent, les principales phases de l'intrigue de Mariucha. Il faut bien reconnaître qu'elles ne se succèdent pas sans quelque lenteur. L'exposition n'est achevée qu'au second acte, et, si l'on voit bien le pourquoi de plus d'un dialogue un peu longuement raisonneur, il est fâcheux que des explications nécessaires restent des explications et ne se transforment guère en émotions. Lorsque enfin l'action

est engagée, ses diverses péripéties ne sont point dramatiques dans le sens vulgaire du mot. Sans doute, puisqu'il s'agissait de peindre la vie contemporaine et d'enseigner les véritables principes qui la doivent diriger, il ne convenait pas de faire appel aux complexités romanesques d'une autre époque ni aux surprises tragiques singulières ou rares. Mais convenait-il d'user d'un procédé aussi commode et aussi factice que le mariage d'un jeune « hidalgo » ruiné avec une veuve américaine enrichie ? Il fallait, pour que la pièce fût possible, que, dès la fin du troisième acte, Cesáreo disposât à Agramante d'une autorité arbitraire. N'aurait-il pas suffi, pour l'en revêtir, d'un changement de ministère, ou, plus simplement, d'un de ces actes de favoritisme que le gouvernement espagnol n'a à envier à aucun autre ? La présence et l'attitude de Teodolinda au premier acte ne contribuent pas peu à donner à l'intrigue une froideur qui ne s'échauffe ensuite ni autant ni aussi souvent qu'on le désirerait.

Cette impression est d'autant plus regrettable que presque tous les personnages manquent, peu ou prou, de vie et parfois même de vraisemblance. Je ne parle que pour mémoire des rôles secondaires, qui sont assez insignifiants. Cirila est une servante dévouée à ses maîtres comme le sont au théâtre toutes les servantes dévouées. L'argot de Menga ne fait pas d'elle une originale vendeuse au marché, et le plébéien enrichi Corral n'ajoute aucun trait nouveau à la peinture dramatique du parvenu. Ni eux, ni le maire, ni le juge municipal ne sont marqués au coin de cette vérité espagnole dont l'empreinte est souvent si vigoureuse dans les romans de M. Galdós. Les autres personnages sont presque exclusivement consacrés et, par suite, sacrifiés à la thèse qu'ils sont chargés de représenter.

Par opposition à Mariucha en qui doit resplendir la simplicité du vrai, il faut que Teodolinda soit coquette et sottement vaniteuse ; et elle est coquette, en effet, plus

encore qu'il ne convient à la maturité de son âge, et elle est sotte et vaniteuse, au delà même de ses cinquante millions. Au marquis de Alto Rey est échu le rôle de nous faire voir les préjugés de la noblesse espagnole contre le négoce et contre l'égalité sociale. Il les étale, en effet, et non sans quelque naïveté. Mais en quoi est-il don Pedro de Guzman plutôt que tel autre grand seigneur ruiné? C'est ce que nous ne devinons guère à l'entendre. et ce n'est pas à M. Galdós qu'il faut apprendre qu'au théâtre un personnage n'est représentatif de quelque chose qu'à la condition d'être d'abord représentatif de quelqu'un. On en peut dire presque autant de doña Filomena. Si peut-être elle est plus finement dessinée que son noble époux, on sent trop qu'en elle la femme et la mère ont reçu de l'auteur l'ordre de s'effacer devant l'aristocratique dévote. Quant à León, il a beau nous donner sur sa biographie les détails les plus précis, il ne nous éclaire pas beaucoup sur son âme. Ce n'est pas un «caractère», c'est un « rôle ». Il n'est pas jusqu'à Mariucha elle-même qui ne tienne avec une perfection inquiétante l'admirable emploi d'être le symbole vivant de la vérité vraie. Elle commence par sentir avec la plus pure délicatesse, elle continue en pensant avec la plus raisonnable justesse, et elle finit par vouloir avec la plus imployable fermeté. Et cela est bien, cela est même trop bien.

Que dirai-je enfin du curé don Rafael? Celui-là est vraiment merveilleux, si merveilleux que bon nombre d'Espagnols prétendent ne l'avoir jamais rencontré chez eux et qu'ils demandent qu'on le leur tire à plusieurs milliers d'exemplaires. Car il n'est pas seulement plein de mépris pour l'autorité civile, ce qui ne le distinguerait guère des prêtres de plus d'un pays. Mais, s'il fait le procès du « caciquisme », ce n'est pas pour l'abaisser aux pieds du pouvoir ecclésiastique. Il se soucie de son évêque comme une religieuse du Bon Pasteur d'un simple M. Turinaz. Il se fait gloire de pratiques au moins dangereuses et il affiche

des idées quelque peu révolutionnaires. Il raille agréablement la dévotion de la marquise de Alto Rey; il vole même la sainte Vierge, pour prêter au commerce de Mariucha l'argent destiné à son beau manteau brodé. Il ouvre toutes grandes les portes de sa maison à une jeune fille en rébellion contre ses parents; et ce n'est pas pour l'enfermer ensuite dans un couvent, c'est pour la marier avec un presque faussaire repenti. Je sais bien que, s'il agissait autrement, c'en serait fait du dénouement de *Mariucha*. Mais, ou je me trompe fort, ou M. Galdós avouerait lui-même que don Rafael n'a pas été peint d'après nature. Il est le prêtre espagnol tel qu'il serait, s'il voulait plaire à l'auteur d'*Electra*.

Que vaut donc la thèse pour l'illustration de laquelle ont été conçus les divers personnages de *Mariucha*? Vous me dispensez, n'est-ce pas? de toute réflexion préliminaire sur l'utilité ou les inconvénients qu'il y a pour un auteur à tirer son drame de l'idée même qu'il veut discuter. C'est là une question qui n'a pas cessé d'être à l'ordre du jour depuis Dumas fils jusqu'à M. Brieux, mais je crois bien qu'on a dit sur elle à peu près tout ce qui se pouvait imaginer de raisonnable ou d'absurde. Je dois cependant vous faire remarquer que la pièce à thèse est, en Espagne, bien moins usitée et usée qu'en France. C'est une injustice, sans doute, de refuser à la comedia de l'âge d'or le mérite d'avoir su parfois porter la pensée. Je n'en veux pour preuve que *La Vida es sueño* (1) de Calderon, qui met en scène une idée philosophique avec une vigueur souvent saisissante. Il n'en est pas moins vrai que le public espagnol a surtout demandé au théâtre national qui exprimait toute son âme, non pas une matière à réflexion, mais des spectacles du mouvement le plus varié, et des peintures de l'amour et de l'honneur dont la violence ne laissait pas

(1) La vie est un songe.

d'être superficielle, puisqu'on y voyait briller des lueurs fulgurantes plutôt qu'une lumière sereine et continue. M. Galdós pouvait donc se flatter d'être original en un genre dont l'évolution est loin d'être achevée en son pays. L'a-t-il été en effet? Pour peu qu'il soit au courant du mouvement dramatique dans l'Europe contemporaine, le lecteur étranger sera tenté de répondre non. Que l'homme puisse racheter par son activité consciencieuse les égarements de sa jeunesse, cela n'est guère nouveau sous le soleil, ni même à la lueur des chandelles. Que la noblesse et les préjugés de son orgueil appartiennent à une génération passée et déjà morte, il serait assez oiseuz de compter les fois où cette vérité a été exprimée sur la scène depuis Augier jusqu'à M. Octave Mirbeau. Que la loi de la vie moderne soit le travail, c'est le dogme essentiel d'un évangile dont Zola n'a été ni le premier, ni le dernier apôtre. Et lorsque enfin, après avoir accompli le devoir du labeur infatigable, Mariucha proclame le droit de l'individu à disposer librement de lui-même, elle se souvient, sans s'en douter peut-être, de la Nora de M. Ibsen.

Est-ce à dire que M. Galdós se soit trompé sur l'importance de sa comédie? C'est précisément ce que je ne crois pas. Vous pensez bien qu'il trouverait aux observations précédentes des réponses qui ne manqueraient pas plus de justesse que d'intérêt. Le succès même de son œuvre est la meilleure preuve de sa valeur dramatique. Il ne prouve pas cependant que *Mariucha* ait l'originalité savoureuse de la plupart des *Episodes nationaux*, ni qu'elle offre l'intérêt passionné d'un roman contemporain comme *Doña Perfecta*. — Mais, s'il ne faut pas la mettre sur le même rang, il n'en résulte pas du tout qu'elle soit inférieure. Elle a des mérites qui ne sont pas moins considérables, pour ne pas être du même ordre. Elle prêche, en effet, et avec éloquence, les idées qui sont le plus nécessaires à l'Espagne d'aujourd'hui. Elle essaie de faire passer sur

cette terre, où la tradition du moyen âge garde encore tant de puissance, un peu du souffle de l'esprit moderne. Le marquis et la marquise de Alto Rey ne sont pas des caractères vigoureusement tracés ; mais les défauts qu'ils personnifient sont des défauts bien espagnols, ce sont les vices mêmes par lesquels s'explique la décadence d'une race qui ne se relèvera qu'en s'en guérissant. Le « caciquisme », c'est-à-dire la corruption administrative, est l'ulcère rongeur qui pourrit toutes les forces vives de ce généreux pays. La dévotion mal entendue est l'entrave la plus forte à la diffusion du progrès scientifique. Les héros de l'Espagne, ce sont encore les saints et les « conquistadores ». A ces figures d'un autre âge, il est urgent de substituer d'autres images et un autre idéal. Il n'est que temps que l'Espagne apprenne à connaître et à admirer les volontaires du labeur quotidien. Celui-là mérite bien d'elle qui enseigne à mépriser le luxe des dimanches pour honorer le confortable de tous les jours, à ne plus compter sur les injustes faveurs de l'État, mais sur son propre et loyal effort, à préférer enfin à la manifestation d'une piété puérile l'œuvre régénératrice d'une activité intelligente. *Mariucha* est mieux qu'une bonne comédie, c'est une œuvre patriotique.

E. MARTINENCHE.

Depuis que ces pages ont été écrites, *Mariucha* a été jouée, non sans succès, à Madrid au *Teatro Español*, et M. Pérez Galdós, dont on ne sait s'il faut plus admirer le talent ou la fécondité, a fait représenter sur le même théâtre une nouvelle pièce, *El Abuelo*, qui a été pour lui un véritable triomphe. (J'en dirai bientôt quelques mots aux lecteurs de la *Revue Latine*.) E. M.

L'Administrateur-Gérant : E. FROMANTIN.

Poitiers. — Société Française d'Imprimerie et de Librairie.

TROISIÈME ANNÉE N° 4 25 Avril 1904

La
Revue Latine

DIRECTEUR : Emile FAGUET

Deux billets inédits de Chateaubriand

On sait qu'après la Révolution de 1830, Chateaubriand séjourna quelques mois à Genève, — exactement du 23 mai au 13 octobre 1831. Les deux billets qu'on va lire datent de cette époque de sa vie. Ils ont été adressés par Chateaubriand à un écrivain genevois, philosophe et poète, Petit-Senn, qui a été en relations avec la plupart des hommes de lettres français ses contemporains. L'existence m'en a été signalée par mon savant et obligeant collègue, M. Eugène Ritter, professeur à l'Université de Genève. J'en dois la communication à M. Charles Binet, ancien notaire et petit-neveu du destinataire, qui a bien voulu, sur la prière de M. Ritter, m'en faire parvenir une copie. Je remercie ces deux messieurs de leur complaisance.

Je crois ces lettres inédites. Ou plutôt, pour être tout à fait exact, je sais qu'un fragment de l'une d'elles a été cité dans un article assez ancien de la *Bibliothèque Universelle* sur Petit-Senn (1).

(1) Emile Julliard, *le Nouveau Philosophe de Genève : Petit-Senn* (*Bibliothèque universelle*, avril 1889). — Voir aussi sur Petit-Senn une

Elles n'ajouteront rien, je ne le sais que trop, à ce que nous savons de Chateaubriand. Mais le dernier trait m'en paraît admirable, et je ne suis pas assez barbare pour ne pas m'efforcer de le tirer de l'oubli.

I

A Monsieur Petit-Senn, Rédacteur du Journal de Genève, *Membre du Conseil Souverain.*

Genève, 5 juin 1831.

J'ai déjà lu, Monsieur, avec un extrême plaisir, les deux petits poèmes que vous m'avez fait l'honneur de m'envoyer. Je vous félicite, Monsieur, de rire avec grâce; nous avons perdu en France ce talent que Voltaire a laissé dans votre pays.

Recevez, Monsieur, je vous prie, avec mes remerciements les plus empressés, l'assurance de ma considération très distinguée.

CHATEAUBRIAND.

II

Au même.

Genève, 12 juillet 1831.

J'ai déjà lu, Monsieur, une partie de vos descriptions poétiques. Vous avez peint avec vérité les beaux paysages suspendus autour de votre berceau.

Je vous remercie infiniment, Monsieur, d'avoir mêlé

étude de Marc Monnier dans ses *Poètes de Genève* (Paris, Fischbacher) : Marc Monnier y cite une lettre de Victor Hugo à Petit-Senn, qui n'a pas été recueillie dans la *Correspondance* du poète.

mon souvenir au souvenir de votre patrie. Les Muses sont hospitalières et il suffit d'être un suppliant pour trouver azyle à leurs foyer et protection à leurs autels.

CHATEAUBRIAND.

Encore une fois, ces deux billets ne renouvelleront assurément pas l'idée que nous nous formions de Chateaubriand. Mais ils nous prouveront une fois de plus qu'il savait remercier avec infiniment de grâce et d'esprit, et que, dans les moindres lignes tombées de sa plume, on retrouve, avec le grand air du gentilhomme, le style éclatant du poète.

VICTOR GIRAUD.

Essai sur l'éducation des femmes (1)

M. Gréard a donné une nouvelle édition de *l'Essai sur l'éducation*, de Mme de Rémusat.

Comme tout ce que fait M. Gréard, cette édition est établie avec un soin, une curiosité diligente, un souci d'être complet et de tout éclairer, qui sont à n'y rien souhaiter. Une longue étude, d'abord, sur Mme de Rémusat, sa vie, ses mœurs, ses tours d'esprit; puis des rapprochements multipliés, sans l'être au delà des bornes de l'utile, entre le texte de Mme de Rémusat et tout ce qui a pu et dû l'inspirer (Cicéron, Rousseau, Montaigne, Fénelon, etc.). Surtout rapprochements perpétuels entre le texte de *l'Essai sur l'éducation* et le texte des lettres de Mme de Rémusat à son fils. Et ceci était essentiel; ceci jette une vie extraordinaire et inattendue dans *l'Essai sur l'éducation*, qui, sans ce secours, en manquerait quelquefois un peu. C'est un service signalé que M. Gréard a rendu là à Mme de Rémusat, et c'est un tour très spirituel qu'il a joué, je ne dirai pas à ses détracteurs, car elle n'en a pas, mais à ceux qui n'appréciaient pas assez *l'Essai sur l'éducation*. Entouré, encadré et vivifié ainsi, il paraît une œuvre de premier ordre, surtout une œuvre non seulement sincère, mais toute pleine d'âme et frémissante de la sève d'un cœur qui s'épanche. C'est la première fois que je lis *l'Essai sur l'éducation* avec charme et il me semble même que c'est la première fois que je le lis.

(1) Par Mme de Rémusat, nouvelle édition avec étude et commentaires par M. Gréard, chez Hachette.

Cette femme avait beaucoup d'esprit, comme chacun sait; mais elle avait aussi un très singulier bon sens. C'est une femme du XVIIIe siècle, revue et corrigée par la Révolution et l'Empire. Elle est née en 1780, et par conséquent elle a été élevée par Rousseau; mais, très raisonnable de son naturel, et douée du sens de l'observation et du sens du réel, sur ce fond de sensibilité, de lyrisme et d'enthousiasme, qu'il n'est pas mauvais d'avoir et de garder si l'on ne veut pas être une simple Mme du Châtelet, elle a mis beaucoup d'expérience, beaucoup de savoir des choses et même de science des choses, beaucoup de réflexion et de sens de la mesure.

Elle a traversé la Révolution et sait ce que c'est qu'une crise d'optimisme. Elle n'en est pas devenue pessimiste pour cela; mais elle ne donnera jamais dans la confiance en la nature et dans la perfectibilité indéfinie et croira toujours que l'homme est très mêlé de mal et de bien.

Elle a vu, et de très près, le premier empire, et elle sait ce que c'est qu'une crise d'égoïsme et d'insatiable « volonté de puissance ». Elle n'en est pas devenue « pacifiste » intempérante, mais elle en est devenue très prudente et amie des solutions modérées.

Elle a beaucoup causé avec Napoléon et avec Talleyrand et, pour une personne d'esprit, je ne sais pas s'il y a pu avoir jamais une meilleure école que cette double école, le scepticisme spirituel tempérant la fougue audacieuse et, ce qui est utile aussi, l'intelligence tempérant le génie.

De tous ces enseignements : Rousseau, Révolution, Empire, Empereur et Talleyrand, un esprit est sorti qui était presque la sagesse même et qui était au moins la mesure et la prudence unies à une grande bonté et bienveillance persistantes jusqu'au bout.

Le fond premier reste, assurément. On voit assez que Rousseau ne la lâche point et qu'elle ne l'abandonne pas non plus, prisonnier qui ne veut pas échapper à son premier

vainqueur. Elle l'a sans cesse dans l'esprit ; elle déplore qu'on « ne le lise plus ». On le retrouve dans cette idée, à quoi elle tient, que la femme est un être subordonné, qu'elle n'est nullement l'égale de l'homme, que « sa destinée la place au second rang », que la solitude « qui n'est pas bonne pour l'homme serait mortelle pour la femme », que la femme « est faite pour la dépendance ». Et tout cela est plein de *Sophie*, le livre le plus antiféministe qui ait été écrit.

Elle suit encore Rousseau quand elle met en vive lumière cette idée, reprise depuis par Spencer, qu'il faut former la jeunesse surtout par l'habitude de la réflexion et de l'expérience personnelle, « qu'il faut laisser un enfant errer et faillir quand ses fautes, exemptes d'un danger grave, lui donneront une leçon frappante » plus forte que toutes les leçons du monde. « La réflexion, c'est la vie de l'âme. » N'imposez pas des préceptes, « suggérez des solutions » ; ce qui revient à dire, et c'est une très belle et très profonde parole pédagogique, et Spencer n'a pas trouvé mieux, « qu'il faut mettre dans l'éducation de la liberté. »

Mais elle a une répulsion de sentiment et de raison pour tout ce qui est artifice et mensonge dans toute la méthode de Rousseau. Elle ne croit point qu'il faille, devant l'enfant, faire semblant de chercher, comme il cherche véritablement lui-même, « feindre d'ignorer ce qu'il ignore et faire sous ses yeux le mal, comme il le fait lui-même par impuissance de commencer par le bien. Ce serait donner à l'enfant une étrange idée de la vie... » Et cela signifie, ce qu'a toujours ignoré Rousseau, parce qu'il y avait en lui un fond de dissimulation, qu'il faut dans l'éducation autant de sincérité que de liberté.

Elle signale avec douleur les contradictions de Jean-Jacques et elle en démêle la cause ou une des causes. Jean-Jacques demande que la femme soit instruite, « un esprit cultivé rendant seul le commerce agréable, » et un « homme

qui a de l'éducation ne pouvant point prendre qui n'en a pas », et ensuite, ou auparavant, « *par suite du parti pris d'attaquer également et de tous points les méthodes reçues*, il nous raconte que Sophie n'a jamais eu d'autre livre dans les mains que Barême, et qu'elle n'a lu *Télémaque* que par hasard. »

Elle proteste, cette fois, remarquez-le, contre le fond même de Rousssau pédagogue, quand elle rejette comme une niaiserie dangereuse la fameuse « éducation attrayante : » « Jamais, dit-elle, un enfant à qui on n'aura présenté ses devoirs et ses occupations qu'environnés des images du plaisir, ne sera préparé aux mécomptes et aux sécheresses de la vie ».

On ne sait pas pourquoi, tout à côté de cette ligne si juste, elle écrit celle-ci qui forme un peu contradiction avec celle-là : « *Emile* est un livre dont toute la pratique est insensée, mais dont la théorie est admirable. » Il me semble bien que l'éducation attrayante est le fond même de la théorie de Rousseau. Peut-être Mme de Rémusat s'explique-t-elle soi-même dans ce passage, excellent du reste en soi, et qui a quelque chose de définitif : « Rousseau prétend ramener l'homme à la nature par l'artifice, à la vérité par le paradoxe, et, pour le rendre honnête, il le rend incapable de tout. C'est sur ce point que je me sépare de lui... *Mais il ne s'est pas mépris dans son intention générale* [très bien ; mais l'intention, ce n'est pas la théorie], il n'a pas eu tort de chercher hors des conventions de la société et dans la nature même, la raison et l'honnêteté ; l n'a pas eu tort de croire que pour instruire son élève il fallait l'*émouvoir et l'éclairer*. »

Tant y a que pour Mme de Rémusat le fond, l'éducation doit être : liberté, appel à la réflexion personnelle, sincérité. Le programme est admirable.

C'est ainsi, par application excellente de ses principes, qu'elle répudie énergiquement la plupart des moyens d'é-

ducation qui sont constamment employés, parce qu'ils sont indirects et factices, comme ceux de Rousseau, ce qui fait qu'on lâche, très naïvement et en s'en félicitant de tout son cœur, la proie pour l'ombre. La page est d'une bien fine psychologie. Ecrite il y a près de cent ans, elle paraît d'hier. On la croirait détachée de Spencer, et Spencer même est moins pénétrant et délié : « Il existe un faux système dont il est très difficile de se défendre dans l'éducation. *Il semble que la tâche du bien à faire soit mesurée pour les enfants*, et qu'ils doivent *dans un temps donné* avoir accompli une certaine *somme de devoir*. Et pour leur faire achever leur besogne, tous les moyens paraissent bons : l'intérêt, la crainte, l'orgueil, l'avarice. [Elle oublie la jalousie, sous le beau nom d'émulation.] On a recours à tout. A quelque prix que ce soit, on veut obtenir d'eux de la bonne conduite, et quand on a réussi on compte avec complaisance les devoirs qu'ils ont remplis, les fautes qu'ils ont évitées. Mais qui vous dit qu'ils aient eu les vertus ou seulement les bonnes intentions que supposent (à vos yeux) leurs bonnes actions? Qui sait même? *Ces bonnes actions, peut-être les avez-vous obtenues de leurs vices*. Ils ont été studieux parce que vous les avez menacés ; mais c'est vous qu'ils craignent et non l'étude qu'ils aiment. Ils ont été charitables ; mais ils avaient l'espoir de quelque récompense, et pour prix d'un secours qui n'est pas même un bon mouvement, vous les avez rendus vains et intéressés. Voilà où conduit la manie d'avoir des enfants bien sages... »

Et voilà une analyse singulièrement vive de ce principe de Mme de Rémusat que j'appelais, après elle : la liberté dans l'éducation.

Et c'est parce que dans l'éducation il faut aussi être *sincère* que Mme de Rémusat se moque plaisamment de ces parents, par exemple, qui, ayant une fille jolie, s'appliquent de tout leur cœur à lui dire qu'elle est laide, comme si elle

ne devait pas apprendre de vingt autres qu'elle est jolie, et dès lors conclure simplement et avec pleine raison, qu'elle est jolie et que ses parents sont menteurs. « Il ne s'agit pas de faire une belle femme humble. La nature l'a dévouée à l'orgueil. Il faut s'en servir et l'appliquer bien [mal écrit; cela veut dire sans doute : il faut se servir de sa beauté même et appliquer bien les idées qu'elle en peut tirer]. Fournissez à votre petite fille les occasions de bien faire, vantez-lui d'une manière sentie ce que son caractère offre de louable, et ne laissez échapper aucune occasion de lui démontrer qu'il vaut mieux être bien sage que bien belle; car la beauté qui fait qu'on reçoit un compliment dans la rue, n'empêche point d'être mise en pénitence et de s'aller coucher triste et mécontente de soi... »

C'est par cette même foi en la sincérité que Mme de Rémusat, quoique avec réserve et surtout en glissant sur ce point avec une rapidité qui marque qu'elle a peur de s'y brûler les pieds, a le courage de dénoncer l'habitude que l'on a de laisser les jeunes filles dans l'ignorance et de se d'autant plus féliciter qu'elles y sont davantage; habitude qui est, à mon avis, d'une sottise ineffable; que sans doute, il ne faudrait pas remplacer par les brutalités du système exactement contraire, mais à laquelle, à la rigueur, je préférerais le système contraire, même sans tempérament. Mme de Rémusat dit ici le mot juste, le mot mesuré, mais juste précisément parce qu'il est mesuré, et que je suis particulièrement heureux qui soit dit par une femme et par la femme la plus honnête du monde :

« Il y a en France un genre d'évidence qu'on redoute extrêmement pour les jeunes filles... Quelques mères, qui se vantent de leur donner la connaissance du monde, commencent par le leur raconter; puis le leur font voir seulement par le côté de ses plaisirs. D'autres, plus sévères et dont toute l'étude est de le cacher, ordonnent une retraite absolue, ne permettant pas qu'on assiste au spectacle,

avant le moment d'y jouer un rôle. « Une fille, disent-elles, ne saurait trop ignorer. » *Sans doute, il faut écarter de sa jeune imagination tout ce qui pourrait la souiller; mais de l'entière ignorance du mal peut résulter une sorte de niaise ignorance qui ne deviendra jamais de la vertu et qui ne suffira pas à conserver à une femme cette pureté qui ne doit pas la quitter au milieu de la société même.* » — Et j'ai à peine besoin de dire, puisque vous voyez bien que vous avez affaire à une femme intelligente, réfléchie, infiniment dressée et armée par l'expérience, qu'en éducation Mme de Rémusat donnerait toutes les théories, doctrines, méthodes, préceptes, maximes et leçons pour un fétu, si on la pressait un peu et que, comme tous les sages, elle sait bien que l'éducation, c'est l'exemple. L'éducation est une suggestion; il n'y a de suggestion forte que par l'exemple. L'éducation est une excitation à imiter. Apprendre, c'est imiter, l'homme étant, avant tout, un animal imitateur. Elever les enfants se réduit donc, tout compte fait, se réduit presque, si vous voulez, à vivre correctement devant eux. Fonder les leçons sur l'exemple et préparer les leçons par l'exemple, tout est là, à tel point que, l'exemple donné, la leçon est presque inutile et ne doit consister qu'en un bref commentaire de l'action que l'enfant a eue sous les yeux. Mme de Rémusat expose cela très bien :

« Les premières réflexions des enfants sont plus excitées par les exemples qu'on leur donne que par les paroles qu'on leur adresse [aussi bien, les enfants ce sont des yeux ouverts et des yeux braqués; et ils ne sont sensibles qu'aux *choses vues*]. Pour agir sur eux on croit que le meilleur moyen est de leur parler; on devrait encore préparer de longue main les discours qu'on leur adresse par des faits qu'on aurait l'attention de reproduire sous leurs yeux. Je voudrais qu'une mère commençât par rendre sa fille témoin de toutes celles de ses actions que celle-ci peut comprendre et qui renfer-

ment une intention morale et chrétienne; je voudrais qu'elle agît alors de manière à exciter la curiosité [inutile : l'enfant est toujours à l'état de curiosité excitée]; qu'il fût question devant elle du devoir *à l'occasion* de ce qu'elle aurait vu; et qu'ainsi elle fût dès l'abord initiée à cette première liaison d'idées que toute créature *doit faire* quelque chose ici-bas et que ce quelque chose, c'est le bien ».

Il y a du fatras, ou tout au moins de l'indécis et de l'inutile dans cet *Essai*. Mais des deux cents pages sur lesquelles il s'étend on en tirerait une centaine qui ont été dictées par la raison éclairée de l'expérience et qui révèlent la femme réfléchie qui a traversé les trois époques de l'histoire (Louis XVI, Révolution, Empire) les plus fécondes en fortes leçons.

Emile Faguet.

La conquête de Jérusalem (1)

Ce volume est très inégal : il est brillant et il est plat ; il est éloquent et il est ridicule ; il est puissant et il est grotesque ; il est large et presque grand et il est mesquin. — Il est aussi de tous les tons : il est réaliste jusqu'à la caricature genre Champfleury et il est lyrique à la manière du *Voyage en Orient* de Lamartine. Il n'a qu'une caractéristique qui soit commune à toutes ses parties : c'est que partout il manque de goût.

Il n'est pas indifférent pourtant ; car il y a des marques de talent, et il convient qu'il soit signalé.

Il vise à la théorie et aux grandes idées. La pensée générale en est celle-ci, que le christianisme et en particulier le « christianisme des pauvres », le protestantisme, que l'auteur a en horreur, est abominable et qu'il faut en revenir au paganisme et au naturalisme païen. Ces idées peuvent être défendues, comme toutes les idées ; mais il faudrait qu'elles le fussent par quelqu'un qui serait à peu près capable de comprendre, même partiellement, ce que c'est que le paganisme et le christianisme, et l'auteur, absolument impuissant à toute idée générale, n'a aucune conception ni du christianisme ni du paganisme, si ce n'est celle-ci, peut-être rudimentaire, que le paganisme, c'est l'érotisme, et le christianisme, l'hypocrisie.

Le drame est dans la lutte entre un époux qui, né catholique, devient païen au contact de l'Orient, et une épouse qui, diaconesse protestante, reste protestante, après une courte lune de miel un peu voluptueuse. Ce drame, du

(1) Par Myriam Harry (chez Calmann-Lévy).

reste, n'est qu'une *situation* et non pas un drame, puisqu'il ne produit rien du tout, l'épouse mourant d'un accident et l'époux se tuant du regret de l'avoir perdue, ce qui étonne d'abord et ensuite va directement contre la thèse. Il n'y a pas l'ombre de composition, ni de suite, ni d'enchaînement dans ces quatre cents pages.

Les caractères, sauf, un peu, celui de la diaconesse, du reste pâle, sont inconsistants. Le héros est incompréhensible. Il est savant, voluptueux, sans volonté, sans âge et surtout nigaud. On ne voit ni sa faculté maîtresse, ni la logique même de sa niaiserie. Il est insaisissable. L'héroïne, qui a plus d'unité, et qui est à peu près dessinée, n'est qu'une esquisse, et, presque, n'est qu'une formule.

Ce qu'il y a de supportable dans cet ouvrage, c'est quelques paysages assez nets et assez vigoureux ; — quelques descriptions réalistes de *Jérusalem petite ville*, avec ses cancans, ses intrigues et ses luttes ridicules de partis, Jérusalem-Molinchart ; et l'on sent que cela a été vu de près, doit être très exact, et cela nous repose des éternelles descriptions romantiques, extatiques et essoufflées de Jérusalem ; — enfin quelques types secondaires, en caricatures et en charges : pasteurs protestants, femmes de pasteurs protestants, *mercantis* levantins.

Le style, toujours entaché d'affectation et d'application intense, aussi artificiel que possible, n'est pas sans mérite. Je ne cesserai jamais de répéter que le style naturel est le meilleur; mais qu'il y a des styles artificiels, comme celui de Paul-Louis Courier et de La Bruyère, qui ne sont pas précisément à dédaigner.

J'engagerais l'auteur à ne plus s'aviser de faire semblant d'avoir des idées, à ne plus s'essayer, aussi, à faire le roman poème épique ; et à nous donner des impressions de voyage, où il réussit, et des croquis de roman comique, où il n'est pas loin d'exceller.

E. F.

Index de Sainte-Beuve [1]

Voici un volume qui manquait et qui était tout à fait nécessaire. On sait qu'il existait un index excellent en 450 pages, dressé par Ch. Pierrot, des *Causeries du Lundi*, des *Portraits de femmes* et des *Portraits littéraires* de Sainte-Beuve ; qu'il existait un index excellent aussi, et à mon avis encore meilleur, dressé par M. Anatole de Montaiglon, du *Port-Royal* de Sainte-Beuve. Restait à faire un index analogue, et aussi bon, des *Nouveaux Lundis*, des *Portraits contemporains* et des *Premiers Lundis*. C'est cette lacune, très considérable, que M. Victor Giraud, professeur de littérature française à l'Université de Fribourg en Suisse, directeur de la *Revue de Fribourg* et collaborateur, du reste, comme vous savez, de la *Revue Latine*, vient de combler.

Sa *Table analytique* des *Premiers Lundis*, *Nouveaux Lundis* et *Portraits contemporains* était réclamée par tous les travailleurs ; car, comme il le dit très bien, « une bonne part de l'œuvre critique de Sainte-Beuve serait à peu près inutilisable pour eux » sans ce secours. Tantôt on lit Sainte-Beuve, tantôt on le consulte et on ne l'aura jamais assez lu, et l'on trouvera tous les jours une nouvelle occasion de le consulter. Pour le consulter il faut un index. Il y a bien, je le sais, un index mental que tous ceux-là possèdent qui ont beaucoup fréquenté un auteur, et rien ne remplace cet index-là ; mais si rien ne le remplace, il faut

(1) Table alphabétique et analytique des *Premiers Lundis*, *Nouveaux Lundis* et *Portraits contemporains*, par V. Giraud (chez Calmann-Lévy).

convenir aussi qu'il est insuffisant. Cela est si vrai que moi, qui pratique Sainte-Beuve depuis quarante ans au moins, j'avais, il y a quatre ou cinq ans, senti le besoin de me faire sur papier un index personnel, *ad usum domesticum*, au moins des *Nouveaux Lundis*, et je l'avais commencé et poussé assez loin. Je n'en ai plus besoin maintenant, dont je suis bien aise, et je n'ai plus besoin de le continuer, dont je suis plus aise encore.

Celui de M. Victor Giraud est fait avec un soin extrême et, je ne dirai pas est complet, jamais un index n'étant complet, mais est très copieux et très exact. J'en suis bon juge, le pratiquant depuis six mois et n'y ayant encore trouvé qu'une lacune importante et que deux fautes, rien de plus, jusqu'à présent. C'est un très bon signe. La lacune, c'est Catulle Mendès oublié. Or, M. Catulle Mendès est un homme considérable; et Sainte-Beuve a parlé de lui (N. L. X, 119) et M. Mendès n'a pas été très content de la manière, un peu rapide et détachée, à la vérité, dont Sainte-Beuve a parlé de lui. Voilà des raisons pour que le nom de M. Mendès entre dans un index de Sainte-Beuve.

Les deux erreurs que j'ai relevées jusqu'à présent, c'est page 81 : « Mot de Barante sur lui [Benjamin Constant] X, 469 ». Il faut lire « X, 462 » : Du reste, page 20, à l'article de Barante, il y a, exactement : « Rectification de son mot sur Benjamin Constant, X, 462 ».

Enfin page 135, article Gaudin (Félix), je lis : « Les poésies chrétiennes, N. L. X, 118. — Edite les chefs-d'œuvre de Desportes, XIII, 272 ». Pardon ! Ce n'est pas le même ! Il y en a deux, confondus ici en un seul. Il y a Félix Gaudin, auteur de *Poésies chrétiennes* dont Sainte-Beuve a parlé, N. L. X, 118, oui ; et puis il y a Paul Gaudin, que j'ai bien connu, qui n'était pas très chrétien, qui a édité les chefs-d'œuvre de Desportes, qui a fait un gentil livre sur *le Rondeau, le Triolet et le Sonnet*, qui était un homme charmant et dont Sainte-Beuve dit (N. L. XIII, 272) : « M. Paul

Gaudin, qui fait de jolis vers, n'a voulu donner que les *Chefs-d'œuvre* de Desportes dans un petit volume de facile et agréable lecture. »

Voilà tout ce que j'ai trouvé à relever dans ce volume de 380 pages. Ce n'est qu'une expérience, mais elle prouve déjà qu'il ne doit pas y avoir beaucoup de fautes ni de lacunes graves. Je félicite et remercie M. Victor Giraud de son dévouement aux lettres. C'est un bel acte d'abnégation de dresser un index, et je sais combien cela coûte de temps, d'efforts et de soucis.

E. F.

Théories et Impressions [1]

Recueil d'articles très intéressants et qu'on regretterait fort qui fussent perdus ou difficilement retrouvables. Plus quelques parties, considérables, qui sont inédites.

Presque point de politique ; un peu pour varier et pour que le Jules Lemaître tel qu'il est depuis sept ans ne paraisse pas étranger à un volume qu'il publie en 1904. On s'étonnerait. Je recommande à cet égard les quelques pages très remarquables et qu'aurait signées Renan, après avoir commencé par les écrire, intitulées *Un nouvel état d'esprit*. C'est l'état d'esprit de tout Français, à mon avis, qui n'est pas dominé par les passions à la fois très basses et très bêtes. Je reconnais que c'est l'état d'esprit de la minorité. Encore je n'en sais rien ; car la majorité de ceux qui votent est une majorité très faible à compter les votants et n'est pas la majorité des électeurs ; et, du reste, cela m'est égal.

Je signale parmi les articles littéraires *Tqurister d'autrefois*, qui est charmant et qui met en vive lumière les progrès, parmi nous, du sentiment de la nature depuis le milieu du XVIIIe siècle jusqu'à nos jours. Cela est très finement vu et dans une juste mesure, sans que l'auteur donne dans cette absurdité qui consiste à croire que le sentiment de la nature date de Jean-Jacques Rousseau. La vérité est que ce sentiment, moins son excès et moins son ostentation, a toujours existé dans notre littérature depuis, au

(1) Par M. Jules Lemaître (Société française d'Imprimerie et de Librairie).

moins, le xve siècle et n'a guère eu qu'une éclipse et courte, c'est à savoir de 1700 à 1740 environ. Il suffit d'avoir lu deux cents prosateurs et trois cents poètes pour le savoir, d'où suit qu'on s'étonne qu'il y ait quelqu'un qui l'ignore.

Quelques contes ou fantaisies comme *Conte de Noël* et *l'Histoire d'une merveilleuse*. L'histoire d'une merveilleuse ou, plus exactement, d'une thermidorienne, est d'une exactitude merveilleuse elle-même. C'est une suite de notations, comme on dit de nos jours, d'une précision absolue. On me dirait qu'il n'y a pas un mot d'invention et que c'est un manuscrit retrouvé et simplement abrégé, *extrait*, comme disaient nos pères, que je n'en serais pas étonné plus que cela. Il y a notamment une page qui pourrait être intitulée en manchette : « Comment la pudeur vient aux femmes », qui est d'une vérité excellente. Comment vient-elle ? me direz-vous. Eh ! mon Dieu, comme l'esprit vient aux filles. Il n'y a rien de plus simple. Encore faut-il le découvrir, ou plutôt l'analyser avec finesse.

La moitié environ du volume ressortit aux *Impressions de théâtre*. Etude sur Rutebeuf ; sur les *Contents* d'Odet de Turnèbe ; sur le Cid dans le *Romancero* ; sur le plus retentissant des dramatistes du xviie siècle, sur celui qui a eu les plus grands succès de tout le grand siècle, je veux dire Corneille, c'est-à-dire... Thomas Corneille ; car l'autre n'a eu qu'un succès de jeunesse, ce qui prouve que le succès est la vraie mesure du mérite ; étude sur Gresset que l'on oublie trop, que l'on ne connaît ou ne rappelle que comme auteur du *Vert-Vert* et qui cependant, entre Le Sage et Beaumarchais, a fait la seule grande comédie de *caractère* et en même temps de *mœurs* de tout le xviiie siècle, moins son premier commencement et son extrême fin ; sur le théâtre de la Foire ; sur cet imbécile de Sébastien Mercier qui n'a aucun talent, mais qui est intéressant parce qu'il a montré une chose, qui est qu'un âne peut avoir du succès, non pas seulement lorsqu'il porte des reliques, mais aussi

quand il les brise. Curieux aussi, ce Mercier, à un autre point de vue. C'était un *paradoxeur* qui croyait à ses paradoxes, comme quand, par exemple, parce que Lavater reconnaissait le caractère des gens à regarder leur tête, il assurait qu'on démêle le caractère des personnes en regardant leurs pieds. Comme sujet de chronique, c'est assez drôle. Ne dit-on pas d'un pleutre : « c'est un pied plat » ? Trait de lumière. Seulement Mercier était toujours sérieux. Le paradoxe n'est bon que quand il fait dire à un lecteur : « Et quand on songe que cela pourrait être soutenu sérieusement ! » et à un autre : « et qu'alors ce serait stupide. »

Enfin je recommande un chapitre d'histoire documentaire du plus haut intérêt. Un honnête magistrat municipal de Montargis, qui vivait en 1789-1795, bon républicain du reste et d'ailleurs juste assez intelligent pour voir net et point assez pour imaginer quoi que ce soit, a fait un journal de ce qui se passait à Montargis et de ce qui passait par Montargis (troupes en marche, convois de prisonniers, etc.) à l'époque que je viens de dire. M. Jules Lemaître a retrouvé ce livre de raison et nous le donne en ses parties les plus instructives. Il n'y a rien de plus intéressant et rien qui renseigne et éclaire mieux sur l'histoire — faits, idées et mœurs — de cette époque.

Le nouveau volume de M. Jules Lemaître, varié, copieux, curieux, intelligent, malicieux, élevé et écrit... par lui, est un des meilleurs qui soient partis de sa main.

E. F.

Ernest Renan en Bretagne [1]

La *Revue Latine* a publié un chapitre très intéressant de ce livre si étudié, si appliqué, d'une érudition diligente, prudente et sûre. Le livre remonte aux ancêtres connus, les plus éloignés, du maître armoricain. Il nous montre cette race énergique de pêcheurs et de marins, que Renan lui-même, avec son orgueil doucement habillé de naïveté, nous présentait et nous peignait comme ayant économisé pendant des siècles leurs facultés intellectuelles pour en faire bénéficier Ernest. Il nous montre ensuite Renan écolier et son « évolution » de Lannion à Tréguier, de Tréguier à Bréhat et de Bréhat à Paris (Saint-Nicolas-du-Chardonnet, direction Dupanloup). Il nous montre ensuite Renan breton soit au « Dîner Celtique » où sa verve bretonne, en face surtout de Jules Simon (et Renan était un Breton-Gascon et Simon était un Breton-Normand, et c'était un grand spectacle), se réveillait, se ranimait, pétillait comme vieux cidre et était de saveur rare ; soit en Bretagne même, aux retours qu'il y faisait, en ses séjours à Rosmapamon, en ses pérégrinations à Tréguier, à Quimper, à Lannion, à Pontivy, à Lorient. Tout cela est singulièrement intéressant, par la précision des détails, par le réel et le vivant de toutes les descriptions, de toutes les notations et de toutes les peintures. et cela a une importance considérable, même au point de vue de l'idée

(1) Par René d'Ys, chez Emile Paul, 100, rue du Faubourg-Saint-Honoré, Paris, 1904.

générale que l'on doit avoir de Renan. On peut ignorer de Chateaubriand qu'il est Breton. Chateaubriand est surtout un peintre décorateur. On peut ignorer de Jules Simon qu'il est Breton. Jules Simon est surtout un orateur insidieux, insinuant, souple et gracieux. On peut ignorer de Le Sage qu'il est Breton. Il pourrait être de la banlieue parisienne ; on peut même dire qu'il en devrait être. Il ne faut pas ignorer, ni de Lamennais ni de Renan, qu'ils sont Bretons. L'orgueil, même enveloppé de bonhomie, l'entêtement, même orné de souplesse de forme, l'idéalisme irréductible, sans cesse renaissant, sont chez tous les deux, quelques différences qu'entre eux il y ait, signes ineffaçables de race, et à ceux qui sont ainsi le déracinement ajoute quelque chose, mais n'ôte rien. Le livre *Renan en Bretagne* était donc de ceux, assez rares, qui doivent être écrits, qu'il faut écrire. M. René d'Ys s'est acquitté de ce soin d'une manière excellente, à satisfaire les plus difficiles et à instruire les plus informés.

E. F.

Silvio Pellico

(A propos du cinquantenaire de sa mort)

L'Italie vient de commémorer pieusement le cinquantenaire de la mort de Silvio Pellico. La plupart de ses grandes revues ont tenu à honneur de célébrer le rôle fameux que joua cet écrivain, à la veille du *Risorgimento*. On a rappelé sa vie très douce, très pure, assez différente, somme toute, de celle que vécurent la plupart des héros de l'indépendance. On a cité des traits charmants de son existence modeste et de sa captivité, — une des plus célèbres qui soient au monde. C'est peut-être le moment où il convient de dessiner une fois encore un portrait de l'auteur de *Le Mie Prigioni*, ce livre immortel et fort peu fréquenté, que l'on lit une fois dans la vie, vers la seizième année, et dont on ne garde par la suite, dans la fièvre de l'existence intellectuelle de ce temps, qu'un souvenir aimable, très peu littéraire et encore moins en rapport avec l'importance qu'il eut réellement, entre l'heure où il parut et celle où l'Italie se trouva unifiée.

I

Silvio Pellico était né le 31 janvier 1789, à Saluces. Son père, d'après la simple énumération de ses professions et des talents divers qui furent siens, ne devait pas être un esprit médiocre. Au moment de la naissance de ce fils, Onorato Pellico était employé des postes piémontaines ; mais il ne demeura pas longtemps attaché à cette administration, puisque l'enfance de Silvio s'écoula à Pignerol, où les siens avaient acheté une filature de soie. Sa mère, qui

s'appelait Margherita Fournier, appartenait à une famille de Chambéry. Il y a dans ce simple relevé d'un état civil plus qu'un document biographique ; car, s'il ne convient pas aujourd'hui d'accorder une foi illimitée aux théories du milieu, il est néanmoins intéressant de remarquer que la race du poète appartient à la tradition la plus pure qui reconstitua l'Italie moderne. Saluces et Chambéry, deux des villes les plus chères à la monarchie savoisienne, berceau autour duquel on chantait la vieille chanson nationale qui devait vibrer sans cesse aux oreilles de l'enfant... Et si l'on songe que son enfance s'écoula, par une de ces ironies inimitables de la destinée, au pied de la forteresse de Pignerol, on trouve dès ces premières années de cette vie douloureuse tout un raccourci des inclinations et des épisodes les plus saillants qui la marquèrent.

Onorato Pellico était un homme simple, un de ces bons bourgeois distingués que connurent toutes les sociétés de l'Ancien Régime, en Europe. Il avait le respect des choses anciennes, vénérait les institutions antiquement établies et se plaisait à cultiver les belles-lettres, à ses heures de loisir. Les postes de l'Etat lui paraissaient les plus enviables, encore qu'il ait essayé une fois au moins dans sa vie de se confier à l'initiative ; il détestait toutes les idées nouvelles que soufflait un mauvais vent, venu de France : il jugeait qu'un bon chrétien peut faire son salut à l'ombre des vieux régimes et y rencontrer ce règne de la justice et de la liberté, qui n'est profitable que lorsqu'il est sagement maintenu. Il composait des poésies et donnait le goût aux siens de cet art sacré. Dans le cœur de ses six enfants, il sema les premiers germes de ces idées et de ces préférences qu'au soir de sa vie Silvio Pellico devait répandre à son tour, dans ses *Devoirs des Hommes*, après sa récolte personnelle achevée. Puis il confia l'éducation de ce fils, en qui il semblait avoir mis toutes ses complaisances, à un vieux prêtre de son choix, don Manavella.

Dans ce milieu modeste et charmant, l'écolier se forma très vite. On était venu habiter Turin, et cette ville, mieux située, favorisait la croissance de cet esprit. Avec son frère Luigi, Silvio s'essaya bientôt à l'art dramatique, incité à de telles inclinations par les plaisirs mêmes qui lui étaient le plus familiers. Les parents donnaient de petites assemblées d'enfants où l'on jouait les plus belles pièces anciennes et modernes. Le vieux précepteur mettait dans les mains du jeune homme ces poèmes d'Ossian, qui furent la bible du romantisme. De la sorte, il arriva l'événement auquel n'échappe guère une jeunesse qui se respecte. A la grande joie d'Onorato Pellico, Silvio mit au monde une tragédie en vers, inspirée par le pseudo-poète des brumes écossaises, dans laquelle il versa pêle-mêle les premières indications de son génie naissant, un pastiche ossianesque et les sentiments romanesques qu'il éprouvait à l'égard d'une petite amie, Carlotta, avec laquelle il jouait toutes les œuvres de ce répertoire enfantin. Il avait alors une quinzaine d'années environ...

II

Evidemment, c'étaient là des dispositions indéniables. Mais vers cet âge il paraît un certain nombre de jeunes prodiges littéraires, dont le génie meurt avant la vingtième année. Le premier roman que vivent la plupart des jeunes gens leur paraît à juste titre bien supérieur à tout ce qu'ils pourraient écrire. Cependant la vive sensibilité de Silvio ne pouvait se contenter aussi aisément. La plaisanterie douteuse de Macpherson avait fait de lui pour le reste de son existence un barde. Il enfantera donc désormais, dans la douleur romantique, des poèmes, des tragédies, des œuvres religieuses ou politiques. Aux quatre vents de l'humanité il soupirera en nobles phrases, dont certaines

demeurent très belles, une plainte que, par un hasard à peu près unique, la vie se chargera de justifier.

Mais bien avant cette phase sombre de sa destinée, le jeune poète adoptera inconsciemment l'attitude mélancolique : « De longues douleurs, a-t-il écrit, de longues tristesses accablèrent mon enfance. Autour de moi jouaient et sautaient, heureux et pétulants, fiers de leur angélique beauté, les enfants de ce temps-là ; et moi, né leur égal en force, je me voyais tomber dans une morne langueur et dans des spasmes inouïs dont la cause restait un mystère. Bien des fois la mort posa son doigt sur mes cheveux ; mais c'était seulement pour se railler de moi, et elle se retirait avec dédain. Cependant lorsque, moins malade, je traînais mon pauvre petit corps parmi mes compagnons florissants et que ma voix s'échappait plus joyeuse de mes lèvres pâlies, souvent mes courtes joies se troublaient devant la pitié que faisait naître ma frêle et misérable nature. Alors mon âme succombait aux assauts multipliés d'une angoisse si vive, que je courais cacher mes larmes dans la solitude, et ceux qui m'y trouvaient pleurant pour une cause qu'ils ne savaient pas me disaient insensé. » Bien mieux, à l'exaltation littéraire devait se joindre l'exaltation politique. Son père, qui était déjà cause de cette dangereuse surexcitation des nerfs de l'enfant, l'emmenait dans les assemblées démocratiques que l'on avait instituées pour satisfaire aux fantaisies du populaire. Il tenait sans doute, par le spectacle des folies nouvelles déroulées sous les yeux du jeune homme, à lui donner le dégoût, la sainte horreur des révolutions; mais le jeune Silvio, en bon Italien, s'y grisait de toutes les phrases sonores qu'il y entendait : au diapason de son cœur, d'une très grande sensibilité, toutes ces aspirations vers une plus grande Italie résonnaient longuement. Puis il vint à Lyon, chez une cousine maternelle, et là il glissa au scepticisme religieux, mais non sans remords, sans de ces brusques retours en arrière,

comme seuls en éprouvent les imaginatifs. Il écoutait un prêtre apostat, certains soirs, avec délices, pour le lendemain courir s'agenouiller sur les pierres de la vieille cathédrale, « où reposent les premiers apôtres de la Gaule ». Le petit Savoisien ne fut pas longtemps sans regretter néanmoins la patrie. Il avait cette nostalgie profonde qui traîne toujours au fond des grands yeux brillants et noirs de ses compatriotes que nous rencontrons tous les jours dans nos rues. Une impulsion provoquée par un rien le décida à revenir : en lisant *I. Sepolcri* de Foscolo, il ne sut pas résister à cet instrument poétique qui lui chantait l'air du pays. Il revint à Milan, où son père venait d'être nommé chef de section au ministère de la guerre.

III

C'est dans cette ville que devait se dessiner sa vie. Milan était alors le grand centre intellectuel. Silvio Pellico y retrouva ce Foscolo qui venait d'exercer sur lui une si grande influence, Vincenzo Monti son rival, Manzoni, Volta. Toutes les écoles, toutes les doctrines littéraires y vivaient côte à côte, en bonne amitié. On ne jouait pas dans ce lieu aux petits cénacles. On ne faisait plus de la littérature pour s'amuser, dans ce centre. Le jeune homme, au contact de toutes ces gloires, dépouilla tout ce que son talent avait encore de puéril. Ayant de l'enthousiasme en disponibilité, il s'éprit, s'échauffa et sentit gronder en lui ce que le romantisme appelait, vers ce temps, la flamme du génie. Comme il convient à un poète de cet âge, c'est à la vue d'une grande actrice qu'il rêva sa première œuvre remarquable. Il avait bien composé une *Laodicea*, mais elle rappelait trop en son appareil grec l'écolier tout empêtré de classicisme. Il se mit cette fois à écrire une *Francesca da Rimini*, qui eut un grand succès. Puis, pour vivre il devint précepteur des enfants du comte Porro, un

des membres les plus en vue de la société milanaise ; il avait d'ailleurs déjà rempli pendant un certain temps ces mêmes fonctions auprès du fils du comte Briche. Ce fut dans les salons de ces deux familles qu'il rencontra d'abord tous les chefs cosmopolites du romantisme dont les discours achevèrent de le contaminer, les Byron, les Schlegel, Mme de Staël. Chez le comte Porro, il se trouva en plein foyer de conspiration politique — au milieu de tous les carbonari qui rêvaient d'arracher l'Italie à la domination autrichienne (1).

C'est ici que trouve sa place le plus piquant détail que l'on puisse relever, au cours d'une étude sur Silvio Pellico, Il doit toute sa gloire, le meilleur tout au moins, à la portée politique de son œuvre littéraire *Le Mie Prigioni*. Elle lui fut inspirée, comme son nom l'indique, par sa captivité, et il ne fut incarcéré que pour avoir conspiré. Et c'est dans le salon du comte Porro qu'il devint un des conjurés de ce complot où chacun travaillait à la chute de cette dure servitude. Or, tous ces grands hommes de l'art italien comprenaient la tâche à accomplir ; tous travaillaient à la mener à bonne fin. Il y avait là Confalonieri, Ludovico de Brême, Pietro Borsieri, Romagnesi, Gioja, Manzoni, Grossi, l'élite de l'intellectualité. Ce fut ce groupe qui décida la fondation du *Conciliateur*, journal de combat où l'on devait jeter les idées destinées à soulever le peuple. Silvio Pellico, qui fut mêlé à tous ces conciliabules, à tous ces projets, qui participa à la fondation de l'organe et fut l'un de ses plus assidus collaborateurs, ne comprit jamais véritable-

(1) Il vient de paraître à Milan, chez l'éditeur Cogliati, un livre très documenté et composé avec beaucoup d'art, du professeur Alexandre Luzio sur le procès Pellico-Maroncelli. On y trouve un certain nombre de détails curieux sur les origines de cette affaire politique, sur le carbonarisme italien et sur la marche même du procès. Le livre me parvient trop tard pour pouvoir mêler les fils même nouveaux qu'il nous offre au tissu de cette étude. Je ne peux guère que renvoyer à l'ensemble de l'étude et, en note, à quelques passages saillants qui le caractérisent.

ment qu'il conspirait. Il alla à la bataille en pur romantique, comme le bon Théo en France qui faisait le coup de feu littéraire à la première d'*Hernani*, mais l'on peut dire sans ironie qu'il ne devina pas toute la portée de ce concours qu'il apportait si généreusement. Ce n'était d'ailleurs pas manque d'intelligence, mais faiblesse de rêveur qui ne voit que le beau geste à faire et la phrase éloquente à écrire. Devenu suspect, alors que tous prenaient sans lâcheté leurs précautions, il s'étonnait encore que le gouvernement autrichien interdît certaines de ses œuvres dramatiques bien anodines politiquement, comme l'*Eufemio di Messina*... On lui eût expliqué en détail à quels dangers il s'exposait qu'il n'eût pas reculé sans doute, mais il ne percevait pas qu'il faisait de la politique militante et il ne commença à se douter de la gravité de sa collaboration qu'à la veille du jour où il fut arrêté. Ce fut lui peut-être même qui fut cause de la découverte du complot ou du moins qui fournit la pièce d'accusation nécessaire (1). En toute simplicité il écrivit à un ami, qui lui avait déjà offert de l'affilier officiellement aux carbonari, une lettre où il demandait qu'on lui précisât les obligations qu'imposait l'entrée dans l'institution secrète, disposé, disait-il, à accéder si les statuts n'étaient pas contraires à sa conscience.

Il n'avait pas prévu, dans son inconscience de poète, le cabinet noir. La lettre fut ouverte par le comte de Bübna, gouverneur de Milan. Quelques jours après, le 13 novembre 1820, il était arrêté et conduit à Sainte-Marguerite avec son ami le poète Maroncelli. Après deux années de procès (2), ayant été condamné à mort, peine commuée en

(1) L'étude de M. Luzio semblerait indiquer cependant que ce fut le poète Maroncelli qui provoqua par une correspondance imprudente les arrestations (*Op. cit.*, p. 50 et suiv.). Tous ces poètes étaient, semble-t-il, de piètres conspirateurs.

(2) *Loc. cit.*, p. 50 à 199.

quinze années de *carcere duro*, il était déporté dans la forteresse de Spielberg, en Moravie...

IV

Si le pauvre Silvio n'avait payé de dix années d'emprisonnement à l'autrichienne (1) cette distraction, on en pourrait sourire. Mais cette inconscience de poète est une des plus mélancoliques que l'on connaisse. Elle aiderait à justifier la pensée de Platon qui bannit tous les poètes de la République. Malgré tout, d'ailleurs, cette destinée involontaire de l'écrivain ne fut pas modifiée par cette dure leçon. Le politique malgré lui, qui avait voulu être un patriote, sans entrer dans les luttes vives, ayant enfin compris, s'inclina doucement devant cette sentence plutôt cruelle (2). Il déclara que tout ce qui lui arrivait ainsi, était selon la justice. Mais naïvement en même temps il pensait en avoir fini avec les aventures. Modeste, et facilement satisfait, il estima qu'un poète peut aussi bien écrire des vers en prison que partout ailleurs.

Peut-être même le romantique incorrigible qui demeurait en lui considéra-t-il avec satisfaction ce décor comme un de ceux qui peuvent le mieux convenir à la poésie larmoyante. La première émotion passée, profonde indéniablement et très décourageante, il jugea que la philosophie humaine, qui suffit dans le cabinet de travail et les salons, n'est pas assez consolante dans un cachot. Doucement, il revint à la vieille religion romanesque de son enfance, et se remit à écrire des vers, de petites choses douces, soumises et plaintives. Sa poésie de ce temps ressemble

(1) *Op. cit.* Appendice XVII, p 527. M. Luzio, dans un très intéressant chapitre de son beau livre, montre que l'Autriche aujourd'hui encore cherche à se disculper de l'accusation d'inhumanité qu'ont portée contre elle les rares victimes qui survécurent à leurs supplices ; *Vani tentativi Austriaci di attenuare gli orrori dello Spielberg.*

(2) *Op. cit.*

aux petites fleurs étiolées que l'on voit précisément sur les estampes romantiques, ornant la fenêtre des prisonniers. Mais lorsque dix ans plus tard, libéré grâce à des démarches amies, il reparut parmi les siens, il rapportait de sa prison la même naïveté, la même bonhomie et cette extraordinaire placidité des rêveurs qui habitent loin de ce monde où s'attache leur corps qui semble les incommoder. Avec la même inconscience qu'il avait jadis apportée à conspirer, il se mit à écrire le récit de sa captivité, ces *Prigioni* qui nous ont fait frissonner dans notre enfance, ce récit narré sur un ton uniformément plaintif sans rancune, cette idylle des cachots, cette berquinade composée par une sorte de Pangloss des carbonari qui semble trouver que tout est encore le moins mal du monde dans la plus mauvaise des prisons.

C'est lui qui console ses geôliers. Ce sont eux qui se plaignent. On ne dirait jamais être au Spielberg. C'est là la dernière prison où l'on cause, et c'est du ton le plus détaché que sont racontées par celui qui les subit les pires atrocités. Mais Silvio Pellico n'avait pas prévu ce tour dernier que lui réservait la malice de son destin. Aucun poème, aucun chœur des tragédies écrites par les poètes patriotes n'eut un aussi grand retentissement que ce petit livre composé si innocemment, si chrétiennement. Venu à son heure, il valut vraiment à la cause du *Risorgimento* cette armée de cent mille hommes que dans une autre circonstance, et bien à tort d'ailleurs, M. de Chateaubriand se flattait en bon littérateur d'avoir amenée aux Bourbons avec sa brochure sur Buonaparte. Il renforça les haines politiques de l'Italie surexcitée contre l'Autriche, et le bon poète élégiaque qui avait fait de la parole divine : « Aimez-vous les uns les autres », sa devise, se trouva une fois encore un conspirateur, un fomentateur merveilleux de colères et de ressentiments... Après cela, il put ne plus songer qu'à son salut, sagement, doucement, au milieu

d'amis choisis et pleins de sollicitude, écrire des petits traités de morale. Sa destinée avait été accomplie, bien avant qu'il s'endormît dans la paix du Seigneur, le 31 janvier 1854...

Une telle existence, une telle œuvre ramènent involontairement l'esprit à des considérations qui éloignent un peu du sujet mais qui néanmoins en sont le corollaire naturel. Lorsqu'on oublie quelle nature était celle de ce poète qui joua inconsciemment un si grand rôle dans la destinée nouvelle de l'Italie, on se trouve contraint à certains rêves. Supposons qu'au lendemain des désastres de 1870, un écrivain français, revenu de la guerre ou libéré de la captivité qu'elle avait entraînée pour lui, ait écrit une œuvre comme *Le Mie prigioni*. Soldat de l'armée de Metz, par exemple, il aurait été mêlé à tous les combats livrés sous la ville. Compris dans la capitulation, il aurait été envoyé comme prisonnier, dans une forteresse, au cœur de l'Allemagne. Au retour il aurait décrit, dans le style admirable d'un grand écrivain qui a souffert, ces tortures endurées dans les casemates humides, malsaines et peuplées de vermine, l'injustice brutale du vainqueur, la raillerie insolente des bons bourgeois venant visiter les captifs, le dimanche, la cruauté stupide des factionnaires innombrables guettant le moindre regard entre compagnons d'infortune, le moindre geste de lassitude révoltée pour le réprimer jusqu'à la mort. Ne pensez-vous pas que cette œuvre passionnée et forte, belle et populaire tout ensemble, eût pu provoquer un *risorgimento* dans ce pays, et que ces *Prigioni* françaises eussent déchaîné cette rapide revanche, qui n'est pas venue et qui semble devenir de moins en moins probable, maintenant que de jeunes générations recouvrent celles qui ont vu, et puisqu'elles n'ont pas un souvenir immortellement fixé pour maintenir vivace en leur cœur ce souvenir douloureux... ?

GEORGES GRAPPE.

Valeur morale de l'Ascétisme et de la Sainteté

(Traduit de William James).

Un instinct profond et indéracinable existe en chacun de nous, qui nous empêche de considérer la vie comme étant une simple farce ou une élégante comédie ; non, la vie est une âpre tragédie, et ce qui en elle a le plus de saveur, c'est ce qui est le plus amer. Sur la scène du monde, c'est l'héroïsme, et l'héroïsme seul, qui tient les grands rôles. C'est dans l'héroïsme, nous le sentons bien, que se trouve caché le suprême mystère de la vie. Un homme ne compte pas, quand il est incapable de faire aucun sacrifice pour n'importe quel objet. Et d'autre part, quelles que soient les faiblesses d'un homme, s'il est prêt à donner sa vie pour la cause qui lui tient à cœur, son héroïsme l'ennoblit assez à nos yeux pour nous faire passer sur tout le reste. Quand même il nous serait inférieur à bien d'autres égards, si nous nous cramponnons à la vie, pendant qu'il s'en défait comme on jette une fleur, nous sentons qu'il a sur nous une incalculable supériorité. Chacun de nous, dans son for intérieur, est intimement persuadé qu'il rachèterait aisément toutes ses fautes, s'il pouvait traiter sa propre vie avec cette magnanime indifférence.

C'est un mystère métaphysique, dont le bon sens lui-même a quelque intuition, qu'en embrassant la mort on vit de la vie la plus haute, la plus intense et la plus parfaite ; — profonde vérité dont l'ascétisme a toujours été dans le monde le fidèle champion. La folie de la croix,

que l'intelligence se refuse à comprendre, conserve à jamais une signification profonde et vivante.

Laissons de côté tous les égarements où l'ascétisme a pu entraîner les hommes dans les temps passés, quand l'intelligence humaine était enveloppée de ténèbres. Dépouillé des exagérations qui l'ont parfois défiguré, il faut bien reconnaître que pour comprendre la vie et pour la bien vivre, l'ascétisme est une attitude infiniment supérieure à l'attitude inverse. De grands mots ronflants qui ne recouvrent que le vide de la pensée, voilà l'effet que produit sur nous l'optimisme naturaliste, quand nous le comparons à l'ascétisme. Pour autant que nous avons l'esprit religieux, nous aurions bien tort, ce me semble, de mettre tout simplement l'ascétisme au rancart, comme la plupart d'entre nous semblent disposés à le faire ; nous devrions chercher plutôt à détourner vers une fin objective et pratique ces privations et ces souffrances qui n'aboutissaient, chez les vieux ascètes, qu'à des enfantillages pathétiques, ou à l'égoïsme naïf et farouche d'un individu, s'efforçant uniquement d'accroître sa propre perfection. Ne pouvons-nous pas laisser tomber toutes ces formes surannées de mortification, tout en entretenant, par une activité plus conforme à la raison, l'esprit de renoncement et d'héroïsme qui les avait inspirées ?

Voici un exemple de ce que je veux dire : Le culte de la richesse et du luxe sous toutes ses formes, qui constitue pour une si grande part l'esprit de notre temps, n'est-ce pas la porte ouverte à la mollesse et à l'absence de virilité ? Ne risquons-nous pas, en élevant nos enfants avec cette souriante indulgence si répandue aujourd'hui — et si différente de la sévérité qu'on déployait il y a cent ans, surtout chez les gens religieux — de former chez nos enfants des caractères veules, sans aucune force de résistance? — (Je dis cela, bien entendu, sans méconnaître toute la valeur des rapports intimes et affectueux entre les pa-

rents et les enfants.)—Eh bien, ne pourrions-nous pas trouver dans ce domaine l'occasion d'un ascétisme nouveau, non pas absolu comme l'ancien, mais transformé et vivifié?

Plusieurs de nos contemporains reconnaissent volontiers l'existence d'un tel danger, mais ils en trouvent le remède dans les sports athlétiques, la vie militaire, les entreprises hasardeuses et les aventures, soit des individus, soit des nations. Ces idéals contemporains sont des stimulants aussi énergiques à vivre d'une vie héroïque, que la religion contemporaine paraît être en général un stimulant peu énergique dans le même sens. Il est incontestable que la guerre et les aventures lointaines empêchent ceux qui y sont plongés de se trop dorloter. Elles réclament des efforts si prodigieux, de telles profondeurs d'énergie, d'une énergie qui doit toujours se maintenir et toujours se renouveler, que toute l'échelle des motifs en est transformée. Les privations et les tracas, la faim et la pluie, la douleur et le froid, la saleté et la puanteur cessent d'exercer sur nous leurs inhibitions coutumières. La mort devient une banalité, et tout l'empire qu'elle exerce en général sur notre esprit pour nous empêcher d'agir s'évanouit comme un rêve. Des énergies nouvelles s'épanouissent ; il semble que la vie soit élevée à un niveau supérieur de force et de grandeur.

Ce qui fait à cet égard la beauté de la guerre, c'est qu'elle est si conforme à la nature moyenne de l'homme. L'atavisme fait de nous tous des guerriers en puissance, de sorte que l'individu le plus insignifiant, jeté sur le champ de bataille, est vite sevré de tout excès de tendresse à l'égard de sa précieuse personne, et peut devenir sans peine un vrai monstre d'insensibilité.

Mais quand nous comparons l'idéal militaire de sévérité envers soi-même, avec celui de l'ascète pieux, nous découvrons une différence fondamentale entre les deux états d'esprit correspondants.

« Vivre et laisser vivre, écrit un officier autrichien qui y voit clair, ce n'est pas là la devise d'une armée. Du mépris pour ses propres compagnons d'armes, du mépris pour les troupes ennemies, et par-dessus tout un mépris farouche pour sa propre personne, c'est ce que la guerre réclame de chacun de nous. Mieux vaut pour une armée être trop brutale, trop cruelle, trop inhumaine, que d'être trop sensible et trop raisonnable. Si l'on veut qu'un soldat vaille quelque chose en tant que soldat, il faut qu'il soit exactement le contraire d'un homme qui réfléchit et qui pense. Sa vertu se mesure d'après son utilité à la guerre. En temps de guerre et même en temps de paix, le soldat est forcé d'avoir une morale toute particulière. Le conscrit apporte avec lui des notions de morale vulgaire, dont il doit chercher à se débarrasser immédiatement. Il faut que pour lui la victoire et le succès soient tout ; les tendances les plus barbares qui sommeillent dans l'homme ressuscitent dans la guerre, et pour les fins propres de la guerre elles ont une valeur incalculable. »

Il ne faut pas croire qu'il y ait là aucune exagération. Le but immédiat de la vie du soldat, suivant la parole de Moltke, c'est la destruction et rien que la destruction ; toutes les constructions qui paraissent être le résultat d'une guerre en sont des conséquences indirectes et n'ont rien de militaire : par suite le soldat ne peut jamais trop s'entraîner à étouffer en lui tous les sentiments ordinaires dont la tendance est conservatrice, c'est-à-dire tous les sentiments de sympathie ou de respect, soit pour les personnes, soit pour les choses. Pourtant ce fait demeure, que la guerre est une école de vie ardue et d'héroïsme ; prolongement d'un instinct primitif universel, c'est encore à l'heure qu'il est la seule école d'énergie qui soit accessible à tous sans exception. Mais, une fois cela reconnu, une grave question se pose devant nous : La guerre, cette organisation monstrueuse de la déraison et du crime, est-

elle donc notre seul rempart contre la mollesse et la lâcheté? Cette pensée nous épouvante et nous inspire plus d'indulgence pour l'ascétisme religieux. On parle en physique de l'équivalent mécanique de la chaleur; ce qu'il nous faut maintenant découvrir dans le domaine social, c'est l'équivalent moral de la guerre. Quelque chose d'héroïque qui parlera à l'esprit des hommes, de tous les hommes, autant que la guerre, et qui en même temps sera pleinement d'accord avec leur vie spirituelle, au lieu de lui être, comme la guerre, si manifestement opposé. J'ai bien souvent pensé que dans le culte de la pauvreté, ce vieil idéal monacal, en dépit du pédantisme qui l'infestait jadis, il pouvait y avoir quelque chose comme cet équivalent moral de la guerre dont nous sommes en quête. La vie héroïque et ardue ne pourrait-elle pas se réaliser par la pauvreté librement acceptée, sans qu'il fût besoin d'écraser les faibles?

Sans brillants uniformes, sans clairons ni tambours, sans les applaudissements de la populace en délire, sans mensonges, sans phrases; — oui, le véritable héroïsme est dans la pauvreté. Quand on voit à quel point la course à la richesse constitue l'idéal unique qui transforme à son image et pénètre jusqu'aux moelles notre génération, on se demande si la restauration de l'antique croyance que la pauvreté est une vraie vocation religieuse ne nous donnerait pas cette transmutation du courage militaire, cette réforme spirituelle dont notre époque a besoin plus que de toute autre chose.

C'est surtout parmi nous, peuples de langue anglaise, qu'il serait nécessaire d'entonner hardiment, une fois de plus, les louanges de la pauvreté. On peut dire à la lettre que nous avons peur maintenant d'être pauvres. Nous méprisons quiconque choisit de vivre pauvre, afin de simplifier son existence et de sauver sa vie intérieure. Parce qu'il ne se joint pas à la cohue des passants essoufflés qui ne songent qu'à courir après l'argent, nous l'estimons

apathique et dénué de toute ambition. Nous ne nous représentons même plus ce que pouvait bien signifier l'antique idéal de la pauvreté : l'affranchissement de toute attache matérielle, la parfaite intégrité de l'âme, le dédain viril des choses de la terre ; le droit de donner sa vie, à n'importe quel moment, sans encourir aucune responsabilité ; en un mot, l'attitude athlétique, l'âme toujours tendue et toujours prête au combat de la vie. Quand nous autres, qui appartenons aux classes dites supérieures, nous nous laissons épouvanter, comme cela ne s'est jamais vu dans le passé, par les laideurs et les misères de la vie matérielle ; quand nous attendons pour nous marier que notre maison puisse être artistement meublée ; quand nous frémissons à la pensée de mettre au monde un enfant qui n'aurait point d'argent à son nom chez le banquier et qui serait condamné à vivre du travail de ses mains, il est bien temps que tous ceux qui pensent protestent contre un état d'esprit si peu viril et si peu religieux.

Il faut ici faire une réserve. Pour autant que la richesse nous procure des loisirs pour travailler à atteindre des fins supérieures et nous fournit des occasions de déployer nos plus hautes énergies, la richesse vaut mieux que la pauvreté ; et c'est elle que nous devons choisir. Mais ce n'est pas toujours le cas. Il arrive bien souvent aussi que le désir de gagner de l'argent et la peur de le perdre sont les plus grands stimulants à la lâcheté et à la corruption radicale. Il y a des milliers de circonstances où un homme qui est enchaîné par ses richesses est forcément esclave, tandis qu'un homme pour qui la pauvreté n'a rien d'effrayant devient un homme libre. Quelle force ne tirons-nous pas d'une indifférence absolue à l'égard de notre situation personnelle, quand nous défendons des causes qui ne sont pas bien vues ! Nous n'avons plus besoin de nous taire, nous n'avons plus peur de voter pour les réformes ou les révolutions qui nous semblent bonnes. Nos

titres de rentes peuvent baisser, nos espérances d'avancement s'évanouir, on peut supprimer notre traitement, toutes les portes peuvent se fermer devant nous ; tant que la vie ne nous aura pas quittés, nous rendrons notre témoignage, sans trembler un instant, à la réalité spirituelle et nous aiderons par notre exemple notre génération à s'affranchir. Sans doute, toute grande cause aujourd'hui a besoin d'argent ; mais pour nous qui servons cette cause, notre puissance se mesure à notre détachement à l'égard de toute richesse.

Il me semble qu'il vaut la peine d'y réfléchir. La peur de la pauvreté, qui règne dans les classes cultivées, est sans contredit la pire des maladies morales dont souffre notre civilisation contemporaine.

WILLIAM JAMES.

(Traduit par Frank Abauzit.)

Le Mouvement littéraire dans la Suisse Française

LE SCULPTEUR DE CHRISTS (1)

Ce livre est un recueil de « nouvelles genevoises ». L'auteur visiblement a vécu, au moins quelque temps, en Angleterre, et c'est à ses souvenirs personnels qu'elle emprunte, semble-t-il, la plupart de ses récits. L'ensemble est original et dénote un réel talent d'écrivain. Voici une « vue » de « Bruges la Morte » qui me paraît assez bien prise :

« Seules, dans la ville sombre, les fenêtres s'animaient, flamboyaient. Sur les éblouissants vitraux des cathédrales, les silhouettes des saints se découpaient. De mystérieuses lueurs passaient dans l'eau noire. Les églises y reflétaient leurs vitraux, et les maisons, leurs fenêtres, ces discrètes fenêtres qui semblent vous suivre de leur regard pensif. D'autres maisons, endormies ou mortes, avaient clos leurs yeux, et les rayons des réverbères, traversant le canal, venaient jouer sur leurs carreaux. Au coin des rues, des lanternes rouges ou vertes illuminaient, dans leurs niches, les saintes vierges. »

Mme Noëlle Roger, on le voit, sait écrire et décrire. Et je goûte fort aussi ce joli paysage d'automne :

« Une brume bleue flottait, adoucissant les contours des

(1) Noëlle Roger, *le Sculpteur de Christs*. Un vol. in-16, Lausanne, Payot, 1903.

hauts troncs, rendant plus profonde la voûte d'un vert sombre ; çà et là, les hêtres jetaient une flambée de joie. Le soleil de novembre se faisait chaud pour cette fête dernière des feuilles.

« Elles riaient et se balançaient et babillaient au bout des branches, frileuses et coquettes encore, avant d'aller rejoindre leurs sœurs qui pourrissaient sous les fougères. Des chemins s'enfonçaient entre les taillis, se perdaient dans de mystérieux infinis d'or ; et il y avait des échappées sur d'autres clairières, envahies de plantes rousses et voilées de brumes. »

Pour finir, voyez encore ce coin d'un mauvais quartier de Londres :

« Mme Hélier s'engagea dans une petite rue transversale, qui s'ouvrait, noire, déserte, tortueuse. Plus de boutiques. Les hautes maisons se suivaient, muettes et lugubres. L'une d'elles l'effraya. Les vitres brisées étaient béantes. Et ces trous noirs semblaient des bouches qui grimaçaient. Des enfants se roulaient sur les seuils. Quelques femmes en cheveux passaient, traînant leurs savates. Mme Hélier *sentit l'humidité froide lui tomber sur les épaules...* »

D'une allure très moderne, par sa sobriété alerte, ce style tranche sur celui de la plupart des écrivains suisses (1). Ceux-ci — voyez Vinet par exemple, et Töpffer — ont presque pour caractère commun d'écrire d'une manière quelque peu *languissante ;* et je sais que souvent cette nonchalance n'est point sans grâce ; mais enfin, nos habitudes fran-

(1) Je n'ai guère noté qu'un « helvétisme », qui revient à deux ou trois reprises : « On voyait défiler toute la défroque *usagée* de la petite ville. » — Je note aussi ceci, qui est, je crois, un « anglicisme » : « Elles avaient l'âge de sa sœur, ses allures et le même mépris de leur *apparence* : » au lieu de « leur *extérieur* ». — Enfin, j'ai la faiblesse de ne pouvoir m'habituer à ces façons de parler, qui relèvent, selon moi, du mauvais français contemporain : « Et elle se met à questionner, un peu troublée, atteinte déjà par cette *ambiance* de découragement. »

çaises nous font exiger d'ordinaire quelque chose de plus vif, de plus rapide, de plus en relief. Les lecteurs français ne seront pas dépaysés en lisant *le Sculpteur de Christs*.

Le fond de ces histoires est mélancolique. La pensée de la mort y revient fréquemment, mais sans rien de ce qui peut en adoucir l'amertume. — « Dites, reprit soudain ma compagne, ne croyez-vous pas qu'il y aura une autre vie ? » C'est sur cette question, laissée sans réponse, que se termine une des nouvelles qui commence ainsi : « Ceci est une histoire vraie. » Je crois bien que le silence est aussi une « histoire vraie ». Et l'on s'explique l'accent d'âpre désespoir qui parfois accompagne, sous la plume de Mme Noëlle Roger, la poignante vision de l'inévitable dénouement. Mais ici, il faut citer :

« Les jeunes gens s'étaient tus. Immobiles, ils regardaient l'église. Et tout à coup, chacun sentit frissonner l'autre.

« L'être invisible venait de les frôler. L'être invisible sans cesse oublié, qui rôde en attendant son heure, et parfois s'évoque, au milieu des félicités, et vous met brutalement la main sur l'épaule : Je suis là...

« Ensemble ils l'avaient senti, implacable, inévitable, plus fort que la jeunesse et narguant l'amour. Et comme leurs deux âmes vibrantes se révoltaient, protestaient éperdument, demandaient à durer, à survivre, en pleine ferveur d'amour, ils avaient eu la troublante vision des crânes enfouis, là-bas, dans l'obscurité de l'ossuaire. Ils avaient beau se cramponner l'un à l'autre, ils se savaient si faibles, vaincus d'avance, deux fétus emportés par le vent audessus d'un abîme d'épouvante. Et dans cet abîme, durant une seconde, chacun vit l'autre s'enfoncer, disparaître, et se sentit seul. Le même cri d'atroce épouvante leur échappa.

« — Oh !

« Ils s'interrompirent, glacés par la crainte supers-

titieuse de rendre plus réelle, en l'exprimant, l'obsédante image. »

Je serais étonné que cette très belle page ne fût que « de la littérature ». J'en aime en tout cas l'humanité, l'accent de vérité et de profonde émotion. Si cela n'a pas été « vécu », cela aurait pu l'être. Je me rappelle avoir lu un article sur *le Temple enseveli* de Mœterlinck dont les dernières lignes m'avaient frappé : « Avec les plus originaux des poètes d'aujourd'hui, y disait-on, il (Mœterlinck) a abandonné la plainte pessimiste sur la vie, résidu de religion évaporée, pour l'amour viril, éclairé, de la vie telle qu'elle est, pleine de misères, incertaine, éphémère, obscure, sans providence et sans paradis, avec cela belle, et grande, et douce. » L'auteur de ces lignes évidemment n'a jamais éprouvé le sentiment qu'a si bien rendu Mme Noëlle Roger dans la page que j'ai citée. Il n'est pas sûr que ce lui soit une supériorité. Pour l'éprouver cependant, ce sentiment, il n'est pas nécessaire d'être chrétien, ce nous semble, ni même religieux. Il suffit d'être homme et de vivre. Et qu'est-ce qu'une philosophie de la vie, pourrions-nous demander, qui ne résiste pas à l'épreuve de la vie ?

Un livre qui sans le vouloir, pour ainsi dire, soulève de pareilles questions, et qui est d'ailleurs écrit avec la distinction et le talent dont j'ai cité plus d'un exemple, mérite, ce me semble, qu'on le signale. Ou je me trompe fort, ou il y a lieu de retenir le nom de l'auteur.

VICTOR GIRAUD.

P. S. — Mme Noëlle Roger vient de publier un roman, *le Docteur Germaine* (1). Ce n'est pas le premier. Son premier roman, je crois, antérieur au *Sculpteur de Christs*,

(1) Noëlle Roger, *Docteur Germaine*. Un vol. in-16. Lausanne, Payot, 1904.

est intitulé *les Troënes* (1). C'est la curieuse histoire, — très fouillée au point de vue psychologique, — d'une petite fille qui, née avec un caractère indompté et presque à demi sauvage, s'élève peu à peu à la vie morale. — *Le Docteur Germaine*, et je suis bien loin d'en blâmer l'auteur, est un livre à thèse. Il étudie la douloureuse opposition d'une femme dont le bonheur conjugal et maternel ne remplit pas la vie, et qui se sent appelée à se dévouer à ceux qui souffrent, et d'un homme dont les aspirations sociales sont toutes différentes de celles de sa femme, et qui surtout est profondément jaloux de ces déshérités qu'elle soulage au détriment, croit-il à tort, de ce qu'elle lui doit à lui-même et à son fils. La thèse est fort bien posée, et elle est développée et conduite avec une netteté, une franchise, une impartialité qui font grand honneur à l'auteur. Au point de vue de l'art, l'exécution est peut-être moins parfaite que celle des nouvelles qui composent *le Sculpteur de Christs*. Si *les Troënes* n'étaient pas là pour infirmer cette impression, on pourrait croire que le talent de Mme Noëlle Roger s'accommode mieux des récits courts et rapides que des longues histoires, lesquelles exigent d'ordinaire une composition plus serrée, plus liée, mieux maîtrisée, Dans *le Docteur Germaine*, la manière de l'écrivain, — et en cela, elle trahit bien son sexe, — a quelque chose d'un peu trop *successif*, et par suite de trépidant et de scintillant qui fatigue aisément à la longue. Mais sous cette réserve de pure forme, le livre est de ceux qui intéressent, qui attachent et qui font penser. Les problèmes qu'il pose sont devenus, on le sait, à notre époque de féminisme, particulièrement actuels et vivants. J'y crois sentir çà et là encore ce très personnel accent de détresse morale qui m'avait déjà frappé dans *le Sculpteur de Christs*.

(1) Noëlle Roger, *les Troënes*. Un vol. in-18. Genève, Ch. Eggimann, et Paris, Fischbacher, 1899.

— Au total, voici un écrivain de vrai talent et de noble pensée, et qu'il sera bon de suivre d'année en année et d'œuvre en œuvre.

V. G.

Notes bibliographiques

Lettres inédites de Mme de Staël à Henri Meister, publiées par MM. Paul Usteri, ancien professeur à l'Ecole cantonale de Zurich, et Eugène Ritter, professeur à la Faculté des lettres de Genève. Un vol. in-16, Paris, Hachette.

M. Eugène Ritter est, comme le savent tous ceux qui se sont occupés de Rousseau, le premier « rousseauiste » d'Europe. Il prépare une édition — qui sera sans doute définitive — de la *Correspondance générale* de Rousseau. Il a été l'un des principaux fondateurs de la *Société Rousseau* (1). Chacun de ses travaux est marqué au coin de la science la plus exacte et de la conscience la plus minutieuse. Et c'est une bonne fortune pour les lettrés, qu'ayant re-

(1) Cette Société, qui vient de se fonder à Genève, mérite ici une mention de quelques lignes. Elle est analogue aux *Shakspeare Societies*, en pays de langue anglaise, à la *Gœthe-Gesellschaft* en pays de langue allemande, à la Société des études rabelaisiennes, récemment fondée à Paris. Elle a son siège à Genève. Mais elle recrute des adhérents en divers pays, et elle prétend revêtir un caractère tout à fait international. Elle fait appel à toutes les bonnes volontés, et les personnes qui désirent en faire partie n'ont qu'à envoyer leur adhésion à M. Bernard Bouvier, professeur à l'Université, 10, bourg de Four, Genève. Elle publiera régulièrement un *Bulletin Jean-Jacques Rousseau*. Son premier soin a été de constituer à Genève, avec l'appui des pouvoirs publics, des *Archives Jean-Jacques Rousseau*. A ces Archives une salle de la Bibliothèque publique sera spécialement affectée : on y rencontrera tous les documents, papiers et livres relatifs au grand écrivain genevois. Le premier soin de la Commission sera d'établir une bibliographie spéciale de Rousseau. On ne saurait trop applaudir à cette intelligente et heureuse initiative.

trouvé toute la correspondance de Mme de Staël avec Henri Meister, il ait entrepris de la publier et de l'annoter. Il a inséré dans cette publication, entre autres documents intéressants, différentes lettres de Necker et de sa femme, de M. de Staël, de Suard, etc. ; il y a joint une très bonne notice sur Meister, et les lettres, jusqu'à présent inédites, de Mme de Staël à Guillaume Schlegel qui ont été conservées à la bibliothèque de Dresde. Mais la plus grande partie du volume est occupée par les lettres de l'auteur de *l'Allemagne* à Meister. « Aucune branche de la correspondance de Mme de Staël, disent justement à ce propos les éditeurs, ne se poursuit sur un temps aussi long, et ne témoigne de plus de sécurité confiante. Après avoir lu ses lettres à Meister, on aura repassé par toutes les étapes de sa vie ; on en aura suivi d'un bout à l'autre le brillant sillon. » Aussi mal partagée que son illustre contemporain et rival de gloire Chateaubriand (1), Mme de Staël n'a encore trouvé personne pour recueillir l'ensemble de sa correspondance. Il serait à souhaiter que celui qui quelque jour s'en donnera la tâche fût un éditeur aussi savant, aussi discrètement aimable que MM. Paul Usteri et Eugène Ritter.

***

HENRI FRÉDÉRIC AMIEL, **Lettres de jeunesse** (*Correspondance avec Jules Vuÿ*). Un vol. in-8° de 100 p. Paris, Éditions de la *Revue Bleue* et de la *Revue scientifique*, 1903.

JULES VUŸ, **Esquisses et souvenirs** : *Mes années d'enfance et d'études*, broch. in-8° de 45 p. Genève, Trembley, 1903.

(1) Une édition de la *Correspondance générale* de Chateaubriand est d'ailleurs en préparation. Elle aura pour auteur M. Louis Thomas (26, rue Vital, Paris, XVIe), qui demande à tous les travailleurs, à tous les détenteurs de lettres inédites, de vouloir bien l'aider dans son intéressante entreprise, et lui signaler même les lettres déjà imprimées et perdues dans tel ou tel ouvrage, recueil ou journal.

« Dans les plus jeunes, j'ai connu de très près Henri Frédéric Amiel, qui a entretenu avec moi une longue et familière correspondance ; très faible comme professeur, presque ignoré de son vivant, auquel on a fait après coup une réputation peut-être exagérée ; auteur, suivant M. Eugène Melchior de Vogüé, de *l'œuvre la plus dissolvante de notre temps.* » C'est en ces termes que, dans ses *Esquisses et souvenirs*, Jules Vuÿ s'exprime sur le compte d'Amiel ; et il ajoute en note : « Amiel est beaucoup moins original qu'on ne l'a dit ; la plupart des idées qu'on lui attribue appartiennent à d'autres, en particulier aux *Rêveries du promeneur solitaire* de Jean-Jacques Rousseau. » — Je partage, à bien peu près, sur Amiel l'avis de Jules Vuÿ ; et il y a longtemps que je me le suis défini à moi-même : le psychologue et le moraliste de l'impuissance. Mais, surfait ou non, il n'en est pas moins un de nos « petits moralistes ». A ce titre, il appartient à l'histoire littéraire, et l'on a donc bien fait de publier ses *Lettres de jeunesse*. Il y a aussi d'intéressants détails à glaner dans les *Souvenirs* de son correspondant, qui est, comme l'on sait peut-être, l'auteur d'une savante étude sur la *Philothée de saint François de Sales*.



Virgile Rossel, *Histoire littéraire illustrée de la Suisse romande*, ouvrage couronné par l'Académie française, nouvelle édition, Neuchâtel, F. Zahn. (Moins rapide, et peut-être moins « littéraire » que l'élégante *Histoire littéraire de la Suisse française*, de M. Philippe Godet, cet ouvrage est en revanche, et surtout dans cette nouvelle édition revue et très augmentée, sensiblement plus complet, et fait honneur à la richesse d'information de son auteur.) — *Au foyer romand*, étrennes littéraires pour 1904, publiées sous la direction de Philippe Godet. Un vol. in-16,

Lausanne, Payot, 1904. (Ce recueil annuel, auquel ont collaboré MM. Virgile Rossel, Gaspard Vallette, J. Gross, Alfred Millioud, etc., est précédé d'une intéressante *Chronique* de M. Philippe Godet. Il est naturellement un peu inégal, comme tous les ouvrages du même genre; mais il se lit sans ennui, et même avec plaisir; et, dans l'ensemble, il donne une assez heureuse idée du talent littéraire des écrivains de la Suisse romande.) — Edouard Rod, *Nouvelles Vaudoises* : *Luisita; Pernette*. Deux vol. in-16, Lausanne. (On peut se dispenser de faire l'éloge du talent de M. Edouard Rod, le nouveau professeur de littérature française de l'Université de Lausanne. Les deux « nouvelles vaudoises » qui inaugurent cette élégante collection ont un accent bien local, et la seconde surtout a un air de vérité humaine qui en fait, ce me semble, une des meilleures œuvres de l'auteur.) — Sémène Zemlak, *les Obscurs*, *Nouvelles ruthènes*. Un vol. in-16, Lausanne, Payot. (Peut-être les lecteurs, quelques lecteurs de la *Revue latine*, se rappellent-ils le titre d'un roman du même auteur, *Sous le knout*, dont j'ai parlé ici même l'an dernier. Il me semble que les nouvelles ne valent pas le roman. Mais il se peut que je me trompe; et je souhaite de me tromper.)

V. G.

Les Vergers

Sans craindre le soleil ni les guêpes bruyantes,
Ni le vol jaune et roux des frelons maraudeurs,
Viens surprendre les fruits sous les feuilles brillantes;
Descends dans le verger tout revêtu d'odeurs.

Tout mûrit. Le prunier aux branches fortunées
Succombe heureusement sous le poids des fruits blonds;
Et la pomme qui veut des automnes très longs
Rougit avec lenteur dans les belles journées.

Vois. Tu pourrais aller longtemps sur les chemins
Sans trouver le pareil de notre clos insigne.
Le mur est tout brodé des feuilles de la vigne.
Remercions Septembre aux généreuses mains!

Allons, prends la corbeille, et tandis que tu cueilles
La prune, et que tu prends la poire dans tes doigts,
Entends le bruit serein des brises dans les feuilles
Et le roucoulement des pigeons sur les toits.

*
* *

Ami, viens reposer dans le verger charmant
Qui te donne ses fruits, ses parfums et son ombre.
Cueille la prune claire avec la prune sombre.
Le chat dort au soleil. Marche légèrement.

Les grillons sont heureux du jour dans l'herbe chaude;
Il faut les éviter de ton pied délicat,
Les guêpes ont volé sur le poirier muscat;
Qu'importe! Laisse-les se régaler en fraude;

Les prunes charmeront ta soif. Si tu les prends,
Crains de brutaliser la branche aux belles feuilles.
Dans le verger tout s'offre à toi. Mais quand tu cueilles
Les fruits, ne blesse pas les arbres bienveillants !

N'effraye point l'esprit qui guette dans les choses.
Parle à voix basse, afin que l'oiseau n'ait pas peur.
Si tu dis au rosier que tu voudrais sa fleur,
Il gardera l'épine et donnera les roses.

Sur les êtres ravis répands ton cœur humain,
Et tu seras payé par un amour sans nombre ;
Et les bêtes viendront reposer dans ton ombre,
Et les fruits innocents souriront dans ta main.

***

Ami, dans la maison et dans le jardin même
Tout t'aimera, pourvu que tu veuilles qu'on t'aime.
Les arbres t'aimeront si tes doigts ménagers
Savent cueillir les fruits aux branches des vergers.
Si tu leur verses l'eau qui les rend plus vermeilles,
Les roses t'aimeront du milieu des corbeilles.
Si tu ne troubles pas leurs concerts infinis,
Les oiseaux rassurés t'aimeront dans les nids.
Si tu ne fais pas craindre au chat ta main taquine,
Il t'aimera, frottant contre toi son échine.
Le vieux chien qui somnole humble près du dressoir
T'aimera, si tu viens le caresser le soir.
Et le jeune épagneul qui saute dans la haie
Viendra te réjouir avec sa tête gaie.
Toi, tu les garderas tous, et faisant sur eux
Rayonner ton esprit et ton cœur généreux,
Tu vivras satisfait comme un roi légitime.
Que le vent de midi s'apaise ou se ranime,

Ou s'endorme au verger sous le plafond des fruits,
Tes jours seront heureux. Les songes, dans tes nuits,
Comme des pêches d'or pendant au bout des branches,
T'enchanteront ; et puis, de ses longues mains blanches,
Le matin cassera le fil de ton sommeil,
Et tu seras content rien qu'à voir le soleil.

*
* *

Ta vigne fastueuse a brodé le vieux mur
De raisins en relief et de feuilles dorées.
La treille offre à tes yeux les grappes espérées ;
Ne tarde plus. Il faut cueillir le raisin mûr.
Regarde s'enivrer à tes frais les abeilles,
Et les guêpes aussi, vibrantes de plaisir,
Se pendre en grappes d'or à tes grappes pareilles !
Les pampres saccagés te disent d'accourir.
Le jour est arrivé des heureuses fatigues.
Il faut dresser l'échelle incertaine, et grimper
Vers la grappe, et la prendre, et craindre de tomber.
De quels dons t'a comblé Septembre aux mains pro-
[digues !
Vois comme tes raisins sont doux à regarder,
Car tout le vin futur gonfle leurs graines blondes.
Allons, va-t'en chercher ta femme pour t'aider,
Et souris, en prenant les corbeilles profondes.

ABEL BONNARD.

" Les Louanges " de Gabriel d'Annunzio

Nous connaissons surtout d'Annunzio comme romancier et comme dramaturge. Cependant les gens de goût, en Italie, disent volontiers que l'auteur de la *Joconde* et de la *Ville morte* a toutes les qualités qu'il ne faut point pour faire un bon auteur dramatique; ils disent encore que l'écrivain qui a fait l'*Enfant de volupté* et le *Triomphe de la mort* est un romancier infiniment séduisant, dont la psychologie toutefois n'est pas sans défaillances. Et beaucoup d'Italiens, amoureux de leur langue, contestent vivement à d'Annunzio sa façon d'écrire en prose. Au contraire, presque tout le monde là-bas est d'accord pour reconnaître en lui un poète de première grandeur. Avec l'œuvre de Carducci, son maître (que nous ne connaissons guère non plus, en France (1), l'œuvre de Gabriel d'Annunzio domine de très haut la production poétique de l'Italie contemporaine ; et je ne vois même pas qu'aucun pays du monde, à l'heure qu'il est, possède de plus grands poètes que ces deux-là. En 1895, M. de Vogüé, dans la *Revue des Deux-Mondes*, parlait avec une admiration, qui peut-être a surpris, des poésies déjà publiées par le jeune, brillant et quelque peu scandaleux lyrique, fils des Abruzzes. Ce

(1) *La Renaissance Latine* vient de publier (nº d'avril 1904) un intéressant article sur Carducci.

n'étaient pourtant que des essais, auprès du vaste monument que Gabriel d'Annunzio construit, et dont il n'a livré encore qu'une partie. « Les louanges du ciel, de la mer, de la terre et des héros (1) » comptent déjà dix-huit mille vers environ, et il y en aura encore ! Si la fécondité est l'un des signes d'un grand génie poétique, d'Annunzio a au moins celui-là. Il en a quelques autres ; c'est ce que je voudrais faire voir aujourd'hui, en quelques lignes, car cela n'est pas difficile, — et sans entrer dans l'analyse de cette œuvre considérable. Sans doute nous aurons l'occasion d'y revenir, — voire de mettre notre mot dans les discussions que soulève, en Italie, la philosophie dannunzienne, dont ce poème est la solennelle expression (2).

Solennel, en effet, est le début du poème, la Dédicace *A la Pléiade et aux Destins* et surtout l'Annonciation, *l'Annunzio* où, suivant un jeu qui lui est cher, le poète donne à son propre nom un sens symbolique de toute son œuvre. Car il a l'audace, la superbe ou, si l'on veut, l'impudeur des « poètes divins », qui se sentent divins et ne craignent pas de le dire ; dès les premiers vers, nous comprenons que celui qui nous parle est un être d'une race supérieure, de ceux dont le regard et la pensée dominent le monde ; d'Annunzio, comme notre Hugo, donne volontiers de ces coups d'aile d'aigle géant, accompagnés d'une clameur retentissante, — qui contribuent si fort à produire le frisson poétique chez tous ceux (il en est beaucoup encore, semble-t-il) en qui subsiste le vieux fonds de naïveté et de superstition de l'humanité primitive. Ecoutez plutôt l'*Annunzio,* — écoutez-le, si possible, avec le recueillement qui convient.

(1) Gabriele d'Annunzio : *Laudi del cielo, del mare, della terra e degl eroi*, — vol. I, Milan, Trèves, 1903; vol. II, 1904.

(2) Voir les études de Dino Mantovani dans « *Letteratura contemporanea* » (Roux et Viarengo, 1903); de B. Croce dans sa Revue *La Critica* », 20 janvier 1904.

**Ecoutez, écoutez, ô fils de la Terre, écoutez la grande
nouvelle que je vous porte sur le vent palpitant,
de ma bouche puissante !
Ecoutez, ô laboureurs debout sur vos droits sillons,
et vous qui contre la force des taureaux, ô bouviers,
tendez les cordes tordues
comme les cordes sonores tendues sur les lyres antiques,
— Et vous femmes, fortes travailleuses, fortes faiseuses d'enfants,
debout au seuil de vos portes,
— Et vous épanouis à la lumière, et vous courbés dans l'ombre,
enfants bavards, vieillards taciturnes,
ô vie, ô mort,**

**Ecoutez-moi ! écoutez l'Annonciateur qui vient de loin
portant l'annonce du miracle de Midi
dont fut pleine l'immensité
du ciel dans l'heure ardente ! je vous emplirai de stupeur,
je vous enflammerai de joie, je vous tirerai des yeux
le rire et les larmes.
Et du profond des cœurs une clameur infinie montera
comme celle qui tout d'un coup éclata dans le silence
du jour saint.**

**Ornez de bandelettes de pourpre le joug pesant,
et des plus frais feuillages les chenets que le feu a rongés
dans la brûlante cheminée ;
suspendez à la poutre desséchée la guirlande qui embaume,
couronnez le front du taureau, le vase reluisant,
et la borne de votre champ.
La beauté du monde endormie se réveille.
Mon chant vous appelle à une fête divine.
Dans vos veines rudes, voici, mon chant verse
le flot d'un sang divin.**

**— Ecoutez, ô fils de la Mer, écoutez la grande
nouvelle que je vous porte sur le vent joyeux,
de ma bouche sonore, etc.**

Ajoutez la sonorité et l'harmonie du vers, et l'éclat des mots, que la traduction ne peut pas reproduire. Considérez

l'allure ample et ferme de la strophe, l'énergie et la souplesse du vers, la sûre hardiesse de ces rejets : « la grande — nouvelle,... l'immensité — du ciel » ; considérez cette façon d'employer, simplement, sans fausse honte, mais juste au bon endroit, de faciles et larges antithèses : « ô fils de la Terre... ô fils de la Mer ; » — « enfants bavards, — vieillards taciturnes » ; « des plus frais feuillages... la brûlante cheminée, » etc., — et ce procédé de description rapide, qui simplifie et agrandit : « O laboureurs debout sur vos droits sillons », « ô femmes fortes... debout sur le seuil de vos portes » ; et ces expressions vastes, imprécises et vigoureuses à la fois : « l'heure ardente... la beauté du monde endormie », — et en général la grandiloquence et l'éclat de tout cela, mélangés d'une pointe de mystère (« le miracle de Midi... une clameur infinie. »)... Sans examiner — problème oiseux, peut-être, — jusqu'à quel point l'auteur de ces vers est conscient, artificieux, il vous semblera, je pense, que ceci est de l'assez belle poésie majestueuse, et que cette façon de se poser en poète-prophète, en poète-aigle peut bien être justifiée, de par les droits du génie. Et vous serez tout à fait de cet avis si vous avez lu le poème entier, car les strophes citées ne sont pas une exception, — elles ne sont pas parmi les plus belles ; elles sont seulement typiques. La poésie de d'Annunzio est volontiers et aisément majestueuse. La légère envie que l'on aurait, d'abord, de se moquer de lui, passe vite, à moins qu'on ne soit réfractaire à ce qui est, après tout, l'essentiel de la poésie ; ou qu'on ne s'obstine, maladroitement, à discuter le philosophe, au lieu d'écouter le poète.

Il n'a pas seulement la parole magnifique, harmonieuse et forte. Il a l'acuité et la perfection visuelle des grands artistes. Dans l'étrange récit de son voyage en Grèce, qui occupe la plus grande partie du premier volume, dans cette large composition lyrique, épique, fantastique, humoris-

tique, — il y a des morceaux d'un réalisme impeccable ; par exemple, une description du port de Patras :

Un souffle torride, dévorant
comme l'haleine de mille fours,
sur l'eau du port, huileuse
et corrompue...

— aussi admirablement nauséabonde que la *Charogne* de Baudelaire. Mais le plus souvent, d'Annunzio ne se contente pas de voir et de décrire très bien : il fait vivre ; sous ses doigts, les choses inanimées prennent une âme et palpitent, parfois d'une vie mystérieuse, surnaturelle : alors le sens symbolique déborde de l'objet décrit, l'enveloppe et le transforme, — mais l'image reste néanmoins nette et saisissante, — comme dans cette courte description, « la Voile » :

Le navire gémissait, craquait,
sifflait ; la vergue aux deux cornes
grinçait au racage ;
la forte ralingue battait
l'air comme une furie ivre
de liberté sous les poings
d'agresseurs tenaces,
jusqu'à ce que contre l'arbre
elle fût guindée, entre fond
et têtière, et l'écoute fixée
au palan. Alors la voile latine
se gonfla d'un souffle immense,
plus belle que toutes les choses
alentour apparues,
plus que nous-mêmes qui l'ouvrîmes
toute grande, plus pure et innocente
que le ciel, — force vierge,
désir pudique,
arc enflammé d'amour

pour le but qu'il vise, esprit candide
tout aile parmi le double azur !

Son regard se plaît de préférence aux spectacles grandioses et éclatants ; à l'opposé de beaucoup de poètes, il aime décrire la nature en plein midi, à l'heure où elle vibre et resplendit :

Et c'était midi,
l'heure de Pan, l'heure grande.
Le soleil était au faîte des cieux,
nu ; et tout était clair
alentour, près et loin ;
et mon âme, comme la sphère
de l'Ether incorruptible,
était toute de cristal
et d'or, suspendue sur les flots...

Et chez lui, les nuits sont souvent étincelantes et magnifiques comme les jours. Poète essentiellement méridional, il n'est pas toutefois insensible au clair-obscur, aux nuances délicates :

... Le son
d'un pas inconnu
me fit anxieux
comme une mélodie qu'on entend
du fond d'une lointaine
chambre par les portes closes,
de temps en temps, et qui fait haleter le cœur...

De telles impressions, et de plus imprécises et de plus exquises, se rencontrent souvent dans son bruyant poème, — exprimées d'une façon qu'un Verlaine n'eût pas désavouée. C'est qu'il est difficile de concevoir une faculté de sentir plus subtile, plus excitable que celle dont la nature avait doué Gabriel d'Annunzio, et qu'il a cultivée.

en lui avec un art extraordinaire. Il est celui qui sent d'une façon plus intense que les autres hommes, avec tous ses sens, souvent avec tous ses sens à la fois.

Le silence était vivant
comme une âme éparse
qui écouterait et attendrait
    sans respirer.
Une aile bougea,
une feuille tomba,
un calice s'ouvrit,
une fontaine déborda,
une langue huma l'eau,
un pas foula l'herbe,
une tige se rompit,
un feu follet raya l'air,
une odeur se répandit,
humide, dans la chaleur.
    Tous mes sens
veillaient, dans l'attente
    de la joie obscure...

Comme on pouvait s'y attendre, l'érotisme de ses romans et de ses premiers poèmes reparaît, mais peut-être moins inquiétant, comme transformé, on dirait presque idéalisé, source de puissants effets poétiques, et d'ailleurs un peu perdu dans l'immense symphonie de sensations que sont les « Louanges du Ciel, de la Mer, de la Terre, et des Héros ». Car le titre laisse entendre que d'Annunzio a voulu faire entrer dans son poème l'univers entier ; il est certain du moins que ses approvisionnements poétiques sont d'une richesse incroyable. Hommes et bêtes, forêts, fleuves, montagnes et mers, — la mer surtout ; et le soleil et le ciel, et les étoiles ; tout cela est chanté par lui passionnément, sous mille formes, avec mille accents divers, religieusement, ainsi qu'il convient au poète, enfant de la nature. Mais il chante aussi les villes, « les Villes Terribles » — ou

« les Villes du Silence », — les rues, les maisons et les foules, parce qu'elles font aussi partie de la nature matérielle, et sont des éléments de l'universelle beauté. Et encore tout le passé de son pays, c'est-à-dire de la Grèce et de l'Italie, puisqu'il se prétend fils de l'une comme de l'autre, — toute sa vie passée, mythologique et historique, l'Olympe, et l'Ida, et Ulysse, — Pindare, Thémistocle, Alcibiade, — Dante, et Garibaldi, et Verdi, et Carducci, — les belles fables, les grands hommes, les actions magnifiques, cela encore revit et resplendit. Poésie fourmillante, où les sons, les couleurs, les formes, les gestes se succèdent et se mêlent en une sorte de frénésie ; poésie de sève, de sang et de chaleur, où la souffrance, la perversion et la laideur même sont représentées comme des expressions de la vie, c'est-à-dire comme de la joie encore. Vraie poésie de la vie physique, une des plus profondément et naturellement matérialistes qu'on ait jamais vues, — où la matière et la forme, l'âme et le corps sont complètement fondus, indiscernables. Peu de poètes ont pu donner la sensation du lien entre la vie physique et la vie intellectuelle, de leur identité profonde (sensation éminemment poétique) d'une façon aussi saisissante que d'Annunzio dans les nombreux passages où il célèbre l'union de son corps avec la nature, l'absorption de son individu dans le sein de l'infini vivant :

Nature, ma mère immortelle...
qui me fais la vie brève
et d'immenses desseins me mets
dans le cœur, toi, née la première,
    née de toi-même,
à tous commune, mais seule
incommunicable, écoute-moi.
Moi, si lourd de sagesse
et d'expérience, de joie
et de douleur, d'amour

et de haine, si sur toi je m'étends,
je redeviens léger et ignorant,
je me sens souple et vert
comme un arbuste au tronc lisse.
Me voici couché sur le dos dans l'herbe,
le bras soutenant la tête,
le visage à l'ombre et les pieds
au soleil. Ainsi je me repose.
Un sang d'enfant m'inonde.
Et je sens venir un frais sommeil...
... Ainsi, je veux dormir
en toi, qui me donnes le pouvoir
de pacifier mes discordes,
ô Persuasive. Encore nouveau,
me voici, — encore immaturé,
et pleins de puissances cachées,
encore dans mon devenir.
Ce qui par moi fut accompli,
en vérité, peu de chose
me semble à côté de l'œuvre
qui en moi naît et se nourrit
de la mystérieuse liqueur.
O ma Mère, dans toutes mes veines
gonfle mon sang et l'épure !
... Il y a plus de raison dans mon corps
vigoureux qu'en toutes les doctrines...

Car si à tout instant l'individu, dans la poésie dannunzienne, retourne à la nature et semble se dissoudre en elle, à d'autres moments, inversement, c'est la nature entière qui semble pénétrer l'individu, l'exalte et le grandit à l'infini. Il apparaît alors comme un être surhumain, dont la puissance n'a plus de bornes, ivre de jouissance esthétique, de pensée et d'action. Personnalité et univers, vie et mort sont des mots qui n'ont plus de sens relatif. « Il n'est pas nécessaire de vivre, il est nécessaire de naviguer » : telle est la significative épigraphe du premier livre.

Et le poème, dans son ensemble, et en un sens, est quelque chose comme la danse sacrée de Nietzsche, mimée, racontée, chantée par un très grand et riche poète. Un beau souffle panthéistique anime l'œuvre, et donne souvent au moindre morceau une valeur singulière : je ne parle pas, bien entendu, de la valeur philosophique, mais de la valeur poétique. Il faut, par exemple, avoir lu toute l'œuvre, avoir été pris et emporté par elle, pour tout à fait bien goûter, outre la perfection artistique, la profondeur et le mystère d'une pièce comme celle-ci :

O Pise, ô Pise, pour la fluviale
mélodie qui fait ton repos si doux,
je te louerai comme celui qui a vu,
ne se souvenant plus de son mal,
couler dans ton cœur
le sang des aurores
et la flamme des soirs,
et le pleur adamantin des étoiles,
et le philtre de la lune, verseur d'oubli.

Telle une femme à l'appui de sa fenêtre,
les cils mi-clos, tiède dans son vêtement
de lin blond,
point éveillée encore, mais qui sent fuir son rêve,
— telle sur tes belles eaux, pâle, sourit
ta torpeur.
Et tes marbres sacrés montent légers,
un peu à l'écart de toi, comme si les échos
les animaient d'âmes harmonieuses.

JULIEN LUCHAIRE.

Une lettre inédite de Mme Campan

A propos de son *Essai sur l'éducation des femmes*, Mme de Rémusat vient d'être définie avec justesse : femme d'esprit et de bon sens supérieur (1). M. Emile Faguet a rappelé les entretiens fréquents de Napoléon avec elle. L'empereur, assez rude aux femmes, mais parfois juste appréciateur de leur mérite, goûtait en Mme de Rémusat le sérieux aimable de l'intelligence. Des dames d'honneur de Joséphine, elle était la seule dont la conversation lui agréât : « La plupart de mes compagnes étaient plus belles que moi, dit-elle... Il semblait que nous eussions fait tacitement cette sorte de pacte, qu'elles charmeraient les yeux du Premier Consul, quand nous serions en sa présence, et que, moi, je me chargerais de plaire à son esprit. »

Il eût souscrit à cette phrase de l'*Essai sur l'éducation des femmes* : « Cela seul est bien fait qui est fait raisonnablement. » Un discernement net était l'une des qualités par où on le gagnait. C'est par là qu'une autre « pédagogue », Mme Campan, attira sa confiance. Un jour il lui avait promis en badinant sa place même et son pouvoir dans une « république de femmes », s'il en « faisait une ». En attendant, il lui confia la surintendance d'Ecouen.

L'ancienne lectrice de Mesdames avait solidité de jugement et sûreté de méthode, et pouvait, sans se surfaire, s'attribuer « la bosse de l'institution ». Mais il lui man-

(1) Voir, dans le présent numéro, l'article de M. Emile Faguet sur l'*Essai* réédité par M. Gréard.

quait la grâce, le charme, et, pour tout dire, ce que Mme de Rémusat admirait chez d'autres et ce qui faisait à elle-même son attrait : « une couleur féminine » revêtant la faculté *rationatrice*, comme disait Joubert. Le contraste est connu des deux personnes et des deux esprits. Peut-être cependant trouvera-t-on intérêt à une lettre inédite de Mme Campan, qu'une obligeante communication nous permet de publier (1). La différence du ton et du tour frappera quiconque vient de lire le petit livre réédité par M. Gréard et l' « étude » dont il l'a grossi en manière de préface; très fine biographie critique, éclairée de citations bien choisies dans les *Mémoires* et la *Correspondance* de l'auteur.

Cette lettre s'adressait au général baron Henriot, dont les deux filles venaient d'achever leurs études. On y trouve, professés d'un style qui sent sa régente, et avec références aux instructions impériales, les principes qui inspiraient l'éducatrice officielle :

« Monsieur le Général,

« Je ne me flattais pas d'avoir l'honneur de vous recevoir avant votre départ dans le château d'Ecouen, qui est fort joli, mais situé au haut d'une montagne à plus de quatre lieues de Paris; votre état ne vous permet que les voyages indispensables. Si j'avais pu séjourner vingt-quatre heures seulement à Paris, j'aurais eu l'honneur d'aller vous voir ainsi que mes chères élèves. Je suis ravie de vous savoir content d'elles, j'ai mis mes soins les plus tendres à leur donner des principes de religion, de morale, et à leur faire contracter la salutaire habitude du travail. Elles sont instruites, elles ont la tête assez meublée pour avoir le goût des bonnes lectures; je les ai prémunies contre

(1) Cet autographe appartient à la collection Campenon.

celles des romans, et contre le danger des liaisons avec les femmes ou les demoiselles d'un caractère léger. Vous suivrez toutes leurs démarches, Monsieur le Général, et j'ose me flatter que vous continuerez à être content de vos enfants. Je me complais, dans ce qui me regarde, à remplir les vues de notre Empereur, et à préparer à nos braves qui se sont si bien battus, et se battent encore si bien pour notre chère Patrie, des consolations pour leurs années de retraite, et ces consolations, on ne peut les trouver que dans le bonheur de la vie privée et dans la conduite juste et vertueuse de ses enfants.

« J'aime tendrement mes élèves, je ne les gâte point. Sa Majesté ne les a point confiées à mes soins pour veiller uniquement à leur santé, à leurs repas, à leurs vêtements, ce n'est qu'une partie de ma tâche. Former et fortifier leur jugement, les préparer à jouir sans folies de l'aisance ou de la fortune, à supporter les privations sans abattement de l'âme et sans perte de tous les principes d'honneur faits pour elles, c'était la partie essentielle de mes devoirs. J'ai la satisfaction de voir que toutes celles qui sont rentrées dans le monde, et il y en a déjà quatre-vingts, se conduisent selon les vœux de mon cœur.

« Je vous ferai parvenir, Monsieur le Général, les brevets de Mlles vos filles ; j'aurai soin de vous les faire adresser très incessamment à Besançon, sous le couvert de Son Excellence Mgr le grand Chancelier, pour vous éviter des frais de poste qui seraient assez forts. J'embrasse tendrement Mlle Henriot et ma chère Jeannette qui, j'espère, m'aimera bien plus à dix-huit ans qu'à treize, comme je le lui ai toujours prédit.

« Agréez, Monsienr le Général, l'expression de mes sentiments les plus distingués.

« GENET-CAMPAN. »

Ecouen, le 29 novembre 1813.

En lisant ces lignes, le souvenir nous revenait d'un jugement porté sur Mme Campan par une de ses élèves, Mme Jenny Bastide, qui a dit : « Elle s'écoutait parler comme une personne qui se sent sur son terrain. » Nulle part, sans doute, elle ne pouvait mieux s'y sentir que lorsqu'elle parlait en cette qualité de « dame surintendante » que portait l'en-tête de ses épîtres. Aussi semble-t-il bien qu'elle se soit écoutée écrire. Voilà ce qu'on ne dira jamais de Mme de Rémusat, encore qu'elle ait souci de ce qui tombe de sa plume.

Remarquons les derniers mots où l'institutrice réclame l'affection de « sa chère Jeannette ». Mme Campan voulait être aimée, et l'était quelquefois. Sa fermeté digne, toujours égale, exempte de rudesse, commandait le respect sans éloigner la sympathie. Pourtant elle méritait ce nom de « pionne » que quelqu'un lui donnait, l'autre jour.

Des portraits qui restent d'elle, très inégaux de valeur, aucun ne lui attribue la beauté. Une gravité qu'accentue la courbe marquée du profil, c'est le caractère de cette figure bien assortissante à l'austérité de vêtements toujours noirs. N'omettons pas une coiffure qui achève sa physionomie : ce bonnet à coques dont on a dit qu'il « vaut à lui seul un brevet d'honnêteté et de pudeur. » Non moins « pudique » et « honnête » que Mme Campan, Mme de Rémusat n'eût pas porté ce bonnet-là.

MICHEL SALOMON.

L'Administrateur-Gérant : E. FROMANTIN.

Poitiers. — Société Française d'Imprimerie et de Librairie.

Troisième Année N° 5 25 Mai 1904

La

Revue Latine

Directeur : Emile FAGUET

L'Orgueil humain [1]

Sous ce titre, M. Zyromski a écrit une manière de discours sur l'histoire universelle et une manière d'essai sur les mœurs et l'esprit des nations depuis l'invasion de l'Inde par les Aryens jusqu'en 1789.

On peut penser que le livre est très inégal et qu'il y avait des parties de son sujet que l'auteur ne connaissait que de seconde main. Mais inégal ne veut pas dire mauvais, et il y a de très bons et même de très beaux passages dans cette étude trop ambitieuse. Autant que je m'y connais — car le critique apprend surtout en lisant de pareils livres à mesurer son insuffisance et à se dire qu'il faudrait tout savoir pour les juger encore plus que pour les écrire, — les chapitres sur la Grèce et sur le stoïcisme sont justes et assez forts ; les observations sur Charron et Coëffeteau très judicieuses et très fines ; cinq ou six pages sur Racine, très distinguées, nouvelles, originales, et presque profondes. Ce n'est pas peu, et l'on s'habitue — peut-être

(1) Par M. Zyromski, chez Colin.

un peu trop — en ce siècle de productions hâtives, à pardonner à un livre et presque à l'approuver quand il contient cinq ou six choses qui valaient à peu près la peine qu'on les dît.

En revanche, le moyen âge me paraît à peu près inconnu à l'auteur, et ce qu'il en écrit est extrêmement superficiel. De même Descartes, si important, comme on le verra plus loin, pour le sujet que M. Zyromski traitait, est peu compris, et ceci paraîtra, je crois, une erreur à tout le monde que le *Traité des Passions* développe la morale provisoire du *Discours de la Méthode* et que la tragédie de Corneille soit une illustration de la « morale provisoire » de Descartes. J'accorderai, s'il y tient, à M. Zyromski que le *Traité des Passions* (1649) n'est point inspiré de Corneille, Descartes étant un autodidacte. La raison est faible quand il s'agit d'une œuvre comme celle de Corneille, qui a une influence évidemment énorme sur tout le public, qui crée une atmosphère morale et qui agit, par suite, même sur ceux qui ne la voient pas ou ne la lisent point. Cependant j'accorderai qu'il n'est point prouvé du tout que Descartes en morale soit l'élève de Corneille, et qu'il est très possible que Descartes et Corneille aient dit les mêmes choses simplement parce qu'ils étaient du même temps, et parce que c'étaient les idées générales du temps. Mais pour faire à toute force Corneille l'élève de Descartes, et non pas Descartes l'élève de Corneille, prétendre que la morale du *Traité des Passions* est déjà dans le *Discours de la Méthode* et puis dire : Or, cette morale du *Traité des Passions* qui est déjà tout entière dans le *Discours de la Méthode* Corneille l'a mise dans son œuvre, en l'illustrant ; c'est cela qui est tout à fait faux.

De même le chapitre sur Molière n'est pas mauvais ; mais d'une part, quoique cela puisse se soutenir et que M. Zyromski le soutienne assez ingénieusement, j'entre bien difficilement dans le paradoxe de Molière disciple, non

de Gassendi, non d'Epicure, non d'Aristippe, mais de Descartes. Plus je vais, plus je trouve Descartes éperdument spiritualite, et tendant au panthéisme idéaliste, et plus près de Malebranche que je ne croyais, et séparé de Malebranche par très peu de pas à faire ; et plus je vais aussi, plus je trouve Molière positiviste, je dirai même matérialiste, si le mot avait un sens, et *étranger à l'idée de Dieu et à l'idée de l'âme.* Les analogies entre cet homme-ci et cet homme-là, même après les pages très adroites, je le répète, de M. Zyromski, m'échappent un peu, et « me fuient, pour ainsi dire », comme disait Montesquieu.

D'autre part, et c'est un reproche sérieux quoique de détail, cette étude sur Molière sent le tiroir et le cahier de cours. Vingt pages sur vingt-cinq (je ne compte pas, mais c'est bien la proportion) y sont consacrées à Molière antimédecin. Il est clair que M. Zyromski, lequel est professeur, avait fait, et non sans raison, quelques leçons sur Molière antidocteur, qu'il les avait trouvées brillantes et qu'il les a versées tout entières dans son chapitre sur Molière ; mais il ne saurait croire combien, ainsi placées, elles font disproportion, claudication et disparate.

Je le répète, sans que ce que j'estime bon l'emporte sur ce que je trouve mauvais, il y a dans ce livre des parties très distinguées, assez neuves, curieuses et inspiratrices, qui invitent à penser, à philosopher et à raisonner, qui sont d'une bonne plume et qui sont assez fortes sans cesser d'être claires. M. Zyromski est en grand progrès. Il avait fait autrefois une thèse sur Lamartine considéré comme symboliste qui a dû avoir un très grand succès, car elle était presque tout entière inintelligible aux esprits faits comme le mien. A cette époque, pour M. Zyromski « l'obscurité était une vertu », comme dit Nietzsche ; maintenant, comme Nietzsche encore le dit des Allemands, « enfin nous devenons clairs ». Cela sera considéré par beaucoup comme une lamentable décadence. Pour moi c'est un progrès inap-

préciable. Je commence à compter très sérieusement sur M. Zyromski.

Venons à la thèse ; car il y a une thèse dans le livre de M. Zyromski, et tout le livre est une thèse soutenue avec obstination.

Cette thèse est celle de Rousseau, un peu rajeunie : l'humanité se trompe depuis qu'elle existe, ou, sinon depuis qu'elle existe, ce que nous ne pouvons pas savoir, depuis l'époque historique. Il a existé un homme de la nature. Il était heureux. Il s'est civilisé par orgueil, par estime de soi, par désir du mieux : il s'est perverti. Revenons à l'état de nature.

Ce souvenir, inconscient sans doute, du péché originel et de la chute, et qui n'a rien d'absurde en soi, est tout Rousseau, comme on sait, et, littérairement, aux mains de Rousseau, c'est une des plus belles choses que le monde ait vues depuis Platon.

Changez, très légèrement, les termes, vous avez la thèse de M. Zyromski : L'humanité se trompe depuis l'époque où la pureté de la religion des Védas s'est altérée. Il a existé un homme *selon* la nature, intimement uni à la nature et se laissant inspirer par ses lois, par ses influences et les spectacles qu'elle donne. Cet homme avait la vraie morale et le bonheur. Par orgueil, par estime de soi, par désir de mieux, par on ne sait quoi, mais enfin il y a eu chute, cet homme s'est avisé de chercher sa loi en lui-même, sa morale en lui-même, et à partir de ce moment il a coupé le lien entre la nature et lui, follement ; il a été jusqu'à s'opposer à la nature et la nature à lui, et il a vagabondé d'erreur en erreur et il a été malheureux. Il faut rétablir le lien ; il faut restaurer le culte et l'adoration de la nature, la soumission à la nature ; il faut réintégrer l'homme dans la nature, et l'homme redeviendra moral, sage et heureux.

Le livre de M. Zyromski n'est pas mal intitulé, mais il

le serait mieux encore si, par opposition à l'*Imitation de Jésus-Christ*, il avait pour titre l'*Imitation de la Nature*.

La grande erreur de l'homme, donc, c'est — pardon, mais il n'y a pas de mot plus juste ni de métaphore plus exacte, — c'est d'avoir coupé le cordon ombilical et de ne pouvoir plus le renouer.

Voyez en effet ; suivez-le dans le cours des temps connus. Au temps des Védas, il est comme plongé dans la nature et il est en intime communion avec elle. C'est le naturalisme primitif, ou du moins c'en est un reste encore vivant ou une image à peine affaiblie. Et l'homme est heureux, éperdument heureux.

Mais voici que cette pure doctrine s'altère ou plutôt que ce merveilleux état d'âme s'altère. Une certaine métaphysique s'introduit dans cette religion primitive. Derrière la nature on cherche... quelqu'un, un être qui la conduit, qui peut-être l'a créée, dont peut-être elle est un écoulement, mais une dégradation. La pensée funeste est trouvée. Que la nature soit la dégradation d'un Dieu, cela veut dire, avant tout et plus que tout, que l'homme n'aime plus la nature, l'aime moins, si vous voulez : il cherche autre qu'elle ; il lui est infidèle. Tout à l'heure il la détestera peut-être. Déjà, en tout cas, la nature peut lui dire :

> Et ton cœur infidèle à ces sacrés appas
> Se figure un bonheur où je ne serais pas.

Un pas de plus, c'est le bouddhisme, le bouddhisme, protestation et insurrection contre le brahmanisme sans doute, c'est-à-dire contre le *védisme* dégénéré, mais aussi contre le *védisme* vrai et pur, contre la religion primitive, contre le naturalisme. Car le bouddhisme est une très belle pensée, c'est la religion de la pitié et de l'amour, sans doute, comme le christianisme ; mais c'est surtout la religion de la désespérance, l'opinion que la vie est mauvaise, mauvaise la nature, mauvais le monde, et qu'il faut se réfu-

gier dans la paix de l'impassibilité, de l'ataraxie et de l'indifférence, dans le néant, dans le *Nirvâna.* C'est le pessimisme et le pessimisme le plus radical que le monde ait jamais connu. Oh! que nous sommes loin de la conformité à la nature, de la docilité à la nature, qui, elle, ne connaît que la confiance en soi-même et l'activité et l'allégresse et qui fait et veut faire de la vie une fête éternelle!

Puis voici venir l'hellénisme, le plus séducteur de tous les états d'âme qu'ait connus l'humanité, la plus séductrice des doctrines et des religions, parce que de lui sont sorties, ont jailli, pour ainsi parler, des œuvres d'art incomparables. Il faut se méfier pourtant ou résister dans une certaine mesure, dans une grande mesure. L'hellénisme ne fut pas naturaliste; il ne le fut pas assez, si vous voulez; il a détaché, plus, peut-être, qu'aucune autre doctrine, plus qu'aucun autre état d'esprit, l'homme de la nature. Il est en son fond l'apothéose de l'homme par la considération de la beauté humaine. Il trouve l'homme beau, il le fait plus beau par l'art littéraire, l'art pictural, l'art sculptural, et il l'adore. Et d'une part, de ces grandes forces naturelles que l'humanité adorait autrefois, il fait des dieux *qui sont des hommes,* qui ne sont que des hommes plus forts, plus nobles et plus beaux; et d'autre part, de ses grands hommes ou « surhommes », *glorifiés* (sens précis du mot), « auréolés « par la légende, il fait des dieux; — et c'est à dire qu'il ne voit que l'homme partout et qu'il ramène la nature à l'humanité et qu'il montre, en faisant de simples hommes les égaux des dieux représentants des forces naturelles, qu'il considère l'homme comme l'égal au moins de la nature. Enfin, de toutes les façons de le faire, il détrône la nature et intronise l'homme tant au ciel que sur la terre.

L'apothéose de l'homme et l'adoration de l'homme par la religion avec complicité de l'art, c'est tout l'hellénisme. Le lien entre la nature et l'homme... accordez-moi au

moins ceci : le lien de subordination entre la nature et l'homme est brisé ; ou bien plutôt les termes sont renversés et il reste un lien, mais qui subordonne, non plus l'homme à la nature, mais la nature à l'humanité.

De sorte que savez-vous bien ce que c'est que l'hellénisme ? C'est un contresens ; c'est le contresens universel.

Le christianisme en fut un autre, aussi colossal, et du reste, depuis l'époque des premiers Védas jusqu'à l'époque de M. Zyromski, l'humanité ne fait que des contresens. Et je le dis sans ironie ; car enfin il est bien possible. Le christianisme a opposé, et c'est son originalité, a opposé nettement la nature à l'homme, *enfin*, et a déclaré énergiquement que la nature est mauvaise et que l'homme, mauvais aussi, s'il *retombe* (« chute ») dans la nature, peut être bon s'il s'appuie sur Dieu et si Dieu l'appuie. Voilà le christianisme pour M. Zyromski, et certes ce n'est pas moi qui dirai, ici, que M. Zyromski se trompe. Ce qu'il dit là et que je résume trop sommairement est pour moi la vérité même.

A la vérité M. Zyromski fait ici une concession, une concession pour un instant et que moi je ne ferais pas. Comme il aime Jésus — qui ne l'aimerait pas, ayant lu l'Évangile ? — comme il aime Jésus, il se plaît à considérer Jésus comme ayant été un peu naturaliste. Au fond, « je l'aime » a toujours voulu dire : « il me ressemble. » Quelques mots attribués à Jésus sur les oiseaux des champs et sur les lis qui ne filent pas lui font croire que Jésus n'a pas laissé d'être en communication avec la nature, et M. Zyromski en est amené à donner une bonne note au christianisme primitif.

Il faut laisser cela absolument de côté. Nous ne connaissons rien de Jésus, non plus que de Socrate, encore moins, du reste, les disciples de Socrate ayant écrit très peu de temps après sa mort, et les Évangiles ayant été rédigés *d'après* les disciples de Jésus très longtemps après le

drame du Golgotha. On connaît Jésus comme on connaîtrait Rousseau s'il n'avait rien écrit et si on le connaissait par les écrits de ses disciples de 1848. Nous ne savons donc rien de Jésus. Mais, à en juger par les livres de ses plus anciens disciples, le christianisme primitif ne fut rien moins que naturaliste. Ce n'est point pour quelques métaphores, comparaisons, paraboles et symboles tout littéraires que nous allons voir les Évangiles tout pénétrés du sentiment de la nature. Il n'y a, à tout prendre, même dans les Évangiles, que Dieu et l'homme, qu'un théisme très précis, très personnel, et qu'un amour très profond et attendri, analogue à celui de Bouddha, pour l'humanité — plus des idées sur la chute, le péché originel et la grâce, qui deviendront des dogmes. Fermons donc la parenthèse et tenons pour nulle la concession relative au naturalisme plus ou moins profond de Jésus.

Quant au christianisme, à le considérer en son ensemble depuis saint Paul jusqu'à nos jours, il est pour M. Zyromski et pour moi antinaturaliste au premier chef. Il déteste la nature et s'en défie ; il la considère comme une tentation et comme une source de péché ; il la considère comme de mauvais exemple. Au fond, la nature est une des tentations que Dieu permet qui existent pour éprouver l'homme et pour qu'il puisse mériter, et aussi pour qu'il sente le besoin d'avoir recours à Dieu et de se réfugier dans son sein. Tout ce qu'on a pu dire (bonnes observations de M. Zyromski en ce sens) sur le naturalisme du moyen âge croyant et même des artistes de nos cathédrales gothiques ne prévaut point contre ces idées directrices du christianisme et ne prouvent que deux choses (très vraies), à savoir que le moyen âge n'a pas été tout entier strictement croyant, et que les chefs du christianisme avaient une certaine tolérance à l'égard de leurs artistes. Oui, il reste vrai que le christianisme n'a point de tendresse pour la nature et s'en défie.

Qu'on ne me parle point de saint François d'Assise, qui fut un cœur, et non pas une pensée, et que tout le monde a considéré comme un saint, sans que personne se soit avisé de le tenir pour un docteur. Je ne crois pas que quand on fera l'histoire du socialisme ou de la démocratie on imagine de considérer Louise Michel comme un théoricien. — Par parenthèse encore c'est pour avoir, je crois, vu Jésus, un peu trop, *à travers* saint François d'Assise, que M. Ziromski s'est trompé un instant sur le christianisme primitif.

Enfin nous arrivons aux insurrections plus ou moins conscientes, contre la pensée générale du christianisme. Une des premières fut l'humanisme. L'humanisme, ayant été ou ayant voulu être une renaissance du paganisme, est aussi détesté de M. Zyromski que le christianisme lui-même, puisque le paganisme sépare déjà et éloigne l'homme de la nature. Il n'y a pas beaucoup à insister sur ce point. Seulement M. Zyromski a très bien vu que l'humanisme s'est pour ainsi dire bifurqué en deux branches qu'il faut savoir distinguer. Il y a eu l'humanisme général, pour ainsi parler, qui se rattachait à toute l'antiquité et qui se réclamait de l'antiquité tout entière, et cela c'est au xvie siècle ; et Rabelais est le représentant le plus précis ou, au moins, le plus éclatant de cet humanisme-là ; et il y a eu encore l'humanisme plus latin, qui a pris son modèle et l'entretien de son esprit dans le stoïcisme de Marc Aurèle et plus particulièrement de Sénèque. Ce stoïcisme a pour interprètes principaux, en France, Montaigne, qui l'adoucit d'un sourire, mais qui le sent très profondément, Charron, qui l'expose avec méthode, Du Vair, Balzac, Coëffeteau et Corneille. Il a eu avant le jansénisme (et non sans une grande influence sur le jansénisme lui-même), avant le cartésianisme (et non sans une certaine influence sur Descartes lui-même), une importance qu'il n'y a point péril pour le moment à exagérer, parce qu'elle n'a pas été assez

aperçue ni surtout assez signalée. Je me félicite de l'avoir notée, non sans insistance, il y a une quinzaine d'années.

De ces deux humanismes, je n'ai pas besoin de dire que M. Zyromski est l'adversaire, comme il est l'adversaire de toutes les formes de la pensée humaine depuis les premiers Védas ; mais il déteste surtout le second, parce que le stoïcisme sous sa forme antique et sous sa forme moderne et plus encore, à mon avis à moi, sous sa forme moderne que sous sa forme antique, est la figure la plus hautaine et l'aspect le plus âpre et le plus aigu de « l'orgueil humain » que M. Zyromski poursuit partout comme un chien fait sa proie.

Comment voulez-vous que M. Zyromski aime Corneille, qui croit profondément que l'homme puise toute sa force et *toute la force qu'il veut* dans sa conscience et dans sa volonté ; qui croit, de temps en temps, que l'homme puise sa force dans la grâce de Dieu (ou qui présente avec complaisance des hommes qui ont cette croyance) et qui enfin n'a jamais, on peut le jurer, dans le coche de terre ou dans le coche d'eau qui le menait de Paris à Rouen et de Rouen à Paris, jeté un coup d'œil sur la nature ?

La seconde ou la troisième, ou autre, insurrection contre le christianisme, mais en tout cas la plus considérable, c'est la philosophie du XVIIIe siècle.

Si Voltaire n'a jamais soutenu qu'un *endémonisme* ou un *édonisme* un peu vague et un peu superficiel, Diderot a souvent prétendu réintégrer et rétablir en ses droits « l'homme naturel » et l'a opposé à « l'homme artificiel », et il a combattu la morale, tant chrétienne que stoïcienne, avec vigueur. Et Rousseau a fait un appel éloquent à la nature et rêvé poétiquement un retour de l'homme à l'état de nature, sans savoir très précisément ce qu'il disait, mais avec ardeur, avec passion et avec cette conviction que vous inspirent toujours les idées que l'on ne comprend pas bien.

Aussi M. Zyromski, s'il ne dit pas un mot de Diderot,

ce qui m'étonne bien, a pour Rousseau beaucoup de tendresse, tout en regrettant qu'après avoir rejeté et repoussé l'erreur humaniste, il l'ait prolongée dans son *Emile* et surtout dans son *Contrat social* ; qu'il ait fait un appel à la nature, suivi, contradictoirement, d'un appel à la société ; et qu'enfin Rousseau ait assisté avec désespoir sans doute à la faillite du naturalisme dans Rousseau lui-même, à la faillite du Rousseauisme dans Jean-Jacques ; et les pages de M. Zyromski sur cette affaire, beaucoup trop courtes, beaucoup trop fuyantes et inconsistantes, infiniment plus suggestives qu'explicites, décevantes donc, comme tout Zyromski, du reste, sont intéressantes cependant, font réfléchir et doivent être d'autant plus méditées par nous qu'elles ne l'ont pas été assez par l'auteur et qu'encore elles sont dignes de l'être.

La conclusion de tout cela, c'est qu'il faut revenir à la nature, s'y replonger, rétablir le lien entre elle et nous, nous subordonner à la nature, « vivre conformément à la nature » en prenant cette formule stoïcienne dans un sens qui n'est pas celui dans lequel les stoïciens la prenaient sans doute, étudier ses lois et ses exemples et nous y soumettre, *tirer une morale de la nature bien étudiée et bien comprise*, en conséquence de quoi nous reviendrons au bonheur tel que l'ont connu les hommes du temps des premiers Védas. — La longue erreur funeste qu'a commise l'humanité et qu'elle a prolongée depuis les brahmanes seconde manière, depuis les brahmanes qui ont organisé les religions indiennes, jusqu'à nos jours, cette erreur séculaire, qui a sa source dans l'orgueil humain et qui est cause de tous les malheurs du genre humain, aura été ruinée. Tombe la vieille idole qui est devenue un Moloch protéiforme, mais au fond toujours le même et toujours aussi meurtrier !

J'ai quelques demandes d'éclaircissement à faire relativement à cette doctrine.

D'abord et avant tout je ne dirai pas : elle repose rationnellement sur une hypothèse ; mais elle a pris évidemment son point de départ dans une hypothèse. M. Zyromski est parti de cette idée : les hommes étaient éperdument heureux du temps des premiers Védas. Qu'en sait-il ? M. Zyromski aime à affirmer. Comme il dit quelque part que saint Marc et saint Matthieu sont les évangélistes qui « rapportent le plus fidèlement les paroles de Jésus », comme s'il avait connu Jésus personnellement, de même il nous dit que les hommes du temps des premiers Védas étaient heureux, comme si cela était une chose évidente et comme s'il l'avait vu de ses propres yeux.

Pour mon compte, je ne dis pas le contraire, et Dieu m'en garde, mais je dis que je n'en sais rien du tout. J'ai lu beaucoup de livres sur les religions et sur les littératures indiennes. Aucun ne m'a appris si les Indiens de l'an 1200 ou de l'an 1000 avant Jésus-Christ étaient heureux. Ces appels à la préhistoire, comme celui de Jean-Jacques Rousseau dans le *Discours sur les lettres et les arts*, ou comme celui de M. Zyromski, ne sont rien moins qu'insupportables. Même pour les siècles historiques nous ne savons presque rien du bonheur ou du malheur des peuples et nous discutons sans cesse là-dessus. A plus forte raison, ce me semble, sur les siècles préhistoriques et sur la question de savoir jusqu'où allait dans ces temps-là le bonheur ou l'infortune de l'humanité, nous n'avons aucune notion, même conjecturale ; et ce qui est sage, ce qui même est nécessaire, c'est que nous disions sur le bonheur des anciens Hindous ce que le Rig Véda disait de la création : « Celui-là le sait, le Témoin qui l'observe au ciel des cieux ; ou peut-être ne le sait-il pas. » Voilà une parole sage.

Je sais bien qu'on me répondra : « Comment les anciens Hindous pouvaient-ils n'être pas heureux, puisqu'ils étaient intimement unis avec la nature ? » Au fond c'est la pensée de M. Zyromski. Mais cela revient à dire : « La preuve

que le naturalisme fait le bonheur, c'est que les Indiens de l'an 1000 étaient heureux, et la preuve que les Indiens de l'an 1000 étaient heureux, c'est que le naturalisme fait le bonheur. » C'est un joli cercle ; mais c'est un cercle.

On me dira peut-être aussi, ce qui n'est pas, j'en conviens, tout à fait la même chose : « L'humanité n'est pas heureuse, n'est-ce pas ? — Ma foi ! non. — Elle ne l'a jamais été. — Je ne crois pas. — Elle a toujours été, plus ou moins, antinaturaliste; humaine, et à base d'orgueil humain, en sa morale. Est-il vrai, Calliclès ? — *Panugué.* — Donc, à supposer qu'il y ait eu un temps où elle aurait été le contraire, en ce temps elle eût été heureuse ; et il n'y a pas besoin de faire de supposition, ce temps a existé entre 1200 et 800 avant Jésus ; et donc l'humanité a été heureuse en ce temps-là. Qu'as-tu à répondre, ô gracieux Calliclès ? »

Je réponds que c'est le raisonnement de M. Tolstoï, du reste très grand poète épique : « N'emprisonnez pas les voleurs. Depuis que l'humanité existe, vous les emprisonnez sans relâche et il y en a toujours. Il est donc démontré que si vous ne les emprisonniez pas, il n'y en aurait plus. » Il est parfaitement certain que l'humanité n'a été heureuse ni avec la morale hellénique, ni avec la morale latine, ni avec la morale chrétienne ; mais, de ce que cela est démontré, il ne s'ensuit pas qu'il le soit que l'humanité serait heureuse avec la morale naturaliste ou qu'elle l'a été avec cette morale. Autant vaudrait me dire : « Le thé vous empêche de dormir : il est donc démontré que vous devez boire du café. » Hors qu'un document incontestable me vienne, prouvant que les Indiens de l'an 1000 avant Jésus ont été heureux, rien ne vaut historiquement dans la thèse de M. Zyromski.

Qui veut trop prouver ne prouve rien ; mais, cependant, j'irai jusqu'à dire que sa thèse et son exposé prouveraient plutôt que les Indiens n'ont pas été heureux plus que nous,

ou plus que les Grecs, ou plus que les Chinois. Car enfin si l'humanité a toujours été malheureuse avec toutes les morales possibles et, on en conviendra tout compte fait, assez diverses, il y a *à parier* que les Indiens, avec leur morale naturaliste, n'ont pas été plus heureux que nous et que ce n'est pas telle, telle ou telle morale qui fait le bonheur. Le raisonnement qui conclut par hypothèse de l'histoire à la préhistoire est en somme plus logique — un peu plus seulement — que celui qui conclut de la préhistoire à l'histoire ; parce que celui qui conclut de l'histoire connue à l'histoire inconnue rencontre l'hypothèse en son chemin, mais part au moins d'une chose réelle; tandis que celui qui conclut de la préhistoire à l'histoire part d'une hypothèse et, en d'autres termes, part d'un pur rien.

Oui, de ce que l'humanité connue a toujours été malheureuse, conclure que l'humanité inconnue l'a été aussi, n'est guère légitime; mais il l'est plus que de considérer l'humanité connue comme malheureuse et d'*affirmer* que l'humanité inconnue de nous a été heureuse. La thèse de M. Zyromski est historiquement une pure affirmation. « Je le crois sur ce que je le crois. »

Mais, non plus historiquement, mais rationnellement, en parlant en philosophe, la thèse de M. Zyromski se soutient-elle ? J'ai beaucoup de doutes encore sur cela. La thèse de M. Zyromski est bien curieuse. Elle ne conclut pas à la fin, comme la plupart des thèses. Elle ne dit pas aux dernières pages : « Revenons donc à la morale naturaliste. Cette morale, tirée des lois de la nature et des spectacles de la nature, nous enseigne que..., nous prescrit que..., nous invite à... » Point. Cette conclusion, c'est d'une part dans les premières pages du livre et d'autre part *passim* au cours du livre, dans quelques réflexions rapides et incises, qu'il faut la chercher. Et d'une part les premières pages sont plutôt une effusion poétique (et, du reste, pleine de talent) qu'une exposition d'idées précises, et les réflexions

et incises, peu pénétrantes et consistant à répéter toujours sous formes différentes ou sous la même forme : « Revenons donc à la nature », ne donnent pas de très vives ou larges lumières. Un lecteur, même consciencieux, peut donc lire tout le livre de M. Zyromski et ne pas saisir, ne pas aviser l'exposé des principes de M. Zyromski ; et se dire : « J'ai vu l'antithèse tout le long du volume ; mais la thèse, non. »

Nous, tout à fait consciencieux, prenons avec soin là où nous le pouvons trouver ou surprendre ou entrevoir, l'éloge et surtout la définition, si elle y est, de la morale naturaliste, et examinons et discutons.

Selon M. Zyromski, la nature, tant contemplée avec les yeux du corps et les yeux du sentiment, qu'étudiée et analysée par la science, nous donne ceci, ceci et ceci :

Elle nous donne l'idée de l'*ordre* : « Le soleil crée la moralité. Il a la sérénité et la splendeur. Il est ardent et il est lucide. Il se mêle aux choses et il les domine... La lumière invite à l'ordre. Elle communique au lumineux le don de l'élan, la force de commander, une sorte de magnifique influence. Quand le clocher monte et s'effile dans la lumière comme un cri net dans un air pur, il domine toute la plaine, et tout ce qui l'entoure semble se grouper à son appel et s'harmoniser à son chant. »

La nature nous donne l'idée et la passion de la *volonté*. « Le paysage est un éducateur de la volonté. Il montre la nécessité d'un fond robuste qui impose la tenue au paysage. Un paysage sans fond est frêle et comme suspendu ; il présente un ensemble flottant d'apparences. Un paysage sans fond n'est pas seulement frêle, il est prêt à se dissoudre. Un paysage expressif a toujours un fond, le ciel, la mer ou la montagne. Un paysage de mer repose sur l'horizon et le ciel ; la plaine soutenue entre le ciel et la terre, et, dans la montagne, la masse qui se lève dans le lointain assombri anime les premiers plans. Quand l'atmosphère

alourdie par l'orage supprime ce fond nécessaire, le paysage semble se plaindre: il a un air morne, replié, accablé : la vie ne le soutient plus. Retenons cette leçon primordiale. Le fond, c'est l'armature qui maintient les formes mouvantes. Si les apparences peuvent être multiples, souples et légères, le fond doit être immuable. Ainsi le caractère est le fond qui impose la tenue des actes et la cohérence de la vie. Démuni du fond essentiel, le paysage manque d'unité, d'harmonie et de plénitude, et le caractère se délie dans l'incohérence. » Et voilà pourquoi et comment la nature enseigne la volonté.

La nature enseigne la joie : « La lumière donne la joie. L'ivresse de la lumière est étincelante. Quand nous marchons dans la plaine, entourés et portés par la lumière, il se dégage de nous-même un enchantement. La vie semble légère et profonde. Nous communions avec la nature, et l'allégresse que nous éprouvons est la forme consciente de l'ivresse de la lumière. » La nature enseigne « le respect de la loi, le sentiment des solidarités réciproques, la compréhension de la mort... le besoin d'appuyer notre fragilité sur la puissance inépuisable des choses. »

La nature nous enseigne l'humilité : « Il est bon que l'homme se sente en face de l'illimité pour effacer les illusions de son orgueil. La mer nous donne ce sentiment accablant et nécessaire. Notre imagination a beau s'enfler, elle ne parvient pas à tisser avec ses images la vision nette de ce qui est sans limites. L'éclair qui traverse les cieux nous donne une émotion abrupte mais fugitive ; la mer prolonge indéfiniment cette émotion en maintenant la vision de l'être indéfiniment mouvant. De là cet air grave, ce regard lointain de ceux qui vivent devant la mer. La mer nous fait vivre dans un contact prolongé avec les grandes forces de la nature : le ciel et l'eau et leur intermédiaire flottant, le nuage. C'est pourquoi devant la mer la solennité des aurores et des couchants a une magie singulière.

L'homme est obligé d'embrasser d'un seul regard ces grands spectacles que multiplie la féerie de la lumière, et l'amplitude de son regard ouvre démesurément l'horizon de sa pensée. La mer rabat notre orgueil, en nous faisant comprendre que notre vie n'est pas plus stable que ces flots qui se déplacent et semblent se dévorer. Elle nous remet dans l'état primitif de l'humanité, en nous donnant le besoin de nous rattacher à la nature, de renouer les liens que notre vanité a rompus et d'appuyer notre petitesse sur sa grandeur... » La nature nous donne « la pensée incessante et tranquille de notre fragilité »... « La forêt c'est le monde noir, inextricable, devant lequel l'homme tremble... la forêt est le temple du sublime, et le sentiment du sublime est nécessaire pour donner de l'accent à nos émotions. Celui qui n'a pas tremblé devant le silence tumultueux de la forêt n'a pas senti le tressaillement de la vie sacrée des origines. Il est bon que notre fragilité s'étonne devant ces arbres géants. Il faut que l'homme sente la petitesse de l'homme et rejette son orgueil, source de tous les maux... L'homme ne devient homme qu'en sentant les rapports qui l'unissent à la nature, et ce sentiment s'enrichit par la contemplation et se fortifie par la science qui révèle la place fragile de l'homme, la nécessité de la loi, la modestie, le respect et la confiance. »

En un mot, en dernière analyse et en résumé : « L'HISTOIRE DE L'HUMANITÉ SE CONFOND AVEC L'HISTOIRE DES ALTÉRATIONS DU CULTE DE LA NATURE. LA MORALE DES HOMMES A ÉTÉ L'EXPRESSION DE LEUR ORGUEIL ET L'AFFIRMATION AUDACIEUSE DE LEUR PRÉDOMINANCE SUR L'UNIVERS. LES RELIGIONS DES HOMMES ONT ÉTÉ DE LAMENTABLES DÉVIATIONS DE CE PREMIER CULTE DE LA NATURE. TOUT CE QUI, DANS L'HOMME, VIENT DE LA NATURE EST BON. TOUT CE QUI, DANS L'HOMME, VIENT DE L'HOMME EST UNE DÉFORMATION SOUVENT FUNESTE, TOUJOURS INQUIÉTANTE, DE LA NATURE. »

Voilà, à ma connaissance, tous les textes un peu précis,

relativement précis, où M. Zyromski a exprimé son idée générale.

Reprenons-les.

La nature nous donne l'idée de l'*ordre*. Je ne sais pas trop. La nature nous donne surtout l'idée de la prodigalité désordonnée et insensée. La nature a une sociologie folle. Elle jette à profusion des semences qui sont pour ne pas lever et des efforts — si l'on peut ainsi dire en parlant d'elle — qui sont pour ne pas aboutir. Elle donne naissance à cent mille êtres pour en sacrifier, pour en vouer à un sacrifice certain quatre-vingt-dix-neuf mille cinq cents. Elle ne crée pas assez de nourriture pour les mangeurs qu'elle produit, et elle crée trop de mangeurs pour la nourriture qu'elle leur réserve. Elle crée pour étouffer, elle fait naître surtout pour faire mourir, dans une proportion telle qu'on dirait que c'est surtout la mort qu'elle cherche et que ce n'est qu'accidentellement qu'elle crée la vie durable, parce que chez elle la vie durable n'est qu'un accident ; et la vie telle qu'elle l'entend répond tout juste au mot magnifique, sinistre et exact de Claude Bernard : « La vie c'est la mort. » Si c'est là de l'ordre, c'est un ordre bizarre et qui ne répond aucunement à l'idée que nous avons de l'ordre.

M. Zyromski me dira que l'idée de l'ordre telle que nous l'avons est une déformation de l'ordre vrai qui est celui de la nature. Mais ce n'est pas notre faute si l'ordre vrai, à savoir celui de la nature, est absolument inapplicable à nous en tant que particuliers et à nous en tant que société. L'homme qui imiterait la nature aurait cent projets par heure et cent commencements d'exécution, en se disant que sur ces dix-sept mille projets par semaine il se pourrait que l'un aboutît. Cet homme serait un pur aliéné. Il y a des hommes comme cela ; mais c'est des hommes qui sont tout à fait le contraire de ceux-là que l'on dit qu'ils sont des forces de la nature, improprement du reste, pour

dire qu'ils sont grands. — Si une société imitait la nature, elle prodiguerait l'or, l'argent, le travail et le sang de ses citoyens dans mille entreprises gigantesques qui n'aboutiraient à rien et qui la videraient d'or, de forces et de sang au bout d'une année. Si une société imitait la nature, elle instituerait la polygamie, la polygynie, afin que chaque homme bien constitué mît au monde cent cinquante enfants par an et afin que la population fût centuplée en vingt années, avec ce correctif que quatre-vingt-dix-neuf enfants sur cent mourraient d'inanition dans leur âge le plus tendre et que toute la société serait débile et réduite à rien en moins d'un demi-siècle. Etc., etc.

Voilà l'ordre naturel, qu'avec toute la meilleure volonté du monde je ne puis pas prendre pour un ordre applicable à l'homme. La nature, c'est le chaos qui se corrige par son impuissance; la nature, c'est une puissance aveugle qui se corrige par la nécessité des choses; mais ce n'est pas l'ordre ; c'est un désordre monstrueux qui aboutit à une espèce d'ordre apparent; c'est l'imprévoyance folle qui, par un massacre immense, aboutit, à un spectacle satisfaisant. Mais si *se gouverner* c'est prévoir, la nature ne se gouverne pas du tout. Nous serions de purs déments à lui emprunter sa méthode et à copier l'ordre très particulier qui est le sien.

La nature nous enseigne *la volonté*. Ceci est un peu plus juste, non pas de la façon que M. Zyromski l'exprime, et ce n'est point parce qu'un paysage qui n'a pas de fond semble suspendu en l'air que la nature est éducatrice de volonté, et ceci n'est qu'une jolie page de critique d'art; mais la nature est éducatrice de volonté ou *paraît l'être* parce qu'elle est un ensemble de volontés en acte, et ceci est l'idée bien connue de Schopenhaüer et ceci a une certaine valeur et une certaine autorité.

C'est faux, du reste, à mon avis. D'abord ce n'est guère qu'une métaphore et une métaphore ressortissant à l'éter-

nel préjugé anthropomorphique. Parce que, à tort ou à raison, nous nous saisissons comme des volontés et que nous voyons dans la nature des forces en acte, nous appelons ces forces des volontés et nous disons, ou Schopenhaüer dit, que la plante qui va chercher la lumière, avec des contorsions puissantes et très significatives, a la volonté de vivre, que le germe qui se déplie et se déploie a la volonté de réaliser la vie qui est en lui en puissance, etc. C'est, je crois, un peu abuser des mots et solliciter les vocables, comme d'autres sollicitent les textes. Renan, qui était malin, avisé, prudent même dans ses témérités, à la française, avait tout doucement substitué à la « volonté » de Schopenhaüer son fameux « *nisus* » qui reste assez vague et assez discret pour n'être pas compromettant. C'est ce que j'appelle neutraliser un vocable trop agressif. Quoi qu'il en soit, et en admettant que les choses de la nature aient des volontés, à coup sûr ces volontés ne sont pas les nôtres et elles en sont tellement le contraire, qu'ici, ce serait très grave, plus grave encore que tout à l'heure, ce serait renoncer à notre nature même, détruire en nous l'humanité, s'il nous était possible, que de nous habituer à vouloir comme *veut* la nature. La volonté de l'homme, telle que nous nous la représentons, est une puissance constamment éclairée par la pensée, par l'intelligence, par l'entendement, et qui, sinon puise ses forces, du moins prend sa direction et ses mesures dans l'entendement, calcule même son élan et son effort selon les lumières de l'entendement et ne se sent plus elle-même quand ces lumières et cette direction lui manquent. Quand il y a de la volonté sans entendement, nous ne disons plus du tout que l'homme veut, nous disons qu'il est impulsif, et nous considérons l'impulsif, avec raison selon moi, précisément comme un être privé de volonté, la volonté consistant, sans doute, avant tout, à se gouverner soi-même. Or l'homme est volontaire et la nature est impul-

sive. Ce qu'il y aurait de plus désastreux pour un homme et aussi pour une société, ce serait de *vouloir vouloir* à la façon d'un végétal ou d'une bête.

Ici je fais une concession et une distinction, parce qu'il y a des distinctions, des différences dans les choses mêmes. Un animal veut déjà d'une façon beaucoup plus intelligente et c'est-à-dire d'une façon beaucoup plus *volontaire* qu'une liane, une ortie ou un volcan. Il y a, ce qu'on ne voyait pas assez autrefois, une gradation, une échelle continue des simples forces naturelles aux forces organisées et de mieux en mieux organisées qui sont végétaux, animaux inférieurs, animaux supérieurs, hommes enfin. Et c'est pour cela que je n'ai jamais manqué de dire, que j'expliquasse La Fontaine ou que j'expliquasse autre chose, que nous avions beaucoup à apprendre des animaux, de leur intelligence fine et avisée, de leur prévoyance, car ils prévoient; de leur souplesse à s'ajuster aux circonstances, car ils sont capables de ce *progrès-là* et tant s'en faut qu'ils fassent mécaniquement toujours la même chose de générations en générations ; de leur *raison* enfin, c'est-à-dire de l'équilibre remarquable de leurs facultés, de l'absence chez eux de mégalomanie et de chimères, de leur heureuse impuissance, en un mot, à devenir fous, par où, si par ailleurs ils nous sont inférieurs, il faut convenir galamment qu'ils nous surpassent.

On voit que je ne trouve pas tout faux dans la thèse de M. Zyromski et je reviendrai plus loin sur ce que, par un autre côté, j'en accepte ; mais précisément, et cela est bien curieux, ce n'est jamais aux animaux que songe M. Zyromski quand il nous parle des exemples que nous devons prendre dans la nature et des leçons que nous en devons recevoir. C'est toujours la nature en son ensemble et particulièrement la nature végétale et la nature paysage à quoi il songe et à quoi il se ramène obstinément. Et c'est celle-ci véritablement qui ne nous apprend rien et

qui, si elle nous apprenait quelques choses, nous en apprendrait de mauvaises.

La nature nous apprend *le respect de la loi*. Voilà qui ne peut être faux, évidemment ; mais de quel genre de lois la nature nous enseigne-t-elle le respect ? Car il s'agit sans doute de savoir si les lois auxquelles on croit bien voir qu'elle obéit peuvent être les nôtres. Or la nature obéit à des lois qui sont fatales et qui excluent absolument toute idée de liberté. Est-ce sur ce modèle que M. Zyromski veut que nous nous modelions ? Quand la liberté ne serait qu'un préjugé, remarquez bien qu'elle ne cesserait pas d'être notre loi, en tant que préjugé dont il est évident que nous avons besoin et auquel nous ne pouvons nous soustraire. M. Zyromski nous parle sans cesse de déformation de l'homme par lui-même ; mais qui ne voit que la véritable déformation de l homme par lui-même serait l'homme, par un effort singulier et du reste impossible, se dépouillant de ce que j'appelle sa croyance pratique en son libre arbitre et s'efforçant à vivre comme vit la nature, comme vit un chêne, une rivière ou un torrent, sans jamais délibérer, réfléchir et décider, ou sans jamais croire, délibérer, décider ou réfléchir ? Il lui y faudrait un effort énorme, et cet effort même, il ne pourrait le faire qu'en croyant précisément à ce qu'il s'agirait de détruire, c'est-à-dire à sa liberté. Et nous voilà à un cercle d'où bienheureux serait celui qui pourrait sortir.

Remarquez encore que la nature donne des exemples de soumission à la loi ; mais de soumission à des lois différentes, en apparence du moins, et, quand il s'agit d'exemples de cette sorte, on ne peut guère percer plus loin que les apparences. Voilà l'homme qui veut vivre « conformément à la nature ». Conformément à quelle nature ? Vivra-t-il comme un torrent, comme un volcan, comme une rivière, comme un désert, comme un champ de Beauce ? Toutes ces choses naturelles ont chacune leur loi, à laquelle chacune obéit

très précisément. Mais toutes ces lois sont très différentes les unes des autres, et laquelle l'homme choisira-t-il ?

Je le dirai très bien, je crois. Comme ces *caractères* des choses naturelles sont tout simplement des traits de caractères humains que nous prêtons aux choses, chaque homme suivra, en regardant la nature, la loi de l'objet particulier qui lui plaira le plus et il s'y soumettra de tout cœur ; et en définitive ce n'est qu'à ses tendances à lui qu'il obéira en croyant, ou en feignant de croire obéïr, religieusement à une loi naturelle ; et l'ambitieux prétendra vivre selon la loi du torrent, et le paresseux selon la loi du désert, et le laborieux, Dieu merci ! selon la loi du champ de Beauce ou de Bresse.

— Mais non, me répondra l'auteur, coupons court à ces plaisanteries faciles. C'est aux lois *générales* de la nature qu'il faut obéir, c'est l'exemple qu'elle nous donne par ces lois générales qu'il faut suivre.

— J'entends fort bien ; mais alors, à la prendre dans son ensemble, que nous enseigne, comme loi, et comme soumission à la loi, que nous enseigne la nature ? Elle nous enseigne la régularité, rien de plus ; car en son ensemble elle paraît régulière et constante. Elle nous enseigne la nécessité ou la beauté de la règle. Elle nous enseigne la régularité, elle nous enseigne qu'il nous faut, sans doute, une règle. Fort bien. Mais quelle règle ? Et nous voilà au rouet. L'homme doit avoir une règle, mais quelle sera la règle humaine ? Ne faut-il pas encore que cette règle il la tire ou d'une loi particulière d'un objet particulier de la nature, ou de lui-même ? S'il la tire d'un objet particulier de la nature, il a trop le choix et, par conséquent, il y a incertitude ; ou il la prendra conformément à ses passions encouragées par un exemple ou une image, comme je le montrais tout à l'heure ; et s'il la tire de lui-même, nous ne sommes plus dans le « conformément à la nature ». La nature enseigne

la soumission à la loi, d'accord ; mais elle n'indique aucunement la loi à laquelle l'homme doit se soumettre.

La nature nous enseigne *les sentiments de solidarité réciproque*. Je ne vois pas très bien cela. La première vue, au moins, et peut-être la dixième, que l'on jette sur la nature, suggère exactement la pensée contraire. La nature a cela de très particulier que, sauf dans le cercle restreint de telle ou telle société animale, elle n'est pas *sociale*, elle n'est pas organisée, elle ne connaît que le contraire de la solidarité. Elle est dans chaque végétal et dans chaque animal une force qui semble dirigée contre toutes les autres. Elle est loup dans le loup et chien dans le chien. Elle est chien dans le chien et cerf dans le cerf. Elle arme le chien contre le cerf de toutes ses forces ; mais aussi elle arme le cerf de toutes ses forces, en lui donnant l'agilité, contre le chien. Il semble que toutes les fois qu'elle crée un être elle ne songe qu'à lui, en se mettant avec lui contre les autres ; mais cette partialité, quelque être qu'elle crée, elle l'a pour lui, et oublie tous les autres, et cela en cercle, de telle sorte que ce qu'elle paraît rêver d'ensemble et en grand, c'est le combat de tous contre tous, et, comme disait Voltaire, « le monde est un sauve-qui-peut ». — C'est le contraire même de la solidarité. Comment La Fontaine a-t-il pu dire : « Il se faut entr'aider, c'est la loi de nature », je n'en sais rien ; mais c'est un joli contresens. Il se faut entr'aider, c'est la loi sociale ; il faut être chacun pour soi et s'en tirer comme on pourra chacun avec ses ressources, c'est la loi naturelle. Et comment de cette loi naturelle tirer cette loi sociale, c'est ce que M. Zyromski trouve si simple qu'il n'en donne pas le secret. Mais la chose, si claire pour lui qu'il y procède par simple affirmation, ne l'est point tant pour nos faibles yeux qu'il n'y fallût un peu d'explication.

La nature nous enseigne *la compréhension de la mort*. Je ne sais pas comment j'ai le cerveau fait ; mais tout ce

que dit M. Zyromski, probablement parce qu'il n'en donne pas les raisons, me paraît la vérité même, à la condition qu'on le prenne en sens contraire. Il est très ridicule de prendre le rôle de Cydias et de dire gracieusement : « Il me semble, Monsieur, que c'est précisément le contraire de ce que vous dites » ; mais quand on ne peut pas faire autrement ? Or donc, la mort est partout dans la nature ; il est trop vrai et chacune de ces morts peut nous donner la compréhension de la mort ; mais d'abord nous n'aurions pas besoin de la nature pour cela et les morts humaines nous donnent de la mort une compréhension très suffisante ; et ensuite il y a ceci de particulier que, si par mortel on entend celui qui sait qu'il doit mourir, l'homme seul est mortel, étant le seul être qui sache qu'il doit mourir ; et par conséquent ce n'est pas les êtres que nous contemplons dans la nature qui nous donnent l'idée de la mort, puisque, consciemment mortels, nous nous promenons parmi des êtres inconsciemment mortels et très probablement consciemment immortels. Et enfin si, ne contemplant plus les créatures de la nature, mais la nature en son ensemble, nous considérons la nature elle-même comme un grand être collectif, ce n'est plus l'idée de la mort qu'elle nous donne, mais celle de l'Immortalité ; car elle est celle qui ne meurt point.

Vivez, froide nature, et revivez sans cesse...

Je ne vois rien dans la nature ou qui nous donne, plus que l'humanité, ou autrement, la compréhension de la mort ; ou qui *ne nous donne*, au contraire, la compréhension de l'immortalité.

Mais peut-être est-ce précisément ce que M. Zyromski veut dire, et peut-être qu'il veut nous faire entendre que cette immortalité de la nature, faite de millions de morts d'où renaît la vie et dédaigneuse des morts particulières

et personnelles en considération de l'immortalité collective, est justement ce que nous devons imiter en tenant pour rien la mort personnelle et en nous considérant comme immortels dans la grande personne immortelle de l'humanité. Belle idée, mais qui d'abord pourrait nous être donnée par l'histoire de l'humanité, et non par l'histoire naturelle, et sans concours de l'histoire naturelle ; qui ensuite n'est peut-être pas très bonne en ce sens que, si elle peut inspirer un certain stoïcisme, elle peut inspirer aussi une certaine impiété, et c'est ici que Vigny revient pour protester :

> Voilà ce que me dit sa voix triste et superbe
> Et dans mon cœur, alors, je la hais.....
> Et je dis à mon cœur qui lui trouvait des charmes :
> Ailleurs tous vos regards.......
> Aimez ce que jamais on ne verra deux fois.

Et enfin si M. Zyromski en disant : « La nature nous donne la compréhension de la mort », voulait dire : « La nature nous donne la compréhension de l'immortalité », on conviendra qu'il devait mettre, sinon un erratum, du moins une note.

La nature enseigne *le besoin d'appuyer notre fragilité sur la puissance inépuisable des choses*, Fort bien ! Mais comment ? Comment nous appuyer sur ce qui est fait autrement que nous et sur ce qui nous est hostile ? Matériellement la nature ne nous donne rien du tout, que quelques fruits durs et un peu d'eau, et c'est en luttant contre elle et en l'asservissant, et non pas en nous appuyant sur elle et en nous reposant sur elle que nous trouvons la vie. Moralement elle nous donne l'idée du grand et du beau, nullement celui du bon, de quoi nous avons besoin. Et c'est à dire — comment M. Zyromski n'a-t-il pas eu cette idée, au moins pour la réfuter ? — qu'elle ne nous donne pas de forces et qu'elle ne nous donne que des

faiblesses, ou, tout au moins, qu'elle ne nous donne pas le viatique, mais seulement le luxe ?

Le sentiment du grand et du beau, c'est le luxe des civilisations, non pas de quoi elles se sont faites ; c'est le luxe de l'humanité, non pas son bien et moins encore sa source ; c'est le luxe des sociétés, non pas le ciment dont elles ont usé pour se construire. Et ce sont même des faiblesses jusqu'à un certain point ; car si le sentiment du beau et du grand était très répandu, la contemplation briserait les ressorts virils dont l'humanité, les sociétés, les civilisations se soutiennent. C'est encore une de ces choses où l'on n'a pas assez réfléchi. La nature fait des artistes ; mais il est assez bon qu'elle n'en fasse pas un très grand nombre : car les artistes sont faits pour les moments de loisir de l'humanité, et un peuple d'artistes serait un peuple destiné à être écrasé par les autres ; et, même en supposant qu'il n'y ait plus de peuples différents et que l'humanité ne forme qu'un seul troupeau, ce troupeau, s'il était composé de contemplateurs et de rêveurs du beau, ou seulement d'une majorité de contemplateurs, s'épuiserait et disparaîtrait en un petit siècle. On regrette quelquefois que le paysan soit peu artiste et ne comprenne pas la beauté des choses qui l'environnent. Il pourrait être un peu artiste sans grand inconvénient ; mais s'il l'était trop, s'il l'était sur tout, adieu le sillon et par suite la gerbe !

Je ne comprends donc rien du tout à « appuyer notre fragilité sur la puissance inépuisable des choses ». On ne s'appuie pas sur la nature ; on se bat avec elle, tout en l'admirant, qui peut, quelques-uns ; ou l'on s'abandonne à elle et on s'absorbe en elle, et l'on périt. Notre fragilité est grande ; mais la nature n'y remédie pas ; plutôt, si l'on s'attache à elle, elle l'augmente.

Enfin la nature nous enseigne l'humilité. A la bonne heure ! Voilà la dernière idée de M. Zyromski et la pre-

mière que j'approuve et que je partage. Voilà une idée incontestable. La nature nous enseigne l'humilité. Il est impossible qu'on la contemple avec attention sans se sentir comme écrasé par elle. Et certainement l'humilité n'est pas un mauvais sentiment, n'est pas un mauvais état d'âme, et « orgueil l'humain » a certainement besoin de ce correctif. Seulement, si l'humilité est un bon sentiment, il me semble bien qu'elle est un très grand danger *si elle est seule* dans l'âme humaine. « Il ne faut pas permettre à l'homme de se mépriser tout entier, » comme a dit Bossuet, de peur qu'il ne s'abandonne et ne se couche contre terre. L'humilité est un correctif et un remède ; elle n'est pas une force, et c'est pour cela que, quand elle est seule en nous, elle en revient à n'être qu'un très grand défaut et comme un désastre de l'homme.

Or, si nous avions raison, si nous avions prouvé que, de tous les effets que peut avoir la nature sur nous et que M. Zyromski prétend qu'elle a, l'humilité est le seul qu'elle ait en effet, il serait démontré que la nature ne nous est, en dernière analyse, que dangereuse.

C'est bien pour cela, c'est en grande partie pour cela que l'humanité, qui ne s'est peut-être pas autant ni aussi constamment trompée que le croit M. Zyromski, a, sans doute, voulu pratiquer l'humilité ; mais, par un détour curieux et un expédient ingénieux, utile et peut-être nécessaire, a détourné l'humilité de son objet primitif et naturel sur un autre, ou plutôt a changé l'objet à quoi l'humilité humaine devait s'appliquer. Elle a voulu s'humilier, non pas devant la nature, mais devant Dieu ou les dieux. Qu'est-ce à dire ? Oh ! c'est-à-dire qu'elle a compris que l'humilité devant la nature ne serait qu'un accablement et que l'humilité devant un être ou des êtres préalablement supposés intelligents et bons, quoique grands et redoutables, laissait la porte ouverte à l'espoir et à la confiance, se mêlait de confiance et d'espoir et même n'était plus qu'une

forme de la confiance et de l'espoir. Et peut-être cette invention n'était pas si sotte de la part de l'humanité considérant ses vrais besoins.

Et enfin s'il y a dans la thèse de M. Zyromski bien des points faibles, bien des assertions sans preuves, bien des affirmations sans l'ombre d'explication et bien des contresens purs et simples, il y a une lacune énorme qui me stupéfie, et qui dénote un oubli ou un mépris de l'objection tout à fait inconcevable. Comment M. Zyromski fait-il tout un livre sur la nécessité du culte de la nature sans s'inquiéter seulement de la question du mal sur la terre et de ce qu'on a dit cent mille fois de la scandaleuse immoralité de la nature? Cette question-là, il la nie, tout simplement. Il la nie par son silence, ou il la nie par quelques allusions, ou il la nie entre les lignes ; mais il ne daigne pas s'en occuper ou s'en préoccuper. Tout son livre dit à toutes les pages : « Il est bien entendu que la nature est la moralité même et que de la prétendue immoralité de la nature le philosophe n'a pas même à avoir cure. »

Cependant que presque tous les penseurs aient cru s'apercevoir que la société humaine a besoin de justice et d'amour et que la nature ne connaît ni la justice ni l'amour, cela vaudrait peut-être la peine d'être réfuté, ou élucidé ou au moins abordé une fois.

A mes faibles yeux, l'objection reste redoutable ou au moins importante, ou au moins sérieuse. Est-il vrai qu'il n'y a pas un atome de justice et d'amour dans la nature ? Est-il vrai que la nature ne connaît que la force et l'écrasement et l'anéantissement du faible par le fort? Est-il vrai, comme je l'ai dit ailleurs à propos des dernières œuvres de Quinet, que la nature est immorale, que le monde qui nous entoure est immoral, que les règnes minéral, végétal et animal sont immoraux, que nous-mêmes, en tant qu'engagés à moitié et plus qu'à moitié dans la nature, nous sommes immoraux ; immoraux en

tant qu'animaux, sacrifiant nos frères inférieurs pour nous nourrir ou nous amuser, sacrifiant même nos semblables pour nous enrichir ou nous glorifier, et qu'ainsi la nature insensible et la nature végétale et la nature animale sont immorales, et l'histoire humaine immorale en grande partie, et qu'il n'y a rien qui ne soit immoral, excepté la morale même ?

Est-il vrai, par conséquent, que l'histoire naturelle est absolument impuissante à nous donner une morale, ne faisant qu'enregistrer et classer des milliards d'actes immoraux et des centaines d'institutions immorales, magnifique organisation, peut-être, au point de vue intellectuel ou au point de vue esthétique, au point de vue moral horrible et monstrueux chaos, d'où jamais, depuis des monceaux de siècles, une lueur, une étincelle ou une ombre de moralité n'est sortie, si bien qu'à prolonger dans le passé l'histoire démesurée de la nature, l'histoire naturelle ne fait qu'augmenter et élargir à l'infini le scandale de l'immoralité de la nature ?

Tout cela est-il vrai ? Il me le semble. Tout au moins, il faudrait le discuter. M. Zyromski laisse échapper un mot qui, dans sa pensée, ne condamne que Rousseau, mais qui me semble condamner le Quinet de la *Création*, le Quinet de l'*Esprit nouveau* et le Zyromski de l'*Orgueil humain* : « La conception que Rousseau a de la nature est accablante, et l'enfant devant l'Univers si inflexible et si redoutable *risque de ne respecter que la force.* » Il me semble que Rousseau, en concevant l'Univers comme inflexible et redoutable, le conçoit comme il est, et qu'en tirant une morale de la contemplation de la nature on n'arrivera jamais qu'à inspirer et à enseigner le culte de la force, et je voudrais bien savoir quelle autre chose la nature pourra jamais bien enseigner.

Oh ! nous dit M. Zyromski, c'est que « Rousseau n'est pas muni du savoir scientifique *qui pourrait dégager de la*

nature l'enseignement moral qu'elle nous donne... Une science plus complète donne plus de courage et invite à l'amour des forces naturelles. » En vérité je voudrais bien savoir quelle est la science, si complète qu'elle soit, qui pourra montrer dans la nature de la justice et de l'amour et qui par conséquent pourra tirer de la nature une morale. Malgré certaines prétentions de la science à diriger l'humanité, plus je vais, plus je ne vois entre la nature et la morale qu'une antinomie absolument insoluble, et ce n'est pas à mesure que la science avance que le fossé entre la nature et la morale se comble; c'est à mesure que la science avance que la nature paraît plus foncièrement immorale et que le fossé entre elle et la morale, quelle que soit cette morale, à moins qu'elle ne soit le pur et simple immoralisme, se creuse davantage.

Et, par conséquent, ce n'est pas seulement l'élève de Rousseau qui risque d'arriver à ne respecter que la force; c'est tout élève à qui l'on n'aura appris qu'à contempler la nature et à vivre comme elle.

Je ne ferai qu'une concession, que j'ai toujours faite et que je joins à celle, que j'ai toujours faite aussi, et que j'ai mentionnée plus haut relativement à quelques bons exemples que nous peuvent donner les animaux supérieurs. La contemplation du ciel n'est pas immorale. La cosmographie n'est pas immorale. Les révolutions des astres enseignent l'ordre, et j'ai dit çà et là qu'un sentiment de régularité avait pu être inspiré aux premiers hommes par le spectacle de l'harmonie des sphères. Mais d'abord il y a ceci de très curieux à constater que les cieux ont donné aux premiers hommes connus, non point du tout des idées morales ou des idées sociales, mais des idées dramatiques. Avez-vous remarqué ? Tous les mythes solaires et toutes les histoires dérivées des mythes solaires sont des drames et purement des drames, sans aucun caractère de moralité ou de socialité, aucun ; ou je crois qu'il faudrait des tours de force d'interprétation pour tourner ces drames à une application

morale. C'est le drame du soleil selon les heures du jour ou selon les saisons, c'est le soleil naissant, grandissant, en pleine maturité et en pleine gloire, déclinant, mourant pour renaître ; c'est le soleil, exilé, de l'hiver ; le soleil, inquiet, du printemps ; le soleil, triomphant, de l'été ; le soleil, mélancolique et frileux, de l'automne ; c'est cela qui a vivement excité et fécondé, du reste, l'imagination des hommes ; mais ce n'est pas la majestueuse organisation des mondes qui semble leur avoir donné une idée d'organisation morale ou sociale, qui semble leur avoir suggéré une science morale ou une moralité même instinctive.

Remarquez, de plus, que la cosmographie n'est pas immorale, comme l'est la « nature » dans le sens courant du mot ; mais elle n'est pas morale non plus. Elle peut enseigner l'ordre, mais non l'ordre moral ; il n'y a pas, inscrite dans le ciel, comme sur la terre, la négation de la justice et de l'amour ; mais il n'y a nullement, inscrite dans le ciel, l'affirmation de l'amour et de la justice. Aucunement. Les cieux racontent la gloire de Dieu, mais nullement la gloire d'un Dieu bon, providentiel ou seulement juste. L'impératif catégorique n'est tracé par aucune courbe planétaire ou stellaire.

J'en reviens donc, tout compte fait, à ceci : la nature n'enseigne rien du tout, ou enseigne la force et l'injustice ; la nature ou n'enseigne rien ou enseigne le mal. Je ne prévois pas science naturelle au monde d'où la science morale puisse sortir. C'est ce qu'a compris l'humanité probablement assez vite et c'est pourquoi elle est tombée probablement assez vite, dans cette longue erreur où elle croupit depuis des siècles et d'où M. Zyromski veut la tirer. Elle a cru comprendre que la nature n'avait rien à lui apprendre, si ce n'est l'art, et qu'elle devait, elle, l'humanité, tirer sa loi d'elle-même, et non pas d'ailleurs. De là les religions et les morales. Non pas tout de suite ; mais de là peu à peu les religions et les morales.

L'humanité semble avoir d'abord adoré, surtout en tremblant, les grandes forces naturelles qui l'entouraient, en les considérant comme des êtres grands, puissants et redoutables.

Puis, les craignant toujours, elle s'est avisée de les supposer bonnes ou tout au moins mêlées de bien et de mal et capables d'être protectrices et de vouloir le bien. Elle *humanisait* la nature ; elle faisait, par invention anthropomorphique, la nature semblable à l'homme. Comme M. Zyromski le sent très bien, elle commençait de tourner le dos à M. Zyromski : il veut *naturaliser* l'homme ; elle humanisait la nature. Cela dura longtemps.

Puis elle s'aperçut qu'en vérité la nature n'avait rien d'humain, et sous forme de stoïcisme ou de christianisme, elle a rompu avec la nature, décidément. Sous forme de stoïcisme elle a dit : « Je tirerai de moi-même ma règle de mœurs, et de moi seule. Qui doit guider l'homme ? L'homme même. Sur quoi se doit modeler l'homme ? Sur lui. » Sous forme de christianisme, un peu *annoncé* déjà et *figuré* par le platonisme, elle a inventé un Dieu unique, doué de justice et d'amour, un Dieu moral, et elle l'a opposé à la Nature. Mais ce Dieu, c'était l'homme porté à l'infini et comme projeté à l'infini ; c'était le surhomme divin ; et en l'opposant à la nature, le christianisme ne faisait qu'opposer *infiniment* à la nature l'homme lui-même. Le christianisme, en un mot, c'est la morale humaine divinisée pour être plus puissamment et plus victorieusement et plus éternellement opposée à la nature. Le christianisme c'est l'apothéose de la morale, le christianisme c'est l'homme bon et juste fait Dieu, et adoré. Le christianisme c'est Dieu fait homme ; mais c'est tout autant et plus précisément l'homme fait Dieu, ce qui revient du reste absolument au même, et c'est justement le sens profond du mythe, aussi bien de Bouddha que de Jésus.

Et que l'humanité continue à adorer la morale, sans

adorer Dieu, je ne dirai pas : il n'importe ; mais je dis qu'au fond elle restera chrétienne et fidèle à la racine, à la source psychologique du christianisme et de la Révolution de l'an I.

Et que si elle revenait, à supposer qu'elle y ait jamais été, à l'adoration de la nature, je crois pouvoir la défier de garder la morale ou d'en créer une ; je crois pouvoir lui dire qu'elle sera et ne pourra être que dans la pure conception nietzschéenne, c'est-à-dire dans l'immoralisme fondamental et dans la pure et simple adoration de la force.

Et remarquez bien — ce qui fera, si vous voulez, une espèce de « *conciliation* », mais une conciliation à mon avis tout apparente, — remarquez bien qu'en n'obéissant qu'à lui, à la règle qu'il s'est faite, l'homme vit « conformément à la nature ». Car enfin que nous montre la nature ? Que tout être obéit à *sa* loi à lui, à *sa* nature, à lui, sans paraître se soucier nullement de se conformer à *la* nature tout entière et de prendre d'elle des leçons et des exemples. Le loup obéit à *sa* loi et à *sa* nature, qui est de manger des moutons et de se reproduire. L'animal social, fourmi ou abeille, obéit à *sa* loi et à *sa* nature, qui est de vivre d'une vie collective et solidaire, et du reste, il ne prend aucun exemple ni aucune leçon de la forêt ou de la plaine. De même nous, nous vivons conformément à la nature, et c'est le sens vrai du ὁμολογουμένως τῇ φύσει, en vivant conformément à *notre* nature et à *notre* loi. Or quelle est notre nature et notre loi ? Elle est de vivre selon la justice et selon l'amour, ou du moins c'est, en bien cherchant, ce que nous avons trouvé de mieux jusqu'ici. Nous obéissons à cette loi intime, comme le loup obéit à la sienne en mangeant moutons. Et il se trouve qu'en obéissant à notre loi intime, nous sommes en contradiction avec la loi générale et universelle de la nature. Tant pis pour elle, et nous lui en faisons nos excuses, en lui faisant remarquer cepen-

dant, par courtoisie, qu'au-dessus de sa loi universelle d'injustice et de férocité, que « par delà » sa loi universelle de férocité et d'injustice, elle a celle-ci aussi, très nette, que le devoir de tout être est d'obéir à sa loi propre, et qu'à ce point de vue au moins, nous sommes encore ses respectueux serviteurs.

Voilà les demandes d'éclaircissements que nous avions à soumettre à M. Zyromski. N'oublions pas, du reste, que son livre n'est qu'un premier volume et que toutes ces questions il les traitera peut-être plus clairement et plus explicitement, et avec moins d'affirmations et avec plus de raisonnements, dans le second. M. Zyromski est peut-être coquet, et les lacunes de son premier volume ne sont peut-être qu'un subtil artifice à nous faire désirer passionnément le second. S'il en est ainsi, il a réussi pleinement et peut-être au delà même de son dessein.

EMILE FAGUET.

Le Troisième Sexe [1]

Je recommande un roman allemand, de M. Ernst von Wolzogen, traduit en français par le prince Karageorgevitch et intitulé *le Troisième Sexe.*

C'est une étude sur le féminisme en Allemagne et un peu sur le monde littéraire et intellectuel en Allemagne. Mais c'est une étude gaie et c'est une étude spirituelle, et c'est en humoriste narquois que M. von Wolzogen étudie féministes et docteurs et doctoresses. M. von Wolzogen doit être de Berlin : il a le tour d'esprit particulier à cette ville. Du reste, depuis que nous devenons bêtes, les Allemands deviennent bien spirituels : Schopenhaüer, Nietzsche. L'homme que rappelle le plus nettement M. Wolzogen, c'est Edmond About. Le trait caricatural est peut-être un peu plus appuyé ; mais c'est de même genre et quelquefois à s'y tromper.

Les personnages sont bien vivants et ont des physionomies très précises et très tranchées. Il y a un nietzschéen qui pose le « surhomme » ou tout du moins l'homme supérieur, et qui est ineffable. La vanité particulière au philosophe, la bouffissure, la boursouflure, l'attitude de penseur, les aphorismes, les silences sculpturaux, la prétention de fasciner les femmes, tout cela est à merveille. C'est un Bellac s'exprimant en phrases de Nietzsche, un Bellac se travestissant en Zarathoustra. C'est quelquefois d'un comique intense.

(1) Chez Calmann Lévy.

Autour de ce personnage principal les perruches féministes, avec leurs théories sans cesse en désaccord avec leurs pratiques ; leur volonté de supprimer l'homme, laquelle n'est qu'une forme de leur continuelle et intense préoccupation de l'homme ; leurs rechutes dans le tempérament féminin ; leurs conversations sublimes, hautement philosophiques, se tournant très vite en potins et commérages ; leur frigidité, qu'elles prennent pour un principe philosophique ; ou, au contraire, leur sensualité, dont elles font une théorie rationnelle et sociologique de l'amour libre ; tout cela très légèrement et gaiement touché et fustigé de main alerte, sans grossièreté, sans lourdeur et sans insistance.

Il y a des scènes bien amusantes de poème héroï-comique. Le mariage de la doctoresse est admirable. La doctoresse se fait attendre une heure, deux heures, trois heures. Le « marié » et le cortège sont sur les dents. Du reste, ils mangent et boivent pour tromper leur impatience et amuser leur inquiétude. Elle arrive enfin, en costume tailleur et en bottines sales. Son amie prévient, cependant, qu'elle a eu le soin, ce matin, de changer de linge. « Où étiez-vous donc ? — Oh ! Il y avait une ovariotomie extraordinaire... Eh bien ! quoi ? on peut se marier aujourd'hui, demain ou plus tard ; mais il n'y a pas une ovariotomie tous les jours, et comme celle-là. Figurez-vous que l'ovaire... »

Je ne crois pas qu'Edmond About eût fait mieux que ce qui suit. La thèse du docteur Reithmeyer, professeur de littérature allemande. « M. Reithmeyer avait employé ses mois de vacances à écrire une œuvre qui sortît de l'ordinaire. Il avait pris pour sujet le « *Meyer de Westphalie* », ce Meyer dont a parlé Gœthe trop brièvement et qui constitue une énigme philologique. Son Excellence M. le conseiller secret Wolfgang Gœthe a révélé, comme on sait, le 15 février 1824, à son fidèle Eckermann, que

M. Meyer de Westphalie était un jeune homme qui promettait, qu'il avait écrit des poèmes faisant espérer beaucoup de lui. Il n'avait que dix-huit ans et déjà était passé maître en son art. Reconstituer, avec toutes les garanties de la science, ce Meyer de Westphalie était donc une tâche digne des plus nobles efforts. Le docteur Reithmeyer réussit, de fait, à reconstituer l'état civil de plusieurs Meyers mâles et nés de familles notables, l'année 1806, en Westphalie. Parmi eux il en tria vingt-sept, qui, de notoriété publique, avaient écrit des poésies. Il avait réussi à retenir cent trente-neuf pièces de vers, dues aux plumes de ces vingt-sept Meyers. Elles se trouvaient reproduites dans son très intéressant ouvrage. Dans la seconde partie, partie critique, de son œuvre, il s'était efforcé de considérer ces cent trente-neuf documents sous l'angle spécial du goût de Gœthe, en l'année 1824, et de découvrir de la sorte le vrai « *Meyer de Westphalie* ». Et par cette méthode il avait réussi à mettre le doigt sur Karl Leberecht Gottwald Gneomar Meyer de Haspe. Et tout ce qu'il avait pu établir de la vie du poète, c'est qu'il avait été emporté par le *delirium tremens*, tandis qu'il faisait son neuvième semestre à l'université de Bonn. Le docteur Reithmeyer rattachait ingénieusement à cette circonstance la preuve indubitable que son Karl Leberecht Gottwald Gneomar Meyer devait avoir été le génial « *Meyer de Westphalie* ». Car, après l'ivresse dans laquelle l'admiration du vieux maître [Gœthe] devait avoir plongé ce jeune homme de dix-huit ans, celui-ci n'avait plus tenté de redescendre vers les réalités de la vie quotidienne. Le professeur qui occupait à Munich la chaire de littérature, et à qui le professeur pédagogue avait soumis les bonnes feuilles de son livre, le félicita chaudement de son activité ainsi que de l'importance de son ouvrage et lui promit de tout mettre en œuvre pour lui faire obtenir la chaire qu'il méritait. »

Tout le livre, ou presque tout le livre, est écrit dans cette

manière gaiement humoristique et avec ce vif et juste sentiment des menus ridicules de la race dont il nous entretient. Je voudrais vous donner encore une idée des amours de Claire de Fries et du docteur Reithmeyer... Mais voici. L'auteur a fait le résumé. Le critique n'a qu'à copier et il dirait moins bien : « La beauté sculpturale de la jeune fille avait le pouvoir de troubler, sans particulière passion pourtant, les pensées et les sentiments du docteur. En ces moments de trouble, il avait fait des poésies qui étaient plus belles même que celles du célèbre Meyer de Westphalie. Ces poésies avaient si complètement flatté l'étudiante, douée pourtant de la saine et froide raison des Allemands du Nord, qu'elle avait sans hésitation fait le bonheur de l'impétueux poète, sans lutte d'âme, par simple sentiment du devoir. »

Décidément, sauf peut-être quelques descriptions d'orgies un peu lourdes et quelques conversations un peu longues, ce livre est bien joli. Je le recommande de tout mon cœur aux amateurs de Sterne. Les hommes de lettres du XVIII[e] siècle, en parlant de Grimm, et ceux du XIX[e] siècle, en parlant de l'incomparable Heine, disaient : « De quoi s'avise ce Teuton d'avoir plus d'esprit que nous ? »

E. F.

A propos des refundiciones (adaptations)
de comedias espagnoles de l'âge d'or.

Au début de la saison 1902-1903, le théâtre de *la Comedia* avait mis sur son affiche le *Don Gil de las calzas verdes* (Don Gil aux culottes vertes), de Tirso de Molina. Quelques jours après, le *Teatro Español*, si spécialement consacré au maintien de la tradition nationale qu'il ne peut ouvrir ses portes à aucune œuvre étrangère, offrait à son public comme spectacle de rentrée *Reinar después de morir* (Régner après la mort), de Luis Vélez de Guevara, et il annonçait de nombreuses reprises des pièces les plus célèbres de l'inépuisable répertoire classique. Mais pas plus que Tirso de Molina, Luis Vélez de Guevara et les autres ne se sont présentés aux spectateurs madrilènes sous leur seul et véritable costume. Ils étaient tous débarbouillés et réhabillés par les soins d'artistes contemporains comme M. Luceña ou M. Villegas.

Nous supporterions assez mal que notre Comédie-Française chargeât M. Coppée, qui n'y consentirait d'ailleurs pas, de corriger Corneille à l'usage des tout petits épiciers de Montrouge. Nous n'estimons point non plus que l'Odéon touche sa subvention pour accommoder *Phèdre* au goût démocratique ; c'est déjà bien assez qu'on y ait parfois introduit la musique de M. Massenet. Les Espagnols n'ont pas l'humeur moins chatouilleuse que la nôtre. Ils sont, d'autre part, parfaitement affranchis des préjugés que leur avait imposés au XVIIIe siècle l'école « afrancesada » des Luzán et autres disciples de Boileau. Ils ne se préoccupent plus des règles et ne s'occupent que de leur plaisir. Ils sont dans les meilleures conditions pour savourer la poésie d'un drame sans se soucier de sa poétique. Pourquoi donc ne

leur présente-t-on aujourd'hui que des adaptations de leur théâtre classique ? Et pourquoi leur font-ils bon accueil ?

A la première de ces questions les critiques grincheux (il y en a aussi de l'autre côté des Pyrénées) font une réponse simpliste. — L'adaptation, disent-ils, suppose un adaptateur, et l'adaptateur n'a pas grand effort à faire pour toucher son tant pour cent. — Tant mieux pour lui, s'il en est vraiment ainsi. Mais le directeur, pas plus en Espagne qu'en France, n'est sensible à cette considération. S'il lui paraît indispensable de faire, moyennant finances, retoucher du Tirso ou du Guevara, il doit avoir d'autres raisons.

Faut-il en chercher une dans la prétendue pénurie du théâtre espagnol contemporain ? A défaut d'œuvres nouvelles, serait-on obligé de recourir à des renouvellements d'œuvres anciennes ? Cette opinion fut soutenue en espagnol. Elle n'en est pas moins profondément injuste. Les œuvres nouvelles ne manquent point aujourd'hui à Madrid. Pour ne citer parmi les auteurs dramatiques contemporains que les vivants, et les plus connus, M. José Echegaray est loin d'avoir vu tarir la source féconde de son inspiration logiquement tragique ; M. Galdos n'a pas renoncé, depuis le retentissant succès d'*Electra*, à porter sur la scène les thèses les plus vigoureuses et les plus délicates analyses psychologiques ; M. Benavente continue à traiter la comédie de mœurs avec une finesse assez alerte, et c'est la saveur même de Séville que nous fait goûter le plaisant réalisme des frères Alvarez Quintero. Les directeurs pourraient donc organiser de fort honorables saisons en joignant aux œuvres de ces très modernes auteurs des reprises intégrales de la comedia de l'âge d'or. S'ils préfèrent à ces reprises des adaptations et si le public souscrit à leur préférence, qu'en conclure, sinon qu'en Espagne il est à la fois légitime et peut-être nécessaire de « refondre » le théâtre classique ?

J'ai vu dans un journal espagnol soutenir la légitimité

de cette refonte par un argument qui ne manquerait pas de mordant s'il n'était point un pur sophisme. — Après tout, y disait un critique qui n'y disait point son nom, entre une œuvre nouvelle et une adaptation la différence est-elle grande ? L'auteur moderne se souvient, sans le savoir ou sans nous en prévenir, de pièces anciennes ou étrangères ; l'adaptateur est un auteur moderne plus modeste ou plus sincère. — Il est certain que, sans parler des autres, les deux drames contemporains les plus appréciés en Espagne, le premier par le gros public et le second par les lettrés, *Don Juan Tenorio* et *Un drama nuevo*, ont été écrits l'un après *Don Juan de Maraña ou la Chute d'un ange* et l'autre après *Kean*. Leurs emprunts, loin de leur ôter leur originalité, ne font que la préciser. Toutes proportions gardées, Zorrilla et Tamayo y Baus ont traité Dumas père comme Corneille avait traité Lope et Alarcon. Quand donc cessera-t-on de se faire une idée enfantine de l'invention littéraire ? Quand cessera-t-on de confondre « nouveau » et « original » ?

Les adaptateurs espagnols peuvent justifier leur œuvre par d'autres raisons, et de bien meilleures. D'abord, pourraient-ils dire, qu'entendez-vous par ces pièces classiques sur lesquelles vous nous accusez de porter une main insolente ? Lope de Vega affirme avoir composé 1500 comedias. Si nous les avions conservées toutes (et nous en avons heureusement un grand nombre), seraient-elles toutes classiques ? Et, si vous faites un choix, comment le ferez-vous ? Le phénix des esprits espagnols ne voyait dans son théâtre qu'une source de divertissement et ne mettait son application littéraire qu'à ses œuvres lyriques ou épiques. Croyez-vous qu'il s'offenserait de voir ôter les taches qui pouvaient échapper à sa prodigieuse fécondité ? Faisons-nous tort à la gloire de ses disciples en les traitant avec la même liberté respectueuse ? Seraient-ils par hasard, classiques, les vers qu'ajoutèrent des comédiens et

des copistes, ou ceux encore que défigura la négligence des imprimeurs ? Lorsque, dans l'énorme fouillis de l'ancien répertoire, nous choisissons une pièce « sacrée », de celles où ne touchaient guère que de très rares critiques, lorsque nous l'accommodons au goût contemporain, nous pouvons nous tromper dans notre choix et dans notre arrangement ; mais, si nous faisons une sottise, cette sottise n'est ni un crime ni un outrage. En revanche, si nous réussissons, nous avons enrichi vraiment notre théâtre, puisque nous avons rendu vivante une de ses gloires mortes.

Ces arguments me paraissent de quelque poids. Ils me semblent du moins démontrer qu'une adaptation de comedia classique est légitime. Reste à savoir si elle est vraiment indispensable. Il n'est qu'une façon de le savoir, c'est de la comparer à son original. Essayons, si vous voulez bien, de nous en rendre compte pour les deux pièces avec lesquelles la *Comedia* et le *Teatro Español* ont ouvert leurs portes l'an dernier. Aussi bien sont-elles à elles deux assez complétement ou complémentairement représentatives de ce genre de spectacles, l'une étant plutôt une comédie, et l'autre étant franchement un drame.

Don Gil de clas alzas verdes n'est pas une des meilleures pièces de ce religieux de l'ordre de la Merci dont la gloire semble s'être éteinte après sa mort, mais pour se rallumer, et avec un éclat incomparable et depuis lors toujours plus brillant (1), dans les premières années du siècle qui vient de finir. L'idée sur laquelle elle repose est assez vieille et banale. Le travestissement en homme d'une femme abandonnée ou jalouse se rencontre déjà dans la comédie latine, et il devient un des thèmes les plus fréquents des intrigues de

(1) M. Menéndez y Pelayo n'a pas hésité à écrire : « Aux yeux de quiconque n'est pas Français, Tirso est, pour le moins, un aussi grand poète comique que Molière, bien qu'en un genre différent et évidemment plus poétique. » Par cette opinion du plus modéré et du plus illustre de leurs critiques, qu'on juge du cas que les Espagnols d'aujourd'hui font de l'auteur de *Don Gil*.

la commedia italienne de la Renaissance. Sans parler de Lope, qui a mis à profit à peu près toutes les situations dramatiques imaginées ou imaginables, et pour laisser de côté tous ses autres disciples, Tirso lui-même a eu recours plus d'une fois à cette donnée, dans *La Villana de Vallecas*, par exemple, ou encore dans *El amor médico* et dans *Averigüelo Vargas*. Il est vrai qu'il ne l'a jamais peut-être traitée avec une fantaisie plus malicieuse que dans *Don Gil de las calzas verdes*. Doña Juana, noble, belle et pauvre, s'est donnée toute à don Martin, qui ne lui avait donné que sa promesse de l'épouser. Le père du jeune homme l'a envoyé de Valladolid à Madrid se marier avec une doña Inès, noble, belle et riche. Pour lui éviter toute poursuite fâcheuse, il l'adresse à son futur beau-père sous le nom de don Gil et lui donne une lettre qui le représente comme un gentilhomme accompli et désireux de bénéficier d'un mariage qu'un sot engagement interdit à son fils. Malheureusement ou heureusement, doña Juana a surpris ce secret. La voici donc à Madrid habillée tout de vert en galant cavalier, et s'attribuant le même faux nom que son amant infidèle. Sous ce costume et sous ce nom, elle se fait aimer et de doña Inès, qui prend pour ciel ses chausses vertes, et de sa cousine doña Clara, pour qui ce vert est du plus beau rose ; elle excite naturellement la jalousie de don Juan, qui, avant son arrivée, prétendait avec quelque succès à la main de doña Inès ; enfin et surtout elle persécute si bien le malheureux don Martin qu'elle mérite vraiment de le rendre fou ou de l'épouser, l'un d'ailleurs n'empêchant pas l'autre. Comment n'être pas victime de ses ruses ? En vain chercherait-on à saisir ce diabolique don Gil. Doña Juana sait, quand il le faut, se dérober sous un costume de femme et sous le nom de doña Elvira. On ne peut pas même diriger contre elle le moindre soupçon. Elle trouve les lettres que don Martin vient de recevoir de son père. Elle le fait donc sans peine passer pour un imposteur, et, comme elle

lui fait annoncer successivement sa retraite dans un couvent, puis sa mort, l'infortuné jeune homme ne sait à qui s'en prendre. Aussi lorsqu'à la fin, voyant pleuvoir sur lui les accusations les plus solidement fondées, il se croit victime de l'âme vengeresse de doña Juana, nous ne trouvons pas sa croyance invraisemblable. Après tout, doña Juana, étant femme, n'est-elle pas démon ? Elle l'est même tout à fait quand elle est représentée par Mme Rosario Pino qui porte la cape et l'épée avec une grâce merveilleusement virile.

Certes *Don Gil de las calzas verdes* ne montre pas dans sa malice la profondeur de *Marta la Piadosa*, et le héros ou plutôt l'héroïne qui s'y transforme si subtilement n'a nullement l'envergure de don Juan. Mais il ne manque à cette comedia ni la verve dans l'intrigue, ni le charme piquant dans les détails. Quels sont donc les changements qu'a cru devoir y apporter M. Luceña ?

Il en est qui ne sont pas très heureux, parce qu'on y sent trop la retouche ou le tour moderne. Mais il en est d'autres aussi où il est difficile de ne pas voir des améliorations. Comment se plaindre d'une concentration de l'intrigue qui, sans rien lui ôter de sa complexité, fait disparaître plus d'un changement de scène ou confus ou au moins inutile ? Faut-il regretter quelques coupures dans des récits dont la vivacité de la déclamation espagnole ne réussit pas à dissimuler la longueur ? Ferons-nous un crime de lèse-génie de la suppression d'une ou deux méchantes préciosités et de quelques pénibles jeux de mots ? Nous indignerons-nous de ne pas voir au dénouement le *gracioso* arriver vêtu d'images de sainteté, avec des bougies au chapeau, un chaudron au cou et un goupillon à la main ? Ces sortes de bouffonneries pouvaient plaire aux « mousquetaires » du théâtre de la Cruz ou del Principe. La comedia de Tirso n'a rien perdu à être privée de ce burlesque.

Elle n'a pas peu gagné enfin à parler une langue moins

verte que les chausses de son héros. La liberté de ses peintures d'amour et de ses tableaux picaresques a longtemps valu à Tirso la plus fâcheuse réputation. D'aucuns racontaient sur son compte les plus étranges aventures ; on lui prêtait des duels, on le mariait même, on reculait tout au moins la date de son entrée dans l'ordre de la Merci. Les documents qu'a recueillis M. Cotarelo (1) nous ont appris, au contraire, qu'il avait tout simplement mené, et de bonne heure, la vie d'un bon religieux. Ses contemporains ne se scandalisaient nullement de voir un maître de théologie écrire *Don Gil de las calzas verdes*, et lui-même n'en a nulle part manifesté le plus léger remords. Ce serait fort mal connaître les mœurs du XVIIe siècle en Espagne que d'en montrer quelque étonnement. Mais enfin, sans avoir aucune admiration pour la chasteté de nos oreilles, je ne crois pas que M. Luceña ait causé à Tirso de Molina le moindre tort en renonçant à des plaisanteries dont la grossièreté pourrait passer pour gauloise si elle n'était pas tout aussi bien espagnole. Tout compte fait, si son adaptation a paru nécessaire. c'est qu'il fallait donner à *Don Gil* plus de clarté dans l'intrigue, plus de simplicité dans l'expression et plus de décence dans le ton.

Ce sont des modifications analogues que M. Villegas a introduites dans *Reinar después de morir*. Luis Vélez de Guevara est moins connu en France par son théâtre que par les emprunts de Lesage à son *Diable boiteux*. Et il est vrai de dire que le roman picaresque plus que le drame tragique semble avoir convenu à son véritable caractère. Il ne serait d'ailleurs pas moins vrai de prétendre qu'en Espagne comme en France on peut être auteur triste et fort joyeux vivant. Si l'on veut pourtant retrouver

(1) Cf. Tirso de Molina, *Investigaciones bio-bibliograficas por Emilio Cotarelo y Mori*. Madrid, 1893.

à toute force l'homme dans l'œuvre, on cherchera dans l'hymne à la beauté féminine qui s'élève sous les pas d'Inès la manifestation du culte qui fut, dit-on, le plus cher à Guevara (1). Cette inspiration, si vraiment elle fut la sienne, est loin de lui avoir été funeste. Elle lui a permis, au contraire, de traiter avec poésie un sujet d'où Jerónimo Bermúdez n'avait tiré que deux froides tragédies, pour ne rien dire du merveilleux par trop invraisemblable qu'y avait ajouté Mejía de la Cerda.

Je ne rappelle pas l'histoire attendrissante de cette infortunée Inès de Castro qui coûta tant de larmes en 1723 au public sensible de Lamothe-Houdard. Le troisième chant des *Lusiades* a fait assez connaître cette demoiselle espagnole qui a épousé secrètement l'infant de Portugal don Pedro, et qui, sacrifiée à des raisons d'État, est couronnée morte par le prince devenu roi. Guevara s'est appliqué à l'envelopper d'une grâce mélancolique, et il y a délicatement réussi. — Il a même fait entendre une note élégiaque et sentimentale qui est fort rare dans la comedia classique et qui garde aujourd'hui encore toute sa fraîcheur. Cette pièce originale exigeait-elle une adaptation ?

S'il fallait la présenter à un public français, je crois bien qu'il conviendrait d'y faire de fortes retouches. La scène où don Pedro raconte longuement ses amours à l'infante de Navarre, que son père veut lui faire épouser et qui l'écoute avec une étrange patience, ne passerait sans doute pas sans quelque difficulté. Nous supporterions plus difficilement encore le roi don Alonso de Portugal déclarant à Inès qu'il la trouve charmante, mais qu'il est obligé de la faire périr pour permettre à son fils un autre mariage plus convenable. M. Villegas n'a pas cru devoir renoncer à ces deux situations, et le succès lui a prouvé qu'il avait

(1) Cf. l'étude fort pénétrante de M. E. Fermaud publiée par la revue *Durendal*, Bruxelles, 1903.

raison ; mais il a donné aux personnages qui s'y trouvent engagés une attitude et des sentiments plus naturels. Son infante interrompt et arrête avec une dignité joliment offensée les explications de don Pedro. Son roi a des hésitations douloureuses qui le rendent moins odieux. Il obéit malgré lui à des raisons politiques qui ne justifient pas, mais qui expliquent presque le meurtre d'Inès par la nécessité d'éviter au Portugal une guerre avec la Navarre. Il révoque enfin avant sa mort l'ordre cruel que ses conseillers Egas Cœllo et Alvar González se sont malheureusement empressés d'exécuter. Comment reprocher à M. Villegas d'avoir ainsi donné aux personnages de Guevara plus de vérité et d'humanité ?

Et comment ne pas lui faire un éloge d'avoir eu beaucoup plus que l'auteur original le souci des préparations et du mouvement dramatiques ? Pour que le drame fût possible, il fallait faire coïncider le meurtre d'Inès et la mort du roi. Chez Guevara nous nous disons que don Alonso meurt étrangement à propos. M. Villegas lui a prêté à un moment décisif une syncope qui rend ce trépas moins surprenant. Il est bizarre que le roi de Portugal n'ait pas consulté son fils avant de faire venir l'infante de Navarre. M. Villegas ne pouvait sauver cette donnée indispensable ; tout au moins fait-il dire par don Alonso à don Pedro que le mariage d'un prince se décide par la seule raison d'État et qu'il est un acte de pure obéissance. Quelques vers lui suffisent d'ordinaire pour expliquer ou préparer des événements dont la succession paraît chez Guevara un peu plus invraisemblable que ne le permet la convention théâtrale. Il n'hésite pas, d'autre part, à supprimer dans les récits de fâcheuses longueurs, à mettre, quand il y a lieu, plus de vivacité dans le dialogue, et il profite assez heureusement des progrès de la mise en scène pour donner au tableau final, au couronnement d'Inès morte, une allure plus solennelle et plus émouvante. Enfin, s'il laisse à l'expression de son original

sa véritable couleur, il ne croit pas nuire à sa poésie en la débarrassant de quelques préciosités qui étonnent et de quelques morceaux lyriques qui détonnent. En vérité, l'auteur de *Reinar después de morir*, comme jadis son Cleofas, est tombé entre les mains d'un fort bon diable.

Ni Tirso donc, ni surtout Guevara n'ont perdu à être retouchés, et il semble même que cette toilette leur était nécessaire. Mais une réflexion se présente aussitôt à l'esprit. Qu'ont fait en somme M. Luceña et M. Villegas, sinon appliquer dans la mesure de leurs forces la méthode même de nos grands poètes dramatiques du xvii[e] siècle ? Assurément ils n'ont eu cure ni d'Aristote ni de la prétendue règle des trois unités. Mais, quand ils se sont efforcés de donner à une comedia de l'âge d'or plus de simplicité et de décence dans le style, plus de clarté et de concentration dans l'intrigue, plus de vérité enfin et plus d'humanité dans les personnages, ne l'ont-ils pas en quelque manière traitée à la française ? Le premier et le plus grand des adaptateurs espagnols, c'est incontestablement Pierre Corneille. Il a été autre chose, et de plus glorieusement original, mais il a été cela aussi. Il doit à l'Espagne la première idée de ses efforts tragiques, et il lui a appris à son tour le prix du style et la nécessité pour son drame d'être à la fois plus sobre et moins étroitement espagnol. Afin de mettre au point la « comedia famosa » qu'ils voulaient présenter à leur public, M. Luceña et M. Villegas, sans s'en douter peut-être, ont pris, pour la regarder, une lunette française. Leur adaptation est avant tout un légitime hommage rendu à la merveilleuse fécondité du génie dramatique de leurs illustres compatriotes. Mais elle est aussi une excellente justification de l'œuvre et du goût des grands maîtres de notre théâtre classique.

E. Martinenche.

Sœurs latines

Hommage
à LL. MM. le roi Victor-Emmanuel III et la reine Hélène

Italiam ! Italiam ! (Virgile.)

Blanches Alpes dressant, sentinelles sublimes,
Vos armures de glace et vos casques de gel,
Quel vent fond aujourd'hui la neige de vos cimes?
Quel souffle de la terre ou quel rayon du ciel ?

Est-ce le seul retour d'Avril qui vous caresse
Et couvre ainsi de fleurs vos flancs vierges du soc?
Non, le précoce Avril n'a pas si chaude ivresse,
Un frisson presque humain émeut vos cœurs de roc.

C'est un souffle plus fort que celui du zéphire,
C'est un printemps plus tiède, un renouveau plus doux,
C'est l'haleine d'un peuple ainsi qu'un chant de lyre
Qui traverse le monde et qui passe sur vous!

C'est l'Italie, ardente et belle, qui s'éveille
Du songe où la berçaient ses flots harmonieux
Et vers la France enfin, sa sœur presque pareille,
Tourne son clair sourire et le feu de ses yeux !

Italie ! O charmeuse, ô toi, toujours aimée,
Même quand l'égoïsme affolait nos raisons ;
La guerre en vain noircit le ciel de ses fumées,
Notre rêve demeure à tes bleus horizons.

Tu fus notre maîtresse et tu fus notre guide
Vers la forme sereine et vers l'idéal pur.
Nous t'écoutons toujours avec les yeux humides,
Immortel alcyon qui chantes sur l'azur !

La gloire et les beaux vers, ton passé les suscite.
Nos maîtres ont puisé leur force en ton grand corps :
Racine lit son drame aux pages de Tacite,
Dans Molière attendri Térence rit encor.

De toi n'avons-nous pas nos moëlles saturées ?
Lucrèce nous apprit ton verbe souverain;
Notre savoir est fait des sentences dorées
Que presse l'hexamètre en son rythme d'airain.

O divine! par toi, la France est deux fois née,
Lorsque tu nous tendis la gerbe de ton art
Et que tu nous léguas, beauté jamais fanée,
Ce sourire où l'Amour a conduit Léonard !

Tu conquis l'univers en ta course féconde,
Jadis, et tu bâtis des cités sur le Droit,
Car devant tes faisceaux tu fis plier le monde
Sous le joug équitable et le culte des Lois.

Mais voici l'heureux siècle où ta grandeur s'éprouve :
Tes fils, dotés pour vaincre et nourris aux combats,
Renonçant à sucer l'âpre lait de la Louve,
Consacrent à la paix leur effort et leur bras.

Ils portent à la main l'olivier cher aux hommes,
Et sous ses feuilles ne luit pas un fer caché.
Ah ! recevons leur don en frères que nous sommes,
Et que l'espoir renaisse au champ qu'ils ont fauché!

Italie, ô patrie antique de nos âmes,
Puisque nous retrouvons près du nôtre ton cœur,
Jetons, comme l'on jette un débris à la flamme,
Dans un foyer d'amour la haine et son erreur !

France, Italie, ô sœurs que l'avenir écoute,
Gardiennes de Justice et mères de Beauté,
D'un geste magnanime ensemble ouvrez la route
Où doit marcher vers le Bonheur l'Humanité!

MARC LEGRAND.

Le Borgo

Le vieux Borgo romain, semblable à son histoire,
Sommeille lourdement, monstrueux et lassé.
Ses murs ont le reflet tragique de sa gloire,
Débris d'un temps fini, mais non pas effacé.

Ce rouge incandescent sous la lumière crue
Dont s'illumine et saigne à la fois le rempart,
Semble d'un incendie irradier la rue
Et d'une fulgurance aveugle le regard.

C'est bien l'éclat avec l'ardeur des anciens âges,
Cet ocre aux tons criards qui vous jaillit aux yeux,
Et qui fait remonter des chaleurs aux visages
Sous la réverbérante intensité des cieux.

C'est dans l'accablement d'un lugubre silence
Qu'il s'étire assoupi, toujours inquiétant,
Car parfois un frisson court sur sa somnolence
Et rappelle qu'il vit, que peut-être il attend.

Dans son sommeil, il a parfois d'étranges poses
Qui feraient soupçonner des réveils en courroux.
Et par le jour discret des paupières mi-closes
On sent que ce dormeur garde les yeux sur vous.

L'affre mystérieuse et folle ici domine,
L'oubli lâche n'est point dans cet apaisement :
Le Borgo reste bien la Cité Léonine,
La Cité du lion armé terriblement,

Du vieux lion qui tint sous sa griffe la terre
Et dans la majesté d'un pouvoir souverain
Ecrasa longuement sous le poids du mystère
Le cimier d'or des rois et les Tables d'airain.

Il dort en un silence auguste et vénérable,
Le lion du Borgo séculaire, au poil roux.
Et le Tibre lui met de longs tapis de sable
Pour faire à son sommeil un oreiller plus doux.

Il dort au grand soleil, si rouge, qu'à distance,
Ce mur qu'ont revêtu l'incendie et le sang
N'apparaît plus aux yeux qu'une lumière intense
Et que le geste ami d'un beau vieillard tout blanc.

Et Rome, qui n'a plus, pour sauver sa mémoire,
Qu'une ombre grandiose et qu'un sonore écho,
Monte jalousement la garde de sa gloire,
Comme autour du Forum, autour du vieux Borgo.

EDWARD MONTIER.

Variations sur un thème connu

> **Je ne puis !.. Malgré moi l'infini me tourmente,**
> **Je n'y saurais songer sans crainte et sans espoir,**
> **Et quoi qu'on en ait dit, ma raison s'épouvante**
> **De ne pas le comprendre et pourtant de le voir.**
> **(Alfred de Musset.)**

I

L'ombre de l'infini m'obsède et me tourmente ;
Il est, mais quel est-il ? Et puis-je le savoir ?
Seule à seul avec lui, ma raison s'épouvante
De ne pas le comprendre et pourtant de le voir.

Je tremble : mais du fond du gouffre qui m'attire
Il sort comme une voix qui de loin m'appela ;
Devant ces vastes cieux que j'aime et que j'admire,
Il me semble parfois que ma patrie est là !

J'étouffe aux chemins plats où la terrre se traîne ;
Il me faut l'infini qui plane en dehors d'eux ;
Car je sens malgré tout que sa voie est la mienne,
Et qu'un seul flot d'amour nous emporte tous deux.

Vers un but que j'ignore et ne verrai sans doute
Qu'au jour où par la mort mes yeux seront ouverts,
Nous allons, précédés ou suivis sur la route,
Par l'innombrable essaim de tous les univers.

La loi suprême à qui toute chose est soumise
S'applique aveuglément aux astres comme à nous.

Le corps s'évanouit, et la forme se brise
En se fondant en l'Un qui nous renferme tous.

Oui, l'infini m'attire et me gagne, et je l'aime ;
Avant cette heure-ci, je me connaissais mal ;
L'amour que j'ai pour lui me révèle à moi-même,
Et jusqu'à lui m'élève et me fait son égal.

Il se meut dans la nuit, je suis dans la lumière ;
Versant à flots la vie et la mort au hasard,
Il agit sans penser ; je pense et n'agis guère,
Mais la pensée est reine et j'ai la bonne part.

L'amour nivelle tout, supprimant la distance,
Rien ne sépare plus ce qu'il a réuni ;
Et moi, mêlant la force avec la conscience,
D'aimer l'être sans fin, je deviens infini.

II

Longtemps, perdant l'espoir d'atteindre au vrai qu'il aime,
Las d'être encore esclave et d'avoir tant lutté,
L'esprit, novice encore et s'ignorant lui-même,
Maudit son impuissance et sa stérilité.

Les ténèbres partout ! l'ombre combattant l'ombre ;
Comme une pâle fleur d'hiver lente à s'ouvrir,
L'idée apparaissait, et sous des chocs sans nombre
Ballottée en tous sens était prête à mourir.

Je ne pouvais pas vaincre en l'arène sanglante,
Puisque, les yeux voilés, j'y frappais au hasard,
Et que la part de moi qui gît inconsciente
Ne faisait pas effort et restait à l'écart.

Car au moi que je suis et qui se cherche encore,
Il existe deux parts que mon amour unit,
La part que je conçois et celle que j'ignore,
L'une en pleine lumière et l'autre en pleine nuit.

La première, bruyante, est la seule à paraître,
Mais l'autre, qui jamais encore ne parla,
Du moi qui la contient ne se fera connaître
Qu'au jour où devant lui s'ouvrira l'au-delà.

Oui, j'ai peiné longtemps, mais la crise est passée,
Et demain, à l'appel de l'immortel amour,
Cette force qui dort au fond de ma pensée
Va sortir de son rêve et s'élancer au jour.

Dans sa fureur d'agir toujours inassouvie,
L'amour porte sa flamme au plus profond du moi ;
L'inconscient s'anime et descend dans la vie ;
Hier je n'étais rien, aujourd'hui je suis roi.

Puisque j'ai de tout moi pris enfin conscience,
Je suis maître de tout. étant maître du vrai.
Plus d'obstacles ; je marche en ma toute-puissance,
J'ai ma tâche à remplir et je la remplirai.

J'assume sur moi seul les périls et les peines,
Seul je suis la science, et seul je suis la loi ;
Je me charge du soin des affaires humaines,
Et de ce que j'ai fait ne rends compte qu'à moi.

Moi seul ! et l'amour vole aux limites du monde
Portant la vie à tous, intarissable et fort ;
Il saisit l'être entier qu'il pénètre et féconde,
Et ce globe est sauvé que menaçait la mort.

III

Ils m'ont traité d'impie, alors que tout entière
Mon âme s'est vouée au culte de l'esprit,
Alors que ma vie est une longue prière,
Et mon cœur, un foyer d'où le vrai Dieu jaillit.

La très sainte douleur est le lot des apôtres ;
Et qu'on m'ait mis en croix et qu'on ait blasphémé,
Qu'importe ? je fus juste et grand, si pour les autres
J'ai beaucoup fait effort et j'ai beaucoup aimé.

En vain ma voix semble être oubliée et perdue,
J'ai bâti sur le roc, bâtissant sur l'amour,
Et toute la durée et toute l'étendue
De l'élan de mon cœur palpiteront un jour.

Ceux qui viennent à moi par le gel et le givre,
Ceux-là ce sont les forts et ce sont les heureux ;
De l'éternelle vie ils s'apprêtent à vivre,
Et la divine fleur s'épanouit en eux.

Le vrai qu'ils ont conquis à l'amour les amène ;
Ils aiment ; et l'amour, précédé par l'esprit,
Verse à tous les trésors de la tendresse humaine,
Et le monde charmé se rassure et sourit.

Plus de guerre de l'homme à l'homme, plus de guerre
De l'homme à l'animal ; car tout être vivant
A sa part de justice à cueillir sur la terre ;
Peut-être l'animal est un homme rêvant.

Puisqu'il bégaie encore et se connaît à peine,
De ses frères plus forts qu'il reçoive l'appui,
Il faut que leur raison vienne en aide à la sienne,
Qu'il travaille pour eux, ils penseront pour lui.

Et s'il lui faut mourir, qu'il meure ; nous, les hommes,
Pour le salut de tous, sans demander merci,
Nous, maîtres absolus de la terre où nous sommes,
S'il faut nous dévouer, nous mourrons bien aussi !

Mais plus de sang versé par haine ou par vengeance.
Toute vie est sacrée à tous ; et si la mort
Doit subsister toujours, qu'elle soit la semence
D'où l'être doit sortir plus vivant et plus fort.

O terre, ô mère sainte, aimée et méconnue,
O mère toujours prête à te donner à tous,
Que de sang j'ai tiré de ta mamelle nue
Quand tu m'offrais ton lait inépuisable et doux !

Pardonne, j'ai péché, je me repens, pardonne,
Et que mes crimes soient effacés à jamais !
C'est l'amour qui t'appelle et tresse ta couronne,
Ouvre ton sein puissant aux heureux que tu fais.

Car les temps sont remplis et le cycle s'achève ;
Et, recueillant en paix le fruit de son effort,
L'esprit victorieux va promener son rêve
De la féconde vie à la féconde mort.

IV

Vois : du nord au midi, de l'Hesper à l'aurore,
Le mal avec la haine est chassé sans retour.
Du trop-plein de ton cœur que peux-tu faire encore,
Éternel féminin qui n'es que par l'amour ?

Tout est joie et parfum, tout respire et tout aime ,
Tous vivent en un seul comme un seul vit en tous ;

Nous ne pouvons aimer qui s'est donné lui-même,
Et si tous sont heureux, pour qui pleurerons-nous ?

Il nous faut nos douleurs et que notre cœur saigne
Pour quelque cœur blessé qui sanglote à l'écart ;
Du soleil de midi la lumière nous baigne,
Mais nous savons qu'il est de l'ombre quelque part.

Où qu'il pleure, celui qui pleure est notre frère,
Et s'il tremble d'effroi, nous nous sentons pâlir.
Notre soif de souffrance a trop peu de la terre,
Et l'infini peut seul l'apaiser et l'emplir.

Je devine là-bas, bien loin, hors de moi-même,
Hors de l'espace étroit où la terre finit,
Des globes attardés qui voudraient qu'on les aime,
Car ils manquent d'amour et le froid les saisit.

Vers l'un d'eux quel qu'il soit, et comme dans un rêve,
Laissant derrière nous les constellations
Des astres glorieux dont la tâche s'achève,
Pourvu qu'il souffre encor nous irons, nous irons.

Vers ce monde en péril qui pleure et désespère,
Nous qui sommes sauvés nous prendrons notre essor,
Et cet excès d'amour dont nous n'avons que faire,
Nous l'offrirons à ceux qui combattent encor.

A travers la distance et perçant tous les voiles,
Pour les hommes et pour les dieux, prions pour tous ;
Un cri de notre cœur peut aller aux étoiles,
Les rayons de Véga viennent bien jusqu'à nous !

GUIMBERTEAU.

Variétés

Sur les amoureuses dans les classiques

Nous avons reçu la lettre suivante :

Monsieur, n'êtes-vous pas le G. Truc qui a signé « *Un art d'aimer* » dans la *Revue Latine* (1) ? Si je me trompe, je ne vous en fais point d'excuse. L'article est charmant.

Vous tirez des comédies de Corneille un code d'amour. Je vous approuve. Les Philandre, les Hippolyte, les Célidée ou les Tircis du jeune avocat de Rouen ne sont que des cerveaux bavards. Dans leurs amours le cœur n'est jamais partie. C'est pourquoi leur galanterie a ses règles et ses lois fixes comme celles d'une mécanique ou de l'épopée chez Boileau, ce qui est la même chose. Rien donc de plus juste que d'en faire un « art d'aimer ».

Seulement vous avez tort de ne donner cet « art d'aimer » pour valable qu'en 1630. Croyez-vous, en conscience, que les femmes de Molière soient plus femmes que celles de Corneille avant le *Cid* ? J'excepte Célimène, les Agnès et les Isabelle. Aussi bien ne les donne-t-on pas pour modèles à nos jeunes filles. Mais Eliante, mais Henriette ? connaissez-vous rien de plus rationnel, de plus ratiocinant, de moins ému et de moins « femme » que ces deux-là ? où diable Molière « le contemplateur » a-t-il pu les prendre ? Il ne les a pas prises. On les lui a données. On les livrait toutes faites depuis 1620 chez Julie d'Angennes.

M. de Vogüé nie qu'on puisse affirmer que « dans telle circonstance donnée une femme fera ceci ou cela ». Son autorité est trop haute pour que j'ose aller là contre. Mais

(1) Non. — E. F.

je vous dirai à mon tour : « Dans telle circonstance donnée, on peut bien affirmer ce qu'une femme ne fera pas. »

Voici la circonstance: une femme jeune et point laide aime un homme épris d'une autre femme. Problème : cette jeune femme peut-elle se dire à elle-même : « Si celui que j'aime me revient sans m'aimer et par dépit, j'en serai ravie » ? — Je réponds que si la jeune femme pense ainsi, c'est qu'elle n'est pas femme.

Eh bien ! c'est le cas d'Eliante. Elle nous dit en effet (*Misanthrope*, acte IV, scène II) en parlant d'Alceste :

> Je ne m'oppose point à toute sa tendresse ;
> Au contraire, mon cœur pour elle s'intéresse ;
> Et si c'était qu'à moi la chose pût tenir,
> Moi-même, à ce qu'il aime, on me verrait l'unir.

Qu'une femme de soixante ans parle ainsi d'un amant de quarante ans, cela est possible. Vous savez bien que, sur le tard, elles se font marieuses. Elles placent leurs anciens. Elles y mettent même une certaine « gloire ». Mais Eliante ! Alceste ! Est-ce là cette « nature » pour laquelle Boileau se battait si fort ?

Eliante continue :

> Mais si, dans un tel choix, comme tout se peut faire,
> Son amour éprouvait quelque destin contraire,
> S'il fallait que d'un autre on couronnât les feux,
> Je pourrais me résoudre à recevoir ses vœux ;
> *Et le refus souffert en pareille occurrence*
> *Ne m'y ferait trouver aucune répugnance.*

Quelle femme, même à soixante ans, a jamais pensé ainsi ? une amoureuse qui raisonne est toujours la dupe de son cœur. Eliante n'est dupe de personne, pas même d'Alceste, et je lui en veux. Car elle est sincère, elle ne ment pas, ses actes suivent ses paroles ! Alceste dans sa fureur contre Célimène, la fameuse lettre à la main, vient

lui offrir « ses vœux » à la scène suivante. Eliante n'a pas un instant de trouble. Aux protestations très chaudes d'Alceste, elle va répondre en développant avec élégance et netteté l'adage latin : « *In amore semper mendax iracundia est*, à moins que ce ne soit cet autre : *Amantium ira redintegratio amoris est*.

Je compatis, sans doute, à ce que vous souffrez
Et ne méprise point le cœur que vous m'offrez ;
Mais peut-être le mal n'est pas si grand qu'on pense
Et vous pourrez quitter ce désir de vengeance.
Lorsque l'injure part d'un objet plein d'appas,
On fait force desseins qu'on n'exécute pas ;
On a beau vouloir rompre une raison puissante,
Une coupable aimée est bientôt innocente ;
Tout le mal qu'on lui veut se dissipe aisément,
Et l'on sait ce que c'est qu'un courroux d'un amant.

Les belles sentences, si elles étaient dans une épître de Boileau ! mais ici c'est le cœur où l'on frappe et c'est la cervelle qui répond. Logique jusqu'au bout, Eliante déplacera son cœur d'Alceste à Philinte, comme elle eût fait d'un drageoir et sans plus d'émotion :

Ma main de se donner n'est point embarrassée,
Et voilà votre ami sans trop m'inquiéter
Qui, si je l'en priais, la pourrait accepter.

En trois vers elle a changé d'amant et épouse Philinte. Et remarquez qu'elle est toujours sincère, la sincère Eliante, et n'agit point par dépit. L'horrible chose, Monsieur, qu'une femme ainsi bâtie !

Remarquez que la situation d'Eliante est absolument la même que celle de Cloris dans *Mélite*. Cloris aime Philandre, et Philandre courtise Mélite. Cloris s'en console aussi facilement qu'Eliante de la perte d'Alceste. Cloris épouse Eraste au V[e] acte, comme Eliante Alceste et

sans plus d'hésitation. Mais, Monsieur, combien Corneille est supérieur à Molière dans cette circonstance ! A défaut de cœur, Cloris garde encore son esprit et sa vanité ! Elle n'a pas le ton dogmatique et sentencieux de l'autre, ou si elle l'a, c'est avec humour :

Un volage me quitte, et je le quitte aussi ;
Je l'obligerais trop de m'en mettre en souci.
Pour perdre des amants, celles qui s'en affligent
Donnent trop d'avantage à ceux qui les négligent ;
Il n'est lors que la joie ; elle nous venge mieux ;
Et, la fît-on à faux éclater à leurs yeux,
C'est montrer par bravade à leur vaine inconstance
Qu'elle est pour nous toucher de trop peu d'importance.

(*Mélite*, acte III, scène v.)

Voilà un raisonnement de femme, de la féminine et despiteuse raison. Voyez à la scène VI comment Cloris se moque de Philandre et comme elle se joue de son goût pour Mélite.

« J'ai sur moi, lui dit-elle, des vers de Tircis pour Mélite. Mais tu ne les verras pas. — Je vais tuer Tircis, » s'écrie Philandre. A quoi Cloris répond :

Quoi ! Philandre est vaillant, et je n'en savais rien !
Tes coups sont dangereux quand tu ne veux pas feindre,
Mais ils ont le bonheur de se faire peu craindre.

Il y a là déjà une jolie petite satisfaction d'amour-propre. Quand Philandre, au Ve acte, viendra exprimer son repentir à Cloris et réveiller au nom de son amour présent les souvenirs de son amour passé, Cloris ne lui donnera pas de sentences. Elle le renverra à Mélite :

Mélite a des attraits qui savent tout dompter...
C'est en vain que vers moi ton amour se ravale...
Je ne veux point devoir mon bien à ses froideurs...

Cloris, comme Eliante, voit clair dans le cœur de son amant. Elle est aussi peu sensible, aussi cérébrale qu'Eliante. Mais combien, par sa spirituelle ironie, elle est plus femme que cette dernière, quoique dans la même espèce !

Corneille maintient jusqu'au bout la note sarcastique. Lorsque Cloris décide, en trois vers aussi ou à peu près, de donner sa main à Eraste, Tircis se tourne vers la vieille nourrice et lui jette ce trait final :

> Nourrice, va t'offrir pour maîtresse à Philandre.

Eh bien ! entre Cloris et Eliante, j'aime mieux Cloris. Seulement avouez qu'elles sont bien, comme on dit, du même bateau. Des deux côtés amour de tête, amour verbal, aucune psychologie, mode ratiocinante en 1665 comme en 1630. Et encore... plus de vérité, quoique bien peu, chez Corneille que chez Molière.

Veuillez croire, etc.

JACQUES DUVAL.

L'Administrateur-Gérant : E. FROMANTIN.

Poitiers. — Société Française d'Imprimerie et de Librairie.

TROISIÈME ANNÉE N° 6 25 Juin 1904

La

Revue Latine

DIRECTEUR : Emile FAGUET

Réponse à l'article sur "l'Orgueil humain"

Toulouse, le 1er juin 1904.

MONSIEUR,

Je vous remercie de l'article éloquent et pressant que vous avez bien voulu consacrer à mon livre. Vous me demandez quelques éclaircissements, et je reconnais que la thèse que je me propose de soutenir est à peine ébauchée dans mon ouvrage. J'ai cru, en effet, qu'il fallait d'abord montrer l'antithèse et insister sur la banqueroute des diverses formes de la morale fondée par l'homme sur le culte de l'homme, en dégageant les résultats mêmes, je veux dire l'inquiétude, le désarroi, l'odieuse discorde, l'anarchie. Le terrain déblayé, il sera plus facile et plus clair de montrer la possibilité, la nécessité, la cohérence, l'efficacité de la morale qui se dégage de la nature, non pas certes de la nature contemplée sur un seul plan, comme par un artiste qui ne voit que des formes, mais de la nature suivie dans sa marche, dans la métamorphose normale et nécessaire de

ses multiples formes de vie. J'estimais qu'il ne m'était pas possible de ne pas faire connaître le sentiment qui me soutient dans mes recherches. De là ce premier chapitre, qui n'est pas, veuillez le croire, une conclusion, mais l'indication préliminaire et brève d'un état d'âme. Je reconnais donc que la démonstration n'est pas faite et n'est pas même abordée. Je sais qu'elle demeure subjective, et, si je puis dire, à l'état lyrique. Simplement je voulais faire entendre, dès ce premier volume, que je n'apporte pas seulement des négations. J'avoue que j'aurais gardé le silence, si l'étude et l'observation m'avaient amené à un pessimisme noir, sans remède.

Donc, la seconde partie de votre étude restera provisoirement sans réponse. Je vous demande de me faire crédit pendant quelque temps. Je ne puis que vous donner l'assurance que je tiendrai, comme je le pourrai, mes engagements.

Permettez-moi de vous soumettre quelques réflexions suggérées par la lecture de vos premières pages. — Mon chapitre sur le moyen âge vous paraît superficiel. Je crains, en effet, que la méthode que j'ai cru devoir suivre dans ce chapitre n'ait pas été efficace. Je me disais qu'un livre de synthèse impose des raccourcis énergiques qui risquent de paraître brusques. Je savais que la méthode par l'analyse devait être minutieuse et réclamait un exposé un peu long. J'ai voulu éviter les dangers d'une synthèse trop abstraite et d'une analyse trop lente. J'ai donc tâché d'étudier le phénomène le plus signifiant et de faire porter sur lui tout l'effort de mes réflexions. Ce phénomène m'a paru être la cathédrale. Je trouvais dans la cathédrale l'union du sentiment religieux et du sentiment de la nature. En faisant de la cathédrale le centre de mon étude sur le moyen âge, je voulais suivre l'idée géniale de Victor Hugo, qui, dans *Notre-Dame de Paris*, voit dans l'édifice le personnage principal de son roman. D'ailleurs je me gardais des

préjugés romantiques ; j'évitais les généralités insoutenables de Victor Hugo et de Viollet-le-Duc ; je m'entourais des garanties apportées par l'érudition. Je crois avoir lu, outre le livre si puissant et fin de Mâle, tout ce qu'on a écrit d'essentiel sur la cathédrale. Il me semblait que je *tenais* mon chapitre. Je dérobais ma synthèse aux formules abstraites. Je lui donnais le mouvement, la vibration de la vie. Si votre regard si perçant ne l'a pas vu, qui pourra le voir ? C'est donc que je n'étais pas de taille, et que la méthode trahit la pensée et n'est pas valable. Sur ce point, je vous donne tout à fait raison.

Au sujet du naturalisme de Jésus, il se peut encore que j'aie trop abondé dans mon sens. J'ai subi, sans doute plus que je ne crois, l'influence de Renan et de l'admirable bucolique qu'il a décrite, — et l'influence de ma première enfance qui a été pénétrée de sentiments et de souvenirs catholiques. Puis, autour de moi, vivent des âmes chrétiennes, que je vois projetant sur la nature un voile d'images fraîches et consolantes. La raison de mon erreur, vous l'avez révélée en passant : oui, je répands inconsciemment sur la figure et l'œuvre du Christ l'air joyeux de l'esprit franciscain. J'aurais dû m'en tenir à signaler l'optimisme de Jésus, je veux dire la pensée que l'univers est la face visible de Dieu. Si le Christ n'est pas un initiateur de la morale fondée sur le sens et le culte de la nature, du moins il n'apporte pas une idée directrice qui la condamne : il laisse la question en réserve. Ainsi réduite, la conclusion est moins contestable et me paraît suffisante pour mon dessein.

Je reconnais aussi que le chapitre sur J.-J. Rousseau est court, insuffisamment explicite. J'avais voulu être bref et ferme. J'avais tâché de remplacer les développements qui manquent par la netteté des antithèses entre l'*Emile* et le *Contrat social*, et par le tour, un peu brutal, des formules de conclusion. Or je vous ai paru obscur et décevant.

J'avoue donc que je n'ai pas échappé au danger des synthèses trop brusques.

Mais, sur certains points, je désire garder mes positions. Vous trouvez d'abord que mon étude est trop vaste, que j'aurais dû limiter mes ambitions. Vous redoutez la vanité de ces synthèses. Je vois qu'une question de principe et de méthode nous divise. Croyez bien que je ne me dissimule pas la difficulté effrayante de l'œuvre entreprise. Je sais qu'à notre époque de monographies historiques et d'études soumises aux nécessités de la division du travail, il était dangereux de soumettre à la critique un travail si ambitieux. On éveille aisément l'étonnement et le sourire quand on aborde un sujet si compréhensif. Pourtant je n'ai pas hésité à le faire, après quelques années de méditation et de silence, et, ici, j'avoue que j'aurais été heureux que vous me tendiez votre main amicale de collègue et l'appui et l'encouragement de votre maîtrise. N'êtes-vous pas frappé de l'état de dispersion où travaillent les esprits de notre temps, — du danger de l'esprit analytique qui devient si tyrannique, — de la timidité intellectuelle qui arrête les plus légitimes audaces, et, en sens inverse, du ton tranchant des esprits sectaires qui ne comprennent pas la complexité des problèmes? Le mal qui épuise la sève de la pensée universitaire par la multiplicité des agrégations explique aussi l'anarchie de la pensée contemporaine. Que peut-il sortir de ces groupes intellectuels qui s'ignorent ou se méprisent ? Que peut devenir l esprit, quand il est désagrégé par l'excès des subdivisions qui brisent le domaine de l'esprit ? A s'interdire les études générales, on se prive de rechercher les rapports permanents qui rattachent les divers domaines de la vie et de l'action, et on se dispense de provoquer, chez ceux qui cherchent, les excitations qui éveillent et prolongent la curiosité. Ce qu'il faut d'ailleurs, c'est, même dans ces synthèses, surtout dans ces synthèses, l'absolue probité, le respect des textes, le scrupule

dans les citations, la précision des références, la loyauté du travail. Il y a une méthode analytique qui est l'expression intellectuelle de l'esprit utilitaire et philistin. C'est là contre que des maîtres comme vous devraient réagir ; c'est en écrivant des livres de synthèse qu'ils remporteraient leurs plus beaux triomphes. J'ai voulu, selon la mesure de mes moyens, protester contre une méthode dévorante ; et certes je me sens court et faible, mais qu'importe, si, au risque de me casser les reins, je suscite chez quelques jeunes le souci des grands problèmes et le sentiment angoissant de nos discordes, ou si je provoque des réponses émouvantes, des études comme la vôtre ? Quand je pense qu'un de vos collègues en Sorbonne efface purement et simplement l'Histoire de Michelet, et enseigne à la jeunesse que son œuvre est « en loques », je déplore cette manière sèche et brutale de juger un livre émouvant et haut : c'est la suppression de l'esprit de finesse transporté dans l'étude du passé. Quand je songe au génie harmonieux que fut G. Paris et aux études innombrables qu'il a semées dans la *Romania*, je reconnais certes la nécessité de ce travail minutieux et lucide, j'admire l'obscurité et l'intensité de ce labeur, mais je ne peux m'empêcher de regretter les deux ou trois grands livres de synthèse que G. Paris n'a pas écrits, et qu'il aurait dû nous donner, — monuments vivants dont l'érudition postérieure eût affaibli quelques parties, sans entamer leur vie essentielle et profonde et à jamais excitatrice. Quoi que pense mon ami Bédier, nos enfants estimeront que G. Paris a été la victime d'une méthode.

Le chapitre sur le Rig-Veda vous paraît sans portée. « Rien ne vaut historiquement » dans ma thèse... Pouvons-nous affirmer que les hommes du Rig-Veda ont été heureux ? Vous répondez : Non. Ne serait-il pas possible de dire : Ils ont été certainement plus heureux que nous. Pourquoi ? Parce qu'ils ignoraient l'une au moins des formes du mal humain : le mal de la métaphysique, le

mal du dogme, le mal qui incline la pensée devant des formules noires, effroyables par leur contenu mystérieux, ajouté par l'homme, par la raison humaine. N'est-il pas vrai que, par l'usage du sacrifice, non seulement ils n'interposaient aucune croyance adventice entre la nature et l'homme, mais encore ils rattachaient plus directement l'homme à la nature, et le plongeaient dans la grande masse enveloppante et tutélaire. Ils faisaient collaborer la vie universelle à tous les actes de l'homme. Voilà le fait initial, le document historique suffisant et nécessaire, l'*inconcussum quid*. — N'est-il pas vrai, d'autre part, que l'optimisme des parties anciennes du Reg-Veda s'oppose au pessimisme de la métaphysique bouddhiste, et que le *nirvana* a eu deux sens successifs : l'un, le premier dans le temps, optimiste, l'autre infiniment accablant, — d'abord le goût de la vie, ensuite le désir de la mort ? — Enfin ne peut-on pas comparer ce qui s'est passé dans l'Inde à ce qui s'est passé dans le domaine du christianisme ? Ici, comme là, ce fut d'abord une vie optimiste de la nature, parce que l'esprit de l'homme n'a pas encore projeté sur les choses son idée du mal, et ce fut ensuite l'intervention de la dogmatique, les anathèmes jetés à la nature, les humilités hypocrites, l'œuvre néfaste de la pensée à la fois orgueilleuse et morne ?

Au sujet de Descartes, j'avoue que j'ai trop subordonné la partie métaphysique de son œuvre ; je l'ai pliée, avec quelques violence, à la partie à peine ébauchée de sa doctrine. En bonne logique, cette manière pressante ne peut être approuvée. Elle est dangereuse. Elle peut amener à d'inexcusables erreurs. Mais, l'excès de cette méthode une fois reconnu, je crois que l'office de la critique est d'examiner les œuvres du passé moins dans ce qui les rattache au passé, à ce passé qu'elles subissent, que dans ce qui les prolonge dans l'avenir. La « morale provisoire » appelle une morale définitive. Or, une morale définitive, qui, comme

le pensait Descartes, doit utiliser les découvertes de la médecine et suppose « la connaissance de toutes les autres sciences », est une morale qui *déplace l'axe de la morale traditionnelle,* rejette et subordonne les principes de la morale provisoire. Voilà pourquoi je me suis permis de trouver ici quelque flottement dans la doctrine de Descartes. Vous savez que ses contemporains le jugeaient timide, trop préoccupé de son repos. Oui, ce révolutionnaire n'a pas eu la puissante candeur de Tolstoï. Il a hésité devant l'audace de sa propre pensée. Il aurait pu, il aurait dû ne pas amortir l'énergie de sa foi nouvelle. Il ne suffit pas aux hommes de cette taille de *troubler* les esprits, sans prononcer les mots qui classent les doctrines, dissipent les équivoques et donnent l'espoir. — Au sujet de Descartes, permettez-moi cette observation de détail. Je ne crois pas que Descartes soit l'élève de Corneille ; mais je ne crois pas davantage que Corneille soit l'élève de Descartes. Non seulement, comme vous le dites, ce serait «tout à fait faux», mais l'erreur serait d'un ignorant. Le rôle de l'*Infante* du Cid suppose déjà toute la morale cornélienne. En écrivant que le théâtre de Corneille est l'illustration de la morale provisoire de Descartes, je voulais dire tout simplement qu'il est la figuration dramatique de la morale stoïcienne dont l'exposé est dans la *Sagesse* de Charron, l'œuvre entière de Coeffeteau, la morale provisoire de Descartes et qui forme l'armature des *Maximes* de la Rochefoucauld.

Vous trouvez enfin que le chapitre sur Molière n'est qu'un jeu d'esprit. Je reconnais qu'il est trop long, et que votre clairvoyance ironique a parfaitement élucidé l'origine de ce chapitre : il se peut donc qu'il y ait surcharge et disparate. Mais, ce chapitre, trop long. ne devait-il pas former une partie importante du volume ? Molière aimait Gassendi, qui discutait, mais admirait Descartes. Molière, préoccupé de médecine, se rattache à Descartes, qui a été hanté, sa vie durant, par l'importance des questions médi-

cales. Molière a donc prolongé la partie la plus originale, la plus grosse d'avenir, de la doctrine cartésienne. Dans sa lutte contre la médecine de son temps, il a proclamé sa foi dans la puissance de la nature. N'est-il pas vrai que nos grands médecins, qui sont devenus des savants, sont toujours des admirateurs des ressources naturelles? Ils ne sont pas matérialistes, — ce mot, en effet, n'a guère de sens —, mais « naturistes ». Rien n'est touchant comme leur étonnement devant ce qu'ils appellent l'énergie vitale. Rien n'est réconfortant comme la morale simple et directe qu'ils dégagent de la nature. Ils ne nient pas le mal — qui pourrait nier l'existence du mal, de la douleur? — mais ils l'acceptent, ou, selon le mot de Molière, ils le portent, comme une loi de la vie, comme une condition de la vie, comme une conséquence des disciplines naturelles.

Cette lettre est bien longue. Après l'article que vous m'avez fait l'honneur d'écrire sur mon livre, je n'aurai pas le ridicule ou l'outrecuidance de vous demander de me répondre.

Vous avez lu mon ouvrage, tout mon ouvrage, et vous l'avez jugé avec votre sincérité coutumière, — çà et là peut-être un peu durement, — le plus souvent avec une sympathie dont nos collègues de Paris devraient nous donner de pareils témoignages, toujours avec cette force et cet éclat de pensée qui commandent, en moi, le respect, même quand je crois devoir rester de mon opinion.

Agréez, Monsieur, s'il vous plaît,' l'hommage de mon dévouement.

E. Zyromski.

Mérimée amoureux

J'ai célébré le centenaire de Prosper Mérimée (1) comme j'ai dit ailleurs qu'il fallait le célébrer, en relisant toutes ses œuvres littéraires et m'attardant particulièrement sur ses *Lettres à une Inconnue* et sur les *Réponses de l'Inconnue*. C'est une commémoration qui lui aurait été, je crois, extrêmement agréable.

Plein de cette lecture, je voudrais, comme j'ai fait pour Mirabeau, raconter l'histoire de Mérimée et de l'Inconnue ainsi que j'écrirais un roman, en suivant l'ordre chronologique et en allant depuis la première rencontre jusqu'à la mort du principal personnage.

A la vérité, de le faire exactement, il est impossible dans l'état actuel des publications. Les *Lettres à une Inconnue* (2 vol., Michel Lévy, 1876) et *la Passion d'un auteur, réponse à Prosper Mérimée* (*Lettres d'une Inconnue*) (Paul Ollendorf, 1889) ont été publiées avec une négligence incroyable et toutes les dates y sont brouillées avec une sorte de démence.

Quelques exemples. Une certaine lettre, non datée, de Prosper Mérimée est placée par l'éditeur entre une lettre d' « octobre 1842 » et une lettre de « novembre 1842 ». Or dans cette lettre, Mérimée dit à son amie : « Si je ne me trompe, nous nous sommes vus six ou sept fois en six ans, et en additionnant les minutes nous pouvons avoir passé trois ou quatre heures ensemble, dont la moitié à ne nous

(1). Cet article, je n'ai pas besoin de le dire, a été écrit en septembre 1903.

rien dire.» Or, par toute la correspondance on voit que les relations entre Mérimée et l'Inconnue ont commencé en 1840 ou, au plus tôt, en 1839. Cette lettre devrait donc être placée en 1846 ou 1845 au plus tôt. *A moins qu*'il ne faille lire *deux* au lieu de *six*. Je pencherais pour cette hypothèse, parce qu'il me paraît qu'en 1845 ou 1846, six ans au moins après leurs premières approches, Mérimée n'aurait pas pu dire, cela est prouvé par la correspondance même : « Nous nous sommes vus cinq ou six fois et... nous pouvons avoir passé trois ou quatre heures ensemble. » Mais enfin, d'une façon ou d'une autre, il y a une erreur.

Il y a une lettre, datée, celle-ci, de Paris, 14 septembre 1844. La lettre suivante serait, selon les éditeurs, du lendemain ; car elle est datée, elle aussi, et elle l'est de *Poitiers, 15 septembre 1844*. Ainsi *en 1844*, Mérimée aurait été le 14 septembre à Paris et le lendemain à Poitiers ! Je ne sais pas quel moyen de locomotion il a pu prendre.

Mais il y a plus. Cette lettre de Poitiers, 15 septembre 1844, contient ceci: « Pour moi j'ai mené une vie maussade au dernier point depuis mon départ de Paris. Comme Ulysse, j'ai vu beaucoup de mœurs d'hommes et de villes. J'ai trouvé les unes et les autres très laides. Puis j'ai eu quelques accès de fièvre qui m'ont étonné et chagriné en me montrant comme je décline. » — Ainsi en quarante-sept heures cinquante minutes au plus, Mérimée aurait été de Paris à Poitiers, aurait mené une vie maussade, aurait vu beaucoup de mœurs, d'hommes et de villes, les aurait assez étudiées pour les trouver laides et aurait eu plusieurs accès de fièvre. Il doit y avoir une erreur.

L'éditeur n'a pas confondu, comme je crois me souvenir qu'on l'a dit, la nomination de Mérimée à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres et sa nomination à l'Académie française. Mérimée a été nommé à l'Académie des Inscriptions le 17 novembre 1843 comme membre libre, en remplacement de M. le marquis Fortia d'Urban. Il fut élu

de l'Académie française le 14 mars 1844. C'est à ce propos que M. Etienne, qui le reçut, et du reste par un discours pitoyable et en le traitant comme un petit garçon, lui dit : « Les deux Académies vous ont presque à la fois [il veut dire presque en même temps] admis dans leur sein. »

Or les dates des lettres de Mérimée à l'Inconnue pour ce qui est de l'élection à l'Académie des Inscriptions concordent bien et doivent être exactes. 16 novembre 1843 (ce serait la veille): «... Vous croyez que l'Académie m'occupe fort ? Je m'aperçois que j'y pense aujourd'hui pour la première fois. Je n'ai guère de chances d'y réussir. Savez-vous quelque sortilège pour que mon nom sorte de l'urne ? » Et l'éditeur ne dit point qu'il s'agisse de l'Académie française. Fort bien.

22 novembre 1843 : « A quand nous querellerons-nous ? N'oubliez pas que vendredi est mon jour de réception. *J'ai embrassé une trentaine de confrères depuis quatre jours, principalement ceux qui, m'ayant promis, m'ont manqué de parole.* » Et l'éditeur met en note : « A l'occasion de sa nomination comme membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. » C'est bien cela : du 17 au 22 novembre, il s'est écoulé cinq jours, et Mérimée ne compte pas le premier ou ne compte pas celui où il écrit, s'il écrit le matin. Voilà qui va bien.

Mais, « par exemple », comme on dit, je ne comprends rien à la date *6 septembre* **1844** que l'éditeur donne à la lettre suivante ou qu'il a cru lire en tête de la lettre suivante : «... Je fais en ce moment le métier le plus bas et le plus ennuyeux. Je sollicite pour l'Académie des Inscriptions. Il m'arrive les scènes les plus ridicules et souvent il me prend des envies de rire de moi-même, que je comprime pour ne pas choquer la gravité des académiciens que je vais voir. C'est un peu à l'aveugle que je me suis embarqué dans cette affaire... » Ici il n'y a pas confusion entre les deux candidatures aux deux Académies,

non ; il y a non-sens, qu'il s'agisse de l'une ou de l'autre. En septembre 1844 Mérimée ne sollicitait pour aucune Académie, puisqu'il était de l'une et de l'autre. La date est purement fausse. Il y a dans le texte « Académie des Inscriptions. » Eh bien ! il faut lire peut-être septembre 1843. M. Fortia d'Urban était mort le 4 août. A partir du 4 septembre Mérimée pouvait et devait être en cours de visites pour solliciter la succession. Voilà qui est rectifié. Oui, mais il reste que cette lettre n'est pas à sa place dans le volume et brouille tout ; et fait croire que Mérimée a été de l'Académie française avant d'être de l'Académie des Inscriptions. Etc., etc.

Et maintenant reportons-nous aux lettres datées, dans cette édition, août, septembre, octobre *1843*. Il y en a qui sont datées de Paris : « Paris, septembre 1843 ; Paris, septembre 1843 ; mais il y en a une de Saint-Lupicien, 15 août 1843 » ; il y en a une d'Avignon, 29 septembre, une de Toulon, 2 octobre. Ce serait donc entre deux voyages, retour du sommet du Jura où il était le 15 août, c'est-à-dire, au plus tôt, à partir du vingt-deux août jusqu'au vingt septembre, puisqu'il est le vingt-neuf à Avignon, qu'il aurait fait sa campagne académique. C'est possible ; mais c'est peu probable. Ce l'est d'autant moins que, dans sa lettre de Toulon, 2 octobre, il parle de longues courses qu'il a faites dans le Comtat, visitant « Carpentras, Orange, Cavaillon, Apt et autres lieux. » S'il est le 2 octobre à Toulon, comme il lui a fallu à très peu près le temps du 29 septembre au 2 octobre pour aller d'Avignon à Toulon, ses longues courses dans le Comtat sont rejetées en deçà du 29 septembre, et rejettent son départ de Paris vers le 15 septembre au moins et réduisent le temps de sa campagne académique à l'espace qui va du vingt-deux août au quinze septembre. ce qui est bien court.

Ajoutez entre parenthèses ceci, que cette lettre du « 2 octobre, Toulon » est donnée comme suivant à trois jours,

de distance celle du 29 septembre, Avignon, et commence ainsi : « J'ai été longtemps sans vous écrire, chère amie... » — Je vous dis que c'est absolument la bouteille à l'encre et qu'il n'y a pas une date qui soit sûre. Il faudrait, manuscrits en mains, recommencer tout le classement.

Mais particulièrement pour ce qui est de l'Académie française l'éditeur a tout brouillé. Une vétille d'abord, mais à relever : Mérimée écrit « le 12 mars 1844 » : « Cent visites à faire... Des épreuves à corriger... Je suis à peu près à bout de mon courage et de ma patience... Heureusement cela finit jeudi prochain. Jeudi, à une heure, je serai devenu un bipède ordinaire... » L'éditeur met en note : « Son élection à l'Académie française, qui eut lieu le 14, *deux jours après*. C'est le jeudi 15 qu'elle eut lieu, ce semblerait, puisque Mérimée dit à la page suivante : « *Jeudi* **15** *mars* 1844. Cela m'a fait un sensible plaisir... » Il parlait, le 12 mars, du jeudi suivant comme du jour de son élection, et ce jeudi suivant il l'appelle le 15 mars. Il y a une erreur soit dans sa date du 12 mars, soit dans sa date du jeudi 15, soit dans la note de l'éditeur, et c'est toujours l'éditeur qui est en faute... Je vérifie, sous l'œil et avec l'assistance du diligent M. Pingard, sur les registres de l'Académie française. C'est le *jeudi 14 mars* que M. Prosper Mérimée a été élu. Il s'est trompé, ou on le fait se tromper, soit sur le jour du mois, soit sur le jour de la semaine en mettant cette date : « Jeudi 15. »

Mais voici qui est plus grave parce que cela a donné naissance à une anecdote qui a circulé partout et qui est fausse en partie, en grande partie. On a dit que Mérimée, prenant séance dans l'Académie française et se levant pour prononcer son discours de réception, envoya du bout des doigts discrètement un baiser à son Inconnue.

Cela est fondé sur sa lettre, datée, dans l'édition que nous avons sous les yeux, 26 mars 1844 et qui contient ces mots : « Adieu ; j'ai été bien content de vous voir. J'ai eu

de la peine à vous trouver cachée sous le chapeau de votre voisine. Autre enfantillage. Avez-vous ce que je vous ai envoyé ? En pleine Académie ? Mais vous ne voulez jamais rien voir. »

Et cela est fondé aussi sur une lettre de l'Inconnue, datée vaguement, dans l'édition que nous avons sous les yeux : « Mars 1844 », et contenant ces mots : « Naturellement j'ai vu ce que vous m'avez envoyé « en pleine Académie » et naturellement mon premier mouvement a été de me dérober derrière le chapeau complaisant de ma plus proche voisine dans une terreur tellement folle que je crains qu'elle et tout le monde ait vu la chose et surtout celle à qui elle était destinée. Comment avez-vous pu faire une chose aussi dangereuse et aussi compromettante ? Et combien c'était bon à vous de songer à moi en un tel moment et d'avoir fait cela ? »

D'abord ces dates de « 26 mars 1844 » et de « mars 1844 » ne se rapportent à rien du tout, Mérimée, fin mars 1844, étant académicien de huit jours et ne devant *entrer* dans l'Académie et y parler que onze mois plus tard.

Ensuite nous avons dans cette correspondance même l'état d'âme et l'état physiologique de Mérimée à son discours de réception, peu conforme à l'audace et impertinence d'un baiser envoyé ; et nous avons de plus un fait qui *rend impossible* ce fameux geste.

A son discours de réception, Mérimée, comme à peu près tous les récipiendaires, avait la couleur de son habit : il était vert. Il était très intimidé et très ému, *et de plus, l'Inconnue assistait, mais il ne savait pas qu'elle fût là.*

Lettre de Mérimée, celle-ci très exactement datée : Paris, 7 février 1845. « Tout s'est passé mieux que je n'espérais. Je me suis trouvé un aplomb rare. Je ne sais si le public a été content de moi ; je le suis de lui. »

Lettre de l'Inconnue, *même date :* « Mes plus chaudes félicitations. Vous voici un académicien de pleine volée.

J'étais à votre réception ; mais je n'ai pas voulu vous en prévenir, parce que vous m'aviez dit que vous seriez nerveux si vous vous imaginiez qu'un ami vous regarde. Mais la chose a marché d'une façon charmante. Qu'aviez-vous à craindre? Et maintenant en route pour une bonne promenade... »

Réponse de Mérimée à la lettre précédente (8 février 1845) : « Puisque vous ne m'avez pas trouvé trop ridicule, tout est bien. *Je n'aurais pas été content de vous savoir là, voyant mon habit couleur d'estragon et ma figure idem.* — Pourquoi pas demain ? Autrement, il faudrait attendre à mercredi prochain et je n'en aurais pas le courage. Nous en aurons long à nous raconter. *J'aurais perdu tout mon aplomb si je vous avais sue là !* »

Donc et les dates de « 26 mars 1844 » et de « mars 1844 » ne se rapportent à rien et l'histoire du baiser académique n'a aucun rapport avec la réception de Mérimée.

Mais où diable faut-il placer cette histoire du baiser sous la coupole ? Je ne sais pas du tout. Certainement à une séance de réception à l'Académie française *où Mérimée était directeur et répondait* au récipiendaire. Peut-être à la séance de réception de Jean-Jacques Ampère, le 18 mai 1848. Mais je ne sais pas.

Je dis : certainement à une séance de réception à l'Académie française où Mérimée présidait comme directeur ; car, dans cette lettre où Mérimée parle du baiser, dans cette lettre datée par les éditeurs 26 mars 1844, je lis : « Je crains que le discours ne vous ait paru un peu long. J'espère qu'il ne faisait pas aussi froid de votre côté que du mien. Je suis encore à grelotter. Nous aurions dû faire une courte promenade ensemble après la cérémonie. Vous avez pu voir quelle horrible toux j'ai. Cela aurait presque pu passer pour de la cabale. Avant la séance l'*orateur* m'a fort prié de lui dire dans quelle partie de la salle se trouvait la personne à qui il avait envoyé des billets. L'avez-vous trouvé mieux en costume qu'en frac ?... »

On voit les choses. *L'orateur*, cela veut dire le récipiendaire. Mérimée avait prié le récipiendaire d'envoyer des billets à l'Inconnue. Le récipiendaire, curieux, voulait voir la personne à qui M. Mérimée s'intéressait. C'est bien une séance de réception où M. Mérimée était directeur. Si c'est celle de Jean-Jacques Ampère, elle est du 18 mai 1848 ; Mérimée était directeur en qualité de chancelier, le directeur en titre, M. Lebrun, étant empêché pour service public, comme le dit Mérimée dans son discours. Ce discours de Mérimée n'est pas « trop long » et est très aimable. L'Inconnue a raison de répondre : « Votre discours ne m'a nullement semblé trop long et m'a fait une joie infinie. »

Mais encore une fois je ne sais pas du tout à quelle séance se rapporte l'histoire du baiser en habit vert ; je sais seulement qu'elle ne se rapporte pas à la séance de réception de Mérimée et que les dates de « 26 mars 1844 » « mars 1844 » ne se rapportent à rien du tout.

On ne peut donc nullement se fier à ces éditions hâtives et négligées pour prétendre tracer un historique exact des relations de Mérimée et de l'Inconnue, et j'ai souvent pesté contre ces éditeurs décevants (1). Pourtant, en marchant avec prudence à travers ces chausse-trapes et ces pièges à loup, en rectifiant (approximativement) les dates évidemment erronées, en acceptant le vraisemblable et en écartant le manifestement faux, en s'aventurant le moins possible et en s'abstenant sur une foule de points, voici comment on peut se figurer la suite de ces relations.

(1) Ajoutez que souvent on s'aperçoit aussi que le texte a été mal lu. Un seul exemple pour le moment ; on en trouvera d'autres ci-après. On lit dans une lettre de Mérimée — Avignon, 29 septembre (1843) : — « J'ai à faire la chouette à mon ministre. Mais, comme *ils* ne lisent pas, je puis impunément dire toutes les bêtises possibles ». Il faut lire : « à mes ministres », *faire la chouette* signifiant jouer seul contre plusieurs personnes et figurément correspondre seul avec plusieurs personnes ; et Mérimée, comme on le voit par toute cette correspondance, ayant affaire, comme inspecteur des Beaux-Arts, à plusieurs ministres, ce qui explique : « *ils* ne lisent pas. »

Il ne faut donc accepter tout ce qui suit et je ne le donne que sous bénéfice d'un sévère inventaire qui pourra intervenir plus tard.

C'est en 1840 ou un peu avant, ce que j'ai tendance à croire, que Mérimée *connut l'Inconnue*. J'ai déjà cité une lettre de Mérimée qui donne cette date comme probable. Elle est confirmée par un mot d'une lettre de l'Inconnue : « Il ne m'est pas désagréable, en l'année 1854, de me souvenir que c'est en 1840 que le mot *tenderly* a acquis une place prépondérante dans notre langage mutuel. »

Mettons donc 1840. Mérimée avait 37 ans. On peut supposer qu'elle en avait un peu plus ou un peu moins de vingt, plutôt un peu moins. Mérimée lui dit dans les commencements qu'il a pour elle les sentiments qu'il aurait pour une nièce âgée de quatorze ans. Il fallait au moins qu'elle fût vraiment jeune. — Elle était Française, de parents français, puisqu'elle parle de son frère qui sert dans l'armée française ; mais elle était née en Angleterre et avait été élevée en Angleterre : elle parle souvent de l'Angleterre comme de son pays natal.

Elle était svelte, grande, avec de fines attaches ; elle avait des cheveux noirs merveilleux, des yeux noirs admirables et une physionomie radieuse. Voilà tout ce qu'on sait de sa personne physique.

Comme caractère, elle semble avoir été très fière, un peu prude, au moins dans les commencements de leur liaison, où elle se montre outrée de ce que Mérimée lui parle d'un souper fait en compagnie de danseuses de l'Opéra ; très susceptible, et, en somme, de caractère, sinon difficile, du moins assurément peu maniable. Elle le dit très nettement et toute sa correspondance, au moins pendant quelques années, le confirme : « Je vous en conjure, ne me provoquez pas si souvent. Ne vous ai-je pas dit que je n'avais pas bon caractère ? » — « Je plains l'homme infortuné qui doit m'épouser. Dieu ! Je crains bien que son sort ne soit pas

très enviable. Les femmes douées d'une nature identique à la mienne ne devraient pas se marier. C'est une faute qu'elles commettent. Je me demande pourquoi je la commets. »

Surtout, elle était *indépendante* et, la loi morale et la loi religieuse mises à part, elle ne pouvait évidemment supporter ni aucun joug ni aucune règle : « Je pense que je suis née par un vent d'Est, tant je suis de ma nature extrêmement changeante. »

Et de fait on voit bien qu'il y avait en elle un fond « bohême », décemment et même vertueusement bohême, élégamment et gracieusement bohême, mais bohême encore. C'est une tzigane prude. On la voit sans cesse partir pour un voyage long ou court, voyager, revenir de voyage, se disposer à un voyage, préparer un voyage, songer à un voyage. C'est à Paris, somme toute, qu'est son domicile ; mais là même elle est en camp volant. De Londres elle écrit en 1868 (?), vieillissante déjà, certainement : « Oh ! comme tout cela me fait soupirer encore davantage après mon paisible et gai petit pied-à-terre de Paris, et ma vie [« où ma vie » sans doute] à demi bohême m'est entièrement charmante ! Que les autres luttent s'ils veulent et « arrivent » [elle vient de parler du *struggle for life* anglais] jusqu'à ce qu'il n'y ait plus de borne à atteindre ; mais, pour moi, j'aimerais mieux quelques bons amis éprouvés et une existence libre. »

L'existence libre, ç'a été évidemment son idéal perpétuel, qu'elle a, du reste, à très peu près, réalisé. Elle a été amoureuse à la fois de Mérimée et de l'existence libre, et voilà précisément pourquoi... Mais il est inutile d'anticiper.

Elle était extrêmement intelligente, écrivait très bien, avec quelques négligences mais point d'exotismes, et avec une imagination qui fait songer quelquefois à Henri Heine, et un esprit de mots sarcastiques, ou au moins

piquants qui est tout à fait de Paris. Elle était très instruite, ayant été élevée en Angleterre, ayant passé au moins une année à Hambourg dans son adolescence, ayant passé sa jeunesse à Paris et lisant et parlant donc les trois langues avec la plus grande facilité. Elle connaît plus que sommairement trois grandes littératures européennes sur cinq.

Même en dehors des littératures, elle est diablement bien informée. Le premier de juillet 1870, et ici la date est exacte, elle écrit à Mérimée : « Croyez-vous qu'il soit possible d'éviter la guerre avec la Prusse? Je tremble à cette pensée et au souvenir des manœuvres militaires que j'ai vues en Allemagne. Les soldats français pourront-ils résister à une attaque de machines de guerre telles que sont tous les porteurs d'uniforme prussien? C'est une question terrible quand on songe à tout ce qu'elle signifie et aux résultats qui arriveront dans le cas d'une réponse négative. »

Elle est très bon critique. Elle aime peu parler à Mérimée de ses ouvrages ; mais quand elle l'avertit, elle a raison. Elle a été stupéfiée par le dernier ouvrage de Mérimée, *Lokis* ; et elle le supplie, au fond, de ne pas le publier, au moins de l'atténuer, adoucir et *humaniser* le plus possible. Elle n'eût peut-être pas écrit les œuvres de George Eliot ; mais ce qui fait le fond de l'œuvre de George Eliot, elle l'a découvert très bien, et où l'a-t-elle trouvé? Dans Shakspeare, ce dont je ne vois pas que personne se soit avisé : « ... Je m'occupe à relire des parties de Shakspeare. Comment était-ce possible à un homme d'avoir une vue aussi profonde du dedans de la nature humaine que celle dont témoigne chacune de ses phrases? Il y un a vers de Jules César qui m'a hantée toute la journée ; c'est un vers du discours d'Antoine aux « amis romains, compatriotes » : « le mal que l'homme fait, lui survit. » Oui, c'est ce qu'il y a de plus mauvais. Si seulement nous pouvions garder pour nous nos péchés favoris ; si nous

pouvions les laisser vivre avec nous et être décemment enterrés avec nous, ce serait pour le mieux; mais de savoir que lorsqu'à notre tour nous arrivera la mort, cette unique chose sur laquelle nous pouvons compter avec certitude, lorsqu'elle nous aura abattus, éteints, lorsque nous serons partis sans retour, alors nos péchés rouleront par le monde pour leur propre compte et nous serons impuissants à arrêter leur course, tout en restant responsables de leurs effets, c'est une pensée qui fait trembler. Ainsi nous voilà au monde, installés sans que nous l'ayons demandé, mais tout de même forcés à jouer notre rôle dans la comédie comme si nous y trouvions du plaisir. Le rôle semble infini parfois et mortellement fatigant: mais, pour citer encore Shakspeare: La nuit est longue qui jamais ne trouve le jour. »

Quant à Mérimée, je n'en parlerai point, naturellement, au point de vue littéraire; mais, au point de vue du caractère, il faut en dire quelques mots. Il se révèle par cette correspondance, comme l'a déjà remarqué Taine, extrêmement difficile: quinteux, défiant, jaloux, soupçonneux, surtout perpétuellement *taquin*. La pointe malicieuse, le propos malin. l'épigramme spirituelle et le plus souvent fine (je ne dis pas toujours), mais évidemment destinée à provoqner une bouderie, c'est où il excelle et où il revient toujours, même dans ses lettres les plus affectueuses et les plus passionnées. A lire cette correspondance, surtout, bien entendu, la première moitié, le mot bien connu revient à l'esprit: « Il est aux petits soins pour déplaire. » En vérité, il est minutieusement désagréable et savamment exaspérant. On se dit à chaque instant: « Il a de l'esprit jusqu'au bout des ongles » et l'on se surprend à se répliquer: « Il n'en a même que là. » La réplique est exagérée, mais non sans quelque fondement ou quelque excuse.

La pauvre femme, qui aime profondément Mérimée,

d'abord parce qu'il est intelligent, ensuite parce qu'il est charmant, quand il le veut, ensuite parce qu'il est bon « au fond », ce qui n'est pas prouvé, mais ce qui est probable, puisqu'il faut bien qu'il le soit au fond, l'étant si peu dans la forme, est véritablement excédée. Vingt fois, cent fois elle lui écrit : « Ne nous voyons plus ! ne nous écrivons plus ! Ce n'est pas la peine de ne se revoir que pour se quereller. » C'est généralement, en très bon style, ce que Molière a dit en style... uni :

> C'est pour me quereller, donc, à ce que je voi,
> Que vous avez voulu me ramener chez moi,

et ce que Racine a dit en style décidément exécrable :

> Vous plaindrez-vous sans cesse, et nos embrassements
> Ne se passeront-ils qu'en éclaircissements ?

Il est vrai que ces querelles s'expliquent peut-être partiellement pour une raison que nous verrons plus loin ; mais leur cause essentielle est bien dignité, fierté, susceptibilité de la part de l'Inconnue ; goût inné d'être désagréable chez Mérimée, tant qu'il fut encore jeune. La chose ne fait aucun doute. De 1832 à 1840, de George Sand à l'Inconnue, Mérimée ne me semble pas avoir sensiblement changé. On sait quel effet désagréable, après liaison de quinze jours, Mérimée avait fait sur George Sand.

Le fond de Mérimée n'était pas mauvais ; mais il était triste et amer. Il parle très peu de lui dans les lettres ; car il est homme foncièrement bien élevé et, quand on est bien élevé, on l'est *même* avec ceux qu'on aime ; mais il est d'autant plus précieux de relever les rares endroits où il en parle. Il écrit d'Avallon ou de Vézelay, mais la différence n'est que d'une promenade à pied : « Je suis de plus en plus content de Vézelay. La vue en est admirable. Et

puis j'ai quelquefois du plaisir à être seul. En général je me trouve assez mauvaise compagnie ; mais quand je suis triste sans avoir de grands motifs pour l'être, quand cette tristesse n'est pas de la colère rentrée, alors je me plais dans une solitude complète. J'étais dans cette disposition les derniers jours que j'ai passés à Vézelay. Je me promenais ou je me couchais au bord d'une certaine terrasse naturelle qu'un poète pourrait bien appeler un précipice, et, là, je philosophais, sur le *moi*, sur la Providence, dans l'hypothèse qu'elle existe. Je pensais à vous, aussi, et plus agréablement qu'à moi. Mais cette pensée là n'était pas plus gaie, parce que, aussitôt qu'elle venait, je me représentais combien je serais heureux de vous voir auprès de moi dans ce coin ignoré. Et puis, et puis tout cela se terminait par cette pensée plus désolante que vous étiez bien loin, qu'il n'était pas facile de se voir et pas sûr que vous le voulussiez bien... Je suis venu pour voir un vieil oncle que je ne connaissais guère. Je n'aime pas les parents. On est obligé d'être familier avec des gens qu'on n'a jamais vus, parce qu'ils se trouvent être fils du même père que votre mère. Mon oncle est cependant un très brave homme, point trop provincial, et peut-être le trouverais-je aimable si nous avions deux idées communes... »

Ailleurs, il se peint presque au complet d'un seul mot : charitable et peu sensible : « Vous êtes bien bonne de vous reprocher le récit pathétique que vous m'avez fait : vous auriez dû vous réjouir, au contraire, de m'avoir fait faire une bonne action. *Il n'y a rien que je méprise et même que je déteste autant que l'humanité en général* ; mais je voudrais être assez riche pour *écarter de moi toutes les souffrances des individus.* »

Ainsi faits tous les deux, ils se rencontrèrent donc vers 1840 à Paris. La date (au moins d'une des premières entrevues décisives) est donnée par ces mots de Mérimée : « Peut-être ce miroir turc vous sera-t-il plus agréable que certaines

babouches turques demandées par elle et qu'il ne pouvait pas lui envoyer], car vous me faites l'effet d'être devenue encore plus coquettte qu'en l'an de grâce 1840. C'était au mois de décembre et vous aviez des bas de soie rayés; voilà tout ce que je me rappelle. »

Elle était à cette époque dans une situation qu'il est difficile de définir avec précision, soit demoiselle de compagnie auprès d'une dame d'un certain âge, soit « parente pauvre » auprès d'une parente riche, qu'elle accompagnait à Paris et dans ses voyages en Angleterre. Ils commencèrent — on commence généralement par là et le coup de foudre, s'il existe, est chose rare — par n'avoir pas d'amour l'un pour l'autre. Ils se trouvaient, simplement, très intéressants. Quelques mois, très probablement, plus tard, mais en tout cas après quatre lettres échangées, et l'on voit qu'ils ne s'écrivent pas souvent et ils n'ont pas dû, sans doute, s'écrire tout de suite, Mérimée lui dit : « Votre prudence naturelle entre sans doute pour beaucoup dans votre répugnance à me voir. Rassurez-vous, je ne deviendrai pas amoureux de vous. Il y a quelques années cela aurait pu arriver. Maintenant je suis trop vieux, [j'ai dit qu'il avait trente-sept ans, et elle, selon toute apparrence, une vingtaine d'années] et *j'ai été trop malheureux*. Je ne pourrais plus être amoureux, parce que mes illusions m'ont procuré bien des *desenganos* sur l'amour. J'allais être amoureux quand je suis parti pour l'Espagne. C'est une des belles actions de ma vie. La personne qui a causé mon voyage n'en a jamais rien su. Si j'étais resté, j'aurais peut-être fait une grande sottise ; celle d'offrir à une femme digne de tout le bonheur dont on peut jouir sur terre, de lui offrir, dis-je, en échange de la perte de toutes les choses qui lui étaient chères, une tendresse que je sentais moi-même très inférieure au sacrifice qu'elle aurait peut-être fait. Vous vous rappelez ma morale : « l'amour fait tout excuser; mais il faut être bien sûr qu'il y a de l'amour. »

Soyez persuadée que ce précepte-là est plus rigoureux que tous ceux de vos méthodistes amis. Conclusion : je serai charmé de vous voir. Peut-être ferez-vous l'acquisition d'un véritable ami, et moi peut-être trouverai-je en vous ce que je cherche depuis longtemps : une femme dont je ne sois pas amoureux et en qui je puisse avoir de la confiance.»

Et il lui offre, très gentiment, avec une douceur mélancolique, car il est malade, d'être son «ami féminin». Elle accepte, en protestant contre ce qu'il y a de satanique, à son avis, dans ces mots : « L'amour fait tout excuser ; mais il faut être bien sûr qu'il y a de l'amour. » — « Ah ! dit-elle, comment pouvez-vous écrire de telles paroles, ou comment, une fois écrites, pouvez-vous avoir le cœur de me les envoyer, chargées qu'elles sont du démon du doute et de la méfiance, de peurs, d'angoisses, d'inquiétudes, d'agonies, de désespoirs et de tentations !... »

Au fond, elle l'admire, elle est très près de l'aimer, comme toute femme qui admire ; et elle a peur de lui. Cela se voit à toutes les lignes, à cette époque, et, du reste, toujours très clairvoyante sur elle-même, depuis le commencement jusqu'à la fin, ce qui prouve que les héroïnes de Corneille et de Racine, si savantes à s'analyser elles-mêmes, ne sont pas invraisemblables, elle le dit : « Vous me dites que vous me verrez, ou ne me verrez pas, à mon choix ; croyez-moi donc lorsque je vous affirme que j'ai déjà choisi et résolument décidé qu'il était meilleur de ne nous voir pas. Pourquoi n'avouerai-je pas la vérité, une fois pour toutes ? *J'ai peur de vous.* Là, êtes-vous content ? Votre vanité a-t-elle de quoi faire la roue comme un paon au soleil ? [Elle est aussi perspicace sur lui que sur elle-même.] Sentez-vous une satisfaction caressante couler à travers vos veines et apporter à vos traits une expression béate ? Tout cela devrait résulter de mon candide aveu, et je ne doute pas que tout cela n'en résulte. Allons, grand bien vous fasse. »

Du reste, elle l'admire, elle le plaint de ses souffrances physiques, sans paraître croire à ses souffrances morales, et sent pour lui quelque chose comme une amitié craintive et inquiète. Lui, l'admire aussi, remarquez-le, et la respecte évidemment plus qu'il n'a jamais respecté une femme : « ...Vous qui jouissez du bonheur singulier d'un entourage irréprochable et *d'une nature si raffinée qu'elle résume un peu pour moi toute une civilisation* ». Il est du reste flatté de lui faire peur, et, en bon stratégiste, il essaye de la rassurer par toutes sortes de choses et en particulier précisément par ce dont elle est effrayée : « Vous faites la railleuse quand vous dites si agréablement que vous avez peur de moi. Vous savez que je suis laid et très capricieux d'humeur, toujours distrait et souvent taquin et méchant lorsque je souffre. Qu'y a-t-il là qui ne soit bien rassurant ? » A quoi l'Inconnue a dû répondre *in petto* : « Oui, c'est rassurant tant qu'on n'aime point, parce que cela vous promet qu'il est probable qu'on n'aimera pas ; mais c'est terriblement effrayant si déjà l'on aime, et, comme dit Marivaux, « voilà justement ce qui m'arrive ; ou ce que je crains qui ne soit très près de m'arriver ».

Ils en étaient là, à une amitié ombrageuse qui se demandait ce qu'elle deviendrait, quand il y eut un incident très important, suivi d'une rupture assez longue. A Londres, où elle se trouvait quand furent écrites les lettres que je viens d'extraire, l'Inconnue se fiança, sans enthousiasme, mais enfin elle se fiança ou on la fiança. Elle continua d'écrire à Mérimée, comme si de rien n'était, bavardant joliment, mélancoliquement quelquefois, avec plus d'abandon qu'auparavant, en véritable « ami féminin », et s'écriant tout à coup, au milieu d'une lettre : « Tiens ! J'oubliais que je suis fiancée !... Mon Dieu ! Je suis fiancée ! Le fait et l'homme auquel il correspond s'étaient entièrement enfuis de ma mémoire ! »

Mérimée, lui, n'était pas content. Il parlait de brûler

toutes les lettres de l'infidèle, si nous pouvons parler ainsi, langage que, du reste, il n'emploie pas. Enfin, sans récriminations qui eussent été injustes et ridicules, il n'était pas content : « Je vous ai déjà parlé de mes principes. Ils ne me permettent pas de rester en relations avec une dame que j'ai connue demoiselle, avec une veuve que j'ai connue mariée. J'ai remarqué que, l'état civil d'une femme étant changé, les rapports changent aussi et toujours pour le pire. Bref, à tort ou à raison, je ne puis souffrir que mes amies se marient. Donc, si vous vous mariez, oublions-nous. »

Est-ce parce qu'il était furieux, et il est évident qu'il l'était, qu'il partit pour l'Angleterre précisément sur ces entrefaites ; et voulait-il frapper un grand coup pour faire se rompre les fiançailles de l'Inconnue ? Tout me le fait croire. Il arrive à Londres, brusquement et à l'improviste, comme ce mot de l'Inconnue nous le prouve : « Vous êtes réellement ici, actuellement, à Londres ! Est-il possible que nous ayons tous deux au-dessus de nos têtes ce même ciel sans soleil, autour de nous cette même atmosphère lugubre ? Ah ! Etait-ce sage de venir ? L'homme propose, Dieu dispose. A n'importe quel moment après cinq heures vous me trouverez. »

Il faut croire que c'était bien joué, car elle est surprise et elle est prise. Elle donne un rendez-vous. Elle s'abandonne. Cinq jours après, si les dates sont exactes, ce que je ne crois jamais, elle est cette fois bien et éperdument amoureuse de Mérimée. Lettre lyrique. Elle l'aime, elle l'adore, elle a rompu ses fiançailles, elle est toute à lui : « Il y a des bonheurs si grands que Satan ne peut pas les pardonner, et cependant ils ne viennent pas de Dieu... Mon châtiment a d'abord consisté dans le malheur de votre absence [il était reparti, sans doute après deux ou trois entrevues]. S'arrêtera-t-il là ? Les mots ne sauraient dire combien je vous regrette... Ne me faites pas mention

de mes fiançailles *que j'ai rompues*, le seul acte recommandable, peut-être, de toute ma vie... Et cependant, pour tout ce que le monde pourrait me donner, je ne voudrais pas oublier l'indicible bonheur des jours qui viennent de finir... Je soupire après la main fraîche et compatissante. *A toi toujours !* »

C'est une lettre de grande amoureuse. On pourrait croire qu'à la date de cette lettre l'Inconnue est devenue la maîtresse de Mérimée. Malgré le ton et malgré le tutoiement de la dernière ligne, je n'en crois rien et je crois qu'il n'en faut rien croire, par les raisons qu'on verra plus loin. Mais ce qu'il y a de certain, c'est qu'à ce moment l'Inconnue est éperdument amoureuse de Mérimée et de manière à n'aimer jamais que lui au monde. « A toi, toujours. »

Là-dessus elle se maria. Ainsi va la vie. Elle se maria, avec l'homme à qui elle était antérieurement fiancée, il est probable ; mais je n'en sais rien. Elle se maria et resta environ deux ans sans correspondre avec Mérimée. Rupture complète.

Sur son mariage on ne sait presque rien. Elle aime, évidemment, dans ses lettres de plus tard, à n'en pas parler. Elle dit seulement une fois qu'elle a « observé une fidélité absolue, matérielle et morale », à l'égard de son mari ; une autre fois qu'elle a « traversé *saine et sauve* les phases du mariage et du veuvage, ces changements dans le *legal status* de la femme qui, comme Mérimée le lui a dit, il y a longtemps, ne manquent jamais de l'affecter désastreusement », et elle se demande si Mérimée « trouvera que c'est vrai dans son cas ». — Voilà tout ce que nous savons du mariage de l'Inconnue. Mais il faut bien savoir, ce qu'on a oublié quelquefois, qu'elle a été mariée. Elle a été mariée *après* avoir ressenti pour Mérimée une passion profonde et elle est devenue veuve au bout de deux ans. C'est, désormais, à une femme, à une jeune veuve, de vingt-trois ou vingt-quatre ans, que nous avons affaire. Je n'ai pas besoin de

dire à quel point il est important de le savoir et de s'en souvenir.

A très peu près à la même époque, ce semble, elle fit un héritage qui la mit dans une position absolument indépendante. Cet héritage semble avoir été assez important, puisqu'il s'agit d'un vieux gentleman « et pas très vieux », dit-elle imprudemment, et « qui la connaissait depuis l'enfance », dit-elle avec plus de prudence, qui « lui a laissé toute sa fortune » ; et puisqu'elle parle, où son goût de libre vie et de léger *bohémisme* se retrouve, de voyager beaucoup et de voir toutes sortes de pays. Mais retenons bien ceci. Au lieu de se retrouver en face d'une jeune fille, Mérimée va se retrouver en face d'une femme, d'une veuve, d'une femme qui l'a un peu « trahi » et d'une femme qui a une fortune sur laquelle Mérimée aura certainement quelques vagues soupçons, étant donné son caractère, et son *memnéso apistein*, c'est-à-dire son éternelle défiance, trait de sa nature et maxime de son esprit. Retenons cela pour plus tard. Pour le moment, voici la situation.

Probablement presque aussitôt qu'elle a été veuve, l'Inconnue, qui, évidemment, n'a pas cessé d'aimer Mérimée, lui a écrit, avec sa manière farouche et brusque qui est vraiment charmante : « Serez-vous heureux d'avoir de nouveau des nouvelles de moi, cher ami ? Je réponds moi-même à cette question et je vous écris... Je vous enverrai d'Angleterre un *protocole*, délimitant en quelque sorte nos relations à l'avenir. Ne trouvez-vous pas l'idée raisonnable ? Je vais bien, et je suis très heureuse de la perspective de recevoir bientôt des nouvelles de vous, peut-être de vous voir ; mais de cela nous recauserons... » Le dernier mot est touchant : « Dois-je signer Mariquita ? » C'était proposer à Mérimée de reprendre le roman juste à la page où il avait été interrompu, où l'on n'avait pas lu plus avant.

Mérimée est un peu froid, extrêmement aimable, avec quelque coquetterie et désir de plaire, mais un peu froid.

Il parle de ses cheveux gris, et, puisqu'on n'y croit pas, il envoie une pièce justificative. Il laisse à l'Inconnue, qu'il n'appelle pas Mariquita, le soin « de décider le protocole dont elle parle ». Il termine par un compliment sur la beauté qu'il admirait.

L'état d'âme de l'Inconnue à cette époque ou à très peu près, en tout cas avant que les entrevues et les relations face à face aient recommencé, est très curieux à examiner. L'Inconnue est en Suisse, dans un petit village très haut perché, très solitaire et très calme. Elle n'est pas calme, elle; point du tout. Mérimée lui écrit des lettres qu'évidemment nous n'avons pas toutes, mais dont nous avons quelques-unes où, manifestement, il discute le protocole, où il laisse entrevoir des désirs qui dépassent ce que l'Inconnue s'est proposé, où il parle, assez peu clairement, de pain bis et de pain blanc, ce qui veut sans doute exprimer figurément l'amitié et l'amour. Il devient méchant, du reste, et parle presque sans cesse, non seulement de coquetterie, mais d'insincérité et de « menterie ». La pauvre femme finit par crier sa misère et en même temps son amour, dans cette lettre admirable qui fut citée partout en son temps, mais qui est, sans doute, bien loin de vos souvenirs : « Pendant que vous vous amusez en Avignon, je m'occupe à mener la vie la plus calme [vous allez voir] et la plus studieuse possible dans ce minuscule village suisse, perdu parmi les montagnes et les lacs, où je me promène, nage et rame pour prendre de l'exercice et pour ne pas devenir folle à force d'étudier. J'essaie d'apprendre le grec et je lis en même temps la traduction d'Homère, par Pope. Avec le temps, si le calme de ma vie présente continue, je pourrai arriver à quelque chose. Vous ne me donnez pas de nouvelles très précises sur vos chances de devenir l'un des Immortels. C'est la seule espèce d'immortalité que je vous souhaite à présent. Vous voir devenir académicien me donnerait infiniment de plai-

sir et de vanité ; vous perdre de cette vie (*sic* — ?) serait, je crois, me tuer ou, pis que cela, me laisser vivante en éteignant chez moi la lumière de la vie. Je sentais, à coup sûr, que vous entendriez bien mon expression et que vous sauriez que par *essence* je voulais dire amitié. Mais ici, dans ce lieu tranquille, si éloigné de la fausseté du monde, si rapproché du ciel divin où la vérité brille dans le bleu de la nue, au-dessus de moi, et se réfléchit au-dessous dans le cristal de l'eau ; ici où les nuages touchent les sommets blancs des montagnes si haut au-dessus des illusions de la terre; ici où l'air même souffle la vérité dans sa pure fraîcheur que ne tache nul contact avec la terre ni les choses terrestres ; ici quelque force intérieure, plus forte que moi-même, me contraint à vous écrire des choses que je sais devoir vous mettre en colère, auxquelles vous répondrez avec des paroles dédaigneuses et cyniques qui auront pour effet de me blesser. Mais, tout en sachant cela et peut-être parce que je le sais, la vérité qui est autour de moi dans la nue, dans l'air et dans le cristal de l'eau, m'oblige à parler. Ce n'est pas seulement de l'amitié que j'éprouve, mais un amour si fort que toutes les bonnes résolutions que j'ai prises se brisent comme une vitre sous la gelée. Aussi, je ne vois qu'un moyen de finir le conflit, les demi-mesures sont inutiles : il faut que je brise tout. Si je vous écris, je vous dis tout ce que je me suis promis de ne pas même penser ; et ce serait encore pis si je vous voyais. Vous m'avez raconté votre histoire du pain blanc et du pain bis au moment même où l'on me ferait du bien en m'aidant à voir les choses clairement. Ce n'est peut-être pas précisément l'effet sur lequel vous comptiez avec cette histoire ; mais c'est le seul qu'il ait eu en réalité. Nous ne devons plus nous rencontrer et je ne dois plus vous écrire. Il ne me reste plus rien à vous donner que mes prières ; elles sont à vous pour tout ce qui est bon et béni. Adieu. »

En résumé : Je vous aime. J'ai peur de vous et de moi. Rompons.

Bien entendu, ils ne rompirent point. Mérimée répondit par une lettre de persiflage mêlée d'un grain de résignation encore ironique, et l'Inconnue lui répliqua (ici le texte des lettres confirme les dates) par un : Vous êtes incorrigible. Soyons amis comme auparavant. Et elle partit pour l'Italie.

Au retour, tous deux étant à Paris, commença le drame. C'en fut un vraiment, avec les intermèdes comiques qu'admet le drame moderne ; mais c'en fut un véritablement. Il me semble qu'il a duré trois ans environ ou deux ans et demi, de la fin de 1842 à 1845. C'est pendant cette période qu'ils se virent souvent, qu'ils se promenèrent dans les bois, dans tous les environs de Paris, à Saint-Germain, à Saint-Cloud, à Versailles, quelquefois dans les musées de Paris, et particulièrement au Louvre, et qu'ils se querellèrent de vive voix pendant toutes leurs promenades et par lettres le lendemain et le surlendemain de toutes leurs entrevues.

Pourquoi ? D'abord parce que Mérimée était taquin, presque méchant, et l'Inconnue très fière et très susceptible. Et cela suffirait. Ensuite, parce que — nous voici au point, et je demande pardon d'y insister très lourdement, comme je sais que je vais faire, mais il le faut pour tâcher de voir clair et même, aussi, vraiment, pour disculper un peu Mérimée ; — ensuite parce que, il me semble ainsi et je dirai même que j'en suis sûr, l'Inconnue n'était pas la maîtresse de Mérimée, et Mérimée voulait qu'elle le fût, et elle ne voulut jamais l'être. Je reviendrai sur ce *jamais*, qui n'est peut-être vrai que pour la période 1840-1846 et qui peut être vrai absolument.

Mérimée voulait que l'Inconnue fût sa maîtresse parce qu'il l'aimait, d'abord, et, pour un homme, du moins, c'est une raison ; il le voulait, ensuite, parce que d'être la maîtresse d'un homme, cela attache une femme, pour peu qu'elle soit

d'essence fine, très fortement, très profondément ; c'est la théorie du clou d'or de Sainte-Beuve, qui, quoique prétentieusement exprimée, est très juste ; il le voulait surtout parce qu'il avait comme une terreur d'être dupe et que, tant que la femme qu'il aimait se refusait à s'abandonner à lui complètement, il était persuadé qu'elle se moquait de lui. Donc il voulait que l'Inconnue fût sa maîtresse.

Elle, évidemment, ne l'a pas voulu, ne l'a jamais voulu, au moins de 1840 à 1845. Peut-être voulait-elle être épousée, ce qu'il faut convenir qui était bien son droit. Mais pour Mérimée c'était sans doute une manière d'être encore dupe, et il a dû s'y refuser énergiquement. Peut-être, seulement, et c'est ce que je crois le plus, quoique aimant profondément Mérimée, aimait-elle encore plus son indépendance. Nul doute qu'elle ne fût l'humeur indépendante même.

Pour ces raisons, ils s'aimaient, ils ne pouvaient pas s'entendre, et ils se querellèrent et tourmentèrent affreusement pendant cinq ans, en comprenant la période de 1840-1842 ; surtout pendant trois ans : 1842-1845.

Maintenant il faut prouver qu'il voulut, qu'elle ne voulut pas et que ce ne fut point. Il me semble que cela ressort des textes.

D'abord, de 1840 à 1845 et, je crois, même jusqu'à la fin, ils ne se virent jamais chez eux, ni lui chez elle, ni elle chez lui, et ils étaient, à partir au moins du commencement de 1842, très libres de leurs actions l'un et l'autre. Ils se voyaient comme des amoureux de seize ans qui demeurent respectivement chez leurs pères et mères. Ils se donnaient rendez-vous aux musées et dans la campagne. Cela commence à indiquer que l'Inconnue ne voulait pas de huis clos. Premier point, beaucoup plus significatif, réfléchissez-y, qu'il ne paraît au premier abord.

Ensuite, lisons. *Rien*, pour l'œil le plus exercé, n'indique que Mérimée et l'Inconnue furent amant et maîtresse. Or

vous savez que cela apparaît, transparaît toujours, et qu'on ne s'y trompe guère. Le clou d'or perce.

Rien, si ce n'est le tutoiement (unique dans toute la correspondance) de 1840 à Londres. Unique, il ne compte pas; il est une figure de rhétorique, un simple trait lyrique, que le ton de la lettre — vous vous la rappelez — explique très suffisamment.

Rien, si ce n'est le « *mon amour* » des dernières lettres, des lettres d'après 1850, assez rare du reste, et qui, on en conviendra, n'est pas une preuve bien décisive.

Rien, si ce n'est (et ceci m'a fait beaucoup plus réfléchir, mais n'a pas tenu contre les preuves contraires), si ce n'est ce passage d'une lettre de 1842 (probablement), d'une lettre toute voisine de celle que j'ai citée tout entière, d'une « lettre de la montagne », d'une lettre ressortissant à la crise qui a précédé la période 1842-1845: « L'examen de soi-même peut être parfois utile ; à coup sûr il l'est, mais je crois fermement qu'en aucun cas il n'y a profit dans un stérile regard en arrière. Nul regret ni remords ne peut détruire le passé ; le souvenir de tout acte est écrit et scellé et clos à jamais. Pourquoi dépenser la force du présent en d'inutiles plaintes, en vœux futiles au dernier point sur ce qui aurait pu être ? » — Ceci, en vérité, a bien l'air du mot d'une femme qui a été jusqu'aux derniers engagements ; mais encore, c'est très obscur ; cela peut s'appliquer à un engagement tout moral ; cela peut signifier tout simplement : « Je vous ai dit : Je vous aime, et je vous ai embrassé en 1840. »

Et enfin, c'est votre affaire, vous contrepeserez cela avec les preuves contraires qui suivent.

En 1842 (trè sprobablement), Mérimée a arrangé une petite comédie très agréable. Il a envoyé sa loge aux Italiens à l'Inconnue, en la priant d'y amener son frère avec elle, en s'y invitant lui-même et en recommandant à l'Inconnue « d'inventer quelque histoire pour expliquer sa présence

à lui dans la loge ». L'affaire a réussi. Il lui écrit quelques jours après : « J'apprécie, comme je dois, la condescendance avec laquelle vous m'avez montré votre figure pendant deux heures, et je dois à la vérité de dire que je l'ai fort admirée, comme aussi vos cheveux, *que je n'avais jamais vus d'aussi près*. Quant à cette assertion que vous ne m'avez rien refusé de ce que je vous avais demandé, vous aurez quelques millions d'années de purgatoire pour cette belle menterie. » — Fort bien ; Mérimée n'a pas été l'amant de l'Inconnue à Londres en 1840 ni depuis son veuvage, puisqu'il n'avait jamais vu ses cheveux de si près que derrière elle dans une loge de théâtre, et il lui a demandé ce que vous savez et elle l'a refusé, et il le lui dit joliment, tout à fait dans le ton du plus élégant XVIII[e] siècle.

A une date inconnue Mérimée écrit à son amie : Vous ne voulez pas me voir ; « si je ne me trompe, nous nous sommes vus six ou sept fois en six ans, et, en additionnant les minutes, nous pouvons avoir passé 3 ou 4 heures ensemble, dont la moitié à ne nous rien dire. Cependant nous nous connaissons assez pour que vous ayez pris quelque estime de moi, et vous m'en avez donné la preuve jeudi. Nous nous connaissons même plus que ne font des gens qui se seraient vus dans le monde depuis le temps que nous causons ensemble assez librement par lettres. Convenez qu'il est peu flatteur pour mon amour-propre que vous me traitiez ainsi après six ans. Au reste, comme je n'ai pas de moyen de combattre vos résolutions, il en sera de celle-ci ce que vous voudrez... »

J'ai dit que je ne sais comment localiser cette lettre, qui est de 1846 si le mot *six ans* est exact, à condition que les relations aient commencé à cette date, de quoi, du reste, je ne suis pas autrement sûr ; qui ne s'explique guère en 1846, Mérimée, à cette date, ayant vu l'Inconnue beaucoup plus de six ou sept fois... Mais il ne s'agit plus de cela. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'à une époque où Mérimée

correspondait depuis six ans au moins avec l'Inconnue, il n'était, évidemment, pas son amant le moins du monde.

1843 (peut-être; mais en tout cas au plus fort de la période des promenades et des querelles, appelons-la, si vous voulez, l'époque de Versailles): «Quant aux menaces, croyez qu'elles me sont très sensibles. Cependant, bien que je les craigne fort, je ne puis m'empêcher de vous dire encore tout ce que je pense. *Rien ne me serait plus facile que de vous faire des promesses ; mais je me sens incapable de les tenir.* Contentez-vous donc de votre manière d'être passée, ou bien ne nous voyons plus. *Je dois même vous dire que l'insistance et l'espèce d'acharnement que vous mettez à me contrarier pour ces* FRIVOLITÉS *me les rendent plus chères et m'y font attacher une importance nouvelle. C'est la seule preuve que vous me puissiez donner des sentiments que vous pouvez avoir pour moi. S'il faut vous voir pour résister aux tentations les plus innocentes, c'est un travail de saint qui dépasse mes forces. J'aurais sans doute beaucoup de plaisir à vous voir ; mais la condition de me transformer en statue, comme ce roi des* Mille et une Nuits, *m'est insupportable.* » — « Enfin nous devenons clairs ! » comme dit Nietzsche. Le passage est lumineux, à n'y rien désirer. Au cours des promenades à Versailles, l'Inconnue repousse toute caresse de Mérimée, et nous saurons désormais très nettement pourquoi il est toujours en colère.

Même époque, peut-être un peu plus tard : « Vous m'avez promis de m'indiquer un jour [d'entrevue] ; mais vous n'y avez pas pensé, ou, ce qui serait plus mal, vous avez cru *indecorous* de le faire. C'est *cette préoccupation que vous avez sans cesse* qui nous est sans cesse un sujet de brouillerie. »

1843 encore, peut-être décembre : « Nous nous sommes quittés sur un mouvement de colère; mais, ce soir, en réfléchissant avec calme, je ne regrette rien de ce que je vous ai dit, si ce n'est peut-être la vivacité de quelques mots

dont je vous demande pardon...Nous aurions dû voir plus tôt combien nos idées, nos sentiments étaient contraires en tout et sur tout... J'espère que vous attribuerez à la force des choses le chagrin que j'ai pu vous occasionner. Jamais je n'ai été avec vous tel que j'aurais voulu être, ou plutôt tel que j'avais le projet de paraître à vos yeux [Faut-il traduire : jamais je n'ai pu garder auprès de vous le respect et la réserve que je m'étais promis d'observer ? Je le crois]... Peut-être en viendrez-vous à ne voir dans notre folie que son bon côté, à ne vous rappeler que des (*sic*) moments heureux que nous avons trouvés l'un auprès de l'autre.. Quant à moi, je n'ai pas le moindre reproche à vous faire. Vous avez voulu concilier deux choses incompatibles [Faut-il comprendre : l'amour que vous aviez pour moi et le respect que vous avez de vous-même? Je le crois]. Ne dois-je pas vous savoir gré d'avoir essayé pour moi l'impossible ? »

Un peu plus tard, si la date est exacte (5 février 1844), texte plus net et de plus en plus net : « J'avoue que je ne comprends nullement ce que vous me dites quand vous parlez de votre obéissance qui vous donne le tort de tout et ne vous donne le mérite de rien. Le contraire pourrait se soutenir mieux, ce me semble ; mais il n'y a de votre part ni tort ni mérite. Rappelez-vous un moment avec franchise ce que vous êtes pour moi. Vous acceptez ces promenades qui sont ma vie : mais *cette glace sans cesse renaissante qui me désespère chaque fois davantage, ce plaisir de calcul, ou, j'aime mieux le croire, d'instinct, que vous avez à me faire désirer ce que vous me refusez obstinément*, tout cela peut excuser ma dureté ; mais, s'il y a un tort de votre part, c'est assurément *cette préférence que vous donnez à votre orgueil sur ce qu'il y a de tendresse en vous.* » — Cette fois c'est assez clair.

Plus clair encore : septembre 1844, si la date est exacte : « Nous nous sommes séparés l'autre jour également mé-

contents l'un de l'autre... Il est évident que nous ne pouvons plus maintenant nous trouver ensemble sans nous quereller horriblement. Tous les deux nous voulons l'impossible ; vous que je sois une statue, moi que vous n'en soyez pas une... Je cède trop souvent à des moments de colère absurde. Autant vaudrait se fâcher de ce que la glace est froide... »

Et ceci explique très bien les alternatives d'amabilité et de froideur de l'Inconnue, que Mérimée, peut-être sincèrement, peut-être pour jouer son jeu, attribue à la coquetterie : « Vous n'êtes jamais plus près de me faire quelque méchanceté que lorsque vous venez d'être bonne et gracieuse pour moi... L'autre jour vous étiez aussi insouciante en me disant adieu qu'en me disant bonjour. Ce n'était pas cela l'avant-dernière fois. C'est un phénomène très curieux que l'eau qui a bouilli se gèle plus facilement que l'eau froide. Vous illustrez cette chimie-là. » — Cela veut dire que toute bonté et douceur de l'Inconnue enhardit Mérimée, qui devient pressant et qu'il faut glacer ; ou seulement que toute douceur et demi-abandon de l'Inconnue lui font craindre que Mérimée ne s'y encourage trop et lui persuade de serrer les freins même un peu à l'avance. Ce jeu de bascule est élémentaire.

Evidemment le fond des choses c'est que l'Inconnue adorait Mérimée et en même temps ne pouvait admettre « *the baseness of being in love* ». Cette femme était complexe, mais, après tout, n'était pas compliquée.

Enfin je vous demande pardon d'apporter cette dernière preuve un peu topique, un peu *shocking* même, peut-être, mais qui n'outrepasse, je crois, les bornes de la bonne compagnie et qui, à coup sûr, n'est pas de celles qui « sur de sales objets vont traînant la pensée ». Tranchons : il s'agit de jarretières. En octobre 1853, si la date est exacte, Mérimée, étant en Espagne, écrivait à l'Inconnue : « ...Voulez-vous des jarretières, ou des boutons ? Si l'on en porte

encore, dites-moi ce qu'il vous en faut, mais ne perdez pas de temps à me répondre. »

L'Inconnue fut plongée par cette proposition dans une joie infinie et eut un accès de gaieté inexprimable. Elle répondit au 30 octobre 1853 : « De toute façon, apportez les mouchoirs ; je ne me soucie pas des boutons [il paraît qu'on n'en portait plus]. Pour votre troisième offre, les jarretières, *apprenez, ô sage, que cet article n'est plus porté par aucune femme qui possède la plus légère considération pour la forme de sa jambe* ».

Mérimée insiste : « Je vous apporterai des jarretières, puisque vous ne voulez pas de boutons. Ce n'est pas sans peine que je les ai découvertes. La civilisation fait des progrès si rapides que l'élastique a remplacé à presque toutes les jambes les *ligas* classiques des temps passés. Lorsque j'ai demandé aux femmes de chambre d'ici de m'indiquer une boutique, elles se sont signées d'indignation, me disant qu'elles ne portaient plus de ces vieilleries-là et que c'était bon pour le peuple... »

L'Inconnue réplique : « Comme vous êtes absurde avec ces jarretières ! Les femmes de chambre n'étaient pas loin d'avoir raison en s'indignant qúe vous rapportiez de telles choses comme souvenirs... »

Il ne faut pas prétendre tirer des conclusions sûres de cette petite anecdote. Cependant, d'ordinaire, quand on est l'amant d'une femme, on sait si elle porte des jarretières, et quand on sait qu'elle n'en porte pas, on ne songe pas à lui en envoyer. L'ignorance de Mérimée à cet égard est générale et particulière. Elle est générale et il ignore que, déjà en 1853, les femmes d'une certaine classe ont renoncé aux jarretières, et de cette ignorance générale l'Inconnue le raille gentiment : « Apprenez, *ô sage...* » ; et avec gaîté, parce qu'elle est au fond très satisfaite que Mérimée ne soit plus au courant des usages féminins un peu intimes. — Mais cette ignorance est particulière aussi et

s'applique à l'Inconnue, s'applique tout particulièrement à l'Inconnue, et l'Inconnue ne paraît pas du tout s'en étonner. Elle ne lui dit pas — avec les périphrases et les euphémismes nécessaires : — « Vous savez bien que je n'en porte pas. » De son texte il ressort plutôt ceci : « Qu'il ne sache pas que je n'en porte point, cela va de soi ; mais qu'il ignore que cela ne se porte plus, c'est amusant, et cela lui fait honneur. Est-il sage ! Apprenez, ô sage... »

C'est ici que je voudrais bien être sûr des dates. En 1853, il y a treize ou quatorze ans que Mérimée et l'Inconnue se connaissent.

Je serai donc porté à croire que Mérimée et l'Inconnue n'ont jamais été amants.

— Ce qui nous est absolument indifférent, me direz-vous.

— A moi aussi, en thèse générale, et je suis précisément de ceux qui dans la biographie des illustres ne s'occupent jamais de ce point. Il suffit de savoir que M. un tel et Mme une telle étaient fort liés et que Mme une telle avait une grande influence sur M. un tel ; la forme et le degré de leurs relations affectueuses sont indifférents à l'histoire. Mais ici il y a exception à cette règle. Comme Mérimée a été très dur pour l'Inconnue ; comme ils se sont querellés et un peu martyrisés pendant trois ou quatre ans, il s'agit de savoir si Mérimée a été méchant seulement parce que tel était son caractère, ou s'il l'a été parce qu'on était « cruelle » à son égard et parce qu'il se croyait joué par une coquette ; et dès lors la question des « réalités de l'amour » ou de l'absence de ces réalités devient importante. Or pour moi je crois que si Mérimée a été si désagréable, c'est qu'on n'a pas voulu l'aimer comme il voulait qu'on l'aimât.

Quoi qu'il en soit, et je vous laisse à vos propres réflexions, vers 1845, et ici, comme c'est une date « en gros » nous pouvons nous y fier, vers 1845 le calme renaît, ou plutôt naît ; car il n'a guère jamais existé auparavant ;

enfin le calme s'établit et la correspondance devient tout simplement amicale et affectueuse. Vous en pouvez conclure les deux choses les plus opposées ; vous pouvez en conclure : soit que l'Inconnue a cédé et que Mérimée n'a plus de raison d'être irrité ; soit que Mérimée s'est résigné à n'être que l'ami de l'Inconnue. Je penche, comme on l'a vu, pour cette seconde hypothèse, mais je ne songe pas à en être certain, ne voulant pas me faire dire, comme le disait la marquise de Lassay à son mari : « Comment faites-vous pour être sûr de ces choses-là ? »

Tant y a qu'à partir de 1845 le calme règne, et l'amitié douce et ferme, et la confiance, et qu'à peine quelques taquineries, et celles-ci tout amicales, traversent le dialogue. Mais remarquez : je parle d'amitié, non de tendresse. Le ton est doux, aimable, abandonné avec élégance ; la sollicitude est vive et passionnément alarmée aux jours où il peut y avoir du danger (1848,1851) ; mais c'est en somme la conversation de deux amis très intelligents, très distingués, très informés, pleins de confiance l'un dans l'autre, dont l'un est plus âgé que l'autre, et qui s'entretiennent avec douceur, l'un y mettant un peu de déférence et l'autre un peu d'autorité paternelle, de leurs lectures, de leurs voyages, de leurs sentiments, de leur état d'âme et déjà de leurs souvenirs. La tendresse viendra plus tard, notez ceci, quand ils seront tout à fait vieux.

Il faut, du reste, remarquer que, de 1846 à 1848, la correspondance est beaucoup plus rare, soit que des lettres aient été perdues, soit qu'il y ait eu quelque refroidissement ; mais rien dans le ton des lettres qui sont sous nos yeux ne confirme cette seconde hypothèse.

De 1850 à 1870 et de plus en plus à mesure que nous approchons du terme, nous sommes dans la période de douce sérénité et de profonde et délicieuse tendresse. J'entends, du moins, du côté de l'Inconnue. Les lettres de Mérimée sont polies, aimables, amicales, et rien de plus. Sa froideur

naturelle l'a repris. Il parle de sa santé et il donne des nouvelles de la cour, des nouvelles politiques et des nouvelles littéraires. Du reste, il dit de temps en temps qu'il aime bien. Il disait en 1848 (date à peu près confirmée par le contexte) : « Je vous aime tous les jours davantage, je crois. » Le mot est très rare dans les lettres de 1850 à 1870.

Du côté de l'Inconnue, c'est ce mot même, littéralement, on le sent, qui est le vrai. Son amour est bien de l'amour et il augmente sans cesse (Je lui suppose une trentaine d'années, notez ce point, en 1850). Elle a pris son parti, évidemment, de « cette inquiétude bizarre et de cette mélancolie maladive » qu'elle a remarquée en lui à peu près dès le commencement. Ou plutôt, du moment qu'elle a senti que cette mélancolie était maladive, elle l'en aime, comme toutes les femmes de caractère élevé et de cœur tendre ; et depuis qu'évidemment il « ne la couvre plus de reproches », mais seulement lui adresse quelques épigrammes, elle s'accommode de son caractère. Il y a eu entre eux un « contrat » que je n'ai pas pu découvrir, mais qui très probablement a mis fin aux hostilités déclarées. « Dites-moi, ai-je bien gardé le contrat que nous avons fait il y a longtemps? Vous ne me le dites pas, du moins sur le papier (1). Une question de ce genre doit être posée, et on doit y répondre d'une façon tout autre : la main dans la main et le cœur sur le cœur, avec de francs yeux regardant la réponse avant que les lèvres n'aient pu en former les mots. »

Ce contrat devait être une convention de fidélité réciproque ; car plus tard l'Inconnue félicite souvent Mérimée de sa « fidélité », de sa « loyauté ». Et il se peut que Mérimée ait gardé ce serment ; car les *Lettres à une autre inconnue* ne sont que de galanterie, à peine de *flirt*, et rentrent tout à fait dans le ton des simples relations mondaines. De

(1) Il faut lire sans doute : « Ne me le dites pas », d'après la suite.

la part de l'Inconnue la confiance est absolue, malgré quelques épigrammes qui sont de pur badinage, et l'abandon et la *reconnaissance amoureuse*, le sentiment le plus profond et le plus voluptueux qu'éprouvent les femmes, sont complets et sont exquis : « Merci, mon ami; les années, en passant, ne diminuent pas, je crois, notre amitié. » — « Vous savez très bien que toute la tendresse de mon être est pour vous et pour vous seul ; mais quand vous vous souciez de me l'entendre redire, il ne m'est pas désagréable, en l'année 1854, de me souvenir que c'est en 1840 que le mot *tenderly* a acquis une place prédominante dans notre langage mutuel. Ah ! mon amour, vous m'avez bien aimée, dans la joie et dans le chagrin, sous le soleil et sous les cieux couverts de nuages ; vous aviez pour devise : « loyal et vrai », et pour foi une fidélité constante. Peu de femmes peuvent en exiger autant, aucune ne pourrait demander davantage. » — « Où croyez-vous que j'ai passé ma matinée ? A Versailles où j'ai fait un pèlerinage immémorial (1). Je suis partie toute seule ; car je ne compte pas les centaines de visiteurs du dimanche ; ils ne peuvent que me rendre les lieux plus solitaires ; aucun ne connaît nos endroits habituels, notre bosquet plein d'ombres aujourd'hui [c'est en décembre], livré au vent et désolé ; notre coin de la galerie auprès duquel on passe sans être vu. Vous allez me demander pourquoi je suis allée voir la fleur de l'été et la vive verdure transformée en gelée d'hiver et en froid ? Oui, pourquoi, vraiment ? Quelque esprit d'inquiétude semblait m'y pousser ; je me sentais forcée d'aller voir morte, cette chose que nous ne devions jamais revoir vivante. Et que croyez-vous que j'aie trouvé à la place ? Une petite racine bourgeonnante qui avait percé à travers la dure terre dans notre bosquet et la claire lumière du soleil se versant à travers la fenêtre, autrefois presque fermée, de notre coin

(1) ? — Il faut lire sans doute *in memoriam*, pour commémoration.

sombre de notre galerie. Qu'est-ce que cela symbolise et prédit ? Cette vie et cette lumière-là où les souvenirs les plus tranquilles étaient déposés dans l'ombre ? Oh ! mon amour, ce que cela signifie, c'est que la lumière et la vie devraient toujours signifier la vérité, non la fausseté; le bien, non le mal ; la confiance, non le soupçon. Voudrez-vous vous accorder à cela, ne pas écraser le bourgeon et ne pas obscurcir la lumière ? Nos lettres vont certainement se croiser. Je suis curieuse de savoir si, vous aussi, vous avez. ces jours passés, donné une pensée à Versailles et à l'étrange illusion du temps que nous y avons vécu. »

Pendant cette période se voyaient-ils plus intimement et plus librement qu'aux temps des promenades suburbaines, qu'aux temps de Versailles ? Non pas beaucoup plus, ce semble. D'abord ils sont toujours, elle et lui, par monts et par vaux : « Je ne savais où vous écrire, dit Mérimée, et voilà pourquoi je ne vous ai pas écrit. Vous menez une vie si vagabonde qu'on ne sait où vous prendre » — « .... l'incertitude du lieu où vous êtes est un grand ennui. Vous êtes toujours par voies et par chemins et on ne sait jamais où vous prendre. » Cependant, quand Mérimée n'est ni à Fontainebleau, ni à Saint-Cloud, ni à Compiègne, ni à Biarritz, ni en Espagne, ni à Cannes; quand l'Inconnue n'est ni à D... ni à S... ni à P... ni à une autre lettre de l'alphabet, et quand par miracle un séjour de Mérimée à Paris coïncide avec un arrêt de l'Inconnue dans la capitale de la France, il est certain qu'ils se voient enfin dans un lieu clos et couvert. Mérimée ne va jamais, cela semble certain, chez l'Inconnue ; mais l'Inconnue passe quelquefois chez Mérimée. Mérimée écrit en 1858 (date confirmée par le texte) : « Je vous ai fort accusée de m'avoir pris un livre (c'est ma seule propriété) que j'ai cherché comme une aiguille et que j'ai trouvé enfin ce matin dans un coin, où je l'avais fourré moi-même pour le mettre en sûreté. » Ailleurs : « ... je n'ai jamais élevé que des chats, qui ne m'ont

guère donné de satisfaction, à l'exception du dernier qui a eu l'honneur de vous connaître. » — Ailleurs : « Je pense beaucoup à avoir un chat semblable à feu Matifas qui vous trouvait si à son gré... » — Ailleurs l'Inconnue fait allusion au lézard familier de Mérimée, animal qui ne lui revenait pas, j'entends le lézard.

Les tous derniers soirs d'automne de cette passion furent tristes et doux, pleins d'inquiétudes mélancoliques, de confiance et d'attendrissements traversés de quelques regrets. Mérimée était toujours le même, valétudinaire, épuisé, et ne pouvant pas résister à ces manies de vieux mondain, se traînant dans les châteaux impériaux, organisant des représentations, écrivant des charades, ou même à Cannes, courant à Nice déjeuner ou dîner chez quelque princesse russe entre deux crises d'asthme, abrégeant ainsi la liste de ses jours qui depuis longtemps étaient comptés. L'Inconnue assiste à la chute des feuilles chez son ami et même chez elle avec un sourire attristé où se mêle de la bonne humeur encore et beaucoup de cet *humour* qu'elle eut toujours et qui fut évidemment un de ses charmes. Vers 1860 — elle a une quarantaine d'années, lui près de soixante, — : « Il me semble, mon cher, que nous devenons vieux, que nous descendons gentiment ensemble la colline, vous et moi. Il est vrai que ce seul mot de « ensemble » suffit pour enlever tout ce que le fait peut avoir de cruel, mais le fait est, je le crains, trop réel. Combien peu nous nous querellons, maintenant [ce regret est adorable], comme nous sommes devenus calmes et tranquilles ! Vous me parlez beaucoup moins de la splendeur de mes yeux ; mais, au lieu de cela, vous m'écrivez des diagnostics de votre médecin, des remèdes avec lesquels il espère vous guérir, de vos palpitations, de vos insomnies, de votre manque d'appétit. Et moi, pour ne pas rester en retard avec vous, je vous dis que les yeux sont faibles ; et je ne crie plus avec des accents frénétiques et vibrants de pas-

sion que je vais droguer ma conscience par amour pour vous et parce qu'il m'est impossible de vous refuser quoi que ce soit. Au lieu de cela, je vous parle tranquillement de ma cure de Hombourg et du profit que je trouve à l'usage des eaux minérales. Comme les temps changent! » — *Changent* doit être mis à l'actif.

De la même époque, un peu plus tard: « Vous êtes devenu un sage si parfait que j'ai peine à reconnaître en vous l'ami des jours orageux, où notre délice suprême était de nous tourmenter l'un l'autre de la façon la plus puérile. Peut-être mon affection pour vous renaîtra-t-elle si vous redevenez moins sage... »

Comme toujours, ces pensées d'automne se tournent en manière d'examen de conscience, et l'Inconnue revenant sur le passé se dit que tout compte fait, si elle n'a pas eu de la vie tout ce qu'elle en désirait, elle a, vers la cinquantaine [la lettre est certainement de 1869 ou 1870], la satisfaction de se dire qu'elle n'a manqué à aucun devoir et qu'elle a été une amie sûre, bonne et consolatrice: « Dieu merci, je puis répandre sur mon âme le baume flatteur [elle a pris beaucoup du tour ironique de Mérimée] de me dire honnêtement que pendant que j'ai eu un mari, je lui ai été fidèle tant au point de vue de la lettre qu'à celui de l'esprit, et que j'ai fait pour lui, de toutes façons, le meilleur qui était en moi. Et c'est un souvenir agréable, logé dans un coin paisible de mon esprit, que lorsque la fin est venue, mon mari m'a encore appelée « le meilleur ami » qu'il ait jamais eu. Je vous ai dit un jour que je me croyais capable d'être un bon ami. Ai-je prouvé la vérité de mes paroles? »

Du reste elle sent bien que, soit par sa faute et très probablement par celle de tous deux, soit par celle de Mérimée, leur amitié n'a pas été ce qu'elle aurait pu être et n'a pas donné ce qu'elle contenait. Ils étaient tous deux trop indépendants, trop voyageurs, trop incapables de prati-

quer le précepte de La Fontaine : « Soyez-vous l'un à l'autre un monde toujours beau... Tenez-vous lieu de tout, comptez pour rien le reste, » l'Inconnue « se subalternisant » sans cesse, comme disait Mérimée, chez des parents et amis et s'éprenant de leurs petites filles, dont Mérimée est jaloux ; Mérimée se subalternisant bien davantage et ne pouvant renoncer à sa vie de mondain libre, c'est-à-dire esclave de mille attaches, ni, peut-être, à la multiplicité de ses amitiés féminines. L'Inconnue réfléchit à tout cela et donne cours à ces réflexions dans une lettre tout à fait de la fin qui est un examen de conscience pour deux, et qui est peut-être une tardive proposition discrète d'en finir avec cette vie qui n'est qu'une suite de séparations et de fonder enfin un foyer... Je ne sais trop ; mais à coup sûr la lettre est bien curieuse comme indication d'état d'âme. Un des deux pigeons voyageurs, au moins, se repent enfin de l'humeur inquiète et se demande si tous les deux ne se sont pas trompés, ce qui ne laisse pas d'être probable. Et puis le fragment, quelle qu'en soit la pensée secrète, est exquis :

« ... Savez-vous que je commence à croire que nous avons eu trop de plumes, d'encre et de papier, vous et moi, dans notre vie mutuelle ? Un jour, il y a bien longtemps, une amitié fondée sur ces trois choses ne vous paraissait pas constituer par trop une expérience. Comme expérience je dois avouer que celle-là a réussi ; mais je suis un peu hantée par cette idée que nous aurions pu être d'aussi bons et loyaux amis sans ces trois objets, *avec moins de lettres et moins de séparations*. Qu'en pensez-vous ? *Et dans votre peur d'une compagnie trop intime, de l'ennui et de la satiété qu'elle apporte,* frémissez-vous d'horreur à cette pensée ? Avez-vous déjà eu l'idée de vous écrier : « Jamais de la vie ! Elle est folle ! » Ce n'est qu'une idée, comme je vous l'ai dit ; mais ce fait seul qu'elle *me hante* prouve qu'elle appartient à un autre monde d'esprit, qu'elle est le

fantôme errant d'une possibilité perdue et morte. *Laissez-la passer sans lui faire de mal.* »

Rien ne m'ôtera de l'idée que l'Inconnue, quoique très indépendante elle-même, a toujours pensé à épouser Mérimée, que Mérimée n'a jamais voulu entendre à cela; que l'Inconnue, *en conséquence*, n'a jamais voulu être que l'amie de Mérimée et jusqu'à quel point, car il y a encore des degrés dans ces choses, vous comprenez que les renseignements me font défaut pour vous le dire; — et qu'une amitié amoureuse toujours plus tendre de la part de la femme, toujours plus tiède, sans refroidissement complet du reste, de la part de l'homme, s'est établie entre eux depuis 1846 environ et a duré vingt-cinq ans, ce qui est une très belle chose.

Ils moururent séparés, comme ils avaient vécu. La dernière lettre (probablement) de l'Inconnue est datée d'un pays inconnu et pleine de pressentiments sinistres. Le dernier billet de Mérimée est de Cannes et a été écrit le jour même de sa mort. L'histoire de Mérimée et de l'Inconnue est l'histoire d'une très longue et très belle séparation amoureuse.

EMILE FAGUET.

Le Lac noir [1]

On sent qu'avec M. Henry Bordeaux on est en sécurité. On est certain de prendre en main et de mettre sous ses yeux un récit toujours très ordonné, très bien composé, très clair, très intéressant et très fondé sur observations bien faites.

Le court roman, qui n'est guère qu'une nouvelle un peu étendue, intitulé *le Lac noir*, ne dément pas ces pronostics. Comme drame, il est captivant à souhait, plus même que les précédents écrits de M. Bordeaux ; comme étude de mœurs, il est extrêmement inattendu et original.

Comme drame c'est à peu près *la Robe rouge* de M. Brieux : un juge d'instruction qui poursuit une piste, qui la trouve bonne, qui a toutes sortes de raisons de la trouver excellente, qui nous fait partager absolument sa conviction, avec qui nous sommes et que nous encourageons à pousser dans le sens où il pointe ; puis qui s'aperçoit qu'il se trompe, qui s'évade de sa conviction, qui fait machine en arrière et qui perd absolument ses peines à démontrer aux juges la seconde conviction et la seconde certitude auxquelles il est arrivé, jusqu'à ce que l'événement et la lumière de l'évidence sortant de l'événement lui donnent raison.

Et ceci, déjà, quoique ce soit *la Robe rouge* (coïncidence, du reste, dont l'auteur n'est pas responsable), nous passionne très fort et nous fait tourner les pages avec

(1) Par Henri Bordeaux, chez Fontemoing, Paris, 1904.

une certaine fièvre qui n'est pas une chose très commune.

Mais, de plus, il y a, mêlé à tout ce que je viens de dire et *en faisant le fond,* une étude de la sorcellerie et de la croyance à la sorcellerie en Savoie qui est d'un très grand intérêt moral, et ethnique et historique ; et voilà un roman que les hommes dits sérieux peuvent lire et doivent lire.

Et enfin, car ce n'est pas encore tout, il y a, de-ci delà, sortant tout naturellement du récit, des retours vers le passé qui sont pour faire réfléchir. Par l'examen des livres et manuels de sorcellerie et de diablologie (mettez démonologie, si vous préférez), l'auteur ou les personnages très sérieux qu'il met en scène en arrivent à cette conclusion qu'à la vérité il est séant de frémir sur les malheureux condamnés au dernier supplice comme sorciers, dans les temps de ténèbres et d'obscurantisme ; mais que, selon toutes les apparences et les vraisemblances, ces infortunés étaient le plus souvent d'abominables coquins pour qui la sorcellerie n'était que prétexte à commettre des forfaits monstrueux.

Ce petit livre, qui semble tout d'abord n'être qu'un livre de récréation, est donc une contribution *extrêmement importante* à l'histoire des mœurs présentes et à l'histoire des mœurs passées, c'est-à-dire à la « grande histoire », comme on dit à l'Académie dont M. Bordeaux sera un jour.

E. F.

Le philosophe Charles Renouvier

Qu'on se figure un philosophe, né français, dans la patrie de Descartes, nourri de sa doctrine, ayant fixé l'attention de l'Académie des Sciences morales et politiques, et en particulier celle de Victor Cousin, par un mémoire d'une densité féconde, où la métaphysique de Descartes est rattachée à la mathématique universelle, non point son unique, peut-être, mais à coup sûr son principal fondement. Ce philosophe, le jour où il entrera dans la familiarité de Kant, ayant pris chez Descartes le goût et l'habitude des idées claires, ne fera point de différence entre le *concevable* et le *connaissable*. Kant lui dévoilera les vertus créatrices de l'entendement humain : il lui apprendra que le temps, l'espace, la quantité, la causalité, toutes ces notions fondamentales sans lesquelles il est impossible de penser, sont l'œuvre même du sujet sentant et pensant. Notre philosophe jugera la dialectique kantienne, sur ce point, irréprochable. Peut-être se dira-t-il que si Kant a pu déplacer facilement l'axe de la philosophie, en y accomplissant une révolution comparable à celle de Copernic, c'est que Descartes lui a frayé la route. Ou le *Cogito ergo sum* ne signifie rien, ou la grande formule créatrice de toute la philosophie moderne signifie que le centre de la philosophie n'est plus la chose, ou l'objet, ou le monde, mais le sujet pensant ou l'esprit. Seulement, là où Descartes, mis en présence des idées directrices de l'entendement humain, y voit comme le sceau imprimé par le créateur sur la créature, Kant y voit la preuve d'une

activité immanente à l'esprit, intérieure, coessentielle à cet esprit, si l'on peut ainsi dire. Kant prolonge Descartes bien plutôt qu'il ne le réforme. En lui arrive à sa pleine conscience l'esprit qui animait la dialectique cartésienne. Un cartésien né au XIX[e] siècle pouvait, sans renoncer à l'héritage que lui avait laissé Descartes, accepter de Kant toute la partie de sa doctrine où il est question du temps, de l'espace et « des catégories », c'est-à-dire des principes recteurs de l'entendement humain.

Mais Kant, après avoir doté l'entendement du droit et du pouvoir de créer les idées directrices de la science, précisons, de toute science mathématique et physique ; — Kant, après avoir dénoncé le caractère d'usurpation de toute métaphysique future qui se prétendrait science, a voulu, quand même, faire à la métaphysique sa part et lui assigner un objet : un objet inconnaissable, à vrai dire, peut-être pas inconcevable.

Nous ne connaissons rien en dehors d'une « matière » dont la sensation est l'origine et d'une « forme » imprimée à cette matière sensationnelle par le sujet sentant et connaissant. Nous ne connaissons donc rien en dehors de ce qui nous apparaît, c'est-à-dire des phénomènes. D'autre part, l'apparence, unique objet du savoir et du connaître — ainsi raisonnait Kant — ne se suffit pas. S'il est des apparences, il est un sujet à ces apparences : *quelque chose nous apparaît*. Mais il nous apparaît à travers un milieu qui le réfracte, l'esprit. L'esprit joue donc le rôle de milieu réfringent, ou, si l'on préfère, *déformant*. Autrement dit, les choses considérées en elles-mêmes existent *en soi*. Et ce qu'elles sont en soi, nul ne le saurait dire... A moins que pour en essayer une suite de définitions, on ne se divertisse à marquer d'un signe négatif les termes servant à désigner les formes universelles de la connaissance. Exemple : tous les phénomènes nous apparaissent soumis à la double forme ou à la double loi du temps

et de l'espace. Nous en conclurons que toute chose en soi, ou noumène, échappe à la spatialité, à la temporalité. Or tout ce qui fait partie du temps et de l'espace est soumis au déterminisme le plus inflexible. Donc nous affranchirons la chose en soi du déterminisme... etc.

Imaginez l'effet que ne peut manquer de produire cette partie de la doctrine kantienne sur un esprit gagné à la philosophie cartésienne des idées claires. Il ne se laissera pas séduire. Il se dira que tout inconnaissable — et la chose en soi est telle par définition — est inconcevable, par suite, au regard de l'esprit, inexistante et nulle. Il identifiera le réel au connaissable, et il posera en principe que rien n'existe hors la représentation. Telle est l'une des formules génératrices de la philosophie de Charles Renouvier.

En voici une autre. Si tout le réel est compris dans le champ de la représentation ou de la connaissance, l'esprit, en appliquant les règles directrices de son activité, n'aura plus à se demander si les choses sont soumises aux mêmes règles. Du moment où l'être se confond avec l'apparaître, les lois de l'apparence deviennent lois de la réalité. Si donc je ne puis rien penser, sans soumettre ce que je pense à la loi de l'impossible coexistence des contradictoires, s'il m'apparaît qu'une même chose ne saurait, en même temps, être et ne pas être, c'est qu'en réalité, hors de moi, dans le monde de phénomènes environnant ma personne et jusqu'à l'extrême limite de ce monde, il est nettement impossible que l'absurde se rencontre : on peut l'imaginer, non le produire.

Par conséquent, les règles de la logique ne sont pas seulement un moyen, pour l'esprit, de se représenter ce qui est. Tout ce qui est — alors même que l'esprit n'y penserait pas actuellement — est tributaire de la logique.

Le raisonnement paraît bien irréprochable, étant donnés, bien entendu, les principes qui l'appuient. Il eût

donc été passablement inutile d'y insister comme on vient de le faire, si le raisonnement n'était gros de conséquences. Indiquons-en les principales.

Ici le lecteur voudra bien nous faire crédit. La revue où nous écrivons n'étant pas destinée aux professionnels de la philosophie, nous glisserons rapidement sur les parties difficiles de la philosophie du grand logicien qui fut notre maître. Nous exposerons des résultats sans nous attarder aux discussions qui les préparent.

On voudra bien nous accorder tout d'abord que rien d'infini ne saurait être réalisé. Pour faire taire ses scrupules, on fera bien d'ouvrir un résumé, n'importe lequel, de la logique d'Aristote. On y lira que, selon Aristote, l'infini étant ce qui n'est jamais donné, ne saurait jamais exister comme tel. Un infini réel serait une pure contradiction, soit une absurdité flagrante. Et l'absurde est l'impossible.

Renouvier, sur ce point, pensait comme Aristote. Par suite, il rejetait l'infini réel. Il niait l'infinité du monde et, au besoin, celle de Dieu. Faisant un pas de plus, et jugeant que le continu, supposé réel, impliquerait l'infini réalisé, Renouvier contestait la réalité du continu. Avait-il tort ou raison? Ce n'est pas l'affaire : une exposition n'est point une plaidoirie.

Que si, maintenant, nous posons en principe que l'infini et le continu sans limites et sans restriction ne sauraient être attribués à rien de réel, nous admettons aussitôt cette double conséquence :

D'une part, si l'infini n'est réalisé nulle part, la série des existences a un terme ; si loin qu'on recule ce terme dans le passé, on ne saurait manquer d'aboutir à un état initial. Dès lors le monde n'est ni infini ni éternel.

D'autre part, si le continu ne peut être réalisé sans que l'infini le soit (ce que nous sommes censés savoir être absurde), il n'est pas évident que l'univers soit un. Il n'est

pas évident que le monde puisse être envisagé comme un être unique. Il n'est pas évident que le moindre changement qui vient affecter l'une des parties du monde retentisse jusqu'aux confins de l'univers. Par suite, les actes d'un être, tel que l'homme, peuvent échapper au déterminisme sans que tout l'ordre physique en soit troublé.

Ainsi : 1° Rien n'existe hors la représentation ; il n'est que des phénomènes. L'existence de prétendues choses en soi est indémontrable, étant inconcevable. Donc tout est relatif. Il n'y a point d'absolu. Dieu, s'il existe, n'est point l'être absolu.

2° Les lois de la représentation — et cette formule est un corollaire de la précédente — ne font qu'un avec celles de la réalité. La logique qui gouverne le sujet pensant dans ses démarches vers la connaissance et l'assimilation des choses, gouverne aussi ces choses.

3° Si donc il nous paraît absurde que l'infini et le continu soient réalisés quelque part, c'est qu'en effet ils ne le sont nulle part. Vous reconnaissez ici un principe de discipline familier à Descartes : « Ce que je reconnais appartenir à une chose lui appartient en effet. »

La philosophie de Renouvier serait-elle donc une synthèse du cartésianisme et du kantisme ? Renouvier n'eût peut-être pas accepté le mot « synthèse » dont l'usage nous paraît ici de plein droit. Toutefois Renouvier, dans les dernières années de sa vie, se plaisait à dire que, tout bien considéré, il entrait dans sa philosophie plus de Descartes que de Kant. En cela il ne faisait qu'exagérer.



Mais il exagérait. Descartes en effet, s'il est mort sans achever son système de philosophie, car il est mort sans avoir achevé sa morale, n'aurait jamais, croyons-nous, fondé cette morale sur les mêmes principes que Kant. La morale de Descartes eût reposé sur le désir du bonheur,

désir naturel à tout homme : elle eût rappelé, dans ses grands traits, la morale du stoïcisme, laquelle n'est pas, comme on s'est longtemps plu à le croire, l'opposé de celle d'Aristote. Pour Descartes, ainsi que pour l'antiquité tout entière, la vie morale consistait dans la recherche du bonheur entreprise par un être doué de raison et de volonté. Kant, on le sait, a condamné cette recherche. Il n'a jamais su ni voulu distinguer entre la poursuite du bonheur et l'élan vers le plaisir. Même il n'a jamais admis qu'une seule espèce de plaisir, à savoir : le plaisir égoïste. Et c'est pourquoi la morale de Kant aboutit à un véritable renversement des valeurs morales. Une seule chose est bonne aux yeux de Kant : la bonne volonté, c'est-à-dire la soumission à la règle impérative du devoir.

Renouvier, dans la partie pratique de sa philosophie, a posé maint problème d'une façon neuve et profonde; mais les fondements de sa philosophie pratique sont d'origine kantienne. Il admet sans doute qu'il est des jours où nous avons le droit de faire ce qui est utile ou même simplement agréable, mais à une condition, c'est que la loi morale n'y oppose aucun *veto*.

Qui peut nous démontrer que la loi morale existe ? Et comment réduire au silence les raisons de ceux qui prétendraient n'avoir jamais éprouvé, au fond de leur conscience, la réalité de la loi morale ? Renouvier, là-dessus, n'hésitait point. Il doutait de la sincérité de ces sceptiques. Il faisait appel à leur bonne foi. En vain lui eût-on répliqué que la loi morale n'existe que dans la mesure où l'énergie de notre foi lui permet d'être. Il reconnaissait, tout le premier, que le devoir est un objet de croyance et même de libre croyance.

Puis, après cette enquête sur les sources exclusivement intérieures de la croyance à la loi morale, il en étendait les résultats à toute matière d'affirmation, non seulement pratique, mais encore théorique scientifique

même. — Alors il faisait sienne la théorie de Descartes qui, on le sait, suspendait tout jugement de l'intelligence à l'arbitre de la volonté ? — Précisément. Mais il allait beaucoup plus loin encore. Car si vous pressez la théorie cartésienne de l'affirmation volontaire, vous n'expliquez ainsi que l'erreur. N'oubliez pas, en regard de cette théorie, celle de l'évidence, toute cartésienne aussi. Or, si l'évidence nous envahit sans que nous puissions rien contre elle — et telle était la pensée de Descartes — on ne voit pas... je me trompe, on ne voit que trop ce que la volonté pourrait y faire. Et sa besogne serait la pire de toutes. Car, à moins d'abdiquer, elle ne pourrait que résister à l'évidence, maintenir nos yeux fermés à la lumière naturelle et livrer passage à l'erreur. — Tout autre est l'idée que Renouvier se fait de l'évidence. Il la soumet, non point à notre caprice, mais à notre volonté éclairée par la raison, guidée par la conscience, entendez la conscience morale.

Soit, par exemple, la question de savoir si le monde est ou n'est pas éternel. — La raison nous oblige à croire qu'il n'est pas éternel ; souvenons-nous des postulats de tout à l'heure ! — A merveille ! Et vous ne saviez pas si bien dire, car si la raison « nous oblige à croire », cette obligation n'est pas une contrainte. C'est donc que, contrairement à l'opinion de Descartes, l'évidence n'est pas l'effet unique d'une poussée venue du dehors. C'est donc qu'il est toujours possible de lui résister. C'est donc, en dernière analyse, que la raison commande impérieusement et même impérativement. Ici, selon Renouvier, Pascal a su voir plus profondément que Descartes.

Mais tandis que Pascal, se souvenant qu'il est toujours possible de désobéir à la raison, se prépare à profiter de cette possibilité pour humilier la raison imbécile, Renouvier, parce qu'il sait qu'on peut rester sourd aux exigences de la raison, loin de vouloir qu'on l'humilie, nous exhorte incessamment à n'écouter d'autre voix que la sienne. Il y

a là, pour le dire en passant, tout un aspect de sa doctrine sur lequel Renouvier a négligé de mettre l'accent.

*
* *

Nous venons de parcourir à grandes enjambées les étapes du « Néocriticisme » : « criticisme » en raison des origines kantiennes de la doctrine ; « néocriticisme » à cause des parties du kantisme orthodoxe amendées ou éliminées.

Dans les seize dernières années de la vie de son fondateur, le néocriticisme a fait place à une métaphysique des plus hardies, d'autres diront des plus aventureuses. Renouvier lui-même s'attendait à être taxé d'extravagance. Pourquoi l'édifice construit de 1856 à 1886 s'est-il augmenté de plusieurs étages ? Et d'où vient que les étages surajoutés aient écrasé — au regard du spectateur — ceux de la première grande époque ?

D'abord, dans une philosophie quelle qu'elle soit, les affirmations priment les négations. — On peut toujours convertir celles-ci en celles-là, et l'on ne cesse pourtant pas de dire la même chose ! — En êtes-vous sûr ? Quand Chimène dit à Rodrigue : « Va ! je ne te hais point », c'est comme si elle lui disait : « Va ! je t'adore ! » C'est même beaucoup plus. Eh bien ! quand un philosophe, après nous avoir dit : « Le monde n'est pas éternel », vient nous dire : « Il y a un Dieu créateur du monde », faudra-t-il la profondeur de perspicacité d'un Descartes ou d'un Pascal pour s'apercevoir que ces deux façons de dire s'équivalent ?

Notre humble avis est qu'il faut y regarder à deux fois avant d'affirmer l'équivalence et que, plus on y regarde, plus on doit hésiter. Car la logique peut bien nous interdire de croire, sous peine d'absurdité consentie, à l'éternité du monde, sans nous contraindre à faire un pas de plus. — C'est précisément la question. Fait-on un pas

de plus ? Dire « le monde n'est pas éternel », ne revient-il pas à dire : « le monde a eu un premier commencement »? — Soit ! — Or, si le monde a eu un premier commencement... — Prenez-y garde. Si le monde a eu un premier commencement, il n'est pas éternel et réciproquement. Si cela vous divertit, amusez-vous à passer indéfiniment de l'affirmation à la négation. Vous n'y apprendrez pas grand'chose, mais la logique n'y perdra rien. Même si vous affirmez qu'un Dieu a créé le monde, la logique vous laissera dire, car la création du monde, dans l'hypothèse d'un monde qui nécessairement aurait commencé, n'a, certes, rien de contradictoire. Seulement, quand Renouvier conteste l'éternité du monde, il n'écoute que sa raison. Quand il affirme la création de ce monde et sa création par une personne divine, il fait acte de mythologue ou de poète. Ce n'est plus sa raison qui l'inspire. C'est son imagination qui l'entraîne.

C'est elle encore qui le dirige au moment où, pour expliquer la réalité du mal, Renouvier, puisant à pleines mains dans la Genèse et dans les théogonies de source grecque, imagine les hommes créés par Dieu dans un état d'innocence au sein d'une nature clémente et propice. Renouvier, avant de mourir, a écrit son *Timée*, un *Timée* que seul pouvait écrire un philosophe d'éducation chrétienne.

Le développement de ce *Timée* fait le sujet principal du *Personnalisme* (1), le dernier livre du philosophe et un très beau livre. Là il nous est dit que le mal est l'œuvre de l'homme, que le monde tel qu'il est, ce monde dont la ma-

(1) Le *Personnalisme* est le nom que Renouvier, dans la dernière année de sa vie, donnait à son système. Pourquoi ce nom ? Parce que Dieu, dans cette philosophie, est conçu à l'image de l'homme, parce que l'homme y est conçu comme libre. Une autre et importante raison que nous n'avons pu développer ici, est tirée de la manière dont Renouvier considérait tout être, quel qu'il fût : il le considérait comme un sujet doué de quelque conscience, c'est-à-dire comme un aspirant à la personnalité.

jesté des aspects les plus grandioses est une majesté de ruines, est l'effet de la chute. En détournant les forces naturelles de leur usage afin d'anéantir les Abel, Caïn ou plutôt les Caïn, bourreaux de leurs frères, ont péri écrasés par la nature. Ils ont entassé Pélion sur Ossa, et les monts. dérangés de leur équilibre se sont précipités sur les vainqueurs, dans la première lutte de l'homme contre l'homme. Spencer assure que le monde actuel est issu d'une nébuleuse, Darwin soutient que l'homme actuel ou ses ancêtres ont pour première origine l'utérus d'une femelle de singe ; ils ont, vraisemblablement, l'un et l'autre raison de le penser. Mais ce monde est le deuxième monde, le monde corrompu par l'homme et non le monde primitif parti de la main de Dieu. Mais nous, les hommes, nous ne sommes point les créatures de la toute bonté divine, tels que Dieu nous a projetés hors de lui. Nous ne sommes point, à vrai dire, les descendants de la première race humaine. Nous ne sommes pas des descendants mais des revenants. Nous sommes nos propres ancêtres, mais dégénérés, mais avilis et deux fois méconnaissables, parce que nous sommes devenus pervers, d'abord, parce que la mémoire s'est perdue de notre innocence primitive. Ainsi ne confondons pas le deuxième monde avec le premier. Et ne croyons point davantage que ce monde soit le dernier des mondes possibles. Il n'en est pas, tant s'en faut, le meilleur. Mais il dépend de notre volonté, de notre justice, de notre sympathie que le mal diminue et que la restauration du monde tel que Dieu l'avait voulu se prépare et s'accélère.

— C'est de la théologie que tout cela, allez-vous me dire ! — Et vous n'aurez qu'à moitié raison. C'est fait avec de la théologie biblique. C'est fait avec de la mythologie païenne, pour quelque part, aussi. C'est fait surtout avec de l'imagination et pas toujours avec de la meilleure.

Expliquons-nous ici brièvement. Renouvier était un logicien impeccable, rigoureux, inexorable même. Avec

ce logicien coexistait un imaginatif, mais dont l'imagination, au lieu d'aller chercher ses produits dans l'ordre des concepts, ce qui est le propre de l'imagination du philosophe, allait les puiser à la même source que les poètes, dans l'ordre des images issues de la sensation. — Platon ne s'y est pas pris autrement pour concevoir, composer et développer sa belle cosmogonie dont son Timée nous fait l'histoire! — Certes. Et c'est pourquoi le *Timée*, dans son ensemble, est un mythe et n'est qu'un mythe. — Mais Platon a conçu le monde des Idées. Le miracle d'imagination qui le lui a fait concevoir est d'un tout autre genre. Il était doué, Platon, de l'imagination qui fait les métaphysiciens et de celle qui distingue les poètes. Le poète n'imagine qu'à la suite de ce qu'il a senti ou perçu: sa matière première n'est et ne peut jamais être que la chose concrète. Le métaphysicien, lui, imagine différemment : la matière par lui façonnée est toujours abstraite, et c'est dans sa raison qu'il la trouve, pareillement au mathématicien. De cette imagination-là, si Renouvier n'eût pas été à peu près dépourvu, il eût peut-être fait un sort à la théorie kantienne du monde intelligible, et les difficultés ou même les contradictions de la théorie lui auraient échappé. Mais il était Français, du pays de Descartes à qui l'imagination métaphysique, elle aussi, faisait défaut. Et c'est pourquoi le Dieu de Descartes — M. Faguet s'en est aperçu et il a bien fait de nous en avertir — est le Dieu de la théologie chrétienne; et c'est pourquoi la cosmogonie de Renouvier est tirée de la Genèse.

Et c'est pourquoi les disciples de Renouvier n'ont suivi leur maître que tout le temps qu'a duré la période logique du système. Quand a commencé la période mythique, poétique ou théologique, ils n'ont pas cessé d'admirer la fécondité d'imagination du philosophe — poète malgré lui, vraiment poète en dépit des aspérités de sa phrase et de sa langue. — Ils l'ont pourtant laissé marcher seul.

Renouvier, j'en ai la crainte, souffrit plus de cet isolement qu'il n'osa l'avouer. L'avant-veille de sa mort, il se cherchait des disciples. Et ne se fiant plus à ceux de la premiere heure, il nommait deux philosophes contemporains, jeunes encore, et les regardait comme ses continuateurs éventuels. Il n'avait pas eu le temps de leur demander s'ils adhéreraient au Personnalisme. Et mieux valut peut-être qu'il n'en ait pas eu le temps. Quand un penseur a déployé l'activité prodigieuse et féconde qui fut celle de Renouvier de 1885 à 1902, c'eût été lui faire une peine profonde que de préférer ouvertement à ses ouvrages de la dernière période tout ce qui parut sous son nom de 1854 à 1885. Ce furent là trente années glorieuses pour la philosophie française.

Renouvier mourut le 1er septembre 1902, satisfait d'avoir posé les fondements d'une philosophie religieuse, le *Personnalisme*. Quand on fera l'histoire des idées de Charles Renouvier, c'est au fondateur du Néocriticisme qu'iront tous les éloges, et ce sont les *Essais de critique générale* (1) qui resteront son grand titre à l'admiration de la postérité.

LIONEL DAURIAC.

(1) Pourquoi disait-il *critique* et non pas *philosophie?* Parce que, d'une part, il ne tenait pas la philosophie pour une science et que, de l'autre, tant que devait durer cette période de réserve spéculative, il devait considérer le problème des origines comme insoluble et même inabordable. Le jour où Renouvier aborda ces problèmes, le *Criticisme* fit place au *Personnalisme*. On ne peut aller jusqu'à dire que le Criticisme cessa de vivre, mais au lieu d'être ce qu'il était primitivement, une *méthode* et une *doctrine*, il ne fut plus qu'une méthode, quelque chose comme une propédeutique à la philosophie « personnaliste ». La philosophie personnaliste a été développée dans : l'*Esquisse d'une classification systématique des doctrines philosophiques* ; — *la Philosophie analytique de l'Histoire* (tome quatrième, vers la fin) ; — *la Nouvelle Monadologie* ; — *les Dilemmes de la Métaphysique pure* ; — *le Personnalisme.*

Variétés

Notre referendum

Monsieur,

Vous ouvrez, dans la *Revue Latine* du 25 février dernier, à propos d'une nouvelle de M. Paul Bourget (en riant sans doute, mais je suis de loisir en ce moment et je me distrais de mon côté), un referendum sur la question de savoir si, quand on a été pendant trente ans l'amant d'une femme mariée qui devient veuve, on révèle en l'épousant qu'on a été son amant, ou si, au contraire, c'est en ne l'épousant point qu'on le révèle.

Je n'avais pas lu *l'Eau profonde*, ni *la Rançon* qui termine le volume, quand votre article a paru. Je viens de les lire, et il me semble qu'on ne peut répondre sans un *distinguo*.

La dame en question a un fils et une bru, et il ne s'agit, dans la nouvelle de Paul Bourget, que de savoir si le mariage avec l'amant révélera la situation aux enfants ou, plutôt, confirmera certains soupçons que des lettres anonymes ont fait naître. Pour des enfants ainsi mis en éveil, il semble évident, comme l'a pensé l'auteur, que la réponse ne peut être qu'affirmative. Les deux vieux amants sont obligés de continuer vis-à-vis du fils et de la bru, s'ils veulent que ceux-ci n'ajoutent pas foi aux dénonciations, leur vie d'hypocrisie et de mensonge. Ce n'est pas la *Rançon* que la nouvelle aurait dû s'appeler, car rien n'est racheté, mais la *Punition*.

Pour le public, je crois que la question de révélation que vous posez n'existe pas. Il est impossible d'admettre, dans n'importe quel monde, que des relations de trente ans avec une femme mariée n'aient pas transpiré. Soyez certain que le public les connaît ; donc, qu'ils se marient ou ne se marient pas, c'est fort indifférent. Si l'on ne se préoccupe que du monde, le plus sage serait de laisser l'oubli se faire peu à peu en ne se mariant pas, mais aussi en cessant de se voir ; or, il n'est pas question de cette solution-là.

En se plaçant à un point de vue plus élevé que celui du *qu'en dira-t-on ?* je veux dire au point de vue moral, le mariage s'impose. Oh ! ces tableaux d'adultère, les romanciers n'auront-ils donc jamais autre chose à nous présenter ! *L'Eau profonde*, double adultère, l'un d'un an ou deux, l'autre de toute une vie, et des gens qui, à part la petite marquise, sont absolument dépourvus de sens moral ! *La Rançon*, adultère de trente ans ! Mais, passons. Eh bien ! dans cette *Rançon*, pour d'honnêtes gens qui ne veulent ou ne peuvent pas rompre, le mariage était le seul dénouement. Ils devaient, par le mariage devenu possible, faire cesser ce désordre moral, fermer pour toujours la maison du péché, quelles qu'en pussent être les conséquences pour leurs relations avec le fils. Un fils forcément honnête, affligé d'une situation fausse qu'il lui était impossible d'ignorer, n'aurait pu, d'ailleurs, qu'être heureux de voir sa mère mettre fin à une vie coupable. Et si le fils que nous présente Paul Bourget n'est pas de ce calibre-là (on le voit trop bien), la perte de son affection et même de son respect, courageusement supportée, eût été pour la mère la véritable *rançon* de la faute.

Pardonnez-moi, Monsieur, de vous avoir tenu aussi longtemps (pourquoi aussi avez-vous des referendum ?) et veuillez agréer l'expression de mes respectueux sentiments. D.

II

En se plaçant au pur point de vue mondain, il me semble que le mariage ne prouve absolument rien contre nos personnages. Le monde ne tient pas compte des individus, et raisonne d'une façon toute générale. Dans le cas qui nous occupe, il dira : « Cet homme épouse une veuve, qu'il a connue intimement durant vingt années. Evidemment, il n'a pas été son amant, puisqu'il l'épouse. Lorsque deux personnes s'épousent, c'est qu'elles éprouvent le besoin de se connaître mieux, c'est qu'elles se sentent attirées fatalement l'une vers l'autre. Si M. X... et Mme Y... étaient amants, et surtout s'ils l'étaient depuis longtemps, l'idée du mariage ne leur viendrait même pas. Ils vivraient paisiblement, sans avoir de pareils désirs. Mais ils ont des amis encore « verts » et jeunets ; ils s'aiment ; ils ont raison de s'épouser... »

Au point de vue des enfants (auquel s'est placé M. Bourget, ne l'oublions pas), il en va tout autrement. Depuis longtemps, le fils soupçonnait la liaison. A la nouvelle du mariage, il se rappelle le peu d'intimité des relations entre ses parents, et au contraire l'assiduité de « l'autre ». Pour que sa mère et son vieil ami se marient, il faut qu'ils aient une raison plus forte que leur désir à tous deux. Enfin, pour que le mari mort ne leur soit pas un obstacle, il faut qu'ils aient déjà passé par-dessus le mari vivant. — Et le mot de légalisation lui vient naturellement à l'esprit. Pour lui, ce mariage est un aveu.

Donc, suivant les points de vue auxquels on se place, le jugement varie.

Voilà ce qu'il m'en semble.

Je vous prie d'agréer, etc.

R. Gabillot.

L'Administrateur-Gérant : E. Fromantin.

Poitiers. — Société Française d'Imprimerie et de Librairie.

TROISIÈME ANNÉE N° 7 25 Juillet 1904

La

Revue Latine

DIRECTEUR : Emile FAGUET

La Rochefoucauld et ses sources [1]

M. Dreyfus-Brisac, qui a publié plusieurs ouvrages de pédagogie très recommandables, une édition extrêmement précieuse du *Contrat social* collationné sur les manuscrits de Genève et de Neuchâtel, et, sur Boileau, un livre intitulé *Un faux classique*, aussi intéressant que paradoxal, nous donne aujourd'hui un volume intitulé la *Clef des Maximes de La Rochefoucauld.*

Le dessein, et l'on peut dire tout de suite le parti pris de l'auteur, a été de montrer que le duc de La Rochefoucauld n'avait aucune originalité et que son livre n'était qu'un recueil de pensées pillées un peu partout par un homme qui était très savant, qui lisait énormément et qui faisait son bien de tout ce qu'il rencontrait dans ses lectures. On reconnaît bien là le duc de La Rochefoucauld. En un mot, le livre de M. Dreyfus-Brisac, c'est la métamorphose de La Rochefoucauld en abbé Trublet.

(1) *La Clef des Maximes de La Rochefoucauld*, par M. Edmond Dreyfus-Brisac, chez l'auteur, 6, rue de Tocqueville.

L'abbé Trublet alors avait la rage
D'être à Paris un petit personnage.
Au peu d'esprit que le bonhomme avait
L'esprit d'autrui par complément servait.
Il entassait adage sur adage :
Il compilait, compilait, compilait.

M. Dreyfus-Brisac a prouvé cela très bien. Il a rapproché les maximes de La Rochefoucauld d'une foule de lignes d'Aristote, de Sénèque, de Juvénal, d'Ovide, de Baïf, de Montaigne, de Charron, de Caillière, de Chevreau, de Senault, de Corneille, de Balzac, de Pascal, de Descartes, de Le Pays, d'Esprit, de Bussy-Rabutin, de Madame de Sablé, et démontré ainsi que les *Maximes* sont partout et même dans La Rochefoucauld ; mais qu'elles ne sont dans La Rochefoucauld que parce qu'elles sont partout.

A la vérité, il arrive quelquefois que le rapport entre la ligne de tel auteur ancien ou moderne et la maxime de La Rochefoucauld visée par M. Dreyfus-Brisac n'apparaît qu'à M. Dreyfus-Brisac et est absolument insaisissable à qui que ce soit, M. Dreyfus-Brisac excepté. Cela arrive.

Exemples : « De ce qui est passé, de ce qui est à venir, ne parlons pas ; nous ne sentons ni l'un ni l'autre. Il n'y a douleur que de ce que nous sentons « (Sénèque, Ad. Luc, 94).— « La philosophie triomphe aisément des maux passés et de ceux qui ne sont pas près d'arriver ; mais les maux présents triomphent d'elle » (La Rochefoucauld). — Le rapport, au moins, est éloigné

Sénèque : « L'adulation, souvent, en caressant, blesse » (*de Ira*). — La Rochefoucauld : « Il y a des reproches qui louent et des louanges qui médisent. » — Il n'y a aucune espèce de rapport.

Sénèque : « Il y a quelquefois des choses mauvaises qui présentent l'apparence du bien; le meilleur même sort.

comme avec éclat, de son contraire. Les vices sont sur les confins des vertus, et il y a des excès honteux qui ont ressemblance avec le correct. » — La Rochefoucauld : « Il y a des faussetés déguisées qui représentent si bien la vérité que ce serait mal juger que de ne pas s'y laisser tromper. » — Pour M. Dreyfus-Brisac, ces deux pensées, c'est la même pensée.

Sénèque, citant Épicure : « Entre autres désagréments, la folie a celui-ci qu'elle commence à vivre à tous les moments. » — La Rochefoucauld : « La folie nous suit dans tous les temps de la vie : si quelqu'un paraît sage, c'est seulement parce que ses folies sont proportionnées à son âge et à sa fortune. » — C'est la même chose ?

Sénèque : « Plus on doit, plus on déteste. Un peu d'argent prêté, cela fait un débiteur ; beaucoup d'argent prêté, cela fait un ennemi. » — La Rochefoucauld : « Presque tout le monde *prend plaisir* à s'acquitter des petites obligations; beaucoup de gens *ont de la reconnaissance* pour les médiocres ; mais il n'y a quasi personne qui n'ait de l'ingratitude pour les grandes. » — Si c'est là du Sénèque, c'est du Sénèque très corrigé et en partie contredit. Pour M. Dreyfus-Brisac, c'est la même chose.

Sénèque : « Tu ne penses pas sans doute que le mot de Livius soit vrai : « homme plutôt d'un grand génie que d'un bon génie ». Ces choses ne doivent pas être séparées: le génie sera bon, ou il ne sera pas grand. » — La Rochefoucauld : » Il y a des héros en mal comme en bien. » — Vous voyez le rapport ?

Sénèque : « La vie n'est pas autre chose qu'une arène de gladiateurs. Vivre et combattre, c'est tout un. Le monde, c'est un rendez-vous de bêtes fauves. » — La Rochefoucauld : « La férocité naturelle fait moins de cruels que l'amour-propre. » — C'est la même pensée, n'est-ce pas ?

Sénèque : « La colère l'emporte sur la méchanceté et

l'envie. Celles-ci veulent que tel homme devienne malheureux ; celle-là le fait tel. » — La Rochefoucauld : « L'envie est plus irréconciliable que la haine. » — C'est tout à fait la même chose.

Sénèque : « Tu me demandes ce qui nous fait *oublier les bienfaits reçus ?* C'est le désir d'en recevoir d'autres. Nous ne songeons pas à ce qui est obtenu, mais à ce qui est à obtenir. » — La Rochefoucauld : « *La reconnaissance* de la plupart des hommes n'est qu'une secrète envie de recevoir de plus grands bienfaits. » Ce n'est pas la même chose ; c'est le contraire. Il est vrai que M. Dreyfus-Brisac nous prévient, dans son introduction, que La Rochefoucauld imite Sénèque, souvent, en disant le contraire de ce qu'il a dit : « Dans beaucoup de cas, l'originalité du moderne n'est que dans la forme, *tout au plus ;* pour le fond il se contente de reproduire le modèle ancien ; ou, par une transposition facile, d'en prendre le contre-pied [Oh ! Alors !..] ; tantôt il retourne l'étoffe, tantôt il ajoute des passements et des broderies. »

Voyons les imitations par contradiction et les passements et broderies : Sénèque : « Donnez des passions au sage ; sa raison ne sera pas de force avec elles et sera comme emportée par un torrent ». — La Rochefoucauld : « Les passions ont une injustice et un propre intérêt qui font qu'il est dangereux de les suivre alors même qu'elles paraissent les plus raisonnables. » — Eloigné, le rapport : il me semble qu'il y a là plus qu'un passement.

Sénèque : « Passienus disait qu'à la flatterie nous opposons notre porte, nous ne la fermons pas, comme nous faisons à une maîtresse, qui, si elle frappe, nous fait plaisir ; si elle enfonce la porte, nous ravit. » — La Rochefoucauld : « La modestie qui semble refuser les louanges n'est en effet qu'un désir d'en avoir de plus délicates. » — Tiens ! Ici ce n'est pas La Rochefoucauld qui a mis la broderie ; c'est Passienus. J'en conclus avec

certitude que c'est Passienus qui a imité La Rochefoucauld.

Sénèque : « Hécaton disait : « Je vous donnerai une « recette pour être aimé, sans drogue, sans philtre, sans « incantation. Si tu veux être aimé, aime. » — La Rochefoucauld : « N'aimer guère, en amour, est un moyen assuré pour être aimé. » Ici c'est l'imitation par contradiction : on se retrouve toujours.

Sénèque : « La femme belle, ce n'est pas la femme qui a une belle jambe ou un beau bras, mais celle dont la beauté d'ensemble fait qu'on n'admire pas les détails. » — La Rochefoucauld : « On peut dire de l'*agrément séparé de la beauté* que c'est une symétrie dont on ne sent pas les règles et un rapport secret *des traits ensemble et des traits avec les couleurs et avec l'air de la personne.* » — Il est évident qu'ici La Rochefoucauld n'a pas eu besoin de penser et n'a eu qu'à copier son texte.

Sénèque : « Celui qui a tout méprise tout. » — La Rochefoucauld : « La *magnanimité* méprise tout *pour* avoir tout. » M. Dreyfus-Brisac ne voit aucune différence entre cette pensée et celle-là. — Etc. etc.

Une des raisons peut-être de ce fait que M. Dreyfus-Brisac confond telle pensée avec telle autre, dont il la rapproche, c'est qu'il ne comprend ni la première ni la seconde. Il m'arrive quelquefois de l'en soupçonner. Exemple : Epictète : « Les marques de celui qui profite en philosophie, c'est qu'il ne blâme ni ne loue personne ; il ne se plaint de rien... » — La Rochefoucauld : « Le vrai honnête homme est celui qui ne se pique de rien... » — Si M. Dreyfus-Brisac a rapproché ces deux pensées, n'est-ce point parce qu'il a cru que « *ne se pique de rien* » veut dire : « *ne se plaint de rien, ne se met en colère pour rien, n'a de dépit pour rien* » ? Il me le semble. Je puis assurer à M. Dreyfus-Brisac que « *ne se pique de rien* » a un sens un peu différent, un peu.

La méthode est la même quand il s'agit de démontrer

que La Rochefoucauld a pillé les modernes tout autant que les anciens.

Charron : « C'est une passion naturelle [que l'ambition] et enfin qui nous laisse bien tard, d'où quelqu'un l'appelle la chemise de l'âme. » — La Rochefoucauld : « On passe souvent de l'amour à l'ambition ; mais on ne revient guère de l'ambition à l'amour. »

Charron : « L'on envoie sa conscience au mauvais lieu et l'on tient sa contenance en règle. » — La Rochefoucauld : « La gravité est un mystère du corps inventé pour cacher les défauts de l'esprit. » — Je vous jure que je n'invente rien et que M. Dreyfus-Brisac a rapproché ces deux pensées comme identiques ou très analogues.

Baïf : « Fortune n'est contente d'une. » — La Rochefoucauld : « La fortune ne laisse rien perdre pour les gens heureux. «

Baïf : « Toux, amour, feu partout s'accusent. » — La Rochefoucauld : « Il n'y a point de déguisement qui puisse longtemps cacher l'amour où il est, ni le feindre où il n'est pas. »

Baïf : « Ce sont deux promettre et tenir. » — La Rochefoucauld : « Nous promettons selon nos espérances et nous tenons selon nos craintes. »

Baïf : « Où est l'amour, là jalousie. » — La Rochefoucauld : « Il y a une sorte d'amour dont l'excès empêche la jalousie. » — On sait que M. Dreyfus-Brisac fait entrer dans sa méthode l'identité des contradictoires.

Baïf : « L'avare sur tous se maltraite. » — La Rochefoucauld : « L'avarice est plus opposée à l'économie que la libéralité. »

Caillière : « Les meilleures choses se corrompent par le mauvais usage. » — La Rochefoucauld : « On ne doit pas juger du mérite d'un homme par ses qualités, mais par l'usage qu'il en sait faire. »

Caillière : « L'amour qu'on a pour nous est un panneau

où tout le monde se prend. » — La Rochefoucauld : « Nous aimons toujours ceux qui nous admirent, et nous n'aimons pas toujours ceux que nous admirons. »

Corneille : « Qu'aisément l'amitié jusqu'à l'amour nous mène; Mais quand il faut changer l'amour en amitié, Que l'âme qui s'y force est digne de pitié ! »— La Rochefoucauld: « Ce qui fait que la plupart des femmes sont peu touchées de l'amitié, c'est qu'elle est fade quand on a senti l'amour.» — L'auteur du *Discours sur les Passions de l'Amour* : « L'amour et la raison n'est qu'une même chose ; c'est une précipitation de pensées qui se porte d'un côté sans bien examiner tout ; mais c'est toujours une raison.» — La Rochefoucauld: « On ne souhaite jamais ardemment ce qu'on ne souhaite que par raison. » — Identité des contradictoires.

Bussy-Rabutin : « ... En amour — c'est la vérité, — Les recommencements valent choses nouvelles. » — La Rochefoucauld : « La grâce de la nouveauté est à l'amour ce que la fleur est sur les fruits : elle y donne un lustre qui s'efface aisément et qui ne revient jamais. » — Identité des contradictoires.

Au fond, la méthode de M. Dreyfus-Brisac est à peu près celle-ci. Je vous la livre avec complaisance. Vous voulez prouver que Renan n'a point pensé. Vous prenez deux chapeaux. Vous remplissez celui de droite de phrases de Renan, et celui de gauche de phrases prises au hasard dans toute la Bibliothèque nationale. Vous tirez de la main droite une phrase du chapeau dextre, de la main gauche une phrase du chapeau senestre, et vous les attachez l'une à l'autre par une épingle. Au bout de trois ou quatre heures votre livre est fait.

***

S'il n'y avait absolument que de ces drôleries dans le livre de M. Dreyfus-Brisac, je ne me serais pas donné la

peine d'en parler. Mais il y a deux moyens de mettre balle dans le noir : le premier c'est d'être adroit, le second c'est de tirer cent fois, pour toucher juste une fois ou deux ; et aussi M. Dreyfus-Brisac a trouvé quelques rapprochements heureux et instructifs à force d'en faire à tour de bras, au hasard. Par cela seul, et grâce à la déesse Tyché, son livre a quelque valeur, et l'on fera très bien de le feuilleter.

Il doit y avoir plus qu'une coïncidence entre ce texte de Sénèque et ce texte de La Rochefoucauld : Sénèque : « La tristesse est un malaise de l'âme pour cause du spectacle du malheur des autres, ou une tristesse qui nous vient de ce que le malheur des autres nous paraît immérité. » — La Rochefoucauld : « La pitié est une espèce de tristesse mêlée d'amour ou de bonne volonté envers ceux que nous voyons souffrir quelque mal, duquel nous les estimons indignes. »

De même entre ceux-ci : Sénèque : « L'homme qui nous a fait du bien, puis du mal, nous a-t-il déliés de reconnaissance ? Je fais plus d'état du bienfait que de l'injure. » — La Rochefoucauld : « Le bien qu'on nous a fait veut que nous respections le mal qu'on nous fait après. »

De même entre ceux-ci : Sénèque : « Oh ! que la colère est habile à inventer des motifs de ressentiment... Elle invente trois griefs, pour un qu'elle n'a pas trouvé. » — La Rochefoucauld : « Quelque méchants que soient les hommes, ils n'oseraient paraître ennemis de la vertu, et lorsqu'ils veulent la persécuter, ils feignent de croire qu'elle est fausse ou ils lui supposent des crimes. »

De même entre ceux-ci : Sénèque : « Celui qui reçoit le bien fait de bonne grâce, il le rend. » — La Rochefoucauld, renchérissant, avec esprit : « Il y a une certaine reconnaissance vive qui ne nous acquitte pas seulement des bienfaits que nous avons reçus, mais qui fait même que nos amis nous doivent en leur payant ce que nous

leur devons. » (Il exagère. C'est un mot de débiteur. C'est le cardinal de Retz qui a dû souffler ce mot-là à M. le Duc.)

De même entre ceux-ci : Sénèque : « Celui qui a hâte de rendre n'a pas l'âme d'un reconnaissant ; il a l'âme d'un débiteur. Celui qui est si pressé de s'acquitter souffre à devoir, et celui qui souffre à devoir est ingrat. » — La Rochefoucauld, qui cette fois ne renchérit pas et est de meilleur goût, dans sa concision distinguée : « Le trop grand empressement qu'on a de s'acquitter d'une obligation est une espèce d'ingratitude. »

Il est assez probable que La Rochefoucauld a lu Sénèque, tout à fait en vogue de son temps.

Aristote, soit par lecture directe, soit par conversations — n'oublions pas que les *Maximes* ont été faites en société ; c'est un *Décaméron* de moralistes, — semble n'avoir pas été inconnu de La Rochefoucauld : « La pure valeur serait de faire sans témoins ce qu'on est capable de faire devant le monde » est presque une traduction d'Aristote, qui a dit : « L'homme courageux est celui qui est courageux toujours, soit qu'on le regarde, soit que personne ne le voie. » — Il est vrai qu'il ne faut être ni Aristote ni La Rochefoucauld pour trouver cela.

Il n'est pas impossible (sous le bénéfice de la même observation) que La Rochefoucauld se soit inspiré d'Aristote dans sa définition de l'amitié. Aristote : « La plus fréquente des amitiés est l'amitié par intérêt. Le plus ordinairement les gens s'aiment parce qu'ils sont utiles les uns aux autres et ils s'aiment jusqu'à cette limite. C'est, comme dit le proverbe : « Glaucus il te soutient jusqu'à ce qu'il te frappe. » — La Rochefoucauld : « Ce que les hommes ont nommé amitié n'est qu'une *société*, qu'un ménagement réciproque d'intérêts et qu'un échange de bons offices ; ce n'est enfin qu'un commerce où l'amour-propre se propose toujours quelque chose à gagner. »

De même, en très petit nombre, quelques poètes anciens,

cités devant lui, lui ont peut-être fourni quelque chose. M. Dreyfus-Brisac suit simplement sa méthode ordinaire, c'est-à-dire celle des deux chapeaux, quand il rapproche ces deux textes. Ovide : « C'est quelque chose que de cueillir les fruits à pleines branches et de détacher, d'un ongle fin, la première rose. » — La Rochefoucauld : « La grâce de la nouveauté est à l'amour ce que la fleur est sur les fruits, elle y donne un lustre qui s'efface aisément et qui ne revient jamais. Oui, cela, c'est la méthode des deux chapeaux. Mais : « Le feu est entretenu par le vent ; le feu est éteint par le vent; un souffle léger nourrit la flamme, un souffle plus fort la tue » (Ovide), a dû être l'origine de cette pensée célèbre et si digne de l'être : « L'absence diminue les médiocres passions et augmente les grandes, comme le vent éteint les bougies et allume le feu ». Remarquez que c'est l'idée et l'image *retournées*, en quelque sorte, *inversées*, et pourtant restant justes.

Enfin — une seule fois — La Rochefoucauld a dénoncé lui-même son emprunt, a cité sa source. Ici il n'y a pas de « peut-être » : « On élève la Prudence jusqu'au ciel... et, *comme disait autrefois un poète*, quand nous avons la Prudence, il ne nous manque aucune divinité. » — Le poète, c'est Juvénal : « *Nullum numen abest si sit* (ou *si fit*) *prudentia* » (Si on lit *si fit*, il faut comprendre *si fit prudentia numen*. J'aime à lire ainsi. Les deux sens ne sont pas, du reste, très différents. Seulement, il est à remarquer que La Rochefoucauld traduit *prudentia* par *prudence*, et que *prudentia* signifie plutôt, et particulièrement dans ce texte, *sagesse*.)

Enfin, et vous vous en doutez bien, c'est surtout dans Montaigne que La Rochefoucauld a beaucoup puisé, c'est dans Montaigne seul qu'il a vraiment puisé. Jamais on n'exagérera l'influence de Montaigne sur toute la littérature française, et singulièrement sur la littérature du XVII[e] siècle. Ici les rapprochements vrais, raisonnables,

au moins, je ne dirai pas abondent ; mais encore ils sont nombreux. La plus illustre peut-être des *maximes* de La Rochefoucauld est de Montaigne : « Dans l'adversité de nos meilleurs amis nous trouvons toujours quelque chose qui ne nous déplaît pas. » — Montaigne avait dit : « Au milieu de la compassion nous sentons au dedans je ne sais quelle aigre-douce pointe de volupté maligne à voir souffrir autrui, et les enfants la sentent » (« Ils sont déjà des hommes »).

La Rochefoucauld dit : « La plus subtile folie se fait de la plus subtile sagesse » (ce que du reste je ne comprends pas : « Il y en a, à ma honte, que je ne comprends pas », disait Mme de Sévigné). — Montaigne avait dit littéralement : « De quoi se fait la plus subtile folie, que de la plus subtile sagesse ? »

La Rochefoucauld dit : « Le caprice de notre humeur est encore plus bizarre que celui de la fortune. » — Montaigne avait dit : « La fortune même n'est pas plus diverse et variable que notre raison, ni plus aveugle et inconsidérée. » Montaigne avait dit, un peu lourdement : « A combien de fortes âmes, en mon temps, a servi une mine froide et taciturne de titre de prudence et de capacité ? » — Avec une maîtrise qui rend le mot définitif, La Rochefoucauld écrit : « La gravité est un mystère du corps inventé pour cacher les défauts de l'esprit. »

Montaigne avait dit : « La fortune ne nous fait ni bien ni mal. Elle en offre seulement la matière et la semence, laquelle notre âme, plus puissante qu'elle, tourne et applique comme il lui plaît. » La Rochefoucauld : « Il n'y a point d'accident si malheureux dont les habiles gens ne tirent quelque avantage, ni de si heureux que les imprudents ne puissent tourner à leur préjudice. »

Montaigne, citant saint Augustin, avait dit : « Le soin des funérailles, la pompe des obsèques, la noblesse de la sépulture sont plutôt des *consolations* pour les vivants que

des soulagements pour les morts » ; — La Rochefoucauld, *corrigeant*, pour rester dans son système, dans son idée fixe et unique : « La pompe des enterrements regarde plus la *vanité* des vivants que l'honneur des morts. »

Montaigne avait dit : « Il se trouve autant de différence de nous à nous-même que de nous à autrui » — La Rochefoucauld : « Chaque homme se trouve quelquefois aussi différent de lui-même qu'il l'est des autres. »

Enfin il n'est pas douteux que La Rochefoucauld ne doive quelque chose et quelques très bonnes choses à Montaigne.

Où M. Dreyfus-Brisac se trompe (sans être du tout ridicule), c'est quand il rapproche la maxime de La Rochefoucauld sur la « jalousie raisonnable » du passage de Charron sur le même sujet : Charron : « Par l'envie nous ne considérons le bien qu'en ce qu'il est arrivé à un autre et nous le désirons pour nous ; et la jalousie est de notre bien propre, auquel nous craignons qu'un autre participe » — La Rochefoucauld : « La jalousie est raisonnable et juste en quelque manière, puisqu'elle ne cherche qu'à conserver un bien qui nous appartient ou que nous croyons nous appartenir, au lieu que l'envie est une fureur qui nous fait toujours souhaiter la ruine du bien des autres. » — Encore une fois, il n'y a rien que de très judicieux à rapprocher ces deux passages ; mais il est évident pour moi que l'inspirateur de La Rochefoucauld ici est Descartes et que la maxime de La Rochefoucauld n'est que le résumé étincelant des articles 182 et 183 du *Traité des Passions* (1646). Comparez de près. Les deux articles de Descartes sont trop longs pour que je les cite ici. Encore une chose qu'on n'exagérera jamais, l'influence du *Traité des Passions* de Descartes sur toute la seconde moitié du XVIIe siècle. En particulier La Rochefoucauld en est tout plein. Je reconnais, du reste, qu'ailleurs, M. Dreyfus-Brisac fait entre des textes de Descartes

et des textes de La Rochefoucauld des rapprochements raisonnables.

Il y a donc du bon dans le volume de M. Dreyfus-Brisac. Ce qu'il en faut faire est ceci. Ecarter en riant toutes les juxtapositions qui ressortissent à la méthode des deux chapeaux ; — relever avec soin celles qui vous paraîtront justes, sans conclure pour cela que La Rochefoucauld ait copié ou traduit ou imité ; le plus souvent il est très probable que ce grand ignorant a trouvé plus commode de penser que de lire, par compensation de ceux qui lisent sans cesse et ne pensent jamais ; — relever même les juxtapositions qui ressortissent à la méthode « identité de contradictoires » ; car que La Rochefoucauld ait pensé exactement le contraire de tel penseur considérable, c'est encore intéressant ; — reporter tout cela sur votre exemplaire familier des *Maximes* et obtenir ainsi le commencement, un très bon commencement, d'une édition, je ne dis pas savante, je ne dis pas critique, et ce sera presque le contraire; mais de ce que j'appelle une « édition de causerie ».

M. Dreyfus-Brisac est possédé de cette « manie du rapprochement » qui est la maladie de ceux qui ont beaucoup de mémoire et peu de critique et qui est le fléau de certaines classes et de certains cours. Mais les *rapprocheurs* ne sont pas inutiles et une « édition de causerie » s'aidant avec discernement de leurs lumières est très bonne chose. Lire un grand texte et puis regarder, au bas des pages, les choses qui, véritablement, ont rapport avec lui, soit qu'elles l'étendent et le généralisent, soit qu'elles l'illustrent, soit qu'elles l'expliquent, soit qu'elles le contredisent, c'est un très salutaire entretien de l'esprit. Sainte-Beuve fut souvent ici, très souvent, « causeur » (il a bien trouvé son titre) incomparable.

Et pourquoi chercher si près ? Un très grand penseur, ayant écrit un livre impérissable, et qui, tel qu'il l'avait

écrit, n'avait pas besoin d'être orné, s'avisa, par esprit de causerie, d'y joindre, en marges ou en interlignes, une foule de pensées grecques, latines, quelquefois modernes, qui s'y rapportaient plus ou moins, toujours suffisamment; et d'aucuns trouvent qu'il a gâté, alourdi au moins un peu, son ouvrage; d'autres, qu'il l'a embelli ; d'autres, éclectiques, aiment à lire son livre tantôt sans les citations ajoutées, tantôt avec elles, et ne savent pas trop dans quel cas ils y trouvent plus de plaisir. — Cet homme a fait de son propre ouvrage une « édition de causerie », pas autre chose. Vous ai-je dit que c'est Montaigne ? A ceux pour qui j'écris je n'ai pas besoin de le dire.

EMILE FAGUET.

Le Visage émerveillé (1)

Immense clameur d'admiration de toute la critique, écroulement d'éloges, prostration d'extases.

Je lis.

C'est l'histoire d'une religieuse qui a un amant et qui le reçoit toutes les nuits dans sa cellule. Elle aime son amant; mais elle aime aussi son couvent. A un moment donné, son amant, qui part pour Paris, lui dit : « Viens avec moi ! » Qui l'emportera, de l'amour de la religieuse pour son couvent ou de l'amour de la maîtresse pour l'amant ?

Cela fait question parce que la psychologie de la religieuse fut si mal faite et son âme nous est tellement inconnue que nous ne pouvons nullement prévoir de quel côté elle penchera. C'est pour le couvent qu'elle penche.

« Allons ! Tant mieux.

— Non pas tant mieux ; parce qu'elle fera une très mauvaise religieuse.

— Alors tant pis !

— Non pas tant pis ; parce qu'elle aurait fait une détestable maîtresse ou épouse.

— Vous m'ennuyez !

— C'est ce que j'ai dit au volume. »

Détail :

« J'entends en ce moment, de ma chambre, par ma fenêtre ouverte, le bruit léger du vent qui s'embarque, semble-t-il,

(1) Par Mme la Comtesse Mathieu de Noailles (chez Calmann-Lévy).

dans chaque feuille, et venant de la cuisine, le tintement des assiettes, que l'on range. La nuit, avec ses étoiles qui sont, au milieu de la chaleur, comme de petits puits d'eau froide, scintille. Tout scintille. La porcelaine des assiettes heurtées dans la cuisine fait aussi un bruit doux qui scintille. Je veux dormir. »



« La sœur Marthe a laissé sur le banc un bol de porcelaine. Dans le jardin ce bol blanc, oublié, est simple, tranquille, comme un cœur innocent. »



« J'ai deux roses sur ma table, dans un verre de cristal ; les roses du rosier rouge semblent enduites de la plus délicieuse pommade. Elles me font soupirer. Une rose dont chaque pétale est pénétré d'une douce confiture d'odeur, le silence d'une cellule blanche et, dans le lointain, l'été lourd et gonflé qui respire comme une colombe, tout cela fait un infini qui languit, qui étourdit. »



« Je n'aime pas M. l'Aumônier. Il est dans sa soutane une fois pour toutes ; cela ne lui inspire plus ni dignité, ni gratitude, ni réserve. Il se mouche avec force. Le bas de sa soutane, quand il marche, frappe contre ses bottes. Le bas même d'une soutane devrait être quelque chose de doux, de pieux. »



« Je sais que je suis jolie, que je suis jeune, je le sens. Je sens ma vie et ma jeunesse à chaque minute ; je sais que j'ai sous ma robe droite, mon corps qui est doux, mes

jambes qui ont des mouvements. Je n'y avais jamais pensé. Je croyais que des religieuses ne sont toujours que des religieuses ; mais maintenant je sais que, quand elles n'ont plus leur robe, ni leur linge, elles sont nues. M. l'Aumônier ne le sait pas ; s'il le savait, il ne nous traiterait pas si durement ; il ne nous imposerait pas de longues pénitences ; il ne se moucherait pas si fort en passant près de nous ; il nous regarderait quelquefois en souriant ; et il serait bon. »

***

« Je ne veux pas être pure, Seigneur ; je ne suis pas pure, je sens tout le temps l'âme de mon corps et toutes les parois brûlantes de mon âme. C'est cela, le désir. La nuit, même en dormant, j'ai un cœur amolli qui s'abandonne ; j'ai les mains ouvertes. Je suis étendue, comme vous, Seigneur, sur votre croix. Je suis une vallée étroite où un immense soupir est entré. »

***

« Je crois que sœur Marthe est folle. L'humilité lui tourne l'esprit. Ce matin je l'ai rencontrée qui traversait le jardin avec, au bras, un panier plein de graines de maïs ; elle m'a dit : « Ma sœur, vous pourriez vraiment aussi vous occuper quelquefois de nos poules. » Elle est folle ; pourquoi me parle-t-elle ainsi ? Elle est une pauvre religieuse que personne n'aime. Qu'est-ce qu'elle sait, elle ? Est-ce qu'un jeune homme vient la nuit pour la voir ? Est-ce qu'on voudrait se sacrifier pour elle ? Est-ce qu'elle est jolie, elle ? Est-ce qu'on l'embrasse ? »

***

« Mon ami est drôle. Il dit les paroles les plus simples avec d'étranges regards. Cette nuit il m'a dit : « Ah !

ma chère petite sœur, comme votre main est moite ! » Et il haletait beaucoup. »

***

« Je suis encore souffrante. Julien est venu me voir. Il vient maintenant par la porte du couvent ; il a une clef. [Ce couvent est singulier.] Sa présence m'a fait beaucoup de peine ; j'étais gênée, confuse. Une religieuse qui est malade ne peut avoir auprès de son lit que son aumônier, son médecin, ses sœurs. Je lui ai dit qu'il ne fallait plus que nous fussions ensemble ce que nous avions été. Il a ri, comme quelqu'un qui dit : « Il faut attendre. »

***

« Je voudrais dire à toutes les religieuses, à la sœur Catherine, que je préfère : « Ma sœur, je vous jure que c'est le seul bonheur du monde. Que faites-vous ? Que faites-vous, ma sœur ? Votre temps passe..... O ma sœur Catherine, il faut que vous connaissiez cette tendre tempête, je vous en supplie. Pourquoi n'allez-vous pas une nuit, dans ma chambre, à ma place, quand vient mon ami ? Je suis plus jolie que vous, je ne serai pas jalouse. Je resterai, moi, dans votre cellule, au pied de votre croix ; et vous, ma sœur, vous serez une reine belle et frissonnante ; vous serez un miracle brûlant ; vous serez une chaude nuit de Pâques en septembre ; vous serez ressuscitée. Vous n'aurez point de terreurs, point d'objections. Vous verrez, on ne pense à rien ; on ne se tourmente de rien ; vous aurez tant de petites flammes rouges dans votre tête que ce sera plus beau que le soleil sur des vitraux rouges ; et vous sourirez avec votre main devant vos yeux ; et après, ma sœur, on ne se tourmente pas non plus, parce que c'est fini et qu'on voit bien que tout, autour de nous, est resté pareil. »



Il y en a, comme cela, pendant 212 pages. Quoique les caractères soient très gros, c'est à devenir enragé. Je n'ai jamais aussi bien compris ni senti — eh oui ! ça sert toujours à quelque chose — ce que Boileau avait voulu dire avec sa « haine d'un sot livre ».

Eh bien ! non ! Il n'y en a pas 212 pages comme cela. Dans ce livre qui atteint les bornes du ridicule, pour les porter un peu plus loin, il y a six pages, six petites pages, qui sont une élégie admirable. Avec cette Mme de Noailles on n'est jamais sûr de rien. Il faut tout lire. Elle est capable de tout, même d'écrire de belles choses. Ces six pages c'est « le manuscrit de la supérieure » (p. 117-124. Ne lisez que cela). La religieuse dont nous venons de savourer les confidences judicieuses et délicates trouve, oublié par mégarde dans le jardin — j'ai dit que c'est un couvent singulier — le livre de raison, ou le journal, de la supérieure. Voici ce qu'elle y déchiffre. Ce n'est fichtre pas de son style à elle :

«... Elles étaient mes petites cousines, plus jeunes que moi, et m'aimaient... Je me souviens de Madeleine... Je revois Suzanne... Je revois Elisabeth... (*Portraits*)... Aujourd'hui, en revoyant dans mon cœur leurs tendres figures, je pense à ce que sera leur mort, si elles meurent jeunes. Jeunes femmes de vingt-cinq ans et de vingt-six ans, toujours petites filles, je pense à votre agonie encore inconnue. Du fond de votre lit, réveillées au milieu de la nuit par un désespérant étouffement et sentant que c'est votre fin, accrocherez-vous à ceux qui vous entourent des mains épouvantées, des regards qui se cramponnent, des yeux affreusement pressés et rapides qui crient : « Inventez encore quelque chose, je vous supplie, je vous supplie. » — Ou bien, épuisées par la maladie, vous coucherez-vous

sur le bras de votre ami qui parle à voix basse, aussi résignées que le premier soir de votre mariage, quand, après la longue cérémonie, vous aviez les pieds tordus par la fatigue et l'âme déjà toute déçue ? — Souhaiterez-vous de voir votre enfant que l'on fera venir et qui, tandis que vous poserez sur lui des regards que l'amour brise, se mettra à jouer activement avec la petite boîte qui contient un léger cachet de pharmacie ? — Ou bien, les doigts assoupis sur le poignet de votre sœur préférée, penserez-vous avec reproche : « Je m'en vais, et toi, tu restes, toi qui es née avec moi, qui as joué, grandi, travaillé avec moi » ? — Ou bien encore, la bouche fermée et les yeux pleins de folie, jetterez-vous des bras plus pathétiques que des clameurs, vers celui que vous ne devez point nommer, qui est dans la même ville que vous, mais que vous ne pouvez point appeler ; qui est la force et la honte de votre cœur, l'ami, le frère, le véritable époux ? — A l'ombre des rideaux silencieux et dans l'odeur de la veilleuse, de la poudre de lin et de la tisane, imaginerez-vous le beau juin dernier, débordant de soleil, quand ivres, ivres d'été, vos veines chantaient en vous comme les ruisseaux dans la prairie ? — Et si c'est un soir, à la campagne, et que par la chaude fenêtre vous voyiez respirer tout le doux jardin et une hirondelle passer, peut-être penserez-vous, l'agonie ayant diminué votre révolte : « Ce soir, petit oiseau, je serai avec vous dans les cieux. » — Trompées par le vertige et les bourdonnements d'oreilles, croirez-vous entendre les cloches du petit village d'été, les cloches du soir qui font pleurer le cœur de la colline et de la plaine ? — O petites filles que j'ai aimées, connaîtrez-vous à la minute de mourir la mélancolie ; une mélancolie plus épuisante que ne serait, par une blessure affreuse, la perte de tout votre sang ? »

Voilà ! L'auteur qui a écrit *cela* est capable d'écrire *ceci*, dans le même livre, la même année, peut-être la même semaine. Si habitué que l'on soit, cela paraît extraordinaire.

Tout compte fait, ce livre n'est pas une « nouvelle espérance ». Il plongerait plutôt dans le désespoir ceux qui avaient fait quelque fond sur Mme de Noailles.

Pourquoi cela s'appelle-t-il *le Visage émerveillé ?* Peut-être pour quatre lignes de la page 4. Peut-être parce que l'auteur a vu d'avance le visage de ses critiques qui tous, en effet, ont eu des visages émerveillés jusqu'à l'adoration, du moins si on les croit sincères. Plutôt parce que l'auteur s'est regardé lui-même au miroir pendant qu'il écrivait. Le visage émerveillé, c'est le visage de Mme de Noailles contemplant ses écritures. Il est très évident, en effet, que cet auteur écrit exactement tout ce qui lui passe par la tête, et qu'à chaque ligne il tombe en stupeur d'admiration. C'est son défaut, peut-être incurable. S'il n'en guérit pas, il ne fera jamais rien qui soit entièrement bon ; mais il pourra lui arriver, de temps en temps, de faire quelque chose d'entièrement exécrable.

E. F.

Chateaubriand et Victor Hugo

UNE DES SOURCES DE " L'EXPIATION "

On ne lit plus beaucoup de nos jours — et l'on a peut-être tort, car c'est l'un des plus beaux et des plus virulents pamphlets de la langue française — la brochure que Chateaubriand publia en avril 1814 sous le titre *De Buonaparte et des Bourbons* (1). Est-il vrai, comme l'a prétendu le grand écrivain dans les *Mémoires d'outre-tombe*, que Napoléon, à Fontainebleau, fit à ces quelques pages l'honneur de les discuter, et presque de les approuver ? Et Chateaubriand avait-il le droit d'écrire encore dans ses *Mémoires* ces hautaines paroles : « Louis XVIII déclara, je l'ai déjà plusieurs fois mentionné, que ma brochure lui avait plus profité qu'une armée de cent mille hommes ; il aurait pu ajouter qu'elle avait été pour lui un certificat de vie » ? Ce qui est sûr, c'est que ce pamphlet, dont Mme de Rémusat aurait voulu signer « chacune des pages », fit un bruit extraordinaire, provoqua une foule de répliques, se vendit

(1) Le titre exact et complet est dans l'édition originale : *De Buonaparte, des Bourbons, et de la nécessité de se rallier à nos princes légitimes, pour le bonheur de la France et celui de l'Europe*, par F.-A. de Chateaubriand. Paris, Mame frères, imprimeurs-libraires, rue du Pot-de-Fer, n° 14. Et se trouve chez Le Normant, imprimeur, rue de Seine, n° 8, H. Nicolle, libraire, même rue, n° 12. 1814 (in-8°), II-87 p.

à un très grand nombre d'exemplaires (on parle de cinquante mille), et qu'on en fit même des contrefaçons (nous en connaissons au moins une). Chateaubriand débutait dans la vie politique avec autant d'éclat qu'il avait, treize ans auparavant, débuté dans la vie littéraire par la publication d'*Atala*.

Victor Hugo, qui avait douze ans alors, et qui, deux ans plus tard, si nous l'en croyons lui-même, devait prononcer la fameuse parole : « Je veux être Chateaubriand ou rien », Victor Hugo lut-il à l'époque même de la publication l'éloquente brochure ? Cela n'aurait rien d'invraisemblable. Nous savons « ce qui se passait aux Feuillantines » : dans l'entresol du bonhomme Royol, les enfants Hugo lisaient toutes sortes de choses ; et la « Vendéenne » Mme Hugo dut entendre autour d'elle si souvent parler du nouveau pamphlet, — le général Hugo, qui fut destitué par la Restauration, en goûta, je pense, médiocrement les tendances, — qu'elle ne fut sans doute pas la dernière à le lire, et que probablement elle se dispensa, pour une fois, de « faire essayer » sa lecture par son plus jeune fils. Et quand celui-ci — en 1814, ou plus tard, peu importe — ouvrit à son tour le même volume, il put y lire ce dramatique tableau de la campagne de Moscou (1) :

« *On vit errer six cent mille guerriers, vainqueurs de l'Europe, la gloire de la France ;* on les vit *errer* parmi les neiges et les déserts, s'appuyant sur des branches de pin, car ils n'avaient plus la force de porter leurs armes, *et couverts pour tout vêtement de la peau sanglante des chevaux* qui avaient servi à leur dernier repas. De vieux capitaines, les cheveux et *la barbe hérissés de glaçons*, s'abaissaient jusqu'à caresser le soldat à qui il était resté quelque nourriture, pour en obtenir une chétive partie : *tant ils éprouvaient les tourments de la faim ! Des escadrons entiers*,

(1) *De Buonaparte*, etc., éd. originale, p. 40-42.

hommes et chevaux, étaient gelés pendant la nuit: et le matin on voyait encore ces fantômes debout au milieu des frimas. Les seuls témoins des souffrances de nos soldats dans ces *solitudes* étaient des bandes de corbeaux et des meutes de lévriers blancs demi-sauvages, qui suivaient notre armée pour en dévorer les débris !

« ..... Et que faisait le destructeur de nos pères, de nos frères, de nos fils, quand il moissonnait ainsi la fleur de la France ? Il fuyait ! il venait aux Tuileries dire, en se frottant les mains au coin du feu : « Il fait meilleur ici que « sur les bords de la Bérésina ». Pas un mot de consolation aux épouses, aux mères en larmes dont il était entouré ; pas un regret, pas un mouvement d'attendrissement, pas un remords, pas un seul aveu de sa folie ! Les Tigellins disaient : « Ce qu'il y a d'heureux dans cette retraite, c'est « que l'Empereur n'a manqué de rien : il a toujours été bien « nourri, bien enveloppé dans une bonne voiture ; enfin il « n'a pas du tout souffert, c'est une grande consolation. » Et lui, au milieu de sa cour, paraissait gai, triomphant, glorieux..... ; et tous les diamants de la couronne ne pouvaient cacher le sang dont il était couvert. »

Ouvrons maintenant l'*Expiation* :

...*Hier la grande armée, et maintenant troupeau.*
On ne distinguait plus les ailes ni le centre.
Il neigeait. *Les blessés s'abritaient dans le ventre*
Des chevaux morts ; au seuil des bivouacs désolés
On voyait des clairons à leur poste gelés,
Restés debout, en selle et muets, blancs de givre,
Collant leur bouche en pierre aux trompettes de cuivre...
On n'avait pas de pain, et l'on allait pieds nus.
Ce n'étaient plus des cœurs vivants, des gens de guerre,
C'était un *rêve errant* dans la nuit, un mystère,
Une procession d'ombres sur le ciel noir.
La *solitude* vaste, épouvantable à voir,
Partout apparaissait, muette vengeresse.....

..... Les grenadiers, surpris d'être tremblants,
Marchaient pensifs, *la glace à leur moustache grise*....
Ces fantômes prenaient leurs fusils, et sur eux
Ils voyaient se ruer, effrayants, ténébreux,
Avec des cris pareils aux voix des *vautours chauves*,
D'horribles *escadrons*, tourbillons d'hommes fauves.....
Et lui, chêne vivant, par la hache insulté.....
Il regardait tomber autour de lui ses branches....
Tandis qu'environnant sa tente avec amour,
Voyant son ombre aller et venir sur la toile,
Ceux qui restaient, croyant toujours à son étoile,
Accusaient le destin de lèse-majesté,
Lui se sentit soudain dans l'âme épouvanté.
..... Napoléon comprit qu'il expiait
Quelque chose peut-être, et, livide, inquiet.....

Que ce second texte soit, je ne veux pas dire imité, mais très directement inspiré du premier, c'est ce qui me paraît assez peu contestable. Il est d'ailleurs fort possible que Hugo n'en ait pas eu conscience ; et loin d'insinuer que, lorsqu'en novembre 1852, le poète des *Châtiments* composa son admirable pièce, il avait la brochure de Chateaubriand sous les yeux, je serais bien plutôt tenté de croire qu'il mettait en œuvre des souvenirs de ses anciennes lectures, moins que cela même, d'obscures réminiscences qui, à son insu, se réveillaient dans sa prodigieuse mémoire. Mais il n'en est pas moins vrai, qu'en fait, la page de Chateaubriand semble bien avoir fourni à Victor Hugo, avec deux ou trois détails très précis et fort caractéristiques, le dessin général de son propre tableau, plusieurs expressions très poétiques et quelques très beaux mouvements. Nous avons souligné au passage dans les deux textes les points de comparaison les plus significatifs. Il nous faut maintenant en venir au détail, afin de nous rendre mieux compte des procédés de travail et d'invention poétique de Hugo.

*
* *

Très probablement la phrase : « On vit *errer six cent mille guerriers*, vainqueurs de l'Europe, la gloire de la France », a été ramassée, transposée dans ce grand vers évocateur :

> Hier *la grande armée*, et maintenant *troupeau*.

Et c'est elle aussi, ce me semble, qui a fourni le « motif » initial de ces vers merveilleux que nous lisons à la page suivante de *l'Expiation*, dans la description de la bataille de Waterloo :

> Car ces derniers soldats de la dernière guerre
> Furent grands ; ils avaient *vaincu toute la terre*,
> Chassé vingt rois, passé les Alpes et le Rhin,
> Et leur âme chantait dans les clairons d'airain (1) !

(1) Est-ce que le mouvement de ces vers ne serait pas aussi un écho de celui qui anime cette page presque épique du *Génie du Christianisme*, de telle sorte qu'ils seraient comme le produit, extrêmement original d'ailleurs, d'une double inspiration « chateaubrianesque » ? « Enfin, de nos jours mêmes et sous nos propres yeux, est-ce des athées qui ont abaissé la cime des Pyrénées et des *Alpes*, effrayé le *Rhin* et le Danube, subjugué le Nil, fait trembler le Bosphore ; qui ont vaincu aux champs de Fleurus et d'Arcole, aux lignes de Weissembourg et aux pieds des Pyramides, dans les vallées de Pampelune et dans les plaines de la Bavière ; qui ont mis sous leur joug l'Allemagne et l'Italie, le Brabant et la Suisse, et les îles de la Batavie et les îles de la Grèce, Munich et Rome, Amsterdam et Malte, Mayence et le Caire ? Est-ce des athées qui ont gagné plus de soixante batailles rangées, et pris plus de cent forteresses ; qui ont rendu vaine la coalition de huit grands empires, *et fait trembler les souverains des Indes*, derrière toutes les solitudes de l'Asie ?... » (*Génie du Christianisme*, 1re partie, liv. VI, chap. v. Edition princeps, 1802, t. I, p. 268-270 : je cite l'édition originale parce que le texte en a été modifié dans les éditions ultérieures.) Cette page, j'espère le montrer quelque jour, ne figurait pas dans la rédaction primitive du *Génie* : c'est l'une de celles que Chateaubriand ajouta en tout dernier lieu à son livre, peut-être sur le conseil de Fontanes ou de Lucien Bonaparte, et pour se concilier les bonnes grâces du premier

L'expression redoublée dans Chateaubriand : « On les vit *errer* », accueillie, méditée et comme reforgée par l'imagination visionnaire de Hugo, est devenue :

> C'était un rêve *errant* dans la nuit, un mystère,
> Une *procession* d'ombres sur un ciel noir.

La phrase : « Couverts *pour tous vêtements* de la peau sanglante *des chevaux* qui avaient servi à leur dernier repas », est abrégée, dramatisée, et peut-être gâtée par ce romantique impénitent, et elle devient ceci :

> Les blessés *s'abritaient* dans le ventre
> *Des chevaux* morts (1).

J'aime mieux la transformation que Hugo a fait subir à la phrase : « De vieux capitaines, les cheveux et *la barbe hérissés de glaçons*... » Au lieu de dire « de vieux capitaines », expression trop pompeuse, banale et générale, il

Consul. Peut-être en la citant tout entière ai-je affaibli un peu l'effet du rapprochement que j'ai indiqué. Mais j'ai voulu montrer — si toutefois Hugo s'en est vraiment inspiré — que, tout en conservant le mouvement de son modèle, il le concentre, si je puis ainsi dire ; l'énumération à peine commencée, il l'arrête brusquement, et il remplace avantageusement toute la suite par un de ces vers étonnants dont il a le secret, et qui prolongent à l'infini dans l'âme de son lecteur le vibrant écho de leur retentissante fanfare.

(1) A moins pourtant encore que Hugo n'ait tout simplement généralisé un fait que Chateaubriand raconte ailleurs (*Mémoires d'outre-tombe*, édition Biré, t. III, p. 316-317), de la manière suivante : « Un soldat français privé de ses deux jambes se frayait un passage dans des cimetières qui semblaient avoir rejeté leurs entrailles au dehors. Le corps d'un cheval effondré par un obus avait servi de guérite à ce soldat : il y vécut en rongeant sa loge de chair. » Le même fait est rapporté par Ségur dans son *Histoire de Napoléon et de la Grande Armée pendant l'année 1812*, dont la première édition a paru en 1814. Est-ce dans Ségur, est-ce dans Chateaubriand que Victor Hugo a puisé ce détail ? Le livre de Ségur paraît bien avoir fourni divers autres traits au poète pour la composition de son tableau. Mais Chateaubriand reste, je crois, sa source essentielle.

écrira : « les grenadiers », et aussitôt nous verrons défiler sous nos yeux les vieux grognards de la grande armée ; et leur âge nous sera simplement rappelé par la couleur de leur moustache :

Les grenadiers, surpris d'être tremblants,
Marchaient pensifs, *la glace à leur moustache grise.*

La phrase « tant ils éprouvaient les tourments de la faim », — combinée probablement avec celle d'un autre texte de Chateaubriand dont nous parlerons tout à l'heure (la description de la retraite de Russie dans les *Mémoires d'outre-tombe*) : « Les soldats *sans chaussures* sentent leurs pieds mourir (1) », — ces deux phrases, dis-je, combinées ensemble, donnent ce très beau vers, très « hugolien », car il est fait d'une saisissante antithèse :

On n'avait *pas de pain* et *l'on allait pieds nus.*

Chateaubriand écrit : « Des escadrons entiers, *hommes et chevaux* étaient *gelés* pendant la nuit ; et le matin on voyait encore ces fantômes *debout* au milieu des frimas. » Hugo retient l'idée ; mais il la transforme, car il a une arrière-pensée poétique : au lieu de dire « des escadrons entiers «, il dit simplement « des clairons », et il précise, il complète, il concrétise en quelque sorte et il achève, en la couronnant d'un vers admirable de concision pittoresque, la vision qui s'était déjà présentée, mais un peu vague encore, à l'esprit de Chateaubriand, et dont celui-ci lui a fourni la première ébauche :

Au seuil des bivouacs désolés
On voyait des clairons à leur poste *gelés*,
Restés debout, *en selle* et muets, blancs de givre,
Collant leur bouche en pierre aux trompettes de cuivre.

(1) *Mémoires d'outre-tombe*, édition Biré, t. III, p. 320.

Il n'y a pas beaucoup, s'il y en a, de plus beaux vers dans la langue française, et c'est un honneur pour Chateaubriand que d'y avoir, même involontairement, collaboré.

Et notez que ce n'est pas là le seul service que Chateaubriand ait rendu à Victor Hugo. Celui-ci, en lisant la belle page de la brochure *De Buonaparte et des Bourbons*, dont il s'inspire, a retenu certains mots, certaines images, dont il n'a pas encore trouvé l'emploi, mais dont la valeur poétique ne saurait lui échapper ; ces expressions (*escadrons*, *fantômes*, *solitudes*) sont restées et flottent pour ainsi dire dans sa mémoire de poète ; et le moment venu, il les retrouvera, il les reprendra, il en utilisera, il en développera la puissance suggestive ; elles viendront comme d'elles-mêmes s'insérer dans la trame du développement poétique :

> La *solitude* vaste, épouvantable à voir.....
> Ces *fantômes* prenaient leurs fusils.....
> D'horribles *escadrons*, tourbillons d'hommes fauves.....

Enfin Victor Hugo n'a eu garde de laisser perdre le beau mouvement antithétique : « *Et lui*, au milieu de sa cour, paraissait gai..... » Seulement, il s'est empressé de le transporter d'un mode dans un autre, et d'un mouvement oratoire, il a fait un mouvement poétique :

> Et lui, chêne vivant par la hache insulté.....

Il y a, il est vrai, entre les deux morceaux, une différence essentielle : le Napoléon de Chateaubriand, au milieu de tous ces désastres, n'a « pas un regret, pas un mouvement d'attendrissement, pas un remords, pas un seul aveu de sa folie » ; le Napoléon de Victor Hugo, au contraire, « comprend qu'il expie quelque chose peut-être ». Mais ne serait-ce pas cette insensibilité presque monstrueuse que l'éloquent pamphlétaire prête à l'Empereur qui aurait ins-

piré au poète l'idée maîtresse de son poème? Cette insensibilité, il n'a pu l'admettre : non, il n'est pas vrai, s'est-il dit, que Napoléon n'ait pas eu « un remords ». — Soit; mais remords de quel crime?... Et voyez-vous, si notre conjecture n'est pas dénuée de toute vraisemblance psychologique, voyez-vous naître, et germer, et se développer peu à peu dans l'esprit du poète la pensée qui va servir à relier entre elles les différentes parties de son œuvre (1)? En sorte que Hugo et nous, par conséquent, nous devrions à Chateaubriand non seulement certains détails singulièrement expressifs de l'un des plus beaux fragments épiques que nous ayons dans notre langue, mais encore la conception même de l'œuvre.



La brochure *De Buonaparte et des Bourbons* n'est pas d'ailleurs, — et je l'ai déjà laissé entendre, — la source unique à laquelle Victor Hugo ait puisé pour sa description de la retraite de Russie. On en peut signaler une autre, et cette autre source est encore une source « cha-

(1) Peut-être aussi les propos que Chateaubriand met dans la bouche des « Tigellins », les détails qu'ils donnent sur les soins, d'ailleurs touchants, dont on a entouré la retraite de l'Empereur, peut-être ces quelques lignes transposées par l'imagination plus bienveillante du poète, lui ont-elles inspiré ces vers qui expriment si bien la fidélité inébranlable des vétérans de la grande armée :

> Tandis *qu'environnant* sa tente *avec amour*,
> Voyant son ombre aller et venir sur la toile,
> Ceux qui restaient, *croyant toujours à son étoile*,
> Accusaient le destin de *lèse-majesté*...

J'ai aussi quelque idée que ces vers ont été suggérés à Hugo par ces lignes des *Mémoires d'outre-tombe* : « Ils (les officiers) seréunirent sous la fenêtre de Bonaparte ; elle était sans volets et sans rideaux : on en voyait sortir une lumière, tandis que les officiers restés en dehors étaient plongés dans l'obscurité. Napoléon était assis dans sa chétive chambre, la tête abaissée sur ses deux mains... » (Edition Biré, t. III, p. 314.)

teaubrianesque ». Chateaubriand, en effet, a raconté, ailleurs, et plus longuement, la lamentable déroute de la Grande Armée. C'est au second livre de la troisième partie des *Mémoires d'outre-tombe*. J'en détache les lignes suivantes :

« Le 6 novembre (1812), le thermomètre descendit à dix-huit degrés au-dessous de zéro : *tout disparaît sous la blancheur universelle. Les soldats sans chaussures sentent leurs pieds mourir ;* leurs doigts violâtres et roidis laissent échapper le mousquet dont le toucher brûle ; leurs méchants habits deviennent une casaque de verglas. *Ils tombent, la neige les couvre ;* ils forment sur le sol de petits sillons de tombeaux... On ne s'était pas reposé sur le sol nu que *des hurlements de Cosaques faisaient retentir les bois*... Quelques survivants partaient, ils s'avançaient *vers des horizons inconnus*... D'autres *se couchaient* sur la terre, s'endormaient : un peu de sang sortait de leurs narines, et *ils mouraient* en dormant. Des milliers de soldats périrent... *sur quarante mille hommes, je ne crois pas qu'il en soit échappé trois mille*... On vit en un instant une masse profonde, large et confuse *d'hommes, de chevaux* et de chariots assiéger *l'étroite entrée des ponts* qu'elle débordait. Les premiers, poussés par ceux qui les suivaient, repoussés par les gardes et par les pontonniers, ou arrêtés par le fleuve, *étaient écrasés*, foulés aux pieds, ou précipités dans les glaces que charriait la Bérésina... » (1).

Peut-être ici l'inspiration paraît-elle moins évidente que tout à l'heure. Cela tient sans doute à ce que Hugo résume, concentre en général au lieu de développer, et que tout en conservant l'idée, il remanie davantage la forme. Et cependant, il me semble bien que la phrase « tout disparaît sous *la blancheur* universelle » a suggéré le vers

Après la plaine *blanche* une autre plaine *blanche*,

(1) *Mémoires d'outre-tombe*, édition Biré, t. III, p. 320, 322, 323.

et peut-être ceux-ci :

> Le ciel faisait sans bruit avec la neige épaisse
> Pour cette immense armée un immense linceul.

La phrase : « Ils tombent, la neige les couvre ; *ils forment sur le sol de petits sillons de tombeaux* », a visiblement été traduite par ces deux vers admirables :

> On pouvait, *à des plis qui soulevaient la neige,*
> Voir que des régiments s'étaient endormis là.

Il me paraît fort probable aussi que les vers

> Sur le verglas, *en des lieux inconnus,*
> On n'avait pas de pain et *l'on allait pieds nus,*

sont une réminiscence directe de ceci : « ils s'avançaient vers des horizons *inconnus*. Les soldats *sans chaussures* sentent leurs pieds mourir ; « et j'ai dit plus haut de quelle ingénieuse combinaison le dernier vers était vraisemblablement le résultat.

La phrase sur « les hurlements des Cosaques » a dû, j'imagine, faire lever devant les yeux de Hugo une image précise, détaillée et complète qu'il a magnifiquement exprimée, en empruntant d'ailleurs quelques autres traits à Chateaubriand (les mots *fantômes, escadrons*. par exemple, qui sont dans la page *De Buonaparte et des Bourbons*), de la manière suivante :

> Ces *fantômes* prenaient leurs fusils, et sur eux
> Ils voyaient se ruer, effrayants, ténébreux,
> *Avec des cris pareils* aux voix des vautours chauves,
> D'horribles *escadrons*, tourbillons d'hommes fauves.

Les deux phrases (tirées des *Papiers de Sainte-Hélène* que cite Chateaubriand dans les *Mémoires d'outre-tombe*), les deux phrases sur les milliers de soldats qui meurent

en dormant, sont à la fois résumées et amplifiées dans les deux vers :

Qui se couchait mourait...
On s'endormait *dix mille,* on se réveillait *cent.*

Les détails, empruntés du reste par Chateaubriand à l'*Histoire* de Ségur, sur les douloureuses scènes qui se produisaient au passage des ponts, sont enfin ramassés dans ces deux vers d'une si parlante et si vigoureuse concision :

Fuyards, blessés, mourants, caissons, brancards, civières :
On s'écrasait aux ponts pour passer les rivières...

***

Ne quittons pas encore les *Mémoires d'outre-tombe.* Au tome IV (*Troisième partie,* liv. V, p. 23-28), Chateaubriand a raconté aussi la bataille de Waterloo : il ne me semble pas que Hugo lui ait rien emprunté pour le tableau correspondant de l'*Expiation.* Mais plusieurs traits de son Napoléon à Sainte-Hélène lui ont été certainement inspirés par les *Mémoires d'outre-tombe* où ce sujet est aussi traité (*Troisième partie,* liv. V, t. IV, p. 93-117). Par exemple : « Quand il ferma pour jamais les yeux, son épée, expirée avec lui, *était couchée à sa gauche...* » (Chateaubriand, page 111.)

Un jour enfin il mit sur son lit son épée,
Et *se coucha près d'elle,* et dit : c'est aujourd'hui ! (Hugo.)

« Le *manteau* que le vainqueur d'autrefois portait aux vastes funérailles de *Marengo* servit de drap mortuaire à son cercueil... » (Chateaubriand, p. 112.)

On jeta le *manteau de Marengo* sur lui. (Hugo.)

Et probablement l'idée de Marengo fait surgir dans la pensée du poète l'admirable mouvement qui suit :

Les batailles du Nil, du Danube, du Tibre,
Se penchaient sur son front.....

Et enfin, je serais bien tenté de croire que c'est d'avoir lu dans Chateaubriand ceci (p. 104) : « Qui dira les pensées de ce *Prométhée* déchiré *vivant* par la mort..... ? » qui lui a donné l'idée de reprendre et de développer l'image, et d'écrire ces vers dignes d'Eschyle :

Il est au fond des mers que la brume enveloppe,
Un roc hideux, débris des antiques volcans.
Le Destin prit des clous, un marteau, des carcans,
Saisit. pâle et *vivant* ce voleur du tonnerre,
Et, joyeux, s'en alla sur le pic centenaire
Le clouer, excitant par son rire moqueur
Le vautour Angleterre à lui ronger le cœur.

Je ne sais si, pour composer quelques-uns des plus célèbres tableaux de son *Expiation*, Victor Hugo a puisé à beaucoup d'autres sources. Mais il me semble bien que nous avons « capté » là ses deux sources essentielles. M. Edmond Biré qui, comme chacun le sait, aime autant Chateaubriand qu'il aime peu Victor Hugo, ne paraît pas s'être avisé du rapprochement que nous avons essayé d'établir entre les textes des deux écrivains : c'est signe, je pense, que d'autres ne s'en sont pas avisés non plus ; et peut-être trouvera-t-on qu'il n'était pas inutile de le faire ici. Je me hâte d'ajouter que le génie poétique de Hugo ne sort pas, selon moi, et tant s'en faut, diminué de l'épreuve.

***

Car, qu'importe qu'il imite, ou, si l'on préfère, qu'il se souvienne assez fidèlement de ses lectures ? Combien d'autres ont lu, et peut-être su par cœur l'éloquente invec-

tive de *Buonaparte et des Bourbons*, ou le récit des *Mémoires d'outre-tombe*, et n'en ont pas su tirer le merveilleux épisode de *l'Expiation*. Hugo, comme Shakspeare, comme Molière, « prend son bien partout où il le trouve » ; et comme il a raison, puisque d'ailleurs « son imitation n'est point un esclavage » ! Cette fois, d'ailleurs, il a trouvé un modèle digne de lui. Poète, et grand poète en prose, Chateaubriand lui a fourni comme un premier canevas *déjà poétique* de ton, d'allure et d'inspiration, et où les détails frappants, les « thèmes » principaux, les « motifs » originaux, les mouvements essentiels sont déjà tout indiqués, et parfois même développés. Hugo survient, et choisit : il prend un trait ici, un autre là ; et ses matériaux réunis, déposés au fond de sa mémoire, il les repense en quelque sorte, il se les convertit en sang et en nourriture ; son imagination de poète épique et lyrique, de poète visionnaire, se les assimile, leur prête mouvement, couleur et vie ; il rapproche deux faits épars pour en composer une saisissante antithèse ; là une vive épithète qu'il accole à un mot assez vulgaire y met comme une lueur de poésie ; ailleurs, ce sont plusieurs idées qui sont ramassées dans un vers vigoureux et concis qui a la densité et le dur poli d'une médaille d'airain ; ailleurs encore, c'est une image qui, à peine entrevue et esquissée par son prédécesseur, est par lui reprise, détaillée, se poursuit et s'achève en une éclatante vision ; çà et là, des vers prodigieux d'ampleur sonore et de robuste précision viennent sillonner d'un trait de flamme toute la suite du développement poétique et ouvrir sur mille choses de fulgurantes perspectives ; à l'appel du poète, les rimes accourent et s'ordonnent ; les images se groupent, les différents traits du tableau se composent ; la masse s'ébranle enfin, et d'un même mouvement rapide, continu, ailé, tout, réminiscences, imitations, images empruntées ou originales, tout est emporté, fondu dans le flot intarissable de cette poésie luxuriante, de cette verve

puissante, de cette abondance verbale qui ont fait de Victor Hugo le plus grand lyrique français.

Imiter ainsi, c'est créer encore ; et j'imagine que Chateaubriand, qui lui-même n'entendait pas l'imitation d'une autre manière, eût été le dernier à se plaindre d'avoir si efficacement collaboré à l'œuvre du poète des *Châtiments*.

VICTOR GIRAUD.

M. Edmond Duvernoy

Professeur au Conservatoire.

M. Edmond Duvernoy occupe l'une des chaires de chant au Conservatoire. Sa classe est glorieuse. Selon un mot resté célèbre, elle est « la meilleure des meilleures ». Il va droit au vrai, au naturel. Il voudrait, ce me semble, comme on a dit, que « l'art ne fût que l'art de réaliser le réel », mais en même temps sa méthode est si progressive qu'elle enseigne que l'art du chant est infini.

M. Ed. Duvernoy a le dehors imposant et froid, quoique parfois il condescende à être affable. Un peu corpulent mais vif, attentif, et pressé, impérieux, profil aquilin, moustache blanche, regard noir direct et volontaire, il a tout l'air d'un chef d'hommes et de ceux qu'il faut sans cesse un peu conquérir. Il est de tempérament autoritaire, de parole énergique, de bref mot d'ordre. Il n'a pas le cœur faible et sa franchise non seulement se montre, mais se fait prévoir. Combien d'aspirantes au théâtre, après s'être fait entendre de lui, l'ont entendu dire : « Voulez-vous la vérité ? » et sur le ton dont cela était exprimé, auraient pu lui répondre par le mot de Jean Dolent : « Non ! gardez-la ». Sa fière intégrité, son indépendance intransigeante accusent énergiquement sa nature forte et dominatrice. Né d'une famille de musiciens, [frère d'un maître illustre, M. Ed. Duvernoy eut des dons naturels incomparables, et parmi ses parents, et parmi ses amis, des éducateurs lyriques de premier ordre.

Simple, sévère et un peu hautain, mais encourageant cependant, et sachant surtout encourager, ce qui n'est pas du tout la même chose, M. Ed. Duvernoy mène sa classe en verve et à fond de train, et comme tambour battant. Il a une action énorme, et l'admiration et l'affection qu'on a pour lui se mêlent d'une manière d'enthousiasme. C'est un professeur d'énergie qui donne le goût et les habitudes du travail. Il est convaincu, comme dirait le moraliste Aurel. « que tous nos dons sont à conquérir », mais il ne demande pas à toutes les intelligences d'être égales ni à toutes les voix d'être également de bonnes voix. A quoi il tient, c'est à l'émission (*en avant*). « Sans une bonne émission on ne peut chanter sous l'empire de la pensée ou d'un sentiment artistique ». — « Avec une émission douteuse, la carrière théâtrale devient impossible. »

Grâce à ce maître strict et clairvoyant, les progrès sont sérieux, continus et méthodiques. D'autant plus qu'il est merveilleux de célérité à se priver de la présence des non-valeurs. Il vous observe toujours, critique prévoyant, vigilant et infiniment lucide. Si les progrès s'arrêtent, il assène sur les vanités satisfaites quelque mot décisif qui élimine ou qui ressuscite. Il est l'ennemi de toute espèce d'improbité artistique. « Ni truc, ni fraude. Ici l'on chante avec la voix qu'on doit avoir, pour le théâtre ». Et l'observation âpre devient la semence fortifiante qui stimule à des efforts nouveaux. Dans sa façon de distribuer l'éloge il met beaucoup de retenue. Quant à sa façon formelle de désapprouver, un silence d'accablement et de manifeste désespérance en dit assez long. Il a pris le parti de louer chacun selon son mérite et non selon ses prétentions. La distance est quelquefois infinie. Il a pour principe que le médium est seul significatif des mérites d'une voix humaine : « le reste c'est de la blague. Les notes hautes, je m'en fiche. Chantez-moi un récit avec un beau médium. Ça prouvera quelque chose. » Et, en effet, la santé et la

richesse vocale du médium donnent à l'école qu'il dirige et qu'il inspire ces notes de contralto qui rendent le public grave et ces notes élevées qui stimulent et font jaillir l'applaudissement. Avec lui on étudie dans une sorte d'*ataraxie* et de monotonie voulues, le corps et le visage au repos, et la voix tranquille s'abandonne en quelque sorte à la méthode. Au début l'élève a cette sensation que sa voix lui échappe, étrangère à son être, qui semble demeurer « inactif », et elle se place peu à peu scientifiquement par une sorte de loi mécanique. Rien n'est laissé au hasard ni aux nerfs. « Ce que j'aime, dit le Maître, c'est l'archet à la corde, le chant soutenu et lié, les sons émis, infiniment proches, se prolongeant comme de beaux sons de violon. » M. Ed. Duvernoy fait ce qu'il a toujours fait depuis qu'il enseigne. Il a formé des instruments harmonieux, palpitants, résistants, de fraîcheur persistante, d'une vie frémissante et vibrante; des voix de théâtre admirablement posées, placées (*en avant*), et distinguées à la fois et puissantes. Quoique très détaché de la vanité qui s'attache aux lauriers scolaires, il ne renie pas ses élèves s'ils sortent prix prodiges des concours. Et il a une famille artistique nombreuse et prospère qui peuple l'Opéra et tous les grands théâtres lyriques.

Parmi cette élite de chanteurs qui donne universellement une forme concrète à sa réputation, celle du plus grand des Maîtres contemporains ; il nous fit dans la *Louise* de Gustave Charpentier la surprise charmante de Marthe Rioton et à l'Opéra, celle d'Aïno Acté, une étrange et rare artiste, figure de légende et de grâce dramatique, pour qui le public eut les prosternations et les tendresses que l'on sait.

Elle est vraiment la fille intellectuelle du Maître, la réalisation même de sa méthode. Car M. Ed. Duvernoy a atteint la VÉRITÉ en fait d'émission vocale. Et comme interprète musical il est pour ainsi parler la musique, le

style même. Il veut et il réalise la musique en soi dégagée et délivrée de tout ornement parasite et de toute décoration factice. Avec cette horreur de la boursouflure, il n'est pas rigide, il est sobre, souple, riche, et d'une sensibilité pleine de pensées.

Au piano, son toucher vaut son émission vocale, et il a avec la plus grande simplicité le don et l'art de faire grand.

Son activité est surprenante. Il se dépense partout avec une prodigalité et un désintéressement qui font de lui un véritable prêtre de l'Art. Il peut compter sur la reconnaissance, car on aura toujours besoin de lui.

Que n'écrit-il ses mémoires? Ils seraient d'un philosophe amusé, d'un moraliste un peu narquois et d'un homme généreux et bon sans illusions. Mais il a bien le temps de cela ! N'est-il pas un créateur et ne se doit-il pas à sa tâche, qui est de faire lever et de placer des Etoiles ?

H. Tensy.

Un Cinna romantique : Hernani

« Qui croirait, s'écriait Voltaire, que le germe de Pyrrhus et d'Andromaque est dans Pertharite ? » Je dirai à mon tour : « Qui croirait que le germe d'Hernani est dans Cinna ? » Car, si les journaux s'en sont aperçus il y a soixante-quatorze ans, on ne semble guère, depuis, s'en être soucié. La critique consent volontiers à rapprocher des œuvres de nationalités différentes. Elle met une sorte de pudeur à ne pas confronter les chefs-d'œuvre de même langue. Les grands écrivains sont condamnés chez nous à n'avoir d'origines littéraires françaises que très obscures. Il faudrait, je crois, faire exception pour Hernani.

Nous savions déjà, par MM. Brunetière (1) et Martinenche (2), qu'on peut lire dans *Don Sanche* un certain nombre de vers que prononce Don Carlos (3) :

Don Sanche : I, 3 :

> Eh bien, seyez-vous donc, marquis de Santillane,
> Comte de Peñafiel, gouverneur de Burgos.
> Don Manrique, est-ce assez pour faire seoir Carlos ?

Hermani : IV, 4 :

> Allons, relevez-vous, duchesse de Segorbe,
> Comtesse Albatera, marquise de Monroy.
> Tes autres noms, Don Juan ?

(1) Etudes critiques, 6e série. Article Corneille.
(2) Comedia espagnole.
(3) Comme aussi bien Ruy Blas.

Nous savions encore que beaucoup de vers de Corneille sonnent comme ceux de Hugo. Bien fin qui, sans les connaître d'avance, les distinguerait une fois mêlés. Mais ce n'est pas assez de montrer que ces deux poètes se rencontrent en quelques passages. Ils ont des points communs plus intimes et plus complets. Hernani, en effet, est la transposition romantique de Cinna.

Emilie conspire, Hernani se révolte. L'un et l'autre, ils veulent venger leur père tué depuis bientôt une génération :

Emilie : I, 1 et 2 :

Impatients désirs d'une illustre vengeance
Dont la mort de mon père a formé la naissance.....
Quand je regarde Auguste au milieu de sa gloire
Et que vous reprochez à ma triste mémoire
Que par sa propre main mon père massacré
Du trône où je le vois fait le premier degré ; .....
Et je crois pour un mort lui devoir mille morts.....
Je demeure toujours la fille d'un proscrit.

Hernani : I, 2 :

Le roi ! le roi ! mon père
Est mort sur l'échafaud condamné par le sien.
Or, quoiqu'on ait vieilli depuis ce fait ancien,.....
Pour tous les siens ma haine est encor toute neuve.
..... Or c'est en vain que les pères sont morts,
Leur haine vit. Pour eux la paix n'est point venue,
Car les fils sont debout et le duel continue.

Emilie aime Cinna et l'entraîne dans la conjuration. Doña Sol jure à Hernani de le suivre parmi ses bandits. De part et d'autre, l'amour devient ciment de haine :

Emilie : I, 1 :

S'il me veut posséder, Auguste doit périr ;
Sa tête est le seul prix dont il peut m'acquérir.
Je lui prescris la loi que mon devoir m'impose.....

Aujourd'hui l'on s'assemble, aujourd'hui l'on conspire,
L'heure, le lieu, le bras se choisit aujourd'hui.

Hernani : I, 2 :

Parmi nos rudes compagnons
Proscrits, dont le bourreau sait d'avance les noms....
Vous viendrez commander ma bande, comme on dit,
Car, vous ne savez pas, moi, je suis un bandit !
... Et demain. trois mille de ces braves,
Si ma voix dans leurs monts fait résonner ce cor,
Viendront...

Emilie faite homme, le bonnet castillan sur la tête, le cor de montagnard à la ceinture, les vers de Don Sanche sur les lèvres, voilà Hernani. Cinna devenu femme, disant non plus :

Mourant pour vous servir, tout me semblera doux.

Mais :

Etes-vous mon démon ou mon ange ?
Je ne sais. Mais je suis votre esclave. Ecoutez,
Allez où vous voudrez, j'irai. Restez, partez,
Je suis à vous,

qui n'en est que la traduction romantique ou romanesque, voilà Doña Sol.

En face de ces groupes sympathiques, deux oppresseurs : Octave-Auguste, tyran politique sanguinaire ; Carlos, tyran d'amour, jeune, beau, libertin. Le premier acte pose donc, dans les deux pièces, une même situation. L'intérêt que nous y prenons vient des mêmes causes : 1° il y a une conjuration ; 2° l'amant et la maîtresse sont en danger ; 3° ils sont poursuivis par le tyran ; 4° notre sympathie est pour les amoureux dont nous prenons le parti (1).

(1) Voir Voltaire. Note de la scène 4, acte I, de *Cinna*.

Notre opinion change bientôt sur Auguste comme sur Carlos. Dès le second acte, Auguste n'est plus le tigre altéré de sang dépeint au premier par Emilie. Il disserte sur la fausseté des biens qu'il a poursuivis dans le pouvoir. Il s'efforce vers un idéal de grandeur morale où la volonté humaine semble ne pouvoir atteindre. Il se réhabilite à nos yeux.

La figure de Carlos gagne aussi en noblesse. Le roi d'armoire, le libertin un peu vulgaire qui s'amuse à corrompre les pupilles de ses vieux barons, disparaît. Son engouement pour Doña Sol devient passion. En même temps l'empereur futur se révèle sous sa veste à la française. La fierté de ses réponses à Hernani le dresse dans une belle attitude de roi. Au milieu de sa gaîté et de son insouciance, « à la fermeté, à la hauteur, à je ne sais quoi dans l'audace, on distingue déjà en germe le Charles-Quint du 4e acte ». C'est Victor Hugo qui parle (1). Il a voulu ce revirement d'opinion sur Carlos comme avait fait Corneille pour Auguste. L'Auguste du cinquième acte n'est-il pas, lui aussi, en germe dans l'Auguste du second ?

Même progrès, on le voit, dans l'âme d'Auguste et dans celle de Carlos. Même chute encore avant la victoire finale. Les violences d'Octave renaissent au 3e acte chez Auguste. Il ne songe qu'à punir les conjurés. Le Carlos de l'acte des portraits est tout entier à la vengeance. Il veut la tête d'Hernani et enlève Doña Sol.

Mais ce ne sont, ici et là, qu'échecs momentanés. La volonté triomphe au cinquième acte chez Auguste :

> Je suis maître de moi comme de l'univers.
> Je le suis, je veux l'être.

(1) Note 1 sur *Hernani*.

Elle l'emporte aussi chez Carlos :

> Eteins-toi, cœur jeune et plein de flamme !
> Laisse régner l'esprit que toujours tu troublas.

Auguste est empereur et pardonne. Carlos devient empereur et pardonne. Leur rôle à tous deux finit par la clémence.

Cette clémence a sur ceux à qui elle s'adresse le même effet immédiat dans les deux drames. Hernani sent, comme Emilie, tomber sa haine devant la douceur de celui qui en était l'objet.

Emilie :

> Ma haine va mourir que j'ai crue immortelle,
> Elle est morte.

Hernani :

> Oh! ma haine s'en va.
> (*Il jette son poignard.*)
> Je n'ai plus que de l'amour dans l'âme.

Et le rideau tombe sur *la clémence de Charles-Quint*, comme il s'abaisse sur *la clémence d'Auguste*.

« Enfin, nous voilà donc arrivés au dénouement. — Au dénouement? A celui du 4e acte, oui; mais à celui de la pièce, non. — Comment, il y a encore un acte? — Assurément, puisqu'il en faut cinq. » Je ne sais si le *Constitutionnel* du 27 février 1830, où je lis ces lignes, ne forçait pas un peu la note. Avouez, cependant, que vous aviez bien oublié le vieux Ruy Gomez et son cor. Les spectateurs du temps avaient fait de même. Dans *N. I. ni*, parodie d'*Hernani* jouée en mars 1830 à la Porte-Saint-Martin, le régisseur s'avançait à la fin du 4e acte au bord de la scène

et, après les trois saluts d'usage, disait au public : « Messieurs, l'Administration vous prie de ne pas quitter vos places. Vous pouvez croire que la pièce est finie ; mais non : il y a encore un dénouement (1). » Cet importun de Ruy Gomez veut-il donc faire recommencer une pièce où l'intérêt est satisfait? Il n'est pas besoin, semble-t-il, d'ajouter une queue lyrique à *la clémence de Charles-Quint*.

C'est ici que le rapprochement de la tragédie classique et du drame romantique peut devenir fructueux pour l'histoire littéraire. Le cinquième acte d'*Hernani* est indispensable à sa date. Imaginez Hugo lisant *Cinna*. La pièce lui paraît manquée. Pourquoi ? — Parce que l'amour, depuis Racine et depuis la critique de Voltaire, quand il a place dans un sujet de théâtre, y doit jouer le premier rôle ou ne point s'y montrer. Faites passer l'amour d'Emilie et de Cinna au premier plan, la clémence d'Auguste au second, vous trouvez Hernani. L'amour n'est qu'un épisode et un ressort dans Cinna, le fond du sujet la clémence d'Auguste. C'est faute grave quant au pathétique de la scène. Un homme plus averti que Corneille, un poète plus ému, aurait fait du fond l'épisode et de l'épisode le fond. A méditer la pièce de son devancier, Victor Hugo s'en est rendu compte. Si, passée au crible de l'esprit racinien, la tragédie de *Pertharite* est devenue *Andromaque*, celle de *Cinna* réfractée par le génie lyrique de Victor Hugo est devenue *Hernani*. Les différences qui séparent les deux pièces viennent, par leur nature même, en confirmer la ressemblance. Inutile, à qui veut apprécier le grand drame romantique, de relire, comme le veut Hugo, « *le Cid*, *Don Sanche*, *Nicomède*, ou plutôt tout Corneille et tout Molière, ces grands et admirables génies » (2). Lisez les quatre premiers actes d'*Hernani*,

(1) Le *Globe* du 15 mars 1830.
(2) Préface d'*Hernani*.

lisez ensuite *Cinna* ; vous aurez lu la même pièce en deux langages différents. Lisez enfin le cinquième acte d'*Hernani*, et vous verrez, à côté des similitudes, les dissemblances de deux génies qui, à deux cents ans de distance, se sont exercés sur une même matière.

JACQUES DUVAL.

Le Jardin

Diffugêre nives, redeunt jam gramina campis,
Arboribusque comæ;
Mutat terra vices, et decrescentia ripas
Flumina prætereunt.

(Q. Horat. Fl., c. vi, l. IV.)

La neige a disparu, l'herbe repousse au champ,
Aux arbres croissent les ombrages;
Le sol change d'aspect, les fleuves s'épanchant
Coulent purs entre leurs rivages.

I

PRINTEMPS

Zefiro torna, e'l bel tempo rimena,
E i fiori e l'erbe, sua dolce famiglia,
E garrir Progne e pianger Filomena;
E primavera candida e vermiglia.
Ridono i prati, e'l ciel si rasserena...

(Petrarca, *Dal Canzoniere.*)

Zéphyr, tu nous rends les beaux jours, sous ton empire
Ta famille renait, herbes et douces fleurs,
L'hirondelle est en voix, le rossignol soupire;
Le candide printemps a vermeilles couleurs.
Les prés brillent, le ciel montre un charmant sourire.

Le dur hiver s'en va, le gai Printemps commence,
De toutes parts circule une douceur immense,
Passés les bruns jours froids, en voici de plus beaux.
On ne pouvait aller au jardin qu'en sabots,

Mais, à présent, parmi les lueurs emperlées,
Je vais revoir enfin se fleurir nos allées,
Nos arbres, reverdis d'un nuage léger,
Se prennent à revivre et les nids à songer ;
Voici, voici l'éveil de toute jeune chose :
La chanson de l'Avril, le souris de la rose !

Je les aime, nos fleurs, toutes nos belles fleurs ;
Les unes, dans l'orgueil des hautaines couleurs,
Dans les pompeux atours dorés des grandes dames,
Passant dans tous les tons, jouant toutes les gammes,
Ont robe de brocart et long manteau de Cour ;
Les autres, pour draper leur taille faite au tour,
Rustiques, dédaignant les riches chamarures,
Ont la simplicité des naïves parures,
Et la jeune fraîcheur des filles de nos champs.

Quand le Renouveau jette en l'air ses premiers chants,
Notre mur étoupé d'herbes et de branchettes,
Creusé, renflé, noirci, pétille de clochettes,
Et les trous du granit rugueux sont étoffés
De fleurs que l'on appelle ici des Carafés,
Exquises de parfum, et tout illuminées
Aux couleurs du soleil, pourpre, vermillonnées.
Nos plates-bandes sont ravissantes à voir
Quand le rose, le bleu commencent à pleuvoir
Parmi le nuancé multiple des verdures.
Tout autour nous avons de gentilles bordures :
Thym, Camomille blanc jaunâtre et qui sent fort,
Et Mères de famille attirant, sans effort,
Sur leur beauté solide un œil de complaisance,
Violettes sachant indiquer leur présence
Par le souffle discret de leurs cœurs embaumés,
Et ces légers cordons retiennent enfermés,
Ainsi que, dans les champs, de rustiques barrières,
Les bouquets lumineux comme sur des verrières :

Là, nous voyons venir, pas à pas, le Printemps,
Nous mesurons sa marche à ces points éclatants
Qui jaillissent, soudain, sur la terre qui prête
A la voix éveilleuse une oreille secrète.
Or c'est plaisir charmant que de voir, chaque jour,
Chacune à son vouloir, à son heure, à son tour,
Une fleur, puis une autre, une jaune, une blanche,
Comme une pluie en soie arrosant mainte branche.
Hier, rien n'était là, mais un pressentiment,
Un gai frisson de vie oscillait, vaguement.
Aujourd'hui tout est vert, et monte à la lumière,
Et la fleur s'est montrée, oh ! la toute première,
Elle est la bienvenue, et nous met en émoi,
C'est comme l'arc-en-ciel, c'est un acte de foi
A la tiède atmosphère, à son léger coup d'aile;
C'est, pour notre jardin, la première hirondelle !

MARIE SUTTIN.

(Extrait des *Poèmes du Charollais.*)

Le Grillon du Foyer

Home, sweet Home !
There is no place like Home !...
(*Popular song.*)
Foyer, doux Foyer !
Rien n'est comparable à toi !...

Le brun grillon fait sonner sa musette
Au fond du foyer,
Comme fait chanter sa vielle doucette
Le ménétrier.

Dès que l'âtre brille et montre sa flamme
Aux yeux éblouis,
Le petit grillon soupire avec âme
Un air du pays.

C'est un air bien tendre, un air d'espérance
Et de souvenir,
Qui dit les beaux jours dans leur transparence
Et leur doux finir.

Un air prophétique, en la cheminée,
Qui proclame haut
L'intime bonheur, la joie émanée
Du bon foyer chaud.

Toutes les douceurs de vivre en famille,
De se serrer près,
Les pétillements de fine ramille,
Les tisons dorés.

Chanteur qui reviens quand part l'hirondelle
Du massif clocher,
La harpe en ta main, troubadour fidèle,
Tu viens t'épancher :

Epancher ton cœur comme sur la route
Des fleurs d'églantier :
Ton âme est musique et se répand toute,
Aimante, au Foyer !

MARIE SUTTIN.

(Extrait des *Poèmes du Charollais*.)

Marine

Pour que ton dur vaisseau brise le flot sonore,
Trop ardent Nicias, tu vas nous fuir encore !
Tu nous laisses déjà, passionné de voir
La haute mer heurtant ses vagues, et le soir
Désert, et l'horizon d'où montent les étoiles.
Que les vents infinis abondent dans tes voiles !
Que, suivant ton vaisseau, les Dieux emplis d'amour
Te gardent les chemins bien-aimés du retour !
Que les enchantements mornes des mers lointaines
Laissent précis en toi le souvenir d'Athènes !
Un soir, lorsque, parlant de toi, nous songerons,
Et que le doux souci volera sur nos fronts,
Et que le vin rira dédaigné dans les vases,
Reviens alors, avec les pourpres et les gazes,
Et l'ivoire, et l'amas des trésors infinis,
— Avec le même cœur, surtout, pour tes amis.

ABEL BONNARD.

Éditeurs italiens du XIXe siècle

Moins célèbres que leurs prédécesseurs du XVIe et du XVIIIe siècle, que les Alde et les Bodoni, ils méritent cependant qu'on les connaisse ; et je regrette que le récent livre de M. Piero Barbèra : *Editeurs et auteurs* (1), ne soit pas ce qu'on pouvait attendre de lui : une étude historique et statistique des grandes maisons italiennes d'édition pendant le siècle passé, de leur production et de leur influence. De pareilles études doivent prendre place aujourd'hui parmi les « sciences auxiliaires de l'histoire littéraire », et point seulement pour l'utilité des bibliophiles : la critique littéraire, qui de moins en moins se contente de rechercher l'action des œuvres les unes sur les autres, mais veut connaître et mesurer le plus exactement possible leur action sur la société, sur l'esprit public, — la critique va prendre, de gré ou de force, l'habitude de feuilleter les comptes des libraires et leurs catalogues, ainsi que les registres des bibliothèques. Elle voudra savoir au juste combien d'éditions on a faites d'un même ouvrage, à quels intervalles, — combien d'exemplaires comportait chaque édition, — quels traités l'éditeur a passés avec des éditeurs étrangers pour des traductions ou adaptations. Ou encore, à un moment donné, et dans un pays donné, quelle sorte d'ouvrages se sont vendus le mieux, quels sujets ont eu la faveur des écrivains,

(1) Piero Barbèra : *Editori et autori*. Studi e passatempi di un libraio. Firenze, G. Barbèra, 1904.

petits et grands. La question : que vaut ce livre ? sera posée, moins par rapport à quelque œuvre type, modèle tyrannique, — ou encore au goût du critique, tyran plus capricieux, que dans ce sens tout différent : en quoi ce livre exprime-t-il les opinions et les tendances de son époque ? ne fait-il que les suivre ? est-il de force à les devancer, à les développer ? Peut-on juger à travers lui de l'état des esprits, etc. ? L'énorme extension, — dont on ne peut prévoir l'arrêt, — du public qui lit, en rendant la littérature de plus en plus sociale, obligera bien la critique à être, plus qu'esthétique, ou psychologique, ou morale : sociale aussi. Or, à plusieurs des questions que la critique est obligée à se poser maintenant, de très exactes réponses, pourvu qu'on sache les interpréter, peuvent être données, non point par les érudits, ni par les moralistes, mais tout simplement par les éditeurs. Les éditeurs savent où va le goût du public : ils n'ont qu'à faire leurs comptes. Les éditeurs intelligents et expérimentés acquièrent pour cela un flair qui les trompe rarement. Les éditeurs audacieux font mieux : ils savent imposer au public, avec un livre nouveau, un goût nouveau. Cela se verra de plus en plus ; — cela s'est déjà vu.

Cela s'est vu précisément en Italie, pendant ce passionné et passionnant *Risorgimento*, alors qu'une foule de sentiments nouveaux ou longtemps endormis : patriotisme, libéralisme, mysticisme religieux, passion antireligieuse, — s'exaltaient et cherchaient à s'exprimer de mille façons et le plus haut possible : une des rares périodes de l'histoire où l'action prépondérante de l'idée sur le fait soit à peu près incontestable. En ce temps-là, des livres valurent vraiment des batailles ; polémistes, romanciers, poètes furent la meilleure armée de l'indépendance nationale. On sait que le rôle de l'intendance, dans une armée, est aussi essentiel, vital, qu'il est peu glorieux : les éditeurs — du moins certains éditeurs — furent les intendants dévoués et

habiles de cette armée-là : il leur revient donc une partie de la gloire de la victoire finale. Qu'on ne dise pas qu'ils ont travaillé pour l'argent ; il suffit qu'ils aient été quelques-uns à qui la pensée n'a pu venir un instant d'éditer une publication où les idées de liberté et de patrie italienne fussent combattues. Parfois même leurs scrupules allaient plus loin. Au gouvernement provisoire toscan de 1848, qui voulait répandre par dizaines de milliers d'exemplaires une brochure de propagande, l'éditeur Gaspard Barbèra déclara que la publication ne lui paraissait pas opportune, et refusa la commande. D'autres, pour faire honneur à leur pays en rivalisant avec les éditeurs de Leipzig, de Paris ou de Londres, s'aventuraient en des publications fastueuses, ou invendables, où ils se ruinaient. Tel fut le cas de Nicolas Bettoni, celui de ces braves gens dont M. P. Barbèra nous entretient le plus longuement.

Ce Bettoni, Vénitien, esprit souple et brillant, fit une fortune rapide, grâce au gouvernement napoléonien, qui le mit à la tête d'une typographie départementale. Qu'est-ce qui n'était pas départemental, officiel, en ce temps ? les Italiens avaient été mis à ce régime tout comme nous, et le supportaient d'ailleurs assez bien. Même, chez eux, la littérature n'en avait pas souffert comme chez nous ; l'activité des écrivains était grande, et les chefs-d'œuvre ne manquaient pas, non plus qu'un nombreux public lettré. Pour avoir publié un Tite-Live et un Alfieri, le directeur de la typographie départementale de Brescia devient, vers 1810, un personnage important, en relations avec des hommes d'Etat comme Melzi et Aldini, avec de grands écrivains comme Cesarotti et Pindemonte, — membre de plusieurs académies, en passe d'être nommé sénateur, si son jeune âge l'eût permis. On lui offre la direction de l'imprimerie royale de Milan, poste insigne. Mais il la refuse : il est plus ambitieux que cela encore ; il a soif d'être indépendant, de pouvoir se livrer aux grandioses

projets qui germent dans son imagination. Il achète au gouvernement la typographie de Brescia, fonde une succursale à Padoue. — Rien ne l'effraye ou le rebute, pourvu qu'il installe des presses et qu'il imprime : un noble Vénitien, préfet d'un des départements de l'Italie du Nord, Alvise Mocenigo, ayant eu l'idée (idée de grand seigneur, plus que de préfet) de fonder une ville en pleine campagne vénète, qu'il appelle « Alviso-polis », — Bettoni aussitôt fait un traité avec lui, et fonde la Typographie Alvisopolitaine, qui plus tard, sortie de ses mains et transportée à Venise, devait fournir une honnête carrière. Quelque temps après, nouvelle succursale à Milan. Il n'est pas jusqu'à Portogruaro, son bourg natal, qu'il ne dote aussi d'une imprimerie, où il édite des livres d'économie rurale. A Milan, qui est vite devenu le siège de son établissement principal, où, vers 1820, il faisait travailler seize presses, chiffre considérable pour le temps, Bettoni publie : la *Bibliothèque historique de tous les temps et de tous les pays*, — la *Bibliothèque classique italienne ancienne et moderne*, — la *Bibliothèque portative latine, italienne et française*, — la *Bibliothèque Universelle, choix de littérature ancienne et moderne*, — enfin la *Bibliothèque encyclopédique italienne*. Remarquons le caractère ample, encyclopédique de ces publications. Elles répondaient aux tendances mégalomanes de l'éditeur, mais elles répondaient aussi au goût du public. On avait un grand désir de s'instruire, — peu d'argent pour acheter beaucoup de livres, et surtout beaucoup de difficultés à les faire venir un à un, de ci et de là : d'où une préférence générale pour les grandes collections, où l'on trouvât réunie toute la production littéraire d'une nation, ou toutes les œuvres d'un même genre écrites dans les langues et dans les temps les plus divers. Bettoni gagna d'abord beaucoup d'argent avec ses collections, bien que plusieurs fussent assez coûteuses. Et quand il entreprit une grande

publication à bon marché, la *Bibliothèque économique* (*Libreria economica*), dont il paraissait un volume par semaine, le succès fut tel que chaque lundi les acheteurs faisaient queue à la porte de l'imprimerie. Ces collections bettoniennes, ainsi que beaucoup d'autres publiées à la même époque, n'étaient ni très bien, ni mal faites non plus; si Bettoni, hâbleur autant que vaniteux, avait tort de prétendre que certaines des siennes fussent sans faute, du moins le choix des œuvres qu'il y introduisait était fait avec intelligence. Ses « Bibliothèques » et toutes celles du même genre ont été d'une utilité inappréciable pour l'éducation du public italien, pendant une période où la diffusion des connaissances historiques et scientifiques était une question de vie ou de mort pour la pauvre Italie, soumise à un étouffement systématique. Encore aujourd'hui, d'ailleurs, la *Bibliothèque économique Sonzogno* à un franc, — la *Bibliothèque nationale Le Monnier* forment le fonds de la culture du public moyen. D'une manière générale, l'histoire littéraire ne tient pas assez compte des publications de ce genre. Elles sont réellement plus importantes parfois que tel livre nouveau dont on parle longuement, alors qu'on ne dit pas un mot de celles-là ; mais c'est celles-là que le grand public lit, c'est d'elles qu'il se nourrit autant souvent que des nouvelles. Cela est certainement vrai de l'Italie pendant la première moitié du XIXe siècle. Qu'on insiste sur l'apparition des *Fiancés de Manzoni*, ou des poésies de Giusti, cela est bien, à condition qu'on présente sur le même plan, comme étant de valeur souvent égale pour l'histoire du mouvement intellectuel, les rééditions de Machiavel ou d'Alfieri, sans oublier les collections d'œuvres étrangères traduites, celles de Schiller ou de Byron, par exemple.

Les services ainsi rendus à son pays, et les gains qu'il en retira, n'évitèrent pas à Bettoni la catastrophe où devaient fatalement l'amener ses fantaisies et sa prodigalité. Ce grand

lanceur d'encyclopédies était un esprit vif et hardi, mais démesuré et fumeux. Avec ses goûts d'artiste et de grand seigneur, passant ses journées à errer en rêvant dans ses terres, ses nuits au théâtre ou au bal, surveillant ses affaires de très haut, il ne travaillait que le matin, au lit : ainsi faisait Monti : mais le lit peut être un endroit propre à l élaboration de beaux poèmes, non point à la gestion d'entreprises commerciales. Avec cela, Bettoni avait des prétentions philosophiques; il avait cherché longtemps, et croyait avoir trouvé une Vérité, clef de tous les problèmes métaphysiques et moraux... Curieux type, où la manie spéculative du XVIIIᵉ siècle se mêle à cette sorte particulière de fébrilité, de déséquilibre dont les secousses de la Révolution et de la période napoléonienne avaient affecté beaucoup d'esprits, — et aussi à la passion patriotique, à l'orgueil, à la mégalomanie nationaliste qui après 1815 anime la jeune Italie, et pousse les Bettoni aux éditions fastueuses, comme les Santarosa et les Mazzini à la conspiration et à la révolte.

Une dette de quatre mille florins, contractée envers la caisse impériale, fut le méprisable obstacle qui fit trébucher le beau et brillant Bettoni, et lui cassa les reins. Comme il arrive, le premier créancier qui criait fit s'ameuter tous les autres; il fallut d'abord prendre un associé, lui céder, dure humiliation, toute l'administration de l'entreprise, se résigner à n'être plus qu'un prête-nom : et, au bout de peu de temps, quitter la place tout à fait et disparaître, en 1832. Il ne fut pas pour cela corrigé : pendant les dix années qu'il vécut encore, son goût pour les folles entreprises augmenta en même temps que sa misère. Il essaya d'abord, à Florence, de lancer un somptueux *Panthéon des Nations*, pour lequel il reçut des subtils Florentins beaucoup de bonnes paroles et pas un appui. Il se rend alors à Paris, où déjà vivaient — mouraient plutôt — tant de ces exilés Italiens, exaltés, et famé-

liques. Là, comme il était arrivé à beaucoup d'entre eux, sa figure sympathique, sa vive intelligence, son assurance lui font tout d'abord de chauds amis. Il connaît La Fayette, Chateaubriand. La confiance lui revient : ou plutôt, il semble qu'elle ne l'ait jamais quitté, et que jusqu'à son dernier soupir il soit resté l'inventeur illuminé, l'éditeur visionnaire. Il veut lancer de nouveau son *Panthéon des Nations*, et avec cela un *Cours d'études pour la jeunesse française*, un *Panorama monumental de Paris,* une *Iconographie des Français illustres* ; il imagine, pour attirer les souscripteurs, un système de primes, — qui lui vaut un article du *Constitutionnel* où il est traité d'escroc, article peut-être inspiré par un collègue malveillant, car un instant, d'autres que lui avaient pu croire qu'il allait réussir... Et voici la dernière dégringolade : les souscripteurs qui font défaut, les collaborateurs qui manquent de parole, les créanciers qui poursuivent, — et Clichy, — et la misère, et la maladie, et la mort (1842).

M. P. Barbèra nous présente encore un éditeur florentin, David Passigli, fort différent du remuant Bettoni, — consciencieux, minutieux, économe : mais aussi amoureux que lui de son art, et désireux de faire honneur à son pays. Celui-ci ne cherchait pas le grandiose, mais l'élégant : son goût pour les fins caractères, pour les culs-de-lampe et les encadrements fut une des raisons qui l'empêchèrent de faire une grosse fortune : du moins, certaines publications de Passigli sont les plus soignées et les plus belles qu'on ait faites en Italie de son temps. On l'appela un jour : « le régénérateur de la typographie italienne ». Il est vrai que depuis le siècle passé elle était, en tant que métier d'art, fort déchue, et Passigli, petit juif de Florence, appliqué et discret, travailla de tout son cœur à lui rendre cette dignité.

M. P. Barbèra nous parle enfin de son père. Ce qu'il dit n'ajoute rien — du moins rien qui nous intéresse ici —

à ce que nous apprennent sur Gaspard Barbèra ses « Mémoires » publiés il y a quelques années. Mais les *Mémoires d'un éditeur* sont un livre tout à fait curieux, un de ceux qu'il faudra toujours lire, chaque fois qu'on voudra faire la psychologie du peuple italien pendant sa résurrection. Assurément, pour la pensée et pour la forme, ces mémoires de Barbèra ne sont pas à comparer avec d'autres écrits du même genre qui nous ont été laissés par des hommes distingués de cette époque, par exemple avec les « Souvenirs » de Massimo d'Azeglio, dont Barbèra fut l'éditeur. Mais comme document, ils ont une valeur égale, peut-être plus grande, puisqu'ils nous font connaître une personnalité moins exceptionnelle, plus semblable à une certaine moyenne. Or, sans cette moyenne-là, qu'auraient fait les brillants premiers rôles, comme d'Azeglio? Ceux auxquels l'Italie doit d'avoir pu donner autre chose que de beaux cris de désespoir et de beaux élans, grâce auxquels l'Italie nouvelle, malgré ses aventures, malgré les erreurs des politiciens et les crimes des agioteurs, s'est constituée solide, au fond, et définitive, — ce sont justement les Italiens de la trempe de Gaspard Barbèra ; travailleurs acharnés, assez avides de faire fortune, hommes d'affaires avisés, — point romantiques, point mystiques, point artistes, — esprits droits, honnêtes sans phrases, dévoués à leur patrie avec une ferveur sérieuse et tranquille, inébranlablement convaincus qu'un homme libre, instruit et probe, réalise l'idéal humain. Il est assez intéressant de voir pourquoi le jeune Piémontais Barbèra, vers 1840, de commis dans un magasin de drap se fait commis de librairie, et devient éditeur : il nous offre un clair symptôme de l'espèce de sens patriotique qui s'était alors développé dans l'élite de la nation, et la conduisait au salut : il est à ce moment-là, et malgré ses tendances très pratiques, agacé par ce qu'il y a de terre-à-terre, d'égoïste dans un métier purement mercantile ; — il sent très fort, quoique

confusément, l'importance exceptionnelle de l'activité intellectuelle, de la production littéraire dans ce moment ; ce milieu des gens de lettres, des publicistes, qu'il ne connaît pas, l'attire ; il a envie de vivre, en quelque façon, de leur vie, voulant se rendre utile à son pays, et comprenant que c'est la meilleure façon : toutefois, s'il avait eu l'éducation qui lui permît de prendre le métier d'écrivain, il eût été probablement frappé de ce que ce métier, par certain côté, a de factice et de vain : voilà comment il paraît satisfaire pleinement ses goûts et ses aspirations, quand il choisit le métier d'imprimer et de lancer des livres.

Il fit ce métier avec prudence toujours, avec désintéressement et courage quand il le fallait, ainsi que le prouve, entre quelques autres, l'anecdote citée plus haut. Il semble qu'il ait su très bien combiner son patriotisme et son intérêt personnel : je ne vois pas pourquoi ceci ne serait pas entièrement un éloge. Il acquit avec cela, pendant près de quarante années d'exercice, une fine expérience. Le bilan de ses succès et de ses insuccès, fidèlement relevé par lui-même, est très instructif. Un de ses premiers grands succès, qui lui donna la réputation d'éditeur libéral et patriote, fut, en 1858, une réédition de l'*Histoire du Concile de Trente*, de Sarpi (1re édition, 1619). Il nous avoue qu'il fut le premier surpris, en voyant son édition s'épuiser en une année. Cet ouvrage avait été mis à l'index deux siècles auparavant, et y était encore : cela suffisait, paraît-il, pour lui assurer la popularité. Vieilles armes qu'on eût cru rouillées, mais qui, à peine exhumées, se trouvaient fourbies en un tour de main, et servaient à merveille, comme des neuves. Elles servaient si bien, que la Cour de Rome s'émut de la réapparition de l'*Histoire de Sarpi*, et que, sur une plainte de l'archevêque de Florence, Barbèra fut poursuivi, pour infraction à la loi qui soumettait au visa préalable de l'archevêque toutes les œuvres traitant de religion. Le tribunal, par un *distinguo* qui réjouit fort

toute la partie libérale de la population, déclara que le livre de Sarpi traitait, non point de religion, mais d'histoire, et Barbèra fut acquitté.

Ce ne fut pas son seul démêlé avec la police. Même sous le débonnaire gouvernement toscan, le métier d'éditeur n'était pas toujours paisible. Il n'est pas question de ces imprimeurs clandestins qui semaient dans le pays les brochures ou les feuilles volantes, porteuses des cinglants poèmes de Giusti, des entraînantes chansons de Dell'Ongaro, ou d'autres factums plus incendiaires encore. Même des éditeurs circonspects, posés, comme Barbèra, dont les presses ne produisaient guère que des ouvrages très sérieux, d'économie politique, d'histoire ou de littérature classiques, ceux-là même étaient souvent obligés de ruser avec une censure attentive; et encore, le visa de la censure obtenu, ils pouvaient craindre, l'ouvrage une fois imprimé, tiré et prêt à être mis en vente, des saisies fort préjudiciables à leurs intérêts pécuniaires.

En avril 1859, au moment où tous les patriotes de la péninsule s'agitaient, dans la fièvre d'un espoir prochain, et où les gouvernements, très inquiets, redoublaient leurs sévérités, les libéraux toscans, à la tête desquels était Ricasoli, résolurent de lancer un opuscule, *Toscane et Autriche*, qui devait être le signal de la bataille imminente. Barbèra se chargea de l'imprimer, ce qu'il fit, nous raconte-t-il, avec la plus grande célérité, afin qu'on eût le temps de le répandre au moins dans Florence, avant que la police pût le séquestrer. Précautions inutiles. Le gouvernement avait trop peur pour ne pas veiller de très près. Avec cela, Ricasoli et ses amis étaient tellement impatients, énervés, qu'ils ne purent tenir le secret.

Le Grand-Duc, averti, s'affola : il se sentait menacé de ce manifeste comme d'un coup mortel. Coûte que coûte, il fallait l'empêcher de paraître. Heureux temps, où la liberté de la presse n'avait pas enlevé à la parole imprimée

le meilleur de sa force, — où chaque mot du moindre libelle politique avait la saveur puissante du fruit défendu ! — L'imprimerie Barbèra fut envahie de nuit par la police, qui fourragea dans les casses et dans les formes avec sa maladresse habituelle. Le lendemain, toute la ville s'indignait; une protestation écrite se couvrait des signatures les plus autorisées ; l'éditeur se voyait donner les palmes du martyre... Cependant, il recomposait secrètement son livre, qui reparaissait, incoercible, au bout de cinq jours (quand les éditeurs veulent bien se presser !...) ; et d'ailleurs, dans la semaine, le gouvernement grand-ducal était par terre.

JULIEN LUCHAIRE.

L'Administrateur-Gérant : E. FROMANTIN.

Poitiers. — Société Française d'Imprimerie et de Librairie.

TROISIÈME ANNÉE N° 8 25 Août 1904

La

Revue Latine

DIRECTEUR : Emile FAGUET

Les Amants de Venise (1)

On les appelle « les Amants de Venise » parce qu'ils ont été amants un peu partout, excepté à Venise ; mais il n'importe.

M. Decori, dûment autorisé par M. Aucante, qui avait l'autorisation de George Sand elle-même, vient de publier leur *Correspondance* intégrale, c'est-à-dire tout ce qui reste de leur correspondance, car il y a eu évidemment des lettres détruites dans le temps même où elles ont été reçues, ou depuis.

Cette correspondance avait été montrée à tant de gens, extraite par tant de personnes et largement citée par tant d'auteurs qu'elle ne nous apprend pas infiniment de choses nouvelles. D'autre part, même sur l'épisode de 1834 on ne saura la vérité avec la dernière précision que quand les lettres de George Sand à M. Pagello, lettres qui sont, paraît-il, au nombre d'une cinquantaine, auront été mises au jour, ce qui, à vrai dire, est, si j'en crois ce qu'on m'en rapporte, assez difficile.

(1) *Correspondance de George Sand et d'Alfred de Musset, publiée intégralement et pour la première fois d'après les documents originaux*, par M. Félix Decori (Bruxelles, chez Deman).

Cependant, la publication de la correspondance de Musset et George Sand : 1° précise déjà certains points, un surtout auquel il semble bien que George Sand tenait énormément et attribuait une importance immense ; 2° permet de mesurer l'exactitude du roman *Elle et Lui* par George Sand et du roman *Lui et Elle* par Paul de Musset.

A ces deux titres, et ajoutez-y le très grand intérêt artistique, il doit en être tenu compte pour l'histoire littéraire, et elle mérite de retenir un moment notre attention.

Puisque cette correspondance précise l'histoire des relations d'Alfred de Musset et de George Sand, d'abord je raconterai ces relations d'après ce document en démêlant de mon mieux les points obscurs.

Et, aussi, puisque cette correspondance est comme le contrôle de *Elle et Lui* et de *Lui et Elle*, je la rapprocherai de *Elle et Lui* et de *Lui et Elle* — et de quelques autres écrits — et je tirerai les conclusions qui me paraîtront sortir de ce rapprochement.

I

George Sand et Alfred de Musset se connurent au printemps de 1833.

George Sand à cette époque n'avait eu, ce semble, pour amants, que Jules Sandeau et, très courtement, Mérimée ; Musset n'avait eu que des amours de soupers et de mascarades. Elle avait vingt-neuf ans ; il en avait vingt-trois. Elle avait publié *Indiana* et *Valentine*. Elle travaillait à *Lélia*. Elle était déjà en pleine célébrité. Musset avait publié toutes ses *premières poésies* y compris *Namouna*. Il travaillait à *Rolla*. Il était déjà en pleine gloire. — Ils crurent d'abord *l'un et l'autre*, n'avoir l'un pour l'autre qu'une simple amitié littéraire. Ils se communiquaient leurs travaux. Lisant *Indiana*, Musset envoyait à George Sand des vers inspirés par cette lecture ; il lui communiquait un

fragment de *Rolla;* elle lui faisait passer un fragment (ou une première rédaction) de *Lélia.* — Sur la lecture de ce roman, Musset, non sans raison, s'exaltait et s'avisait très bien que c'était la première œuvre où George Sand eût mis du génie. Il le lui disait, un peu brutalement : « Il y a dans *Lélia* des vingtaines de pages qui vont droit au cœur, franchement, vigoureusement, tout aussi belles que celles de René et de Lara. *Vous voilà George Sand*; *autrement vous eussiez été madame une telle faisant des livres. Voilà un insolent compliment.* Je ne saurais en faire d'autres. Le public vous les fera... »

L'amour vint. Musset fut amoureux le premier, très évidemment. On n'a pas les lettres de George Sand à Musset en 1833 ; mais celles de Musset prouvent sans contestation que Musset fut amoureux le premier, qu'il hésita à le déclarer, qu'il le déclara en rougissant, qu'il fut pendant quelque temps éconduit, qu'il s'en désespéra...

Et puis la correspondance cesse. Depuis juillet (probablement) 1833 jusqu'à mars 1834, nous n'avons ni un billet de George Sand ni un billet de Musset. Les amours de Paris, les amours de Fontainebleau si copieusement et minutieusement décrits dans *Elle et Lui* et dans *Lui et Elle,* ne peuvent pas être contrôlés par la *Correspondance.* Cette lacune est désespérante.

On peut supposer que George Sand et Musset devinrent amants vers juillet 1833, puis passèrent un mois (au plus) à Fontainebleau, ou, pour être plus exact, à Franchart. C'est ce lieu que Musset rappelle plus tard dans une lettre à George Sand.

Quel mois ? Septembre probablement ; car dans *Lui et Elle* Paul de Musset qui, sur une question de dates, n'a aucune raison d'altérer la vérité, dit qu'ils furent ramenés à Paris par les premiers froids.

Comment devinrent-ils amants ? A en croire George Sand, ce fut de la part de Musset jeunesse et désir, de la part de

George Sand faiblesse et bonté. « Sans ta jeunesse et la faiblesse que tes larmes m'ont causée, un matin, nous serions restés frère et sœur. »

Il est possible. Cependant, ni la jeunesse ni les larmes d'un homme n'attendrissent une femme qui n'aime pas. Enfin il est possible. J'aimerais même mieux que George Sand fût devenue la maîtresse de Musset parce qu'elle l'aimait; mais il ne s'agit pas de ce que j'aime mieux. Soyons historien.

De quelle nature furent les relations amoureuses de Musset et de George Sand ? Naturellement on n'en sait trop rien. Cependant il semble que George Sand, malgré son éternel besoin d'amour, ait été assez froide de tempérament, ce qui n'est pas du tout incompatible. Comme on demandait à Sainte-Beuve, je crois, son opinion sur Mme Louise Collet, il répondit, feignant de croire que ce ne pouvait pas être sur le talent littéraire de Mme Collet qu'on interrogeât quelqu'un : « Mme Collet ? Mon Dieu ! C'est une mauvaise affaire. » Il semble, et rappelez-vous un mot de Mérimée qui court le monde, qu'on en aurait pu dire autant de George Sand. Mais du reste on sent bien qu'il n'y a pas de vérité précise sur ce point, une femme n'étant pas avec l'un ce qu'elle est avec l'autre; et c'est précisément de quoi Musset se douta vers le milieu de 1834. En tout cas Musset lui a reproché de n'être pas la maîtresse qu'il avait rêvée. George Sand écrit dans sa lettre du 15-17 avril 1834 : «... Tu as raison, notre embrassement était un inceste ; mais nous ne le savions pas. Nous nous jetions innocemment et sincèrement dans les bras l'un de l'autre. Eh bien, avons-nous un seul souvenir de ces étreintes qui ne soit chaste et saint ? Tu m'as reproché dans un jour de fièvre et de délire de n'avoir jamais su te donner les plaisirs de l'amour. J'en ai pleuré alors, et maintenant je suis bien aise qu'il y ait quelque chose de vrai dans ce reproche. Je suis bien aise que ces plaisirs

aient été plus austères, plus voilés que ceux que tu retrouveras ailleurs; *au moins* [Ah! quel mot bien féminin!] *tu ne te souviendras pas de moi dans les bras des autres femmes*. Mais quand tu seras seul, quand tu auras besoin de prier et de pleurer, tu penseras à ton George, à ton vrai camarade, à ton infirmière, à ton ami, à quelque chose de mieux que tout cela. Car le sentiment qui nous unit s'est formé de tant de choses qu'il ne peut se comparer à aucun autre. Le monde n'y comprendra jamais rien.»

Elle a tort. Il n'y a rien qui se comprenne plus facilement que ce qu'elle dit là. C'était une très bonne femme, toujours altérée d'amour, du reste, et qui savait peu donner la volupté et qui donnait du bonheur à qui n'était pas détraqué. Ce n'est pas très difficile à comprendre.

Quoi qu'il en soit, ils vécurent ainsi, avec des alternatives d'enivrement et de querelles, comme tous les amants, en somme persuadés qu'ils pourraient faire un long voyage ensemble, ce qui prouve qu'ils avaient des illusions l'un sur l'autre — et ceci même prouve qu'ils s'aimaient, — jusqu'aux derniers mois de 1833.

Ils partirent en novembre, sur cette idée naïve qu'il n'y a pas d'hiver en Italie.

Est-il vrai, comme le dit Paul de Musset (non dans *Lui et Elle* mais dans la *Biographie* d'Alfred), que George Sand demanda à Mme de Musset la permission d'emmener son fils en lui jurant qu'elle aurait pour ce jeune homme une affection, des soins maternels? Il serait intéressant de le savoir. J'ai tendance à n'en rien croire; mais il serait intéressant de le savoir, parce que, si cela était vrai, cela augmenterait les responsabilités que George Sand encourut plus tard. Mais enfin on n'en sait rien. Paul de Musset est très suspect et il n'y a dans la *Correspondance* aucune allusion à ce fait. On y voit seulement que Mme de Musset connaissait George Sand de vue.

Il est regrettable que George Sand ait supprimé toute

lettre d'elle antérieure à Venise. M. Decori dit un peu naïvement : « La première lettre de George Sand [qui ait été conservée] est datée de Venise. Aucune de celles qu'elle a pu écrire précédemment ne m'a été remise. Aucune n'avait été copiée ni même vue par M. Aucante. George Sand tenait surtout à se justifier d'avoir été la maîtresse de Pagello alors qu'elle aurait été encore celle de Musset. C'est pourquoi elle a dû regarder comme étant sans intérêt les réponses qu'elle a pu faire à ce dernier dans les débuts de leur liaison. »

Eh bien! si elle a cru sans intérêt les lettres d'elle se rapportant ou pouvant se rapporter aux premières approches et aux amours de Paris en 1833 et aux amours de Fontainebleau et aux préparatifs du voyage en Italie, elle a eu tort ; et si elle a cru qu'il n'intéressait pas sa justification que la postérité eût, non seulement ses lettres à partir de Venise, mais toutes celles qu'elle a dû écrire à Musset depuis juin 1833, elle est niaise. N'a-t-elle pas songé qu'étant en présence de cette lacune, de cette suppression, nous pourrions la soupçonner de n'avoir pas voulu nous livrer des lettres contredisant *Elle et Lui* et le beau rôle qu'elle s'y donne ? Cette suppression est stupide. Mais il faut bien nous y résigner.

Donc George Sand et Alfred de Musset partent pour l'Italie en novembre 1833. Le voyage est égayé un instant par la rencontre de Stendhal, qui se rend lui-même en Italie et qui fait mille folies divertissantes. De décembre, janvier, février, point de lettres ni de Musset ni de George Sand, ce qui se comprend. Ici il n'y a pas suppression. Ils vivaient tout à fait ensemble ; ils ne s'écrivaient pas. Paul de Musset, dans sa biographie d'Alfred, parle de quelques lettres, très rares, écrites par Musset à sa famille, de Gênes, de Florence, de Bologne, de Ferrare et de Venise, et dont il semble indiquer qu'elles ne contenaient pas un mot relatif à George Sand. La correspondance de Musset

avec sa famille cessa, dit Paul de Musset, au milieu de février. Cette interruption dura jusqu'au commencement d'avril ou jusqu'à la fin de mars (« six semaines », dit Paul de Musset). C'est précisément à cette fin de mars que recommence ce que nous avons de la Correspondance de Musset et de George Sand.

Donc, sur la vie des deux amants en décembre 1833, janvier, février, mars 1834, aucun document écrit. Rien, si ce n'est *Elle et Lui* et *Lui et Elle*, c'est-à-dire des souvenirs écrits trente ans plus tard et de part et d'autre si intéressés qu'ils n'ont pas une réelle valeur historique.

Que se passa-t-il ? D'après les allusions contenues dans les lettres postérieures, voici ce qu'on peut conjecturer.

Musset était absolument insupportable. Il était névropathe, capricieux, désordonné, débraillé, toujours sorti, bohême incorrigible. Il faisait des infidélités à sa maîtresse, dont l'amour calme et peut-être un peu réservé n'était pas de son goût. Un homme enfin tout enivré de son voyage en Italie ; mais désespéré de ne pas le faire seul.

Les relations entre eux cessèrent. George Sand cessa d'être la maîtresse de Musset. Cela est certain. Dix passages des lettres de George Sand, non contredits par Musset, le prouvent absolument.

Mais *quand* les relations cessèrent-elles ? Il est important, si l'on veut, de le savoir, parce qu'il paraît que *l'infidélité après rupture*, si l'on peut s'exprimer ainsi, est plus ou moins grave, selon que les amants ont rompu depuis un temps plus ou moins long. On voudrait donc que la rupture entre George Sand et Musset ait eu lieu dès Gênes, ou à Bologne, ou à Ferrare. Il est certain, d'après la *Correspondance*, qu'elle eut lieu à Venise, c'est-à-dire très peu avant l'intervention du docteur Pagello dans le dialogue.

Voici le rapport de George Sand elle-même sur les faits. Lettre de 1834, sans date : «... Mon enfant, moi, je ne veux pas récriminer ; mais il faut bien que tu t'en souviennes,

toi qui oublies si aisément les faits, je ne veux pas dire tes torts. Jamais je ne t'ai dit seulement ce mot-là ; jamais je ne me suis plaint (*sic*, à moins qu'il n'y ait une faute typographique) d'avoir été enlevée à mes enfants, à mes amis, à mon travail, à mes affections, et à mes devoirs, pour être conduite à trois cents lieues et abandonnée avec des paroles offensantes et si navrantes, sans aucun autre motif qu'une fièvre tierce, des yeux abattus (*sic*) et la tristesse profonde où me jetait ton indifférence. Je ne me suis jamais plainte [cette fois *plainte*, correctement], je t'ai caché mes larmes, et ce mot affreux a été prononcé certain soir que je n'oublierai jamais, *au Palais Danieli* : « George, je m'étais trompé ; je t'en demande pardon ; mais je ne t'aime pas. » Si je n'eusse été malade, si on n'eût dû me saigner le lendemain, je serais partie. Mais tu n'avais pas d'argent, je ne savais pas si tu voudrais en accepter de moi, et je ne voulais pas, je ne pouvais pas te laisser seul, en pays étranger, sans entendre la langue, et sans un sou. *La porte de nos chambres fut fermée entre nous*, et nous avons essayé là [*à Venise, au palais Danieli*] de reprendre notre vie de bons camarades comme autrefois ici. Mais cela n'était plus possible. Tu t'ennuyais. Je ne sais ce que tu devenais le soir, et un jour tu me dis que tu craignais... [quatre mots sur lesquels on a tiré un trait de plume. N'importe qui les rétablira le plus facilement du monde.] Nous étions tristes. Je te disais : partons, je te reconduirai jusqu'à Marseille, et tu répondais : « oui, c'est le mieux, mais je voudrais travailler un peu ici, puisque nous y sommes ». Pierre venait me voir et me soignait ; tu ne pensais guère à être jaloux, et certes je ne pensais guère à l'aimer. Mais quand je l'aurais aimé dès ce moment-là, quand j'aurais été à lui dès lors, veux-tu me dire quels comptes j'avais à te rendre, à toi qui m'appelais l'ennui personnifié, la rêveuse, la bête, la religieuse, que sais-je ? Tu m'avais blessée et offensée, et je te l'avais dit aussi :

Nous ne nous aimons plus ; nous ne nous sommes pas aimés...»

Voilà le document le plus précis sur les amours d'Italie. Il est résumé par un mot qui précède les lignes que je viens de citer : « De quel droit m'interroges-tu sur Venise ? Est-ce que j'étais à toi, à Venise ? »

Ce document donne une suffisante clarté sur *toute* la période italienne des amours de George Sand et de Musset. Musset était tout ce que j'ai dit ; il était insupportable ; il était énervant ; il empêchait George Sand de travailler, ce que George Sand ne dit pas, mais ce que l'on peut assurer, pour peu qu'on la connaisse, et tout homme qui ne laissait pas George Sand produire ses huit heures de travail par jour l'exaspérait ; et enfin il l'insultait.

On peut conjecturer qu'il lui faisait les scènes de jalousie qu'elle aurait pu lui faire ; car il y a dans *Lui et Elle* des histoires d'infidélités *de George Sand*, infidélités qui auraient eu lieu *à Florence*, et c'est là, très probablement, un écho des conversations entre Alfred de Musset et son frère.

Toujours est-il qu'il y avait eu beaucoup de scènes, qu'une dernière, décisive, eut lieu, dans laquelle les mots irréparables furent prononcés : « Je ne t'aime plus. — Et moi je ne t'ai jamais aimé. »

Mais surtout ce document est d'une importance considérable, relativement à la date. A quelle date eut lieu la rupture ? *Au palais Danieli*, c'est-à-dire *à Venise*, vers le milieu de février 1834, George Sand connaissant déjà le Dr Pagello. Et il ne s'agit pas ici de lointains souvenirs, de souvenirs de trente ans. La lettre de George Sand contenant ces renseignements est de la même année, 1834.

Voilà donc Alfred de Musset et George Sand sur le pied de simples amis. George Sand est malade, Musset se promène et boude, le Dr Pagello soigne George Sand.

Là-dessus, c'est Alfred de Musset qui tombe malade

d'une fièvre cérébrale, et George Sand et Pagello le soignent, et George Sand et Pagello deviennent amants.

Quand ? Ici George Sand est moins nette. Elle tient à ce qu'il soit bien entendu qu'elle n'a pas été la maîtresse de Pagello aussitôt qu'elle l'a connu, parce qu'elle l'a connu dès le début de sa maladie à elle, et qu'à ce moment elle n'avait pas rompu avec Alfred de Musset ; elle y tient, et nous avons toutes les raisons du monde de la croire : « *Ce n'est pas du premier jour que j'ai aimé Pierre...* » Mais elle reconnaît qu'elle a dit à Alfred de Musset, à Venise, « qu'elle l'aimait peut-être, que c'était son secret, et que n'étant plus à Alfred, elle pouvait être à Pagello sans rendre compte de rien à Alfred. » Elle ajoute : « Je ne t'ai pas permis à Venise de me demander le moindre détail, si nous nous étions embrassés tel jour sur l'œil ou sur le front, et je te défends d'entrer dans une phase de ma vie où j'avais le droit de reprendre les voiles de la pudeur vis-à-vis de toi... Tu ne dois pas m'arracher ces voiles dont j'ai vis-à-vis de Pierre et vis-à-vis de moi-même le devoir de rester enveloppée. »

On peut conclure de ces lignes, sans les solliciter le moins du monde, que George Sand est devenue la maîtresse de Pagello pendant la maladie de Musset, soit vers la fin de février ; que Musset, aussitôt qu'il a été en convalescence, a interrogé George Sand là-dessus ; lui a fait des scènes, comme il était bien naturel ; en a reçu cette réponse : « Puisque nous ne sommes plus rien l'un à l'autre ! » et qu'il a dû s'en contenter, et qu'il n'a pas été content, et qu'il est devenu un embarras.

Arrêtons-nous un instant ici. Il n'y a pas eu *partage*. George Sand n'a jamais été la maîtresse de Pagello tant qu'elle était celle de Musset, comme plus tard elle ne fut jamais la maîtresse de Musset tant qu'elle resta celle de Pagello. Elle tient à ce que cela soit constaté, et elle a certainement raison. Mais il faut qu'il soit entendu aussi

qu'elle a donné Pagello pour successeur à Musset très promptement. Elle n'a pas donné peut-être une longueur suffisante, ou convenable, à l'interrègne. La majeure de son raisonnement est celle-ci : « Le devoir d'une femme est de n'avoir qu'un amant à la fois », et le raisonnement est celui-ci : « Je n'ai pas eu deux amants à la fois ; donc j'ai fait mon devoir. » — Oui, à peu près ; mais encore, un peu plus de temps accordé au veuvage eût été dans le bon air des choses.

De plus, George Sand oublie une règle assez importante du devoir en ces sortes d'affaires, si ces sortes d'affaires ont des devoirs. Quand on fait une sottise il faut en supporter les conséquences jusqu'aux limites naturelles et rationnelles de cette sottise. On emmène une femme en voyage. On n'est pas forcé pour cela de la garder toute sa vie ; mais il est comme entendu, de contrat tacite, qu'on ne l'abandonnera pas avant de l'avoir ramenée où on l'a prise et qu'on la protégera loyalement, fût-elle intolérable, pendant tout ce temps-là. Il y avait contrat de fidélité et d'appui réciproque pour tout le voyage d'Italie entre George Sand et Musset. De ce que Musset l'avait certainement violé, ce n'était pas une raison pour que George Sand le déchirât. Il est certain que George Sand a manqué dans ces circonstances d'une certaine grandeur d'âme. Elle a bien soigné Musset, matériellement, sans doute ; mais il n'eût pas été de trop qu'elle le soignât un peu moralement. Ce n'est pas absolument ce qu'elle a fait. Il faut croire que ce Pagello était bien séduisant.

Une fois Musset en convalescence, il devint embarrassant, comme j'ai dit, et l'on s'attacha à lui persuader que l'air de France lui ferait du bien. C'était très vrai, du reste. Il n'y avait qu'une chose à faire pour lui, c'était de le ramener en France. Mais je dis : le *ramener* et non pas le *renvoyer*. Le renvoyer était dangereux. Il était très faible de corps et d'esprit, et les voyages à cette époque étaient

extrêmement longs, pénibles et non sans péril. Ici encore, le devoir de George Sand était très net. Elle devait ramener « son pauvre enfant », comme elle dit (et c'est dans ces circonstances que le terme était très juste) à Paris ou au moins en France, à sa mère ou à son frère ; ou s'arranger, écrire à son frère de venir le chercher à mi-chemin, enfin ne pas le renvoyer seul. Cela, étant donné l'état physique et moral d'Alfred de Musset, était tout simplement cruel. Eh bien ! rien. On ne voit pas qu'elle ait même écrit un mot à M[me] de Musset ou à Paul de Musset ; ou plutôt l'on voit suffisamment qu'elle ne l'a pas fait. Elle a eu, à cet égard, quelque pudeur ? Soit. Eh bien, alors, elle devait le ramener.

Cela est si vrai, que *six semaines avant* elle y a parfaitement songé et l'a proposé à Musset. Entre sa maladie à elle et celle de Musset, ou pendant, même, sa maladie à elle, elle disait à Musset, comme elle le déclare elle-même dans la lettre que j'ai citée : « Partons, je te reconduirai jusqu'à Marseille. » Mais c'était six semaines avant. A la date où nous sommes, fin mars, les choses ont changé, évidemment parce que Pagello a passé par là. On ne songe plus qu'à renvoyer Musset à ses chères études. George Sand, fin mars, n'a évidemment pas pensé à autre chose. Ce Pagello devait être bien séduisant.

George Sand, outre les choses que j'ai dites à propos de son passage trop rapide de Musset à Pagello, a oublié ici une chose importante, qui est celle, du reste, que les femmes oublient le plus volontiers ; elle a oublié son âge. Elle avait trente ans, et Musset vingt-trois. Dans ces conditions, c'est la femme qui est l'homme. Elle était « forte comme un cheval », et Musset, toujours délicat, venait d'être terriblement malade. Dans ces conditions, c'est la femme qui est l'homme. George Sand, comme nous le sommes tous quand il s'agit de ne pas reconnaître nos torts, est admirable lorsqu'elle dit : « Jamais je ne me suis plainte d'avoir été enlevée à mes enfants, à mon travail, à mes amis, et à

mes affections et à mes devoirs pour être conduite à trois cents lieues... » En vérité cette femme de trente ans qui se plaint d'avoir été enlevée par un jeune homme de vingt-deux est divertissante. C'est, parbleu ! bien George Sand qui avait enlevé Musset. Allons! Mettons qu'ils se sont enlevés l'un l'autre. Mais, étant donnés son âge et celui de Musset, son état de santé et celui de Musset, elle devait le ramener, et il était cruel de le renvoyer seul, quels que fussent ses torts.

L'argent manquait ? Non pas, puisqu'elle l'a renvoyé accompagné d'un domestique. Il ne lui en eût pas plus coûté (Musset n'avait « pas un sou ») de revenir avec lui.

Elle voulait rester pour travailler ? Il y a un peu de cela, il faut le dire, pour être juste. Elle avait, en train, un tas de très bons travaux pour lesquels l'Italie lui était nécessaire. Mais cette considération ne devait pas l'emporter sur le devoir qui était évident, et elle n'a pas dû, en vérité, peser beaucoup. Ah ! que Pagello était séduisant !

Toujours est-il qu'ils persuadèrent à Musset qu'il était utile et qu'il était *beau* qu'il s'en allât. Ces âmes de poètes ne sont pas faites absolument comme les autres, et puis Musset était affaibli par sa maladie récente. On lui souffla son rôle, qu'il trouva sublime. Unir lui-même et bénir les nouveaux amants, trouver George Sand angélique et Pagello charmant, leur dire : « Vous êtes digne d'elle, elle est digne de vous », et s'en aller en emportant leur souvenir dans son cœur épuré.

C'était très habile ; car cela avait grand air et cela sauvait son amour-propre, et de ces deux suggestions la première était pour le poète et la seconde pour l'homme qui ressemblait à tous les hommes.

Il passa, paraît-il, une semaine, quelques jours au moins dans ces sentiments, qu'on entretint avec soin et, mon Dieu ! non, peut-être, sans les partager un peu, et il partit.

Il est certain qu'il fut d'abord presque gai. Cela se com-

prend très bien. Le voyage, le mouvement, un pays nouveau — chose très importante : il ne passa point par le même chemin par où il était venu ; si cela a été calculé, le calcul était bon, je veux dire juste et aussi charitable, — la sensation plus ou moins consciente, aussi, « d'être débarrassé de tout cela », de revenir à son pays et à ses amis, et de sortir d'un rêve qui, par sa faute, mais enfin il en était ainsi, avait souvent été un cauchemar ; le fait d'être seul à faire encore un peu ce voyage d'Italie dont il avait rêvé et qu'il avait eu la sottise de faire à deux : tout cela produisit tout au moins en lui un état d'allègement. »

Il demande pardon à George Sand, en quoi, du reste, tout compte fait, il a raison ; il lui dit qu'il l'aime encore et d'amour, mais qu'il est « tranquille », et il répète deux fois qu'il est tranquille : il bénit encore Pagello (« Ah ! le brave jeune homme ! »), et, après tout, il a raison, car Pagello l'a bien soigné ; et il court allègrement dans les rues de Genève achetant un joli gilet et un beau livre. (Il y a bien, je crois, un peu de bravade dans tout cela ; mais il n'y faudrait pas voir que cela. Ce serait bravade si la lettre ne contenait que de la gaîté ; mais comme il y a aussi tout autre chose, toute la lettre est à considérer comme suffisamment sincère.)

Et puis les Alpes l'ont rasséréné : « C'était la première fois que les spectres éternels des Alpes se levaient devant moi dans leur force et dans leur calme. J'étais seul dans le cabriolet ; je ne sais comment rendre ce que j'ai éprouvé. » (Comparez au *Souvenir des Alpes* : « Fatigué, brisé, vaincu par l'ennui... »)

Cet état d'âme ne dura pas. Au fond il était volontaire, partant factice. Dès que Musset fut à Paris il retomba dans une tristesse profonde et dans un état maladif très grave. La *Biographie* d'Alfred de Musset est en partie absolument *contredite*, en partie *vérifiée* par les lettres d'Alfred de Musset. Paul de Musset nous montre son frère s'imposant une claustration absolue, restant toute la journée dans sa

chambre et n'en sortant que le soir pour jouer aux échecs en famille. Or, dès sa lettre du 19 avril, c'est-à-dire huit jours après son arrivée à Paris puisqu'il était à Genève le 5 avril, et du reste il dit lui-même qu'il est arrivé à Paris le 12, Alfred de Musset écrit à George Sand qu'il a été à son logement à elle, quai Malaquais, « qu'il s'est jeté à corps perdu dans son ancienne vie », qu'il a arrangé « avant-hier » (donc 17 avril) « une partie quarrée (*sic*) avec Dalton » et qu'il a soupé, abominablement triste, du reste, à côté une fille d'opéra. (Il ment peut-être.)

D'autre part, la *Biographie* concorde avec cette lettre et avec les lettres suivantes, en nous montrant Musset désemparé et déprimé profondément, toujours préoccupé du côté de l'Italie, attendant avec impatience les lettres de là-bas, en envoyant, quelques-unes contenant des vers — très exact — bref dans un état physique et moral pitoyable. En effet, Musset parle dans sa lettre du 19 avril d'une fièvre sourde qui le prend tous les soirs, d'une tendance qu'il a à « s'enfermer », de l'impossibilité où il est de travailler, des « larmes qui viennent dès qu'il a réfléchi un quart d'heure ». C'est la neurasthénie très nettement caractérisée.

Et déjà, notez-le, et faut-il s'en étonner ? la jalousie perce. Lisez bien, s'il vous plaît. Il dit encore : « Aime Pagello. » C'est le rôle qu'on lui a suggéré et qu'il s'est imposé ; mais lisez bien, s'il vous plaît : « Tu me dis que tu vas t'isoler et penser à moi. Que veux-tu que je devienne quand je lis des mots pareils ? Dis-moi plutôt, mon enfant, que tu t'es donnée à l'homme que tu aimes. Parle-moi de vos joies — *non, ne me dis pas cela.* Dis-moi simplement que tu aimes et que tu es aimée. » — « *Non, ne me dis pas cela* » est un mot de passion et de jalousie qui ferait honneur à Shakspeare. Disons mieux : c'est un cri du cœur même, d'un accent déchirant et qui fait frémir.

Je vois plus de littérature dans sa lettre du premier mai. Il en avertit du reste quand il dit : « Je t'ai écrit triste-

ment la dernière fois, peut-être lâchement. » Cela signifie précisément que la précédente lettre était sincère et que celle-ci l'est un peu moins.

Musset a écrit quelque part (Voir la *Biographie* par Paul de Musset) : « Je commençai par me jeter dans une exaltation ridicule. J'écrivis des lettres à la façon de Rousseau. » Cette définition peut bien s'appliquer à la lettre du premier mai : « Songe à cela ; je n'ai que toi, j'ai tout nié, tout blasphémé, je doute de tout hormis de toi. Dis-moi, auras-tu ce courage ? Toutes les fois que je relèverai la tête dans l'orage, comme un pilote effrayé, trouverai-je toujours mon étoile, la seule étoile de ma nuit ?... » Il plaide contre lui et pour George Sand, et il plaide bien.

Chose amusante, il dit pour sa justification à elle, précisément ce qu'elle dira, elle, plus tard, et qu'il se trouve que nous avons déjà cité. Elle a été *sincère ;* elle l'a *averti*, donc elle ne l'a pas *trompé* : « Quand tous mes soupçons seraient vrais, en quoi me trompais-tu ? Me disais-tu que tu m'aimais ? N'étais-je pas averti ? Avais-je aucun droit ? Lorsque tu m'aimais, m'as-tu jamais trompé ? [A la vérité, cela, c'eût été, tout de même, un peu fort ; enfin il paraît que cela arrive.] Quel reproche ai-je jamais eu à te faire pendant sept mois que je t'ai vue jour par jour (*sic*). Et quel est donc le lâche misérable qui appelle perfide la femme qui l'estime assez pour l'avertir que son heure est venue ? Le mensonge, voilà ce que j'abhorre... »

Au travers de tout cela, qui sent bien un peu l'effort, deux sentiments vrais (ou plus vrais) percent d'une façon très sensible : souvenirs voluptueux et un peu de rancune.

Souvenirs voluptueux : « ... Ne reviens jamais sur un mot sans raison que je t'ai dit et que tu me rappelles dans ta dernière lettre. Les plaisirs que j'ai éprouvés dans tes bras étaient plus chastes, c'est vrai ; mais ne me dis pas qu'ils étaient moins grands qu'ailleurs. Il faut me connaître comme je me connais moi-même pour savoir ce qui

en est. [Il est certain qu'il n'y a que lui qui puisse savoir...] Rappelle-toi une strophe de *Namouna* (1). — Il y avait dans tes bras un moment dont le souvenir m'a empêché jusqu'aujourd'hui et m'empêchera encore longtemps d'approcher d'une autre femme. »

Fort bien. C'est classique. Il trouvait sa maîtresse peu capable de donner la volupté, quand il était auprès d'elle; et il se la rappelle comme enivrante, dès qu'il en est séparé. Mais notons ce point : les souvenirs voluptueux lui reviennent.

Un peu de rancune : « J'aurai cependant d'autres maîtresses... la première femme que j'aimerai sera jeune... je ne pourrais avoir aucune confiance dans une femme *faite*. De ce que je t'ai trouvée, c'est une raison pour ne plus vouloir chercher. » L'épigramme de ces derniers mots est, sans doute, parfaitement involontaire; mais l'idée, à la prendre d'ensemble, est très nette comme forme de ressentiment. Musset en veut à George Sand d'être si maîtresse d'elle et de se ressaisir quand elle le veut, avec la décision et la sûreté d'une femme « faite ».

Donc Musset, au premier mai 1834, joue encore — ou reprend — son rôle de magnanime ; mais il regrette les embrassements de George Sand et il lui en veut. Il aime et il hait. Donc il aime. C'est la définition même de l'amoureux. Voilà qui pourra se gâter.

Que cela se gâte, il le sent bien ; car s'analysant lui-même avec la pénétration de presque tous les hommes de lettres, il dit nettement le 10 mai : « On dit que le temps guérit tout. J'étais cent fois plus fort le jour de mon arrivée qu'à présent. » A quoi il n'y a rien d'étonnant, parce que « l'absence diminue les petites passions et augmente les grandes comme le vent éteint les bougies et allume le feu » ; parce que, quand l'amour est fort, il est plus grand dans le souvenir que dans la sensation, parce que Musset « cristal-

(1) Quelle ? Très certainement pour moi la XLV[e] du Chant I.

lise », pour parler comme Stendhal, c'est-à-dire fait sur le sentiment le travail de l'imagination : si le souvenir de l'amour est si passionnant, c'est que tout souvenir est fait d'une partie de mémoire et de trois parties d'imagination.

Cela va avec un *crescendo* de repentir, de désespoir, de tendresse et d'exaltation, le tout exprimé en des lettres quelquefois déclamatoires, mais souvent admirables, et que Musset est vraiment modeste de comparer à *la Nouvelle Héloïse*, jusqu'en juillet 1834. En juillet 1834, Musset est plus éperdument amoureux de George Sand qu'il n'a jamais été.

Et George Sand pendant ce temps-là ? George Sand était relativement heureuse, j'entends par là qu'elle était plus heureuse que malheureuse. Elle avait des chagrins qui provenaient de Paris et des ennuis qui provenaient de Venise. Elle était inquiète de son fils, dont Boucoiran ne lui donnait pas de nouvelles, sans argent souvent, parce qu'elle s'était démunie pour le voyage d'Alfred de Musset et parce que, par négligences de la poste, l'argent que lui envoyait Buloz ne lui parvenait pas.

Même à Venise tout n'était pas agréable. Pagello avait une foule d'histoires d'amour dont les suites touchaient et meurtrissaient George Sand comme le bout du bâton de Scapin portait sur le dos de Géronte. Il fallait le réconcilier avec son ancienne maîtresse qui parlait de tuer tout le monde, et que lui-même voulait tuer ; supporter sous le même toit une certaine « demi-sœur » très suspecte et qui n'était amusante que quelquefois. C'était bien une espèce d'enfer en Bohême que la maison où Pagello, frère de Pagello, demi-sœur de Pagello et George Sand habitaient ensemble et où les anciennes amies de Pagello venaient faire des scènes. George Sand raconte tout cela en détail, en riant, mais le résume avec une certaine mélancolie en ces termes : «... Même après ton départ, il s'est trouvé dans sa vie [de Pagello], dans ses liens mal rompus avec

ses anciennes maîtresses, des situations ridicules et désagréables qui m'ont fait hésiter à me regarder comme engagée par des précédents *quelconques* [quels qu'ils fussent]. »

D'autre part, elle était assez heureuse. D'abord elle aimait Pagello très fort, sans que nous puissions savoir pourquoi, mais le fait est certain. Ce qui précède l'a suffisamment prouvé, ce qui suit le prouvera encore davantage. Elle l'aimait comme amant. Ensuite comme ami, il était excellent. Il était calme, doux, placide, d'humeur égale. Après Musset, c'était le ciel. Il la reposait délicieusement de Musset. Ensuite il la laissait travailler. Pour qui connaît George Sand ce mot dit tout. Il n'était ni encombrant ni obsédant. Il venait à huit heures du soir et la laissait à ses écritures toute la journée. Il la laissait pousser une pointe dans le Tyrol et revenir quand il lui plaisait. De fait, à Venise, George Sand a travaillé énormément. Elle a refait *Lélia*, le seul de ses ouvrages, je crois, qui ait été refait ; elle a achevé *André ;* elle a écrit *Jacques* tout entier et les *Lettres d'un voyageur*. Au milieu de ses tribulations et angoisses, c'est prodigieux. Mais ce qui nous importe ici, c'est ce que cela a de relatif à l'état moral de George Sand. Cet état moral, grâce à ce travail, lequel lui était absolument nécessaire, n'était pas loin d'être excellent. On sent que George Sand, d'avril à fin juillet 1834, respire enfin, et à pleins poumons, et se repose avec délices, à raison de dix heures de travail par jour. Il y a des bonheurs négatifs qui sont exquis. Etre débarrassée de Musset amoureux en est un de tout premier ordre.

Mais l'aimait-elle encore ? D'avril 1834 à août 1834 l'a-t-elle aimé ? En gros, d'abord, quitte à atténuer et gruger un peu, plus tard, je réponds : Non ! Ses lettres de Venise sont maternelles, fraternelles, filiales et si l'on veut un peu incestueuses, pour parler leur langue, mais ne sont pas véritablement amoureuses. La première lettre un peu étendue de George Sand (15-17 avril) est d'une femme qui

a de l'affection. certes, mais qui tient à bien établir, comme base des relations futures, qu'il y a eu *maldonne*, qu'il y a eu erreur, qu'on était né pour être amis, très dévoués et très sûrs, mais non amants. Puis la lettre devient une lettre d'ami : liste de commissions à faire, bavardage gai et doux, histoire d'un sansonnet, le tout très aimable de ton, d'accent et de geste. Quand un homme reçoit une lettre comme celle-là il dit : « Voilà une femme qui m'aime ; seulement elle est amoureuse d'un autre. »

Avez-vous lu la *Croix de Berny ?* Quel joli mot de Mme de Girardin ! Elle fait parler une femme qui est aimée de trois hommes, mettons Albert, Arthur et Edmond ; et cette femme dit : « Quand j'ai eu bien connu Albert, je me suis dit : « Je l'aime ; mais ce n'est pas de l'amour ». Quand j'ai eu bien connu Arthur (poète exalté, dont l'exaltation est contagieuse), je me suis dit : « C'est de l'amour ; mais je ne l'aime pas. » Quand j'ai eu bien connu Edmond, je me suis dit : « Non seulement c'est de l'amour, mais je l'aime. » — Eh bien, George Sand a trouvé ces trois hommes dans le seul Musset : Avant Pagello, c'était de l'amour, mais elle n'aimait pas Musset ; — après Pagello elle aimera Musset et ce sera de l'amour ; seulement il sera trop tard ; — sous le règne de Pagello, elle aime Musset, mais ce n'est pas de l'amour.

C'est surtout de la pitié, une bonté compatissante et inquiète. Elle le supplie de ménager sa santé, qui n'est pas forte encore, de se garder du vin et des filles. Un peu plus tard, elle lui dit d'aimer, de se reprendre à la vie en aimant une femme ; car elle le connaît et sait qu'on ne pourra être sûr de la guérison de Musset que quand il sera amoureux ; et puis, aussi, inconsciemment, obscurément, elle voudrait le voir aimer ailleurs pour être rassurée contre un retour de passion qu'elle redoute, et il y a encore là un peu d'amour, puisque, si elle craint encore Musset, c'est qu'elle se craint elle-même ; mais ce serait un peu raffiner que d'en voir beaucoup.

Elle parle de Pagello sans embarras et vraiment un peu cruellement pour Musset : « Il me traite comme une femme de vingt ans et il me couronne d'étoiles comme une âme vierge. Je ne dis rien pour détruire ou pour entretenir cette erreur; je me laisse régénérer par cette affection douce et honnête. Pour la première fois de ma vie j'aime sans passion. »

Il y a une indélicatesse par ligne dans ces six lignes. Il y en a pour Pagello; il y en a pour Musset; à qui l'on dit gracieusement qu'après lui on avait besoin d'être régénérée et devant qui on fait allusion aux passions qui ont précédé celle qu'on a eue pour lui; mais passons ; ce qu'il s'agit de savoir c'est si George Sand aime Musset à ce moment-là. Non : l'amour inspire la délicatesse, quand du reste on est intelligent (1).

Quelquefois on la voit lasse de l'amour, de tout amour et rêvant — ce qui, à tout prendre, était peut-être le fond, toujours méconnu par elle, de sa nature — maternité, affection protectrice, énergie protectrice de couveuse ou « d'infirmière » : « J'ai besoin de souffrir pour quelqu'un. J'ai besoin d'employer ce trop d'énergie et de sensibilité qui sont (*sic*) en moi. J'ai besoin de nourrir cette maternelle sollicitude qui s'est habituée à veiller sur un être souffrant et fatigué. *Oh! pourquoi ne pouvais-je vivre entre vous deux et vous rendre heureux sans appartenir ni à l'un ni à l'autre! J'aurais bien vécu dix ans ainsi...* »

D'autres fois — et c'est le plus souvent — elle fait des dissertations, à peu près insupportables d'ailleurs, sur l'amour, sur Dieu, sur la vie, sur les destinées humaines.

(1) Est-ce assez curieux ? C'est tout à côté de ce passage malheureux que se trouvent ces lignes fameuses que Musset a soigneusement recueillies pour les mettre dans : *On ne badine pas avec l'amour* : « Tu pourras dire *comme moi* : J'ai souffert souvent, je me suis trompé quelquefois ; mais j'ai aimé. C'est moi qui ai vécu et non un être factice créé par mon orgueil et mon ennui. » — Ce qui, du reste, est un mot admirable, mais non pas un propos d'amoureuse *actuelle*.

Voyez particulièrement celle qui est contenue dans la lettre du 15 juin. N'oubliez pas le mot si juste d'Alfred de Musset : « Je lui écrivais des lettres à la Rousseau. » Ils n'ont pas laissé, tous les deux, tout au travers de sentiments vrais et sincères, de songer à *la Nouvelle Héloïse* et de jouer les rôles, l'un de Saint-Preux, l'autre de Julie. Surtout le rôle de la sermonneuse Julie convenait admirablement à George Sand ; elle y était prédestinée par le tour même de son esprit et elle y donnait naturellement de tout son cœur.

Mais pour en revenir à notre propos principal, y a-t-il de l'amour dans les lettres de George Sand à Musset parties de Venise ? A mon avis, pas un grain. Je crois même que sur ce point il serait difficile de trouver des textes à me combattre, si ployables que soient les textes, et que, si je voulais soutenir la thèse contraire à celle que je soutiens en ce moment, je serais un peu embarrassé. C'est bien mon impression et c'est décidément la vérité que, à Venise, d'avril à juillet 1834, George Sand n'était pas amoureuse du tout d'Alfred de Musset.

Elle l'était de Pagello. Avec son inconscience habituelle, elle fait l'éloge de celui-ci à Musset de tout son cœur ; elle le montre allant, parce qu'il n'a pas un sou, faire un bouquet pour elle dès trois heures du matin, à une lieue de la ville, dans les jardins des faubourgs. Je dis trois heures du matin, parce que c'est le 15 juin et qu'elle dit qu'il « se lève avant le jour ». Mais il peut y avoir un peu d'hyperbole.

Elle dit qu'elle serait une criminelle si elle trouvait un sujet de plainte contre lui : « Je serais un monstre si je trouvais un sujet de plainte contre l'ami *auquel tu m'as confiée.* C'est un ange de douceur, de bonté et de dévouement. »

Enfin, décidée à revenir à Paris, elle veut absolument l'y amener. Il y a des difficultés à cela, parce qu'il n'a pas d'argent, ne veut pas emprunter et n'accepterait pas l'argent de George Sand. Mais George Sand tient à l'amener, « le chagrin qu'il aurait de la voir partir l'effraie un peu »,

et puis « il se fait une joie d'embrasser Musset ». Enfin elle l'emmènera.

Elle l'emmena en effet et fut avec lui à Paris aux premiers jours d'août 1834. Ceci est décisif. Elle connaissait Pagello ; elle le savait nul ; elle ne se gênait point pour le dire : « En voilà un qui n'a pas lu *Lélia* et qui, s'il l'avait lue, n'y aurait rien compris du tout » ; enfin elle le savait nul. Et elle l'amène à Paris. A ses frais évidemment, et quand elle est dans une situation difficile. Rien de plus significatif. En juillet-août 1834 Pagello est encore un besoin pour George Sand.

A peine George Sand et Alfred de Musset se furent-ils revus que le drame recommença, comme tout le monde aurait pu le prévoir. Le premier mot de Musset que nous connaissions, c'est : « J'ai trop compté sur moi en voulant te revoir et j'ai reçu le dernier coup. »

Et ce sont de ces coups que l'on pare en fuyant ou qu'en fuyant on évite de recevoir une seconde fois. Il voulut fuir. Ils se revirent seuls une dernière fois, pendant deux heures, qui furent chastes et douloureuses, pleines de larmes ; et il partit pour Baden.

A Baden il eut des moments d'accalmie et de sourire, peut-être de *flirt*, témoin *Une bonne fortune ;* et du reste il est certain ; car il ne pouvait pas se trouver à côté d'une femme sans être aimable ; mais il eut de terribles jours de jalousie, d'amour furieux et de désespoir. Songez que, tout compte fait, il était exilé ; il était exilé par Pagello. Cela est dur. Songez qu'à un neurasthénique le séjour dans une ville d'eaux, où il ne connaît personne, dans cette agitation sans but et cette trépidation bête, à côté, aussi, du bonheur, entrevu et envié, de quelques-uns, est un effroyable redoublement de solitude et partant un terrible rengrégement de mal.

De là les admirables cris de douleur et d'amour, et ceux-ci absolument sincères, que l'on voit que Musset a poussés

pendant son séjour à Baden; de là, entre autres, cette miraculeuse lettre du premier septembre que vous connaissez tous, je le sais bien, mais dont, pour mon plaisir particulier, je ne puis m'empêcher de copier quelques passages. C'est aussi beau que les *Nuits*. De fait, c'est les *Nuits* en prose : « Voilà huit jours que je suis parti et je ne t'ai pas encore écrit. J'attendais un moment de calme. Il n'y en a plus. Je voulais t'écrire doucement, tranquillement, par une belle matinée, te remercier de l'adieu que tu m'as envoyé... Je voulais te parler seulement de mon amour, ah ! George! quel amour ! Jamais homme n'a aimé comme je t'aime... Je ne sais plus si je vis, si je mange, si je marche, si je parle, si je respire, je sais que j'aime... Vois-tu, lorsque je suis parti, je n'ai pas pu souffrir ; il n'y avait pas de place dans mon cœur. Je t'avais tenue dans mes bras, ô mon corps adoré ! Je t'avais pressée sur cette blessure chérie... Ah ! George, tu as été tranquille et heureuse là-bas [à Venise]. *Tu n'avais rien perdu*. Mais sais-tu ce que c'est que d'attendre un baiser cinq mois ! Sais-tu ce que c'est pour un pauvre cœur qui a senti pendant cinq mois, jour par jour, heure par heure, la vie l'abandonner, le froid de la tombe descendre lentement dans la solitude [? — dans *sa* solitude ?], la mort et l'oubli tomber goutte à goutte comme la neige; sais-tu ce que c'est, pour un cœur serré jusqu'à cesser de battre, que de se dilater un moment et de boire comme une goutte de rosée vivifiante ? Oh ! mon Dieu, je le sentais bien, je le savais ; il ne fallait pas nous revoir. Maintenant c'est fini ; je m'étais dit qu'il fallait revivre, qu'il fallait prendre un autre amour, oublier le tien, avoir du courage. J'essayais, je tentais du moins. Mais maintenant, écoute, j'aime mieux ma souffrance que la vie. Tu m'as permis de t'aimer ; vois-tu, tu te rétracterais que cela ne servirait de rien... Qu'est-ce que je viens faire, dis-moi, là ou là ? Qu'est-ce que cela me fait tous ces arbres, toutes ces montagnes, tous ces Allemands qui passent

sans me comprendre ?... Qu'est-ce que cette chambre d'auberge ? Ils disent que cela est beau, que la vue est charmante, que la promenade est agréable, que les femmes dansent... Ce n'est pas la vie tout cela, c'est le bruit de la vie... Je t'en supplie, pas un mot, écoute : tout cela ne fera pas que tu prennes ta robe de voyage, un cheval ou une petite voiture et que tu viennes. Tu me dis que nous nous reverrons ; que tu ne mourras pas sans m'embrasser... Tout cela est bon, mon ange, tout cela est doux ; Dieu te le rendra. Mais j'aurai beau regarder ma porte, tu ne viendras pas y frapper, n'est-ce pas ? Tu ne prendras pas un morceau de papier grand comme la main et tu n'écriras pas dessus : « Viens. » Il y a entre nous je ne sais quelles phrases, je ne sais quels devoirs, je ne sais quels événements... Eh bien ! tout cela est parfait ; il n'y a pas si long à dire. Je ne peux pas vivre sans toi. Voilà tout... »

De ces lettres, j'entends de celle-ci et de quelques autres, George Sand fut touchée profondément. Sa lettre du... (sans date, écrite au crayon)... est d'une femme que la pitié ramène à l'amour et qui a tout à fait perdu son calme ordinaire : « Ah ! sans mes enfants à moi, comme je me jetterais dans la rivière avec plaisir ! » — Cela et toute la lettre du reste, à peu près, est d'une femme profondément troublée et, par conséquent, d'une femme qui aime. Ce n'est plus le ton des lettres de Venise.

Et puis... et puis, elle n'aime plus Pagello. En septembre 1834, George Sand n'aimait plus le docteur Pierre Pagello. Je ne dirai pas, selon la formule ordinaire, que cela tenait à diverses causes. Sans doute le fait que Pagello avait été tiré de son cadre et placé dans un autre où il n'était pas à son avantage a pu être pour quelque chose dans le revirement de cœur de George Sand. Nous savons vaguement par des ouï-dire (*Lui et elle*, *Eux*, de Mme Collet) sans la moindre authenticité, du reste, que Pagello fut jugé à Paris très ridicule, et nous n'avons pas besoin de ces té-

moignages pour penser que Pagello fut un peu gauche dans la société de Paris, si nouvelle pour lui et dont il ne savait rien, et qu'il fit un peu sourire. Cela, à la rigueur, a pu refroidir un peu George Sand. Mais George Sand me semble n'avoir jamais eu le sentiment du ridicule, ce que je ne songe certes pas à lui reprocher; et, tout compte fait, de ce que je viens de rappeler pour mémoire, on peut ne rien retenir du tout comme explication de l'évolution psychique de George Sand.

Seulement, et nous voici au point, en changeant de pays, Pagello avait changé de caractère. Il était devenu aussi insupportable que Musset. Il était devenu inquiet, soupçonneux, jaloux et homme qui fait des scènes. Il avait permis, il est vrai, que Musset et George Sand se revissent, et, même, une fois, pour les adieux, loin de ses regards. Mais il était jaloux et se permettait d'avoir des soupçons et de faire des reproches. Il avait lu un mot, disait-il, d'une lettre de George Sand à Musset; toute cette lettre, assure Musset lui-même; et il tempêtait de tout son cœur. Cette lettre était une lettre envoyée par George Sand à Alfred de Musset le jour du départ de celui-ci pour Baden. Pagello prétendait que, Musset la lisant devant lui, lui Pagello avait surpris à la dérobée ces mots : « *Il faut que je sois à toi* », et que par discrétion il n'en avait pas voulu lire davantage, encore qu'il le pût (*non volli legger*(*sic*) *di piu, e lo poteva*). Musset assurait que, quand il avait lu cette lettre devant Pagello, Pagello n'en pouvait rien voir; d'autre part que cette lettre, déposée par la gouvernante de Musset sur un canapé un certain soir, avait disparu dès le lendemain matin, était restée éloignée pendant une demi-journée au moins et n'avait reparu que quelque dix-huit heures après le moment où elle avait été mise sur le canapé; enfin que le cachet en était défait et refermé avec le pouce. Dans les deux cas il y avait indiscrétion et, dans l'un des deux cas, indélicatesse. Toujours est-il que Pagello faisait des scènes.

Cette fois c'était trop. Pagello n'avait pas rempli peu à peu la mesure, comme Musset; mais il l'avait comblée du premier coup. Comment! Lui aussi ! — C'est, comme on verra plus loin, un mot de George Sand elle-même. — Lui aussi, jaloux ! Lui aussi, insupportable ! Il y a des gens, cependant, à qui il n'est pas permis d'être jaloux, à qui il n'est pas permis d'être assommants. Passe pour Musset. Mais Pagello ! Si Pagello se met à être aussi impossible que Musset... Au moins l'autre avait du génie.

On ne se fait pas ces raisonnements; mais ils se font en vous. Ils se faisaient dans l'esprit de George Sand quand elle écrivait : «... Est-ce qu'avec toi je mesurais les mots. Pour d'autres que pour nous, ils eussent peut-être signifié autre chose, je n'en sais rien; je sais, je croyais savoir, du moins, que pour *nous trois* ils manifestaient un amour de l'âme où les sens n'étaient pour rien. Eh bien ! voilà que tu t'égares et *lui aussi*, lui, lui-même qui dans son parler italien est plein d'images et de protestations qui paraîtraient exagérées si on les traduisait mot à mot ; lui qui, selon l'usage de là-bas, embrasse ses amis presque sur la bouche, et cela sans y entendre malice, le brave et pur garçon qu'il est; lui qui tutoie la belle Crescini sans avoir jamais essayé à être son amant, enfin lui qui faisait à Giulia P. (je t'ai dit qu'elle était sa sœur de la main gauche) des vers et des romances tout remplis d'*amore* et de *felicita*, le voilà ce pauvre Pierre, qui, après m'avoir dit tant de fois : *il nostro amore per Alf.*, lit je ne sais quel mot de ma réponse à toi le jour de ton départ et s'imagine je ne sais quoi. Tout de moi le blesse et l'irrite et, faut-il le dire, il part; il est peut-être parti à l'heure qu'il est, et moi je ne le retiendrai pas... »

Il y eut donc rupture entre Pagello et George Sand vers le huit ou dix septembre, avant le quinze, et c'est pour cela que Musset revint précipitamment, vers la fin de septembre. Il croyait Pagello parti ou sur le point de partir, et

il se sentait regretté, c'est-à-dire aimé. Voilà pourquoi il écrivait un peu à tout hasard dans la même lettre (du quinze) : « Si tu n'avais pas rompu avec lui... » et, pensant qu'*il* n'était peut-être pas si parti que cela : « Que je revienne à Paris, cela te choquera peut-être et *lui* aussi. J'avoue que je n'en suis plus à ménager personne. S'il souffre, lui, eh bien ! qu'il souffre, ce Vénitien qui m'a appris à souffrir. Je lui rends sa leçon ; il me l'avait donnée en maître. »

En maître aussi, ou sentant bien qu'il allait le redevenir, Musset rentra à Paris, vers la fin de septembre. Pagello y était-il encore ? Je ne le crois pas ; mais il y a incertitude. Le texte qui le ferait croire est indécis. Le voici. Ce sont les mots que je souligne qui peuvent paraître amphibologiques : « Mon amour, me voilà ici... [à Paris]. Tu veux bien que nous nous voyions ; et moi si je le veux ! Mais ne crains pas, de moi, mon enfant, la moindre parole, la moindre chose qui puisse te faire souffrir un instant... Fie-toi à moi, George ; Dieu sait que je ne te ferai jamais de mal... Je ne suis plus rien que ce que tu me feras. Sais-tu les paroles de Ruth à Noémi dans la Bible ? Je ne puis te dire autre chose. *Laissez-moi vivre de votre vie ; le pays où vous irez sera ma patrie, vos parents seront mes parents : là où vous mourrez je mourrai et dans la terre qui vous recevra, là je serai ensevelie.* Ainsi un mot. Dis-moi ton heure. »

Le *vous* du passage souligné pourrait faire croire que Musset veut vivre, selon l'ancien rêve, avec George Sand et Pagello. Seulement, après ce qu'il a dit de celui-ci dans sa lettre précédente, c'est bien invraisemblable. Le *vous* du passage souligné pourrait faire croire qu'il veut vivre avec George Sand et avec ses enfants. Mais, comme, si George Sand parle souvent de ses enfants, lui n'en parle jamais, cette seconde hypothèse est invraisemblable. Et enfin, voici presque certainement la vérité, le passage que j'ai souligné est une citation. Ce sont les paroles de Ruth

elle-même un peu abrégées (1), et c'est pourquoi Musset a écrit « *ensevelie* ». *Vous* veut donc dire *toi*, simplement, et il y a à croire que quand Musset écrivait cette lettre et quand George Sand lui avait accordé la permission de la voir, la rupture était définitive, et, Pagello parti, George Sand n'a pas plus trompé Pagello qu'elle n'avait trompé Musset. Elle a remplacé Pagello par Musset comme elle avait remplacé Musset par Pagello. Un seul à la fois, c'était sa règle.

Ils devaient redevenir amants, étant, *tous les deux* je crois, plus amoureux que jamais, je dis l'un de l'autre. Il serait curieux de savoir s'ils le redevinrent vite ou après « beaucoup de mystères », comme dit La Rochefoucauld. Je suis porté à croire qu'ils le redevinrent assez vite ; mais je n'en sais rien. Toutes les lettres à partir de la réconciliation totale (qui ne fut pas la « réconciliation totale et douce » de Pascal) sont sans date. Cette dernière liasse, M. Decori l'intitule *globalement* : *Hiver 1834-1835*. C'est fort rationnel ; mais quelque chose autorise-t-il l'éditeur à mettre « hiver » dans un sens strict et à rejeter ainsi la réconciliation totale après le 21 décembre 1834 ? De fin septembre à fin décembre il y a trois mois. Cela me semble un peu long. Il y a des chances pour qu'il fût plus vraisemblable d'intituler cette liasse : « Automne et Hiver (symboliquement, du reste, ce serait plus juste) 1834-1835 ». Du reste je n'en sais rien.

Ce que l'on sait bien, à la vérité, c'est que, aussitôt que la réconciliation fut totale, la tempête recommença. George Sand a marqué cela très précisément dans cette inépuisable lettre (première de la série IV) qui contient

(1) « Ne me forcez pas à vous quitter et à m'en aller. Car en quelque lieu que vous alliez, j'irai avec vous et partout où vous demeurerez, j'y demeurerai aussi. Votre peuple sera mon peuple et votre Dieu sera mon Dieu. La terre où vous mourrez me verra mourir et je serai ensevelie où vous le serez. Je veux bien que Dieu me traite dans toute sa rigueur si jamais rien me sépare de vous que la mort seule. »

toute leur histoire : « *J'en étais bien sûre* [ce sont les premiers mots : elle le connaît bien], j'en étais bien sûre que ces reproches-là viendraient *dès le lendemain* du bonheur rêvé et promis et que tu me ferais un crime de ce que tu avais accepté comme un droit [la liaison avec Pagello]. En sommes-nous déjà là, mon Dieu ? Eh bien ! n'allons pas plus loin, laisse-moi partir. » — Et c'est ensuite qu'elle entre dans toute cette justification, point par point, de sa conduite, justification que j'ai examinée plus haut.

Là-dessus Musset demanda pardon ; puis tomba malade, et George Sand s'offrit de tout son cœur à l'aller soigner. N'oubliez jamais que, malgré tous ses torts, c'était la meilleure femme du monde. Musset guérit et recommença à être jaloux, indiscret, insolemment et tyranniquement interrogateur. George Sand en perdait la tête, et l'on sent que la neurasthénie la prend elle-même : « Pouvons-nous être heureux ? Pouvons-nous nous aimer ? Tu as dit que oui, et j'essaye de le croire ; mais il me semble qu'il n'y a pas de suite dans tes idées et qu'à la moindre souffrance tu t'indignes contre moi comme contre un joug. Hélas ! mon enfant, nous nous aimons, voilà la seule chose sûre qu'il y ait entre nous... Mais notre vie est-elle possible ensemble ?... »

Dans une autre lettre : « Tout cela, vois-tu, c'est un jeu que nous jouons ; mais notre cœur et notre vie servent d'enjeux, et ça n'est pas tout à fait aussi plaisant que cela en a l'air. Veux-tu que nous allions nous brûler la cervelle ensemble à Franchart ? Ce sera plus tôt fait... »

Enfin cela devenait tout à fait impossible. C'était une vie faite de mille morts. A la fin (cela semble avoir duré au moins dix-huit mois !)(1), ils n'en pouvaient plus, ils étaient rendus l'un et l'autre. Sainte-Beuve intervint. Il n'était

(1) La carte *p. p. c.* de Sainte-Beuve est datée, postérieurement, par George Sand : « 1836, ou 37 ; 36 je crois. »

guère responsable de tout cela. Il l'était un peu, en ce sens que c'était lui qui avait fait connaître Alfred de Musset à George Sand. Il fut chargé de parler net ou d'écrire net à Musset, en même temps que George Sand refuserait non moins nettement de revoir Musset. Sur une dernière prière de Musset demandant à revoir George Sand avant de « partir », d'une part Sainte-Beuve mit chez Musset sa carte avec ces mots : « Mon cher ami, je venais vous voir pour vous prier de ne plus *voir ni recevoir* la personne que j'ai vue ce matin si affligée. Je vous ai mal conseillé en voulant vous rapprocher, trop vite du moins. Ecrivez-lui un mot bon, mais ne la voyez pas; cela vous ferait trop de mal à tous deux. Pardonnez-moi mon conseil à faux. *A bientôt.* » — Et d'autre part George Sand écrivait à Musset : « Non ! Non ! C'est assez !... Je te plains, je te pardonne tout ; mais il faut nous quitter. *J'en deviendrai méchante.* Tu dis que cela vaudrait mieux et que je devrais te souffleter quand tu m'outrages. Je ne sais pas lutter... Sainte-Beuve a raison. Ta conduite est déplorable, impossible. Mon Dieu ! à quelle vie vais-je te laisser? L'ivresse, le vin et les filles, toujours? Mais puisque je ne peux plus rien pour t'en préserver, faut-il prolonger cette honte pour moi et ce supplice pour toi-même ! Mes larmes t'irritent. Ta folle jalousie, à tout propos, au milieu de tout cela ! Plus tu perds le droit d'être jaloux, plus tu le deviens [ce qui veut dire, sans doute, que Musset avait d'autres maîtresses]. Cela ressemble à une punition de Dieu sur ta pauvre tête... »

Cette fois, ce fut fini. On causa un peu de cela dans Paris. Dans un salon, dit-on, on proposa comme bouts-rimés *Lélia* et *Délia* et l'on obtint le distique :

Celui même qui *Lélia*
Fut celui qui les *Délia*.

Et l'on parla d'autre chose; et George s'en alla en Berri

qui était son lieu de cure. Chopin devait paraître seulement deux ans après à ce qu'il me semble. (A vérifier.)

Musset et George Sand avaient eu une aventure en son fond parfaitement banale, un peu misérable, ridicule plus qu'un peu, où les torts étaient partagés de telle sorte que je me défends absolument de rechercher de quel côté ils étaient plus grands ; et le moment était venu, qu'ils avaient trop retardé, où « chacun de son côté s'en va. »

Seulement ils avaient du génie tous deux et ce fut le contraire de la célèbre phrase de Flaubert : « Sur nos chaudrons cassés nous sonnons des mélodies à faire danser les ours quand nous voudrions attendrir les étoiles. » De leur vulgaire aventure, presque indigne d'être racontée à des ours, ils ont tiré des mélodies à faire palpiter tout le ciel.

II

Les principaux ouvrages où l'on retrouve l'écho des amours de Musset et de George Sand sont *les Nuits*, *le Souvenir*, *la Confession d'un enfant du siècle*, *l'Histoire d'un merle blanc* (Alfred de Musset), *Lélia*, *André*, *les Lettres d'un voyageur*, *Elle et Lui* (George Sand), *Lui et Elle* (Paul de Musset). C'est à ces deux derniers ouvrages que je m'attacherai particulièrement.

Des *Nuits* je ne dirai rien : elles sont trop dans toutes les mémoires, de même que le *Souvenir*. Dans *l'Histoire d'un merle blanc* il n'y a en somme qu'une demi-page qui se rapporte très précisément à George Sand : « Dès cet instant nous travaillâmes ensemble. Tandis que je composais mes poèmes, elle barbouillait des rames de papier. Je lui récitais mes vers à haute voix, et cela ne la gênait nullement pour écrire pendant ce temps-là. Elle pondait ses romans avec une facilité presque égale à la mienne, choisissant toujours les sujets les plus dramatiques, des parricides, des meurtres, des rapts et même jusqu'à des filoute-

ries, ayant toujours soin en passant d'attaquer le gouvernement et de prêcher l'émancipation des merlettes. En un mot, aucun effort ne coûtait à son esprit, aucun tour de force à sa pudeur. Il ne lui arrivait jamais de rayer une ligne, ni de faire un plan avant de se mettre à l'œuvre. C'était le type de la merlette lettrée. »

Dans *la Confession d'un enfant du siècle*, à se mettre dans cette hypothèse, exacte *en somme*, que Musset y a voulu raconter poétiquement ses amours avec George Sand, comme il avait dans sa correspondance annoncé qu'il le ferait, Musset donne le beau rôle à George Sand et le mauvais à lui-même. Il peint surtout les tortures et aussi les cruautés de la jalousie, d'abord de la jalousie rétrospective qu'il avait si bien connue, puis celles de la jalousie actuelle. Il y peint « Octave » comme dépravé par une première trahison de femme et par la débauche où il s'est jeté pour s'étourdir de ce malheur ; comme incapable de ne pas soupçonner ; comme inquiet et méchant ; en dernier lieu comme capable du dévouement qui consiste à quitter la femme qu'on aime, qu'on fait souffrir injustement et qu'on sent qu'on fera toujours souffrir.

Détails curieux : le passage du *Livre de Ruth* qui est dans la *Correspondance* et que j'ai cité, est dans *la Confession d'un enfant du siècle*. Le passage qui est dans la *Correspondance :* « Je me souviens qu'un jour au pont Royal je vis un homme se noyer... » est également dans *la Confession*.

Les passages où Musset peint « Octave » comme George Sand nous montre, dans la *Correspondance*, qu'Alfred de Musset était avec elle, sont très nombreux. Faire attention surtout à ceux-ci, parfaitement confirmatifs de tout ce que nous fait voir la *Correspondance* : « Plus j'allais, plus se développaient en moi, malgré tous mes efforts, les deux éléments de malheur que le passé m'avait légués : tantôt une jalousie furieuse, pleine de reproches et d'injures ; *tantôt*

une gaîté cruelle, une légèreté affectée qui outrageait en plaisantant ce que j'avais moi-même de plus cher. Ainsi me poursuivaient sans relâche des souvenirs inexorables ; ainsi Brigitte, se voyant traitée alternativement comme une maîtresse infidèle ou comme une fille entretenue, tombait peu à peu dans une tristesse qui dévastait notre vie entière... » — « Lecteur, cela dura *six mois* [il semble qu'il abrège, à moins que George Sand, qu'on a vue qui n'est pas sûre de la date et qui met sur la carte de Sainte-Beuve 1836 *ou* 1837 ne se soit trompée sur ces *deux* dates et qu'il ne faille lire : 1835]. Pendant six mois entiers Brigitte calomniée, exposée aux insultes du monde, eut à essuyer de ma part tous les dédains et toutes les injures qu'un libertin colère et cruel peut prodiguer à la fille qu'il paye. Au sortir de ces scènes affreuses, où mon esprit s'épuisait en tortures et déchirait mon propre cœur, tour à tour accusant et raillant, mais toujours avide de souffrir et de revenir au passé; au sortir de là, un amour étrange,une exaltation poussée jusqu'à l'excès, me faisait traiter ma maîtresse comme une idole, comme une divinité. Un quart d'heure après l'avoir insultée, j'étais à ses genoux; dès que je n'accusais plus, je demandais pardon ; dès que je ne raillais plus, je pleurais. Alors un délire inouï, une fièvre de bonheur s'emparait de moi ; je me montrais navré de joie ; je perdais presque la raison par la violence de mes transports... »

Il faut mettre comme en parallèle ou en réplique des *Nuits* les dernières pages de *la Confession*, qui sont les plus belles du monde et qui sont comme *l'envers* des *Nuits*, comme *les Nuits* dans le sens de la bonté, de la douceur reconquise, de la sérénité péniblement atteinte, mais enfin recouvrée,

L'histoire du « verre de Pagello » est dans *la Confession d'un enfant du siècle*. Notez ceci. J'y reviendra à propos de *Lui et Elle*.

Je n'ai pas besoin de dire que les *Lettres d'un voyageur*, les premières surtout sont toutes pleines du souvenir de Musset. Elles ne sont pas amères, et bien au contraire, et Musset, comme on le voit par la *Correspondance*, en fut profondément touché. Elles ne sont pas amères, d'abord parce que George Sand n'eut jamais de rancune, comme on le verra même par *Elle et Lui*, ensuite parce qu'elles ont été écrites en 1834, à Venise, après le départ de Musset de Venise, avant les *secondes amours de Paris*, alors que George Sand avait des torts et alors que Musset en avait moins qu'il n'en eut plus tard.

Dans *André* il n'y a rien qui se rapporte d'une façon précise, circonstancielle du moins aux amours d'Alfred de Musset et de George Sand. Il y a seulement cette situation générale, très chère, de tout temps, à George Sand, d'une femme forte aimant un jeune homme plus faible, plus nerveux, plus débile de caractère et de volonté, et la peinture d'une affection où se mêlent l'amour proprement dit et l'amour maternel. Songez à *Luccezia Floriani* et à quelques autres.

Dans *Jacques*, écrit complètement (ou achevé) en Italie en 1834, je ne vois rien qui rappelle Alfred de Musset, ni les amours de Venise, si ce n'est la thèse générale si fameuse, qui est que l'amour constitue un *droit* devant qui tout doit s'incliner; — si ce n'est ceci encore, si l'on veut, que George Sand tout environnée de jeunes gens, considérait, quoique âgée de trente ans elle-même, un homme de trente ans comme un vieillard. Jolie boutade de Théophile Gautier à ce sujet (dans son feuilleton du 30 novembre 1846 à propos d'une pièce de G. Lemoine et d'Ennery) : ...« nous faisions cette réflexion que Duriveau et Chambellan, présentés tous deux comme des podagres, des étripés, des infirmes, des barbons, avaient quarante ans. Cela nous remettait en mémoire un roman de George Sand, où le héros, dépeint comme un vieillard, est âgé de vingt-neuf

ans et abandonné par sa femme comme trop centenaire. C'est *Jacques*, si notre mémoire est fidèle. Nous verrons bientôt des vaudevilles où des jeunes filles innocentes et pures seront sacrifiées par des parents avares à des Cassandres mineurs. » (Age de Gautier en 1846 : trente-cinq ans.)

Dans *Lélia*, qui fut écrite une première fois avant et pendant les *premières amours de Paris*, avant juin 1833; mais qui fut remaniée et très augmentée à Venise en 1834, il est beaucoup question de Musset et de George Sand. Il n'est presque question que d'eux. Lélia, c'est ce que George Sand en ses moments de rêverie idéaliste aurait voulu être. Sténio, c'est Musset très vrai, trés réel, à peine un peu poussé au noir, presque historique et documentaire.

Il y a un portrait physique de Musset, très précieux, qu'il faut relever : « Quoi de plus pur et de plus suave que cet enfant ? Je n'ai point vu de physionomie d'un calme plus angélique, ni de bleu dans le plus beau ciel qui fût plus limpide et plus céleste que le bleu de ses yeux. Je n'ai pas entendu de voix plus harmonieuse et plus douce que la sienne : les paroles qu'il dit sont comme les notes faibles et veloutées que le vent confie aux cordes de la harpe. Et puis, sa démarche lente, ses attitudes nonchalantes et tristes, ses mains blanches et fines, son corps frêle et souple, ses cheveux d'un ton si doux et d'une mollesse si soyeuse, son teint changeant comme le ciel d'automne, ce carmin éclatant qu'un regard de vous répand sur ses joues (1), cette pâleur bleuâtre qu'un mot de vous imprime à ses lèvres, tout cela c'est un poète, c'est un jeune homme vierge... ».

Il y a, trop courtement, une indication sur les sentiments de George Sand à l'endroit de Musset aux commencements de leur liaison : « J'essaye d'aimer un poète, dit Lélia. Je vois en lui le sentiment de l'idéal tel que je l'ai conçu

(1) C'est Trenmor qui parle à Lélia.

quand j'étais jeune comme lui; mais je crains de découvrir en lui ce besoin d'épouser la terre et ses vulgaires intérêts, qui, tôt ou tard, flétrit le cœur de l'homme et lui enlève son rêve de perfection...» . . . .

Il y a un portrait de Musset dans l'orgie et dans la débauche avec sa faiblesse physique et son indomptable impertinence et insolence (cinquième partie, XLVI).

Il y a un *Musset à Paris*, dans le monde parisien et dans tous les mondes parisiens, quelque chose comme Musset corrompu par Paris : «... mais ce qui le charma le plus, ce fut de trouver un monde tout fait pour son égoïsme et une race toute semblable, et par instinct et par goût, à ce qu'il était devenu par faiblesse et par désespoir. Il fut émerveillé de voir ériger en principe et pratiquer systématiquement, raisonnablement, ce qu'il avait fait jusqu'alors par défi et par délire. Il entendit des professeurs justifier, du haut de leur philosophie, tous les caprices, tous les mauvais désirs, toutes les méchantes fantaisies, sous prétexte que l'homme n'a pas d'autre guide que sa raison et pas d'autre raison que son instinct... Sténio cessa donc d'être fou; il devint spirituel, élégant et froid. Il hanta les salons et les tavernes, portant dans les tavernes les belles manières d'un grand seigneur et dans les salons l'impertinence d'un roué. Les prostituées le trouvèrent charmant; les femmes du monde, original. Il suivit religieusement les modes. Il dépensa son génie dans les albums et fut inspiré tous les soirs en chantant devant trois cents personnes; après quoi il discutait sur la passion et sur le génie, sur la science, sur la religion, sur la politique, sur les arts, sur le magnétisme; et à minuit il allait souper avec les filles...»

L'histoire de Sténio se termine, comme on sait, par le suicide de Sténio, qui est presque une vérité, Musset ayant été, à plusieurs reprises, très près du suicide, de 1833 à 1836. . . . .

Inutile de dire que Musset s'est reconnu dans Sténio.

Il s'appelle lui-même de ce nom, plusieurs fois, dans la *Correspondance.*

J'arrive enfin à *Elle et Lui* et *Lui et Elle.*

Musset mourut en 1857. En 1859 parut *Elle et Lui*, c'est-à-dire l'histoire, arrangée en roman, des amours de George Sand et de Musset. C'était une idée malheureuse de la part de George Sand. Si partagés qu'eussent été les torts, elle devait bien sentir qu'elle en avait. Peut-être, et évidemment, elle ne le sentait pas du tout. Je ne ferai point les plaisanteries commodes sur la facilité des femmes à oublier leurs fautes. Femmes et hommes, nous en sommes tous là. Quand les torts sont partagés nous ne songeons qu'à ceux de notre adversaire, et quand nous avons été seuls coupables, c'est alors que nous ne pardonnons pas l'offense que nous avons faite. Quoi qu'il en soit, George Sand se jugea parfaitement à l'abri de tout reproche et raconta naïvement ces aventures en s'y donnant ou plutôt en *s'y voyant* le beau rôle, ce qui, en pareil cas, est inévitable.

Sauf ce parti pris de bienveillance sur l'héroïne, il faut savoir et il faut dire qu'*Elle et Lui* est très véridique, très rapproché, au moins, de la vérité. Les souvenirs de George Sand étaient très exacts, et elle n'a péché que par omission : elle n'a pas dit toute la vérité; mais elle n'a rien dit que de vrai. Voyez la lettre de déclaration de Laurent (Musset). Ce n'est pas celle de Musset; mais c'en est tout à fait l'esprit et le tour et quand on a lu la *Correspondance* on trouve que l'état d'âme de *Thérèse* est bien exactement celui qui a dû être celui de George Sand sur le reçu de cette lettre : « Thérèse fut profondément affligée de cette lettre. Elle en fut frappée comme d'un coup de foudre. *Son amour ressemblait si peu à celui de Laurent, qu'elle s'imaginait ne pas l'aimer d'amour...* Il n'y avait pas d'ivresse dans le cœur de Thérèse, ou, s'il y en avait, elle y était entrée goutte à goutte, si lentement qu'elle ne s'en apercevait pas et se

croyait aussi maîtresse d'elle-même que le premier jour... Pourquoi m'a-t-il trompée? Pourquoi m'a-t-il fait croire qu'il était tranquille auprès de moi?... » etc.

Tout cela est vrai. Lisez la lettre de Musset (n° 8) antérieure de quinze jours, de huit jours peut-être — on voudrait avoir les dates, mais on ne les a pas — à la lettre de déclaration : «... Vous me connaissez assez pour être sûre à présent que jamais le mot ridicule... ne sortira de mes lèvres. Il y a la mer Baltique entre vous et moi sous ce rapport. Vous ne pouvez donner que l'amour moral et je ne puis le rendre à personne... Mais je puis être, si vous m'en jugez digne, non pas même votre ami, mais une espèce de camarade sans conséquence et sans droits, par conséquent sans jalousie et sans brouilles...»

Donc la page d'*Elle et Lui* est la vérité même. De même, plus tard, les scènes de Venise sont beaucoup moins dramatiques et romantiques qu'elles n'ont été dans le réel, mais elles sont exactes. George Sand et Pagello ont persuadé à Musset qu'il fallait s'éloigner et qu'il était beau de s'éloigner en les bénissant, vous vous rappelez, et il y eut une scène grandiose et solennelle tout à fait dans le goût de 1830. Dans l'imagination refroidie, mais dans la mémoire fidèle de George Sand, cela devient ceci : « Si vous aimez Thérèse comme je le crois, dit Laurent à Palmer (Pagello), mon cher ami, faites que Thérèse vous aime. Je ne peux pas en être jaloux, bien au contraire. Comme je l'ai rendue assez malheureuse et que vous serez excellent pour elle, j'en suis certain, vous m'ôterez par là un remords que je ne tiens pas à conserver... Est-ce que je vous offense en parlant ainsi? Telle n'est pas mon intention. J'ai de l'amitié pour vous, de l'estime et même du respect, si vous voulez...» — Palmer répond : «... Je vous épargne des conseils ou des reproches qui viennent trop tard. Je vous ai crus faits l'un pour l'autre; je suis persuadé, à présent, que le plus grand bonheur et le seul que vous puissiez

vous donner l'un à l'autre, c'est de vous quitter. Quant à mes sentiments personnels pour Thérèse, je ne vous reconnais pas le droit de m'interroger, et quant à ceux que je pourrais parvenir à lui inspirer, c'est, après ce que vous venez de dire, une supposition que vous n'avez plus le droit d'émettre devant moi; encore moins devant elle. — C'est juste, répondit Laurent, d'un air dégagé, et j'entends fort bien ce que parler veut dire. Je vois que maintenant je serais de trop ici et je crois que je ferai aussi bien de m'en aller pour ne gêner personne. » Il partit en effet pour Florence. — Cette transmission des pouvoirs est beaucoup plus tranquille et protocolaire qu'elle ne fut dans la vérité; mais elle est absolument exacte. Ce n'est pas le compte rendu sténographique; mais c'est le compte rendu analytique.

La fameuse lettre de la *Correspondance*, celle que j'ai appelée la lettre inépuisable, celle où George Sand se justifie d'avoir « trompé » Musset ou plutôt prouve qu'elle ne l'a pas trompé puisqu'il y avait eu rupture avec Musset *avant* la liaison avec Pagello, cette lettre est dans *Elle et Lui* sous forme de dialogue : Laurent dit : «...Dites, je le veux, la vérité ! J'en mourrai, je le sens ; mais je ne veux pas être trompé ! — Trompé ! dit Thérèse,... de quel mot vous servez-vous là ? Est-ce que je vous appartiens ? Est-ce que, depuis la première nuit que vous avez passée dehors, à Gênes, après m'avoir dit que j'étais votre supplice et votre bourreau, nous n'avons pas été étrangers l'un à l'autre ? Est-ce qu'il n'y a pas de cela quatre mois et plus... Si vous ne comprenez pas le sentiment qui m'a ramenée à votre lit d'agonie et qui m'a retenue jusqu'à ce jour auprès de vous pour achever votre guérison par des soins matériels, c'est que vous n'avez jamais rien compris à mon cœur...».

La seule inexactitude est que George Sand affirme ici qu'entre la rupture avec Musset et la liaison avec Pagello il s'est écoulé *quatre mois et plus*, tandis que la corres-

pondance prouve que c'est à Venise et quand déjà George Sand connaissait Pagello (je dis *connaissait*, rien de plus) qu'a eu lieu la rupture entre George Sand et Musset.

La séparation définitive entre Musset et George Sand, à Venise, est rapportée dans *Elle et Lui* d'une manière très exacte. On sait les allusions que fait Musset dans la *Correspondance* à cette « dernière semaine », si heureuse, si douce, pleine de *triple* amitié et de *triple* confiance. *Elle et Lui :* « Thérèse n'avait d'autre projet arrêté pour elle-même que d'aller où Laurent n'irait pas [dépouillé d'artifice], mais en le voyant si fatigué de la crise de la veille, elle dut lui promettre de passer à Florence encore une semaine... Cette semaine fut peut-être la meilleure de Laurent. Généreux, cordial, confiant, sincère, il était entré dans un état d'âme où il ne s'était jamais senti, *même durant les premiers huit jours de son union avec Thérèse*. La tendresse l'avait vaincu, pénétré, on peut dire envahi. Il ne quittait pas ses deux amis, se promenant avec eux en voiture aux *Cascines*, aux heures où la foule n'y va pas, mangeant avec eux, se faisant une joie d'enfant d'aller dîner dans la campagne en donnant le bras à Thérèse alternativement avec Palmer, essayant ses forces en faisant un peu de gymnastique avec celui-ci... »

Et je vous laisse sourire ; je ne m'occupe en ce moment que de la question d'exactitude.

La première lettre de Musset après son départ de Venise, la *lettre de Genève*, est *figurée* à peu près exactement dans *Elle et Lui*. « Laurent » y demande pardon, y parle de la « maladie morale » dont il a été atteint pendant tout son séjour en Italie : « Ne penses-tu pas, Thérèse, que, marchant vers cette épouvantable maladie physique, dont tu m'as sauvé par miracle, j'ai pu, trois ou quatre mois à l'avance, être sous le coup d'une maladie morale qui m'ôtait la conscience de mes paroles et de mes actions ?... » — Il y parle du gilet neuf et du joli volume. Il ajoute qu'il a suivi

une jolie fille. Cela, c'est ajouté. C'est le coup de pouce. Ce n'est pas très grave quand il s'agit de Musset. D'autant qu'il est dit que « Laurent » n'a suivi la jolie fille que quelques minutes et a perdu sa trace par distraction. L'inexactitude, quoique intentionnelle cependant, est très vénielle.

La façon dont, un peu plus tard, George Sand fait parler « Laurent » de « Palmer » est très exacte : « Je suis fière de moi-même à présent. Tous mes anciens amis jugeraient que j'ai été un sot, ou un lâche de ne pas tâcher de tuer mon rival en duel... Mais j'ai pourtant la conduite que tu sais avec autant de résolution que de joie. C'est que je ne suis pas une brute...Parle-moi donc de Palmer et ne crains pas que j'en souffre... Ce sera ma consolation et ma joie aux heures de spleen. Ce sera ma force aussi... Dis-moi que tu es heureuse... Je me dirai que c'est un peu mon ouvrage. » — C'est parfaitement de ce ton que Musset écrivait à George Sand en mai 1834. Le seul tort de George Sand était de prendre cela à la lettre et de parler, en effet, de Pagello à Musset. George Sand a toujours manqué de psychologie.

La fin de *Elle et Lui* est toute romanesque. Cependant quelque chose qui dans le roman a paru invraisemblable à tous les lecteurs est la vérité même. C'est le changement de caractère de Palmer. Les lecteurs de *Elle et Lui* ont cru que c'était une des manifestations du défaut presque constant de George Sand : faire changer ses personnages de caractère quand elle a besoin de cela. Mais non, c'est la vérité. Le placide Pagello est, comme on sait, devenu mouton enragé à Paris.

D'autre part,les relations Pagello-Musset avant le départ de Musset pour Baden sont fidèlement rapportées (en résumé) : « ... Laurent s'esquiva en voyant que c'était comme un parti pris chez Palmer de le laisser seul avec Thérèse,apparemment pour les surveiller ou les surprendre. Il rentra chez lui fort triste, en se disant que Thérèse

n'était peut-être pas très heureuse et un peu content aussi, malgré lui, de pouvoir se dire que Palmer n'était pas au-dessus de la nature humaine, comme il se l'était imaginé et comme Thérèse le lui avait dépeint dans ses lettres. »

Nous passons rapidement sur les huit jours qui suivirent, *huit jours qui firent, d'heure en heure, tomber plus bas l'héroïque roman rêvé plus ou moins fortement par ces trois malheureux amis* [ici vérité absolue]. La plus illusionnée avait été Thérèse [?] puisque, après des craintes et des prévisions assez sages, elle s'était résolue à engager sa vie [avec Palmer] et que, quelles que fussent désormais les injustices de Palmer, elle devait et voulait lui tenir parole. *Palmer l'en dégagea tout à coup, après une série de soupçons plus outrageants par le silence que ne l'avaient été toutes les injures de Laurent.* »

Elle et Lui est donc très exact en son ensemble. *Elle et Lui* est historique. Tout ce qui dans *Elle et Lui* est vérifié par la *Correspondance* permet de croire que les *choses importantes et où l'amour-propre de George Sand n'est pas engagé*, qui sont dans *Elle et Lui* et qui ne sont pas vérifiées par la *Correspondance*, sont vraies aussi ou à très peu près. Ainsi les scènes de Franchart, les hallucinations de Musset, Musset se voyant lui-même extérieurement, phénomène pathologique très connu du reste et classique. — Comparez d'ailleurs *la Nuit de décembre*.

En général, sauf le trop beau rôle que George Sand s'y donne trop constamment, on peut se fier à *Elle et Lui*. Ce n'est pas un petit service que nous a rendu ici la publication de la *Correspondance*.

Lui et Elle est beaucoup moins historique. Il ne l'est presque pas. *Lui et Elle*, d'abord, n'est pas souvenirs de Musset. Les souvenirs de Musset, et récents, sont plutôt dans *la Confession d'un enfant du siècle*. — *Lui et Elle* c'est l'écho des rancunes de Musset confiées à Paul de Musset, et l'écho aussi des rancunes de la famille de Musset, qui

avait ses bonnes raisons pour ne pas aimer George Sand (1). Musset, comme on le voit par *la Confession d'un enfant du siècle*, avait commencé, trop modestement à mon avis, par le remords. Et puis le ressentiment et la colère étaient venus. *Les Nuits* sont de 1835-1837. L'apaisement, mêlé encore de quelque rancune, ne devait venir que plus tard (*Souvenir*, 1841).

Le ressentiment et la colère lui étaient venus : d'abord parce qu'il était resté amoureux et qu'il avait violemment aimé, et « qu'on n'a souvent d'autre raison de ne s'aimer plus que de s'être trop aimé », et que « plus on aime une maîtresse, plus on est près de la haïr » ; ensuite (et ceci est une grande raison pour un homme, encore plus, beaucoup plus que pour une femme), parce qu'il avait cru comprendre que Pagello avait été beaucoup plus aimé que lui, plus sensuellement, plus voluptueusement, en quoi je crois qu'il ne se trompait pas ; enfin (et ceci est une grande raison pour un homme, encore plus, beaucoup plus pour un homme que pour une femme), parce qu'il a fini par s'imaginer, en quoi il ne se trompait peut-être qu'à moitié, qu'à Venise on l'avait berné et qu'il avait été dupe d'une comédie sentimentale, « d'un roman héroïque », comme dit George Sand, qu'on avait joué devant lui et dans lequel on l'avait fait jouer et où l'on l'avait joué.

Suivons la succession probable de ses sentiments. A Venise il voit dans Pagello un amoureux platonique... presque platonique, qui consolera George Sand du mal que Musset lui a fait, qui la bercera, qui la dorlotera. C'est dans ces idées et sentiments, certainement, qu'il est parti. George Sand l'y a entretenu par toute sa correspondance de Venise. Relisez-la à ce point de vue.

(1) Mme Lardin de Musset a dit, assure-t-on : « Il ne s'est pas tué ; mais il a contracté une maladie de cœur dont il est mort jeune. » — C'est la tradition de la famille.

Mais George Sand *revenant à Paris avec Pagello*, cela est trop significatif pour qu'une terrible jalousie sensuelle ne naisse pas au cœur de Musset. De là la passion même de Musset pour George Sand en 1835 ; c'est une passion faite de jalousie sensuelle. C'est le « Elle ne sera plus qu'à moi, la misérable » de *Paul Forestier*. Que celui qui n'a pas connu cela... De là les questions, les interrogations, les interrogatoires furieux et intolérables, dont George Sand se plaint si fort, sur les relations de George Sand et de Pagello. De là les continuelles scènes de 1835. Il n'y a rien de plus clair.

Et enfin Musset revenant toujours, maladivement, au passé, le reconstituant, avec sa brûlante imagination, conformément à sa rancune, peut-être à faux, mais d'une manière, en tout cas, très vraisemblable pour un jaloux, il se met très fermement dans la tête que George Sand l'a trompé, absolument trompé, c'est-à-dire qu'elle a été la maîtresse de Pagello *avant* sa rupture avec Musset, ce qui serait possible, puisqu'il est très vrai que George Sand *connaissait* Pagello avant cette rupture. Et Musset : 1° est sensuellement jaloux, et de cela il lui est toujours resté quelque chose ; 2° est l'homme qui croit qu'on l'a berné, et de ceci le tout lui est resté toujours : un homme peut oublier cela, il ne le pardonne jamais.

Toutes ces rancunes, il les a versées dans ses conversations avec Paul de Musset, et c'est avec les souvenirs de ces conversations, sans compter son ressentiment personnel, que Paul de Musset a fait son livre.

Voilà pourquoi, si l'on en croit la lettre de George Sand à Sainte-Beuve (20 janvier 1861), et je ne la mets pas en doute, Alfred de Musset a dit à Papet : « Il n'y a qu'une chose que j'exige de vous, donnez-moi votre parole d'honneur que jamais vous ne remettrez rien [de ces lettres] à mon frère. » Il craignait que Paul de Musset ne tirât trop grand parti, et dans le sens défavorable à George Sand, de

ces documents, ou n'en détruisît la partie défavorable à Musset, etc., sachant bien, et ceci est un remords qui lui fait honneur, dans quel état d'âme il avait mis lui-même son frère relativement à tout cela.

Pour tout dire, même ce à quoi je ne crois nullement, il est possible aussi que même la loyauté de Paul de Musset fût suspecte. Sainte-Beuve écrivait à George Sand (lettre inédite jusqu'au 11 juin 1904, communiquée au *Figaro* par M. Decori, publiée le 11 juin 1904 par ce journal), Sainte-Beuve écrivait à George Sand le 30 janvier 1861 : « ... Je connais à fond « l'adversaire », celui qui veut paraître jouer le beau rôle, et je sais ce que le frère en disait *in extremis*... » — Cela peut signifier le plus grand mal de Paul de Musset, être pris pour une accusation terrible ; mais Sainte-Beuve est un ami de George Sand ; il est irrité de la publication de *Lui et Elle* ; il veut consoler George Sand un peu effarée ; son expression dépasse peut-être sa pensée ; — et enfin cela peut vouloir dire seulement : « Musset a dit que Paul de Musset avait trop de haine pour George Sand. » Je ne suis pas disposé à tenir très grand compte de cette lettre, tout au moins insuffisamment explicite, de Sainte-Beuve.

Quoi qu'il en soit, *Lui et Elle* est *surtout* l'écho des rancunes d'Alfred de Musset versées pendant vingt ans dans le cœur de Paul. Examinons ce livre à ce point de vue. — Paul de Musset semble n'avoir rien su de Fontainebleau, de Franchart. Il n'en dit que ceci, qui semble bien faux ; car quinze jours à la campagne sans querelle...! Enfin il en dit ceci : « Nos amoureux avaient le dessein de passer une semaine à *Moret*. Ils y restèrent plus de quinze jours, sans qu'il s'élevât entre eux aucun nuage... sans une seconde d'ennui ou de lassitude d'être ensemble... La pluie et les premiers froids eurent seuls le pouvoir de les faire déloger. » — Il est probable que Musset, qui du reste comptait Franchart au nombre de ses bons souvenirs (*Correspon-*

dance — Souvenir) n'en a pas dit un mot, si ce n'est de satisfaction, et sans insister, à Paul de Musset.

Paul de Musset indique qu'en Italie il y eut des discussions *littéraires* entre George Sand et Musset et mépris exprimé par Musset à George Sand comme auteur. Très vraisemblable ; mais pas un mot relatif à cela dans la *Correspondance* (ni, du reste, dans *Elle et Lui*). Pour ne rien omettre, rappelons-nous cependant que George Sand écrit quelque part dans la *Correspondance* : « Tu me traitais de bête. »

Il y a dans *Lui et Elle* mention d'infidélités légères, ou au moins apparentes, de George Sand à Musset, *avant Venise*. Rien là-dessus, absolument rien dans la *Correspondance*. Il est probable que, son imagination travaillant, Musset aurait dit à son frère : « Et même avant Pagello... A Florence... Un certain jeune homme qu'elle disait fils de son bijoutier. » Il est possible ; mais rien de cela dans la *Correspondance*.

Pour l'histoire de Venise, on sait assez que *Elle et Lui* et *Lui et Elle* sont en complet désaccord. *Lui et Elle* est en désaccord aussi avec la *Correspondance*. Dans la *Correspondance* Pagello intervient dès la maladie de George Sand, antérieure à celle de Musset. Dans *Lui et Elle* il intervient au commencement de la maladie de Musset et devient tout de suite l'amant de George Sand. Musset aura raconté les choses ainsi à Paul de Musset, n'ayant fait attention à Pagello que quand il a été malade lui-même ; ou Paul aura raconté les choses ainsi pour les rendre plus dramatiques ; ou parce qu'il se les rappelait de la sorte. Ne jamais oublier que *Lui et Elle,* comme *Elle et Lui,* ont des souvenirs lointains et qu'il n'y a que la *Correspondance* qui compte.

Deux épisodes semblent complètement inventés par Musset, l'épisode *du verre* et l'épisode de *la lettre*. Musset étant malade, alité, et George Sand et Pagello ayant soupé dans sa chambre, hors de la portée de son regard, eux

sortis, Musset se serait soulevé sur son lit et aurait vu qu'il n'y avait qu'un verre sur la table où ils avaient soupé. — Une lettre griffonnée par George Sand et où il était question de « *folie* » aurait épouvanté Musset, lui aurait fait croire que Pagello et George Sand voulaient le faire enfermer. Musset a couru après la lettre déchirée et jetée par la fenêtre. George Sand aussi. Le vent l'avait emportée ; elle ne se retrouva jamais... etc.

Ces deux épisodes sont, sans doute, exagérés, tournés au roman tragique ; mais il faut bien savoir qu'ils ne sont pas, complètement au moins, de l'invention de Paul de Musset. Ils semblent avoir tous deux un fondement vrai.

Du verre, la *Correspondance* ne dit absolument rien ; mais il y est fait une allusion très claire, plus qu'une allusion, dans *la Confession d'un enfant du siècle*, ce qu'on n'a pas remarqué, je m'en souviens, même en 1860. Or, ceci est très important.

Voici le passage de *la Confession d'un enfant du siècle :* « Un soir que Smith avait dîné avec nous, je m'étais retiré de bonne heure et je les avais laissés ensemble. Comme je fermais ma porte j'entends Brigitte demander du thé. Le lendemain, en entrant dans sa chambre, je m'approchai par hasard de la table et, à côté de la théière, je ne vis qu'une seule tasse. Personne n'était entré avant moi et par conséquent le domestique n'avait rien emporté de ce qu'on avait servi la veille. Je cherchai autour de moi sur les meubles si je voyais une seconde tasse et je m'assurai qu'il n'y en avait pas. « Est-ce que Smith est rentré tard, demandai-je à Brigitte. — Il est resté jusqu'à minuit. — Vous êtes-vous couchée seule ou avez-vous appelé quelqu'un pour vous mettre au lit ? — Je me suis couchée seule. Tout le monde dormait dans la maison. » Je cherchais toujours. Les mains me tremblaient... Je tenais cependant la tasse et j'allais et venais par la chambre. Je ne pus m'empêcher d'éclater de rire et je la lançai sur le car-

reau. Elle s'y brisa en mille pièces, que j'écrasai à coups de talon. »

L'épisode *du verre* semble donc avoir un fond de vérité.

L'épisode de *la lettre* aussi. Cet épisode devient dans *Lui et Elle* tout un roman sinistre où George Sand menace formellement et par paroles Musset de le faire enfermer sur certificat de Pagello. Tout cela est imaginaire. Mais il y a eu une histoire de lettre; et *on a la lettre ;* elle ne s'est pas perdue. Voici à quoi se réduit l'histoire de la lettre:

Musset a été très malade la nuit précédente. Au matin George Sand écrit au crayon en italien, sur le premier chiffon venu, les mots suivants: « Il a été très malade cette nuit, le pauvre. Il croyait voir des fantômes autour de son lit et il criait toujours : « je suis fou, je deviens fou » (ces trois derniers mots en français dans le texte). Je crains beaucoup pour sa raison. Il faut savoir du gondolier s'il n'a pas bu du vin de Chypre dans la gondole, hier. S'il n'était qu'ivre... »

Ce billet était très vraisemblablement écrit afin de « renseigner le médecin en dehors du malade pour ne pas alarmer celui-ci », comme dit M. Decori dans une note. Musset fit un mouvement et George Sand mit le billet dans sa poche. Il s'aperçut de ce geste et demanda à voir le billet. Elle s'y refusa, en quoi elle eut le plus grand tort, alarmant ainsi le malade beaucoup plus que n'eût fait le billet montré et lu. « Elle ne le lui montra que beaucoup plus tard », dit M. Decori. Quand? Sans doute pendant les *secondes amours de Paris*, en 1835.

On voit ici très nettement la genèse des imaginations de Musset, des conversations de Musset avec son frère et enfin de *Lui et Elle*, qui est le résultat de tout cela. Musset a eu à Venise des soupçons étranges sur ce billet qu'on refusait de lui faire voir. Il y a eu une scène. Revenu à Paris, il y songe encore, et fortement, puisqu'il écrit dans sa lettre du 30 avril (1834): «... *Je me souviens bien de*

cette nuit de la lettre. Mais, dis-mois, quand tous mes soupçons seraient vrais, en quoi me trompais-tu? Me disais-tu que tu m'aimais? N'étais-je pas averti? Avais-je aucun droit? » Cela veut dire qu'au 30 avril 1834 il n'a pas encore vu la lettre, et la considère comme une lettre de confidence amoureuse à Pagello : « Quand tous mes soupçons seraient vrais [quand tu aurais été la maîtresse de Pagello], en quoi me trompais-tu ? Tu m'avais averti. Tu avais rompu avec moi. Je n'avais aucun droit. » Rien jusqu'à présent de l'idée d'une machination tendant à le faire enfermer.

Plus tard, je suppose en décembre 1834, George Sand lui montre la lettre. Sur cette lettre où il est question de folie, son imagination travaille; et plus tard encore, quand il a rompu avec George Sand, il dit à son frère : « Et même, je crois bien qu'ils ont voulu me faire passer pour fou. Il y a une lettre qu'elle ne voulait pas me montrer, que j'ai vue plus tard et où il était question de cela. » Sur quoi, vingt ans plus tard, Paul de Musset écrit toute la scène de violences, de menaces, de lettre cachée, jetée, cherchée, perdue, que vous pouvez lire dans *Lui et Elle.*

Voilà la genèse de *Lui et Elle.* Plus j'y songe, plus je considère *Lui et Elle* comme l'écho des conversations d'Alfred de Musset irrité, avec son frère, qui ne cherchait pas précisément à le calmer.

Il n'y a qu'un mensonge pur et simple, à mon avis, dans *Lui et Elle.* Ce sont les lettres attribuées à George Sand, les lettres de « William Caze ». Elles sont adroitement faites, mais elles sont évidemment fabriquées. Elles sont d'un style brusque, coupé, saccadé, qui est le contraire même du style de George Sand, même très émue. Et d'autre part, sans être d'un très grand mérite littéraire, elles sont d'une allure, d'un style « à la *Religieuse portugaise* », qu'il me semble difficile que Paul de Musset ait attrappé. Elles seraient d'Alfred de Musset lui-même, en un jour de

bonne humeur féroce, s'amusant à parodier la manière de George Sand et la sienne propre, comme il faisait la caricature de George Sand et la sienne propre, que cela ne m'étonnerait pas extrêmement. Je reconnais que l'hypothèse est un peu extravagante. « C'est une vision », comme dit Mme de Sévigné. Enfin ces lettres agacent ma curiosité.

Le mensonge de Paul de Musset consiste à dire que ce sont bien des lettres de « William Caze » non rendues à elle et retrouvées dans un tiroir. Il est constant que Musset a remis à Papet *toutes* les lettres qu'il avait reçues de George Sand. George Sand le fait clairement entendre dans sa lettre à Sainte-Beuve du 20 janvier 1867. Et elle le dit nettement dans sa lettre testamentaire à M. Aucante du 10 mars 1864 : « Vous connaissez *toutes* les lettres qui m'ont été écrites par Alfred de Musset et *toutes* celles qu'il a reçues de moi. »

Sauf cela, il faut considérer *Lui et Elle* comme *la façon dont Alfred de Musset, vers 1840, se figurait ses anciennes relations avec George Sand.*

Résumons-nous. George Sand et Musset ont tenu *tous deux* à ce que cette *Correspondance* fût *conservée* «... On s'offrit de tout brûler, mais on ne pouvait s'y résoudre ; on sentait qu'on avait là une grosse part de son âme... » (George Sand à Sainte-Beuve); George Sand a tenu particulièrement à ce que cette *Correspondance* fût *publiée*. Ils ont eu tort tous les deux. Cette correspondance leur fait plus de tort que de bien à l'un et à l'autre. « N'écrivez jamais, ou brûlez toujours », c'est mon conseil aux amoureux.— Pour l'histoire littéraire la publication de cette *Correspondance* est très utile, parce qu'elle jette des lumières toutes nouvelles et assez vives sur les plus importants des ouvrages de Musset et sur quelques-uns des ouvrages de George Sand.

Emile Faguet.

L'Abbé Fidus

M. Louis Roguelin est un écrivain probe et consciencieux qui à chaque ouvrage fait un progrès. Après l'*Etreinte*, après *Sabine*, qui ne valaient pas grand'chose, après *Jacques Moreau*, qui était une étude très forte de mœurs provinciales, il nous donne l'*Abbé Fidus*, qui est une œuvre austère, rude, tassée et d'un réalisme presque puissant.

Je ne cacherai pas au lecteur que c'est un livre anticlérical au premier chef et que les passions jacobines qui animent l'auteur s'y dissimulent peu. On le dirait écrit par un sous-préfet de la République. Evidemment, au point de vue de la générosité chevaleresque, ce n'est pas en l'année 1904 que l'auteur aurait dû publier cet ouvrage. Mais, ceci dit une fois pour toutes, je ne peux que louer la haute tenue littéraire de cette œuvre, le souci d'être précis, net, tout en petits faits, qui, évidemment, ont été tous vus et contrôlés. Le livre est *vrai*. Le contraire est vrai aussi, sans doute, et par où l'auteur a sacrifié à ses passions, c'est en ne notant et en ne produisant à nos yeux que les faits favorables à sa thèse ; mais encore le livre est très vrai, pris sur le vif, sans imagination et sans éloquence. Documentaire et bien écrit, voilà ce que l'auteur a voulu que fût son livre, rien de plus, rien de moins, et il y a parfaitement réussi. — Une seule page à peine, celle où l'auteur montre des desservants de campagne déjeunant chez leur doyen, sent son Lavratte et dépare la beauté grave et

triste de toute l'œuvre. Une seule page. Il va de soi que je ne tiendrai pas pour si peu rigueur à M. Roguelin.

C'est l'histoire d'un prêtre depuis son entrée au petit séminaire jusqu'au moment où il rompt en visière à l'Eglise catholique. Il y a là, notés d'un crayon très aigu, le petit séminaire un peu puéril, le grand séminaire léthargique, le vicariat dans une petite ville, le service de desservant dans une paroisse de cent cinquante habitants, puis les « mauvaises lectures » (Strauss, Renan) où l'oisiveté de cette résidence amène le jeune lévite, et enfin l'abjuration finale.

Ce qu'il y a de très bon, ou tout au moins d'original, dans cet ouvrage, qui, très évidemment, a pour base une autobiographie confiée à l'auteur, c'est que le jeune prêtre ne quitte point l'Eglise catholique surtout pour cette raison qu'il ne croit plus. Ce motif n'est que le dernier et, Dieu me pardonne, le plus léger. Il est venu s'ajouter à tous les autres, très nombreux ; il n'est que la goutte d'eau. Le véritable mobile qui jette l'abbé Fidus hors de l'Eglise, c'est que partout, à la ville et à la campagne, on a voulu lui faire faire de la politique, et qu'il s'y est refusé avec ténacité. A la fin il n'en peut plus ; Strauss aidant, mais on sent que Strauss ne fait qu'aider, l'abbé Fidus devient Infidus. La page essentielle, substantielle, médullaire de tout le livre est au milieu. C'est l'entrevue de l'évêque et du petit vicaire. Je la résume, et en la résumant je la tirerai peut-être, au comique, forcément ; mais dans le livre, elle est grave, forte et douloureuse :

« Je suis mécontent. Vous êtes trop populaire.

— Ce n'est pas ma faute.

— Trop éloquent.

— On me dit de prêcher.

— Vous parlez aux femmes.

— Elles me poursuivent.

— Vous acceptez leurs faveurs.

— Absolument faux.

— C'est certainement vrai ; mais *tout cela n'est rien*: vous ne voulez pas faire de politique?

— Non.

— Donc vous êtes avec les ennemis de l'Eglise.

— Non.

— Qui n'est pas pour moi... Vous partirez en disgrâce, pour Val-Touffu, dans les vingt-quatre heures. »

Il y a certainement beaucoup de vrai et dans cette page et dans tout le livre, qu'elle résume. Si le livre est un livre de combat, et assez féroce, c'est que l'auteur n'a voulu voir de tout le vrai que le vrai qui s'accommodait à ses colères ; mais un livre de combat peut être littérairement un très bon livre, et c'est le cas du livre de M. Roguelin. M. Roguelin, par cet ouvrage, a mis la main sur la succession du regretté Ferdinand Fabre, et l'héritage n'est pas tombé en possession d'indigne héritier.

E. F.

Note Bibliographique

Nous avons reçu les premiers fascicules d'une *Anthologie française du XIXe siècle*, dont M. Pachalery, maître de français au gymnase d'Odessa, vient d'entreprendre la publication. C'est pour nous un plaisir de signaler et de recommander ce travail qui rendra de grands services à tous les Russes qui aiment à parler notre langue et sont curieux de notre littérature. L'anthologie de nos grands auteurs du dernier siècle était encore à faire en Russie, et l'on ne peut que féliciter le savant professeur de s'être mis à l'œuvre pour combler cette lacune. Le labeur est considérable, car une abondante annotation accompagne le texte, dont il fait ressortir les particularités intéressantes au point de vue philologique et grammatical.

En même temps que la publication de ce recueil, M. Pachalery poursuit aussi celle d'un *Dictionnaire phraséologique* de la langue française, dans lequel, autour d'un mot déterminé, sont groupées toutes les phrases consacrées, toutes les expressions plus ou moins synonymes qui se rapportent à lui ; les proverbes français et russes tiennent dans cette vaste et intéressante compilation une place considérable. C'est encore là un travail dont l'achèvement fera honneur au patient lexicographe auquel sont déjà parvenus d'innombrables et précieux encouragements. Nous nous bornerons à citer la lettre qu'il a reçue de Gaston Paris :

« Monsieur, j'ai lu avec plaisir le premier fascicule que vous avez bien voulu m'envoyer, de votre *Dictionnaire phraséologique* français. Je ne doute pas qu'il ne rende

de grands services aux Russes, mais il intéresse aussi les lecteurs français, auxquels il présente, commodément réunis, beaucoup de renseignements qui sont dispersés et se trouvent avec peine. J'y apprécie surtout les rapprochements avec le grec et le latin, qui témoignent d'une érudition très étendue. Je souhaite que votre œuvre d'intelligente et utile compilation ait le succès qu'elle mérite, et je vous prie de recevoir, avec mes remerciements, l'assurance de mes sentiments très distingués. »

C. M.

Un " Hamlet " moderne

Ce n'est pas celui de Laforgue : c'est celui, fort différent, moins original, curieux cependant, de M. Alfred Oriani, dont la *Nuova Antologia* vient de publier la « tragédie en quatre actes » intitulée : *l'Invincible*. L'Invincible, nous verrons tout à l'heure qui c'est : car l'auteur ne nous le laisse deviner qu'au troisième acte. Le personnage central du drame, ce n'est pas *l'Invincible*, c'est Hamlet, qui s'appelle ici Roger, dont le père a été jadis assassiné, et dont la mère a épousé le comte Edmond, ami de son premier mari : Roger hait le Comte, et le soupçonne d'avoir fait tuer son père, pour pouvoir épouser la veuve, dont il était éperdument épris. Douze ans ont passé. Au moment où commence la pièce, les soupçons de Roger viennent de s'accentuer brusquement, le désir de démasquer le coupable et de venger son père mort s'est emparé de lui, et l'affole : rien ne peut plus sur lui, ni les conseils de deux amis raisonnables, ni l'amour d'une charmante jeune fille, Lucienne, une orpheline, nièce du Comte : mais c'est justement son père, frère du Comte, un triste sire, disparu, suicidé, croit-on, après une vilaine affaire de fausses traites, c'est cet Armand que Roger croit avoir été le meurtrier de son père à lui, payé par le Comte. Comment faire la preuve de ces soupçons ? Roger y travaille fiévreusement : ses progrès dans ce terrible travail font les péripéties du drame, qui, à ce point de vue, est bien fait, vraiment tragique. La première escarmouche entre Roger et le Comte, à la fin du premier acte, fait passer le frisson :

LE COMTE (entrant). – *Tu es revenu cette nuit, Roger, et tu ne t'es pas encore couché ?*

ROGER. — *Je lisais une vieille lettre. On y parle de vous.*

LE COMTE. — *On en dit du bien ?*

ROGER. — *Dans celle-ci, oui. On y dit que vous étiez très beau, que vous aviez beaucoup d'esprit, une élégance suprême.*

LE COMTE. — *Ce doit être en effet une bien vieille lettre.*

ROGER (relisant). — *Voici la date : Lucques-les-Bains, 1863.*

LE COMTE. — *De qui est-elle ?*

ROGER. — *De mon père.* (Un silence.)

LE COMTE (s'asseyant). *Vous avez eu quelqu'un ici, tout à l'heure ?*

ROGER. — *Octave et son oncle, le juge.* (Celui qui avait instruit l'affaire de l'assassinat du père de Roger, sans avoir pu découvrir le coupable.)

Nouveau silence. Puis:

LE COMTE. — *Vous voici riche maintenant. La tante Claude vous a laissé tout ce qu'elle avait elle-même eu de sa sœur, peut-être deux cent mille francs, à ce qu'on disait ?*

ROGER. — *Davantage.*

LE COMTE. — *C'est donc un gros héritage.*

ROGER. — *Lourd, peut-être.* (Il s'étale sur le divan, et regarde le Comte.) *Cette pauvre femme est morte inconsolable de ce que l'assassin de mon père n'ait pas été découvert. Evidemment, elle a espéré jusqu'au dernier moment un hasard, un miracle...*

LE COMTE. — *Un miracle, le rêve des faibles* !

ROGER. —... *Si la pauvre tante Claude pouvait nous voir ici, en ce moment, elle s'indignerait peut-être, elle qui adorait son frère. N'est-ce pas aujourd'hui le jour des morts ? Ma mère, Lucienne, la vieille Adélaïde, Augustin, tous sont allés à la messe pour lui : vous seul restez à la maison. Ma tante croirait que vous haïssez le mort encore maintenant.*

LE COMTE. — *Encore ?*

ROGER (lentement). — *Naturellement, elle supposait que vous le haïssiez avant d'avoir épousé sa femme ; ne pouviez-vous pas en effet être déjà épris d'elle ?*

LE COMTE. — *Même dans ce cas, il n'est pas nécessaire de haïr le mari.*

ROGER. — *Cependant, on hait presque toujours le mari de la femme qu'on voudrait avoir pour maîtresse, et qu'on n'a pas encore. N'était-ce pas votre cas ?*

LE COMTE (relevant la tête). — *Tu parles avec un singulier détachement des événements de la vie de ta mère.*

ROGER se lève, passe derrière lui en le regardant intensément, puis se plante devant lui. — *Pensez... si l'assassin de mon père est vivant, il l'est peut-être, il doit se demander maintenant si la femme pour laquelle il commit son crime...*

LE COMTE (sursautant). — *Pourquoi une femme ?*

ROGER (le fixant). — *Connaissez-vous un autre motif ?... Mais suivez mon raisonnement : cet homme devait être désespérément amoureux : pour accepter la nécessité d'un pareil crime il fallait qu'il voulût arriver à la possession d'une femme, que la vie de mon père lui interdisait, — ou bien qu'il voulût la posséder à lui seul. La première hypothèse est plus probable que la seconde.*

LE COMTE. — *Pourquoi ?*

ROGER (souriant). — *Parce qu'on est plus jaloux d'une femme qu'on ne peut pas avoir que d'une qu'on a déjà eue. La témérité avec laquelle le crime fut accompli prouve que sa passion était arrivée au maximum d'intensité.*

LE COMTE. — *Ainsi, vous croyez qu'un rival de votre père l'a tué de sa propre main ?*

ROGER. — *Non.* (Un silence.) — *En ceci je suis de l'avis de la tante Claude.*

LE COMTE. — *Elle vous en a donc parlé ?*

ROGER. — *Ça été le sujet de sa dernière recommandation...*

Un peu plus loin : Roger. — *Qu'avez-vous? Vous sentez-vous mal ? Augustin me dit que depuis quelque temps vous ne dormez plus.*

Le Comte. — *Toi non plus, à ce qu'il paraît, tu n'as pas sommeil.* (Il se promène de long en large, la tête basse : quand il se trouve devant Roger, celui-ci l'arrête et le regarde dans les yeux.)

Roger. — *C'est que je pense toujours à cet homme.*

Le Comte. — *A qui ?*

Roger. — *Où donc a-t-il pu trouver quelqu'un pour exécuter un pareil dessein ?*

Le Comte (ironiquement). — *Cherche.* (Silence.) *L'héritage de ta tante était tout en argent ?*

Roger. — *Argent et titres : je les ai déposés à Turin auprès de la Banque nationale.*

Le Comte. — *Qu'en feras-tu ? Vas-tu t'amuser un peu, mon jeune philosophe ?*

Roger. — *Voulez-vous voir le dernier portrait de mon père, peu de jours avant qu'il fût assassiné ? Je vais le prendre.* — (Il se dirige vers la porte, mais voyant que le Comte s'approche de la valise où sont ses papiers, il la ferme et l'emporte. Il sort. Le comte porte ses mains à sa figure avec un geste d'épouvante, mais, l'entendant rentrer, se redresse.)

Roger. — *Regardez : quelle tristesse sur sa figure ! Il devait avoir quelque grande douleur !*

Le Comte (avec force, relevant fièrement la tête). — *Peut-être n'était-il pas assez fort pour la vie : pourquoi es-tu presque toujours triste toi aussi ?* (S'excitant.) *Ceux qui savent vouloir vont droit au but, à travers tous les obstacles, ils n'analysent pas, ils ne rêvent pas : aussi triomphent-ils presque toujours des hommes et des femmes. La vie n'est qu'une farce sans conclusion, sanglante, si tu veux, dans laquelle on ne saura jamais qui a raison. Je suis pour ceux qui rient, qui prennent leur joie où ils la trouvent, dussent-*

ils la payer au plus cher prix. Que fais-tu donc de ta jeunesse ? Tu penses au passé : ils n'appartient à personne.

ROGER. — *Que feriez-vous dans mon cas ?*

LE COMTE. — *J'oublierais.*

ROGER. — *Vous aimez ma mère : si quelqu'un vous l'avait enlevée, est-ce que vous oublieriez ?* (Le Comte fait un pas en arrière, Roger s'avance vers lui.) *Retournez au lit* (ironiquement) : *elles vont rentrer, si elles vous voient levé, elles pourront soupçonner quelque motif secret. Rendez-moi le portrait. Retournez au lit.* (Le Comte se dirige vers la sortie ; il le suit à distance. Silence). *Aujourd'hui même j'aurai besoin de vous, j'en ai parlé à l'oncle d'Octave, pour le procès de mon père.* (Le Comte se retourne.) *Tâchez de dormir, si vous pouvez. Bonne nuit.* (Il le suit des yeux, jusqu'à ce qu'il disparaisse.) *C'est lui !*

Le talent de M. Oriani est remarquable dans ces scènes simples et rapides, dramatiques sans grands gestes et sans grandes phrases, où des paroles banales portent comme des coups de stylet ou des coups de massue, où les silences sont souvent plus importants que les paroles. C'est du vrai réalisme, — du très bon par endroits. Du reste, il faut connaître le théâtre italien actuel pour connaître le vrai théâtre réaliste. Nos auteurs à nous, voire ceux de chez Antoine, sont des romantiques à côté de Praga, de Bracco ; il est vrai que le jeu excellemment simple des acteurs italiens complète cette impression, chez ceux qui voient ces pièces à la scène. Pendant les quatre actes de l'*Invincible*, les grandes scènes (M. Oriani ne manque, je crois, pas une de celles qui sont à faire, et Sarcey eût été content), les grandes scènes se succèdent, pareilles à cette première, courtes, d'une forme quelconque, tragiques. Roger continue de tourner autour de sa proie, se rapprochant davantage à chaque acte, jusqu'à ce qu'au dernier il la tienne, et s'apprête à exécuter la vengeance qu'il a imaginée : dé-

noncer le Comte à sa propre femme, le faire haïr et mépriser par celle qu'il a aimée jusqu'au crime ; mais le Comte, devant cette punition, — la seule en effet qui pût lui faire horreur, s'empoisonne sous un prétexte plausible (un krach financier l'a ruiné), — et Roger, au dernier moment, n'a pas le courage d'obliger sa pauvre mère à maudire le mourant : car c'est là l'Invincible : la personne effacée, médiocre de cette femme, que Roger déteste parce qu'elle n'a pas aimé son père, mais qui est la mère cependant, qui est surtout la Femme inconsciente et faible, digne par là d'un inexplicable et irrésistible respect.

Ainsi, je vois entre l'Hamlet de Shakespeare et l'Hamlet de M. Oriani cette première différence : que dans celui-là il y a beaucoup de littérature, — admirable, géniale, mais enfin de la littérature, — tandis que dans celui-ci il n'y en a généralement pas du tout ; quand ci et là il en perce une pointe, on voudrait qu'elle n'y fût pas, car elle est de médiocre qualité. Les personnages de M. Oriani n'ont pas de poésie dans le langage, pas d'éloquence, pas d'esprit, pas d'originalité dans les idées, — une pensée plutôt hésitante et superficielle : mais c'est que la plupart des hommes sont juste pareils : toujours le réalisme. J'ai vraiment l'impression qu'étant donné le même concours de circonstances, le même drame a bien pu se passer à Rome en 1877, avec les mêmes péripéties et les mêmes paroles exactement. Aussi j'en veux à l'auteur de nous avoir présenté son Hamlet comme un homme remarquable : « Vous, qui êtes un homme d'une intelligence exceptionnelle... » lui disent plus d'une fois ses amis... Cela est une fâcheuse réminiscence de Shakespeare ; en réalité, ce Roger ne dit ni ne fait rien de génial ; son intelligence nous paraît être dans la moyenne des gens de sa classe ; il est d'un tempérament affiné, surtout nerveux, et non sans quelques traces de psychasthénie. L'auteur a eu cent fois raison de le faire ainsi ; il est même probable qu'il ne pouvait le faire

autrement. Mais alors il ne fallait pas nous le poser en prince du Danemark. Petit oubli où M. Oriani ne tombera plus.

Il est d'ailleurs amusant de constater que ce Roger, qui se croit un individu normal, complet, accomplissant seulement un devoir difficile dans une vive surexcitation, ce Roger qui ne se désespère pas, ne doute pas, ne s'injurie pas, ne s'affaisse pas, et n'a pas de crise de nerfs, est au fond beaucoup plus détraqué qu'Hamlet, lequel apparaît, en comparaison, comme un esprit remarquablement sain et équilibré. Roger n'a plus qu'un sentiment, qui est en même temps l'unique sujet de ses réflexions : le désir de venger son père. Ce père est mort depuis douze ans ; et c'est tout récemment, après la mort d'une vieille tante qui a ravivé ses souvenirs, que Roger s'est mis à l'aimer de si féroce manière. Je ne dis pas que c'est invraisemblable, mais que c'est tout à fait maladif. Combien Hamlet est plus normal, en ses luttes intérieures et ses rêveries douloureuses ! La besogne que lui a imposée son père répugne à toute une part de lui-même. Et puis il pense à tant de choses ! Roger aussi a des prétentions au pessimisme. Mais son pessimisme est un peu étriqué. Roger est obsédé par l'idée de justice ; il est pessimiste, parce qu'il n'y a pas de justice au monde, parce qu'il ne peut y en avoir :

Il y a des gens qui croient au progrès de la justice, au bonheur futur du genre humain, imbéciles ! Ne voient-ils donc pas que ce serait la suprême injustice, puisque tous les morts immolés à la préparation de ce bonheur en seraient à jamais exclus ? — Etrange idée ! Puisqu'il y a des gens malheureux, il n'est pas juste qu'il y en ait d'heureux ? Ce n'est pas pour cela qu'Hamlet tue son oncle, mais pour faire plaisir à son père, dont l'ombre lui est apparue. C'est beaucoup moins enfantin.

Encore une fois, cet Hamlet rapetissé, diminué de sa poésie et de sa philosophie, est une création moderne fort

vraisemblable, surtout en Italie, terre classique des folles vengeances. En cela, « l'Invincible » sent le terroir agréablement. Cette pièce nous offre encore un autre produit du sol : le paroxysme des sentiments de famille. Ceux qui connaissent bien le peuple italien savent à quel point les liens de famille sont chez lui profonds et facilement douloureux. L'amour filial, maternel, paternel, occupe dans le roman ou le théâtre italien une place beaucoup plus grande que dans les autres littératures modernes, et pour cause. Ici on nous a représenté Roger comme très épris de Lucienne (ce qui n'était pas le cas d'Hamlet pour Ophélie) : mais dès qu'il entrevoit la possibilité de venger son père, cet amour s'évanouit comme une bulle de savon. C'est très italien, quoi qu'on en puisse penser.

Julien Luchaire.

L'Administrateur-Gérant : E. Fromantin.

Poitiers. — Société Française d'Imprimerie et de Librairie.

Troisième Année N° 9 25 Septembre 1904

La
Revue Latine

Directeur : Emile FAGUET

Les lettres spirituelles de saint François de Sales (1)

La très belle publication se poursuit activement des œuvres de saint François de Sales, par les soins des religieuses de la Visitation d'Annecy. Ces dames, qui possèdent une foule d'originaux authentiques ou de copies authentiques des œuvres de François de Sales, ont été aidées dans leur œuvre excellente d'abord par le très savant dom Mackey, ensuite par le très informé et diligent M. l'abbé Navatel, qui n'ont rien négligé pour que cette publication fût un monument digne de l'homme illustre qu'elle présente en tout son jour à la postérité. Les éditeurs en sont au XIII[e] volume. Les volumes de I à X inclus renferment les *Controverses, la Défense de l'étendard de la sainte Croix*, l'*Introduction à la vie dévote*, le *Traité de l'amour de Dieu*, les *Vrais Entretiens spirituels* et les *Sermons*. Les XI[e], XII[e] et

(1) Chez J. Niérat, Annecy.

XIII[e] volumes contiennent les *Lettres* de 1590 à 1604. C'est à ces trois derniers volumes que je m'attacherai ici.

Ils ont été publiés par les éditeurs avec un soin extrême et une admirable information. Les références sont d'une exactitude à n'y rien souhaiter ; les renseignements sur l'identité et sur la biographie des mille personnes à qui saint François de Sales écrit, ou qu'il nomme ou auxquelles il fait allusion, ont dû coûter des peines infinies et un temps considérable. Les textes italiens et les textes latins sont excellemment traduits. A peine, en me donnant du mal moi même, ai-je pu relever quelques négligences ou erreurs.

Par exemple, il ne faut pas traduire : *Nihil, vel lætum, vel infaustum altius cordi insidere unquam mihi poterit quam quod...* par : « aucune nouvelle, triste ou joyeuse, n'a jamais pu m'impressionner à l'égal de celle... » ; car premièrement *poterit* est un futur et ensuite *impressionner* n'est pas français.

Par exemple encore, voici un contresens fait, ce qui est amusant, sur un texte français. Saint François de Sales écrit : « Il n'est pas que vous n'ayez désir de servir aux malades pour l'amour de Notre-Seigneur, de faire quelques vils et abjects services en la maison, par humilité ; car ce sont désirs fondamentaux... » Eh bien ! Rien de plus clair. « Il n'est pas que vous n'ayez... » veut dire : « Vous avez certainement... » — « Il n'est pas que vous n'ayez désir de servir les malades » veut dire, depuis que la langue française existe : « Il ne se peut pas que vous n'ayez pas le désir de servir les malades. » Cela est clair comme le jour ; mais l'éditeur ne comprend pas, et, ne comprenant pas, il croit qu'un mot a été omis et il le restitue, et il *rétablit* la phrase ainsi : « Il n'est pas [requis] que vous *n'ayez* désir de servir aux malades... » et la phrase, ainsi rétablie, premièrement est un barbarisme, et secondement n'a absolument aucun sens.

Mais ces erreurs, inévitables, du reste, dans un grand travail, sont très rares et, par compensation des taches que je viens de relever, voyez un peu comme ce texte, latin, celui-ci, est traduit : « Et quidem, si nonnulla quæ tu, procul dubio, prius noveras, ego vel prius dixi vel ad memoriam revocavi, esto mea dicas ; sed tabulæ sunt raræ et informes quas tum accuratæ picturæ cedere necesse est. Tu vero pro parte totam materiem dixisti et ut omnibus numeris amoris amica hyperboles constaret, formam etiam meam esse propemodum asseveras. Vel meum ergo tuumque pœnitus inter nos non audiatur, vel candidius tunc proferatur cum me tuum teque meum dicere volueris. » Les éditeurs traduisent ainsi : « Et en vérité, si j'ai énoncé le premier ou rappelé à votre mémoire quelques idées que sans aucun doute vous connaissiez déjà, soit, attribuez-les-moi ; mais ce ne sont là que des tables rases et brutes qui doivent disparaître sous une peinture si achevée. Vous, au contraire, vous nommez fond ce qui n'est que partie, et, pour que l'hyperbole amicale corresponde en tout point à votre affection, vous semblez affirmer que la façon même est de moi. Eh bien, qu'on n'entende plus entre nous ces mots mien et vôtre, ou qu'ils ne se profèrent, en toute vérité, que lorsque vous voudrez me dire vôtre ou vous dire mien. » Ah ! ah ! voilà qui est traduit ! J'ai cité ceci pour vous montrer combien les éditeurs traduisent bien en français, un peu aussi pour vous montrer en passant combien saint François de Sales écrit bien en latin.

Les lettres de saint François de Sales formeront sept ou huit volumes ; car elles sont très nombreuses, j'entends celles qui ont été conservées, lesquelles ne sont qu'une faible partie de toutes celles qu'il a écrites. Avec un peu d'exagération peut-être, un contemporain évalue à vingt ou vingt-cinq par jour les lettres du grand évêque. La part faite de l'hyperbole amicale, comme disait saint

François de Sales, on peut croire que l'Evêque a écrit autant de lettres que Voltaire. On sent, du reste, qu'il était épistolier, de son naturel, et qu'il aimait à causer. Ecrire des lettres, c'est causer de loin. Il parle quelque part de sa verbosité, pour se proposer de s'en corriger, ce qui est la chose du monde la plus difficile : « Il est toujours mieux que la prédication soit courte que longue, en quoi j'ai failli jusques à présent ; que je m'amende. Pourvu qu'elle dure demi-heure, elle ne peut être trop courte. »

Il est certain que saint François de Sales ne brille pas par la concision et qu'il aimait à se répandre. L'homélie, le sermon, la conversation « spirituelle », la lettre « spirituelle », étaient pour lui, en même temps que des devoirs, des délassements.

Feuilletons donc cette correspondance qui est l'épanchement d'une âme tendre.

« Une lettre, dit saint François de Sales, dans une de ses épîtres en latin, est déjà comme un portrait de celui qui écrit : *Epistola per se scribentis quædam effigies manualis est.* » Et c'est bien, en effet, un portrait complet de saint François de Sales que nous avons ici, et ce portrait est infiniment sympathique, tout compte fait.

Il était de très grande race noble et destiné aux plus hautes magistratures de son pays, dont il était en passe par sa naissance et qu'à l'âge de trente ans il dépassait par son mérite. Il avait fait des études beaucoup plus approfondies que les mieux « nourris » de son temps n'avaient accoutumé d'en faire. Il avait été instruit à Annecy, d'abord, puis à Paris et à Padoue, d'où vient qu'il écrivait avec autant de facilité et d'élégance en français qu'en italien et qu'en latin, et qu'il savait autant de droit que de théologie et de belles-lettres. On voit très bien que son instruction littéraire avait été forte ; car, s'il cite sans cesse les saintes Ecritures, il lui échappe (jeune encore) de citer dans ses lettres familières tel vers du IV[e] (quatrième !) livre

de l'*Enéide* et même du Martial, de quoi, du reste, ne se privera point Fénelon dans sa lettre à l'Académie française.

Destiné à la magistrature et à la carrière politique par son père, il imposa, à la fin, sa volonté, qui était d'être d'église, et, en 1594, à 27 ans, il entra dans les ordres. Presque aussitôt il fut envoyé, sur sa demande, à la bataille, c'est-à-dire à Thonon, en plein pays protestant, comme missionnaire, et pour ramener au catholicisme les populations des bords méridionaux du Léman. Ces pauvres populations montagnardes et fort incultes à cette époque, au hasard des guerres, des traités et des trêves, conquises par les Bernois, reconquises par le duc de Savoie et ainsi de suite, passaient, un peu forcément, du catholicisme au protestantisme environ tous les dix ans. Il y avait à ce moment (1594-1600) beaucoup à faire. On voit très bien que, tout seul à la tâche, le jeune François de Sales se donna des peines infinies. Il prêchait tous les jours, soit à Thonon qui était son quartier général, soit dans les moindres hameaux de la montagne. Timidement les catholiques l'écoutaient dans la rustique salle de conférence ; plus timidement les protestants l'écoutaient aux fenêtres, et il y avait plus de monde hors de la salle que dedans. Il prenait à part, en exhortation intense, les protestants les plus qualifiés ou les plus intelligents.

Il était aussi scrupuleux qu'actif et ardent. Il ne voulait, il l'écrit quelque part, admettre à l'abjuration que ceux qu'il voyait décidément et profondément convaincus et éclairés, chacun dans la mesure de sa capacité. Et si les choses allaient moins vite ainsi, ce qu'il reconnaît, il estime que dans le fond elles n'en vont que mieux et que c'est à l'avenir que l'on travaille.

Il est toujours pour les méthodes de douceur patiente, de pénétration lente, insinuante et prudente. Il dit cela en un passage charmant, d'une finesse et d'une raison spiri-

tuelle qui est un charme. C'est en italien et en joli italien, et à coup sûr c'était bien une idée à écrire en italien. Il s'agit, grande affaire, de se couler même dans Genève. Et pourquoi non ? Il y a partout une porte ouverte ; il s'agit de la trouver et de s'y glisser sans bruit : « ... *una gran porta aperta al santissimo Crocifisso in quella terra, purché sia portato con secreto da persone pratiche di questi humori, humili et patienti. Bisogna far come facciamo la Settimana Santa : scuoprir una corna della croce, poi l'altra, piano, piano, et cosi tutto, et gridar dolcemente : ecce lignum crucis ; venite, adoremus.* » — « Il y a en cette ville une grande porte ouverte au très saint Crucifix, pourvu qu'il y soit porté secrètement par des personnes humbles, patientes et familiarisées avec les mœurs de ces populations. Il faut faire comme nous faisons pendant la Semaine Sainte : découvrir un bras de la croix, puis l'autre, tout doux, tout doux, et ainsi enfin la croix tout entière et chanter doucement : « Venez, que nous adorions. »

Il ne faut rien cacher, et l'on sait bien qu'il est impossible, à cette époque, comme à toutes les époques, que quelques moyens durs ne se mêlent à ces moyens de persuasion tendre et caressante. Non point pendant sa mission même, à proprement parler, mais tout à la fin de sa mission, quand il ne restait plus que quelques huguenots dans les quartiers de Thonon, saint François de Sales a recours, pour en finir, pour consommer l'œuvre, au bras séculier et aux mesures iniques. C'est en 1601. Il écrit au duc de Savoie : « Après que Monsieur l'Evêque de Genève a eu établi les églises en tout ce bailliage, hormis en deux ou trois lieux... il m'a laissé ici pour quelques jours [encore] pour essayer d'attirer ce peu qui reste d'huguenots hors du fort de leur obstination. J'y ai employé tout mon cœur et espère que Dieu en aura touché quelques-uns par les motifs qu'il lui a plu m'inspirer. Néanmoins je n'ai encore pu tirer d'eux pleine résolution et en ai trouvé des

autres qui sont si avant en leur opiniatreté que même ils refusent leurs oreilles à la sainte parole et ne veulent se prêter à aucune raison, gens ignorants et qui, d'ailleurs, sont de nulle considération. Signe, après avoir fait ce qui était de ma capacité et ayant vu que tant de doctes pères jésuites et autres prédicateurs y ont employé toute leur industrie, je me suis venu rendre aux officiers [magistrats] que votre altesse a ordinairement en ce lieu... pour apprendre d'eux si de notre côté il demeurait quelque diligence à faire. Et tous concourent à cette opinion qu'il n'y a plus aucun moyen de reste pour enchérir, *sinon que votre altesse, par un édit paisible, commande que tous ses sujets aient à faire profession de foi catholique* [Allons donc ! Nous y voilà. Je me disais aussi : C'est bien extraordinaire] *et en prêter le serment dans deux mois* ès mains de ceux qui seront députés [à cet effet] *ou de vider les Etats avec permission de vendre leurs biens*. Plusieurs, par ce moyen, éviteront le bannissement du Paradis pour ne point encourir celui de leur patrie ; les autres, qui seront fort peu en nombre, sont de telle qualité que votre altesse gagnera beaucoup en les perdant, gens desquels l'affection est déjà pervertie et qui suivent le huguenotisme plutôt comme un parti que comme une religion. »

A la bonne heure ! Voilà « l'Unité morale » dans toute sa beauté ! Tout ce qui ressortit au dogme de l'unité morale est bien dans ce petit morceau : le bannissement de ceux qui ne pensent pas comme le prince ; la confiscation (ils pourront vendre leurs biens ; mais comme ils seront forcés de les vendre en s'expatriant, ils les vendront à vil prix et quasi à rien) ; enfin le procédé éternel qui consiste à représenter les dissidents religieux comme un parti politique ennemi du prince et comme des conspirateurs. C'est le banditisme de la révocation de l'Edit de Nantes ou de la franc-maçonnerie de 1900 en sa plénitude. Hélas ! Saint François de Sales est le plus honnête homme de la terre

et cela lui paraît la chose la plus naturelle du monde et tout à fait « paisible » et « clémente », comme il dit un peu plus bas.

N'avez-vous pas réfléchi quelquefois à ceci, que la force des préjugés est telle que vous êtes un très honnête homme, vertueux même, et que, peut-être, que, très probablement, vous faites, souvent, tous les jours, continuellement, quelque chose qui, sans que vous vous en doutiez nullement, est absolument infâme, est un crime monstrueux ? Au vrai, moi, j'en suis persuadé. Nous avons chacun notre crime, que nous accomplissons tranquillement, paisiblement, en nous en félicitant avec douceur et en nous en réjouissant avec componction. Joseph de Maistre avait raison : « Je ne connais pas la conscience d'un coquin ; mais je connais la conscience d'un honnête homme. Ce n'est pas beau. »

Devenu évêque, en 1602, il prit son office avec terreur et avec un zèle extrême. Il fut évêque, on peut le dire, littéralement à tous les instants de sa vie. Il était le dévouement même, en restituant à ce mot tout son sens. Il ne respirait que son ministère. Il fait sa confidence là-dessus avec cette conviction douce et cette émotion profonde et tranquille qui est le fond même de son caractère : « Si je n'étais pas évêque, peut-être que, sachant ce que je sais, je ne le voudrais pas être ; mais l'étant, non seulement je suis obligé de faire ce que cette pénible vocation requiert ; mais je dois le faire joyeusement et dois me plaire en cela et m'y agréer. Il ne faut pas porter la croix des autres ; mais la sienne ; et pour porter chacun la sienne, Notre-Seigneur veut que chacun se renonce soi-même, c'est-à-dire sa propre volonté. Je voudrais bien ceci et cela ; je serais mieux ici et là : ce sont tentations. Notre-Seigneur sait bien ce qu'il fait, faisons ce qu'il veut ; demeurons où il nous a mis. »

De fait, il ne s'épargne pas. Délicat de santé, il s'im-

posait, dans ce pays pénible, des tournées pastorales longues et rudes d'où il revenait épuisé, pour trouver mille affaires en retard qu'il fallait démêler et régler. Il écrivait, en 1605, à la baronne de Chantal : « Que vous dirai-je plus ? J'arrivai ici samedi au soir, après avoir battu les champs six semaines durant, sans arrêter en un lieu, sinon au plus demi-jour. J'ai prêché ordinairement tous les jours et souvent deux fois par jour. Et, que Dieu m'est bon ! Je ne fus jamais plus fort. Toutes les croix que j'avais prévues, à l'abord n'ont été que des oliviers et palmiers ; tout ce qui me semblait fiel s'est trouvé du miel, ou peu s'en faut. Seulement puis-je dire avec vérité que, si ce n'a été à cheval ou en quelque réveil de nuit, je n'ai point eu de loisir de repenser à moi et considérer le train de mon cœur, tant les occupations importantes s'entresuivaient de près. J'ai confirmé un nombre innombrable de peuple ; et à tous les liens qui se seront faits parmi ces simples âmes, vous avez toujours participé, comme à tout reste de ce qui se fait et se fera en ce diocèse, pendant que j'en aurai l'administration. Mais pourquoi vous dis-je ceci ? Parce que je parle avec vous comme avec mon propre cœur. »

Comme prince, car en tant qu'évêque, il était prince séculier, il tenait très bien à ses droits, qui étaient ceux de sa femme, comme il dit, c'est-à-dire de son église ; mais il avait horreur des vexations. Imaginez-vous qu'il avait trouvé subsistant encore et très vivant, sur ses terres, le droit de battage des étangs. Il s'empressa de le supprimer et cela lui fournit un propos divertissant pour Mme de Chantal : « Vous ne savez pas, ma chère fille, ce qui me vient en l'esprit ?... Je suis ici, à Vin [Vinz-en-Sallaz] qui est la terre de notre évêché. Or les sujets étaient anciennement obligés, par reconnaissance formelle, de faire taire les grenouilles des fossés et marécages, pendant que l'Evêque dormait. Il me semble que c'était une

dure loi et pour moi je ne veux point exiger ce devoir. Qu'elles crient tant qu'elles voudront. Pourvu que les crapauds ne me mordent point, je ne laisserai pas de dormir pour elles [elles ne m'empêcheront pas de dormir] si j'ai sommeil. Non, ma chère fille, [même] si vous étiez ici, encore ne voudrais-je point entreprendre de faire taire les grenouilles ; mais ce vous dirais-je bien qu'il ne les faudrait pas craindre ni s'en inquiéter, ni ne penser pas à leur bruit. Fallait-il que je disse cela pour témoigner que je suis ému à rire ? »

S'il jugeait inutile d'empêcher les grenouilles de crier, il tenait infiniment à empêcher les religieuses de babiller. Ce bruit-ci l'importunait beaucoup plus que ce bruit-là. Les efforts furent grands pour imposer la clôture à ses religieuses. On sait qu'au XVIIe siècle, le plus souvent, un couvent était un salon. On recevait des visites, de femmes et d'hommes, on tenait cercle, on devisait, on s'escrimait en courtoisie. *Five o clock* conventuel. Cela n'était aucunement du goût de « Monsieur de Genève ». Il insistait sur ce point avec cette fermeté de fond et cette douceur de forme qui était tout son caractère et toute sa méthode. Il écrivait à l'abbesse du Puits-d'Orbe d'agir dans le même esprit : «... Quant à la chasteté, il faut commencer ainsi : témoigner vous-même que vous n'êtes jamais si contente que quand vous êtes seule avec vos sœurs ; qu'il vous semble que c'est la plus grande consolation [pour vous] d'être ainsi, en conversation particulière entre vous, vous autres sœurs ; que vous voudriez que chacune restât en son lieu, les mondains chez eux et vous avec elles ; qu'aussi bien les mondains ne viennent aux monastères que pour en tirer ou pour en faire des contes çà et là et se moquer des religieuses ; et semblables petites inspirations. Mais qu'il soit en sorte qu'il semble que vous ne le dites que pour votre particulier et vous verrez que petit à petit elles seront bien aises de retrancher les sorties au monde et les

entrées des mondains. Et enfin, un jour, il suffira bien si c'est après une année, voire deux [il ne laisse pas d'être assez pressé], *vous ferez passer cela en constitution et ordre*; car c'est enfin la gardienne de la chasteté que la clôture. »

Je serais assez curieux de savoir ce qu'il obtint de ce côté-là. Je ne le verrai que dans les volumes suivants. Tout ce que je vois pour le moment c'est que dix mois après il ne semble pas avoir obtenu beaucoup; et c'est aussi pourquoi il insiste avec les précisions nécessaires : « Je suis toujours en peine de savoir si vous aurez encore point rencontré de personnage propre pour la conduite de cette troupe d'âmes [un directeur, ou un aumônier] qui, sans doute, ne peut, autrement, être qu'avec beaucoup de troublement et d'inquiétude, qui sont des herbes qui croissent volontiers dans les monastères mal cultivés et principalement en ceux des filles. Mais surtout je voudrais fort entendre quels progrès vous espérez pour la clôture ; s'il sera pas possible de tenir la porte fermée aux hommes, au moins avec la modération que je vous avais prescrite, laquelle n'était que trop facile... Certes, il faut travailler tout doucement, ma chère fille, mais bien soigneusement ; car de cela dépend le bon ordre de tout le reste. »

Il s'occupait de toutes choses ecclésiastiques, même en dehors de son diocèse, pour le bien de l'Eglise, jusque-là que de donner à un jeune évêque qui ne savait pas parler et qui semble avoir été un peu imbécile, des conseils pour la prédication et d'écrire pour lui tout un traité de rhétorique ecclésiastique, qui est infiniment curieux.

C'est là qu'on voit — entre autres excellentes et importantes choses, comme par exemple qu'il faut *enseigner* et *émouvoir* et *jamais* ne chercher à *plaire*, ce qui se trouve être précisément la définition que Voltaire a donnée de la prédication de Bourdaloue ; comme par exemple qu'il faut user de l'histoire des saints, très modérément des

histoires profanes, avec discernement « des histoires naturelles » et « *point du tout* » des fables des poètes, — c'est là qu'on voit les ressources différentes que l'on peut tirer du sens littéral, du sens allégorique, du sens anagogique et du sens tropologique. Que de sens !

Vous ne savez pas peut-être très exactement ce que c'est que les trois derniers. Le sens allégorique, c'est le symbole. Par exemple « Hélie s'endormit sous un genévrier », cela veut dire littéralement que Hélie s'endormit sous un genévrier, comme Henri IV sous un poirier le soir d'Ivry ; mais cela veut dire allégoriquement qu'Hélie s'endormit sous la Croix. Avec beaucoup de bon sens saint François de Sales n'aime point qu'on intègre le symbole ; mais seulement que l'on fasse la comparaison. Ne disons pas : « Hélie *signifie* le chrétien ; le genévrier signifie la Croix » ; disons humainement : « Ainsi qu'Hélie en sa détresse se reposa sous le genévrier, ainsi, chrétiens, reposons-nous sous la croix. »

Le sens anagogique consiste à tirer le sens littéral à ce qui doit se passer en l'autre vie. Par exemple, Dieu ayant dit d'Esaü et Jacob : « l'aîné servira le plus jeune » ; au sens anagogique, cela veut dire que le corps, qui est né avant l'âme, sera serviteur de l'âme et que l'âme dominera le corps et lui survivra.

Le sens tropologique consiste à tirer le sens littéral à ce qui se passe dans l'âme et la conscience de l'homme. Par exemple, et sans sortir de l'histoire d'Esaü et Jacob, « tropologiquement Esaü c'est l'amour-propre de nous-mêmes, Jacob l'amour de Dieu en notre âme. L'amour-propre est l'aîné ; car il est né avec nous ; l'amour de Dieu est puîné ; car il s'acquiert par les sacrements et la pénitence, et néanmoins il faut que l'amour de Dieu soit le maître et que l'amour-propre serve et soit inférieur. »

Ces subtilités étaient à la mode et dans le bel air des choses. Saint François de Sales les accepte trop et l'on

verra plus loin que pour son usage même il donne un peu trop dans l'allégorie, dans l'anagogie et dans la tropologie; mais il recommande néanmoins, avec beaucoup de sagesse, d'en user cauteleusement, de telle sorte que le sens figuré ne soit pas « trop forcé », soit selon les bienséances (l'exemple d'allégorie indécente que donne saint François ici est bien amusant; je ne puis pas, en conscience, le transcrire), soit *court*, et enfin soit très clair et facilement intelligible.

Et enfin, recommandation si importante à cette époque que, cinquante ans encore après, Boileau disait à Louis XIV pour expliquer le succès du Père Letourneux : « Vous savez, sire, on court toujours à la nouveauté : c'est un prêtre qui prêche l'Evangile » — et enfin par-dessus tout, saint François de Sales crie tout du haut de sa tête : « *Prædica verbum, prædica Evangelium*, prêchez l'Evangile! Il y a suffisamment de quoi en l'Ecriture sainte; il n'en faut pas davantage. »

Oh! qu'il a raison, et que j'aurais voulu qu'il insistât davantage! Entre autres horribles défauts, l'Ancien Testament a eu celui-ci de séduire les prédicateurs et de gâter leur goût. Il les séduisait précisément parce qu'il contient de belles histoires agréables à raconter et à interpréter et trop favorables au sens allégorique, au sens anagogique et au sens tropologique. La moitié du méchant goût des prédicateurs vient de la Bible, l'autre des docteurs. L'Evangile seul; et de ce qui est après pas grand'-chose et de ce qui est avant rien du tout : ce serait ma règle. J'admets qu'on dise que j'exagère; je n'admets pas qu'on dise que j'exagère beaucoup.

Il y a aussi, surtout comme documents sur les mœurs ecclésiastiques du temps, de très bonnes choses relativement à l'*action oratoire* dans ce traité : « Il faut une action. libre, noble, généreuse, naïve, forte, sainte, grave et un peu lente. En un mot, parler affectionnément et dévotement,

simplement et candidement et *avec confiance*... Le souverain artifice, c'est de n'avoir pas d'artifice. Il faut que nos paroles soient animées, non par des cris et actions démesurées ; mais par l'affection intérieure... On a beau dire ; mais le cœur parle au cœur et la langue ne parle qu'aux oreilles. J'ai dit qu'il faut une action libre, contre une certaine action contrainte et étudiée des pédants. J'ai dit noble, contre l'action rustique de quelques-uns qui font profession de battre des pieds, des poings, de l'estomac contre la chaire, crient et font des hurlements étranges et souvent hors de tout propos... J'ai dit saint, pour forclore les muguettes courtisanes et mondaines. J'ai dit grave, contre certains, qui font tant de bonnetades à l'auditoire et puis tant de petites charlataneries, montrant leurs mains, leur surplis et faisant tels autres mouvements indécents. J'ai dit un peu lente pour forclore une certaine action courte et retroussée qui amuse plus les yeux qu'elle ne bat [baste ?] au cœur. » Il faut lire attentivement ce petit traité et le comparer soigneusement avec le chapitre de La Bruyère sur l'*Eloquence de la chaire* et l'article de Fénelon sur la *Rhétorique* dans le discours à l'Académie française.

Mais c'est surtout dans son ministère de directeur qu'on aime à suivre saint François de Sales, et aussi bien c'est celui-ci qu'il aima le plus. Il aimait à parler à une âme, doucement, comme à demi-voix, délicatement, patiemment, affectueusement et... longuement. Ses lettres de direction sont les plus belles, les plus tendres, les plus sensées, aussi, et appropriées, et qui ont dû être les plus efficaces, que je connaisse, après celles, bien entendu, de Fénelon, qui sont le chef-d'œuvre de la direction, à mon avis.

Les lettres de direction de saint François de Sales sont le meilleur de l'œuvre de saint François de Sales. — Songez que l'*Introduction à la vie dévote* elle-même n'est qu'une collection de lettres de direction qui ont été recueillies

par saint François de Sales, réunies, arrangées en ouvrage suivi et destinées à la direction de toutes les âmes après l'avoir été à la direction d'une seule. — Toujours est-il que saint François de Sales est un directeur merveilleux.

D'abord il suit les âmes. Comme a dit Mme de Sévigné de Nicole, « il descend dans les cœurs avec une lanterne » et non pas seulement pour les voir, mais pour les éclairer. Personne ne me semble avoir mieux connu l'âme des dévotes, leurs défauts surtout, et, sans doute, c'est encore ce qu'il faut le mieux connaître, ni avoir mieux su, avec des précautions et ménagements infinis, les faire voir jusqu'en leurs racines et non point pour les déraciner, ce qui est impossible; mais pour faire qu'on les déracinât.

Ce qu'il y a de curieux et de charmant, c'est que toute sa méthode se ramène à deux ou trois principes très nets, très fermes, très simples, dont il a éprouvé la sûreté, et que, malgré sa prolixité, il sait maintenir et soutenir toujours au premier plan pour que ni lui ni le pénitent ne les perde jamais de vue. Toute cette méthode pourrait se résumer en trois mots : « Vous voulez aller à la perfection ? Allez-y *simplement*, *paisiblement*, *joyeusement*. » Voilà tout, voilà l'essence, voilà l'élixir. Le reste n'est qu'applications. Ce qu'il recommande toujours, ce sont les petites vertus, qui sont toujours celles qu'on néglige parce qu'on les croit faciles : « Allons, cependant, allons, ma chère fille, cheminons par ces basses vallées des humbles et petites vertus. Nous y verrons des roses entre les épines, la charité qui éclate parmi les afflictions intérieures et extérieures... Surtout j'aime ces trois petites vertus : *la douceur de cœur*, *la pauvreté d'esprit et la simplicité de vie ;* et ces exercices grossiers : visiter les malades, servir aux pauvres, consoler les affligés ; mais le tout sans empressement, avec une vraie liberté. Nous, nous n'avons pas encore les bras assez larges pour atteindre

aux cèdres du Liban ; contentons-nous de l'hysope des vallons. »

Il fait la guerre sans cesse, vivement et spirituellement, aux grands désirs, aux désirs excessifs, qui ne sont, il le sait bien, que des formes subtiles de l'orgueil. Il ne trouve pas, que je crois, le mot joli et profond de Mme de Longueville : « Mon orgueil se transforme en ange de lumière et de pureté, pour se satisfaire encore ». Mais il en donne bien, avec simplicité, netteté et pénétration, tout le sens : « Persévérez à bien vous vaincre vous-même en ces menues contradictions journalières que vous ressentez. *Faites le gros de vos désirs pour cela.* Sachez que Dieu ne veut rien de vous sinon cela, pour maintenant; ne vous amusez donc pas à faire autre chose... *Ne désirez point n'être pas ce que vous êtes; mais désirez être fort bien ce que vous êtes.* Amusez vos pensées à vous perfectionner en cela et à porter les croix, ou petites ou grandes, que vous y rencontrerez. Et croyez-moi, c'est ici le grand mot et le moins entendu de la conduite spirituelle. Chacun aime selon son goût; peu de gens aiment selon leur devoir et le goût de Notre-Seigneur. De quoi sert-il de bâtir des châteaux en Espagne, puisqu'il nous faut habiter en France ? C'est ma vieille leçon et vous l'entendez bien. Dites-moi, ma chère fille, comment vous la pratiquez. »

Simplement, paisiblement, joyeusement. Il ne faut pas s'exciter, s'entraîner, se trémousser, non plus que se guinder. Mme de Maintenon, la raison même, dira, en parlant de ses petites filles de Saint-Cyr : « Il faut leur apprendre à aimer raisonnablement, comme à faire toutes choses. » Saint François de Sales se disait sans cesse : « Il faut leur apprendre à aimer Dieu raisonnablement, ce qui est pour elles le plus difficile. » En tout cas il écrivait : « Il faut en tout et partout vivre paisiblement. Nous arrive-t-il de la peine, ou intérieure ou extérieure ; il la faut recevoir paisiblement. Nous arrive-t-il de la joie,

il la faut recevoir paisiblement, sans pour cela tressaillir. Faut-il fuir le mal ; il faut que ce soit paisiblement, sans nous troubler ; car autrement, en fuyant nous pourrions tomber et donner loisir à l'ennemi de nous tuer. Faut-il faire du bien ; il le faut faire paisiblement ; autrement nous ferions beaucoup de fautes en nous empressant. Jusque, même, à la pénitence, il la faut faire paisiblement. Voici, disait ce pénitent, *que ma très amère amertume est en paix.* »

Simplement, paisiblement, joyeusement. Guerre à la subtilité, cette préciosité religieuse, ce bel esprit s'introduisant dans l'examen de conscience, ce raffinement des raffinés de dévotion, renouvelé des raffinés d'honneur. Surveillons-nous ; ne nous étudions pas. S'étudier c'est toujours s'admirer, sinon en tant qu'étudié, du moins en tant qu'étudiant, et pour la pénétration que l'on trouve que l'on met à se connaître : « Laissez-vous gouverner à Dieu ; ne pensez pas tant à vous-même. Si vous désirez que je vous commande, je le ferai volontiers et je vous commanderai premièrement qu'ayant une générale et universelle résolution de servir Dieu en la meilleure façon que vous pourrez, vous ne vous amusiez pas à examiner et éplucher subtilement quelle est la meilleure façon. C'est une impertinence propre à votre esprit délié et pointu qui veut tyranniser votre volonté et le contrôler avec supercherie et subtilité. Vous savez que Dieu veut en général qu'on le serve, en l'aimant surtout et notre prochain comme nous-mêmes. Cela suffit, et il faut le faire à bonne foi, sans finesse et subtilité, le tout à la façon de ce monde où la perfection ne réside pas ; à l'humaine et selon le temps, en attendant de le faire un jour à la divine et angélique, et selon l'éternité. L'empressement, l'agitation du dessein n'y sert de rien ; le désir y est bon ; mais qu'il soit sans agitation. C'est cet empressement que je vous défends expressément, comme la mère imperfection de toutes les imperfections. »

Simplement, paisiblement, joyeusement. Cela le mène jusqu'à deux doigts du mot de Pascal : « L'homme n'est ni ange ni bête, et qui veut faire l'ange fait la bête. » Il en est tout près, au moins, et peut-être serais-je tenté de le féliciter d'avoir dit la chose plus bonnement (1) : « Je vous dirai ce mot ; mais retenez-le bien ; nous nous amusons quelquefois tant à être bons anges que nous en laissons d'être bons hommes et bonnes femmes. Notre imperfection nous doit accompagner jusqu'au cercueil. Nous ne pouvons aller sans toucher terre ; il ne faut pas s'y coucher ni vautrer ; mais aussi ne faut-il pas penser voler ; car nous sommes des petits poussins qui n'avons pas encore nos ailes. Nous mourons petit à petit ; il faut aussi faire mourir nos imperfections avec nous, de jour en jour... Allons terre à terre, puisque la haute mer nous fait tourner la tête et nous donne des convulsions... A petit mercier petit panier... Je ne dis pas qu'il ne faille monter, par l'oraison ; mais pas à pas. Je vous recommande la sainte simplicité. »

Simplement, paisiblement, joyeusement. Rien n'est plus à craindre que la maladie du scrupule, qui finit par dévorer toute l'activité féconde de l'âme ou la diriger vers une sorte de chasse puérile à l'infiniment petit. Les menus scrupules sont à l'âme ce que les petites manières sont à la vie domestique. Ils trompent notre puissance active : en faisant la guerre aux mouches on finit par oublier les bêtes fauves ; en prenant garde à éviter les flaques on tombe dans les fondrières : « Notre sœur de Chantal me dit quelque chose de certaines craintes et ombres qui se présentent quelquefois à vous en vos prières et je lui dis que vous ne devez pas seulement arrêter un seul instant votre esprit à considérer si cela était, ou non ; car je vous

(1) Peut-on dire plus bonnement, du moment qu'on ne doit pas dire *plus bon?* Grave sujet de méditation.

assure, ma chère sœur, que cela n'est rien du tout, sinon une divagation d'imaginative que *l'appréhension de la solitude*, ou *l'ennui* et la difficulté de ces premiers commencements engendre en votre esprit.... Je vous l'ai dit, Madame, et je vous l'écris maintenant : *je ne veux point une dévotion fantasque, brouillonne, mélancolique, fâcheuse, chagrine ; mais une piété douce, suave, agréable, paisible et, en un mot, une piété toute franche et qui se fasse aimer de Dieu premièrement et puis des hommes.* »

Tel il était dans la direction : ferme, doux, souriant, *confiant en Dieu*, ce qui comporte cet optimisme supérieur, lequel se distingue de l'autre en ce qu'il n'est que l'espérance de la grâce et non la croyance niaise en la perfection humaine et qu'il jette son ancre au ciel au lieu de la planter en terre. Ajoutons qu'il était la patience même dans ce métier de directeur qui semble fait quelquefois pour exaspérer les anges. Une certaine présidente Brulart, qui était une sotte et qui est sans le savoir l'élément comique de ces volumes respectables, lui posait les questions les plus saugrenues, par exemple s'il était permis de donner licence aux caresses de son mari quand on avait communié le matin. A ce genre de questions il me semble qu'il doit être permis à un directeur de répondre par un silence absolu et suffisamment significatif; ou par un rappel, un peu sec et rude, à la pudeur. Saint François de Sales ne peut pas être rude, et ne croit pas qu'il lui soit permis de se dérober. Encore moins, je n'ai pas besoin de le dire, se permet-il une raillerie, même douce. Il répond, assez péniblement, ce me semble ; mais il répond, avec un luxe d'euphémanismes et un labeur de circonlocutions qui peut faire sourire, mais qui, en définitive, fait qu'on le vénère autant qu'on le plaint :

« Ne vous mettez nullement en peine de l'apparence qu'il y a de quelque irrévérence pour l'exercice de la condition en laquelle vous êtes. Cet exercice-là n'est nullement dés-

honnête devant les yeux de Dieu ; au contraire, il lui est agréable ; il est saint, il est méritoire, au moins par la partie [pour celle des deux personnes] qui rend le devoir et qui n'en recherche pas l'acte ; mais seulement y condescend pour obéir à celui à qui Dieu a donné l'autorité de se faire obéir pour ce regard... La volonté de Dieu est que pour l'amour de lui vous fassiez librement ainsi ; que vous aimiez franchement l'exercice de votre état. Je dis que vous l'aimiez et chérissiez, non point pour ce qui est extérieur et ce qui peut regarder la sensualité en elle-même ; mais pour l'intérieur, parce que Dieu l'a ordonné et parce que, sous cette vile écorce, la volonté de Dieu s'accomplit. Mon Dieu ! que nous nous trompons souvent !... J'ai dit ceci de la sorte afin que vous sachiez que la communion n'est nullement incompatible avec l'obéissance, en quelque sorte d'action qu'on l'exerce. En l'ancienne Eglise on communiait tous les jours, et néanmoins saint Paul ordonne aux mariés qu'ils ne se défraudent point l'un l'autre pour le devoir du mariage. *Cela soit dit pour une fois* et qu'il vous suffise que c'est la vraie vérité. »

Ouf ! Il s'en est tiré. Mais, en vraie vérité, aussi, il est trop bon. On est admis à ne rien dire quand les interrogateurs semblent moins être dans l'embarras que vouloir vous y mettre. Il est vrai qu'il savait qu'elle était bête et que par conséquent il fallait dire : « *sancta simplicitas.* » Tout de même, chaque métier a ses moyens difficiles.

Tous ont aussi leurs compensations, et c'était un bonheur pour saint François de Sales d'écrire à M[me] de Chantal, sa véritable épouse spirituelle, et âme unie à la sienne autant qu'égale à la sienne. Ils s'étaient *rencontrés ;* ils s'étaient *trouvés*, ce qui est le plus grand et le plus rare bonheur pour deux âmes d'élite, faites évidemment l'une pour l'autre et qui, évidemment, doivent frémir à l'idée qu'elles auraient pu rester inconnues l'une

à l'autre. Il semble qu'il y ait eu le « coup de foudre ». Ils furent présentés l'un à l'autre en 1604, pendant un voyage que saint François de Sales fit à Dijon. Elle était veuve. Elle avait trente-deux ans, lui trente-sept. Ils causèrent ; ils trouvèrent immédiatement chacun en l'autre sa propre âme. Ils étaient unis pour la vie de l'affection, de la communion la plus intime, la plus profonde et la plus pure qui ait peut-être jamais été ici-bas. Dès « la première dînée », assure un contemporain bien informé, que saint François de Sales « fit au partir de Dijon », il écrivait à Mme de Chantal le ravissant billet que voici: « Dieu, ce me semble, m'a donné à vous. Je m'en assure toutes les heures plus fort. C'est tout ce que je vous puis dire : recommandez-moi à votre bon ange. » Dès qu'il est revenu à Annecy : « Madame, c'est toujours pour vous assurer davantage que j'observerai soigneusement la promesse que je vous ai faite de vous écrire le plus souvent que je pourrai. Plus je me sens éloigné de vous selon l'extérieur, plus me sens-je joint et lié selon l'intérieur... »

Et la correspondance continue pendant des années, jusqu'au jour où Mme de Chantal veut fonder à Annecy l'ordre de la Visitation. Elle est tendre, élevée, pure, et chrétiennement passionnée. Elle est admirable. Elle montre ce que devient l'amour — car ne soyons pas hypocrite; il y a là de l'amour — transporté en Dieu, en quelque sorte, transposé en charité. C'est quelque chose d'infiniment délicieux et, bien plutôt, de délicieusement infini. Cela sent l'air des montagnes. Ecoutez : «... arrêtez-vous là, je vous en supplie, et ne vous mettez nullement en peine en quel degré vous me devez tenir ; car tout cela n'est que tentation et que vaine subtilité... Je sais que vous avez une entière et parfaite confiance en ma confiance, en mon affection ; de cela je n'en doute nullement et en reçois de la consolation. Sachez aussi, je vous en supplie et croyez-le bien, que j'ai une vive et extraordinaire volonté

de servir votre esprit de toute l'étendue de mes forces. Je ne vous saurais pas expliquer ni la qualité ni la grandeur de cette affection que j'ai à votre service spirituel; mais je vous dirai bien que je pense qu'elle est de Dieu et que, pour cela, je la nourrirai chèrement et que tous les jours je la vois croître et augmenter. S'il m'était bienséant je vous en dirais davantage ; mais il faut que je m'arrête là. » — « Maintenant, ma chère dame, vous voyez assez clairement la mesure avec laquelle vous me pouvez employer et combien vous pouvez avoir de confiance en moi... Me voilà vôtre, et ne penser plus sous quelle qualité ni en quel degré je le suis. Dieu m'a donné à vous ; tenez-moi pour vôtre en lui et m'appelez ce qu'il vous plaira ; il n'importe. Encore faut-il que je vous dise, pour couper chemin à toutes les répliques qui se pourraient former en votre cœur, que je n'ai jamais entendu qu'il y eût nulle liaison entre nous qui portât aucune obligation, sinon celle de la charité et vraie amitié chrétienne, de laquelle le lien est appelé par saint Paul *le lien de perfection*. Et vraiment il l'est aussi ; car il est indissoluble et ne reçoit jamais aucun relâchement. Tous les autres liens sont temporels, même celui des vœux d'obéissance qui se rompt par la mort et beaucoup d'autres occurrences ; mais celui de la charité croît avec le temps et prend nouvelles forces par la durée. Il est exempt du tranchant de la mort, de laquelle la faux tranche tout, sauf la charité. *La dilection est aussi forte que la mort et plus dure que l'enfer*, dit Salomon. »

Et cela sent la passion, sainte et pure, mais encore la passion « des commencements », comme dit saint François de Sales lui-même. Mais voyez, deux ans plus tard, quelle sérénité, quelle pleine et paisible possession, quel repos d'une âme s'appuyant sur une autre âme et quelle claire et profonde conscience, aussi, saint François de Sales a de cet état d'esprit et de cœur et comme il sait

délicatement et discrètement — plus discrètement peut-être que tout à l'heure — l'exprimer :

«... Et si voulez que je vous dise tout, cette affection n'agissait pas si suavement au commencement que Dieu me l'envoya (car c'est lui sans doute) comme elle fait maintenant qu'elle est infiniment forte, quoique sans secousse ni impétuosité. C'est trop dit sur un sujet duquel je ne voulais rien dire. »

Toutes ces lettres de saint François de Sales à Mme de Chantal sont exquises à lire. Jamais l'amour *qui ne s'ignore pas*, mais qui est maître de lui et qui est sûr de ne se tourner jamais qu'aux desseins les plus généreux et les plus nobles ; jamais l'amour qui s'estime et qui sait qu'il peut s'estimer, ne s'est montré plus gracieux et plus charmant aux yeux des hommes.

Il faut lire les lettres de saint François de Sales pour savoir qu'il n'est pas toujours, qu'il est presque rarement l'écrivain trop fleuri et trop métaphorique et de faux bel esprit et de faux goût — Monseigneur Labouquetière — que nous croyons connaître. Saint François de Sales, comme bien d'autres, n'a ses défauts que quand il s'applique. George Sand disait spirituellement de Champfleuri : « Il n'écrit pas mal, quand il oublie de se négliger. » Saint François de Sales, au contraire, écrit très bien — vous l'avez vu — quand il laisse courir sa plume et ne vise pas au succès. Son style est limpide et souple, un peu mou et parfois sur le point d'être traînant, gracieux cependant, caressant et gazouilleur, comme un joli ruisselet de son pays, qui a cessé — oh ! tout à fait — d'être un torrent, mais qui reste pur, cristallin et frais. Tel est le style ordinaire de ses lettres, bien meilleur à mon avis que celui de ses ouvrages.

A la vérité son faux goût, ici même, reparaît de temps en temps. Vous savez sa manie ; c'est de tirer par « anagogie » ou par « tropologie », je ne sais pas au juste, une

image prolongée des « histoires naturelles » comme on disait alors, des curiosités d'histoire naturelle et de l'appliquer aux choses de l'âme. C'est ainsi qu'il dira à une supérieure de couvent : « Encore trouvé-je ce mal en votre maison bien grand parce qu'il y est maintenu ; parce qu'il y est en repos et parce qu'il y séjourne comme habitant ordinaire...« Les mouches mourantes perdent la suavité du baume et onguent », dit le saint Livre. Si elles ne faisaient que passer sur l'onguent et le sucre en passant, elles ne le gâteraient pas ; mais y demeurant mortes et comme ensevelies, elles le corrompent. Je veux [j'admets] que les manquements et défauts de votre maison ne soient que mouches ; mais le mal est qu'elles s'arrêtent sur votre onguent, elles y arrêtent [y séjournent] et y sont ensevelies avec faveur. »

C'est ainsi qu'il dira encore en pleine méthode tropologique, et c'est ici qu'on la voit aussi distinctement que possible : « Je m'en vais dire maintenant à mes auditeurs que leurs âmes sont la vigne de Dieu ; la citerne est la foi, la tour est l'espérance, le pressoir la charité ; la haie, c'est la loi de Dieu, qui les sépare des autres peuples infidèles. A vous, ma chère fille, je dis que votre bonne volonté, c'est votre règne ; la citerne est les saintes inspirations de la perfection que Dieu y fit pleuvoir du ciel ; la tour c'est la sainte chasteté, laquelle, comme il est dit de celle de David, doit être d'ivoire ; le pressoir, c'est l'obéissance, laquelle rend un grand mérite pour les actions qu'elle exprime ; la haie, ce sont vos vœux. Oh ! Dieu conserve cette vigne qu'il planta de sa main, Dieu veuille faire abonder de plus en plus les eaux salutaires de ses grâces en sa citerne ; Dieu soit à jamais le protecteur de sa tour ; Dieu soit celui qui veuille toujours donner tous les tours du pressoir... » Il continue.

Ailleurs on trouvera encore la belle tropologie suivante : « Je considérais l'autre jour ce que quelques auteurs

disent des alcyons, petits oiselets qui pondent sur la rade des mers : c'est qu'ils font des nids tout ronds et si bien pressés que l'eau de la mer ne peut nullement les pénétrer ; et, seulement au-dessus, il y a un petit trou par lequel ils peuvent respirer et aspirer. Là dedans ils logent leurs petits afin que la mer les surprenant, ils puissent nager en assurance et flotter sur les vagues sans se remplir et submerger ; et l'air qui se prend par le petit trou sert de contrepoids et balance tellement ces petits pelotons et ces petites barquettes que jamais elles ne renversent. Oh ! ma fille, que je souhaite que nos cœurs soient comme cela, bien pressés, bien calfeutrés de toutes parts, afin que si les tourmentes et tempêtes du monde les saisissent, elles ne les pénètrent pourtant pas et qu'il n'y ait aucune ouverture que du côté du ciel pour aspirer et respirer à notre Sauveur. Et ce nid, pour qui serait-il, ma chère fille? Pour les petits poussins de celui qui l'a fait... » — Il continue.

Il y a bien des raisons de ce mauvais goût qui est chez lui à la fois un penchant naturel et une méthode. D'abord songez que le symbolisme, la parabole, l'art de voir dans les choses matérielles un sens spirituel caché est une vieille habitude ecclésiastique qui a régné à travers toute l'histoire de l'Eglise chrétienne. Songez ensuite que ces auteurs de 1600 à 1620 ont été élevés par les poètes de la Pléiade et par Montaigne, tous métaphoriques à outrance. Et de fait tous les auteurs en prose de 1600 à 1620 écrivent continuellement en métaphore, quand ils visent au style. De 1600 à 1620, comme de 1820 à 1840, *le style, c'est la métaphore*. Enfin, personnellement, saint François de Sales à la fois est très religieux et est grand adorateur de la nature, d'où il suit qu'il associe sans cesse la nature au sentiment religieux et qu'il semble ne regarder la nature — et il y songe sans cesse — que pour en tirer des « motifs » d'édification et des comparaisons au profit des âmes. C'est un saint

François d'Assise précieux. On s'attend à tout moment, qu'il parle des hirondelles ou des abeilles, à ce qu'il dise : « Sœurs hirondelles, sœurs abeilles. » Il ne va pas tout à fait jusque-là ; mais il y va presque. Quand on lit le passage suivant, on s'écrie : « L'y voilà ! » Du reste le passage, avec le demi-sourire que l'on voit au travers, est charmant : «... Je l'ai même trouvé [Dieu] tout plein de douceur et de suavité parmi nos plus hautes et âpres montagnes, où beaucoup de simples âmes le chérissaient et adoraient en toute vérité et sincérité, et les chevreuils et chamois couraient çà et là parmi les effroyables glaces pour annoncer ses louanges. Il est vrai que, faute de dévotion, je n'entendais que quelques mots de leur langage ; mais il me semblait bien qu'ils disaient de belles choses : votre saint Augustin les eût bien entendus, s'il les eût vus. »

Mais, pour revenir, ce mauvais goût, ce faux goût, ce goût douteux, ou ce *trop joli* est assez rare dans les *lettres* de saint François de Sales. On en a pu juger par les citations que j'ai faites avant celles qui précèdent. Lisez encore ces quelques lignes pour effacer peut-être quelques mauvaises impressions, et admirez, sans doute, la netteté et même la fermeté du style et la métaphore encore, mais précise, courte et brusque, comme elle doit être : « Vos tentations sont revenues... vous y pensez trop, vous les craignez trop ; vous les appréhendez trop ; elles ne vous feraient nul mal sans cela. Vous êtes trop *sensible* aux tentations. Vous aimez la foi et ne voudriez pas qu'une seule pensée vous vînt au contraire, et tout aussitôt qu'une seule vous touche, vous vous en attristez et troublez. Vous êtes trop jalouse de cette pureté de foi : il vous semble que tout la gâte. Non, non, ma fille, laissez courir le vent ; ne pensez pas que le fifrelis des feuilles soit le cliquetis des armes. »

Même dans ses subtilités et préciosités il est souvent

très spirituel et d'un *bon sens piquant* qui est infiniment agréable : « Je ne suis guère prudent, et si, c'est une vertu que je n'aime pas trop. Ce n'est que par force que je la chéris, parce qu'elle est nécessaire... Je ne suis nullement simple, mais j'aime si extrêmement la simplicité que c'est merveille. A la vérité dire, les pauvres colombelles sont bien plus agréables que les serpents, et quand il faut joindre les qualités de l'un à celles de l'autre, pour moi je ne voudrais nullement donner la simplicité de la colombe au serpent ; car le serpent ne laisserait pas d'être serpent ; mais je voudrais donner la prudence du serpent à la colombe ; car elle ne laisserait pas d'être belle. »

Et enfin (comme assez souvent dans ses sermons), il atteint, dans ses *lettres*, à la véritable éloquence, pleine, forte, puissante, large et spacieuse ; faisant tableau sans y penser ; faisant prière et élévation sans prendre la forme de prière ; et touchant à la fois la sensibilité et l'imagination. Bossuet n'aurait *peut-être pas* écrit ceci : « Non, je ne craindrai pas pour vous... L'autre raison, c'est qu'il n'y a rien à craindre. A la mort de Jésus, il se fit des ténèbres sur toute la terre. Je pense que Madeleine était bien mortifiée de ce qu'elle ne pouvait plus voir son cher Seigneur et à plein. Seulement, elle l'entrevoyait, là, sur la croix ; elle se relevait sur ses pieds, fichait ardemment ses yeux sur lui ; elle n'en voyait qu'une certaine blancheur pâle et confuse ; elle était néanmoins aussi près de lui qu'auparavant. Laissez faire, tout va fort bien. Tant de ténèbres que vous voudrez ; mais cependant nous sommes près de la lumière ; tant d'impuissances qu'il vous plaira ; mais nous sommes aux pieds du Tout-Puissant. Vive Jésus ! Que jamais nous ne nous séparions de lui, soit en ténèbres, soit en lumière. »

Il faut lire ces lettres. Elles font connaître plus intimement un homme exquis, de forte et douce piété, de très grand bon sens ; d'onction subtile et pénétrante. On re-

grette qu'il ne pense point; presque point. Il connaît les âmes, il sait les démonter avec précision et les remonter avec sagacité, adresse et douceur. Mais il n'est pas philosophe du tout, ou ne veut point l'être. La religion n'a pas été pour lui comme pour tant d'autres un système philosophique, et il n'a pas l'air de se douter qu'elle en soit un. Il ne s'attache ni à la comprendre ni à la faire comprendre. Pour ce qui est de la sentir et de la faire aimer, c'est une autre affaire et c'est la sienne. Le mot de du Perron n'est peut-être pas authentique, mais il est bien vrai : « S'il ne s'agit que de convaincre les protestants, je suis là; mais s'il s'agit de les convertir, c'est à M. de Genève qu'on est prié de s'adresser. »

EMILE FAGUET.

Chez les Allemands [1]

Assez insignifiant. L'auteur n'est ni un observateur, ni un penseur, ni un homme qui sache faire un livre, ni un homme qui sache faire un article. Cependant il a vu et il a lu.

Il a lu, et par conséquent il sait que la population de l'Alsace-Lorraine, qui était *en 1895* de 1.644.000 habitants, est en 1901 de 1.717.500, ce qui peut faire réfléchir et ce qui peut faire penser que la natalité n'est pas seulement affaire de race, mais aussi, un peu, affaire de bonne administration générale. Quoi qu'en pense M. Gustave Le Bon, si, dans les pays conquis par l'Allemagne, la natalité était augmentée, la conquête allemande serait légitimée parfaitement.

L'auteur a vu. Il a pénétré dans l'intimité des familles allemandes. Il a vu le mari maître, absolument maître, rude, dur, impérieux, la femme tremblante et absolument annihilée, l'enfant élevé à la baguette et dressé à la soumission la plus exacte et la plus minutieuse. Nous savions cela ; mais un témoignage de plus, et circonstancié, n'est pas inutile. Il a vu les grandes villes et il en a connu les dessous. Il nous indique et se garde bien de nous peindre l'effroyable et monstrueuse corruption qui y règne et à laquelle la nôtre n'a rien à envier, si plutôt il ne faut pas dire qu'auprès de celle-là, celle-ci est une idylle.

Les raisons de la supériorité actuelle des Allemands, les raisons de leur probable décadence, que, du reste, il ne faut pas croire prochaine, sont gauchement et lourdement, mais avec une certaine précision, quelquefois, exposées ici en partie. C'est un livre à feuilleter.

E. F.

(1) Par Gaston Choisy, chez Genonceaux, 4, place Saint-Michel, Paris.

Lettres inédites de Lamennais

Il y aurait à écrire sur *Lamennais, son œuvre et son temps*, un livre qui serait, qui pourrait être tout au moins, pour notre XIX[e] siècle français, ce qu'est l'admirable *Port-Royal* de Sainte-Beuve pour le XVII[e] : un livre qui, en même temps qu'une étude d'histoire littéraire, serait une étude de psychologie et d'histoire religieuses. Autour de Lamennais pris comme centre, on grouperait tous ceux qui, à un moment ou à un autre, ont eu quelques rapports avec le fougueux écrivain ; et de Victor Hugo à Pierre Leroux, de Bonald à George Sand, de Joseph de Maistre à Sainte-Beuve, de Béranger à Auguste Comte, combien de physionomies diverses, combien d'attitudes morales n'aurait-on pas à observer, à saisir et à peindre ! D'autre part, si l'on voulait, comme ce serait sans doute nécessaire en un pareil sujet, rattacher Lamennais à la renaissance religieuse des premières années du XIX[e] siècle et suivre son action visible ou secrète dans les divers mouvements successifs que l'on désigne sous les noms de « catholicisme libéral » et de « catholicisme social », ce serait, on le voit, tout un siècle de pensée religieuse qui viendrait se refléter dans ce livre...

Ce livre, je voudrais, je n'ose dire l'écrire, du moins l'essayer et l'esquisser quelque jour. A défaut des rares et hautes qualités de pensée et de style qu'il requiert, je voudrais y apporter cette autre qualité plus humble et d'un plus facile accès : la conscience. Je souhaiterais que les érudits et les bibliographes les plus exigeants pussent ne pas signa-

ler dans mon enquête trop de lacunes, ni de trop graves ; et il me plairait qu'on pût me rendre le témoignage que tous les textes essentiels, tous les inédits importants et actuellement accessibles me sont passés sous les yeux. Je sais, ou crois déjà savoir par expérience combien il est difficile, — surtout quand on est livré à ses seules ressources, — de réaliser, même imparfaitement, ces conditions idéales d'une enquête à peu près intégrale. Et c'est pourquoi je sollicite d'avance l'obligeant concours de tous ceux qui, s'intéressant au sujet, pourraient, par des communications ou indications quelconques, — les plus modestes en apparence ne sont pas toujours les moins utiles, — m'aider à en explorer quelque coin. D'avance aussi, je leur en exprime ma très sincère et très vive gratitude.



Voici, en attendant mieux, quelques lettres de Lamennais. Je les crois entièrement inédites. Du moins, elles ne figurent, — à ma connaissance et sauf erreur de ma part, — dans aucun des recueils de la *Correspondance* du grand écrivain, dans aucun des articles de journaux ou de revues, dans aucun des recueils d'autographes où j'ai pu trouver des lettres éparses de l'auteur des *Paroles d'un croyant*. Elles proviennent de la Bibliothèque de l'Université d'Amsterdam (1). L'existence m'en a été fort aimablement signalée par M Léon Dorez, le savant bibliothécaire de la Bibliothèque nationale. Par l'intermédiaire des PP. de Langen-Wendels et de Groot, les autographes eux-mêmes m'ont été très libéralement communiqués par M. le conservateur de la Bibliothèque de l'Université d'Amsterdam.

(1) Cf. *Catalogus der Handschriften*, t. III (*Schenking-Diederichs Fransche Afdeeling*), Amsterdam, 1903, in-8°, p. 127.

Deux « menaisiens », M. l'abbé Alfred Roussel (1) et M. Anatole Feugère (2) m'ont fourni au sujet de ces lettres diverses indications dont j'ai fait mon profit. Je remercie ici tous ces messieurs de leur complaisance.

Ces six lettres ne sont pas toutes également intéressantes. Mais il y en a une fort belle, au baron d'Eckstein. Et je crois devoir ici les publier toutes; car l'on n'est jamais sûr que tel billet qui, à première vue, peut paraître insignifiant, ne servira pas, un jour ou l'autre, à éclairer tel point obscur, à préciser telle date de la vie d'un grand écrivain.

I

Le destinataire de ce billet ne m'est pas connu. La date, — le timbre de la poste en témoigne, — est de 1825. Le timbre de la poste porte aussi la suscription suivante : *Saint-Leu : Franconville.*

A Monsieur
Monsieur Gayet fils
Rue Royale St-Honoré, n° 8
Paris.

Etant pour quelques jours à la campagne, je prie M. Gayet de ne pas prendre la peine de venir chez moi mardi. Je

(1) On connaît les deux captivants volumes de M. l'abbé Roussel sur *Lamennais d'après des documents inédits* (Rennes, Caillière, 1893), et son *Lamennais intime* (Paris, Lethielleux).

(2) M. Anatole Feugère va publier prochainement à la librairie Fontemoing une étude sur *Lamennais avant l'Essai sur l'Indifférence* avec d'importants appendices bibliographiques : l'un de ces *Appendices* comprendra une liste chronologique de toutes les lettres actuellement connues de Lamennais, avec analyses et extraits des lettres dispersées dans des revues, journaux, livres ou recueils d'autographes.

lui écrirai quand l'époque de mon départ sera fixée, ce qui, je l'espère, ne tardera pas.

F. DE LA MENNAIS.

Saint-Prix, ce 3 juin [*1825*].

II

La lettre suivante, écrite sur papier grand format, est évidemment une requête adressée à quelque personnage influent, dont le nom n'est pas mentionné. Elle porte la marque de plusieurs timbres ou notes d'un caractère tout administratif, et l'on y lit, entre autres choses, cette apostille : « Impossible ; ce n'est qu'à prix d'argent que Mlle Pouhaër veut céder son débit au sieur Labat. »

MONSIEUR,

M. Labat, de Saint-Malo, désirerait obtenir de vous le bureau de tabac tenu maintenant par Mlle Pouhaër, avec laquelle il a pris des arrangements, comme vous le verrez par les papiers que je prends la liberté de joindre à ma lettre. Permettez que je me joigne à lui pour solliciter de vous cette faveur, qui sera vivement appréciée par toutes les personnes qui prennent à M. Labat un intérêt mérité.

Agréez, je vous prie, Monsieur, l'expression de mes sentiments respectueux.

F. DE LA MENNAIS.

Paris, ce 6 juin 1826.

III

La lettre que voici est sans date précise et sans destinataire. La feuille extérieure a été coupée ; mais, au bas de la lettre, de *deux* autres écritures, on lit : « M. de Lamennais au baron de Vitrolles. » Le baron de Vitrolles est le correspondant bien connu de Lamennais : nous avons tout un volume de lettres de ce dernier à Vitrolles (Paris, Charpentier, 1886), mais la lettre ci-dessous n'y figure pas. Je ne sais à quelles circonstances précises l'écrivain fait ici assez mystérieusement allusion.

« Ce que vous me proposez, mon bon ami, est bien propre à me tenter. Toutefois, je résiste, et forcément, par plusieurs raisons que je vous dirai. Veuillez, je vous prie, remercier Mme Duchange de ma part. J'ai été très sensible à son souvenir en cette occasion. Je n'aurais jamais cru que je pusse refuser de passer ma soirée avec elle et vous. Mais cela ne dépend pas de moi. Tout à vous de cœur.

F. L.

14 mars.

IV

Cette lettre-ci n'a pas besoin d'un long commentaire. Né de parents israélites, d'Eckstein s'était converti au catholicisme à Rome en 1806. Il fut l'un des principaux collaborateurs de l'*Avenir*. J'imagine que, dans une lettre où il déplorait la rupture de Lamennais avec Rome, il lui avait longuement représenté toutes les misères et toutes les faiblesses du parti dans les rangs duquel l'ardent polémiste allait combattre maintenant : celui-ci venait d'ac-

cepter (cf. sa *Correspondance* publiée par Forgues, t. II, p. 432) de prendre part à la défense des accusés d'avril devant la Cour. La réponse de Lamennais est, ce me semble, l'un des textes qui éclairent le mieux ce que l'on pourrait appeler la psychologie de sa défection.

A Monsieur
Monsieur le baron d'Eckstein,
Rue de l'Aigle-d'Or, 16
Saint-Germain-en-Laye.

25 mai 1835.

Vous avez raison dans tout ce que vous dites, mon cher ami, mais vous ne regardez, je crois, qu'un côté des choses. Il y a encore dans le monde, surtout parmi les jeunes gens, de belles et nobles âmes. Ce n'est pas sur ce qui fait le plus de bruit qu'il faut arrêter les yeux. Plus j'étudie le peuple, le vrai peuple, plus j'ai de confiance en l'avenir. A toutes les époques de l'histoire, les partis ont présenté à peu près les mêmes misères et la même corruption. Cependant l'humanité a avancé, car elle a ses lois qui dominent toutes les erreurs et toutes les passions, et Dieu lui-même la guide vers le but qu'il lui a marqué et qu'elle atteindra malgré les forces perturbatrices qui tendent incessamment à l'en détourner. Je ne m'effraie donc point des obstacles, quels qu'ils soient. Je ne cherche même pas à sonder trop curieusement les obscures profondeurs en face desquelles nous sommes placés, mais j'y entre avec une pleine foi, parce qu'aujourd'hui toute autre route étant fermée à la race humaine, la Providence évidemment a caché là des mystères de vie. Il ne nous est pas ordonné de comprendre, mais il nous est commandé d'aimer, et aimer c'est agir, c'est se dévouer et se dévouer encore. Le reste appartient à Dieu.

Eugène Boré me charge de vous remercier de votre souvenir. Il profitera des premiers beaux temps et de ses premiers loisirs pour vous aller voir à Saint-Germain. Je vous réitère, mon cher ami, l'assurance de mon tendre et inaltérable attachement (1).

F. DE LA MENNAIS.

V

La lettre que l'on va lire maintenant n'est pas complètement datée, et le destinataire ne nous en est pas connu. Sur le feuillet extérieur de ce billet, on lit, d'une autre écriture : « Lamennais, 19 octobre 1847. » Vérification faite, le 19 octobre 1847 était bien un mardi ; et l'on peut donc, selon toute vraisemblance, s'en tenir à cette date. Il doit s'agir ici, soit du peintre Ary Scheffer, l'auteur du

(1) Lamennais allait rompre avec d'Eckstein deux ans plus tard. On ne sera probablement pas fâché de trouver ici sa lettre de rupture qui a été publiée par *l'Amateur d'autographes* du 15 août 1901.

27 mars [1837].

« Peu m'importe, Monsieur, ce que vous pouvez penser de moi. Peu m'importe ce que vous en direz. Présumez tout ce qu'il vous plaira de mes opinions et de mes croyances, déduisez de mes écrits toutes les conséquences qui vous sembleront devoir en être logiquement déduites : ceci, vous en avez le droit. Mais vous n'avez pas le droit de donner comme admises par moi ces conséquences. Voilà ce que je vous ai dit, ce que je vous répète, et ce que vous n'avez pas voulu comprendre parce que c'est entre nous toute la question.

« Au reste, je termine ici ma correspondance avec vous, la première de ce genre que j'aie jamais eue avec personne et la dernière que j'aurai jamais, je l'espère bien. Vous et moi, Monsieur, nous n'appartenons pas au même monde, nous n'avons ni la même manière de sentir, ni le même langage. Je m'en aperçois un peu tard. C'est ma faute, et ce n'est pas celle des nombreuses personnes dont j'aurais dû, il y a longtemps, écouter davantage les sages avis.

« J'ai l'honneur d'être, Monsieur, votre très humble serviteur. »

très beau portrait que l'on sait de Lamennais, soit de son frère Henri :

Mon cher enfant, j'ai vu hier Scheffer. Allez le voir dimanche matin, et portez-lui quelques-uns de vos dessins. J'espère qu'il vous sera utile. Vous lui avez inspiré beaucoup d'intérêt. N'attendez pas non plus les épreuves de Londres, si elles tardent trop, pour aller chez Béranger, et n'oubliez pas qu'on ne le trouve qu'avant midi. Tout à vous de cœur.

F. DE LAMENNAIS.

Mardi, 19 octobre [*1487*].

VI

Le court billet qui suit n'est pas daté non plus. Mais il est évidemment de l'époque où Lamennais, à l'Assemblée constituante, siégeait sur les bancs de la Montagne, et l'on ne peut hésiter qu'entre les trois années 1849, 1850 ou 1851. Le destinataire en est évidemment Démosthène Ollivier, — le père de M. Emile Ollivier, — qui, représentant des Bouches-du-Rhône à l'Assemblée constituante, siégeait lui aussi à la Montagne. J'ignore de quelle brochure il est ici question.

Monsieur Ollivier, représentant
du peuple.

J'ai reçu, mon cher Ollivier, la brochure que vous m'avez envoyée et je vous en remercie. Salut fraternel.

LAMENNAIS.

3 mars.

On a pu voir, dans ces différentes lettres, toute, ou presque toute la gamme des signatures successives de Lamennais. Et je dirais volontiers que le nom du grand écrivain, comme ses idées, est allé se « démocratisant » de plus en plus, si la première en date de ses signatures (Mennais) n'avait pas été la plus « démocratique ».

VICTOR GIRAUD.

P. S. — Il me tombe sous la main une dernière lettre autographe et, je crois, inédite de Lamennais. C'est manifestement une réponse à quelqu'un avec lequel Lamennais se trouvait déjà en relations amicales, et que le libraire Lefèvre, — l'un des éditeurs de Chateaubriand, — avait prié de s'entremettre auprès du récent auteur des *Paroles d'un croyant*, pour lui proposer une édition de ses œuvres complètes.

La Chénaie, 6 septembre 1834.

N'ayant point encore, Monsieur, terminé mes affaires avec mon ancien libraire, je ne pourrais en ce moment traiter avec un autre d'une édition complète de mes œuvres, ni même de la réimpression d'aucun ouvrage particulier. Je ne crois pas d'ailleurs qu'il pût me convenir de faire une édition compacte, laquelle, à cause du plus bas prix auquel elle serait donnée, nuirait à la vente des autres. Je ne rejette cependant pas d'une manière absolue les ouvertures de M. Lefèvre. Ce sera seulement une chose à examiner plus tard. Je vous remercie beaucoup de la permission que vous me donnez d'user de vos bons offices, et suis charmé de trouver cette occasion de vous réitérer l'assurance de mon attachement.

F. DE LA MENNAIS.

La Nuit de Cilaos

L'implacable torpeur d'un sommeil sans pensée
S'étendait sur le sein de la terre oppressée ;
Les heures lentement s'écoulaient dans la nuit ;
C'était un lourd silence où l'île ensevelie
Sous un suaire d'ombre et de mélancolie
Eteignait sa splendeur et retenait son bruit.

Les monts de Cilaos, dressés dans les ténèbres,
Qu'ils semblaient épaissir de leurs masses funèbres,
Resserraient notre rêve au fond du cirque noir ;
Interrogeant les cieux sans pénétrer leurs voiles,
Nos regards en cherchaient vainement les étoiles,
Comme dans l'avenir le deuil cherche un espoir.

En cette obscurité muette et solitaire,
Que traversait parfois le frisson d'un mystère,
Nos âmes, dont l'angoisse étouffait les désirs,
Dans le langage humain ne trouvaient plus de phrases
Pour dire le tourment qui troublait leurs extases,
Et les mots commencés s'achevaient en soupirs.

Mais nos mains se parlaient par une étroite étreinte,
Car nos cœurs, envahis d'une confuse crainte,
Sans savoir le malheur, pressentaient le danger ;
Amour, nous nous pressions en tremblant sous ton aile :
Ainsi palpite un nid sous l'aile maternelle,
Quand sur les feuilles glisse un frôlement léger.

Amour, nous espérions tous deux en ta défense,
Et nous ne pouvions point soupçonner que l'offense
Viendrait un jour de toi, la source de tout don ;
Nous n'avions pas compris que l'ombre d'agonie
Qui répandait sur nous sa tristesse infinie,
Hélas ! nous présageait ton prochain abandon.

Oh ! quand nous échangions nos caresses suprêmes,
Aurions-nous soupçonné que, bourreaux de nous-mêmes,
Oublieux d'un serment qui semblait immortel,
Bientôt nous laisserions, au temple de nos âmes,
Se dissiper l'encens et s'éteindre les flammes,
Et que, prêtres maudits, nous quitterions l'autel ?

Lorsque nous t'accusions, nuit sinistre et farouche,
De glacer par l'effroi l'amour sur notre bouche,
Cet amour, dans nos cœurs, était déjà pareil
A ces vagues lueurs du ciel crépusculaire
Où le regard, trompé par le jour qui l'éclaire,
Croit, bien qu'il soit couché, voir encor le soleil.

Nous étions si remplis de ta voix molle et tendre,
Amour, que même morte, il nous semblait l'entendre :
Tel un bruit par l'écho longtemps répercuté ;
Et, comme une liqueur dont persiste l'ivresse,
Absent, tu prolongeais l'extase enchanteresse
Où ton souffle de feu ravit la volupté.

O nuit, c'était donc nous qui te rendions si sombre,
Alors qu'épouvantés des menaces de l'ombre,
Nous cherchions contre toi l'un en l'autre un appui !
Je comprends maintenant ces ténèbres sévères,
Ces sommets douloureux ainsi que des calvaires,
Et cette voûte où nulle étoile n'avait lui.

Nature, je comprends maintenant les reproches
Emanant de tes bois, de tes eaux, de tes roches,

Et de cette horreur noire où se plongeait le ciel ;
Nature, tu blâmais nos âmes infidèles
De trahir leur destin en rejetant loin d'elles
De tous les biens le seul qui fût essentiel.

O pics dont les palmiers font plus hautes les cimes,
Pourquoi n'avez-vous point, courbant vos fronts subli-
Fermé sur nous vos cols et creusé vos ravins, [mes,
Et changé la vallée en une prison douce
Où l'amant ne pût fuir le bonheur qu'il repousse,
Ni l'amie abjurer nos délires divins ?

Nous goûterions encor l'allégresse profonde
D'entendre nos deux cœurs se parler loin du monde,
Et mêler leur murmure aux murmures jaloux
Des torrents écroulés en des flots de lumière,
Et des oiseaux jetant leur strophe printanière
Dans le vent qui, le soir, fait chanter les bambous.

En tes yeux, lacs d'azur où la raison se noie,
Je puiserais toujours une ineffable joie ;
J'allumerais mes sens à ces rayons ardents
Que l'or de tes cheveux répand, blonde auréole ;
Et je verrais toujours, ma joyeuse créole,
Etinceler le rire aux perles de tes dents !

O villes, préférant à vos soins éphémères
Notre vol éperdu sur l'aile des chimères,
Là-bas, vers le soleil, devant la majesté
Des pitons que la nue orne de diadèmes,
Nous nous élèverions au-dessus de nous-mêmes,
Dans le pur sentiment de l'immortalité.

De l'immortalité ? Mais l'amour est fragile
A l'égal des travaux et des projets d'argile
Où vit, vieillit et meurt l'immense bagne humain.
Clarté de mon exil ! Radieuse compagne !

Un matin, nous avons descendu la montagne,
Chacun de son côté, sans nous serrer la main.

Et cette passion souveraine et bénie
Dont, en nous, tressaillait mollement l'harmonie,
Et qui semblait, hélas ! chanter dans l'avenir,
Ne fait plus, en mon cœur, vibrer sa voix posthume
Que pour y rappeler la honte et l'amertume,
O bonheur ! de n'avoir pas su te retenir.

Chère île, quand je songe à tes cimes lointaines,
Ce ne sont point tes bois, tes prés et tes fontaines
Qui rayonnent autour de ce grand amour mort,
Mais j'entends le silence, et je vois les ténèbres
De la nuit dont l'effroi secouait mes vertèbres,
Et, sur moi, le ciel noir pèse comme un remord !

Maurice Olivaint.

MARINES

Le Navire

Ne plains point ce vaisseau qui pourrit et se rompt.
Il eut une carrière heureuse,
Soit qu'il ait labouré de son noir éperon
La mer plus bleue ou plus laiteuse.

Car il n'a point tenté de nouvel horizon,
Car il n'a point cherché ces plages
Où l'homme, avec trois pieds, vit, dit-on, sans maison,
Comme un singe, dans les feuillages !

Non. Cet heureux vaisseau, content d'un moindre sort,
N'a vogué, courses plus faciles,
Que de Grèce en Asie, où la mer toute d'or
Rit sous une poussière d'îles.

Le vieux Marin

Plus heureux que beaucoup, Charès est revenu
Des pays très lointains qu'à peine il se rappelle.
Il habite à présent la terre maternelle,
Et jouit du printemps et de l'été ramu.

Il cultive sa vigne et voit mûrir ses pommes,
Et garde des moutons qui pour jamais sont siens.
Et lorsqu'il veut narrer ses voyages anciens,
Son conte inépuisable émerveille les hommes.

Sur l'agitation des flots mystérieux,
Il a des noires Peurs senti souvent l'étreinte.
Maintenant il sourit, à l'abri de la crainte,
Car il reposera dans le sol des aïeux.

Dans sa maison oisive il finira son âge.
Ses jours sont assurés ; il en rend grâce aux dieux.
Et sa main a sculpté près de son seuil pieux
La rame du marin couverte de feuillage.

Les Navigateurs

Charès le statuaire a, selon les purs rites,
Dans sa maison, sculpté la forme des Charites,
Hermès aux pieds de vent, et Zeus roi des autels,
Et Cypris nue, et douce aux regards des mortels.
Philon le médecin a cueilli sur les pentes
Les bienfaisantes fleurs, les herbes et les plantes
Qui charment la douleur humaine ; Olpis, pêcheur,
A labouré la mer couverte de blancheur.
Musicien, Chrémès a joué de la flûte.
Mais, plus ambitieux et tenté par la lutte,
Praxitas d'Agrigente est parti sur sa nef,
Et, laissant les endroits fréquentés, comme un chef,
A poussé par delà les colonnes d'Hercule.
Vingt jours, dans les pays sans nom du crépuscule,
Il a fait reculer devant lui l'horizon.
Maintenant, il revient heureux dans sa maison,
Intrépide, au-dessus des peurs et des vertiges,
Et calme, pour avoir traversé des prodiges.

ABEL BONNARD

CENERE

Roman,

par Mme Grazia Deledda (1).

Mme Deledda, dont cette Revue a signalé déjà un remarquable ouvrage, *Dopo il divorzio*, est un des romanciers italiens qui ont davantage attiré l'attention dans ces dernières années. Tout livre qui porte son nom vaut la peine d'être examiné à loisir et en toute liberté : on est certain de n'y pas perdre sa peine.

I

Un enfant qui, abandonné par son père d'abord, par sa mère ensuite, apprend plus tard que celle-ci est tombée au dernier degré du vice et qui, en passe de faire son chemin, à la veille d'un brillant mariage, entreprend de la retrouver, y réussit et impose à sa fiancée l'alternative de la recevoir en tiers dans le ménage ou de rompre avec

(1) Rome, bureaux de la *Nuova Antologia*, 3 francs.

lui, tel est le sujet du nouveau roman de Mme Deledda. On conviendra qu'il n'est pas banal, mais on ajoutera peut-être qu'il n'est pas très vraisemblable.

D'ordinaire, quand un jeune homme rêve de réhabiliter une femme perdue et prétend même la faire accepter de sa famille, il n'a pas seulement l'excuse de la naïveté, il a celle de la passion. Le sujet ainsi conçu est beaucoup moins neuf, mais on l'admet bien plus aisément. La patience de Claude pour sa femme dans la pièce de Dumas fils soulève déjà plus de résistance : on a beau être un savant ; il n'est pas évident que la mansuétude dont on couvre les équipées d'un indigne époux dans l'espoir d'en prévenir de pires, soit avouée par le sens commun ; mais, quand on est bien sûr d'être un honnête homme et qu'on n'engage que soi, on peut se passer ce luxe et pousser loin la charité, de retarder tant qu'on le peut l'heure de l'irréparable scandale. Mais ici le jeune homme n'a pas de scandale à conjurer : sa mère a disparu depuis de longues années ; jamais on ne reçoit de ses nouvelles ; quelques personnes savent le métier qu'elle fait, mais on ignore où elle se trouve, on la croit très loin ; on n'est même pas sûr qu'elle vive encore. Et cette mère qui l'a abandonné, dont il ne sait même pas si elle a expié ses fautes par le remords, au moins par la misère, il veut non pas seulement que sa fiancée ait la certitude qu'elle vive, la charge de contribuer à son entretien, mais encore sa compagnie assidue : autrement tout est fini entre eux. Je me rappelle une caricature dont la légende était : « Dès le premier jour de votre mariage, prouvez à votre belle-mère par un coup de vigueur que vous entendez être le maître chez vous. » Et le nouveau mari la jetait en effet par la fenêtre. Mais comme une épouse n'a généralement pas la vigueur nécessaire pour faire prendre le même chemin à la mère de son conjoint, on ne doit pas lui proposer la société d'une femme qui, en réalité, n'a pas le droit de salir deux fois l'escalier de la maison.

Peu importerait encore qu'on n'ait pas le droit de le faire, puisque l'art peint les fous comme les sages; mais, en règle générale, personne ne croira qu'on en ait l'idée. En pareil cas, un homme interdit sa maison à une mère indigne ou la fait secrètement rechercher et secourir : il n'étale pas, il n'impose pas sa honte à une honnête fiancée.

Il ne s'ensuit point que le sujet soit impossible à traiter. Mme Deledda a trop d'expérience de son métier pour choisir une matière dont il n'y ait rien à tirer. Le sujet est seulement très difficile. Il faut que la conduite du jeune homme, si invraisemblable en soi, paraisse une conséquence naturelle, soit de son caractère, soit des circonstances. Elle l'a très bien compris ; peut-être toutefois ne s'en est-elle pas assez souvenue. Il y a souvent bien des manières d'expliquer ce qui au premier abord paraît inadmissible, et je crois que, dans le cas présent, pas une des explications n'a échappé à l'auteur; malheureusement, au lieu d'employer tout son livre à choisir entre ces explications ou à les concilier, elle les indique à peine.

On pourrait par exemple supposer qu'Anania, le fils de la coupable Oli (forme sarde de Rosalia), conservait au fond de son cœur un tendre souvenir pour la mère qu'il avait enfin fini par mépriser, qu'il l'avait vue longtemps pleurer sa faute, lutter courageusement contre l'indigence, redoubler auprès de lui de sollicitude, de tendresse jusqu'au jour où, vaincue, elle était allée chercher ailleurs, à tout prix, une vie moins accablante ; on pouvait imaginer qu'Oli, sans jamais se permettre de le revoir, se risquait à lui faire parvenir, non pas de l'argent, certes, ni même des conseils, mais quelques signes anonymes d'affection, dont il cherchait, dont il devinait la provenance. La malheureuse a laissé derrière elle quelques parents, quelques amis; son père l'a stoïquement, irrévocablement chassée dès qu'il a connu sa faute, mais elle avait des frères en bas âge ; une parente de son séducteur, Grathia, l'a re-

cueillie ; Grathia avait un fils, Zuanne, de quelques années plus âgé qu'Anania : voilà bien des bouches d'où l'on pouvait faire sortir des paroles de pitié, de regret, d'estime relative qui auraient entretenu les souvenirs de l'abandonné. Il aurait grandi dans l'idée que sa mère avait mieux valu, valait peut-être, à présent encore, mieux que sa réputation, qu'elle avait été amenée par la force des choses à se séparer de lui, qu'elle en gémissait, et que, dès lors, puisqu'il se trouvait avoir gagné à cet abandon, il lui devait de l'arracher aux circonstances qui l'avaient égarée.

Une autre manière s'offrait. On pouvait le montrer malheureux au milieu du bien-être que lui a valu son changement de condition, l'entourer d'êtres antipathiques, hautains, lui prêter d'ailleurs un regret farouche pour la vie de liberté, de paresse qu'il avait d'abord menée, et entretenir ce regret par des relations intermittentes, clandestines avec ses anciens compagnons de jeux, devenus chasseurs ou bandits. Le souvenir de sa mère se serait alors associé avec celui de la montagne, des horizons infinis, avec la haine des livres, avec celle des villes où il n'aurait trouvé qu'une coalition de mépris formée contre lui par les riches et par les familles sans tache. Retrouver, avouer, imposer sa mère, serait alors devenu un acte d'affranchissement et de vengeance.

Enfin on pouvait faire de lui une sorte d'apôtre du pardon, un missionnaire spécial qui borne son ambition au rachat d'une âme et se réserve le droit de choisir; Anania aurait été élevé d'abord par des prêtres purs, zélés, bornés, puis, à son entrée dans l'adolescence, serait tombé sur les livres du comte Tolstoï et se serait figuré qu'il ne pouvait pas y avoir pour une jeune fille bien née de plus douce joie que de remplir auprès d'une femme perdue le rôle que joue une sœur de charité auprès d'un pestiféré.

Cette dernière explication n'est sans doute pas la meil-

leure, et Mme Deledda l'a formellement écartée en faisant d'Anania un incrédule ; mais elle n'a pas eu besoin de mes lumières pour apercevoir les autres et y recourir. Elle en tire même bon parti, mais pour des effets momentanés et par suite tout à fait insuffisants : il est touchant de voir la mère d'Anania, quand elle arrive dans la pauvre demeure de Grathia, pleurer en pensant à ses petits frères qui n'ont plus personne pour les soigner et qui, durant les premiers jours de son expulsion, lui apportaient furtivement un peu de pain. Mais ces petits frères, on ne les reverra plus; Anania ne les entendra jamais; jamais, durant les années où il conçoit son dessein, il ne se retrouvera en présence de Grathia. Il revoit un jour Zuanne, mais pas un mot n'est échangé entre eux sur Oli (1). Le jour où Oli, décidée à abandonner son fils, le conduit à la porte de son séducteur, elle lui passe une médaille autour du cou, elle tremble, elle claque des dents : cette émotion si naturelle, si stérile, compense-t-elle le peu de soin qu'elle a eu jusque-là de lui ? Car ce n'était pas elle qui s'occupait d'Anania : « Il se souvenait peu d'elle, parce qu'il l'avait vue rarement... C'était Grathia qui avait fait office de mère pour lui, et qu'il se rappelait nettement » (p. 34-5). Il essayait de réchauffer les pieds de sa mère quand elle s'endormait le soir après le travail des champs ; il souffrait quand il l'entendait pleurer la nuit, mais, sur la fin, elle se querellait avec tout le monde, elle rudoyait la farouche mais compatissante Grathia, elle battait les enfants du village et lui comme les autres. Y a-t-il là de quoi laisser un souvenir qui fascine? Il est bien plus vraisemblable que, comme l'avouait Mme Deledda tout à l'heure, il devait finir par l'oublier et, si Oli en un sens n'y perdait guère, en un autre elle n'y gagnait pas.

(1) C'est probablement par simple inadvertance que Mme Deledda ne lui prête aucun mot pour Grathia l'unique fois où il revoit Zuanne.

D'autre part, Mme Deledda touche quelquefois un mot des regrets que la haute montagne et la vie libre inspirent par instants à Anania ; mais elle nous déclare qu'il n'a pas le moindre goût pour la culture de la terre, et que, quand il revoit Zuanne, son mouvement de joie fait bientôt place au dédain pour ce paysan aux vêtements grossiers ; Anania aime l'élégance, il veut faire ses études, sinon par amour de l'art, du moins parce qu'il rêve d'un bel avenir; il se distingue parmi ses camarades. Ces dispositions ne doivent pas le ramener vers son enfance et encore moins le disposer à tout quitter plutôt que de vivre loin de sa mère. On sait autour de lui qu'il est bâtard et quelques méchants propos blessent ses oreilles; mais ce sont là des faits isolés. Son entourage, et par là il faut entendre toutes les personnes que l'auteur nous montre d'une façon un peu suivie, lui témoignent de l'affection; il y en a dans le nombre dont l'amitié ne peut le rendre bien fier, mais le riche industriel qui fait les frais de ses études n'est pas de ceux dont les bienfaits offensent; c'est un homme plein de bonté, d'indulgence, aimé, respecté de tous. Sa fille Margherita s'éprend d'Anania et, quand il finira par le savoir, il passera sur la pauvreté, la bâtardise et la trop longue discrétion de son protégé. Si Anania n'était pas, de son côté, sincèrement amoureux de Margherita, s'il ne voyait en elle qu'une riche héritière, on pourrait dire que certains hommes nés pauvres font à la société un crime des vertus des riches comme de leur richesse; mais un amoureux qu'on voit prêt à se réjouir de la ruine de Margherita s'il doit en être plus sûr de l'obtenir, peut-il avoir tant de rancune? A supposer que rien ne le désarme, il faut que l'auteur le dise, le montre. Certes, ce ne sera pas un personnage très neuf que ce jaloux, cet ingrat ; mais enfin, dans cette dernière hypothèse, il faut le peindre tel. Mme Deledda ne fait qu'entrevoir la hauteur d'Anania. Il trouve de fort bonne heure que son père garde trop l'odeur des olives

qu'il écrase pour son patron ; il accepte d'être servi, à la maison paternelle, et d'être d'une classe supérieure ; il y a une vaisselle spéciale pour lui ; il mange à table, tandis que son père et la femme de son père mangent à terre. Il est impertinent à l'occasion avec ses parents. Mais, outre que cette sécheresse de cœur s'accorde mal avec son amour passionné pour Margherita, elle s'accorde mal avec son projet de retrouver Oli ; elle n'est pas mêlée de révolte et ne peut par conséquent pousser aux résolutions extrêmes. On voit bien qu'il faut que son père insiste pour qu'il fasse enfin l'aveu de son amour à son bienfaiteur ; mais sa dernière lettre à ce bienfaiteur respire une gratitude, une vénération sincère : « A cette heure douloureuse de ma vie où les événements me portent à désespérer de tout et de tous, surtout de moi-même, votre figure pleine de bonté et de charité me montre encore le chemin comme au premier jour où je vous ai connu... Le devoir de la reconnaissance envers vous me soutient... Je ne trouve plus de paroles à vous dire, mais l'avenir vous montrera mieux mes sentiments et ne vous laissera pas, je l'espère, vous repentir de m'avoir fait du bien. »

Il est vrai qu'à certains moments on saisit chez Mme Deledda une idée fort juste et que M. Faguet a quelquefois rappelée avec force à la critique contemporaine, savoir qu'un caractère ne sort pas tout entier des circonstances où il est placé, que dès lors on ne doit ni prédire que dans une condition donnée il naîtra un homme doué de telle ou telle qualité, ni refuser de croire à l'existence d'un homme parce qu'il est né autre que nous ne l'attendions. Anania, semble-t-elle dire en quelques endroits, apporta dans le monde de bonnes et de mauvaises inclinations et par-dessus tout un tour d'esprit à lui. Un autre à sa place n'eût pas décidé d'installer sa mère à sa table de famille ; mais lui, c'était un rêveur, et son penchant à la rêverie a donné un pli, un but à la vanité, à la sensibilité qu'il portait dans

son cœur. Il s'est fait un devoir à sa guise. Vous pouvez le blâmer, mais il n'y a rien d'impossible dans le cas curieux qu'il vous présente.

Supposons ce raisonnement exact de tout point : il n'en resterait pas moins qu'en art un caractère qui paraît illogique et invraisemblable est une création d'ordre inférieur, de même qu'une œuvre d'architecture qui serait très solide mais qui n'en aurait pas l'air. Puis, s'il est vrai que les circonstances doivent compter avec le caractère, le contraire n'est pas moins vrai. Un autre homme placé exactement dans les mêmes conditions qu'Anania pourrait agir autrement; mais Anania tel qu'il est se conduirait-il, dans les conditions données, comme le veut l'auteur ? voilà la question. Je le concevrais très bien oubliant Margherita à Rome pendant ses cours de droit ou tout au contraire l'épousant soit sans plus penser à sa mère qu'à de rares intervalles, soit en tâchant de lui faire de loin le bien qu'il pourrait; mais qu'il aime Margherita et qu'il la sacrifie de la sorte sans que les circonstances aient davantage entretenu et exalté en lui le souvenir de sa mère, je ne me le figure pas. Mme Deledda l'explique en style énergique par « une cruelle ivresse d'orgueil, un acharnement furieux contre la fatalité, contre la société et contre lui-même. » Mais une telle âpreté ne se rencontre que là où elle a été longtemps nourrie; que d'articles de journaux, que de réunions politiques suppose un crime d'anarchiste! Et, si l'on veut pour Anania des comparaisons flatteuses, croit-on que l'Horace de Corneille se prétendrait joyeux de combattre son beau-frère s'il n'avait pas été élevé dans l'idée qu'il faut tout sacrifier joyeusement à la patrie? Un autre Romain eût décliné la mission, ou l'eût acceptée avec douleur; voilà en quoi, dans une même circonstance, chacun garde son caractère; mais, dans une autre ville, tout orgueilleux qu'il pût être, Horace n'eût pas poussé l'exaltation du patriotisme à un tel degré.

II

Pourtant la manière dont Anania nous est présenté s'explique sans doute par une autre cause que par une théorie. L'auteur n'a pas consacré à son roman tout le temps que la donnée exigeait (1), ou plutôt n'a pas fait de son temps une sage répartition ; il en a prélevé une part beaucoup trop grande pour la peinture de l'arrière-plan, des mœurs locales de la Sardaigne.

Commençons par reconnaître que, quand un écrivain italien s'attache à la peinture des mœurs locales, il ne cède pas à un pur désir de réveiller le public par l'attrait de la nouveauté. D'abord chaque province de l'Italie a eu par rapport aux autres une originalité plus tranchée, plus persistante qu'aucune province française comparée à sa voisine, et c'est pour cela que l'italien a tant de peine à réduire les dialectes à ce qu'ils devraient être, une deuxième langue qui peut avoir encore aujourd'hui ses poètes, mais qu'on ne parle que quand on veut et qui ne tient pas en échec la langue nationale. Puis, certaines de ces provinces, soit par la nature du sol, soit par l'effet de désordres séculaires, sont pauvres, quelques-unes n'ont pas encore obtenu de l'administration la part de sollicitude à laquelle elles auraient droit. C'est donc une œuvre pieuse à leurs enfants, quand ils savent se faire lire, d'en appeler à la curiosité, à la sympathie du grand public. Si l'on veut avoir une idée de ce que la Sardaigne peut

(1) Je signalais plus haut une inadvertance. Le caractère d'un compagnon d'Anania, Bastianedda, présente des disparates qui trahissent une rédaction un peu trop rapide ; il était au fond généreux, nous dit-on à la page 56 : le vol prémédité qu'il accomplit aux dépens de son père et pour lequel il s'adjoint Anania ne justifie pas trop bien cette louange que d'ailleurs Mme Deledda contredit sans y penser quand elle le qualifie très justement de menteur à la page 82.

attendre du talent de Mme Deledda, qu'on voie ce qu'un Français, M. Martel, a fait pour la Lozère qu'il a révélée à tant de Parisiens !

Mais il faudrait que la peinture du fond ne coûtât rien à celle du premier plan. Or, après lecture du roman qui nous occupe, supprimez par la pensée les descriptions et les comparses et dites s'il ne vous paraîtra pas un peu court, un peu vide. Mme Deledda ne pèche pas du tout par pauvreté d'invention : elle écourte volontairement l'étude psychologique pour réserver de la place à son tableau de mœurs. Elle pense même dans certains cas que ce tableau peut expliquer les caractères. Elle a glissé trop rapidement sur les rapports d'Oli avec Anania pour faire raconter par Grathia de longues histoires de brigands et montrer comment Oli, à entendre louer ces hardis faiseurs de coups de main, finit par juger plus favorablement des hommes qu'elle avait d'abord le bon sens de condamner ; mais les bandits qu'on lui présente n'abandonnent pas leurs enfants ; ces histoires l'acheminent si peu à sa détermination que l'amant pour qui elle abandonne Anania est un *carabiniere*. Puis, même en Sardaigne, les détails de mœurs locales vraiment intéressants deviennent rares et Mme Deledda ne les choisit pas toujours très bien. Il y a encore des ivrognes des deux sexes en Sardaigne ; j'ai peur qu'il n'y en ait aussi ailleurs ; à tout le moins, le spectacle en fatigue vite ; néanmoins Mme Deledda, surmontant sa répugnance, les représente à satiété. Elle se fait un point d'honneur de montrer sous toutes ses formes la malpropreté née du vice ou de la mauvaise éducation ; elle ne nous en épargne même pas l'odeur. Gardons-nous de citer : M. Zola seul eût osé traduire littéralement les nombreux adjectifs ou substantifs qui lui servent à varier ces effets. On dira peut-être que la peinture de cette malpropreté aide à comprendre qu'Anania se détache de la société où il vit ; mais, en admettant qu'il soit aussi

choqué que nous de spectacles qu'il a toujours eus sous les yeux, était-il nécessaire d'appuyer si fort ? Il en résulte d'ailleurs que, quand Mme Deledda met la main sur un trait vraiment typique et intéressant, elle le laisse quelquefois échapper. Zuanne, qui jadis rêvait de se faire bandit, reparaît décidé à se faire moine, et moine pieux, pudique, qui glissera doucement un avis utile et supportera la raillerie. Voilà qui est sarde et qui vaut la peine qu'on y réfléchisse ! Cette île demeurée violente est aussi demeurée croyante ; même les femmes qui ont mal tourné gardent des restes d'une foi grave et souvent pure de toute mômerie ; le père d'Anania naturalise son fils le jour où son confesseur lui en impose l'obligation avant de l'admettre à la communion pascale (1). Quelques pages où on nous aurait montré pourquoi, à un moment donné, Zuanne, bercé tour à tour de contes de bandits et de saintes légendes, s'est dégoûté des premiers pour les secondes, auraient été fort piquantes et se seraient très heureusement mêlées à l'étude du travail intérieur qui s'opère chez Anania.

III

Mais j'ai hâte de prouver que c'est la méthode de Mme Deledda qui est en cause et non pas son talent. Les scènes difficiles, celles où l'on attend un auteur, sont traitées d'une façon très originale : tout d'abord la scène où Anania se trouve pour la première fois en présence de son père sur lequel Oli veut se décharger de lui.

Oli a dans cette intention amené son fils à Nuoro, la ville où travaille le père, appelé lui aussi Anania et que

(1) Conséquence notable de cette piété : tous les enfants, même mal élevés, disent *vous* à leurs parents.

désormais les gens du pays appelleront, pour le distinguer, *Anania grande*. Sur l'ordre de sa mère qui aussitôt disparaît sans bruit, l'enfant est entré dans un moulin à huile éclairé par le foyer d'une chaudière où un homme de haute taille à manches retroussées remue avec une pelle de bois des olives écrasées par une meule ; deux autres hommes dirigent une presse foulante près de laquelle se tient un jeune enfant à béret rouge qui veut d'abord chasser Anania comme un mendiant. Anania ne sait que dire; il attend que sa mère entre ; l'homme à la pelle de bois l'interroge ; alors il récite tout tremblant la phrase que sa mère lui a apprise : « Je suis le fils d'Oli Derios. » Les deux hommes qui conduisaient la presse s'arrêtent tout d'un coup; l'un d'eux crie : « Ton fils. » *Anania grande* jette sa pelle, court sur l'enfant, le regarde fixement, le secoue et lui dit : « Qui t'envoie, que veux-tu? Où est ta mère ? — Elle est à la porte, répond l'enfant; elle va venir. » Le père court, suivi de l'enfant au béret rouge, mais ne trouve personne. Tout le monde serait assez embarrassé à sa place; mais ce père l'est plus qu'un autre; il a séduit Oli, mais, pour ainsi dire, sans le vouloir, entraîné par une ardeur sensuelle qui ne l'a pas laissé réfléchir qu'il était marié ; c'est un naïf, c'est un chercheur de trésors comme il y en a encore dans son île ; il a peur de sa femme plus âgée, moins pauvre que lui, et il se demande intérieurement ce qu'il va devenir entre elle et ses compagnons moqueurs. La femme, tante Tatana, arrive. Connaissait-elle l'existence du fils d'Oli ? C'est probable, quoiqu'elle ne réponde pas à une question sur ce sujet ; car on voit plus loin qu'elle fait lit à part et on sent ici à son langage qu'elle a barre sur son mari. Elle arrive « tranquille, presque joyeuse » ; elle examine l'enfant, lui dit avec douceur : « Ne pleure pas, pauvret ! » et, se retournant vers les trois hommes et l'enfant au béret, Bastianedda : « Vous, silence ! » Elle caresse le petit

abandonné, le console et dit à son mari : « C'est bien ton fils, trait pour trait. — Je n'en veux pas ! s'écrie prudemment le père. — Tu es un excommunié, un sans-cœur ! » Le petit enfant a recommencé à pleurer. « Où peut être allée ta mère ? lui dit Bastianedda, comment est-elle faite ? — Bastianedda, s'écrie le père, si tu ne t'en vas pas, je te chasse à coups de pied ! — Essayez un peu », riposte le jeune gaillard, et un des assistants crie au père : « Mais dis-lui donc, toi, comment Oli est faite ! » Sur quoi, l'autre assistant pense mourir de rire. De longtemps Anania *grande* n'osera embrasser son fils qu'en cachette ; le petit montagnard sera élevé par cette femme pour qui sa naissance est un outrage. Tante Tatana n'avait pas d'enfant ; elle aurait pu chasser celui qu'on amenait chez elle ; elle préfère s'emparer de lui. Il est vrai que son caractère ne se développera pas tel que nous l'attendrions. Ici encore, Mme Deledda cède à son goût pour les curiosités locales. Tatana, présentée d'abord comme une femme de tête, se trouve bientôt une diseuse de dictons qui a toujours le roi Salomon à la bouche, qui gâte à plaisir Anania ; l'enfant sans doute lui dit : « Ma mère », mais lui manque tout autant de respect à l'occasion qu'à son père. On augurait mieux de la moustache que Mme Deledda lui a décernée (pour l'honneur du réalisme, elle en infligera une autre à la maîtresse de la classe élémentaire par laquelle l'enfant passera plus tard). Mais enfin l'auteur avait campé avec relief ces deux personnages essentiels de Tatana et de son mari.

Sur le chemin qui mène enfin Anania à sa mère, Mme Deledda a su semer des incidents variés et pathétiques. Une première fois, à Cagliari, où il termine ses études secondaires, au moment où il vient de lire avec délices la première lettre de Margherita, il voit, dans un quartier écarté, un groupe de personnes qui se prennent aux cheveux en échangeant d'atroces injures ; les voisins y paraissent

habitués; aucune fenêtre ne s'ouvre. « Mais où sont les agents ? dit Anania à un passant. Pourquoi ne viennent-ils pas ? — Bah ! lui répond-on, c'est tous les jours à recommencer. » Il insiste, toujours plus ému. « Eh ! lui dit-on, ce sont des filles publiques ; il n'y a pas là de quoi s'émouvoir. » Anania rentre dans son hôtel meublé, pâle, oppressé. Il demande à sa logeuse de quel pays sont ces femmes ; heureusement elles ne sont pas de chez lui. Mais les hurlements redoublent ; c'est à croire qu'une des femmes a été frappée à mort. Il ouvre ses croisées, revoit la scène sauvage, diabolique, et la suit, plein d'angoisse, étreint par une pensée qui le fait frémir.

A Rome, plus tard, une fois débarrassé de son insipide compagnon Daga, et une fois quitte des promenades sentimentales que lui impose le patriotisme de Mme Deledda, Anania passe par d'autres émotions. A sa prière, la police a fait des recherches et lui a signalé une loueuse en garni venue de Sardaigne, dont l'âge répond à ses indications et qui, après avoir mené à Rome une vie assez irrégulière, s'est rangée, à ce qu'on assure. Il va loger chez elle ; il reconnaît ses yeux, mais non sa voix. Il nomme son village, il se nomme ; elle ne tressaille pas ; mais, n'ayant pas de chambre disponible, elle lui cède la sienne propre, pleine d'objets de piété ; durant les mois qu'il passe près d'elle, il la presse de questions ; il croit la voir à son chevet durant une nuit de fièvre ; cependant il n'obtient qu'une sympathie amicale et quelques allusions aux épreuves d'un passé définitivement mort ; il en voit assez du moins pour souhaiter que ce soit là sa mère et pour l'espérer.

La scène la plus émouvante est naturellement celle où Anania retrouve Oli. Il la retrouve tout simplement en Sardaigne : idée qui fait honneur à la finesse de l'auteur. Mme Deledda s'est malicieusement laissé critiquer jusque-là par le lecteur qui, à part lui, trouvait invraisemblable qu'une paysanne, du fond de son petit village, eût conçu,

comme on le disait à Anania, la pensée d'aller briller à Rome. Oli est restée dans son île et ses très vulgaires aventures ne lui ont fait connaître qu'une misère de plus en plus grande. Anania l'apprend dans un instant de bonheur, quand la main de Margherita lui est promise, dans une visite à Grathia dont il vient enfin, paraît-il, de se rappeler l'existence. Au moment où il raconte qu'il croit bien avoir retrouvé à Rome une mère acceptable, la profonde pitié qui anime tout à coup le visage impassible, sépulcral de la vieille lui révèle qu'il s'est trompé. Sa vraie mère est une femme aux traits défigurés par la maladie et l'indigence qu'il a en route aperçue et qui, en dernier lieu, vivait avec un musicien ambulant et aveugle ; après une belle recette, cet artiste à l'humeur indépendante l'a abandonnée pour ne pas avoir à la soigner ; précédemment, elle avait été arrêtée une fois comme voleuse, mais, dit Grathia, rien qu'une fois, et elle avait prouvé son innocence ; c'était son amant de jour qui avait volé. Furieux, Anania s'obstine dans son projet, mais avec des sentiments tout nouveaux. Grathia tâche en vain de l'en détourner ; elle est obligée de céder. L'entrevue est bien conçue et bien conduite. Le cœur d'Anania est gonflé d'indignation ; Oli tremble ; sa crainte, vue très fine, est qu'il ne la fasse arrêter. « Ils se regardèrent l'un l'autre, ils ne songèrent même pas à se tendre la main, à se dire bonjour ; tout un monde de douleur et de honte était entre eux. » Grathia voudrait s'éclipser et, tandis qu'Anania la retient, Oli cherche à fuir ; il la ramène au fond de la salle où elle se laisse tomber à terre ; il ferme la porte à clef et lui dit : « Pleurez tant que vous voudrez, mais vous ne bougerez pas sans ma permission ; le temps de rire est passé. » Il éclate en reproches. Un peu de pitié le calme quand il voit l'avidité souffrante avec laquelle la misérable créature boit le café que lui offre Grathia ; il dicte posément ses volontés ; mais alors Oli se ranime ; elle ne veut ni rester près de

Grathia, ni recevoir les dons d'Anania; car elle sait qu'Anania est sur le point d'épouser une fille honnête, riche, qui a besoin de croire que tout lien est rompu entre son fiancé et une mère indigne; elle a fait involontairement assez de mal à son fils ; elle le supplie de la laisser partir. « Elle s'était transformée ; ses yeux illuminés le regardaient, suppliants et affectueux, quand elle répétait : « Laisse-moi m'en aller ! »; sa voix encore jeune vibrait avec une infinie douceur (1) et tout son visage exprimait une tristesse sans nom. Peut-être un doux songe, qui jamais encore n'avait adouci l'horreur de son existence, effleura-t-il son âme ; rester, trouver enfin la paix ; mais du fond de son cœur, un bon instinct, *l'étincelle cachée dans la pierre*, la poussait à écarter ce songe... Anania comprenait qu'elle voulait à sa façon accomplir son devoir, comme il voulait à sa façon accomplir le sien. » Il tient bon pourtant; elle réplique qu'elle s'échappera malgré lui. Mais cet effort l'a épuisée. Quand Anania lui signifie que, si elle se permet de s'en aller, il la rejoindra, la tuera et se tuera ensuite, elle croit revoir son père à elle le jour où il l'a chassée : « Mêmes yeux froids, même visage calme et terrible, même voix caverneuse et même accent inexorable. » Elle reste ; mais, lorsqu'elle apprend que Margherita, informée par Anania de ce qu'il a vu et résolu, reprend sa parole, elle se tue.

IV

La conclusion morale de Mme Deledda n'est pas très nette : « Un voile tomba des yeux d'Anania. Il avait souffert des fautes de sa mère : insensé ! Qu'importaient ces mi-

(1) Le passage est si touchant qu'on a à peine le courage de relever une petite invraisemblance : chez les femmes qui ont mené la vie d'Oli, la voix est ce qui se gâte le plus vite, de même que c'est la voix qui se conserve le mieux chez les femmes honnêtes.

nimes détails devant la grandeur de la vie ? Oli l'avait mis au monde; n'était-ce pas assez pour qu'il la regardât comme le plus méritant des êtres ? » Et de fait, au chevet de sa mère, « il sentit que sous la cendre de son cœur (de là le titre *Cenere*) couvait l'étincelle d'où jaillit la flamme purificatrice ; il espéra et aima encore la vie. » Qui parle ici ? Est-ce un hymne à la vie chanté au hasard ? On voudrait le croire. Est-ce une manière de dire que la pensée d'Anania se reporte vers Margherita qui, maintenant, reviendra peut-être à lui ? On souhaiterait que cet espoir se glissât moins vite, plus discrètement dans son cœur, que l'auteur n'eût pas l'air d'absoudre l'imprudence d'Anania et les hontes d'Oli.

Le fond du roman est assez noir, mais quelques jolies scènes l'égaient. La hâblerie du petit Zuanne, qui décrit des *nids de lièvres* imaginaires, qui feint de s'émerveiller lui-même de ses récits, est peinte avec agrément; sur sa foi, Anania se met en quête. « Naturellement il ne trouve rien. » Il s'en plaint. « Les lièvres se sont sauvés, répond Zuanne. Tu y es allé trop tard. — Mais pourquoi ne les as-tu pas pris, toi ? — Je voulais les prendre avec toi. » Zuanne prétend être allé à Nuoro : « Ce n'est pas vrai, répond Anania, je me souviens bien que tu n'y es pas allé. — J'y suis allé avant ta naissance. Voilà, puisque tu veux le savoir. » L'air d'importance de l'autre camarade d'Anania, Bastianedda, est encore bien attrapé. « Mon père a cent francs dans sa commode et je sais où est la clef. Nous habitons près d'ici ; nous avons un champ pour lequel nous payons l'impôt. » Il s'adjuge quelques-unes des pommes de terre qui cuisent dans la marmite de Tatana, et, blâmé par Anania, reprend : « Nous savons faire le macaroni, mon père et moi. » Voici une amusante esquisse en quelques coups de crayon : un vieux noble réduit à la condition de paysan, qui n'a pas oublié ses parchemins, cause à la porte d'un menuisier du village ; on

lui présente Anania : « Toi aussi, tu études à Rome ? dit-il, en avançant la poitrine avec un air de dignité. Tu dois connaître Don Pietro Bonighedda, un gentilhomme chef de division à la Cour des comptes. — Non ; Rome est grande ; on n'y connaît pas tout le monde. — Allons, dit le vieillard avec une pointe de hauteur, Don Pietro est connu de tout le monde. Voilà un homme riche ! Nous sommes parents. Eh bien, si tu le vois, fais-lui les compliments de Don Zua Bonigheddu. » Finissons par ce gracieux et poétique rêve d'amour qu'Anania fait tout éveillé : « Il se voyait cheminant avec Margherita sur le bord du chemin, dominant les immenses vallées dont le soir envahissait déjà les profondeurs, en attendant que le ciel perdît sa pourpre et jetât un voile d'ombre sur toutes les choses. Ils descendaient à la fontaine. Margherita plaçait une amphore sous le filet argenté de l'eau jaillissante, qui changeait de son, et de monotone devenait joyeux, comme si sa chute dans le vase interrompait son éternel souci. Les deux jeunes gens s'asseyaient alors sur une longue pierre et parlaient d'amour. L'amphore s'emplissait, l'eau débordait et se taisait un instant, comme pour écouter les deux amoureux. » Les dernières lueurs du jour disparaissaient. « Alors il passait un bras autour de la taille de Margherita ; elle posait sa tête sur son épaule et il lui donnait un baiser. »

On a d'autant plus de plaisir à louer ce morceau qu'il fournit l'occasion de dire que Mme Deledda sait parler d'amour en femme qui respecte son sexe et sa plume. L'éloge n'est pas vulgaire aujourd'hui ni dans son pays ni dans le nôtre. Un ou deux traits pourtant auraient pu être effacés ; dans un moment où Anania revoit Margherita en imagination, il n'était pas nécessaire de nous dire à deux reprises qu'il se représente la forme de son corset (p. 133), et, aux pages 342-343, il est bien malheureux que la lettre passionnée et sensée que Margherita adresse à son fiancé

au moment suprême, soit tellement sensuelle à la fin que Mme Deledda et Anania reculent tous deux, l'une n'osant pas la transcrire jusqu'au bout, l'autre n'osant pas relire les dernières lignes et s'écriant que Margherita est effrontément vile et qu'il lui semble que pour l'attirer elle se montre à lui toute nue. Mais évidemment l'auteur a été ici entraîné par le feu de la composition. Tout son style, si l'on peut s'exprimer ainsi, proteste contre ce passage, et, pour être tout à fait juste, il faut ajouter que ce passage même proteste contre cent confrères de Mme Deledda qui auraient tout au long écrit ce qu'elle n'a représenté que par des points.

Mme Deledda a beaucoup de talent; mais elle méritait d'en avoir, et il faut l'en féliciter d'autant plus qu'en général les écrivains qui en ont plus qu'ils n'en méritent en ont moins qu'on ne leur en prête.

CHARLES DEJOB.

L'Administrateur-Gérant : E. FROMANTIN.

Poitiers. — Société Française d'Imprimerie et de Librairie.

TROISIÈME ANNÉE N° 10 25 Octobre 1904

La
Revue Latine
DIRECTEUR : Emile FAGUET

Pascal amoureux [1]

L'excellent livre de M. Gazier : *Mélanges de littérature et d'histoire*, contenant un article très documenté sur *Pascal et Mlle de Roannez*, a ramené les esprits à ce fameux « roman de Pascal », dont l'auteur fut, en 1844, M. Faugère, que Victor Cousin adopta un instant, puis rejeta, et qui consiste en ceci : Pascal, au cours de sa « vie mondaine » (1651-1654) fréquenta beaucoup le jeune duc de Roannez ; il connut sa sœur, Mlle Charlotte Gouffier de Roannez ; il en fut amoureux ; il songea à l'épouser ; il dut y renoncer à cause de la différence des rangs ; il écrivit à ce propos le *Discours sur les Passions de l'amour*, où l'on trouve le regret cuisant d'une déception amoureuse et le désespoir de n'avoir pas pu s'élever jusqu'à une femme aimée ; ramené à l'Église, il voulut au moins que Mlle de

(1) A. Gazier : *Mélanges de littérature et d'histoire*. Faugère : *Pensées de Pascal*, Introduction. — Léon Brunschvicg : *Opuscules et Pensées de Pascal*, édition (excellente) avec commentaires continus (excellents aussi). — *Pascal et Mlle de Roannez*, par Charles Adam, article de la *Revue bourguignonne d'enseignement supérieur*, t. Ier, n° 3. — *Pascal et Mlle de Roannez*, par J. Calvet, article de la *Revue du Clergé français*, 15 juin 1901.

Roannez n'épousât personne; il voulut n'avoir d'autre rival que Dieu ; il la poussa de toutes ses forces vers la vie religieuse et la jeta dans Port-Royal, « donnant », comme disait M. Faugère avec la naïveté la plus bouffonne que j'aie jamais rencontrée, « donnant ce spectacle *sévère et touchant* d'un chrétien revenu de toutes ses illusions et disputant au monde, pour la donner à Dieu, une personne qui ne pouvait pas être à lui. »

Ce roman a été fortement battu en ruine par M. Gazier, et, sur la lecture de son article j'ai pris dans un journal de vulgarisation littéraire, les *Annales politiques et littéraires*, les six « positions » suivantes : 1° le *Discours sur les Passions de l'amour* est de Pascal ; 2° le *Discours sur les Passions de l'amour* n'est point, comme le croit M. Gazier, une gageure et un jeu d'esprit, mais prouve que Pascal a été amoureux et très vivement ; 3° quand même le *Discours sur les Passions de l'amour* ne serait pas de Pascal, beaucoup de textes, dans les *Pensées* mêmes, sont pour moi d'un homme qui a connu l'amour ; 4° rien ne prouve que Pascal ait été amoureux de Mlle de Roannez; 5° il n'a évidemment jamais pu songer à l'épouser ; 6° Mlle de Roannez s'est jetée très spontanément dans la vie religieuse et sans aucune suggestion extérieure. Conclusions : Pascal a été amoureux ; mais de qui ? l'on n'en sait rien.

Je viens de réfléchir à loisir sur cette question, et je maintiens toutes mes positions, excepté la sixième que je ne retiens qu'à moitié ou aux deux tiers, si vous voulez ; mais enfin non pas tout à fait entière. Causons tranquillement sur ces six affaires.

I

Le *Discours sur les Passions de l'amour* est de Pascal. Je serai bref sur ce point, la contestation étant faible et les

contestants, pour ainsi parler, n'existant plus. Le *Discours sur les Passions de l'amour* a été trouvé par Victor Cousin dans un manuscrit provenant du fonds de l'abbaye Saint-Germain-des-Prés. Ce manuscrit contient les pièces suivantes qu'il énumère ainsi à la première page : *Système de M. Nicole sur la grâce. — Si la dispute sur la grâce universelle n'est qu'une dispute de nom.* — DISCOURS SUR LES PASSIONS DE L'AMOUR, DE M. PASCAL. — *Lettre de M. de Saint-Evremond sur la dévotion feinte. — Introduction à la chaire.* — Dans le corps du manuscrit, quand on arrive au *Discours sur les Passions de l'amour*, on lit au-dessous du titre de cet ouvrage : « *on l'attribue à M. Pascal* ». Mais remarquons que ce recueil est sans aucun doute un recueil fait par les jansénistes ; dès lors, comme le dit très pertinemment Ernest Havet : « l'expression du doute, de la part des amis de Pascal, équivaut à un aveu. Qui donc, parmi les personnes attachées à Port-Royal ou à la famille Périer et qui conservaient les traditions de la petite église, qui donc se fût avisé de dire ou de laisser croire qu'un discours *sur l'amour* fût de Pascal, s'il y avait eu moyen de dire le contraire ? » Et, comme le dit avec plus de force encore M. Brunschvicg, « quel est le janséniste qui se serait soucié *de le recopier et de le conserver*, ou qui se serait amusé à faire un pastiche de Pascal sur cette matière de l'amour ? » — D'autre part, on sait assez qu'un grand nombre de *Pensées* du *Discours sur les Passions de l'amour* se retrouvent littéralement dans les *Pensées* de Pascal (Esprit géométrique et esprit de finesse) :

« L'homme est né pour penser » — « Travaillons donc à bien penser ; c'est le principe de toute morale ;

« Chacun a l'original de la beauté dont il cherche la copie dans le grand monde ». — « Il y a un certain modèle d'agrément et de beauté qui consiste en un certain rapport entre notre nature, faible ou forte, telle qu'elle est et la chose qui nous plaît... » ;

« Nous avons une source d'amour-propre qui nous représente à nous-mêmes comme pouvant remplir plusieurs places au dehors ; c'est ce qui est cause que nous sommes bien aises d'être aimés... » — « Sa violence [de l'amour représenté au théâtre] plaît à notre amour-propre qui forme aussitôt un désir de former les mêmes effets que l'on voit si bien représentés... », etc., etc.

Mais cela même, ces conformités trop étroites et presque littérales pourraient bien faire croire que le *Discours sur les Passions de l'amour* est une imitation de Pascal, imitation agréablement parsemée de plagiats. Alors c'est à la ressemblance générale de l'esprit, du ton et du style qu'il faut recourir et qu'il faut se fier. Il faut lire trente pages des *Pensées*, puis le *Discours sur les Passions de l'amour*, et je serais bien étonné qu'on ne fût pas persuadé que *Pensées* et *Discours* sont du même auteur. Ce sont *surtout* les passages du *Discours* qui n'ont point, comme idées, leurs analogues dans les *Pensées*, ce sont ceux-là qui, quoique très différents de fond, étant écrits, non seulement avec le même génie, mais avec le même tour d'esprit, subtil, vigoureux et profond, prouvent que les *Pensées* et le *Discours* sont partis de la même main.

Faites l'expérience encore, de cette autre façon. Eliminez du *Discours* tous les passages qui rappellent les *Pensées* à tous ceux qui sont familiers avec cet ouvrage. Cette élimination faite, lisez tout le reste du *Discours* ; puis trente ou quarante pages des *Pensées*. Si vous n'êtes pas absolument persuadés que vous entendez le même son de voix et que vous êtes chez la même personne, je serai l'homme le plus étonné du monde. Mais tout ceci est pour mémoire. Je répète que personne, à ma connaissance, ne conteste actuellement que le *Discours sur les Passions de l'amour* soit de Blaise Pascal.

II

Le *Discours sur les Passions de l'amour* n'est pas un jeu d'esprit et une gageure ; il prouve que Pascal a été amoureux et très vivement ; il a un accent parfaitement personnel ; il est tantôt une dissertation, tantôt une véritable confidence.

Ce qui, de cet ouvrage, est dissertation, à mon avis, c'est : 1° le commencement, de : « l'homme est né pour penser » à : « qu'une vie est heureuse... ». Théorie du divertissement ; théorie de la vie partagée entre l'amour et l'ambition.

2° De : « Il y a deux sortes d'esprit » à « l'homme seul est quelque chose d'imparfait ». Théorie de l'esprit géométrique et de l'esprit de finesse ; théorie du *goût*, chose toute personnelle et toute subjective ; théorie de l'amour considéré comme une forme ou une extension de l'amour-propre ; théorie de l'influence de la coutume sur le goût et même sur la passion.

3° De : « ne semble-t-il pas qu'autant de fois qu'une femme » à : « L'attachement à une même pensée ». Théorie très subtile et cette fois vraiment jeu d'esprit, écho de conversations de salon, où je confesse que je n'entends pas grand'chose.

4° De : « L'on a ôté mal à propos le nom de raison à l'amour » à « Quand on est loin de ce que l'on aime... ». Théorie de l'amour considéré comme une forme de la raison ; théorie de l'amour considéré comme naturellement associé à une vie agitée ; théorie de l'agréable considéré en ses différences d'avec le beau ; théorie de l'amour selon les climats ; théorie de la simulation en amour considérée comme un commencement d'amour vrai.

Voilà ce qui, à mes yeux, est dissertation, parfaitement théorique et impersonnelle (sauf, peut-être, quelques incises, très courtes), dans le *Discours sur les Passions de*

l'amour ; et cela fait matériellement à peu près la moitié de l'ouvrage.

Je considère l'autre moitié comme une confidence, volontaire ou involontaire, et plutôt ceci que cela, bien entendu ; mais comme une confidence continue. Ce n'est qu'à cette partie que je m'attacherai aujourd'hui.

1° Et d'abord Pascal dit une fois *je*, une seule fois ; mais pour qui connaît la discrétion des auteurs du XVIIe siècle, et leur horreur précisément pour la littérature confidentielle et l'opinion précisément de Pascal sur le « moi haïssable », ce *je*, déjà, est extrêmement significatif. Il dit : « qu'une vie est heureuse quand elle commence par l'amour et qu'elle finit par l'ambition ! Si j'avais à en choisir une, je prendrais celle-là. Tant que l'on a du feu, l'on est aimable ; mais ce feu s'éteint ; il se perd : alors que la place est belle et grande pour l'ambition ! La vie tumultueuse est agréable aux grands esprits ; mais ceux qui sont médiocres n'y ont aucun plaisir ; ils sont machines partout. C'est pourquoi l'amour et l'ambition commençant et finissant la vie, on est dans l'état le plus heureux dont la nature humaine est capable. »

Il est difficile de voir ici une gageure ou un jeu d'esprit ou même une théorie. C'est évidemment *quelqu'un* qui parle et de l'abondance de son cœur. C'est le Pascal de « la vie mondaine », c'est le Pascal de 1651-1654 qui parle ici et sans réticences. Pascal, avec son habitude de tout mettre en système, met, vers 1652, la vie qu'il mène en idée générale. Il est amoureux et il songe à l'avenir, et il voit une belle vie dans celle qu'il commence à mener : amour ; dans celle qu'il compte mener plus tard : ambition (scientifique sans doute, autre peut-être) ; et, par généralisation et synthèse, dans la vie passionnelle, avec passions différentes selon les différents âges. Rien ne me semble plus personnel que ce passage-ci.

2° « A mesure que l'on a plus d'esprit les passions sont

plus grandes, parce que les passions n'étant que des sentiments et des pensées qui appartiennent purement à l'esprit, quoiqu'elles soient occasionnées par le corps [souvenir de Descartes : le *Discours sur les Passions de l'amour* en est tout plein], il est visible qu'elles ne sont plus que l'esprit même... Dans une grande âme tout est grand ».

Il n'est pas certain que ceci soit confidentiel. L'observation peut suggérer cette pensée, certainement. Cependant cela a bien l'air de l'expression d'une réflexion sur soi-même. C'est le mot d'un homme qui s'est demandé si l'amour n'est point une faiblesse et qui, par une suggestion très naturelle de l'amour-propre, s'est répondu : une mince passion est une faiblesse ; mais une grande passion est signe d'un grand esprit. Cela sent l'amoureux qui cherche des raisons philosophiques de s'excuser devant lui-même. La suite, trois lignes plus bas, après une sorte de parenthèse, est tout à fait du même air : « La netteté d'esprit [voyez-vous l'homme qui se sent géomètre !] cause aussi la netteté de la passion ; c'est pourquoi un esprit grand et net [on ne pense généralement cela que du sien] aime avec ardeur, et il voit distinctement ce qu'il aime. »

3° [Je remonte à cette sorte de parenthèse que je signalais plus haut] « L'on demande s'il faut aimer. Cela ne se doit pas demander ; on le doit sentir. L'on ne délibère pas là-dessus ; l'on y est porté et l'on a le plaisir de se tromper quand on consulte. »

Personnel, très vraisemblablement. Cela peut être une moquerie à l'égard d'un autre ; mais cela me paraît plutôt être une moquerie à l'égard de soi-même. Le ton y est. Je ne contesterai point très fort, cependant, sur ce passage, si l'on veut me l'arracher.

4° « L'homme seul est quelque chose d'imparfait ; il faut qu'il trouve un second pour être heureux. Il le cherche bien souvent dans l'égalité de condition, à cause que la liberté et que l'occasion de se manifester s'y rencontrent

plus aisément. Néanmoins l'on va quelquefois bien au-dessus et l'on sent le feu s'agrandir, quoiqu'on n'ose pas le dire à celle qui l'a causé. »

Il est bien difficile de ne pas voir là une confession très précise. Si Pascal n'avait voulu que tenir une « gageure » et se livrer à un « jeu d'esprit » sur ce propos des passions de l'amour ; si même il n'avait songé qu'à faire un traité sur l'amour, il n'aurait parlé que de généralités, et il ne se serait pas avisé de toucher ce cas tout particulier de l'homme aimant au-dessus de sa condition ; et il n'aurait pas songé à remarquer que dans ce cas le feu s'agrandit ; et il n'aurait pas pensé à peindre le supplice de celui qui n'ose pas le dire à celle qu'il aime. Tout cela sent terriblement le souvenir personnel, sinon la sensation personnelle actuelle. Tout cela a singulièrement l'air d'une analyse d'état d'âme faite au moment même où l'auteur est dans cet état.

5° La suite confirme : « Une haute amitié remplit bien mieux qu'une commune et égale le cœur de l'homme ; et les petites choses flottent dans sa capacité ; il n'y a que les grandes qui s'y arrêtent et y demeurent. »

Est-ce que cela n'est pas le son de voix de l'homme qui aime au-dessus de lui et qui en souffre, il est vrai, mais qui en est fier ? Et même n'est-il pas au moins raisonnable de dire que cette idée est une de celles qu'il faut avoir senties pour les avoir conçues et qu'il faut avoir eues dans le cœur pour les avoir dans l'esprit ?

6° Encore ceci : « Quand on aime une dame sans égalité de condition, l'ambition peut accompagner le commencement de l'amour ; mais en peu de temps il devient le maître. C'est un tyran qui ne souffre point de compagnon ; il veut être seul ; il faut que toutes les passions ploient et lui obéissent. »

Est-ce assez le *cas particulier* ? Ce mélange d'ambition et d'amour, il est dans Corneille, constamment ; il est

signalé dans Saint-Evremond ; il est *du temps* ; mais de s'apercevoir et de reconnaître que ce mélange, si l'on aime fort, ne dure qu'un temps, que l'ambition recule et s'éclipse, qu'elle ploie, obéit et disparaît, il faut bien que ce soit une observation faite sur soi-même, puisque, très probablement, faite sur un autre, elle serait fausse, ou pour parler mieux, puisque sur un autre, très probablement, elle n'aurait pas pu être faite.

7° Voici, tout près, une observation qui a d'abord l'air d'être absolument générale, et puis elle se rapproche peu à peu de la confidence et de la réflexion personnelle, jusqu'à paraître une demi-page de *mémoires* ou de *journal*, et c'est bien là une démarche qui trahit précisément la confidence tout enveloppée de pudeur et involontaire. On croit d'abord exposer une théorie, on arrive insensiblement et sans le vouloir à peindre un de ses sentiments ; on croit d'abord exprimer une idée, on arrive insensiblement à se décrire. Cela arrive sans cesse dans les conversations où il est question de sentiments et même dans toute espèce de conversations. C'est ce qu'il me semble qui est arrivé à Pascal dans le passage que je vais transcrire. Suivez cela : « Quand un homme est délicat en quelque endroit de son esprit, il l'est en amour. Car, comme il doit être ébranlé par quelque objet qui est hors de lui, s'il y a quelque chose qui répugne à ses idées, il s'en aperçoit et il le fuit. La règle de cette délicatesse dépend d'une raison pure, noble et sublime. Ainsi l'on peut se croire délicat, sans qu'on le soit effectivement, et les autres ont le droit de nous condamner ; au lieu que, pour la beauté, chacun a sa règle souveraine et indépendante de celle des autres. Néanmoins, entre être délicat et ne l'être point du tout, il faut demeurer d'accord que, quand on souhaite d'être délicat, l'on n'est pas loin de l'être absolument... » — Voilà qui est de pure dissertation qui semble être aussi impersonnelle que possible. Mais, tout de suite après : « Les femmes aiment

apercevoir une délicatesse dans les hommes, et c'est, ce me semble, l'endroit le plus tendre pour les gagner. L'on est aise de voir que mille autres sont méprisables et qu'il n'y a que nous d'estimables. » Ce qui veut dire, je crois : « La femme aimée est bien aise de voir qu'elle l'est uniquement, et qu'on n'estime qu'elle et qu'on méprise toutes les autres. » C'est presque certainement le propos de quelqu'un qui a aimé une seule femme, pour qui toutes les autres étaient comme si elles n'étaient point, et qui s'est aperçu avec bonheur que cette femme s'en apercevait avec plaisir.

8o Nous avançons dans la lecture du *Discours sur les Passions de l'amour* et nous pouvons remarquer qu'à mesure que nous avançons les passages qui nous apparaissent comme ayant couleur de confidence personnelle, deviennent plus nombreux, et plus longs, presque continus. Ceci encore est un signe et, à mon avis, très important. Voici quatre pages où il me semble que, presque sans diversion, Pascal parle de lui. « L'attachement à une même pensée fatigue et ruine l'esprit de l'homme. C'est pourquoi, pour la solidité du plaisir de l'amour, il faut, quelquefois, ne pas savoir que l'on aime ; et ce n'est pas commettre une infidélité ; car l'on n'en aime pas d'autre ; c'est reprendre ses forces pour mieux aimer. Cela se fait sans que l'on y pense ; l'esprit s'y porte de soi-même ; la nature le veut, elle le commande. Il faut pourtant avouer que c'est une misérable suite de la nature humaine, et que l'on serait plus heureux si l'on n'était pas obligé de changer de pensée ; mais il n'y a pas de remède. »

— « C'est reprendre des forces pour mieux aimer »; « cela se fait sans qu'on y pense » ; « mais cela est bien misérable ». Oh ! que ces mots-là sont d'un homme qui a aimé et qui s'est observé lui-même, et non pas un autre, et qui s'est irrité contre lui-même de ce qu'il n'aimait pas autant ni aussi constamment qu'il aurait voulu !

9o « Le plaisir d'aimer sans oser le dire a ses peines ;

mais aussi il a ses douceurs. Dans quel transport n'est-on point de former toutes ses actions dans la vue de plaire à une personne que l'on estime infiniment ! L'on s'étudie tous les jours pour trouver le moyen de se découvrir et l'on y emploie autant de temps que si l'on devait entretenir celle qu'on aime. Les yeux s'allument et s'éteignent dans le même moment, et quoique l'on ne voie pas manifestement que celle qui cause tant de discorde, y prenne garde, l'on a néanmoins la satisfaction de sentir tous ces mouvements pour une personne qui le mérite si bien. L'on voudrait avoir cent langues pour le faire connaître ; car, comme l'on ne peut pas se servir de la parole, l'on est obligé de se réduire à l'éloquence d'action. » — Voyons ! Devant qui Pascal a-t-il bien pu se poster pour observer un homme timide et tout intérieur, qui n'ose pas se déclarer, qui forme toutes ses actions dans le dessein de plaire à une personne, qui étudie les discours qu'il sait qu'il ne lui tiendra point, dont les yeux s'éteignent et s'allument dans le même moment... Devant qui voulez-vous bien que Pascal se soit posté pour étudier cet homme-là, si ce n'est devant lui-même ?

10° Il continue, il creuse, il scrute plus profondément. Il fait l'histoire d'une évolution complète d'une passion amoureuse : « Jusque-là on a toujours de la joie et l'on est dans une assez grande occupation. Ainsi l'on est heureux ; car le secret d'entretenir toujours une passion c'est de ne pas laisser naître aucun vide dans l'esprit, en l'obligeant de s'appliquer sans cesse à ce qui le touche si agréablement. Mais quand il est dans l'état que je viens de décrire, il n'y peut pas durer longtemps, à cause qu'étant seul acteur dans une passion où il en faut nécessairement deux, il est difficile qu'il n'éprouve pas bientôt tous les mouvements dont il est agité... Après avoir fait ce chemin, cette plénitude quelquefois diminue, et ne recevant point de secours du côté de la source, l'on décline misérablement

et les passions ennemies se saisissent d'un cœur qu'elles déchirent en mille morceaux. Néanmoins un rayon d'espérance, si bas que l'on soit, relève aussi haut qu'on était auparavant. C'est quelquefois un jeu auquel les dames se plaisent ; mais quelquefois, en faisant semblant d'avoir compassion, elles l'ont tout de bon. Que l'on est heureux quand cela arrive ! »

Croyez-vous qu'une description si minutieuse des oscillations d'un cœur amoureux qui s'épuise à aimer seul et qui reprend vigueur et essor, sitôt qu'à tort ou à raison il se reprend à espérer, puisse avoir été faite autrement qu'en se regardant soi-même, et croyez-vous qu'une *exclamation*, qu'un *cri* comme celui-ci : « qu'on est heureux quand cela arrive ! » (nous en trouverons ailleurs un autre tout semblable) soit une simple notation algébrique ? Cela ne me fait pas du tout cet effet ! — Poursuivons :

11° « Quand deux personnes sont du même sentiment, ils ne devinent point, ou du moins il y en a une qui devine ce que veut dire l'autre, sans que cet autre l'entende ou qu'il ose l'entendre. »

Ici ne voyez-vous pas le philosophe et l'amoureux parler ensemble, et de telle sorte qu'ils se contredisent et entremêlent leurs contradictions : « L'AMOUREUX : Deux personnes s'aiment et ne se devinent point. — LE PHILOSOPHE : Ils se devinent parfaitement : quand on est du même sentiment, il ne se peut pas qu'on ne se devine. — L'AMOUREUX : Oui, ils se devinent, sans doute ; mais il y en a une qui devine et l'autre qui ne se sent pas deviné. — LE PHILOSOPHE : Il se sent très bien deviné s'il a de l'esprit. — L'AMOUREUX : Oui, peut-être, mais il n'ose pas croire qu'il est deviné. » — Poursuivons :

12° « Quand nous aimons, nous nous sentons tout autres que nous étions auparavant. Ainsi, nous nous imaginons que tout le monde s'en aperçoit ; cependant il n'y a rien de si faux. Mais parce que la raison a sa vue bornée

par la passion, l'on ne peut s'assurer [se rassurer] et l'on est toujours dans la défiance. Quand on aime, on s'imagine que l'on découvrirait la passion d'un autre. Aussi, on a peur. »

Est-ce qu'il ne vous semble pas qu'ici non seulement Pascal dit *je* à chaque ligne ; mais qu'il vit devant nous et qu'on le voit dans toute sa délicate timidité et dans toute son inquiétude ? — Poursuivons :

13° « Il y a de certains esprits à qui il faut donner longtemps des espérances, et ce sont les délicats. Il y en a d'autres qui ne peuvent pas résister longtemps aux difficultés, et ce sont les plus grossiers. Les premiers aiment plus longtemps et avec plus d'agrément ; les autres aiment plus vite, avec plus de liberté et finissent bientôt. »

Comparaison que Pascal fait de lui-même avec les mondains relativement grossiers avec lesquels il vit, les Méré, les Miton, etc. Ne trouvez-vous pas ?

14° « Le premier effet de l'amour c'est d'inspirer un grand respect : on a de la vénération pour ce que l'on aime. Il est bien juste ; on ne reconnaît rien au monde de grand comme cela. »

Amour cornélien. Pourrait à la rigueur n'avoir pas été ressenti par celui qui l'analyse. Bien plus vraisemblable que celui qui donne si bien la raison du respect amoureux ait vu de très près en quoi il consiste.

15° « Les auteurs ne nous peuvent pas bien dire les mouvements de l'amour de leurs héros: il faudrait qu'ils fussent héros eux-mêmes. »

Si Pascal avait voulu nous dire formellement : « Dans cet écrit je parle de moi », il ne l'aurait pas dit d'autre sorte. Il vient de s'apercevoir qu'il analyse l'amour et un certain amour et qu'il en décrit les mouvements avec une précision qu'il n'a trouvée dans aucun auteur, et il se dit : « Ce n'est pas merveille. Il aurait fallu qu'ils fussent auteurs et héros. Moi, je suis précisément le héros de mon livre. »

16° « L'égarement à aimer en divers endroits est aussi monstrueux que l'injustice dans l'esprit. »

Mot d'un amoureux qui ne saurait aimer qu'une personne. Le mot *monstrueux* (seul, du reste, dans toute la phrase) trahit le sentiment personnel, à cause de sa violence. Un simple moraliste aurait dit tout simplement : « L'inconstance est l'injustice du cœur. »

17° Voici qui nous fait rentrer dans le pur et simple portrait de Pascal par lui-même : « En amour, un silence vaut mieux qu'un langage. Il est bon d'être interdit ; il y a une éloquence du silence qui pénètre plus que la langue ne saurait faire. Qu'un amant persuade bien sa maîtresse quand il est interdit et que, du reste, il a de l'esprit ! Quelque vivacité que l'on ait, il est bon, dans certaines circonstances, qu'elle s'éteigne. Tout cela se passe sans règle et sans réflexion, et, quand l'esprit le fait, il n'y songeait pas auparavant. C'est par nécessité que cela arrive. »

Encore une fois, Pascal ne s'est jamais déclaré et quelquefois s'est cru deviné, et il n'a jamais osé s'avouer à lui-même qu'il croyait être compris.

18° « L'on adore souvent ce qui ne croit pas être adoré, et l'on ne laisse pas de lui garder une fidélité inviolable, quoiqu'il n'en sache rien. Mais il faut que l'amour soit bien fin et bien pur. »

— Semble écrit dans un de ces moments où Pascal ne se croyait pas compris et n'en avait pas moins une fidélité *qu'il admirait* et dans laquelle il reconnaissait la finesse et la pureté de ses sentiments. Plus vraisemblable, sans épigramme, quand on songe à soi que quand on songe à un autre

19° « Je suis de l'avis de celui qui disait que dans l'amour on oubliait sa fortune, ses parents, et ses amis : les grandes amitiés vont jusque-là. Ce qui fait que l'on va si loin dans l'amour, c'est que l'on ne songe pas que l'on a besoin d'autre chose que de ce que l'on aime : l'esprit est

plein ; il n'y a plus de place pour le soin ni pour l'inquiétude. La passion ne peut pas être sans excès : de là vient qu'on ne se soucie plus de ce que dit le monde, que l'on sent déjà ne devoir pas condamner notre conduite, puisqu'elle vient de la raison (1). Il y a une plénitude de passion ; il ne peut pas y avoir un commencement de réflexion. »

J'abandonne, s'ils y tiennent, ce passage à mes contradicteurs ; il n'est pas nécessaire d'avoir éprouvé l'amour pour parler ainsi ; cependant c'est un peu plus naturel venant de quelqu'un qui a aimé, et non pas à demi.

20° Suivent deux pages de réflexions qu'à la rigueur un homme qui n'aurait jamais aimé, aurait pu écrire. Je dis : à la rigueur. Au fond je n'en crois rien ou presque rien. Mais qui veut trop prouver prouve peu, et je n'ai jamais prétendu que tout ce que Pascal a écrit sur l'amour lui ait été inspiré par son cœur.

21° Fin du discours. Cette fin du discours n'est pas seulement une confidence ; c'est une *élégie*. Si quelque autre que Pascal eût écrit cette page, il n'y aurait personne au monde qui ne s'écriât : « Cri lyrique d'un cœur aimant, inquiet et déchiré. » Ce sont cinq strophes en prose sur les tourments et les tristes joies d'un « amour taciturne et toujours menacé ».

« Quand on est loin de ce qu'on aime, l'on prend la résolution de faire et de dire beaucoup de choses ; mais quand on est près, on est irrésolu. D'où vient cela ? C'est que quand on est loin la raison n'est pas si ébranlée ; mais elle l'est étrangement en présence de l'objet ; or, pour la résolution il faut de la fermeté qui est ruinée par l'ébranlement. — Dans l'amour on n'ose hasarder parce que l'on craint de tout perdre : il faut pourtant avancer ; mais qui

(1) Ailleurs, comme on sait, dans ce que j'appelle la partie dogmatique du Discours, Pascal soutient qu'il n'y a pas opposition entre la raison et l'amour.

peut dire jusques où ? L'on tremble toujours jusques à ce que l'on ait trouvé ce point. La prudence ne fait rien pour s'y maintenir quand on l'a trouvé. — Il n'y a rien de si embarrassant que d'être amant et de voir quelque chose en sa faveur sans l'oser croire : l'on est également combattu de l'espérance et de la crainte. Mais enfin la dernière devient victorieuse de l'autre. Quand on aime fortement, c'est toujours une nouveauté de voir la personne aimée. Après un moment d'absence on la trouve de manque dans son cœur. *Quelle joie de la retrouver !* L'on sent aussitôt une cessation d'inquiétudes. Il faut pourtant que cet amour soit déjà bien avancé ; car quand il est naissant et que l'on n'a fait aucun progrès, on sent bien une cessation d'inquiétudes ; *mais il en survient d'autres.* — Quoique les maux se succèdent ainsi les uns aux autres, on ne laisse pas de souhaiter la présence de sa maîtresse par l'espérance de moins souffrir ; cependant quand on la voit on croit souffrir plus qu'auparavant. Les maux passés ne frappent plus ; les présents touchent et c'est sur ce qui touche que l'on juge. Un amant dans cet état n'est-il pas digne de compassion ? »

Et c'est sur cette plainte sourde que le discours s'achève ou s'interrompt. Je connais peu d'écrits qui paraissent plus que celui-ci ressortir à la littérature personnelle.

Remarquez que même quand nous croyons bien avoir affaire au philosophe qui disserte, tout à coup la voix du passionné traverse, pour ainsi parler, le discours du philosophe. Paragraphe sur l'esprit géométrique et l'esprit de finesse. Nous sommes bien ici avec le philosophe et, ce semble, seulement avec lui : « Il y a deux sortes d'esprit, l'un géométrique et l'autre qu'on peut appeler de finesse... » Tout à coup : « Quand on a l'un et l'autre esprit tout ensemble, que l'amour donne de plaisir ! » A qui voulez-vous, dans son siècle, que pense Pascal, comme

ayant à la fois l'esprit géométrique et l'esprit de finesse et comme goûtant, pour avoir l'un et l'autre, plus de plaisir que personne dans les passions de l'amour ? Et l'exclamation !

Et ceci : « A mesure que l'on a plus d'esprit, l'on trouve plus de beautés originales... » Bien ! Ceci est du philosophe ; il répétera cela, à très peu près dans les *Pensées*. Mais tout de suite : « Mais il ne faut pas être amoureux, car quand on aime on n'en trouve qu'une. » C'est l'amoureux qui réfute le philosophe au moment même. Le philosophe sait que plus on a de l'esprit, c'est-à-dire d'intelligence, plus on trouve d'hommes originaux et aussi de beautés originales ; mais l'amoureux vient de découvrir que quand on est amoureux, immédiatement cette faculté se perd. Jamais le philosophe n'eût découvert cela, si l'amoureux ne l'en avait averti.

Dans le reste du discours on voit tantôt le philosophe, tantôt le passionné. Ici et dans un ou deux autres passages, on les voit tous deux ensemble, et disputant et se réfutant et s'éclairant.

Et enfin notez ce point, vous qui avez beaucoup fréquenté chez Pascal, que Pascal est un grand philosophe, un grand inventeur d'idées, un grand dialecticien ; mais qu'il est très peu *observateur*, qu'il est très peu un homme à la manière de La Bruyère, de Molière, de Vauvenargues ou de Duclos. Si, donc, une fois dans le *Discours sur les Passions de l'amour,* il a été observateur si précis et analyste si pénétrant des passions des hommes, il faut que ce soit sur lui-même qu'il ait fait ces observations. Pascal, à très peu près, ne sait que son âme.

Le *Discours sur les Passions de l'amour* est donc une confidence; c'est même un fragment autobiographique. On en peut tirer ceci, sans craindre de s'égarer le moins du monde : Pascal a été amoureux, — il a été amoureux d'une personne de condition supérieure à la sienne, — il s'est cru aimé ou a cru que la personne, au moins, n'était point

indifférente à son affection, — il ne s'est jamais déclaré, — il a passé par les alternatives de bonheur et de tristesse (je dis de bonheur parce que, comme dit La Rochefoucauld : « Le plaisir de l'amour est d'aimer ») que cette situation comporte toujours — finalement il a été désespéré : les dernières lignes du discours sont un cri tragique.

Voilà ce dont je crois être sûr.

III

Il y a, même dans les *Pensées*, bon nombre de mots qui sont d'un homme qui a connu l'amour.

Remarquez bien que je ne dis pas que Pascal, écrivant les *Pensées*, soit encore amoureux. Ce serait absurde. Le Pascal du temps des *Pensées* n'a absolument qu'une passion, la passion de Dieu. Ajoutons, si vous voulez, la haine des Jésuites. Je penche vers l'opinion de ceux qui croient que les *Pensées* sont un livre contre les Jésuites. Mais enfin ceci, chez Pascal, n'est qu'une forme de cela. Pascal, au temps des *Pensées*, n'a qu'une passion : la Passion de Dieu.

Mais je dis que bien des mots, dans les *Pensées*, sont d'un homme qui a aimé, qui ne s'en souvient plus, mais qui a aimé et qui ne pourrait guère écrire ces mots-là s'il n'avait aimé.

Voici le relevé, incomplet, je le sais, et qu'on pourra compléter, mais le secret d'ennuyer est celui de tout dire, de ces mots-là :

« Celui qui aime une personne à cause de sa beauté l'aime-t-il ? Non, car la petite vérole, qui ôtera la beauté dans toute la personne, fera qu'il ne l'aimera plus. Et si on m'aime pour mon jugement, pour ma mémoire, m'aimera-t-on, moi ? Non ; car je puis perdre ces qualités sans me perdre, moi. Où donc est ce *Moi*... ? »

Ce passage ne prouverait aucunement, à lui tout seul,

que Pascal ait été amoureux ; mais rapproché de quelques autres il induit à le croire. Chez les hommes qui n'ont pas été amoureux ou qui l'ont été très peu, on ne trouve jamais une analyse de l'amour ou un exemple tiré des passions de l'amour. Il n'y a pas (chose stupéfiante, du reste) une ligne sur l'amour, j'entends sur l'amour des hommes pour les femmes et des femmes pour les hommes, dans le *Traité des passions* de Descartes.

« Le cœur a son ordre, l'esprit a le sien, qui est par principes et démonstrations. On ne prouve pas qu'on doit être aimé en exposant d'ordre les causes de l'amour ; cela serait ridicule. »

Beaucoup plus personnel. Ou je ne suis pas psychologue pour une obole, ce qui du reste est parfaitement possible, ou cela est d'un homme qui, très raisonneur, très doué d'esprit géométrique, *a songé*, étant amoureux, à *prouver* qu'il devait être aimé et à « exposer d'ordre » les raisons de la chose ; puis qui, n'étant pas un sot, a haussé les épaules et dit : « cela serait ridicule. »

Exacte contre-partie du fragment qui précède : « Quand un discours naturel peint une passion ou un effet [de cette passion, probablement], on trouve dans soi-même la vérité de ce qu'on entend, laquelle on ne savait pas qu'elle y fût, en sorte qu'on est porté à aimer celui qui nous le fait sentir ; car il ne nous a pas fait montre de son bien, mais du nôtre ; et ainsi ce bienfait nous le rend aimable ; outre que cette communauté d'intelligence que nous avons avec lui incline nécessairement le cœur à l'aimer. »

Il me paraît très difficile de ne pas trouver ici l'écho, le souvenir de conversations qu'un homme qui a aimé a tenues avec la personne qu'il a aimée. Pascal a peint discrètement sa passion ou quelque effet de sa passion à la femme qu'il a aimée, et il lui a semblé qu'elle comprenait et qu'à ces moments-là elle inclinait à l'aimer, et c'est à quelqu'un de ces moments-là que se rapportent certains

passages du *Discours sur les Passions de l'amour* où est peinte la joie d'être aimé ou de commencer à sentir qu'on va l'être.

De temps en temps, comme l'a fait très bien remarquer le très judicieux M. Brunschvicg, les *Pensées* semblent être une réfutation du *Discours sur les Passions de l'amour*. Par exemple, et j'ignore si c'est à ceci que M. Brunschvicg a pensé, mais c'est bien pour lui, Pascal avait dit dans le *Discours* : « L'homme seul est quelque chose d'imparfait ; il faut qu'il trouve un second pour être heureux... Nous avons une source d'amour-propre qui nous représente à nous-mêmes comme pouvant remplir plusieurs places au dehors ; c'est ce qui est la cause que nous sommes bien aises d'être aimés. » — Et il dit dans les *Pensées* : « La vraie et unique vertu est donc de se haïr ; car on est haïssable par sa concupiscence ; et de chercher un être véritablement aimable pour l'aimer. Mais comme, ne pouvant aimer ce qui est hors de nous, il faut aimer un être qui soit en nous et qui ne soit pas nous... Or il n'y a que l'Etre universel qui soit tel. » A rapprocher ces deux passages, et le raisonnement est complet, et « l'histoire d'une âme » est complète. Il semble bien que si Pascal parlait à la première personne, comme un romantique, il dirait : « J'ai cru à l'amour ; j'ai cédé à cette illusion très naturelle, j'ai suivi cette voix de l'amour-propre qui nous persuade que nous pouvons remplir une ou plusieurs places au dehors et qui fait que nous sommes bien aises d'être aimés ; mais cette voix n'est que celle de la concupiscence, c'est la *libido sentiendi* ; c'est une passion et une erreur ; car nous ne pouvons pas véritablement aimer ce qui est en dehors de nous et par conséquent nous ne pouvons pas être aimé de ce qui est hors de nous. J'ai reconnu cela. Mais que resterait-il donc ? S'aimer soi-même ? Mais le moi est haïssable. C'est même une vertu et peut-être la vraie et l'unique que de se haïr. Que reste-t-il donc ? Aimer, non soi, mais en soi ; donc quelqu'un qui est en

nous, mais qui n'est pas nous. Qui est-ce ? l'Etre universel. Je me suis ramené à n'aimer que lui. » — Rapprochés, les deux passages donnent ce sens ; mais, même seul, est-ce que le passage des *Pensées* ne le donne pas et par conséquent n'est-il pas le propos d'un homme qui est revenu de l'amour et donc qui l'a ressenti, jusqu'à en avoir, probablement, été blessé ?

— J'essaye, bien entendu, de résister à moi-même, et de ne pas céder à ce que j'appelle l'influence de notre opinion sur notre opinion ; mais enfin le passage suivant des *Pensées*, encore qu'il puisse très bien n'être que le propos d'un homme qui songe à ses parents et à ses amis, ne paraît-il pas beaucoup plus le langage d'un homme qui a aimé, qui aime encore, qui ne veut pas être aimé, voulant que l'on n'aime que Dieu, et qui, au moment où il repousse l'amour, montre à quel point il en a été possédé et qu'il en sort et qu'il s'en évade violemment ? Le passage, du plus sublime lyrisme, est si beau, du reste, que je le citerais pour le plaisir de le transcrire, n'eût-il aucun rapport à ma thèse : « Il est injuste qu'on s'attache à moi, quoiqu'on le fasse avec plaisir et volontairement. Je tromperais ceux à qui j'en ferais naître le désir ; car je ne suis la fin de personne et n'ai pas de quoi les satisfaire. *Ne suis-je pas prêt à mourir ? Et ainsi l'objet de leur attachement mourra donc. Comme je serais coupable de faire croire à une fausseté, quoique je la persuadasse doucement et qu'on la crût avec plaisir et qu'en cela on me fît plaisir ;* de même, *je suis coupable de me faire aimer et si j'attire les gens à s'attacher à moi.* Je dois avertir ceux qui seraient prêts à consentir au mensonge qu'ils ne le doivent pas croire, quelque avantage qui m'en revînt ; et, de même, qu'ils ne doivent pas s'attacher à moi ; car il faut qu'ils passent leur vie et leurs soins à plaire à Dieu, ou à le chercher. » — Abailard retiré à Saint-Denis et écrivant à Héloïse pour la détacher de lui parlerait-il autrement ?

Non vraiment il m'est difficile de voir dans ce passage la parole d'un homme qui n'aurait connu que l'amitié, quoique encore il soit possible.

Beaucoup moins probant pour ma thèse, mais doit être considéré, cependant, comme une note en marge des passages précédents, le fragment qui suit : « Il est faux que nous soyons dignes que les autres nous aiment; il est injuste que nous le voulions. Si nous naissions raisonnables et indifférents et connaissant nous et les autres, nous ne donnerions point cette inclination à notre volonté. Nous naissons pourtant avec elle ; nous naissons donc injustes : car tout tend à soi. Cela est contre tout ordre : il faut tendre au général ; et la pente vers soi est le commencement de tout désordre, en guerre, en police, en économie, dans le corps particulier de l'homme. La volonté est donc dépravée. Nous naissons donc injustes et dépravés. »

Et enfin ceci ne vous paraît-il pas avoir quelque air de confidence : « Il n'aime plus cette personne qu'il aimait il y a dix ans. Je crois bien : elle n'est plus la même, ni lui non plus. Il était jeune et elle aussi ; elle est tout autre. Il l'aimerait peut-être encore, telle qu'elle était alors » (1).

On voit qu'à relever seulement les passages les plus importants des *Pensées* relativement à ce qui nous occupe et en en négligeant bien d'autres, on a au moins l'impression, en lisant les *Pensées* de Pascal, que Pascal est un homme qui a aimé et qui s'est reproché d'avoir aimé, preuve qu'il a aimé vivement et qu'il s'en souvenait inconsciemment.

IV

Cette personne que Pascal a aimée ou l'une des personnes que Pascal a aimées a-t-elle été Mlle de Roannez? Rien,

(1) Et, par anticipation sur ce qui suit, cela ne s'appliquerait guère à Mlle de Roannez. Mais à une autre... ?

absolument rien, ne le prouve. Il est possible; il est parfaitement possible; mais rien, rien absolument, ne le prouve. Mlle de Roannez était née le 16 avril 1633. Elle avait dix-huit ans lorsque Pascal fréquentait en l'Hôtel de Roannez, vivait d'une vie « mondaine », était l'ami du jeune duc de Roannez et avait lui-même vingt-huit ans. Vit-il beaucoup Mlle de Roannez à l'Hôtel de Roannez ? M. Gazier répond : « Pas du tout. » C'est beaucoup s'avancer, puisqu'il habita lui-même cet hôtel pendant quelque temps. Cependant rien n'indique que Pascal à cette époque ait connu Mlle de Roannez très familièrement. On peut seulement *supposer* qu'il la connut ; car c'est vraisemblable, et les lettres qu'il lui écrivit plus tard ne seraient pas très vraisemblables s'il ne l'avait point connue du tout précédemment. (Voir principalement la lettre V de l'édition Brunschvicg, III de l'ancien ordre.) Il la connut ; mais voilà tout ce qu'on est autorisé à affirmer.

Quant à ce qu'on sait du dessein qu'eut Pascal vers cette même époque « de prendre charge et de se marier », il n'indique nullement ni qu'il fût amoureux de Mlle Roannez, ni qu'il fût amoureux de qui que ce fût.

Quant à ce qu'on sait, également, sur Mlle de Roannez, à savoir que : «... comme elle songeait à se marier, plusieurs personnes avaient jeté les yeux sur elle ; mais comme elle ne pouvait pas être un grand parti, monsieur son frère, dont on ne savait pas encore la résolution, étant encore dans le monde, ceux qui songeaient à elle n'étaient pas de très grands seigneurs. Il y eut un homme de qualité qui s'en approchait » ; il faut avoir un peu perdu le sens commun pour voir là Pascal amoureux de Mlle de Roannez et songeant à l'épouser. Jamais personne au XVIIe siècle n'eût appelé le bourgeois Pascal « homme de qualité », et, si peu pourvue que fût ou que dût être Mlle de Roannez, il y avait entre la fille d'un duc et Blaise Pascal un tel abîme que l'idée attribuée à Blaise Pascal de « s'approcher » de

Mlle de Roannez pour l'épouser est parfaitement bouffonne. — « L'homme de qualité » dont parle Mme Marguerite Périer est très vraisemblablement le marquis d'Alluyre, que Mlle de Roannez repoussa en août 1656.

Sur cette période qui va de 1650 environ à 1656, nous savons beaucoup de choses sur les relations de Pascal avec le duc de Roannez. Sur les relations de Pascal avec Mlle de Roannez, nous ne savons *rien du tout;* nous pouvons supposer qu'il la connut ; nous ne savons aucunement s'il en a été amoureux ; nous pouvons être absolument certains qu'il n'a aucunement songé à l'épouser. Un amour avec espoir: impossible. Un amour sans espoir : possible ; mais rien ne nous permet même de le supposer.

V

Pascal a-t-il été pour quelque chose dans la détermination, chez Mlle de Roannez, d'embrasser la vie religieuse ? Ici il faut distinguer avec soin et bien déterminer les dates. En 1656, au fort même de la publication des *Lettres Provinciales,* éclata le « miracle de la Sainte Epine » : Marguerite Périer, nièce de Pascal, guérie d'un mal d'yeux par l'attouchement d'une relique. Mlle de Roannez, souffrante des yeux elle-même, va à Port-Royal pour se faire guérir, n'est pas guérie, revient, retourne à Port-Royal quelques mois après (août 1656), est touchée de la grâce et fait vœu d'entrer en religion; et, a-t-elle dit plus tard, elle serait restée sur l'heure à Port-Royal si elle y avait connu quelqu'un. De ces paroles, M. Gazier tire grand parti pour prouver que la « vocation » de Mlle de Roannez fut toute spontanée, et M. Charles Adam, — cela arrive toujours, — en tire grand parti, ainsi que des commentaires faits sur ces paroles, pour démontrer que la vocation de Mlle de Roannez ne fut pas spontanée du tout. Parce que Mlle de Roannez a dit

qu'elle fût entrée sur l'heure en religion si elle avait eu quelque connaissance à Port-Royal, « le chanoine Hermant, dit M. Adam, a grand soin d'insister sur cette petite phrase et de répéter que Mlle de Roannez ne connaissait en aucune façon Port-Royal, n'y ayant parlé à personne ni au dedans ni au dehors. Mais ces derniers mots semblent mis à dessein pour écarter toute intervention d'une personne dans le miracle, et en particulier celle de Pascal. L'insistance même du chanoine n'est-elle pas un peu suspecte, et ne semble-t-il pas prendre à tâche de détourner des Jansénistes le moindre soupçon d'avoir par leurs manœuvres attiré à Port-Royal une fille de haute noblesse... ? » Et Mlle de Roannez « se faisait elle-même illusion en cela », car « il est bien plus flatteur pour une pauvre âme de se dire qu'elle cède, non pas à des discours purement humains, mais à une puissance surnaturelle qui l'emporte en religion... Ainsi pensait sans doute Mlle de Roannez. » — Vous verrez que Mlle de Roannez n'a mis elle-même, dans sa relation, la petite phrase : « je ne connaissais personne à Port-Royal », que pour détourner les soupçons et que parce qu'elle sentait qu'elle y était attirée par quelqu'un qui en était bien. C'est l'artifice de Cacus. Cacus à part, M. Adam est convaincu qu'elle avait été ébranlée par la conversion de son frère, par la conversion de Pascal lui-même, et que, si, quelques semaines plus tard, elle fut mise en relations avec M. Singlin, ce ne put être que par Pascal.

Tout cela ce sont hypothèses très spirituelles ; mais jusqu'à plus ample informé nous nous en tiendrons au fait. Mlle de Roannez affirme, sans aucune raison de cacher le contraire s'il était vrai, que la seconde fois qu'elle a été à Port-Royal, elle eut spontanément l'idée d'entrer en religion. Je ne vois aucun motif de ne l'en pas croire. Et je dis qu'elle n'avait aucune raison de cacher le contraire, s'il eût été vrai, puisque, pour ce qui a suivi presque immé-

diatement sa résolution du 4 août, pour ce qui est des entretiens qu'elle eut *avant le 17 août* avec « quelques personnes de Port-Royal », elle reconnaît très tranquillement ces accointances avec Port-Royal, et dit très naturellement qu'elle s'ouvrit de son dessein « à son frère, à son confesseur ordinaire de Saint-Merry et à quelques personnes de Port-Royal. » Puisqu'elle dit les choses si bonnement, pourquoi ne pas la croire quand elle dit de sa détermination du 4 août qu'elle fut spontanée ?

Donc, à mon avis, la vocation de Mlle de Roannez fut spontanée et sans aucune intervention étrangère.

A partir du 17 août 1656, « par exemple », il n'en va pas de même, et la grande intervention étrangère, celle de Pascal, se manifeste à n'y rien souhaiter. Du 4 août au 17 août, Mlle de Roannez avait eu des entretiens avec M. Singlin qui lui avait conseillé de « se bien éprouver avant que de rien entreprendre et d'obtenir le consentement de Madame sa mère et de Monsieur son frère ». Son frère ne s'était pas montré favorable à ce dessein ; et pour la « divertir » — la langue de Pascal est ici à propos, — il l'emmena faire un petit voyage dans le Poitou, où la famille de Roannez avait des terres. Et c'est ici, presque tout de suite, que commence la correspondance de Pascal avec Mlle de Roannez.

Cette correspondance, M. Charles Adam nous a rendu le signalé service de nous la rétablir selon les dates probables et très probables ; et par suite dans un ordre qui n'est nullement celui que l'on avait suivi jusqu'à lui. C'est là que réside le très grand intérêt de son travail. Cet ordre a été immédiatement adopté, avec raison, par M. Brunschvicg dans son excellente édition de 1897. Il souffre encore quelques difficultés, il prête à certaines critiques ou à certains doutes ; mais somme toute il est infiniment plus vrai, c'est prouvé, et il est infiniment meilleur que celui qui était adopté précédemment.

Dans ces lettres, Pascal est un apôtre impérieux comme un sectaire et pratique énergiquement le *Compelle intrare*. Notez qu'il était à ce moment (septembre 1656-décembre 1656) en plein feu, en pleine ardeur, en pleine fournaise des *Provinciales*. A aucun moment de son existence il ne fut plus de son avis. C'est ce qui explique des passages violents et du reste admirables comme celui-ci : « *Quand vous verrez l'abomination dans le lieu où elle ne doit pas être, alors, que chacun s'enfuie sans rentrer dans sa maison pour reprendre quoi que ce soit* (saint Marc). Il me semble que cela prédit parfaitement le temps où nous sommes, où la corruption de la morale est aux maisons de sainteté et aux livres des théologiens et des religieux, où elle ne devrait pas être. Il faut sortir après un tel désordre, et malheur à celles qui sont enceintes ou nourrices en ce temps-là, c'est-à-dire à ceux qui ont des attachements au monde qui les y retiennent ! La parole d'une sainte est à propos sur ce sujet : *qu'il ne faut pas examiner si on a vocation pour sortir du monde, mais seulement si on a vocation pour y demeurer, comme on ne consulterait point si on est appelé à sortir d'une maison pestiférée ou embrasée.* »

Et comme celui-ci : « Il faut donc se résoudre à souffrir cette guerre [entre la concupiscence et la grâce] toute sa vie ; car il n'y a point ici de paix. *Jésus-Christ est venu apporter le couteau et non pas la paix* (saint Matthieu). »

Et comme celui-ci : « Je vois bien que vous vous intéressez pour l'Eglise ; vous lui êtes bien obligée. Il y a seize cents ans qu'elle gémit pour vous. Il est temps de gémir pour elle et pour nous tous ensemble et de lui donner tout ce qui nous reste de vie, puisque Jésus-Christ n'a pris la sienne que pour la perdre pour elle et pour nous. »

Et comme celui-ci encore : « Je lui voudrais dire qu'elle [très probablement Mlle de Roannez elle-même] se souvienne que ces inquiétudes ne viennent pas du bien qui commence d'être en elle ; mais du mal qui y est encore et

qu'il faut diminuer continuellement ; et qu'il faut qu'elle fasse comme un enfant qui est tiré par des voleurs d'entre les bras de sa mère qui ne le veut point abandonner ; car il ne doit pas accuser de la violence qu'il souffre la mère qui le retient amoureusement, mais ses injustes ravisseurs. »

Tout, du reste, n'est pas de ce ton dans ce que nous avons des lettres de Pascal à Mlle de Roannez. On y trouve l'onction et la grâce sereine et tendre tout autant que la véhémence... sacerdotale. Un passage très religieux, mais tout autant philosophique, sur cette pensée que, tout compte fait, on ne doit songer qu'au présent, est charmant comme « esprit de finesse » et comme éloquence dans « l'ordre du cœur » : « Le passé ne nous doit point embarrasser, puisque nous n'avons qu'à avoir regret de nos fautes ; mais l'avenir nous doit encore moins toucher, puisqu'il n'est point du tout à notre égard [lire : puisqu'à notre égard il n'est point du tout] et que nous n'y arriverons peut-être jamais. Le présent est le seul temps qui est véritablement à nous et dont nous devons user selon Dieu. C'est là où nos pensées doivent être principalement comptées. Cependant le monde est si inquiet qu'on ne pense presque jamais à la vie présente et à l'instant où l'on vit, mais à celui où l'on vivra. De sorte qu'on est toujours en état de vivre à l'avenir et jamais de vivre maintenant. Notre-Seigneur n'a pas voulu que notre prévoyance s'étendît plus loin que le jour où nous sommes. C'est les bornes qu'il faut garder et pour notre salut et pour notre repos. Car en vérité les préceptes chrétiens sont les plus pleins de consolation... »

Telle autre page sur la joie mêlée de peines, mais de peines qui ont leur douceur encore, que l'on trouve dans la vie religieuse, me paraît tout à fait dans ce « milieu » que M. J. Calvet recommande, qu'il félicite Bossuet d'avoir toujours gardé et qu'il déplore que Pascal, en sa fougue,

n'ait point connu. Que faut-il à M. J. Calvet de plus juste et de plus sain et de meilleur de tout point (sauf un peu de subtilité) que ceci : « Saint Paul a dit que ceux qui entreront dans la bonne voie trouveront des troubles et des inquiétudes en grand nombre. Cela doit consoler ceux qui en sentent, puisque, étant avertis que le chemin du ciel qu'ils cherchent en est rempli, ils doivent se réjouir de rencontrer des marques qu'ils sont dans le véritable chemin. Mais ces peines-là ne sont pas sans plaisirs et ne sont jamais surmontées que par le plaisir. Car, de même que ceux qui quittent Dieu pour retourner au monde ne le font que parce qu'ils trouvent plus de douceur dans les plaisirs de la terre que dans ceux de l'union avec Dieu, et que ce charme victorieux les entraîne, et, les faisant repentir de leur premier choix, les rend des « pénitents du Diable », selon la parole de Tertullien, de même on ne quitterait jamais les plaisirs du monde pour embrasser la croix de Jésus-Christ, si on ne trouvait plus de douceur dans le mépris, dans la pauvreté, dans le dénûment et dans le rebut des hommes que dans les délices du péché. Et ainsi, comme dit Tertullien, il ne faut pas croire que la vie des chrétiens soit une vie de tristesse. On ne quitte les plaisirs que pour d'autres plus grands. *Priez toujours*, dit saint Paul, *rendez grâces toujours, réjouissez-vous toujours*. C'est la joie d'avoir trouvé Dieu qui est le principe de la tristesse de l'avoir offensé et de tout le changement de vie. Celui qui a trouvé le trésor dans un champ en a une telle joie, que cette joie, selon Jésus-Christ, lui fait vendre tout ce qu'il a pour l'acheter. Les gens du monde n'ont point cette joie, *que le monde ne peut ni donner ni ôter*, dit Jésus-Christ lui-même. Les bienheureux ont cette joie sans aucune tristesse ; les gens du monde ont leur tristesse sans cette joie, et les chrétiens ont cette joie mêlée de la tristesse d'avoir suivi d'autres plaisirs et de la crainte de la perdre par l'attrait de ces autres plaisirs qui nous tentent

sans relâche. Et ainsi nous devons travailler sans cesse à nous conserver cette joie qui modère notre crainte et à conserver cette crainte qui modère notre joie, et selon qu'on se sent trop emporté vers l'une, se pencher vers l'autre pour demeurer debout ».

Quand je relis ces lettres à M[lle] de Roannez, réduites par les soins indiscrets de la famille à des fragments trop courts, et je regrette infiniment ce qui nous en a été dérobé, et je me dis qu'il faut les placer telles qu'elles sont parmi les plus belles « lettres de direction » du XVII[e] siècle.

Mais l'éloquence a ses droits et, après avoir donné sur les lettres de Pascal à M[lle] de Roannez mon opinion pour ce qu'elle vaut, je ne résiste pas au plaisir de citer celle de M. Charles Adam et de transcrire ses conclusions qui sont la plus brillante et la plus belle page anticléricale qui ait été écrite depuis 1857. Que n'ai-je l'autorité qu'il faudrait, pour la conduire, en la citant, à la postérité ! « Ces choses se passaient il n'y a guère plus de deux siècles, et c'est à peine si nous pouvons encore les comprendre tant elles semblent déjà loin de nous. Et nous ne pouvons nous empêcher de nous demander, en les lisant, si ce ne fut pas un malheur pour M[lle] de Roannez d'avoir rencontré dans sa vie et Pascal et Singlin et Arnauld ; un malheur aussi qu'une chapelle se soit trouvée un jour sur son chemin avec une relique dont le plus grand miracle n'était pas de guérir les maladies d'yeux, mais d'attirer et de fasciner les âmes pour les précipiter dans le cloître ; un malheur surtout qu'une fois entrée là elle ait été forcée d'en sortir avec des regrets soigneusement entretenus par des mains pieuses qui ne lui laissèrent pas de répit ? Mais plutôt M[lle] de Roannez fut une assez triste victime de la guerre acharnée que se faisaient alors deux partis religieux d'une égale intolérance (le mot est de ce temps-là, et c'est Port-Royal qui l'a inventé, comme le lui reproche un Jésuite, le Père Bouhours, au nom de

la pureté de la langue), les uns ne pouvant souffrir que cette sœur d'un duc et pair appartînt aux Jansénistes, et ceux-ci, pour qu'il ne fût pas dit qu'elle leur était enlevée par l'influence des Jésuites, la fatiguant de leurs poursuites jusque dans le monde qui l'avait reprise, prétendant la garder quand même, et ne réussissant qu'à retarder de dix années son mariage, rendu à peu près inévitable, mais qui, à l'âge où elle était, devait lui devenir funeste ; et même alors continuant de la tourmenter par un vain remords du passé et une angoisse non moins vaine pour sa vie future. Ou plutôt encore elle fut victime de cette exaltation religieuse qui, sous le nom de Jansénisme, sévit en ce temps-là comme la grande maladie des âmes, une victime de cette mysticité qui les entraînait à ne voir sur terre et dans le monde que malédiction de Dieu, dans le mariage et la famille, choses si naturelles, si légitimes et si saintes pourtant, que des pièges du Malin Esprit, et qui poussée jusqu'à ce paroxysme, devenait un véritable délire ; car, si elle apportait quelque adoucissement peut-être à nos misères de la vie présente (après les avoir d'abord chargées des couleurs les plus sombres en les attribuant toujours à des causes surnaturelles), à coup sûr, par la vue troublée et la terreur qu'elles donnaient de l'au delà, elle ne pouvait manquer de flétrir et d'empoisonner toutes nos joies. »

Je n'ai pas besoin de faire remarquer que dans les fragments des lettres de Pascal à Mlle de Roannez que nous possédons il n'y a pas une demi-ligne qui puisse donner ou confirmer le soupçon que Pascal eût été à un seul moment amoureux de Mlle de Roannez, ceci pour deux raisons, dont la première est que quand bien même Pascal eût été amoureux de Mlle de Roannez vers 1652 ou 1653, il ne songerait pas à en dire un mot en 1656 et en repousserait la pensée et le souvenir avec horreur ; et dont la seconde est que s'il y avait eu dans ces lettres un mot ou un demi-

mot en ce sens ou dans cet ordre d'idées il aurait évidemment disparu sous les ciseaux de la famille.

Je crois du reste — sans trop oser m'avancer ; car la psychologie d'un janséniste a des secrets pour moi — que les lettres de Pascal à Mlle de Roannez prouveraient *plutôt* que Pascal n'a jamais été amoureux de Mlle de Roannez, parce que, si Pascal avait été amoureux de Mlle de Roannez, il se serait fait scrupule de lui écrire ces lettres ; parce qu'il eût craint de céder à un calcul d'intérêt sentimental et « d'amour-propre » en croyant obéir à une conviction religieuse ; parce qu'il eût craint d'obéir au Diable et non à Dieu ; parce qu'il eût craint d'être un coquin ; parce qu'il eût dit à Singlin : « chargez-vous de cela ; moi, un mystère de conscience, malheureusement, m'en empêche ; » parce qu'il faut prendre justement en sens inverse le raisonnement de ce niais de Faugère.

Et ceci n'est qu'une impression ; mais elle est chez moi assez forte, et *le fait seul* des lettres écrites est pour moi beaucoup plutôt une raison pour croire que Pascal n'avait jamais été amoureux de Mlle Roannez qu'une raison pour supposer qu'il avait pu l'être.

Et en dernière analyse nos conclusions sont ou plutôt *restent* celles-ci : Le *Discours sur les Passions de l'amour* est de Pascal. Il prouve que Pascal a été amoureux, et très délicatement et profondément amoureux. Les *Pensées* de Pascal, à elles seules, suffiraient, sinon à le prouver, du moins à le faire croire. Est-ce de Mlle de Roannez qu'il le fut ? Il est possible ; mais il n'est pas probable, et rien, absolument, ne l'indique. Il n'a évidemment jamais songé à l'épouser. Mlle de Roannez s'est déterminée très spontanément à la vie religieuse ; mais, bientôt après, elle y a été très énergiquement poussée par Pascal.

EMILE FAGUET.

Lettres inédites de Lamennais

I

(Bibliothèque de Chambéry, manuscrit n° 155.)
Lettre adressée à G.-M. Raymond, préfet honoraire du collège de Chambéry.

Paris, 9 décembre 1826.

Je vous remercie, Monsieur, de l'écrit que vous m'avez envoyé et de la lettre pleine de politesse que vous y avez jointe. L'aveu que vous désirez de moi ne me coûterait nullement, si je pouvais le faire en conscience ; mais pleinement persuadé que le principe que j'ai soutenu n'est que le fondement même de la foi catholique, je ne pourrais ni le changer ni le modifier, à moins que l'Eglise elle-même ne m'avertît que je me suis trompé. Or, depuis quatre ans que j'ai soumis mon livre (1) au jugement du Saint-Siège,

(1) Il s'agit du tome II de l'*Essai sur l'indifférence en matière de religion*, où Lamennais exposait sa doctrine concernant la certitude qui selon lui se fonde sur le consentement universel. La première édition de ce livre est de 1820. La *défense* de l'Essai est de 1821. Sur les controverses soulevées par cette théorie, cf. Ricard, *Lamennais*, 5e édit. Paris, Plon, 1895, 1 vol. in-12, p. 90 et 129 ; cf. aussi E. Spuller, *Lamennais*, Paris, Hachette, 1892, 1 vol. in-12, p. 102 et suiv.

pas un mot de lui n'a pu encore me faire présumer qu'il partage votre sentiment. Je continuerai donc de garder le silence sur les attaques, surtout lorsqu'elles me paraîtront ne rien offrir de spécieux ni de nouveau, ou bien encore lorsqu'elles me prêteront des pensées directement contraires à celles que j'exprime formellement. Croyez, Monsieur, que je n'en rends pas moins justice à vos excellentes intentions, et qu'on ne peut être avec plus parfaite considération que je le suis, Monsieur, votre très humble et obéissant serviteur.

F. DE LA MENNAIS.

II

(Bibliothèque du musée Calvet d'Avignon, ms. 1305, fol. 163.)

Suscription :

A Monsieur,
Monsieur André,
précepteur chez M. d'Anselme,
A Saint-Maximin, Département du Var.

La Chénaie, par Dinan, Côtes-du-Nord,
Le 18 février 1830.

Il y a, Monsieur, dans la lettre que vous m'avez écrite, une franchise que j'aime.

D'après ce que vous me dites, il paraît que vous êtes décidé à embrasser l'état ecclésiastique, et que vous avez le désir de diriger cette vocation de la manière la plus utile à l'Eglise, qui a si grand besoin de ministres zélés et de défenseurs. Ces dispositions sont très louables sans doute. Cependant, pour vous associer aux jeunes gens dont on

vous a parlé, il faut encore quelque chose de plus, c'est-à-dire être disposé à devenir membre d'une congrégation religieuse; et c'est là-dessus que vous devez vous examiner premièrement. L'état religieux exige, vous le savez, un détachement profond, une grande docilité, un parfait renoncement à sa volonté propre. Consultez-vous donc bien avant de prendre aucun parti. De pareilles démarches ne doivent jamais être faites à la légère. On doit avoir auparavant au moins quelques solides raisons d'espérer qu'avec la grâce de Dieu on persévérera. Je ne saurais insister trop sur ce point. Vous êtes assez jeune pour commencer des études plus étendues et plus fortes, nécessaires au ministère que la Providence vous désignera. Je compte pour rien des succès de collège, et pour presque tout le zèle, la piété et un désir sincère d'être à Dieu. Réfléchissez devant lui à ce que je viens de vous dire, et faisant taire toute pensée humaine, ne vous déterminez que par des motifs puisés uniquement dans l'ordre du salut. Ce que je dis pour vous je le dis également pour M. votre frère.

D'après ce que vous me mandez, je suppose que vous êtes libres l'un et l'autre. Si vous croyez que Dieu vous appelle à concourir à l'œuvre que j'ai entreprise pour sa gloire, vous pouvez tous les deux vous rendre à Rennes. Vous y descendrez chez les missionnaires, rue de Fougères, où l'on vous indiquera la maison où vous devez vous rendre. Vous n'avez besoin que de votre trousseau, y compris la soutane que vous pourriez au reste faire faire dans le pays. Ne communiquez cette lettre à personne, et ne parlez de ce que je vous écris qu'à la personne qui dirige votre conscience, et qu'autant que vous sentirez avoir besoin de ses conseils, en lui recommandant la même discrétion que je vous recommande à vous-même.

Recevez, Monsieur, l'assurance de mon affection en Jésus-Christ.

F. DE LA MENNAIS.

III

Au même.
(Bibliothèque d'Avignon, ibidem, fol. 165.)

Suscription :

A Monsieur
Monsieur l'abbé J. F. André,
Rue Saint-Dominique, S. g, n° 54,
Paris.

(*La Chênaie.*) *Le 15 juin 1834.*

Je vous remercie bien, Monsieur, des paroles de sympathie que vous m'avez adressées, dans un moment où beaucoup de personnes se croient obligées sans doute de m'en faire entendre de bien différentes. Je me hâte d'oublier celles-ci et je garde des autres un souvenir reconnaissant. Du reste, dans le chaos d'idées, de passions et d'intérêts au milieu duquel nous vivons, nul, s'il ouvre la bouche, ne saurait s'étonner de trouver des contradicteurs. C'est à ce prix seulement qu'on peut dire la vérité, et j'ai la conviction de l'avoir dite ; j'ai la conviction d'avoir rendu quelque service peut-être à l'avenir du monde, en unissant la cause des peuples à la cause de Dieu, la justice et la charité à la liberté véritable, dont rien ne saurait arrêter le progrès. Je crois avoir rempli mon devoir ; ma conscience sur ce point est tranquille, et cela me suffit.

Recevez, Monsieur, l'assurance de mes sentiments très dévoués.

F. DE LA MENNAIS.

IV

(Bibliothèque de Lille, extrait du recueil d'autographes n°s 982-986, tome 4, n° 658.)

Suscription :

A Madame,
Madame Z. Clément,
au château de Richemond, par Cognac,
Charente.

Paris, 13 février 1839.

Le soir même du jour où ma dernière lettre partait, j'ai reçu, Madame, la terrine que je vous disais ne m'avoir point encore été apportée. Je me hâte de vous l'annoncer, afin de vous éviter tout souci sur ce point. Je vous remercie de ce souvenir, sans lequel, dans ma solitude, les jours gras eussent entièrement ressemblé aux autres jours, c'est-à-dire à des jours très maigres. Vous n'avez point, au reste, à regretter le carnaval de Paris, car on le dit des plus tristes. Outre la misère qui est grande, les esprits sont préoccupés de la situation politique. Votre pays de Cognac enverra-t-il des députés ministériels ? Ce serait bien honteux. On croit universellement que le pouvoir aura moins de voix dans la nouvelle chambre que dans celle qu'il vient de dissoudre. Beaucoup de gens en place donnent leur démission pour ne pas être les agents des infamies que leur commande M. de Montalivet. Cela n'est pas très agréable pour les fonctionnaires qui restent. Votre bien dévoué.

F. L.

V

(Bibliothèque de Laval, manuscrit n° 69.)

Suscription :
Monsieur Charles Maignan,
Rue de Chapelle, Laval,
Mayenne.

Voici le titre de l'ouvrage auquel il est fait allusion dans cette lettre :

Exposition des produits de l'Industrie à Laval; pose de la première pierre des galeries de l'exposition; fêtes; compte rendu de l'exposition; liste des Lauréats, par Charles-Marie Maignan, 1 vol. in-16, Laval, impr. J. Feillé-Grandpré, 1852.

Paris, 31 juillet 1853.

Je m'empresse, Monsieur, de vous remercier de l'ouvrage que vous m'avez envoyé. Laval est, je crois, la première ville qui donne l'exemple d'une exposition à peu près exclusivement départementale. Il sera sans doute suivi, et l'industrie ne peut qu'y gagner beaucoup. Je regrette seulement que notre nation paraisse s'absorber dans ce progrès matériel, et qu'elle devienne chaque jour, en apparence du moins, plus indifférente à tout le reste. Il est triste que les yeux ne s'habituent à ne regarder qu'en bas. S'ils ne se relevaient point, si la pensée restait enfermée dans le cercle étroit des besoins physiques, si le cœur ne devait plus battre pour quelque chose de plus noble, de plus digne d'un être qui ne vit pas seulement de pain, nous serions entrés sans retour dans la voie qui mène à la tombe.

Agréez, Monsieur, l'expression de ma sincère estime et de mes sentiments affectueux.

LAMENNAIS.

La littérature du jour en Espagne

Sous ce titre : *La literatura del dia — 1900 à 1903* (Barcelona, 1903), M. U. González Serrano a réuni une série d'articles qui font suite à ses deux volumes : *Estudios criticos* (1892) et *En Pro y En Contra* (1894), et où il cherche à noter et à juger sans parti pris les diverses manifestations en Espagne de la culture moderne. Ce livre est l'œuvre d'un esprit réfléchi. Il sent son philosophe. Et c'est à la fois sa plus solide qualité et son plus apparent défaut. Les appréciations de M. González ramènent volontiers les cas particuliers à des catégories générales et mesurent la valeur d'un auteur à celle de ses tendances sociales ou de ses principes esthétiques. Et cela ne laisse pas d'être intéressant. Mais elles s'expriment trop souvent dans ce jargon spécial qui oublie d'être littéraire à force de vouloir paraître philosophique, et qui se grise d'abstractions confuses au lieu de n'aspirer qu'à la divine simplicité. Et cela ne tarde pas à fatiguer un peu. Je sais bien que la manie de la clarté passe pour être française, et qu'on a fort à gagner à avoir l'air d'en dire plus qu'on n'en dit en effet. Je ne suis pas sûr pourtant que M. González eût beaucoup perdu à parler simplement la langue de M. Juan Valera. Je n'ai pas, bien entendu, l'intention de discuter tous les problèmes qu'il a soulevés. Il y faudrait plusieurs volumes, et qui, au moins autant que de l'histoire littéraire, relèveraient de l'économie politique, de l'ethnologie, de la sociologie et de plusieurs autres « logies » encore. Quelles sont les idées esthétiques qui doivent ou qui semblent

inspirer en Espagne la littérature contemporaine ? A quelles sources peut-elle puiser quand elle cherche à se renouveler ? Quelles sont enfin, parmi ses manifestations actuelles, celles qui vivent vraiment, et qui paraissent avoir les promesses de l'avenir ? Voilà, je crois bien, les trois questions essentielles auxquelles on peut réduire l'enquête de M. González. En attendant de pouvoir leur donner la réponse soigneusement étudiée qu'elles méritent, voulez-vous qu'elles nous soient une occasion de bavardage ?

Laissons d'abord de côté les théories « transcendantales » sur lesquelles s'attarde trop longtemps M. González. L'art est-il une activité de jeu ou une finalité sans fin ? Ces définitions n'ont rien perdu de leur valeur, mais se sont dépouillées à peu près de tout leur intérêt depuis qu'elles fournissent d'invariables matières à la scolastique universitaire. Elles n'ont d'ailleurs pris en Espagne aucune forme nouvelle. Sans se préoccuper de l'origine métaphysique de l'art et sans remonter bien haut dans son histoire, il est facile et curieux de noter qu'au delà comme en deçà des Pyrénées ce qu'on peut appeler l'époque contemporaine se divise également en trois périodes à peu près semblables. L'Espagne n'a pas été d'abord sans avoir son rôle dans la détermination de l'idéal de nos romantiques, dont elle a à son tour subi le contre-coup. Puis, quand cet idéal a fait place au dogme naturaliste ou réaliste, le triomphe de cette nouvelle tendance a été proclamé en castillan par des arguments qui avaient été déjà exprimés en français. Aujourd'hui enfin, il semble que la littérature espagnole souffre de la même confusion que la nôtre et qu'elle marche sur un terrain, sinon aussi large, du moins aussi mouvant. Je sais bien que c'est là peut-être une illusion, et que nos petits-neveux n'auront sans doute aucune peine à mettre l'unité la plus claire où nous ne voyons que de multiples et fumeuses lueurs. Toujours est-il qu'en présence de tant d'écoles qui, venant de naître, viennent aussi

de mourir, il est au moins légitime de se demander quelle doit être désormais la direction générale de l'art, s'il aspire à durer un peu plus que la couleur des voyelles dans les vers polymorphes des poètes décadents.

M. González n'hésite pas à donner aux artistes de son pays des conseils que vous n'êtes pas sans avoir lus dans les études des critiques graves et ouïs sur des bouches fortement « autorisées ». Et donc il affirme la nécessité pour l'art espagnol, s'il veut poursuivre glorieusement sa destinée, de ne pas être un objet de luxe, mais un facteur social, et de n'émanciper l'individu que pour le plus grand bien de la race dont il fixe le génie. Cette affirmation n'est pas aussi banale que vous le pourriez croire. Ne vous figuriez-vous pas l'Espagne comme la terre chérie de la préciosité? Et qu'est-ce que la préciosité, si ce n'est une des formes les plus brillantes de la théorie de l'art pour l'art? Je n'en suis pas moins sur ce point de l'avis de M. González. La théorie de l'art pour l'art, quoi qu'on en puisse dire, n'est pas espagnole ; elle est, au contraire, éminemment italienne. La préciosité n'a guère été en Espagne qu'une importation étrangère d'assez courte durée et qui ne s'y est, à vrai dire, jamais acclimatée. On peut reprocher à la littérature et à l'art de ce peuple d'avoir été trop exclusivement nationaux. On y chercherait en vain cette préoccupation unique de la beauté formelle qui caractérise la virtuosité italienne. L'amour de l'hyperbole et même ce que nous considérons comme le mauvais goût ne prouvent pas du tout que les poètes espagnols soient des précieux, mais tout simplement qu'ils s'efforcent de représenter au naturel une imagination montée, si je puis dire, d'un degré plus haut que la nôtre. Il n'est pas une œuvre d'art importante dans leur pays qui ne soit une traduction d'un des traits de l'âme nationale, et les plus grandes entre toutes (songez à Cervantes ou à Lope de Vega, songez à Velázquez) sont précisément celles où cette âme tout entière nous apparaît enclose et rayon-

nante. La théorie de l'art pour l'art n'a à peu près joué aucun rôle en Espagne. Et cela est tellement vrai qu'on pourrait dire que cela l'a été trop. C'est précisément pour avoir méconnu le prix de la forme que ceux qui sont chez nos voisins les grands classiques ne sont ni aussi pleinement vivants ni aussi universellement glorieux que le faisait espérer la merveilleuse fécondité de leur imagination. Est-ce à dire que la littérature du jour en Espagne doive rompre avec la tradition qui l'éloigne du culte exclusif de la beauté formelle ? A supposer qu'elle le pût (et c'est heureusement impossible), elle risquerait d'y perdre son originalité et sa raison d'être. Ne lui demandons pas de se dépouiller de sa saveur nationale. Souhaitons-lui, et encore avec timidité, de se défier davantage de l'improvisation, et, sans devenir le moins du monde cosmopolite, de faire cependant une place moins étroite à une plus large humanité.

Dans ses efforts pour augmenter sa valeur sociale, où la littérature espagnole contemporaine ira-t-elle chercher de nouvelles inspirations ? M. González déplore, et non sans raison, qu'elle ne rencontre point autant qu'il le faudrait le concours de ce qu'il appelle une forte littérature scientifique. Le temps est, je crois, passé où l'on discutait encore cette question assez oiseuse : Les progrès de la science feront-ils obstacle aux destinées de la poésie ? Les lettres seraient condamnées à la plus vaine routine si, sans s'en douter toujours, elles ne profitaient point à leur manière de la diffusion du savoir. Il n'est pas de nation qui réclame plus impérieusement que l'Espagne une vulgarisation générale des connaissances positives et des théories philosophiques. Les travaux de M. Giner de los Ríos sur Nietzsche et les études sur Kant de M. Salmeron répandent des idées qui, étant des « ouvertures », ne sont pas moins utiles à l'homme de lettres qu'au philosophe pur. Et je crois bien que ce ne serait point un paradoxe de

soutenir qu'un Ramón y Cajal ne rend pas un moindre service à la littérature de son pays qu'à la science de tous les pays.

C'est pour des raisons analogues, mais avec plus d'une réserve, que les traductions peuvent jouer un rôle efficace dans la littérature du jour en Espagne. Elles lui indiquent d'autres ressources esthétiques, elles lui suggèrent des idées et stimulent son énergie. Il est vrai qu'elles entraînent parfois à des imitations factices quand ce n'est pas à de médiocres copies. Et ainsi elles encombrent le marché déjà trop restreint de la librairie espagnole avec des œuvres d'un prix et d'un mérite également peu élevés. Le malheur est qu'il est difficile de résoudre les traducteurs à transporter d'une langue dans une autre non pas les œuvres d'une vogue passagère, mais celles qui comptent vraiment dans la littérature générale. Je ne vois pas, par exemple, que les Espagnols aient beaucoup à se féliciter de pouvoir lire en leur langue comment Claudine va à l'école... ou ailleurs ; et, s'ils sont très friands des romans « du boulevard » (il s'agit, bien entendu, de ce boulevard si parisien qu'on l'appelle des Italiens), ils ne retirent de cette lecture aucun bénéfice littéraire. De ces peintures dites réalistes, ils en trouveraient d'autrement savoureuses et d'infiniment plus conformes à leur véritable génie dans leurs romans picaresques. Heureusement les plantes exotiques importées par la mode se flétrissent vite sur le sol où elles ne peuvent prendre racine. Et la destinée des traductions en ces dernières années nous permet déjà de deviner quelles sont les œuvres étrangères que la littérature espagnole refusera de s'assimiler.

Il n'est pas besoin d'être grand prophète pour prédire que de longtemps en Espagne la lumière ne viendra pas du Nord. Toutes les tentatives pour y acclimater Ibsen ou Tolstoï ont à peu près complètement échoué. C'est que l'un et l'autre n'y pourraient être compris qu'à la suite

d'une véritable révolution sociale autant qu'esthétique. Sans doute les « intellectuels », et surtout les « jeunes » y rendent un hommage bruyant à la vigoureuse originalité du dramaturge norvégien comme du romancier russe. On a joué *Los Aparecidos* (Les Revenants) au théâtre de la Comedia, et, dans son premier numéro (août 1902), la petite *Revista de arte dramático* offrait en prime à ses souscripteurs *Despertaremos de nuestra muerte* (Quand nous nous réveillerons d'entre les morts). Mais le jour où l'âme qui est enclose dans ces drames communiquerait un peu d'elle-même à l'âme espagnole, ce jour-là, le soleil éclairerait un formidable contresens.

Je crois, au contraire, que notre littérature peut exercer au delà des Pyrénées une heureuse influence. Ce n'est pas l'opinion de quelques critiques espagnols, et non des moindres. Ils ne peuvent oublier qu'une imitation étroite et mal comprise des modèles français étouffa pendant longtemps au XVIIIe siècle l'originalité de leur art national. Soyons Russes ou Norvégiens, s'écrieraient-ils volontiers, plutôt que de redevenir des « afrancesados ». Ils ont d'ailleurs d'excellentes raisons pour diriger les yeux des débutants vers l'Angleterre ou vers l'Allemagne. « Les romanciers anglais, disent-ils, sont au moins aussi intéressants que les français, et leur goût se rapproche étrangement de celui de nos picaresques. Ils sont peut-être avec nous le seul peuple d'Europe qui ait vraiment non pas de l'esprit, mais de l'humour. D'autre part, si nous voulons nous astreindre à une méthode plus rigoureuse, n'est-ce point à l'Allemagne, à la terre chérie des érudits et des philologues, qu'il nous convient de demander une discipline scientifique ? Les livres français occupent à l'étalage de nos libraires et dans nos rares bibliothèques une place qui ne répond point à leur importance, et l'influence qu'ils exercent est assurément trop exclusive et dangereusement asservissante ».

Je crois bien, en effet, que ni l'Angleterre ni l'Allemagne ne se sont fait encore en Espagne la part que mérite leur rôle dans l'histoire de la littérature européenne. Mais je ne suis pas sûr que les Espagnols aient autant perdu qu'ils le disent à s'être mis à l'école de la France. Il ne serait pas bien difficile de montrer qu'ils y ont gagné des habitudes d'ordre et de clarté qui n'ont nullement fait tort à leur imagination créatrice. Les œuvres contemporaines dont ils sont le plus fiers, en même temps qu'elles reprennent la tradition nationale, manifestent dans la composition plus de concentration, dans l'expression des sentiments plus de sobriété et d'humanité. Et cette transformation, où se trahit l'influence française, ne paraît être ni une déformation du génie de ce peuple, ni une décadence de son art.

Peut-être les Espagnols qui se défient des progrès de notre littérature dans leur pays seraient-ils les premiers à favoriser sa diffusion, si elle leur apparaissait dans les œuvres vraiment les plus fortes et les plus originales. Mais, pour ne parler que de la prose, un seul écrivain jusqu'à aujourd'hui nous a représentés aux yeux de ce petit nombre de lecteurs qui composent le grand public au delà des Pyrénées. Et cet écrivain, c'est Emile Zola. Je comprends fort bien les raisons de ce triomphe. Les étrangers ne peuvent pas être frappés comme nous par les défauts d'un style qui a l'irréparable faiblesse de n'être point artistique. Ils n'aiment pas les finesses qui les déroutent et les délicatesses ironiques qu'ils soupçonnent sans être bien sûrs de les avoir comprises. Les *Rougon-Macquart* ne leur procurent évidemment pas les mêmes inquiétudes que *le Lys Rouge* et *la Rôtisserie de la reine Pédauque*. S'il est vrai d'ailleurs que Zola soit surtout un romantique qui vaut par son habileté à faire mouvoir les foules et à grossir les spectacles qu'il décrit, l'exagération même de sa vision qui ne se préoccupe pas des nuances de la réalité n'est

point pour déplaire à des imaginations espagnoles. Ajoutez que, quelque goût que l'Espagnol éprouve à dire du mal de son pays, il ne lui est nullement désagréable d'en entendre dire de la France par un Français. N'oubliez pas enfin — et c'est ici le côté le plus légitime de son influence — que Zola a pris la défense bruyante de certaines idées que l'Espagne a le plus grand besoin d'acclimater chez elle pour devenir une nation moderne. Et vous vous expliquerez sans doute le succès dont n'a pas cessé d'y jouir l'auteur de *Travail* et de *Fécondité*. Mais réduire, ou peu s'en faut, à ce seul nom le roman français contemporain, il y a là quelque injustice, pour ne pas dire quelque sottise.

Il est, en revanche, assez naturel qu'un seul de nos poètes soit vraiment lu au delà des Pyrénées, puisque ce poète est Victor Hugo. Il n'en est point, en effet, ni qui soit plus grand parmi les nôtres, ni dont l'influence ait été et puisse être plus féconde en Espagne. Sans doute V. Hugo ne connaissait que quelques mots castillans. Il a écrit sur la littérature du pays où il est allé chercher *Hernani* et *Ruy Blas* des phrases qui, pour un autre que pour ce génie, seraient d'irréparables bévues. Il eut pourtant raison de dire en un vers célèbre :

Castille, Aragon, *mes* Espagnes.

Par la nature même de son tempérament, par la couleur de son lyrisme, par la fécondité de son imagination épique, il devait enchanter le pays du Cid et de Lope de Vega, et y laisser une trace profonde. La préface de *Cromwell* n'a pas médiocrement encouragé les premières manifestations au théâtre du romantisme espagnol. Dans un de ses articles, M. Cavia appelait V. Hugo « le père en Apollon de D. José Zorrilla ». Sans parler des traductions de Teodoro Lorente, ni Revilla ni Campoamor n'ont eu à se repentir d'avoir demandé quelques inspirations à celui que de

Madrid, comme du reste de l'Europe, on venait saluer du nom de Père et de Maître. « Victor Hugo, écrit M. González, ne cesse pas d'être populaire en Espagne, et très populaire pour de légitimes motifs. Son art moralisateur et son esprit songeur qui gravitent autour de la grandeur et de la noblesse, son inébranlable optimisme, son amour du mystère qui, dit-il, se rapproche d'autant plus qu'il s'éloigne davantage, sa préoccupation de clarté et de beauté plastique, son aspiration à être mage et prophète, son insatiable désir d'entrevoir l'invisible, d'ouïr l'inouï et de toucher l'impalpable, son souffle de penseur qui agit, tout, tout le transforme en une personnification symbolique de la pénombre de l'avenir ». Sans avoir d'aussi grands hommes à connaître, la littérature espagnole contemporaine peut encore trouver en France des œuvres intéressantes dont l'imitation ne lui soit point un esclavage, mais une occasion de se renouveler.

Quels sont, parmi les divers genres qu'elle cultive, ceux qui semblent se prêter le mieux à ce renouvellement? M. González a des raisons politiques autant que littéraires pour envelopper d'un mépris général toutes les manifestations de l'éloquence parlementaire. Il est bien certain qu'un orateur doit manquer ou de sincérité ou d'enthousiasme quand il s'adresse à une assemblée dont il sait d'avance que sa parole ne modifiera en rien les votes. Dans un pays où le gouvernement passe successivement aux mains de deux partis qui sont également sûrs, quand ils font les élections, d'avoir une énorme majorité, les discours qui paraissent les plus chaleureux ne sont guère que des exercices de rhétorique, puisque la pensée qui s'y exprime n'ignore point qu'elle ne peut pas se transformer en action. Il n'en est pas moins vrai que le goût des Espagnols pour la parole, que les qualités même de leur langue pourraient, en d'autres circonstances, donner naissance à de grandes beautés oratoires. On a voulu, un de ces der-

niers étés, restaurer en diverses provinces les antiques jeux floraux. Les poésies qui y furent couronnées ne méritèrent généralement pas de durer plus longtemps que les fleurs naturelles des couronnes. Mais les discours des « mainteneurs », qui n'avaient d'ailleurs aucun rapport avec la fête qu'ils devaient illustrer, ne laissèrent pas parfois, comme celui de M. Unamuno à Bilbao ou celui de M. Costa à Salamanque, de présenter quelque intérêt. Ils prouvent tout au moins qu'il y a toujours chez ce peuple une source d'éloquence dont les eaux endiguées, qui s'échappent aujourd'hui par les moindres fissures, pourront un jour peut-être déborder magnifiquement.

M. González est plein d'espoir pour les destinées de la poésie dans son pays, parce qu'il considère, et à bon droit, qu'étant non pas un luxe, mais une nécessité, non point l'ornement, mais le fruit même d'une culture nationale, elle ne doit disparaître qu'avec la race dont elle exprime le génie. Il reconnaît cependant qu'il n'y a plus de grands poètes en Espagne depuis la mort récente de Campoamor et de Nuñez de Arce. Sans doute il serait facile de citer plus d'un versificateur de talent et de noter dans plus d'un poème un curieux effort vers une originalité délicate. Mais que de recherches prétentieuses, et, sous prétexte de modernisme, que de sentiments plutôt péniblement imaginés que sincèrement sentis ! Mais surtout quelle impuissance manifeste à rétablir ces larges communications entre l'art et la vie qui faisaient autant aimer que comprendre le poète des *Gritos de combate* comme le poète des *Doloras* et des *Humoradas*. Il n'appartient à personne de prédire ni par qui ni comment se produira la rénovation de la poésie espagnole contemporaine. Il paraît exact de constater qu'elle subit au delà comme d'ailleurs en deçà des Pyrénées une crise ou un temps d'arrêt, et qu'elle cherche sa voie sans l'avoir encore trouvée.

Il serait, au contraire, parfaitement injuste de ne pas

reconnaître une étrange vitalité dans le théâtre et dans le roman espagnols contemporains. Ce sont, sans doute, les deux formes qui, dans toute l'Europe, sont aujourd'hui le plus en honneur par la souplesse même avec laquelle elles se prêtent à l'expression des idées et des sentiments modernes. Mais si elles subissent en Espagne plus d'une influence étrangère, il n'en est pas moins vrai que surtout elles continuent une tradition nationale, et qu'elles présentent une phase intéressante d'une évolution originale et ininterrompue. Quel est leur état actuel et quel paraît être leur avenir ? Ce sont là des questions que je ne veux point étrangler en quelques lignes et sur lesquelles je me propose de revenir en un prochain article à propos d'*El Abuelo* de M. Pérez Galdós et de *La Catedral* de M. Blasco Ibáñez.

En somme, ce qui manque le plus à la littérature espagnole contemporaine, ce n'est ni une matière neuve ni des auteurs capables de la traiter, c'est une critique et c'est surtout un public. M. González reprend, à ce propos, la vieille comparaison d'Horace. La critique est comme la pierre à aiguiser, qui ne coupe pas, mais qui rend le fer capable de couper. Ainsi rend-elle le public difficile, et peut-elle le détourner des œuvres qui ne répondent point aux exigences de l'art moderne. Malheureusement, elle est loin de jouer en Espagne le même rôle qu'en France. Je ne parle pas ici des études d'histoire littéraire. Il s'est formé autour de M. Menéndez Pelayo, ou plutôt M. Menéndez Pelayo a formé autour de lui une école d'érudits qui, par des travaux aussi pénétrants que consciencieux, comme ceux de M. R. Menéndez Pidal, par exemple, ont complètement renouvelé l'idée que nous nous faisions de l'épopée espagnole du moyen âge et chassé plus d'un ridicule lieu commun à la lumière d'une méthode scientifique. Mais la critique d'actualité, celle qui signale l'œuvre intéressante et détourne de la vulgarité prétentieuse, celle qui

peut encourager à la condition de savoir aussi décourager et qui ne distingue qu'en choisissant, celle-là, sauf une ou deux exceptions, n'est guère représentée à Madrid que par de médiocres articles de journaux qui se ressemblent presque tous par l'exagération ou la banalité de l'éloge.

J'ajoute, pour être juste, qu'il est plus que probable qu'il en serait tout autrement si ceux qui lisent et qui pensent ne se réduisaient pas en Espagne à un si petit nombre. Dans une nation où, d'après la dernière statistique, l'alphabet est ignoré de plus de la moitié des habitants, où l'ensemble du budget de l'instruction nationale n'atteint pas le chiffre du seul budget de l'enseignement primaire de la ville de Paris, il ne faut point s'étonner si l'on ne rencontre pas le grand public nécessaire aux grandes œuvres. Il faut plutôt s'étonner qu'il y ait encore tant de force vive dans une littérature née en un tel milieu. C'est d'ailleurs une impression que procure souvent l'Espagne d'aujourd'hui. Les meilleurs motifs de désespérer y sont aussi plus d'une fois les plus fortes raisons d'espérer.

E. Martinenche.

Le Convive

— Non, je n'ai pas goûté tous les mets de la table,
Une nausée amère a soulevé mon cœur
Rien qu'à voir le repas qu'ils disaient délectable,
Et j'ai rêvé pendant ce festin sans douceur.

J'ai dit : « Si les saveurs aux aspects sont pareilles,
« Je laisserai passer les serviteurs muets,
« Les vins rares dans l'or des coupes, les corbeilles
« Où dorment les fruits blonds dans les feuillages frais.

Et mon âme et mes mains n'ont eu de convoitises,
Ma bouche est sans désir, et j'ai les yeux repus
Jusqu'à sentir devant les délices promises
L'écœurement des biens que je n'ai pas connus.

— Cependant tu n'es pas, non plus, rassasiée.
Tu ne peux te résoudre à quitter le palais,
Où la fête se meurt, d'elle-même épuisée,
Pour t'en aller, comme un convive satisfait.

Tu restes accoudée à la table sonore,
Où les cristaux rougis heurtent leur timbre clair :
Je ne sais quelle faim ou quelle soif encore
Se lamente en le fond ténébreux de ta chair.

Qu'attends-tu pour partir? Vois ces vins et ces grappes
Où, tous, ils ont posé leur envie ou leur main ;
Les bouquets ravagés s'écrasent sur les nappes,
Et la nuit lente a l'air d'appeler le matin...

Etant celle que rien ne contente et n'abreuve,
Que n'as-tu fui la table, et córbée, à genoux,
Puisé de ta main nue à l'eau froide du fleuve ?...
Il eût été plus sage, il eût été plus doux.

Mais tu n'as su trouver ni vigne, ni fontaine,
Ni la miraculeuse et vivante liqueur
Dont l'attente rendait ta bouche si hautaine,
Et tu t'en vas avec toute ta fièvre au cœur.

Car tu n'emporteras pas même cette rose
Dont le désir te vient, tardif et soucieux ;
Tu n'en rafraîchiras tes lèvres ni tes yeux.
Qu'attends-tu pour partir, ô convive morose ?

JEANNE CHARLES-NORMAND.

Variétés

Chopin et la légende

On m'excusera (pour une fois) de ne pas comparer Chopin à Jérémie. Je ne puis parler de lui que selon ma tendresse ; j'y retrouve un peu du respect que m'impose le noble Léopardi, un peu de la partialité déraisonnable qu'on a pour Marivaux, quand on ne lui est pas cruel.

Prétendre expliquer un maître qu'on n'a que trop commenté, c'est inutile. Dire comment et pourquoi je l'aime, ce me serait encore difficile, si je l'essayais directement ; les mots, en dépit de tous les prestiges, sont moins clairs que ses notes. Je n'ai voulu, ce qui a quelque chance de nouveauté, que présenter ici les déformations et caricatures qu'inflige une certaine célébrité à un artiste naturel et discret. Il me semble qu'à dégonfler seulement ces vessies multicolores, qui ne sont pas des lanternes, j'aurai aidé à discerner Chopin qu'elles offusquent et dissimulent.

Il aurait pu être dans la destinée de ce maître d'avoir tous les dix ans, attentifs à son œuvre, « un flot d'amis renaissant » ; il est fait pour la musique de chambre, il convient peu au concert, où il ne s'est risqué que rarement et sans succès. Il a fait admirablement ce qu'il pouvait faire, et s'est borné au piano ; tout comme un Niedermeyer, il ne tenait qu'à lui de composer des *Fronde* ou des *Marie Stuart*, qu'on aurait enterrées avec estime; il eût ainsi

évité les reproches de ses ennemis contemporains ou posthumes, pour qui il ne saurait être que petit, puisqu'il est limité par les ressources d'un instrument de sonorité sèche et mesquine. Mais ces demi-mésaventures lui eussent peut-être en revanche épargné d'être découvert et magnifié par d'imprudents thuriféraires, qui ont été le chercher dans sa gloire ésotérique et ont prétendu le produire parmi les nations comme le roi des épouvantements ou l'inventeur de la mélancolie.

Chopin a bien souffert d'avoir coudoyé des hommes et des femmes célèbres. George Sand, qui admirait dans tous ses amants des mages ou des révélateurs, quitte à les abandonner tour à tour comme de pauvres hommes, quand elle en était fatiguée, a comparé celui-ci à Bach, Beethoven et Weber, pour conclure qu'il était les trois à la fois et que néanmoins il n'était ni l'un ni l'autre. « Un jour viendra, dit-elle, où l'on orchestrera ses partitions, un jour viendra... » et les prophéties s'épanchent comme d'une urne. On n'orchestre pas encore les partitions de Chopin, ce qui serait leur jouer un bien mauvais tour, à supposer que cette sorte de piété fût de qualité incontestable ; mais on élève au moins snob des artistes dans un jardin public un monument étrange où une tête émaciée et pleurarde surmonte une Muse horrible et symbolique, qui ne saurait être que celle de la tuberculose. On continue à consacrer à une œuvre sobre et exquise des volumes verbeux et disproportionnés, où sont rééditées les considérations et digressions de Liszt sur l'âme de la Pologne et le génie slave. On le pleure et on l'ensevelit ; on le ressuscite et on l'adore, tel l'Adonis antique. Ses amours, sa phtisie, même la dévotion qu'on lui prête, fournissent de matière à des légendes fades et dolentes. C'est sur son compte un envahissement perpétuel d'anectodes, comme de mauvaises herbes ; il aurait ainsi fait la valse en *ré bémol*, après avoir vu tournoyer un petit chien

qu'une dame tenait par la queue. Depuis que G. Sand nous a raconté les terreurs sinistres de Majorque d'où sont nés les 24 préludes, op. 28, chaque œuvre a sa genèse attendrissante ou puérile.

C'est un grand mystère pour les innombrables initiés que de jouer la musique de Chopin. Il y a une tradition très minutieuse... et cette tradition est perdue. Il paraît que Liszt l'avait déjà compromise ; quelques comtesses polonaises, aujourd'hui défuntes, avaient entendu le Verbe, et ne l'ont transmis qu'avec avarice. Toute une glose écrite et orale s'est exercée à ressusciter pour chaque mesure les intentions mystérieuses ; mais il n'y a pas de synoptiques parmi ces nouveaux évangélistes ; ils sont fort divers. Un professeur du Conservatoire, las de cette exégèse, enseignait à ses élèves que l'interprétation de Chopin est subjective, et que chacun en est maître ; voilà qui donne bien à rêver ; Chopin n'existe peut-être pas ; on l'imagine, on le devine, on l'entend, si l'on a la grâce.

Il semble qu'on ne puisse parler de lui sans emphase et sans mièvrerie. Et c'est ainsi qu'on le joue le plus souvent, sous prétexte d'expression. L'auteur d'une brochure excellente, pleine d'érudition, de goût, de mesure, sur l'interprétation des œuvres de Chopin (1) débute ainsi : « Voilà bientôt trente ans que le maître, chéri de tous, repose dans la tombe. » Henri Blaze de Bury, dans une tumultueuse étude (*Revue des Deux-Mondes*), établit au sujet des mazurkas une psychologie compliquée de la femme polonaise, sentimentale, farouche, intime et déconcertante. L'ouvrage du comte Wodzinski est intitulé *Les trois romans de Frédéric Chopin*. Le titre est celui qui convient au livre ; il y est question du *liberum veto*, des partages de 1793, de l'insurrection de 1830, etc... ; on y apprend que Chopin avait « de ces yeux que les

(1) F. Kleczynski. *Frédéric Chopin*.

Anglais nomment *auburn* et que la célèbre cantatrice Catalani s'était « évanouie d'émotion » en entendant le jeune Fritz âgé de *dix* ans.

J'ouvre au hasard quelques biographies de chez nous (si je prenais les Polonais, ce serait bien autre chose) et j'y lis qu'il s'est formé de Chopin « dans l'esprit de ceux qui l'ont approché, une image idéale, épurée des scories humaines (1) ».

On comprend, sans l'excuser, la boutade furibonde de M. Bellaigue, s'écriant : « Ce Slave prétentieux aurait mis des pompons à la Vénus de Milo. »

Beaucoup d'honnêtes gens sont ainsi exaspérés contre ce musicien par la qualité de ses admiratrices et les intolérables grimaces de leur admiration. Par elles il est lamentable, par elles il est tortillé, par elles il est féminin jusqu'à devenir insexué.

Aucun artiste n'a été aussi frénétiquement adopté par les filles de M. Prudhomme, de M. Poirier et de M. Homais. La popularité actuelle de Chopin est hors de toute comparaison ; Schumann se défend et se réserve encore un peu. Grieg n'est pas encore banal, il est vivant. Mais il n'est concert de piano, il n'est audition intime, où Chopin ne figure ; récemment, une Américaine le mimait et le dansait devant un public fashionable sur une de nos grandes scènes. Ce qu'il y a de plus contestable dans quelques-unes de ses dernières inspirations sert tous les ans de prétexte à des acrobaties au concours final du Conservatoire ; c'est ainsi qu'on a pu voir et entendre deux ou trois demi-douzaines de virtuoses lutter successivement contre la 4e *Ballade*, si longue, si tourmentée, si vide, et rivaliser à qui réussirait le mieux à la rendre plus longue, plus tourmentée et plus vide. Une autre fois, c'est l'*Allegro de concert* (œuvre 46), contre qui quinze jeunes gens s'escri-

(1) *F. Chopin*, par A. Barbedette.

ment, c'est le mot, de toute la force de leurs poignets impitoyables. On dira que pour souffrir ce supplice, il faut y avoir été condamné par profession, ou avoir été le chercher. Mais il n'est personne qui ne soit exposé, après un dîner en ville, pour peu qu'il y ait un ou une pianiste parmi les convives, à entendre non pas massacrer, mais distiller, perler, effilocher un nocturne, une mazurka ou une polonaise de Chopin. N'importe qui, une grosse dame qui a beaucoup mangé, une fille sage qui a eu le prix de récitation classique, un rapin à pipes et à bocks, Pascal dirait, un cuisinier, un soldat, un goujat, se sent une âme élégiaque et décousue en abordant cette musique. Il faut montrer qu'on a compris les dictionnaires qui nous disent de Chopin : « Il a été surnommé le poète du piano » (voir Dézobry et Bachelet). Sous prétexte que l'on entend dans la *Berceuse* « les murmures gémissants des sapins de Lithuanie et les sifflements de la bise dans le steppe » et que le rythme de cette musique n'est pas aussi carré qu'un pont-neuf d'Auber, on efface tout contour, on brouille toute phrase mélodique dans un hourvari de pédales fortes et sourdes associées ou alternées, on hurle et on soupire sans transition, les notes assénées contrastent avec les notes insaisissables ; ici l'absence de grammaire est du grand art, le détail des traits doit se perdre dans l'essor, dans la houle, dans l'effusion d'une double sensibilité, celle de l'auteur et celle de l'interprète. Les dissonances deviennent des points lumineux, les assonances des transitions.

Mais le grand mot des initiés, c'est le *rubato*. *Rubato* veut dire « dérobé », mais vous entendez bien qu'il y a tout autre chose dans le terme italien ; et puis, le mot n'y fait rien ; on a ou on n'a pas le sens du *rubato*. Ecoutons Liszt : « Supposez un arbre que le vent fait ployer. Entre ses feuilles passent les rayons du soleil, et la lumière tremblotante qui en résulte, c'est le *rubato*. »

Il faut pourtant que j'essaye de ramener les choses au point. Je n'entreprendrai pas de définir Chopin, le sujet est décidément dangereux, et je pourrais bien tout à l'heure cesser de parler pour chanter des hymnes. Je me contenterai de détruire quelques-unes des opinions les plus établies, à l'aide de quelques faits ou de quelques aveux du maître.

Chopin n'était pas triste, il était sain, il était mâle.

Et d'abord quel abus de parler de tristesse « atroce » (1) et de désespoir permanent, à propos du jeune artiste qui se révélait par des œuvres aussi épanouies et brillantes que le *Rondo* (op. 1) et les *Variations sur don Juan* (op. 2)? Il n'est pas né phtisique. Un ennemi hargneux nous dit qu'il était « expéditif en amour » (P. de Musset), je traduis qu'il était ardent, sincère, et demandait à être compris vite, étant sobre de ses paroles et de son temps. Plusieurs témoins dignes de foi nous ont conté que dans ses caricatures mimées et imitations d'Anglais spleenétiques, il déridait les spectateurs d'élite, assez dédaigneux, et dont quelques-uns, génies du gouvernement de Juillet, ont l'éloquence plus facile que le sourire, un Lamennais par exemple. — Un témoin dit : « Il était très gai, plaisantait, dessinait des caricatures, aimait à se déguiser. » Il a bien plus souvent la grâce rêveuse et l'inquiétude voluptueuse que la désolation intime, constante et pénétrée. Ses dispositions d'âme sont des plus mobiles et les contrastes de ses émotions d'une soudaineté qui saisit ; le génie qui est habituellement triste, ou tout au moins sérieux, grave jusque dans le scherzo et noble jusque dans le menuet, c'est Beethoven. A côté de la sonate, dite *Clair de lune*, ou de certaines parties de l'*Héroïque*, les plus gémissantes et déchirantes inspirations de Chopin, préludes, larghetto du *Second Concerto*, nocturnes, semblent des larmes fraîches.

(1) G. Sand. *Histoire de ma vie.*

prêtes à sécher, où joue un rayon de soleil intermittent. Le désespoir, non pas révolté, donc vibrant et plein de ressources, mais morne, mais vide et lassé, je le trouve dans Schumann plus d'une fois ; la tristesse immortelle qui ne se distingue plus, où on ne peut plus tracer de limites ni de contours, vaste et calme comme le couchant sur la plaine, c'est Beethoven. Mais Chopin, lui, il se plaint, il prie, il espère ; ses sanglots sont pleins d'une jeunesse enfantine ; ses peines s'expriment avec une abondance, une vivacité, des sursauts et de vivaces redressements de fierté qui sont l'adolescence même.

En second lieu, Chopin est délicat, non morbide ; fier et nerveux, non fantasque et heurté ; souple et divers, non amorphe et inorganique. Il y a ici un peu plus qu'une nuance, et il importe de préciser. La phtisie, dont les premières atteintes sérieuses datent pour lui de 1839, a eu une marche insidieuse et lente ; elle lui a laissé bien des répits ; un mois avant sa mort, il donne un concert à Londres ; le fac-similé d'une lettre écrite à Franchomme un peu avant le dénouement fatal (17 septembre 1849) est d'une main tremblante, mais volontaire ; ni le sens de la lettre ni l'écriture n'indiquent l'anarchie de la tête et des nerfs, malgré l'extrême défaillance des forces, qui, à la fin, lui font lâcher la plume. Jamais il ne fut un pur instinctif, une lyre impersonnelle. Nul ne conteste qu'il soit fort savant ; les *Variations* (op. 2), écrites à vingt ans, sont, dans leur forme démodée, d'une maîtrise de moyens, d'une technique étonnante à cette date pour n'importe qui, et surtout à cet âge. Jamais, en possession de son génie, il n'abdiqua son art, et c'est plus peut-être par l'abus d'une rhétorique un peu prétentieuse que par le dénuement d'invention que ses toutes dernières œuvres nous plaisent moins. Son goût était exigeant et sûr ; les maîtres qui occupent sa pensée et son active admiration, ceux à qui il est dévot, sont Bach, Mozart, Beethoven, Weber ; il n'est

pas indigne d'eux, au moins par la qualité et l'éloquence de son admiration. Son dessin n'est pas impeccable, mais il aime le dessin ; on peut critiquer son coloris, mais il a le goût des coloristes vigoureux et classiques. Ses œuvres sont, en somme, d'un homme dont les écarts sont contenus par une excellente éducation, et qui garde de la sagesse et de bonnes manières dans l'intempérance.

Enfin il est tendre et fin, mais il est mâle (1). Ce n'est pas sa faute si l'instrument dont nul ne joua comme lui est la proie des bégueules et des déliquescents. Ce qui domine après tout chez lui, c'est la verve et la fougue ; sa composition a peut-être trop peu de rigueur pour des oreilles françaises, il est insuffisamment symphonique et trop élégiaque, au goût des amateurs de belles constructions. Mais que d'ampleur dans certains de ses développements, quelle longueur dans ces mélodies « indéfinies » qu'on croit à tort que Wagner a inventées, que de grâce poétique et voilée dans ces transitions un peu insolites et d'apparence incorrecte ! Quel souffle dans tout cela, et malgré la brièveté de ces morceaux et la sobriété choisie de l'expression, comme cela a souvent « l'air des grandes choses » ! Qu'y a-t-il de féminin dans le *2e Concerto*, dans les *3 Sonates*, dans la polonaise dite *aux octaves* ! Noble dans l'emportement, agile et vivace dans la douleur, superbe ou martial dans les rythmes dérivés de la marche, ce musicien a d'un poney de sang les muscles, les fines attaches, les naseaux humides, la sève incessamment courante et aussi la fragile organisation ! Créature harmonieuse, de race forte et élégante, où la nation de Kosciuzko et la nation de Musset ont mêlé leurs qualités.

Ces quelques pages ne sont qu'une modeste contribution

(1) Lettre d'Orlowski (1834). « Chopin est plein de santé et de force, toutes les Françaises en raffolent et tous les Français en sont jaloux. »

Et aussi sur ce point Karasowski.

à l'intelligence de Chopin. Nous ne prétendons aujourd'hui que débarbouiller la statue. Mais nous voudrions, en finissant, indiquer quel pourrait être le livre qui nous manque sur Chopin, parmi tant de livres manqués. Ce livre est difficile à faire, mais il n'est pas si difficile à imaginer !

La biographie y tiendrait fort peu de place. Je vois bien la part de G. Sand dans les *Nuits*, je ne la vois pas dans les ballades ou les scherzos, encore que Chopin ait dit d'elle : « elle fut ce qui brisa ma vie » ; je vois à peine celle des maîtres de Chopin, les médiocres Zimny et Elsner, et pas du tout celle de ses retentissants émules, Meyerbeer et les autres. Mais enfin il y faudrait une biographie réduite à l'essentiel, et qui serait significative et précieuse par ses omissions délibérées. Il est nécessaire d'écrire la biographie de Chopin pour ruiner son roman. Autrement il suffirait presque de savoir qu'il fut Polonais, né d'un père français, qu'il mourut à 39 ans en 1849, après quelques années douloureuses, et qu'il sut, parmi des contacts inévitables, préserver assez soigneusement une originalité délicate, complexe et plus puissante qu'on ne le croit parfois. Et ainsi on s'expliquerait qu'il n'y ait pas trace de la mode chez cet artiste, quoique la mode exerce en musique un empire incomparable.

Pour le reste, on tâcherait d'avoir au moins un peu d'égard à la méthode historique, laquelle n'est pas une adresse, mais une nécessité, et qu'on peut appeler l'art de traiter l'histoire et la critique comme histoire et critique et non comme nouvelles, mémoires, dithyrambes, élégies, vague symbolisme et racontars. On établirait donc au plus juste la chronologie des œuvres de Chopin ; on établirait ce qui est incontestable sur leur genèse, les circonstances de leur apparition et de leur production, la qualité et l'étendue du succès qu'elles ont rencontré à leur naissance et depuis.

On pourrait peut-être ensuite en essayer une classification un peu plus rationnelle, distinguer plusieurs manières dans la manière de Chopin et montrer par des exemples précis, et au besoin techniques, les transitions d'une période à l'autre, ce qui annonce le dernier Chopin dans le premier et ce qui subsiste du premier dans le dernier. Rien de plus instructif et de portée plus générale pour qui mènerait à bien cette tâche délicate que de suivre l'insensible transformation de cette gaieté en attendrissement, puis en mélancolie, puis en indignation douloureuse, puis en cris et spasmes coupés, puis en abattement impuissant, un peu rabâcheur et geignard, où la plainte se fait enfantine, indiscrète et précieuse.

Et après cela, il faudrait bien enfin caractériser d'ensemble la manière d'un maître rare, charmant, toujours sincère, jamais banal, touchant jusque dans le mauvais goût, et à qui ne manque jamais le don exquis, incommunicable, devenu quasi introuvable, de la grâce. C'est parce qu'il a toujours raison, quoi qu'il dise, avec cette voix-là, j'allais dire avec ces yeux-là, qu'il est digne de la plus attentive étude. Il ne s'agit pas de le mesurer, de le comparer, cela n'a pas grand sens et n'apprend rien. Je crois qu'il n'est ni si grand ni si petit qu'on le fait ; mais qui donc a la toise pour en décider, et qu'importe ? Toutefois il importerait, pour conclure, de montrer qu'il n'a pas ravalé la musique jusqu'au piano, mais élevé jusqu'à la musique un instrument qui, chez les plus grands, est un prétexte à la prestidigitation, au sens le plus précis du mot, et au travail le plus froid de combinaisons ingénieuses (1). Il faudrait oser dire que si Wagner, Berlioz et Schumann le dépassent, ce n'est pas pour avoir disposé de l'orchestre, mais parce qu'ils sont Wagner, Ber-

(1) Quelqu'un lui applique très justement ce mot de Meissonier sur lui-même : « Je vise à faire grand en petit. »

lioz et Schumann, et qu'inversement, il ne suffit pas à Meyerbeer, pour lui être supérieur, d'avoir fait beaucoup de bruit sur la scène de l'Opéra et dans le monde, ni d'avoir eu pour interprètes Nourrit, Duprez, Mmes Falcon, Viardot et Taglioni. Ce sont là choses, disait un de mes amis, qui se pèsent à la balance et non à la bascule. Meyerbeer était pour Chopin une des raisons de douter de la Providence ; je crois qu'on est en train de lui prouver qu'il avait tort.

Là-dessus, si l'on voulait ajouter un post-scriptum, il est tout fait : c'est Chopin qui l'a écrit, et croyez qu'il est bon à lire, même après Liszt et Mme Audley. Le maître causait peu, mais enfin il causait, quand il était entendu. Eugène Delacroix l'a entendu, il a écrit sous la dictée de son « pauvre petit Chopin » et à la fin, il a recueilli le testament artistique de son « pauvre grand homme mourant ».

Les lettres de Chopin à sa sœur ne sauraient nous dispenser de ces précieuses confidences. On y voit le grand esprit, qui juge si fièrement tous ses contemporains et qui se connaît si exactement lui-même, se faire déférent, modeste près de Chopin, prendre conseil de lui sur l'esthétique et la technique de tous les arts, avec la ferveur de zèle d'un Eckermann, presque d'un écolier. C'est lui qui apprend à ceux qui voient dans Chopin je ne sais quel instinct polonais débridé que « la science envisagée, démontrée par un homme comme Chopin, est l'art lui-même », qu'il reprochait à Beethoven même de « tourner parfois le dos aux principes éternels » de la fugue et du contrepoint, que « ses improvisations étaient beaucoup plus hardies que ses compositions achevées ». Le jour de la mort (20 octobre 1849), Delacroix, écrasé, et qui en pense trop pour rien dire, s'écrie seulement : « Quelle perte ! Que d'ignobles gredins remplissent la place, pendant que cette belle âme vient de s'éteindre ! »

C'est sur ce mot que nous en resterons. Il garde sa vérité aujourd'hui. Chopin divulgué, popularisé, prostitué, reste toujours clos et sacré. Si nous étions aussi musiciens que les Allemands, il aurait enrichi la mélancolie française. On vous dira que c'est ce qui est arrivé ; mais n'en croyez rien.

GUSTAVE AMIOT.

L'Administrateur-Gérant : E. FROMANTIN.

Poitiers. — Société Française d'Imprimerie et de Librairie.

TROISIÈME ANNÉE N° 11 25 Novembre 1904

La

Revue Latine

DIRECTEUR : Emile FAGUET

Sur les Chemins de la Croyance

M. Brunetière vient d'écrire un très beau livre sur la doctrine d'Auguste Comte considérée comme introduction à la vie dévote.

Et il n'est là rien d'étrange ni de paradoxal, n'y ayant rien de plus assuré que ceci que tous les chemins mènent à Rome, proverbe qui n'aura jamais été plus nettement vérifié qu'en cette circonstance.

Et, d'abondant, quand on songe qu'Auguste Comte lui-même a pensé très sérieusement à conclure un traité d'alliance avec les Jésuites et a ouvert des négociations pour cet objet, on se dit en effet que tous les chemins mènent à Rome en passant par Canossa, et que la plus ridicule chose au monde est de s'étonner de quelque chose.

Pour parler plus sérieusement, et je reviendrai sur ceci en finissant, mais j'en dis un mot tout de suite, considérant que la forme la plus répandue, en nos jours, de l'hostilité ou tout au moins de l'opposition au catho-

licisme, que « l'hérésie » du moment c'est le Positivisme, du reste généralement compris tout de travers, M. Brunetière, avec grande raison et opportunité, s'est adressé aux positivistes, singulièrement, pour les convertir, comme Pascal s'adressait, sans doute à tout le monde, mais singulièrement aux libertins, c'est-à-dire aux athées de son temps, tenus pour les plus dangereux et d'ailleurs au fond les plus sérieux des adversaires ou ennemis de la Religion.

M. Brunetière, tout de même, s'est adressé aux positivistes, premièrement, ce qui n'était pas de trop, pour leur faire connaître le Positivisme, qu'ils ignorent ; secondement, à supposer qu'enfin ils le connaissent, pour leur montrer que le positivisme contient en germe et en puissance, sinon le catholicisme, tout au moins de très fortes et étrangement précises « raisons de croire » à la religion catholique ; — et, *a priori*, tout au moins il n'est dessein plus raisonnable.

Causons donc avec M. Brunetière des chemins de la croyance et de l'utilisation du Positivisme au profit de la doctrine chrétienne.

I

Quelques lignes d'abord sur le livre en général et sur quelques points de détail avant d'entrer dans le vif du débat. Le livre, Dieu merci, dépasse, sinon son objet, du moins son programme. Il est souvent une causerie sur tout ce qui occupe les esprits à l'heure présente : sur les prétentions de la science, sur le socialisme, sur la question des droits de l'homme, sur l'esclavage depuis ses formes antiques jusqu'à ses formes modernes, qui sont loin, comme on sait, d'avoir disparu ; sur M. Renan et son fils qui s'appelait Frédéric Nietzsche, etc. ; et sur tous ces

points M. Brunetière dit les choses les plus intéressantes avec ce ragoût d'ironie âpre et aussi avec cette odeur de poudre à mitrailleuse qu'il mêle à tout ce qui part de sa main.

Une fois de plus, et il n'a pas tort, il cite, pour montrer les prétentions de la science, même « philologique », le fameux mot de Renan, dans une œuvre de jeunesse, *dont il a fait son testament,* mot par lequel il affirme qu'il ne voit que vanité dans la science si elle ne donne pas une nouvelle croyance à l'humanité; mot qu'un excellent franc-maçon, très familier aux doctrines nouvelles, me traduisait à merveille de cette sorte : « Si la Science ne remplace pas la Religion, je m'en f... » Et il est parfaitement certain qu'au fond de tous les panégyriques les plus enthousiastes et les plus académiques et les plus officiels de la « nouvelle Idole », en scrutant bien, vous ne trouverez pas autre chose que le propos énergique et précis de mon franc-maçon.

M. Brunetière a, de même, quelques pages judicieuses sur le socialisme considéré en son fond, lequel il a parfaitement raison de tenir pour excellent et, comme j'ai dit quelque part, « vénérable », puisqu'en son fond il n'est qu'une forme de l'instinct de justice *et de charité,* ce qui fait qu'il ne laisse pas, comme je vois qu'on le répète maintenant un peu partout, d'avoir quelques-uns des caractères essentiels d'une religion. Et pour mon compte je crois bien que je mourrai en disant une fois de plus : « Tout homme qui, de sentiment, n'est pas socialiste est un coquin ; tout homme qui affirme la possibilité d'une organisation socialiste durable est un rêveur ou un charlatan. »

Quelques digressions encore sur la question des droits de l'homme. M. Brunetière oppose avec raison et avec habileté ces deux formules, l'une qui fut émise dans je ne sais quel congrès d'enseignement, l'autre qui est une des

plus belles pensées d'Auguste Comte. Mot du congrès : « Non ; il ne faut pas parler aux enfants de leurs devoirs, mais de leurs droits. *Car* le devoir naît du droit. Le devoir c'est de respecter les droits d'autrui. » — Mot de Comte : « Le mot *droit* doit être autant écarté du vrai langage politique que le mot *cause* du vrai langage philosophique... Dans l'état positif, l'idée de Droit disparaît irrévocablement. Chacun a des devoirs et envers tous ; mais personne n'a aucun droit proprement dit. *Nul ne possède d'autre droit que de faire toujours son devoir.* »

Jamais, et, quoiqu'il fasse quelques réserves, M. Brunetière l'a profondément senti et fait sentir, jamais le caractère « négatif » et « antisocial », comme dit Comte, des doctrines révolutionnaires et le caractère « social » et « positif » du « positivisme » (dans le sens vrai, dans le sens où Comte emploie toujours ce mot) n'ont été mieux mis en lumière que par le rapprochement de ces deux formules.

L'individualisme jaloux et hérissé qui finirait par détruire tout lien social, toute communauté quelle qu'on la puisse imaginer entre les hommes, est admirablement défini par cette formule : « Il n'y a que des droits. Le devoir c'est de respecter le droit. » C'est-à-dire : « J'ai fait mon devoir, *tout mon devoir*, dès que je n'ai nui à personne. Je n'ai ni à servir mon prochain, ni à le protéger, ni à l'aimer, ni à le défendre. Quand je ne le lèse pas, on n'a plus rien à me demander. »

La socialité, l'instinct social ou l'obligation sociale *et aussi le droit*, comme on le verra, sont admirablement définis par la formule de Comte : « On n'a pas d'autre droit que de faire toujours son devoir. » C'est-à-dire : « La socialité c'est de faire son devoir envers soi-même et envers les autres, passés, présents et à venir, l'humanité se composant de plus de morts que de vivants et de plus de futurs que de morts. Et donc la *Société du genre humain* repose sur le devoir. »

Mais je dis que cette formule définit aussi le droit et le proclame; car « mon droit est de faire mon devoir » : donc personne n'est admis à m'empêcher de le faire. J'ai le devoir envers moi-même de me développer et d'employer librement mon activité, et ce *devoir* ne peut être limité par rien, si ce n'est, puisqu'il appartient à mon voisin comme à moi, que par le droit égal qu'a mon voisin de se développer et d'employer librement ses facultés actives. — J'ai le devoir envers mes concitoyens de leur faire connaître la vérité telle que je la comprends, et ce *devoir* ne peut être limité par rien du tout, le devoir égal qu'a mon voisin en pareille matière ne gênant pas le mien, le mien ne gênant pas le sien et ni l'un ni l'autre ne pouvant en conséquence être limité par aucun des deux. J'ai le devoir envers les futurs d'élever mes enfants de la façon que je crois la meilleure, et ce *devoir* ne peut être limité par rien, sauf par un jugement, et qui ressortira à la seule faculté de médecine, par lequel il aura été déclaré que je suis fou ou que je suis inhumain.

Dans cette théorie les devoirs sont des droits, seuls les devoirs sont des droits, les droits ne sont que l'exercice des devoirs, le droit est inclus dans le devoir et ne le dépasse pas; mais il l'emplit; un droit est un devoir en acte.

Comme M. Brunetière, je voudrais examiner plus longtemps cette théorie pour être sûr qu'elle embrasse, consacre et qu'elle proclame tous les droits légitimes ; mais je serais bien étonné qu'elle laissât en dehors d'elle quelque droit respectable. Quand, par exemple, M. Brunetière, pour ne pas trop s'avancer et pour réserver (comme du reste je le fais pour aujourd'hui) un *exceptis excipiendis*, dit : « Les cas sont assez rares où l'application de cette formule serait à redouter et je n'en vois guère que d'une sorte, si par exemple nous voulions faire notre devoir aux dépens de quelqu'un de nos semblables », il

me semble qu'il se trompe. Mon devoir, même envers moi-même, étant toujours un devoir envers mes semblables, il s'arrête, il cesse par définition dès que je le fais aux dépens de mes semblables, et, du même coup, cesse aussi le droit qu'il constitue. L'exercice des devoirs de chacun, est limité par l'exercice du devoir des autres et par conséquent si j'empêche les autres de faire leur devoir, je ne serai pas fondé à dire que je fais le mien. La formule définitive et, ce me semble, complète, serait : Mon droit est de faire tout mon devoir sans empêcher les autres de faire tout le leur. — En tout cas, comme dit M. Brunetière, le mot de Comte est bien « une belle formule et une formule utile à propager ».

J'aurais — encore avant d'entrer dans le fond du débat et dans les œuvres vives de l'ouvrage — quelques observations à présenter ou quelques chicanes à chercher à M. Brunetière. Quelquefois il est un peu dur — c'est sa manière — même pour ses amis, et pour leur faire tort, feint de ne pas comprendre ce que je ne doute aucunement qu'il ne comprenne à merveille. Par exemple ce n'est pas la première fois qu'il cite pour la traiter de quasi inintelligible la phrase de Vinet, un de nos maîtres à tous les deux, et que je voudrais qui le fût de beaucoup de nos contemporains : « Il ne faut pas confondre ces deux ennemis jurés, l'Individualisme et l'Individualité : le premier, obstacle et négation de toute société, la seconde, à qui la société doit tout ce qu'elle a de saveur, de vie et de réalité » — « On ne voit pas très bien, dit une fois de plus M. Brunetière, ce que cela veut dire. Si l'individualisme est de tout rapporter à soi, on ne voit pas très bien par quels caractères l'individualité s'en distingue, ni surtout s'y oppose. Mon opinion ne m'est personnelle que de la quantité dont elle diffère de l'opinion commune, et mon individualité ne s'affirme que dans ce contraste. Individualisme, individualité, s'il ne faut pas les confondre,

Vinet aurait bien dû nous dire de quelle manière ou par quel artifice on réussira jamais à les distinguer. »

Mon Dieu, je reconnais qu'individualisme et individualité ne sont pas précisément des « ennemis » et je ne vois pas, surtout, en quel lieu ni en quel temps ils ont « juré » de l'être. Mais qu'ils soient distincts ou qu'on puisse très aisément les distinguer, et qu'il y ait une chose à qui l'on puisse en très bonne langue appliquer le nom d'individualité et une autre chose très différente à qui l'on puisse en français incontestable appliquer le nom d'individualisme, et que la phrase et la pensée de Vinet soient les plus claires du monde, c'est de quoi je m'étonne que l'on doute.

L'individualisme consiste à rapporter tout à soi, comme le dit très bien M. Brunetière ; et l'individualité consiste à tirer énergiquement de soi tout ce que l'on peut ; et c'est pour cela que l'un est négation de toute société et que l'autre est une énorme ressource sociale, la société n'étant forte que de l'activité et de l'énergie de ses membres ; et il peut y avoir et il y a de magnifiques individualités qui ne sont nullement individualistes, se dépensant royalement pour l'Etat, de même qu'il y a de furieux individualistes qui sont les individualités les plus médiocres et les plus indigentes du monde ; et je sais tel homme qui est bien, lui, l'ennemi juré de l'individualisme et qui est une individualité des plus énergiques, des plus fécondes, des plus utiles, une de celles à qui la société doit saveur, vie et réalité, et je crois bien que cet homme a reçu de son parrain le nom de Ferdinand et de ses parents le nom de Brunetière ; et par conséquent ce ne devrait pas être à moi d'expliquer à M. Brunetière la phrase de Vinet, mais à M. Brunetière d'expliquer à Vinet sa propre phrase en l'appuyant d'un bon exemple ; et je n'ai jamais rencontré inintelligence d'un texte qui fût à ce point une forme incroyable de la modestie.

De même je ne suis pas content de M. Brunetière relativement à Descartes. Je crois bien qu'il le traite quelque part de névropathe ou de quelque chose comme cela, parce que Descartes était inquiet ; et, c'est encore une dispute de mots, mais en vérité on n'est pas tout à fait fondé à dire d'un homme qu'il était inquiet parce qu'il était voyageur. Il y a des gens qui voyagent par inquiétude de tempérament et d'autres qui voyagent par curiosité, et la curiosité est quelque chose de très estimable et de très sain chez un homme qui n'est pas un imbécile. « Et le fils Durieu ? que fait-il ? demande la comtesse. — Il croit qu'il voyage, » répond de Charzay. Voilà précisément le point. Il y a des gens qui voyagent et d'autres qui croient voyager. J'estime que Descartes était de ceux qui voyagent.

Et puis, vous savez, au fond j'ai idée que Descartes était un inquiet dans une certaine mesure, et je crois que je l'ai dit quelque part ; mais ce n'était pas chez lui une inquiétude maladive, et rien de ce qu'on sait de lui n'autorise à aller jusque-là.

Surtout je m'étonne que M. Brunetière, qui décidément n'aime pas Descartes, — peut-être à cause de ses disciples ; mais puisqu'il sait et puisqu'il dit, non sans quelque raison, que les Cartésiens n'ont rien compris à Descartes ! — enfin je m'étonne que M. Brunetière ait dit ceci sur le père de la philosophie française : « On ne connaît pas un philosophe digne de ce nom qui ne se soit soucié de la pratique ou des applications bien plus que de la théorie... Il s'agissait pour eux de morale et de rien autre chose, ni surtout de plus important... Je ne vois guère que Descartes qui fasse exception, si sa *morale provisoire* semble bien avoir été dans sa pensée *définitive* et surtout si tout ce que les autres attendaient du développement de la morale il ne l'a, lui, attendu que du progrès de la science et particulièrement de la médecine et de la physiologie.

Voyez à cet égard la dernière partie du *Discours de la Méthode.* »

Il est très vrai que Descartes, en tant que philosophe, s'est surtout intéressé : 1° aux règles de méthode et de bonne direction de l'esprit, 2° aux preuves de l'existence de Dieu ; 3° aux preuves de l'immatérialité et par suite de l'immortalité de l'âme. Il est certain aussi que la sixième partie du *Discours de la Méthode*, sorte de *préface* un peu confuse placée *à la fin* d'un ouvrage clair, toutes choses qui lui donnent un air, entre nous, assez étrange, ne contient pas un mot de préoccupation morale et, entre mille autres propos, contient un acte de foi, sans lyrisme du reste, en la médecine, et d'ailleurs sans que l'auteur indique seulement qu'il attende de la médecine ce que les autres attendent du développement de la morale.

Tout cela est à accorder.

Mais que la morale provisoire de Descartes soit sa morale définitive et qu'il faille excepter Descartes des philosophes qui se sont appliqués à l'étude de la morale, ces deux assertions ne seraient exactes que si Descartes n'eût pas écrit le *Traité des Passions*, où, non seulement il est question de morale et il est question surtout de cela, mais encore où la morale la plus pure, la plus élevée, la plus sublime, si l'on fait abstraction de celle de Jésus, où la morale du stoïcisme, et encore d'un stoïcisme plus actif, plus énergique et plus généreux que le stoïcisme antique, où la morale de Corneille, j'entends des pièces où Corneille est moral, où la morale de la volonté pour le bien, où la morale du *générosisme* et de l'héroïsme est décrite à souhait et avec amour et avec l'intention évidente, tout en se bornant à la définir, de la suggérer, et avec tout ce qu'il faut pour montrer qu'on en « attend » beaucoup et que c'est d'elle, à bien peu près, qu'on « attend » tout.

Je ne sais pas pourquoi M. Brunetière ne tient nul

compte du *Traité des Passions*. Le croirait-il peu sincère? Le croirait-il un ouvrage de circonstance auquel Descartes aurait attaché peu d'importance? Ouvrage de circonstance, soit; mais peste! un ouvrage de circonstance comme celui-là! Enfin relisez-le et vous me direz si Descartes a une morale et s'il fait quelque cas, ou non, de la morale, et s'il s'en est tenu à la morale provisoire du *Discours de la Méthode*, laquelle je reconnais qui est misérable... J'exagère.

II

J'arrive à la thèse même du livre. M. Brunetière s'est proposé d'écrire une apologétique nouvelle et moderne de la religion catholique en trois volumes ou, comme il le dit à peu près, d'essayer de conduire ses contemporains à la foi catholique par « trois étapes sur les chemins de la croyance ».

Le premier volume devait être consacré à montrer qu'on peut trouver dans le positivisme même, dans les livres de Comte, des moyens et des raisons de croire. Le second volume devait avoir pour objet de « dissiper ou de diminuer les *difficultés de croire*. Le troisième volume devait tendre à établir *la transcendance du Christianisme* ».

De ces trois volumes les deux derniers sont en préparation ou en gestation, et c'est le premier que nous avons sous les yeux.

Il faut bien faire attention à ceci. Il est bien entendu, et souvenons-nous-en pour ne pas trop demander à l'auteur et surtout pour ne lui pas demander ce qu'il ne nous a pas promis, que ce volume n'est qu'une introduction. C'est un déblaiement du terrain et c'est en même temps, mais sans qu'on aille plus loin, un projet d'utilisation des ruines

comme matériaux. Le positivisme barre mon chemin. Surtout il croit le barrer. Mais il ne laisse pas de le barrer en effet ; car enfin il n'est pas le catholicisme, ni le christianisme, et il prétend bien les remplacer, gouverner les âmes à la place d'eux. Donc je veux le renverser. Mais je m'aperçois très bien qu'il contient en lui des idées générales, des tendances, même des doctrines, qui sont favorables au catholicisme, qui ne le constituent point, certes, mais qui peuvent l'étayer, qui prouvent qu'il est bon, qui prouvent qu'il est rationnel, qui prouvent qu'il prend le bon moyen pour discipliner et moraliser les esprits. Ces idées, ces tendances, ces doctrines, je les garde, je les sauve de la destruction, je les mets à part et je les nettoie aussi, un peu, pour mettre par elles les hommes dans un état d'esprit tel qu'ils soient disposés et préparés à accepter le catholicisme. Voilà tout. « Rien de plus ; mais rien de moins », et peut-être est-ce « déjà considérable ».

Sur cette pensée et d'après cette méthode, M. Brunetière fait d'abord remarquer que tout au moins on doit reconnaitre à Auguste Comte ce grand mérite d'avoir, en quoi il est un puissant auxiliaire du christianisme et du catholicisme, combattu toute sa vie le XVIIIe siècle et la Révolution française et singulièrement la grande, l'essentielle erreur du XVIIIe siècle et de la Révolution française. — Quelle est la grande et l'essentielle erreur du XVIIIe siècle et de la Révolution française ? C'est d'avoir *socialisé la morale*, c'est-à-dire d'avoir défini la morale par l'intérêt social et limité la morale aux besoins de l'intérêt social. Qu'est-ce que la morale ? C'est se consacrer à l'intérêt public. Quel est le caractère d'un acte moral ? C'est d'être utile à l'Etat. La morale est comme circonscrite par l'intérêt national. En deçà elle est incomplète, au delà elle est fausse, imaginaire, chimérique, inventée ; elle n'existe pas.

C'est là l'erreur principale du XVIIIe siècle et c'est là sa grande immoralité. Car définir ainsi et comprendre et rai-

sonner ainsi, d'abord c'est restreindre la morale et ensuite c'est la fausser, c'est la démoraliser très nettement. En doutez-vous ? Lisez cette aimable apologie de la prostitution par Helvetius : « Si l'on examine politiquement la conduite des femmes galantes, on verra que blâmables à certains égards (lesquels ? Il ne le dit pas), elles sont à d'autres fort utiles au public et qu'elles font par exemple de leurs richesses un usage communément plus avantageux à l'Etat que les femmes les plus sages. »

Il a parfaitement raison : au point de vue « politique », les femmes galantes sont extrêmement utiles à l'Etat, étant des agents admirables de la circulation du numéraire, et aussi, pensez-y bien, de la suppression des faibles, tant physiques qu'intellectuels et moraux ; par conséquent, si la morale c'est l'intérêt social, les femmes galantes sont un élément très important de moralité. On trouverait — et l'on trouvera dans le livre de M. Brunetière — vingt exemples de « l'immoralité fondamentale », comme aurait dit Comte, de la définition de la morale au XVIIIe siècle, de la conception de la morale au XVIIIe siècle, vingt exemples de l'immoralité fondamentale de cette théorie ou de cette tendance qu'on peut appeler la socialisation de la morale.

Voilà la grande erreur, la grande bassesse aussi, que n'a pas cessé de dénoncer Auguste Comte avec la plus âpre et la plus méprisante énergie, et en cela il a rendu un très grand service à tous ceux qui mènent la morale plus loin et plus haut que la limite des intérêts de la communauté ; à tous ceux qui subordonnent la politique à la morale au lieu de subordonner la morale à la politique ; à tous ceux aussi qui, sans subordonner la politique à la morale, ce qui offre certains dangers et d'assez grands, du moins se gardent bien de les *confondre*, donnent à la morale un domaine et à la politique un autre domaine, et à la morale un domaine beaucoup plus étendu qu'à la politique.

Cette réaction contre le XVIIIe siècle, cette réaction contre

une incontestable déchéance morale n'est-elle pas au profit et en faveur du christianisme ? n'est-elle pas, après tout, un retour soit à ce qu'il y avait de bon dans l'esprit de ce moyen âge, qu'Auguste Comte estimait si fort, soit à l'esprit général du XVII[e] siècle français si préoccupé de morale et si profondément chrétien, « l'une de ces choses lui faisant aimer l'autre », comme disait Bossuet sur un autre sujet ?

Voilà qui va bien, et jusqu'ici je suis absolument du même avis que M. Brunetière. « Seulement », comme dit l'immortel personnage de Théodore Barrière, seulement, voici : le XVIII[e] siècle a socialisé la morale et il a eu tort. Et qu'a fait Comte ? Il a socialisé la religion et il me semble que M. Brunetière lui donne raison.

Considéré d'un certain biais, le volume de M. Brunetière se divise en deux parties : première partie : socialisation de la morale par le XVIII[e] siècle ; *raca ;* seconde partie : socialisation de la religion par Auguste Comte ; *bravo !* Cela m'inquiète. Il me semble bien que toutes les critiques que l'on adresse à la socialisation de la morale on peut les appliquer à la socialisation de la religion. « Aux yeux de Comte, dit M. Brunetière, avec une parfaite exactitude, toute religion ou, pour parler sa langue, toute théologie ne vaut qu'en fonction de la sociologie », et Comte lui-même : « l'office propre de toute religion consiste tant à régler chaque existence personnelle qu'à rallier les diverses individualités », et « régler et rallier exigent nécessairement les mêmes conditions fondamentales », et « les sentiments qui rallient sont aussi les plus propres à régler », et une discipline ayant véritablement un caractère religieux ne peut « s'établir et se développer que sous l'uniforme subordination de tous les sentiments personnels aux sentiments sociaux. »

Je veux bien, certes, et je ne méconnais pas ce qu'il y a de vrai et de profond dans cette analyse *d'une partie*, selon

moi, du sentiment religieux. Mais enfin cette religion, telle que nous la décrit ici Auguste Comte, c'est un sentiment social, il le dit lui-même, et ce n'est absolument rien de plus. Preuve formelle : mettez « patriotisme » à la place de « religion », et toutes les formules de Comte restent justes ; et, à mon avis, deviennent plus justes ; mais enfin, ceci seulement pour le moment : elles restent justes de tout point : « L'office propre du patriotisme, considéré soit comme sentiment, soit comme idée, consiste tant à régler chaque existence personnelle qu'à rallier les diverses individualités. On observera que régler et rallier exigent nécessairement les mêmes conditions fondamentales qui se trouvent très bien soit dans le sentiment, soit dans l'idée patriotique. Les sentiments qui rallient sont aussi les plus propres à régler, et la discipline patriotique ne peut s'établir et se développer que sous l'uniforme subordination des sentiments personnels aux sentiments sociaux. » Est-ce juste ?

Il n'y a donc pas de socialisation de la religion, il n'y a donc pas de transformation du sentiment religieux en sentiment purement social, il n'y a donc pas de transposition de la religion en sociologie, plus nette que celle qui s'opère comme d'elle-même sous la plume et dans la pensée d'Auguste Comte.

Et je dis qu'alors les objections que l'on faisait à la socialisation de la morale on peut et on devrait les faire à la socialisation de la religion. Si le sentiment religieux prend sa source et aussi se circonscrit dans l'instinct social, il pourra être très énergique, comme chez les Romains ; mais il restera assez vulgaire et il n'inspirera à ceux qui en seront doués de cette façon ni affection pour l'étranger, ni pitié pour le vaincu, ni charité universelle. Si le sentiment religieux n'a d'autres caractères que ceux de l'instinct social, certes, Comte le dit très bien, il ralliera et réglera, et il est bien vrai que c'est ce qui rallie qui aussi règle, mais il n'élèvera pas, il n'épurera pas, il ne spiritualisera pas.

Et en vérité, sans pousser jusqu'au bout une assimilation qui peut-être ne deviendrait pas fausse, mais qui deviendrait inexacte, en vérité, de même que la morale purement sociale risque de devenir immorale, de même la religion purement sociale, la religion qui n'est qu'une sociologie risque de devenir irréligieuse.

Elle risque de devenir irréligieuse, parce qu'elle est faite d'éléments un peu impurs. « Nous sommes religieux en tant que voulant être associés ». Une religion de brigands et de pirates peut s'ajuster à cette formule prise au sens étroit et la « couvrir » exactement, pour employer la métaphore chère aux Allemands.

Et d'autre part, une religion qui n'est qu'une sociologie sera comme autorisée par son principe et par sa définition à être intolérante même à l'intérieur, comme l'Etat ; car enfin une religion qui se considère comme une sociologie, rencontrant une autre religion ou une doctrine philosophique différente d'elle ou même une simple individualité schismatique, dira à cette religion, à cette doctrine ou à cet homme : « Vous êtes antisocial », et le proscrira comme anarchiste, et certes c'est précisément, de Socrate à Giordano Bruno et à Servet, ce qu'ont fait toutes les religions, mais précisément aussi parce qu'elles se considéraient comme des sociologies et considéraient Dieu comme un chef d'Etat, presque uniquement — et uniquement dans l'ardeur de la lutte — comme un chef d'Etat.

Je sais bien que Comte, dont le tempérament était catholique, dont le « fond affectif », comme il aurait dit sans doute, était catholique, ne poursuivait nullement de ses vœux et en ses rêves une religion étroitement sociologique, c'est-à-dire une religion nationale, comme les Grecs, les Romains et, en général, les Protestants du XVIe siècle. Point. Il songeait à une religion largement sociologique, c'est-à-dire à une religion universelle ; il songeait à une religion si compréhensivement sociologique

qu'elle pût tendre à l'unification de l'espèce humaine et qu'elle la réalisât un jour.

Fort bien; mais il semble n'avoir pas vu qu'on n'atteint pas un effet avec une cause par trop différente de lui et essentiellement différente de lui; et que, pour composer une religion capable de rassembler et d'unifier l'espèce humaine, il faut commencer par y mettre, si l'on me passe l'expression, autre chose que des éléments sociologiques. Un élément sociologique, si riche et si ample qu'on le voudra, ne réunira jamais l'humanité tout entière, précisément parce qu'il sera un élément sociologique. Le sentiment sociologique en son essence même, tout pur et aussi tout complet, c'est ceci : « Il faut nous réunir et nous aider les uns les autres, et même nous sacrifier les uns aux autres. Pourquoi? Pour nous défendre contre qui nous attaquera. » Toutes les fois que le sentiment social existe, il a cet arrière-plan, cet arrière-fond, ou plutôt cette cause. Il suppose donc et implique la non-universalité, la non-unification, loin qu'il y mène. Si l'unification existait, lui n'existerait pas.

Et remarquez, pour ne pas continuer de parler comme La Palisse, que, pour peu même que l'unification soit supposée, soit conçue comme possible, tout de suite le sentiment sociologique cesse d'être : un « cosmopolite » est toujours un anarchiste, au moins en puissance, et le plus souvent plus qu'en puissance. Une religion à base sociologique et à esprit sociologique ne sera donc pas, ne pourra pas être une religion universelle ; ce sera une religion, une religion comme nous en avons tant vu, comme toutes celles que M. Brunetière énumère dans son riche ouvrage, une religion comme ont été les religions grecques, la religion romaine, et l'Islamisme et le Catholicisme lui-même qui n'a jamais été universel, mais européen et qui « socialisait » l'Europe chrétienne contre l'Asie et l'Afrique « païennes ».

Et qu'est-ce qu'il faut donc « mettre dans une religion » outre l'élément sociologique, ou, peut-être, à l'exclusion de cet élément, pour qu'elle puisse être universelle et tout simplement pour qu'elle ne risque pas de devenir irréligieuse ? Nous le verrons sans doute plus tard et nous aurons à reprendre toutes les idées ci-dessus à un autre point de vue plus général. Pour le moment je ne songeais qu'à ceci : faire remarquer à M. Brunetière que pendant un demi-volume il maudit les hommes du XVIIIe siècle d'avoir socialisé la morale et que pendant un demi-volume il encense Comte pour avoir socialisé la religion ; lui faire remarquer qu'il y a là je ne sais quelle contradiction au moins apparente qu'il aurait dû s'attacher plus qu'il n'a fait à résoudre ou à « débrouiller », comme dit Pascal ; lui faire remarquer enfin que peut-être et, pour moi j'en suis persuadé, (et comme c'est naturel !) il y a dans Comte, malheureusement, beaucoup plus de XVIIIe siècle, encore et malgré tout, qu'on ne croit et que lui-même ne croit, ce qui fait qu'au moment où énergiquement il s'en démêle et en émerge, il ne laisse pas d'y retomber : sa socialisation de la religion, ou, si vous préférez, et vous aurez raison, sa tendance à ne considérer religion et instinct religieux qu'au seul point de vue sociologique, ne laisse pas d'être du Rousseau, mieux compris, je le reconnais, ou plus largement compris que par Rousseau lui-même.

III

Considéré sous un autre angle et, enfin, non plus en son détail ou en ses procédés de composition, mais en son fond, le livre de M. Brunetière se constitue des trois thèses suivantes : 1° Le positivisme est un bon « secours » contre la philosophie du XVIIIe siècle. 2° Il y a une métaphysique du positivisme ; le positivisme a sa métaphysique. 3° Le

positivisme a sa religion et même il est nécessaire qu'il aboutisse à une religion et en effet il y a abouti.

Je nie ces trois thèses.

Vous m'entendez bien : au cours des débats je grugerai un peu ce qu'il y a de trop tranchant dans ma protestation actuelle ; car si quelqu'un est convaincu qu'il y a toujours « une âme de vérité dans l'erreur », c'est bien moi, et même je crois que je le crois trop ; mais enfin pour prendre position et pour dire tout de suite tout le gros de ma pensée, je nie ces trois thèses.

Que le comtisme soit d'un bon secours contre le XVIIIe siècle, c'est ce qu'on a vu déjà que je ne crois guère et c'est ce que je conteste surtout pour cette raison que si Comte a le tempérament catholique, il a l'esprit abstractif et logicien du XVIIIe siècle au suprême degré. Il n'attend rien que du raisonnement et il est certainement l'esprit du monde le plus imperméable à la foi. On conviendra tout ou moins que le commerce avec un pareil esprit n'est pas ce qui peut conduire le plus directement au « Seuil du Temple ».

Il me semble que Comte est moins un antagoniste du XVIIIe siècle, comme il le croit lui-même, qu'un homme du XVIIIe siècle un peu plus fort et un peu plus profond, ce qui n'est pas difficile, que la majorité des hommes du XVIIIe siècle. Il ne croit qu'à la raison et au raisonnement ; il a une foi profonde en tout ce qui est systématique, et pour lui la vérité c'est ce qui est systématique ; quoi qu'en dise M. Brunetière, qui décidément le pare trop, il sait très peu d'histoire ; il est à peu près incapable de psychologie et d'observation morale ; sur certains principes « grossiers », comme dit Pascal, et en très petit nombre, il raisonne et il systématise éperdûment, et il est un des plus beaux spécimens de raison raisonnante, comme disait Taine, que l'on ait vus. Voilà l'homme du XVIIIe siècle, tous les traits y sont, excepté, — ne me rappelez pas au

respect, — excepté l'inclination à la polissonnerie, qu'il est incontestable qu'on ne saurait attribuer à M. Auguste Comte.

Oui, Comte est bien un homme du XVIIIe siècle par le fond même et comme par la contexture de son esprit. L'estime très grande où il tient Condorcet est un signe qu'il ne faut ni exagérer ni oublier. Comte est *essentiellement* un homme du XVIIIe siècle. Seulement il était positif, mot qu'il ne faut jamais se lasser d'expliquer comme l'explique Comte, mot auquel il ne faut jamais se lasser de rendre le sens que Comte lui donnait. Il était positif, c'est-à-dire, car il savait le sens des mots, qu'il n'était pas négatif, et il trouvait que toute la pensée du XVIIIe siècle était négative, était destructrice et ne *posait* rien et ne fondait rien et ne construisait rien.

Il la considérait comme l'agent nécessaire d'une destruction nécessaire, et en cela il l'approuvait. Il l'approuvait comme ayant porté de rudes coups à la théologie et à la métaphysique, et comme les ayant battues en ruine de telle sorte qu'il n'en restât que des résidus peut-être nécessaires eux-mêmes ou tout au moins uitlisables. Il l'approuvait en cela ; mais il croyait qu'il y avait lieu de poser, de fonder et de construire, et c'est pour cela qu'il appelait positif son système, même avant de l'avoir conçu, parce que la *positivité* devait en être l'esprit dirigeant et l'inspiration, et l'aspiration constante. *Repenser la pensée du XVIIIe siècle pour lui donner une force de création et de construction*, ç'a été le but et ç'a été la préoccupation perpétuelle de Comte.

Mais il y reste, dans cette pensée, et il ne s'en détache pas et il ne veut pas s'en détacher. Il est, le plus souvent, au moins, un homme qui retourne des négations bien plutôt qu'un homme qui affirme quelque chose de nouveau. « Il ne faut plus de théologie », dit le XVIIIe siècle. — « Non, il ne faut plus de théologie, dit Comte ; mais il faut

quelque chose de non théologique qui rallie les hommes et qui règle leur conduite. Chose à trouver. »

« Il ne faut plus de métaphysique », a dit le XVIIIe siècle. — « Non, certes, il ne faut plus de métaphysique, dit Comte ; mais il faut quelque chose de non métaphysique qui relie les idées générales et leur serve comme de soutien et de support. Chose à trouver. »

« Il ne faut plus de gouvernement despotique », a dit le XVIIIe siècle. — « Non, certes, il ne faut plus de gouvernement despotique ; mais ne dire que cela et s'arrêter là, c'est si négatif que, sous le nom de liberté, c'est l'anarchie que vous instaurez. Il faut quelque chose de non despotique (par exemple commandant au nom de la raison et non plus au nom de la force) qui ait de l'autorité sur les hommes et qui les gouverne. Chose à trouver. »

Ainsi de suite. Reprendre toutes les idées du XVIIIe siècle, les accepter, mais dans chacune introduire un élément qui la rende active et féconde au lieu de simplement négative et renversante qu'elle était, voilà le procédé, la méthode et surtout la tendance. Auguste Comte, c'est le XVIIIe siècle prenant conscience de ses faiblesses et cherchant des forces, mais ne les prenant qu'en lui-même avec défiance encore et horreur encore de celles qu'il irait chercher ailleurs ou qui lui viendraient d'ailleurs ; et c'est encore le XVIIIe siècle, sinon exclusivement, du moins voulant être exclusif.

Je dirai presque : Auguste Comte, c'est le XVIIIe siècle adulte et par conséquent différent du XVIIIe siècle enfant ; mais c'est encore le XVIIIe siècle et qui tient extrêmement à rester lui-même et qui en vérité est d'*autant plus* lui-même qu'à l'audace de ses négations, qu'il n'abandonne pas, il ajoute l'audace de ses affirmations, qu'il tire de ses négations mêmes.

Après tout, Auguste Comte n'a jamais reproché au XVIIIe siècle d'être négatif ; il lui a reproché *de n'être que*

négatif, ce qui est très différent ; il ne lui a reproché que de n'avoir pas fait sortir de lui tout ce qu'il contenait, et il s'est proposé de faire sortir d'Auguste Comte tout ce que contenait le XVIIIe siècle.

Il est temps que je parle contre moi-même et que je reconnaisse — comme aussi bien, et Dieu merci ! Auguste Comte est très complexe et, à le ramener à la plus simple expression de lui-même, on le diminue et on le trahit — qu'Auguste Comte parle souvent sentiment et fait très souvent appel au sentiment. Avoir méconnu les forces « affectives », c'est précisément ce qu'il reproche souvent au XVIIIe siècle, et les reconnaître, lui, et en tenir compte, c'est à quoi il est indéniable qu'il s'applique.

Oui bien ; mais c'est quand il parle sentiment qu'il est le plus vague et le plus inconsistant, et c'est, par parenthèse, quand il parle sentiment qu'il écrit encore plus mal qu'à l'ordinaire, ce qui est un signe. Ceci d'abord, qui a son importance.

Et ensuite, du sentiment, de ses considérations sur le sentiment et du compte qu'il tient du sentiment, qu'a-t-il tiré ? Rien, ce me semble, ou peu de chose. Sa philosophie générale est-elle sentimentale ? Sa sociologie est-elle sentimentale ? Sa morale est-elle sentimentale ? (Un peu plus, je le sais.) Sa religion est-elle sentimentale ? Non, tout compte fait. Tout cela est une œuvre essentiellement intellectuelle, rationnelle et logique, tout de même qu'un système du XVIIIe siècle. Tout cela est inspiré de l'esprit mathématique et géométrique. Tout cela est rectiligne ; tout cela est par grandes lignes droites ; tout cela est puissamment et savamment architectural.

Il y a d'autres raisons que celles que M. Brunetière a dites pourquoi Renan ne pouvait pas souffrir Auguste Comte. Le tempérament catholique, romain pour mieux dire, l'esprit d'unité, d'ordre, d'organisation et de hiérarchisation, certes, Comte l'avait ; la sentimentalité catholique,

Renan qui l'avait gardée, ne pouvait souffrir un homme qui en était foncièrement dépourvu, *presque* à n'en avoir aucune trace. Tout bien pesé, je ne m'étonne pas trop si, quand je lis Auguste Comte, je respire le XVIIIe siècle à pleins poumons.

Donc, selon mon sentiment, selon ma façon de lire, de quelque façon qu'on tourne les choses, on ne pourra guère dire qu'il y ait à trouver dans Comte, à tirer de Comte ou à dériver de Comte, un « secours très efficace » contre la philosophie du XVIIIe siècle. Il la fait paraître maigre ; il ne la fait pas paraître fausse ; il la convainc d'impuissance, non d'erreur ; il la prouve insuffisante, non mensongère ; il la complète plutôt qu'il ne la remplace et il la couronne plutôt qu'il ne la détruit. Donc il ne pousse pas à lui tourner le dos, mais plutôt à l'embrasser et à lui faire des enfants, qui peut, puisque c'est précisément comme il en use avec elle.

Evidemment *omnia sana sanis,* et il y a un moyen de lire Comte de tels yeux et avec un tel choix — et le plus loyal des hommes, c'est M. Brunetière que je veux dire, déclare très bien qu'il choisit — qu'on en puisse devenir catholique ; mais c'est certainement à la condition qu'on le soit déjà et de bon teint. Un homme qui ne serait pas catholique et qui lirait Comte, comme premier apprentissage philosophique, serait-il dirigé, même de loin, vers le catholicisme ? Evidemment non. Dès lors, quoi ? A quoi est-il bon d'extraire d'Auguste Comte du catholicisme comme des classiques le bon M. Deschanel extrayait un romantisme douteux ?

A le réfuter ? Bon, cela ; et comme polémique respectueuse je trouve que le livre de M. Brunetière est admirable. Mais la vérité générale, c'est-à-dire dans l'histoire des idées, donner à chacun sa place juste et sa définition, toujours incomplète, mais la plus juste possible, est beaucoup plus importante que la polémique, quelque cas que je fasse de celle-ci.

A donner à la thèse catholique quelques arguments nouveaux, avec cela de piquant qu'ils sont tirés d'un adversaire ? Jeu agréable, surtout quand le joueur est de la force de M. Brunetière, mais peu utile, le catholicisme ayant à son actif et à son service des vérités plus fortes que les vérités à caractère ou à apparence catholique que l'on peut faire jaillir des textes d'Auguste Comte.

Enfin, chacun travaille comme il l'entend ; n'oublions pas que nous sommes libéral ; mais enfin Comte auxiliaire du catholicisme en tant qu'il est plus adversaire du XVIIIe siècle qu'inspiré de lui, je doute que ce soit exact.

Seconde thèse de M. Brunetière : Comte a été métaphysicien malgré lui ; il y a une métaphysique impliquée dans cette doctrine positiviste qui s'était longtemps prise et donnée pour la négation radicale de la métaphysique. J'ai peine à accepter cela.

Voici le raisonnement de M. Brunetière. Comte a nié l'absolu, ou plutôt il a affirmé que nous étions incapables de le connaître et que tout pour nous est relatif. Oui. Mais que faut-il entendre par relatif ? Le relatif opposé à l'absolu veut dire : 1° que nos connaissances dépendant de nos moyens de connaître, lesquels sont bornés, sont relatives à nous, sont humaines, ne valent que pour nous et n'ont aucune certitude objective, aucune certitude générale et universelle ; 2° que nous ne connaissons jamais rien en soi et directement, mais toujours en relation et par relation avec autre chose, ou en d'autres termes que nous ne connaissons que des rapports entre les choses et non pas les choses elles-mêmes ; 3° que nous ne connaissons jamais *un fait* qu'en relation, aussi, avec d'autres faits et non jamais en sa cause première, en son fond, mais seulement par sa situation au milieu des autres et comme par sa place dans le cortège.

Voilà ce qu'il faut entendre par la relativité de nos con-

naissances. La science, la connaissance n'est qu'un système plus ou moins bien établi de rapports, et la recherche de l'absolu est antiscientifique par définition. Deux axiomes sont également vrais : « Il n'y a de science que du général », et cela veut dire que le fait particulier, non relié à ce qui nous paraît en rapports avec lui, n'est objet que de constat et non pas de science, et que la science consiste à établir des rapports vraisemblables et logiques entre ces constats ; — « Il n'y a de science que du relatif », et cela veut dire que tous ces rapports établis entre les faits ne vont pas plus loin qu'à établir précisément une science des rapports et n'atteignent point l'absolu, lequel nous fuit d'une fuite éternelle.

Autrement dit, la science, c'est l'esprit humain considérant les choses et les faits, d'abord selon son infirmité, ensuite seulement par comparaison et rapprochements entre elles et entre eux et les organisant, les systématisant, sans pouvoir ni les connaître tous, ni les connaître tels qu'ils sont, ni voir ce qu'il y a au-dessous ni au delà, ni ce par quoi ils sont. La science, par delà le particulier vise le général; mais par delà le général ne peut atteindre l'absolu et reste toujours dans le relatif.

J'accepte parfaitement tout cela, dit M. Brunetière ; seulement je fais remarquer que *de ceci seulement que vous avez l'idée du relatif vous avez l'idée de l'absolu*, et voilà la métaphysique rétablie, réintégrée, et réintégrée au sein même du relativisme, au sein même du positivisme.

Il est contradictoire, il est absurde d'avoir le mot « relatif » et de s'en servir sans avoir l'idée d'absolu, sans laquelle le mot relatif tout simplement n'a pas de sens.

Et vous savez bien, continue M. Brunetière, que ce n'est pas moi qui dis cela, c'est Spencer, le maître même du positivisme contemporain ; car il a écrit, *magister dixit* : « De la nécessité de penser *en relation*, il s'ensuit que le relatif est lui-même inconcevable, à moins d'être *rapporté*

à un *non-relatif réel*. Si nous ne postulons pas un non-relatif réel, en d'autres termes un absolu, le relatif lui-même devient absolu, ce qui est une contradiction. Et l'on voit, en examinant la marche de l'esprit humain, combien il lui est impossible de se défaire de la *conscience* d'une chose effective, d'une chose réelle, placée au-dessous des apparences, et comment, de cette impossibilité résulte notre indestructible croyance en l'existence de cette chose. »

Voilà l'absolu rétabli, voilà la métaphysique réintégrée ! Elle est sortie du positivisme lui-même. Elle est sortie de l'axiome fondamental lui-même du positivisme. L'absolu a jailli du relatif parce que le relatif le supposait nécessairement, et il a suffi d'analyser la notion même du relatif pour que l'absolu reparût immédiatement. Il a suffi de demander au mot *relatif* « que veux-tu dire ? » pour que l'absolu, non seulement apparût comme supposé, mais pour qu'il apparût comme cru et comme affirmé. Le positivisme a sa métaphysique, et non seulement il a *sa* métaphysique, mais il suppose *la* métaphysique, il l'avoue et il *la fonde*.

Je ne suis pas si convaincu que cela Il est clair que le mot « relatif » est l'antithèse du mot « absolu » et qu'on ne peut employer le mot relatif sans avoir l'idée de quelque chose qui n'est pas relatif. Mais, entre avoir l'idée de quelque chose et affirmer que ce quelque chose existe, il y a une certaine distance. L'idée d'absolu est dans notre esprit, c'est-à-dire l'idée de quelque chose que l'on pourrait connaître sans relations, sans comparaison avec autre chose, en soi, directement et immédiatement. Certainement cette idée est dans notre esprit. Mais qu'est-ce que cela prouve ? Qu'elle est dans notre esprit. Absolument rien de plus. Qu'elle correspond à un objet réel ? Pas le moins du monde. Que *nous croyons* qu'elle correspond à un objet réel ? Pas tout à fait ; mais un peu plus. Oui, de cela qu'une idée est dans notre esprit nous avons une tendance à croire qu'elle correspond à un objet réel, à

une chose effective, *an actuality*, comme dit Spencer.

Oui ; mais... d'abord « *pas trop* ». Nous avons très bien dans l'esprit des idées qui sont d'une certaine netteté et que même nous considérons comme nécessaires, et à la réalité objective desquelles nous avons tendance naturelle à croire et à la réalité objective desquelles nous ne croyons guère. Nous croyons à l'éternité, c'est-à-dire qu'il nous est à peu près impossible de nous imaginer que tout finira ; nous ne pouvons pas nous *figurer* cela ; pour mon compte il m'est radicalement impossible de comprendre ceci : à partir d'un certain moment, néant. Est-ce à dire que nous sommes sûrs de l'éternité, que nous l'affirmons sans réserve, radicalement ? Pas du tout. Nous avons le sentiment obscur, mais assez fort, qu'une idée de ce genre est une condition de notre façon de comprendre, une forme de notre entendement, mais que nous ne savons pas du tout si elle est une vérité. Nous disons : « Je ne crois pas qu'il existe jamais un homme qui puisse comprendre le néant ; mais voilà tout. Tout ce qu'on peut dire c'est que nous sommes faits comme cela. »

Nous avons dans l'esprit l'idée de notre libre arbitre. Oh ! très nettement. Nous ne formons pas un dessein sans nous affirmer libres par ce seul fait. Est-ce à dire que nous croyions très fort à notre libre arbitre ? Pas le moins du monde. Dès que nous y réfléchissons, cette idée choque en nous une foule d'autres idées qui nous semblent les plus justes du monde, et cette idée même du libre arbitre, si intimement mêlée à tous nos actes, voilà que nous la trouvons absurde.

Ainsi de suite. D'un certain nombre d'idées de ce genre l'expression populaire : « j'y crois sans y croire », si joliment *stylisée* par Renan : « J'y crois comme on croit à tout ce que l'on croit : on n'en est pas sûr », est tout à fait précise et exacte.

Donc — reprenons — il est très vrai que l'idée d'absolu

est dans notre esprit ; mais cela n'implique pas du tout que l'absolu existe et cela n'implique même pas que nous croyions très fort que l'absolu existe. Relisons si vous voulez, maintenant, le texte de Spencer. Ne remarquez-vous point qu'il ne parle pas du tout de science de l'absolu, ce qui, du reste, serait ridicule ; qu'il ne parle même pas de connaissance de l'absolu, ou d'intuition de l'absolu ? il parle de *conscience* de l'absolu et de *croyance* en l'absolu. Il dit : « on voit... comme il est impossible de se défaire de la conscience d'une chose absolue placée sous les apparences ; » ce qui pourrait être raillé, car qu'est-ce que c'est que la *conscience* d'une chose *objective* ? mais ce que je ne raille pas du tout ; car cela veut dire que nous saisissons l'absolu en nous, c'est-à-dire que nous saisissons en nous l'impossibilité de raisonner sur le relatif sans supposer un absolu, et cette préhension est bien en effet un simple phénomène de conscience, une observation que nous faisons sur la façon dont est bâti notre esprit ; et n'est absolument rien de plus.

Il dit encore : « De cette impossibilité de nous défaire de cette conscience résulte notre indestructible croyance en l'existence de cette chose (en l'existence réelle de l'absolu). » Voyez-vous bien ? Il ne dit jamais ni science ni connaissance ni intuition, il dit, conscience et croyance. Conscience en dedans, croyance en dehors. Nous avons *conscience* de l'absolu, c'est-à-dire de notre façon de raisonner sur le relatif ; et nous avons *croyance* en la réalité objective de cet absolu, parce que nous objectivons la conscience que nous avons de notre façon de raisonner sur le relatif. Et il n'y a rien de plus, absolument rien.

Aucune métaphysique n'est établie ou réintégrée. Ces idées d'absolu, d'infini, d'éternel, sont simplement des conditions de raisonnement ; ce sont des *idées de logique*. Or les idées de logique nous les respectons, nous sentons très bien qu'à les nier nous risquerions le suicide intellectuel ;

nous sentons très bien, comme dit très précisément Spencer, l'impossibilité de nous en défaire ; mais nous y croyons d'une façon très particulière, nous y croyons *en logique*, dans les limites de la logique ; et, en dehors de ces limites, en dehors de l'exercice de la logique, nous n'y croyons pas, nous ne les affirmons pas, nous ne les nions pas, nous les laissons flotter. Aucun homme ne raisonne sans croire à l'éternel, puisqu'il parle de choses qui sont dans le temps ; sans croire au nécessaire, puisqu'il parle de choses contingentes ; sans croire à l'absolu, puisqu'il parle de choses relatives ; mais aucun homme à l'état normal, quand il ne philosophe pas, ne dira, à moins de s'être beaucoup excité, ne dira : « Je suis » et « il y a un absolu » avec la même certitude et la même énergie d'affirmation ; jamais.

Nous sentons très bien qu'une idée de logique n'est qu'un pli de notre cerveau sur lequel il nous est nécessaire que l'idée s'ajuste, ou un trou de notre filière cérébrale par où il nous est nécessaire que l'idée passe. Mais que l'idée de logique prouve par sa seule existence sa réalité objective, voilà ce que nous sentons très bien qui n'est pas, ou qui est diablement douteux.

C'est ce qui m'a fait dire que Dieu est un phénomène de conscience. Oui, non pas le Dieu de la foi ou du sentiment, mais le Dieu métaphysique, le Dieu des métaphysiciens est un phénomène de conscience. Nous prenons en nous, par l'analyse de notre façon de raisonner, cette idée que nous supposons toujours Dieu, donc que nous y croyons. C est très vrai. Est-ce une raison pour qu'il existe ? Pas du tout. Tout métaphysicien qui a cru prouver Dieu s'est parfaitement leurré. Il nous a fait confesser que, même sans nous en apercevoir, nous y croyions. Parfaitement. A-t-il fait plus ? Jamais. Je reconnais que ce qu'il a fait est quelque chose.

J'en dirai autant du monde extérieur. Nous raisonnons

toujours — et du reste nous agissons toujours — *comme si* le monde extérieur existait. Qu'est-ce à dire? Qu'il existe ? Aucunement. Que nous croyons qu'il existe ? Oui. Que nous ne pouvons pas vivre sans croire qu'il existe ? Oui.

Donc quand le positivisme, par une bonne analyse de nos démarches intellectuelles, conclut ceci que nous croyons invinciblement à l'absolu, il isole une *idée de logique* très importante et il nous prouve très bien qu'elle existe en nous. Il ne va pas plus loin et il ne fonde rien là dessus ; il ne *commence pas une métaphysiqe*, n'affirmant nullement que cette idée soit vraie ; mais seulement qu'elle nous est nécessaire.

Il ne commence pas une métaphysique ; je serais presque tenté de dire : au contraire ; puisqu'il nous prouve très nettement que cette idée n'est qu'une idée de logique et en dehors de nos nécessités de raisonnement n'a rien ou qui la donne ou qui l'appuie. Rien ne défend plus à l'homme prudent de passer de l'observation et de la constatation à la métaphysique, que ceci même que le seul fondement que la métaphysique pourrait avoir est une idée qui n'a de valeur que comme instrument de raisonnement et comme expédient de démonstration ; vous voulez que je dise: comme *condition* fondamentale de la connaissance? Je le veux bien et je l'ai dit ; mais qu'est-ce que cela prouve comme caractère réel de cette idée ?

Aussi le bon positiviste n'est-il nullement gêné par cette affirmation de la *conscience*. Comte aurait lu la page célèbre de Spencer sans sourciller ? « Qu'en logique le relatif suppose l'absolu, aurait-il dit, je m'en doutais. Cela m'autorise-t-il à considérer l'absolu comme pouvant être atteint ? Non. Comme pouvant être affirmé ? Non. Comme objet de science ? Non. Je puis savoir que relatif est antithèse d'absolu sans m'engager dans la recherche de l'absolu. Est-ce que je cnie elui-ci ? Non. Est-ce que je l'affirme ? Non. Je ne m'en occupe point, simplement. Je reste à son

seuil ; parce qu'il n'est pas objet de connaissance et parce que, conséquemment, il est antiscientifique de s'en occuper. »

Il n'y a donc pas une métaphysique, même en germe, dans le positivisme. Il y en a si peu qu'il n'y en a pas même la négation. Car, comme on l'a dit, nier la métaphysique c'est faire de la métaphysique, et, par exemple, l'athée est un métaphysicien, et terriblement audacieux par parenthèse. Il y a dans le positivisme un *parti pris*, celui de ne pas franchir le domaine de la science, celui de ne pas connaître l'inconnaissable, celui de ne pas raisonner sur les choses auxquelles le raisonnement ne s'applique pas, celui de tracer la limite précisément entre les choses qui sont susceptibles d'observation et de comparaison et de rapprochement et de systématisation, et celles qui, n'étant pas susceptibles d'observation, ne sont pas susceptibles du reste ; celui de s'arrêter à cette limite, une fois tracée, très respectueusement, sans nier ni affirmer ce qui est au delà.

Et ce qu'il y a d'apparemment métaphysique dans les démarches de l'esprit s'appliquant aux observations et d'apparemment métaphysique dans les termes que l'observateur lui-même emploie, cela ne gêne pas le positiviste ; il n'en tire rien pour échafauder une métaphysique ; il n'y voit pas des réalités, mais des façons tout humaines de se représenter les choses ; et parce qu'il emploie le mot chaleur il ne croit pas que la Chaleur soit une déité à la manière de Platon, mais simplement qu'il y a des objets plus ou moins chauds.

Ce qu'il y a d'apparemment métaphysique dans les conceptions générales de l'esprit humain lui paraît ce qu'il est, c'est à savoir des conceptions générales de l'esprit humain. Il n'y a rien d'objectif à tirer de là. Le monde est-il fait conformément à la façon dont notre esprit est fait ? Il est très possible. Nous n'en savons rien. Est-il fait tout

autrement ? Il est très possible. Nous n'en savons rien. Et nous avons pris le parti de ne nous occuper que de ce que nous pouvons savoir.

Comte a-t-il fait un pas en dehors de ce programme ? Il ne me semble pas. Donc il ne faudrait pas trop s'appliquer à tirer de force une métaphysique d'un système qui, d'abord l'écarte, ensuite n'a réellement pas fait un geste pour permettre qu'on l'abordât. La métaphysique « implicite » du positivisme c'est la métaphysique *d'un seul mot* qu'il a employé, d'où il n'a tiré aucun atome de métaphysique, qui en suppose un grain, peut-être, mais qu'il n'a ni employé ni considéré à ce point de vue-là. On n'est pas métaphysicien, surtout l'on n'est pas fondateur *ou fondement* de métaphysique à si bon marché. Je doute que la métaphysique implicite du positivisme, et l'on trouverait, exactement partout où l'on parle une langue, de la métaphysique implicite, pousse ou dirige qui que ce soit à devenir métaphysicien. Dès lors à quoi bon faire jaillir du positivisme une métaphysique ? — C'est vigoureux, donc c'est beau. — Certes ! Mais ce n'est que cela.

Troisième thèse de M. Brunetière : Comte a fondé une religion ; donc il a démontré par son exemple même la nécessité d'une religion. — Eh bien, je ne crois pas que Comte ait fondé une religion. Il a fondé l'adoration de l'humanité, l'idolâtrie de l'humanité. Or, l'idolâtrie de l'humanité n'est pas une religion ; c'est le contraire d'une religion, et fonder cela c'est montrer que l'on n'a pas du tout l'instinct religieux, ni le sentiment religieux.

M. Brunetière a très bien vu que la religion de Comte n'est, pour la définir exactement, qu'une sociologie universelle, et cela lui a fait plaisir parce que le Christianisme aussi, le Catholicisme particulièrement, est une sociologie universelle. Et il est parti sur cela à vive allure, et il a montré brillamment toutes les religions ayant un caractère

sociologique très net et très prononcé, et il a posé en principe et en conclusion cette formule : « Le caractère *essentiel* de toute religion est d'être une société de croyances. »

C'est ici que je l'arrête. Sa formule me paraît fausse. Je dirais plutôt : « Le caractère formel *et non* le caractère essentiel de toute religion est d'être une société de croyances. » La religion prend sa forme en devenant une société de croyances ; mais elle n'est pas cela essentiellement, en son fond.

En son fond elle est *une croyance*, c'est-à-dire elle est une affirmation de ce qui ne peut pas se démontrer ; elle est un acte de foi et d'espérance s'adressant à quelque chose qui nous dépasse et en quoi nous cherchons un appui et un réconfort. Voilà ce qu'elle est en son fond. Peu à peu ou rapidement le plaisir de croire et d'espérer en commun fait de la religion une société de croyances, certainement, mais elle n'était pas cela en son principe.

Si le caractère essentiel de toute religion était d'être une société de croyances, que feriez-vous du fétichisme ? Or, si vous ne croyez pas que le fétichisme est l'essence même de toute religion, vous m'étonnez. Vous m'étonnez si vous ne pensez pas qu'au fond de toute religion, il y a ceci que je crois qu'il existe un être très puissant qui *me* protège, moi personnellement et à qui *mon* hommage personnel est agréable, et si vous ne pensez pas que quand ce sentiment, épuré, sans doute, et subtilisé, disparaît, c'est la religion qui a disparu.

La religion est essentiellement l'entretien intime et délicieux avec un ami divin à qui l'on parle, à qui on dit qu'on l'aime et qui vous écoute et qui vous répond. Et il est très agréable de le prier en commun, comme enfants un père ; et voilà la société de croyances ; mais il est, il reste bien plus *charmant*, bien plus adorable, bien plus religieux — j'en appelle à tous les croyants — de converser seul à seul avec lui et de l'adorer comme dans le secret des confidences.

Le caractère sociologique des religions n'est que le caractère formel et le caractère secondaire, quoique important, des religions.

M. Brunetière — et c'est pour cela que je serai plus bref en cette partie de ma tâche, — M. Brunetière est un esprit trop religieux pour ne pas le reconnaître lui-même à chaque instant : « Et encore moins, écrit-il, voulons-nous dire qu'au fond de toute religion il n'y ait rien d'autre ni de plus qu'une sociologie. Si nous le disions ce ne serait pas utiliser... les données ou les conclusions du positivisme ; ce serait les accepter pleinement, nous y ranger sans plus et nous-mêmes nous déclarer comtistes ; et c'est ce que nous ne faisons pas... » Et encore : « Toute religion est une sociologie. Une religion peut être autre chose, nous ne saurions trop le répéter. Une religion peut être une physique ou une cosmogonie, une interprétation de la nature, l'expression des rapports que l'homme soutient ou peut soutenir avec les puissances naturelles dont il est enveloppé, et ce sont alors les religions helléniques. Une religion peut être, comme la religion des Romains, une discipline ou une politique, je veux dire une sanction d'en haut qui garantisse à ses participants l'exécution du contrat de puissance et de gloire qu'ils ont passé avec leurs Dieux. Ou bien encore, et comme le Bouddhisme, une religion peut être un moyen de salut, la voie de l'affranchissement, une manière de se libérer, en en détruisant le principe en soi, des maux donnés comme inséparables de l'humaine condition ».

Parfaitement ! Une religion peut être toutes ces choses et *la* religion en général, en ramenant toutes ces choses à leur principe commun, est un essai d'entrée dans le mystère et un essai de commerce, affectueux et tremblant, avec le mystère, l'esprit curieux désirant surtout le connaître, l'esprit volontaire et énergique désirant surtout l'associer à lui comme un auxiliaire et un protecteur, l'esprit déses-

péré se jetant en lui comme aux bras d'un libérateur ; mais toujours c'est un commerce avec le mystère, et de la religion c'est là le fond, l'intime, l'essence et le principe. La société de croyances n'en est qu'une sorte d'organisation presque extérieure.

S'il en est ainsi, Comte n'a pas fondé une religion, d'abord parce que de la religion il n'a compris précisément que ce caractère secondaire et dérivé et formel et presque adventice, qui est le caractère sociologique ; ensuite parce qu'il a fondé une religion sans surnaturel et sans mystère, c'est-à-dire une religion moins la religion, une religion *areligieuse* — pardon pour le mot hybride, mais je ne veux pas dire encore : irréligieuse.

En tant qu'homme du XVIIIe siècle qu'il était en son fond, il a bâti une religion toute sociologique : il a dit à l'humanité de s'adorer elle-même pour... pour adorer quelque chose et aussi pour « se rallier » et « se régler ». Soit. C'est une morale, c'est même une assez belle morale ; mais ce n'est pas une religion du tout. C'est un progrès sur le XVIIIe siècle qui disait : « Ayez une morale. Quelle? La recherche de l'utilité sociale et l'application à l'intérêt social. » Comte dit, lui : « Ayez une morale. Quelle? Le dévouement à l'humanité. » Oui, c'est un progrès ; c'est une morale plus vaste ; mais ce n'est aucunement une religion.

Comte, de la religion, a pris la forme en croyant que c'en était le fond. Les religions ayant presque toujours un caractère sociologique, il a imaginé une sociologie universelle et l'a appelée une religion. C'est, si l'on veut, quelque chose de religieux, quelque chose qui a un air religieux ; une religion, pas le moins du monde.

Je dis ensuite qu'il a inventé une religion sans surnaturel et sans mystère, comme le pouvait faire et comme le devait faire l'homme du XVIIIe siècle qu'il ne cessait pas d'être et que ceci est encore éminemment *areligieux*. Ici

encore je me repose en citant M. Brunetière ; mais pour ne pas trop me reposer, je l'amenderai quelque peu, tout en étant, au fond, tout à fait de son avis : « Sa métaphysique s'est achevée finalement en une religion. Il n'a pas formulé la doctrine de l'inconnaissable ; mais il a essayé d'en organiser le culte, c'est même ici qu'il s'est contredit. Seulement et au lieu de voir la contradiction là où on la voit d'ordinaire, — je veux dire entre les affirmations premières du positivisme et l'affirmation finale de l'inconnaissable — je la vois en ceci qu'il a essayé de réaliser et de concréter l'inconnaissable sous la forme de l'humanité. Or, l'humanité n'est pas l'inconnaissable et l'objet de la religion perd tout son sens si nous nous proposons à nous-mêmes comme objet d'adoration. La religion de l'humanité ne peut pas être une religion. »

Comme je ne vois pas que Comte ait songé plus à organiser le culte de l'Inconnaissable qu'à en formuler la doctrine ; comme il me semble qu'il a, sans dresser la doctrine de l'Inconnaissable, posé très nettement les limites du connaissable et de ce qu'on ne peut connaître ; qu'ensuite, s'agissant de fonder sa religion, il n'a plus songé à l'Inconnaissable, mais à un objet très connu et très précis, l'humanité ; comme il me semble qu'il n'a pas songé à établir je ne sais quelle équation ou seulement analogie entre l'inconnaissable et l'humanité, parce que ceci eût encore été métaphysique ; comme il me semble qu'il a voulu, au contraire, exterminer toute métaphysique de sa religion comme de sa philosophie ; je dirai plutôt, — ne reprochant aucune contradiction à Auguste Comte, ni celle qu'on lui impute d'ordinaire ni celle que croit voir M. Brunetière — je dirai plutôt : L'esprit du XVIII[e] siècle qui survivait dans Auguste Comte et la défiance extrême que lui inspirait la métaphysique l'auraient empêché éternellement de vouloir fonder une religion, n'eût été qu'on aime toujours à remplacer ce qu'on détruit pour s'assurer davantage qu'il est

détruit et, si l'on veut ainsi parler, pour le détruire mieux ; n'eût été, de plus, qu'un esprit systématique ne croit pas avoir fait le tour du monde des idées quand il n'a pas, non seulement examiné les idées religieuses, mais pensé des idées religieuses et fait sortir de son esprit la conception religieuse ou apparemment religieuse qu'il doit contenir et lui aussi, comme la Palatine, montré qu'il a comme un autre, « son petit religion » ; n'eût été encore que, je ne dirai pas le fond au sens philosophique du mot, mais les éléments primitifs de la pensée remontent en nous à un certain âge et émergent, et que ces éléments primitifs de la pensée chez Comte étaient catholiques ; n'eût été enfin qu'il est assez raisonnable et assez honnête de penser que les hommes ne sont « ralliés » et « réglés » que par une religion et non pas seulement par une morale, et qu'il leur faut non seulement une règle, mais un objet comme l'adoration en commun. Pour ces raisons, ou sous l'influence de ces tendances, Comte a inventé une religion strictement exclusive de tout surnaturel, strictement concrète et matérialiste dans le sens précis du mot ; il a dit aux hommes : adorez l'humanité elle-même ; faites-vous d'elle un Dieu que vous honorerez, que vous glorifierez, que vous plaindrez, que vous aimerez et auquel vous vous sacrifierez de tout votre cœur. Mais ce n'était pas là une religion ; car le mot de religion perd son sens si nous nous proposons à nous-mêmes comme l'objet de notre adoration. La religion de l'humanité ne peut pas être une religion.

Et l'on voit qu'en mes conclusions sur ce point j'arrive exactement à la même formule que M. Brunetière, comme je l'avais annoncé.

A vrai dire tout n'est pas faux dans cette rêverie d'Auguste Comte, et il y a de l'instinct religieux et du sens religieux vaguement mêlés à cette conception singulière. Il est très vrai (et très évidemment Auguste Comte s'en est finement aperçu), il est très vrai qu'à travers toutes leurs

religions, pour ainsi parler, les hommes tendent à une adoration de l humanité et qu'à travers leurs Dieux ils ne laissent pas de s'idolâtrer un peu eux-mêmes. L'histoire de leurs Dieux est très souvent l'histoire de l'humanité transposée en quelque sorte et surélevée. Un Dieu bien intentionné, vertueux et pur, souffrant et persécuté, passant par mille épreuves qu'il accepte avec résignation, avec courage et avec joie, vainqueur enfin et glorifié et trouvant la paix et le bonheur ; cette légende revient sans cesse dans l'histoire des religions, et c'en est presque le thème classique et le *leit motiv* traditionnel ; et ceci est précisément l'histoire idéale et idéaliste de l'humanité.

A un autre point de vue, le « Aimez-vous les uns les autres » est au fond de toute religion, et c'est toute la religion d'Auguste Comte. Or, « Aimez-vous les uns les autres » c'est, après tout, quelque chose de très analogue à la religion de l'humanité. Il y a, certes, une différence, mais non pas un abîme entre « je vous aime » et « je vous adore ». Auguste Comte recommandait aux hommes comme étant tout leur devoir ce que toutes les religions leur recommandent comme étant un de leurs devoirs. Pour être plus précis, ce que les religions contiennent et retiennent d'anthropomorphisme et d'anthropolâtrisme, Comte le recueillait précieusement pour en faire toute sa religion, et précisément à cause de cela il faisait une religion qui était la religion, moins la religion, il faisait une religion *areligieuse*.

Tout à fait homme du XVIIIe siècle encore en ceci, s'il est vrai, comme je le crois, que toujours le défaut propre des hommes du XVIIIe siècle est de ne pas voir le fond des choses. Ils ont été classiques en littérature en prenant toutes les formes de la littérature classique, en se contentant de ces formes et en n'en pénétrant nullement l'esprit ; ils ont été moralistes en s'imaginant que toute la morale se bornait à être utile à l'Etat, c'est-à-dire en prenant un des

effets de la morale pour toute la morale et sans savoir, ni se demander ce qu'était en son fond la morale elle-même ; ils ont été religieux, soit, comme Rousseau, en considérant que la religion c'est l'Etat décrétant les dogmes qui lui sont utiles, et c'est bien pour Rousseau que la religion est une sociologie ; soit, comme Voltaire, en considérant Dieu comme un lieutenant de police éminent, superposé aux agents de police terrestres, et c'était encore voir certaines formes et certaines adaptations, et les plus grossières, de la religion, sans en démêler ni en sentir aucunement l'esprit et l'âme.

Et voilà que Comte ne procède pas, voulant fonder une religion, d'une manière très différente. Non, M. Brunetière a raison, ce n'est pas là une religion.

Je vais un peu plus loin et je dis que la religion d'Auguste Comte non seulement était *areligieuse*, mais ne laissait pas d'être *irréligieuse*. C'est une religion irréligieuse, parce qu'on peut appeler irréligieuse une religion qui est de nature surtout à faire des athées. Or la religion d'Auguste Comte m'a toujours paru telle qu'à vouloir la suivre on aura chance surtout de lui devenir infidèle. La religion d'Auguste Comte c'est l'adoration de l'humanité. Or l'humanité peut être plainte, peut être aimée, peut être servie, et elle doit être plainte, aimée et servie ; mais elle ne peut pas être adorée. Nous la sentons tous indigne d'adoration. Dans la conception d'Auguste Comte, l'Evangile, c'est l'Histoire. Il est peu contestable que l Histoire soit un livre peu édifiant. Il y aura donc infiniment de gens qui se détacheront de cette religion presque immédiatement après l'avoir adoptée. Or, comme d'une part Auguste Comte détourne les hommes de l'amour de Dieu et d'autre part leur donne à adorer quelque chose qui n'est rien moins qu'adorable, que reste-t-il sinon qu'ils n'adorent rien ?

Il est parfaitement vrai que les religions ont fait aimer

l'humanité ; mais elles l'ont fait aimer à travers Dieu et c'était là le détour habile et absolument nécessaire. Elles ont dit : « Aimez-vous les uns les autres et aussi vos ancêtres et aussi vos descendants », et c'était bien là remplir tout le programme, à l'avance, et remplir toute la pensée d'Auguste Comte, on en conviendra ; mais elles ont parfaitement compris qu'elles ne parviendraient à faire aimer l'humanité que par adoration d'un être supérieur, qui sera supposé aimer l'humanité lui-même. « Aimons-la ! *Lui*, si parfait, l'aime bien ! » A ne le considérer que comme hypothèse, Dieu père de l'humanité est nécessaire, pour que les hommes se considèrent comme frères.

Mais il y a plus qu'une hypothèse. L'idée religieuse théologique, puisqu'il faut parler ainsi quand on discute avec Comte, l'idée religieuse théologique, par opposition à l'idée religieuse anthropolâtrique, renferme une vérité très profonde : c'est que nous n'aimerons jamais l'humanité que si nous l'aimons sans savoir pourquoi, sans savoir humainement pourquoi. Dialogue entre le prêtre et le disciple : « Aimez vos frères. Sacrifiez-vous pour eux.— Pourquoi ? Je ne leur dois que justice. S'ils ne me nuisent pas, je ne leur nuirai pas. — Cela ne suffit pas. Aimez-les même s'ils ne vous aiment pas. *Aimez votre ennemi*. Sacrifiez-vous. Immolez-vous. Sacrifice. Charité. — Pourquoi ? — Pour plaire à Dieu ». Intervention du surnaturel, intervention du mystérieux, intervention de ce qui commande sans donner ses raisons ni de raisons et qui fait qu'on agit sans savoir pourquoi. De ce mystérieux, de ce surnaturel, il y en a à la source obscure de tout ce qui se fait par sentiment, de tout ce qui est sentiment. Tout sentiment humain, tout ce qui n'est pas raison, tout ce qui n'est pas chose raisonnée plonge comme une attache et comme une ancre, et aussi comme une racine, et aussi comme un ressort dans le surnaturel. L'amour de l'humanité a sa

source profonde dans le surnaturel ou il n'existe pas. Voilà la vérité profonde que les religions avaient comprise ou sentie, et ce qui échappe à Auguste Comte, et voilà pourquoi sa religion n'est pas une religion et même est irréligieuse, je dis irréligieuse contre elle-même, irréligieuse contre la religion qu'elle croit être.

Mais je suis trop long, puisqu'ici M. Brunetière est absolument du même avis que moi.

Donc, à mon jugement, Comte n'est pas un très bon auxiliaire, un très bon « secours » contre l'esprit du XVIIIe siècle, puisqu'il est encore, tout compte fait, très pénétré de cet esprit ; — il n'a vraiment pas de métaphysique et il est plus spirituel que raisonnable, encore que ce soit extrêmement séduisant, parce que c'est extrêmement spirituel, de tirer une métaphysique du langage qu'il emploie et qu'il est forcé d'employer ; — il n'a aucune religion et il ne donne même pas, aucunement, et il est incapable de donner, un minimum *d'esprit religieux*.

Par conséquent, il introduit mal au Christianisme.

Par conséquent le livre de M. Brunetière ne saurait être très utile, ni même très accommodé au très beau dessein qu'il poursuit. Il n'est guère, parce qu'il ne pouvait guère l'être, une « utilisation du positivisme » au profit de la religion chrétienne. Il est surtout une utilisation, à l'effet de faire un beau livre, des connaissances très étendues et très sûres que M. Brunetière avait sur le Positivisme. D'où suit qu'il est principalement, presque uniquement une belle étude sur Comte pris à un certain point de vue.

— Et cela ne vous suffit pas ?

— A moi, si ! oh ! certes ! Mais à M. Brunetière ? Il est sûr qu'il voulait que son livre fût autre chose, et je doute qu'il soit davantage.

Il est clair, du reste, que l'œuvre est à lire pour elle-même et qu'on y trouve les trésors d'idées originales et

d'idées suggestives que tout livre de M. Brunetière renferme. M. Brunetière ne me semble pas avoir trouvé ce qu'il cherchait ; mais c'est à la manière de Saül qui, s'enfonçant dans la campagne pour chercher son troupeau, trouva un royaume.

EMILE FAGUET.

Le Train de nuit

Voilà le train de nuit qui passe,
trombe de vent, roulis de fer,
fou de vitesse, ivre d'espace,
évadé de bagne ou d'enfer !

Crachant le feu, crachant le soufre,
et haletant à pleins poumons,
on dirait qu'il traverse un gouffre
où dansent forçats et démons.

Dans les coins gisent, la chair morte,
les voyageurs, bétail humain,
que le train furieux emporte
vers l'aube aveugle de demain.

Des rêves, des rêves, des rêves
montent du fond de leur sommeil
en files de visions brèves
que coupe un sursaut du réveil.

Rêve d'argent !... l'homme de bourse
voit s'éparpiller un trésor :
il le poursuit au pas de course
et ramasse des louis d'or.

Rêve de sang !... fille de joie
que guette un escarpe hideux.

Il la fait rouler sur la voie :
le train passe et la coupe en deux.

Rêve d'amour !... l'amant d'Elvire,
les yeux tendus vers l'Orient,
vogue avec elle, et le navire
sillonne un golfe souriant.

Rêve tourmenté d'une mère
qu'une voix appelle ici-bas,
voix d'un fils en pleurs, ou prière
qu'elle entend et ne comprend pas...

Les rêves laissent une trace
et la réalité la suit :
c'est la vie humaine qui passe
et qu'emporte le train de nuit !

MAURICE MOREL.

Le glacis de Rudenoise

Rudenoise : un hameau tout petit, calme et blanc,
Pris entre la grand'route, au pied de la colline,
Et le glacis ombreux qui lentement s'incline
Sous les hauts peupliers au feuillage tremblant.

Là, serpente un chemin, à côté d'une source ;
Ils se joignent : l'eau claire interrompt le sentier...
Sur les pierres du gué se penche un noisetier,
Et le chemin s'éloigne, et l'eau reprend sa course.

Elle a tourné la vanne, exploré les vergers,
Du moulin chargé d'ans ainsi qu'un patriarche ;
Elle a baigné, plus loin, aux pierres de son arche,
Les mousses du vieux pont et ses saules légers.

Par elle, le glacis s'emplit d'un chant de songe :
Elle écarte en courant le tussilage épais,
Reflète les buissons qui se courbent en dais,
Ruisselle, chante, glisse, et dans un fourré plonge.

Dans le rêve de l'eau dort le rêve des cieux,
Et mon rêve près d'eux s'ouvre ainsi qu'un calice ;
Quelque chose en mon cœur ruisselle, chante et glisse,
Telle une source fraîche invisible à mes yeux.

JEANNE LEUBA.

Auteurs italiens d'aujourd'hui

M. GEROLAMO ROVETTA

Dans un temps où la solitude est fatale à l'artiste et où tout auteur, sous peine de vivre et de mourir obscur, doit appartenir à une école et hurler avec d'autres loups, l'écrivain italien Gerolamo Rovetta n'a voulu se ranger sous aucune bannière. En un siècle où tout auteur prétend au titre de penseur, où tout poète débute par un manifeste, où tout roman nouveau paraît, précédé d'une préface pompeuse, M. Gerolamo Rovetta se distingue par son mépris des théories et son dédain des formules. Et ce sont là, sans doute, à défaut d'une originalité plus haute, des singularités assez remarquables. Ajoutez-y que M. Rovetta est d'une fécondité extrême. De 1876 à ce jour il n'a pas publié moins de vingt romans et vingt-cinq pièces de théâtre. On ne va pas d'ailleurs, « fût-on sur Pégase monté, — avec si lourd bagage à la postérité ». Je crains fort que l'histoire littéraire ne retienne de son œuvre qu'une parcelle ; mais le critique et le moraliste témoigneront en revanche à cet écrivain une prédilection marquée, tout auteur de deuxième ordre qu'il est, peut-être même parce qu'il est un auteur de deuxième ordre. Sainte-Beuve, on le sait, étudiait de préférence ces *poetæ minores*. Il les trouvait avec raison infiniment caractéristiques. L'homme de génie domine son temps et commande à sa génération, tandis que l'homme de talent appartient à son époque corps et âme. Fidèle miroir des mœurs de son siècle, les sentiments qu'il traduit sont ceux du plus grand nombre. De cette différence essentielle entre le génie qui

crée et le talent qui copie, M. Gerolamo Rovetta fournit une fois de plus la preuve. Pour cette raison qu'il n'appartient à aucune chapelle, M. Rovetta doit quelque chose à toutes les écoles de son temps. On distingue dans son œuvre comme des stratifications « naturalistes » et « psychologiques », comme des zones où tantôt domine le souvenir d'Emile Zola et où tantôt se manifeste la présence invisible mais certaine de M. Paul Bourget. Pour ce qui est des sujets, M. Rovetta ne montre pas un moindre éclectisme. Il n'a étudié aucune classe de la société au détriment des autres. Il les a toutes successivement décrites. On a de lui des romans mondains et des pièces historiques, des drames chauvins et des comédies révolutionnaires. Il manquait du génie suffisant pour donner un puissant fanatique. Il avait, d'autre part, une intelligence trop éveillée pour ne pas voir en toute chose l'envers et l'endroit, le bon côté et le mauvais. C'est pourquoi, à tous les courants qui ont traversé son siècle, M. Rovetta a momentanément confié sa barque. Son œuvre manque d'unité et de puissance. En revanche, elle a la variété et le pittoresque. Elle trace de l'Italie contemporaine un brillant et vivant tableau. Avec leur génie supérieur et leur individualité autrement vigoureuse, ni M. Fogazzaro ni M. d'Annunzio n'auront donné de notre époque cette impression de vérité et de vie qui se dégage de l'œuvre du souple, indifférent et ondoyant Rovetta.

I

Romancier et auteur dramatique, M. Rovetta se repose d'un drame en écrivant un roman. Pareil aux muses qu'il sert, il aime les chants alternés. Un reporter naïf lui ayant demandé un jour s'il ne voyait pas dans le théâtre un genre inférieur, M. Rovetta protesta avec énergie : « Pour moi, déclara-t-il, une comédie relève de la littéra-

ture au même titre qu'un roman. Un drame vaut un poème et je me demande en vertu de quelle logique on distingue entre un art supérieur et un art inférieur : *L'art est ou l'art n'est pas.* » En bonne justice, M. Rovetta ne pouvait répondre autrement. Si détaché qu'il soit de toutes choses, son détachement ne va pas jusqu'à se décrier lui-même face au public. On n'attend guère d'un romancier qu'il médise du roman, ni d'un dramaturge qu'il déprécie le théâtre ; mais nous ne sommes point tenus aux mêmes réserves, et nous sommes en droit de prétendre que M. Rovetta s'abuse quand il décrète l'égalité des genres. Le législateur de la poésie française a dit, je sais bien, qu'un sonnet réussi vaut un long poème, mais c'était là une hyperbole de rhéteur. Boileau, n'en doutez pas, mettait dans la pratique une excellente épopée fort au-dessus d'un excellent sonnet. On a dit aussi que tous les genres sont bons, sauf le genre ennuyeux ; mais Voltaire n'estimait pas pour cela qu'ils fussent d'une noblesse égale. Comme il est une hiérarchie parmi les espèces humaines, il en est une parmi les genres littéraires. Et tout le monde le sent, et l'on n'attend pas que j'énumère ici les raisons qui font du théâtre un genre, somme toute, inférieur, où il faut, pour triompher, plus d'habileté que de génie et où l'originalité nuit plus souvent au succès qu'elle n'y aide. C'est justement parce que M. Rovetta a plus de talent que de génie et parce qu'il s'entend mieux à traduire les sentiments de tous qu'à proposer d'audacieuses nouveautés qu'il a si bien réussi à la scène. On classe généralement cet écrivain parmi les auteurs dramatiques qui ont heureusement rajeuni le théâtre italien. On cite volontiers d'une même haleine sa *Trilogie de Dorine*, les *Tristi amori* de M. Giacosa et la *Moglie ideale* de M. Praga ; mais cette réputation de novateur qu'on fait parfois à M. Rovetta me paraît médiocrement méritée. S'il en est, parmi ses ouvrages, qui rappellent, par leur robuste simplicité, le

théâtre d'Henry Becque, il en est d'autres, en plus grand nombre — les *Disonesti* par exemple — qui évoquent le souvenir d'Alexandre Dumas fils (1). Encore n'est-ce point les meilleures qualités du dramaturage français que le dramaturage italien lui a empruntées. M. Rovetta doit surtout à Dumas fils ses procédés et ses *trucs*. Dans sa curiosité si diverse, M. Rovetta, il est vrai, a flirté avec le naturalisme comme avec toutes les formules en vogue, mais il n'est pas plus naturaliste qu'autre chose. Et ses pièces à tendances véristes, d'un vérisme combien prudent ! d'un vérisme combien timide ! ne permettent pas de le ranger sûrement parmi les réformateurs de l'art dramatique italien. Cet honneur revient à d'autres.

La formule romanesque de M. Rovetta n'est pas moins complexe. Ce qui frappe tout d'abord dans ses récits, c'est leur étendue. Ils comptent volontiers cinq à six cents pages d'un texte serré. Par leurs dimensions, ces romans italiens font songer à des romans anglais, mais par leurs dimensions seulement. Le « latinisme » de M. Rovetta ne tarde pas à se manifester. La *vie intérieure* de ses personnages est beaucoup moins intense que leur *vie extérieure*. C'est par leurs discours et leurs gestes qu'ils se livrent. Entre eux et nous l'auteur se garde bien d'intervenir. Jamais il ne disserte, jamais il ne prêche.

Les meilleures qualités des récits de M. Rovetta sont invariablement des qualités dramatiques. Ses romans sont construits comme des pièces de théâtre. En trois phrases, il brosse un décor et il en vient tout de suite au dialogue. Le dialogue est même à ce point la forme naturelle de son imagination littéraire qu'il a écrit tout un roman, un roman de quatre cent vingt pages, l'*Idolo*, en scènes dialoguées. Les romans de M. Rovetta contiennent toujours en germe

(1) *I Disonesti*, traduits par M. Lécuyer sous le titre de l'*Ecole du déshonneur*, ont été joués à Paris par M. Armand Bour et sa troupe avec un réel succès.

un drame attachant. Quelques coups de ciseaux, quelques raccords, et de ces romans on fait une pièce de théâtre. Il n'y manque même pas ces mots retentissants, ces réponses « du tac au tac » et ces « scènes à faire » qui sont l'*abc* du métier dramatique. Des spectacles dans un fauteuil, voilà les romans de M. Rovetta. Tout y est matériel, tangible, concret. Et quand cet auteur a voulu tenter une autre voie, il a échoué. Obéissant à je ne sais quelle ambition malheureuse, il entreprit un jour d'écrire un roman d'analyse : *Il primo amante* (*Le premier amant.*) C'est là une « planche d'anatomie morale », mais c'est là surtout un livre manqué. L'acuité psychologique y fait complètement défaut. Quand l'observation n'est pas banale, elle est téméraire. Les observations morales de M. Rovetta se contredisent enfin fréquemment. Ces contradictions sont même, dans *Il primo amante*, la seule chose un peu amusante. On lit, par exemple, dans ce livre, en certain endroit que « le piège où les femmes se laissent prendre le plus facilement est leur loyauté », mais cinquante pages plus loin, le lecteur surpris tombe sur cette phrase : « Ah ! comme les femmes savent feindre ! » Certain personnage définit la jalousie « cette bestialité originelle qui se réveille tout à coup dans l'homme : on peut ne pas aimer et pourtant être jaloux. » Et nous en accepterions l'augure, si l'on ne nous affirmait, cent pages plus loin, « que les hommes croient aux femmes dans la mesure où ils les aiment : leur confiance comme leur estime monte ou descend selon que leur amour augmente ou diminue ». Et je ne sais trop, mais il me semble bien que ces deux « pensées » se contredisent. Tout l'édifice psychologique de M. Rovetta montre la même fragilité. Je ne céderai point au plaisir cruel d'enregistrer les contradictions que j'ai notées d'un roman à l'autre. Un seul exemple encore : dans *Le premier amant*, M. Rovetta écrit ceci : « La femme peut transformer l'homme, mais elle-même reste immuable.

La femme naît telle qu'elle sera, et alors même qu'elle semble changer, elle se borne en réalité à suivre sa pente naturelle. « Quelques années plus tard, cependant, quand il compose *la Baraonda* (*La mêlée*), M. Rovetta a changé d'avis. Et il observe à propos d'une petite institutrice devenue duchesse sans nul cahot apparent : « Les hommes restent toujours tels qu'ils sont. Les femmes, en revanche, sont ce qu'elles deviennent. » On ne saurait se couper plus galamment. Et sans doute il n'y a pas grand mal à cela ; mais ce spectacle nous confirme dans cette opinion que M. Rovetta, conteur adroit et fécond, n'est qu'un moraliste versatile et un psychologue embryonnaire. Son talent est réel, mais la solidité, l'étendue, lui font défaut. On chercherait en vain chez cet auteur cet accord parfait des parties entre elles, cette évolution harmonieuse d'une pensée forte, qui caractérisent les écrivains vigoureux et produisent les écrits durables.

II

La critique trouve amplement matière à s'exercer dans l'œuvre de M. Rovetta. A chaque page elle enregistre des défaillances. Mais il y a dans ces romans et dans ces drames une qualité essentielle : M. Rovetta donne à merveille l'illusion de la vie. Ses personnages aiment et haïssent, jouissent et souffrent avec une communicative intensité. Leurs destinées peuvent être vulgaires : elles ne sont pas indifférentes ni ennuyeuses. On hait ces maîtres coquins, on plaint ces belles et douces victimes. M. Rovetta intéresse, divertit, émeut.

La galerie de types qu'il a formée contient les figures les plus disparates. Il en est d'un relief quasi-balzacien et dont on eût fait, à les creuser davantage, d'inoubliables créations : il y a chez l'avare Pompeo Barbarò du Gobseck et du père Grandet. Les portraits de femmes brossés par

M. Rovetta ne présentent pas une moindre diversité. Lalla (dans *Mater dolorosa*) et Nora (dans *la Baraonda*) sont des mouches d'or de même race que Nana. D'autres, telles la duchesse Marie et la marquise Angelica, ont la grâce éplorée de certaines héroïnes d'Octave Feuillet. D'autres figures encore, d'hommes et de femmes, sont peintes avec ce mélange d'humour attendri et de sens pittoresque qui caractérisèrent Dickens avant d'appartenir à Alphonse Daudet. L'illustre Matteo Cantasirena appartient à cette catégorie. Son nom seul est une trouvaille... Convenons enfin, pour tout dire, que certains personnages de M. Rovetta offrent un air de parenté fâcheuse avec les marionnettes de M. Georges Ohnet. Telle la divette Désirée Soleil, dont M. Rovetta détaille comme suit les splendeurs en plaqué et les grâces un peu provinciales : « Désirée Soleil, ose-t-il écrire, était une étrange créature. En hiver, elle s'enveloppait de fourrures et en été elle portait certains habits de gaze qui la défendaient contre les mouches, mais non contre les regards. Sous peine de l'irriter fort, ses adorateurs devaient croire qu'elle vivait uniquement de fruits, de bonbons, de ces pétales de rose qu'on la voyait toujours sucer et de certains sorbets qu'elle dégustait à travers de longues pailles. » Ne semble-t-il pas qu'on ait déjà lu cela dans la *Comtesse Sarah* ou dans *Lise Fleuron* ? Observons, à l'excuse de M. Rovetta, que Désirée Soleil n'est point un personnage du premier plan. Elle surgit à la page 408 dans ce roman de *Mater dolorosa* dont elle alourdit le dénouement. Car M. Rovetta se permet de telles audaces. Il introduit de nouveaux comparses à la page 408 ! Mère Gigogne du roman-feuilleton italien, il ne se lasse pas de créer. Rien d'étonnant à ce que ses enfants ne lui fassent pas tous un honneur égal.

Par la nature des spectacles où il se complaît, cet auteur appartient à l'école naturaliste. Ses personnages sont d'une parfaite amoralité. Il se dégage de l'œuvre de

M. Rovetta une conception du monde et de la vie singulièrement dépourvue de noblesse et de grandeur. A deux exceptions près — exceptions dont il sera parlé plus loin — il n'est rien dans les ouvrages de cet écrivain qui flatte l'idéal. Le tempérament dramatique de M. Rovetta se manifeste toutefois en ceci encore que, dans ses romans surpeuplés de coquins, la vertu intervient en guise de repoussoir. Le bien y fait valoir le mal. M. Rovetta abuse même de cet artifice qui consiste à les opposer. Sous ce rapport, du moins, il rompt en visière au vérisme. Dans les romans naturalistes de la bonne époque les héros du mal et les héros du bien étaient également rares. Les uns et les autres ne sont-ils pas exceptionnels? Attaché à donner de la vie une copie parfaite, le vérisme répudia également les surhommes du crime et ceux de la vertu : ses créatures baignaient à l'envi dans une obscure médiocrité. Naturaliste par accès, mais habile homme surtout, M. Rovetta a tempéré la saine doctrine. Et il admet les personnages contrastés, le romancier et le dramaturge pouvant tirer de cette opposition d'heureux effets. Voici, dans *Mater dolorosa*, la douce duchesse Marie face à face avec l'inquiétante Lalla ; voici, dans la *Signorina* (1), Loulou qui fait mieux détester Stéphanie ; même opposition dans l'*Idolo* entre le vil et lâche Giordano Mari et le noble Carlo Borghetti ; dans *I Barbarò*, c'est à l'ignominie de Pompeo que répond la pureté idéale de la marquise Angelica. Dans le théâtre de Rovetta, le procédé apparaît mieux encore : Catone Arcangeli et son beau-frère Andrea s'opposent même dans *Les deux consciences* avec une régularité enfantine, et comme géométrique. Ainsi éclate l'inconvénient d'un artifice littéraire, légitime en soi, mais désastreux quand il devient un procédé.

(1) La *Signorina* a été publiée en français sous le titre de *Loulou* (traduction Lécuyer).

De ces deux catégories de personnages, les « tout bons » et les « tout mauvais », ce sont les « tout mauvais », nous l'avons dit, que décrit de préférence M. Rovetta. Les charlatans de la science et des arts, les farceurs de la politique, les gentilshommes voleurs et ruffians, les plébéiens avides de jouissances, au banquet de la vie convives affolés, tous ont trouvé en M. Rovetta un peintre complaisant à la palette éblouissante. Surtout, la perversité féminine l'obsède. Cynique et sensuelle, aimant le mal pour le mal et faisant le mal pour rien, pour le plaisir, voilà le caractère que M. Rovetta prête le plus souvent à la femme. Esprit inquiet, poursuivi d'images voluptueuses, aussi préoccupé des choses sexuelles que M. d'Annunzio, par exemple, M. Rovetta méprise la femme plus outrageusement encore. Qu'est-elle donc, sinon l'éternelle ennemie, le « compagnon peu sûr », « l'enfant malade ? » L'amour même n'est qu'un tourment cruel. Et quel supplice effroyable, en effet, l'amour de Paolo Marsigliano, par exemple, pour Elena Olivarez : « Enchaîné à cette femme par ce qu'il y avait en lui de moins noble et de plus bas, il redoutait sa perversité, sans scrupules comme sans prudence. Elle était la Dalila éternelle, la créature dépravée qui menaçait en tout temps sa paix et sa dignité d'homme. Elle était le vice secret qui l'abrutissait et dont il avait honte et contre lequel il aurait voulu se révolter, mais où, de rechute en rechute, il s'enlisait de plus en plus ». *Ab unâ disce omnes.* Les femmes perverses de M. Rovetta se ressemblent toutes. Elles sont ensorcelantes et monstrueuses. Elles ont l'attrait de ces plantes vénéneuses qui sous des dehors éclatants dissimulent des poisons atroces. Tout est satanique en elles. Modifiant l'aphorisme célèbre de Jean-Jacques, M. Rovetta affirmerait volontiers que l'homme était bon au sortir des mains du Créateur, mais qu'il s'est irrémédiablement gâté au voisinage de sa compagne. L'action dissolvante qu'elle

exerce apparaît bien au personnage de Lalla (*Mater dolorosa*). « Gamine sans pensées et sans remords », Lalla a pour mari — toujours en vertu de la loi des contrastes — le noble député républicain Giorgio della Valle. A celui-là M. Rovetta prête sans compter toutes les vertus qu'il refuse à son épouse. Parce que Giorgio a une âme de fer, Lalla ne parvient pas à le corrompre, mais elle réussit à l'asservir. Elle prétend, par exemple, entraîner son mari à la messe. Il résiste. Elle s'entête. Bouderies. Fâcheries. Et della Valle cède pour avoir la paix. Ses croyances n'en sont pas modifiées. En fait, il abdique devant la ténacité de sa femme : « Le comte della Valle, constate M. Rovetta, qui pour le triomphe de ses principes eût donné sa vie, les sacrifiait l'un après l'autre sous l'influence des caresses de Lalla. » Intrépide en face de ses adversaires, della Valle tremble devant son épouse. La femme corrompue corrompant l'homme faible, voilà le train ordinaire du monde.

Une déchéance identique s'observe chez Francesco Roero (*La Signorina*). Francesco Roero, jeune auteur dramatique de talent, renonce un beau jour à la littérature pour la politique. Tolstoïste, néo-chrétien, socialiste, il rêve de jouer le rôle d'un Lassalle ou d'un Marx italien. Ses succès l'ont fait distinguer par la baronne Stéphanie Arcolei. Et c'est un grand malheur. Il échappe dès lors sans retour possible au socialisme. Choyé, recherché par les gens du monde, il tente en vain de se ressaisir : « O mes aspirations à la justice, s'écrie-t-il, ô mes rêves de réforme, ô ma foi dans un avenir meilleur ! » Il abdique, lui aussi, aux mains d'une femme. Au contact de la diabolique ouvrière du mal, sa « bonté d'homme » devient lâcheté et vilenie.

Mais il arrive que le Diable — et c'est une vieille histoire — emprunte la forme d'un dieu afin de séduire plus sûrement les hommes. Ainsi en usent volontiers les belles pécheresses de M. Rovetta. Leur satanisme aime à pactiser

avec la théologie. Elles montrent alors une piété d'autant plus ombrageuse que leur corruption intime est plus profonde. Une intention satirique préside sans doute aux portraits de « dévotes voluptueuses » tracés par M. Rovetta. Il entend railler ainsi certaine piété tout extérieure, hommage du vice élégant à l'inaccessible vertu. Il veut montrer par là combien les pratiques religieuses et le sens moral sont deux choses différentes, quel abîme sépare le culte formel du culte « en vérité » ; mais peut-être y a-t-il aussi dans cette confusion un peu choquante une intention moins pure. N'aurions-nous point affaire ici à un artifice littéraire, dont toutes les époques fournissent, d'ailleurs, d'illustres exemples, mais qui n'en est pas moins pour cela une chose assez désobligeante ? Les témoignages de ce sadisme littéraire spécial abondent chez M. Rovetta. De même qu'on trouve dans tous ses romans une histoire de lettre anonyme ou de duel, on y rencontre également quelque épisode mystico-scabreux. La baronne Arcolei, donna Elena Olivarez, Lalla, dégagent un parfum suspect où aux relents de l'alcôve se mêle une vague odeur d'encens. Dans une de ses pages les moins chastes, M. Rovetta nous montre Lalla, « la gamine sans pensées et sans remords », faisant réciter à son amant un *Ave Maria* versifié : « Avec un sourire voluptueux, elle lui commanda de se mettre à genoux ; et tandis qu'il la tenait embrassée par la taille, elle passait ses doigts dans sa chevelure, elle le baisait sur la bouche, les yeux et le front. Et tant de fois elle fit répéter à Giacomo sa prière qu'enfin il la sut par cœur. Lalla s'était mis en tête de jouer au petit missionnaire. En ramenant au Bon Pasteur cette brebis égarée, elle pensait faire excuser, elle espérait rendre presque méritoires ses propres escapades. » On ne saurait contester absolument la vérité de ces peintures. On trouve en tous pays des Lalla et des Elena Olivarez. Peut-être sont-elles moins rares en Italie qu'ailleurs. Ce grand raffiné de Stendhal

avait approché de fort près mainte femme de ce caractère. Et cette mentalité, comme on dit aujourd'hui, ne lui déplaisait pas. Tant s'en faut : « Les femmes en Italie, écrit-il en une digression de sa *Vie de Napoléon*, avec l'âme de feu que le Ciel leur a donnée, reçoivent une éducation qui consiste à peu près uniquement dans la musique et une quantité de momeries religieuses. Le point capital, c'est que, quelque péché qu'on commette, en s'en confessant il n'en reste pas de trace. » Un peu plus loin, dans le même ouvrage, Stendhal écrit encore ceci qui s'applique à merveille aux personnages de M. Rovetta : « La grande supériorité de l'Italien est de s'abandonner sans arrière-pensée à l'énergie de ses sentiments naturels. » Frères par le tempérament sinon par le génie, Stendhal et M. Rovetta professent la même doctrine rudimentaire. Matérialistes, épicuriens, athées, ils sont tout cela l'un et l'autre Ils ont la même vision du monde. C'est pourquoi l'Italienne selon Rovetta ressemble étrangement à l'Italienne selon Stendhal.

Quant à savoir si l'Italienne de la réalité, si l'Italienne du XIXe et du XXe siècle répond vraiment à l'image que ces deux écrivains en ont tracée, c'est une autre question. Les étrangers jugent volontiers des peuples par les héros de leurs romans. Mais c'est un tort. Et l'on se tromperait, je crois, étrangement, en concluant de l'Italienne selon M. Rovetta à l'Italienne véritable. L'œuvre d'un romancier, je sais bien, est balancée par celle d'un autre. Si M. Rovetta peint avec prédilection la courtisane fourbe et sensuelle, voici M. Fogazzaro qui a fait de l'*idéalisation amoureuse de la femme* un principe constant de son esthétique. A côté des réalistes ou, pour parler plus exactement, des naturalistes, il y a les idéalistes qui leur font équilibre. Cela est vrai ; mais dans la pratique, il le faut reconnaître, leurs destinées aux uns et aux autres diffèrent sensiblement. On croit les *naturalistes* sur parole, alors qu'on tient les *idéalistes* pour de généreux imposteurs.

Tenez pour certain que les Lalla et les Nora de M. Rovetta et les belles pécheresses de M. d'Annunzio passent aux yeux des étrangers pour représenter l'Italienne de ce temps, l'Italienne du commun, bien plus exactement qu'Elena de Santagiulia, l'héroïque amie de Daniel Cortis. C'est une erreur, mais irréparable.

M. Rovetta, au demeurant, juge les péchés de ses personnages avec une extrême indulgence. Il détaille allègrement, pendant cinq cents pages, l'ignominie d'un coquin raffiné, puis, en un tour de main, il l'absout. Il suit à la lettre le conseil d'un de ses héros : « Quand vous jugez quelqu'un, déclare ce sage, évitez le mot faute. Préférez le mot malheur. » Ainsi parlaient déjà les romanciers russes proclamant la « religion de la souffrance humaine ». Un criminel, pour Dostoievsky, n'est qu'un malheureux ; mais le sentiment qui inspire à M. Rovetta tant d'indulgence n'a rien à voir avec la pitié mystique des Slaves. C'est l'indifférence, je le crains, et non point la charité qui incline au pardon le romancier italien.

Le scepticisme de M. Rovetta se révélerait encore, s'il en était besoin, aux conclusions de ses romans et de ses pièces. Cet auteur affectionne les dénouements ironiques. Or l'ombre ne suit pas plus sûrement le corps que l'ironie n'accompagne le scepticisme. L'*Idolo*, par exemple, retrace l'ignominie de Giordano Mari torturant sa malheureuse épouse. Lorsqu'à la fin du roman Emma quitte son bourreau, nous applaudissons à cette rupture, nous approuvons l'infortunée victime. Et M. Rovetta, sans doute, partage notre avis. Mais il lui faut assouvir son penchant à l'ironie et, dans un épilogue, il nous fait assister aux commérages des Romains blâmant Emma de n'avoir pas « compris » l'âme exquise de Giordano Mari.

L'ironie est plus pesante encore dans *I Barbarò*. Cet ouvrage capital, et dont nous reparlerons, porte en sous-titre *Les larmes du prochain*. Il retrace la coupable ascen-

sion d'un ambitieux cimentant avec *les larmes d'autrui* l'édifice de sa propre opulence. Riche à millions, ployant sous le faix des honneurs, Pompeo reçoit au dernier chapitre du livre les hommages extravagants de ceux qui le méprisaient au début. Nous assistons à une apothéose véritable de ce coquin épique. Pompeo se voit encensé comme un bienfaiteur, tous ses crimes lui sont imputés à louange, ses vices — sanctionnés par sa richesse — sont admirés comme autant de vertus. Et les notables du pays lui remettent une médaille où il est célébré pour avoir... « essuyé les larmes du prochain ». L'ouvrage s'achève sur ce trait d'une ironie féroce. On ne saurait contredire plus résolument au dicton populaire d'après lequel « bien mal acquis ne profite pas ». M. Rovetta montre au contraire avec une joie — comment dirai-je ? — un peu méphistophélique la vertu bafouée, le vice triomphant. Et ce spectacle immoral — la chose est claire — ne le révolte pas outre mesure.



Sceptique en philosophie et en morale, M. Rovetta n'est pas moins pyrrhonien en politique. Il a consacré toute une série de romans à peindre l'Italie contemporaine. Et au théâtre, il a donné deux drames qui se déroulent sous la domination autrichienne. L'un et l'autre débordent de sentiments généreux. Ils font résonner tous deux une note qu'on ne s'attendait pas à trouver chez M. Rovetta. Les entreprises chevaleresques n'y sont pas taxées d'extravagances. On y voit, non sans quelque surprise, l'honnêteté et la vertu jouer le premier rôle : elles n'ont plus pour mission unique de mettre en valeur le Vice et le Crime. Et cette observation s'applique à *Commencement de siècle* (*Principio di secolo*) comme à ce *Romanticismo* qui poursuit en Italie une carrière triomphale.

Commencement de siècle fait voir le comte Giuseppe Prina, ministre des finances lombardes lors du « Royaume d'Italie », expiant par la mort son dévouement à la cause française. Prina, massacré par les Italiens complices des Tedeschi, exhale avec son dernier souffle cet avertissement suprême : « Vous verrez, vous verrez ce que c'est que l'Autriche ! » La même note chauvine règne dans *Romanticismo.* Elle entre pour beaucoup dans le succès que ce drame a obtenu en Italie. *Romanticismo,* au point de vue purement littéraire, n'est pas un ouvrage parfait. M. Rovetta écrit trop et trop vite pour jamais produire quelque chose d'achevé ; mais il y a, dans sa dernière pièce, une habileté extrême, et puis elle se déroule sur les plus hauts sommets où règne cette atmosphère héroïque qui transporte le public bourgeois des théâtres. Le tableau du premier acte où le comte Vitaliano Lamberti, nouveau venu parmi les ennemis de l'Autriche, prononce la formule du serment mazzinien, est d'une grandeur saisissante. Cette autre n'est pas moins belle où le même gentilhomme et sa jeune femme, étrangers jusqu'alors l'un à l'autre, se prennent à s'aimer pour s'être reconnu les mêmes haines politiques. M. Rovetta avait remporté naguère son premier succès à la scène avec une pièce naturaliste : la *Trilogie de Dorine.* Son dernier triomphe, il le doit à un ouvrage d'un idéalisme forcené. A ces variations apparaît sans doute la souplesse de son talent ; mais la souplesse, comme on sait, va rarement de pair avec la force. *Romanticismo* donne l'impression d'un ouvrage habile, mais trop habile, précisément, trop uniquement calculé en vue de l'effet à produire sur des spectateurs patriotes pour que la rhétorique chauvine de M. Rovetta donne complètement le change.

Dans *Commencement de siècle* et *Romanticismo* nous apercevions un Rovetta héroïque, un Rovetta idéaliste, Nous allons retrouver le Rovetta sceptique et naturaliste d'antan, le Rovetta à qui on n'en fait pas accroire, le

Rovetta qu'on ne saurait piper avec des mots. *Romanticismo* se déroulait en plein *Risorgimento*, en 1854. Le roman intitulé Les *Barbarò*, et auquel nous avons déjà fait allusion, se passe à la même époque. Mais quelle différence entre le *Risorgimento* vu à travers le drame et le *Risorgimento* dépeint dans le roman ! Là régnaient la vertu et la foi. Ici de la boue, du sang et des larmes. *Romanticismo*, c'était le *Risorgimento* héroïque, vu par ses beaux côtés, peint par ce qu'il suscita de dévouements généreux dans l'élite de la population. Les *Barbarò*, c'est la même crise décrite par les mauvais instincts qu'elle réveilla, par les appétits exaspérés qu'elle déchaîna. Les *Barbarò* montrent les coulisses du *Risorgimento*. Pompeo Barbarò, le sombre héros de ce roman, est un type. C'est le pêcheur en eau trouble, le profiteur de révolutions, l'homme qui tient tous les drapeaux dans toutes ses poches, grâce à quoi il chemine vite et va loin. Les plus grands événements de l'histoire contemporaine servent de toile de fond à ce sombre récit. Pompeo Barbarò observe non sans justesse que « l'argent n'est plus désormais la conséquence de la noblesse du nom », mais que « la noblesse et les titres vont au contraire à ceux qui possèdent l'argent ». Donc, il faut posséder l'argent, donc il faut être riche. Pompeo n'hésite pour cela devant aucune infamie, il ne recule devant aucun forfait. Et pour commencer, il vend à l'Autriche le comte Alamanni, son maître. Celui-ci, dans son imprudence, avait confié au traître qui devait le livrer une somme de 50.000 francs. Pompeo s'attribue sans vergogne ce dépôt sacré. Le voilà possesseur d'un petit capital. Les vastes espoirs maintenant lui sont permis. Il s'agit seulement de faire fructifier ce pécule. Pompeo fonde une banque louche ; les fonds affluent ; encouragé par le succès, il s'agrandit, il s'étend ; grâce à de savantes usures, il dépouille une famille noble de sa terre héréditaire. Il commandite de vastes entreprises industrielles. Le voilà

riche, partant considéré. Il roule carrosse. Il mène un train seigneurial. Un instant l'agitation garibaldienne l'inquiète. Unifier l'Italie? Ah! ces utopistes! Et puis après? Ce Garibaldi, tout de même, il voudrait le voir et causer un instant avec lui : « Voyons, M. le prédicateur, lui dirait-il, quand vous l'aurez faite, cette Italie, qui donc payera les impôts et qui donnera à manger aux Italiens? » Car enfin, n'est-il pas vrai? les nécessités économiques président aux destinées du monde, et l' « état des affaires » seul importe. Les affaires seraient-elles plus florissantes sous un régime républicain? C'est peu probable. Alors?... L'agitation garibaldienne une fois consacrée par le succès, Pompeo — naturellement — change tout aussitôt d'opinion. Il traite avec le dictateur pour une fourniture de fusils et lui vend très cher des armes de rebut. Cet exploit le rend plus garibaldien que Garibaldi lui-même. Du produit de son vol il achète une terre dont il prend le nom. Enfin il est parvenu où il voulait : il est devenu noble pour être devenu riche. Un mandat de député et d'autres honneurs plus stables couronnent sa carrière de coquin heureux.

On retrouve la même âpreté dans le roman intitulé *La Baraonda* (*La mêlée*), et qui nous transporte à une époque un peu postérieure : « Maintenant que l'Italie est faite, déclare judicieusement Matteo Cantasirena, il faut la rendre riche et puissante. Aux saintes batailles pour la rédemption et la liberté doit succéder une lutte non moins glorieuse pour la prospérité, la grandeur, l'indépendance économique de la patrie. » Cantasirena, en un mot, succède à Barbarò. Il a les mêmes appétits, la même impatience de jouir. S'il réussit moins bien, ce n'est point que des scrupules l'embarrassent, mais les temps sont devenus difficiles. La grande « affaire » à laquelle Cantasirena voue ses soins est une entreprise de canaux, la *Navigazione Cisalpina*. Il intéresse à son projet des financiers et des

parlementaires ; grâce à quoi la *Navigazione Cisalpina* devient un autre Panama. L'auteur de *La Baraonda* flétrit dans cet ouvrage la politique « affariste » et le parlementarisme bourgeois.

Vous en concluez, peut-être, que les sympathies de ce juge impitoyable vont aux révolutionnaires ? Patience ! Leur tour aussi viendra de prendre place au banc des accusés. M. Rovetta déclare quelque part que « les révolutions ne troublent que la surface ». L'humanité, dit-il, obéit éternellement aux mêmes instincts. Elle a été guidée de tout temps par les mêmes convoitises. Observée dans les milieux révolutionnaires, parmi ces hommes qui espèrent (en toute sincérité souvent) un avenir plus favorable, elle n'est pas moins laide qu'ailleurs. Elle est là comme partout : égoïste et lâche. Considérez plutôt la tragique destinée de Francesco Quarnarolo, l'infortuné héros de *la Réalité* (*La Realtà*).

Quarnarolo a tout sacrifié à la cause révolutionnaire. Dans son généreux optimisme il a voué sa vie et ses biens au triomphe de l'idéal collectiviste. Il a fondé une coopérative qui prospère. Entouré d'ouvriers qui le respectent, d'amis sûrs qui le chérissent, d'une compagne fidèle et d'une fille, élevée selon les principes du socialisme intégral, et chez qui il admire comme dans un microcosme l'âge idyllique à venir, Francesco Quarnarolo se proclame heureux. C'est en vain que le vieux Marino (une des meilleures créations de M. Rovetta) rappelle à Quarnarolo que « la réalité est conservatrice » et qu'il ne faut point se hâter de chanter victoire. Quarnarolo fait la sourde oreille. Il croit dominer le présent. Qui l'empêchera de maîtriser l'avenir ? Hélas ! la *Réalité*, déesse vengeresse, se charge d'infliger à cet orgueilleux une cruelle leçon. Le parti révolutionnaire compte lui aussi dans son sein des Barbarò et des Cantasirena. D'après un bruit perfide venu on ne sait d'où, calomnie d'abord chuchotée par les envieux,

certitude enfin proclamée, Quarnarolo s'entend accuser d'avoir reçu naguère d'une femme une somme de dix mille francs qu'il n'a jamais rendue. Rien n'est vrai dans cette histoire, mais la complicité des « amis » politiques de Quarnarolo ne tarde pas à donner à ce racontar toutes les apparences de la vérité. Quarnarolo proteste et nie, pleure et frappe. Peine perdue ! Les uns après les autres, ses soldats l'abandonnent. Il n'est pas jusqu'à Giordano, disciple préféré de Quarnarolo, qui refuse maintenant de tenir sa parole et d'épouser la fille de son bienfaiteur. C'est une déroute, un effondrement. Dans le taudis, cependant, où la misère les a contraints à chercher un abri, Quarnarolo et sa fille allument, pour en finir, le fatal réchaud. Telle est dans sa lugubre ignominie la réalité, la réalité politique : « Les partis ? s'écrie M. Rovetta par la bouche du vieux Marino, ils sont pires que les crocodiles, car ils dévorent leurs hommes sans daigner même, à l'heure de la digestion, pleurer sur leur sort. Les partis jeunes sont comme les enfants : méchants et violents ; les partis déjà vieux sont comme les vieillards : égoïstes et lâches. » Soutenir les uns ou les autres ? A quoi bon ? Cléricaux et révolutionnaires, réactionnaires et libéraux, ils se valent et leur bassesse à tous est pareille. Qu'ils s'entre..... à leur gré sous les regards ironiques du philosophe et que les destinées de l'humanité s'accomplissent malgré les hommes !

Tel est, à en juger par l'ensemble de son œuvre, le dernier mot de la vérité et de la sagesse pour M. Gerolamo Rovetta. A tous les problèmes que la vie pose à l'être qui pense, cet écrivain apporte une solution mélangée de scepticisme et de nihilisme. Au spectacle de l'univers, M. Rovetta hausse les épaules avec un sourire méprisant et désabusé. Nous ne lui ferons pas un reproche de cette attitude ; nous nous demanderons seulement s'il n'y avait pas, aujourd'hui, des discours plus opportuns à faire entendre, des conseils plus sages à donner ? Je songe en écrivant ceci

au beau roman où M. Fogazzaro nous a ménagé sur la vie parlementaire dans l'Italie contemporaine de si lumineuses échappées et où il a incarné dans une figure cornélienne le programme rénovateur qui d'après lui rendrait la santé à la patrie malade. Oui, je songeais, en lisant *I Barbarò*, la *Baraonda* et la *Realtà*, à *Daniel Cortis*. Et je ne crois pas prononcer un avis téméraire en affirmant qu'on lira encore cet ouvrage et qu'on pleurera sur l'héroïque Daniel, alors qu'il n'y aura plus guère que les érudits et les curieux pour connaître de nom Matteo Cantasirena et Pompeo Barbarò.

Par la variété de son talent et sa fécondité intelligente, par quelques pages supérieures sorties de sa plume, M. Rovetta n'en commande pas moins l'attention et le respect. Le succès de cet écrivain instruit heureusement les nouveaux venus : c'est la consécration d'un labeur opiniâtre et d'une volonté méthodique. Car M. Rovetta a connu des jours difficiles. Il fut un temps où, pour des raisons qui n'ont rien à voir avec la littérature, certaine coterie le poursuivait d'une haine stupide. Tout Milan accourait à ses « premières » comme à une fête... pour siffler. Les cabales dirigées contre la personne de M. Rovetta, les intrigues déchaînées autour de son œuvre n'ont pu venir à bout de son ferme dessein. Il avait juré de lasser ses adversaires. Il a tenu parole. Le champ de bataille lui est resté. On regrette toutefois qu'il n'ait pas assigné à sa prodigieuse activité un plus noble but, et l'on déplore qu'un labeur si acharné n'ait abouti, en somme, qu'à une course vertigineuse dans le champ clos des idées contemporaines.

MAURICE MURET.

L'Administrateur-Gérant : E. FROMANTIN.

Poitiers. — Société Française d'Imprimerie et de Librairie.

TROISIÈME ANNÉE — N° 12 — 25 Décembre 1904

La
Revue Latine

DIRECTEUR : Emile FAGUET

Réponse à l'article sur les Chemins de la Croyance

MON CHER AMI,

Vous avez bien pensé que je ne me rendrais pas sans combat, et, qu'après vous avoir cordialement remercié des choses fort obligeantes que j'ai lues dans la dernière livraison de la *Revue latine*, sur mon *Utilisation du Positivisme*, je voudrais essayer de maintenir et de défendre mes positions.

Vous avez donc cru voir d'abord une espèce de contradiction dans ce fait qu'après avoir reproché à la philosophie du XVIIIe siècle sa « socialisation de la morale », je louais en revanche Auguste Comte d'avoir « socialisé la religion ». Etes-vous bien sûr que ce soit une contradiction ? je dis *a priori*, et, par exemple, serait-il impossible qu'en dépit de l'identité des mots qui les expriment, la tentative de « socialiser la morale » et celle de « socialiser la religion » fussent elles-mêmes contradictoires entre elles, auquel cas vous m'accorderez qu'il serait naturel

que je fusse aussi favorable à l'une, la seconde, qu'opposé à l'autre, la première ? Et, en effet, à mes yeux, » socialiser la religion », c'est la ramener ou la réduire, si vous voulez, à ce que je crois qui en est l'essentiel ; mais « socialiser la morale », à la manière des Encyclopédistes, il me semble qu'au contraire, c'est l'anéantir en son principe, si le principe de toute morale, c'est la correction, la surveillance et le perfectionnement de soi-même. La contradiction que vous me reprochez serait ainsi dans la nature des choses. En « socialisant la religion », Comte aurait fait le contraire de ce qu'Helvétius, par exemple, a fait ou essayé de faire, en « socialisant la morale ». Ou, en d'autres termes, Comte aurait travaillé à détruire ce qu'Helvétius et les siens avaient essayé d'édifier, et moi, c'est justement de quoi je l'approuverais, dans la mesure même où je crois que la tentative des autres était dangereuse.

Venons maintenant aux trois « thèses » qui sont tout le livre et que vous contestez toutes les trois.

Vous niez d'abord, me dites-vous, que le positivisme, j'entends toujours celui de Comte, le positivisme complet, et non pas le positivisme étriqué de Littré, nous soit ou nous puisse être d'un secours efficace contre « la philosophie du XVIIIe siècle » ; et la raison que vous en donnez, c'est que, tout en l'étant d'une autre manière que Voltaire ou Diderot, on ne saurait être plus du XVIIIe siècle qu'Auguste Comte lui-même. Admettons, mon cher ami, qu'Auguste Comte soit un homme, ou, pour ainsi parler, une « mentalité » du XVIIIe siècle. Et Joseph de Maistre, à bien des égards, ne croyez-vous pas qu'il en soit une aussi ? Nous sommes toujours, en quelque mesure, dès que nous pensons ou que nous écrivons, les héritiers de « tous » ceux qui nous ont précédés, sans en excepter même ceux dont le

nom nous est peut-être ignoré. Mais que résulte-t-il de là ? Et, puisque vous me l'accordez vous-même, n'est-ce pas assez qu'en tant qu'homme du XVIIIe siècle, Auguste Comte ait opposé ses « affirmations » aux « négations » des Encyclopédistes ? Ces affirmations, me dites-vous, étaient contenues dans ces négations mêmes, et il ne s'agissait que de les en faire sortir ! C'est possible, mais on ne les en avait pas fait sortir avant Comte ; ce qui veut dire qu'on avait bien posé « la thèse », mais on avait systématiquement oublié ou négligé de dresser son antithèse en face d'elle ; et, précisément, c'est ce que Comte est venu faire. Si donc, sur des points essentiels, — tels que la « socialisation de la morale » ou la « valeur sociale du christianisme », — les conclusions de Comte contredisent absolument celles de Voltaire et de Diderot ; si, d'ailleurs, ces conclusions résultent d'une observation des faits infiniment plus pénétrante, et d'une méthode infiniment plus rigoureuse, plus désintéressée surtout, que celle de Diderot et de Voltaire ; et si, enfin, pour établir contre Diderot et contre Voltaire la « valeur sociale du christianisme », ou le « vrai fondement de la morale », personne peut-être n'a trouvé de meilleures ou de plus fortes raisons qu'Auguste Comte, n'ai-je pas raison de dire qu'il peut nous être utile pour combattre encore aujourd'hui Diderot et Voltaire ? et, avec eux, tous ceux de leurs disciples, conscients ou non, qui ne se doutent pas que le monde a tout de même marché depuis Voltaire et Diderot ? Mais, en vérité, que m'importe après cela qu'il soit lui-même un homme du XVIIIe siècle ? Et si vous me répondez qu'il importe beaucoup, parce qu'en disant toutes ces choses Comte ne tendait pas au même objet que moi, je le sais bien ! mais je vous réponds, à mon tour, que si l'originalité, la très modeste originalité de mon dessein apologétique, est quelque part, elle est là, dans la conviction que l'on peut détacher, de la personne ou de la mentalité d'Auguste Comte, les « vérités » qu'il a exprimées ; les distinguer de

ses intentions ; et n'en retenir, pour nous l'approprier, que ce qu'elles ont de signification objective. « C'est un scélérat, disait de Voltaire le grand Frédéric, mais je veux apprendre son français » ; et, en effet, il l'apprit. Pareillement, il se peut qu'Auguste Comte soit « un homme du XVIIIe siècle » ! Mais quand il le serait, si je puis ainsi dire, plus profondément encore, et encore par bien plus de côtés que ceux que vous mettez à bon droit en lumière, je prétends que son enseignement n'en demeure pas moins contraire à celui de nos Encyclopédistes ; et cela me suffit. Est-ce d'ailleurs la première fois dans l'histoire que la « suite » d'une chose en serait la « contradiction » ? que l'exécution d'un dessein aurait tourné contre lui-même ? et qu'une doctrine aurait prononcé sa condamnation en développant ses propres conséquences ?

En second lieu vous avez peine, dites-vous, mon cher ami, à croire qu'il y ait une métaphysique d'impliquée dans le positivisme ; et à ce propos, vous en revenez à la discussion de cet « Inconnaissable » spencérien, dont tout ce que le maître a dit c'est qu'il existe ; et je conviens qu'il est difficile d'en dire quelque chose de plus. *Ignoramus, ignorabimus !* Mais êtes-vous bien sûr d'interpréter exactement la pensée d'Auguste Comte, quand vous dites un peu plus loin : « Ce qu'il y a d'apparemment métaphysique dans les conceptions générales de l'esprit humain lui paraît ce qu'il est, c'est à savoir des conceptions générales de l'esprit humain. Il n'y a rien d'objectif à tirer de là. Le monde est-il fait conformément à la façon dont notre esprit est fait ? Il est très possible. Nous n'en savons rien. Est-il fait tout autrement ? Il est très possible. Nous n'en savons rien. Et nous avons pris le parti de ne nous occuper que de ce que nous pouvons savoir. » Je le veux bien ! Ce qui n'empêche que, si quelqu'un n'a pas craint d'affirmer l' « objectivité de la science », vous savez bien que c'est Auguste Comte, et

avec lui Spencer, ou encore Cournot. Il faut ici renverser la question : « Le monde est-il fait conformément à la façon dont notre esprit est fait ? » Ni Comte, ni Spencer, ni Cournot n'en doutent, et pour eux, c'est notre esprit qui est fait conformément à la façon dont le monde est fait. En dépit de son relativisme, ce que Comte croit d'une foi certaine et robuste, c'est que le monde, en tant qu'accessible à la connaissance scientifique, *est* effectivement ce qu'il nous *paraît*. Aux yeux de Comte, le mouvement de la terre sur elle-même et autour du soleil est une « réalité » qui ne dépend nullement de la conformation de nos organes ou des « conceptions générales de notre esprit », et, au contraire, ce sont les « conceptions générales de notre esprit » qui ne sont elles-mêmes qu'une représentation de cette « réalité ». Voilà le fondement de sa métaphysique. Cette métaphysique « implicite » du positivisme, je ne la fais donc pas reposer sur *un seul mot* que Comte n'aurait employé qu'en passant, comme au hasard, et sans y rien mettre de ce que je crois y voir, mais sur la croyance que toute sa philosophie suppose en quelque chose d'*extérieur*, d'*antérieur* et, par instants, de *supérieur* à nous. Appelons d'ailleurs ce quelque chose du nom que nous voudrons ; et, si vous n'aimez pas celui d'*Inconnaissable*, ni celui d'*Absolu*, ne nous en servons donc pas ! Mais je dis qu'on fait de la métaphysique dès qu'on affirme, à plus forte raison dès qu'on présuppose l'existence de la chose ; et, justement, ayant tâché de montrer que cette présupposition était nécessaire au positivisme, c'est donc tout ce que j'ai voulu dire quand j'ai tâché de montrer qu'il y avait une métaphysique d'impliquée dans le positivisme. Il y en avait une aussi dans le kantisme, et quoique d'abord on ait affecté de ne voir en lui que la négation de toute métaphysique.

Enfin, mon cher ami, vous me reprochez d'avoir dit « qu'ayant fondé une religion, Comte *a démontré par son*

exemple même la nécessité d'une religion ». Mais, d'abord, si je m'entends moi-même, êtes-vous bien sûr que j'aie dit cela ? Je me corrige donc, en ce cas, et je me reprends. Si Comte a démontré « la nécessité d'une religion », je suis si loin de croire que c'est lui-même en en fondant une, qu'au contraire, s'il a démontré cette nécessité, c'est *non-obstant*, si je puis ainsi dire, et quoiqu'il ait fondé lui-même une religion. L'exemple qu'il a donné ne m'intéresse nullement, et je crois bien l'avoir dit quelque part, mais seulement les raisons qu'il a eues de donner cet exemple. Ne me dites donc pas qu'il n'a eu lui-même, Auguste Comte, ni « l'instinct religieux », ni « le sentiment religieux », car ce « sentiment » et cet « instinct », tels du moins que vous les entendez, je serais capable de vous répondre que ni Luther ni Calvin ne me paraissent, eux non plus, l'avoir eu ; — et puis la question n'est pas là. Je vous abandonne Auguste Comte et sa religion de l'humanité. Après quoi, et si j'ai dit moi-même que « la religion de l'humanité ne peut pas être une religion », comment supposez-vous que ce soit le fait d'avoir essayé de fonder cette pseudo-religion qui me fasse voir dans le positivisme une preuve ou un témoignage de la « nécessité d'une religion » ? Mais ce que j'ai voulu dire, et ce que je crois avoir dit, c'est qu'après avoir fait de la sociologie l'aboutissement de sa philosophie scientifique, et de la morale, non seulement le principe, mais en quelque manière l'âme de la sociologie, Auguste Comte n'a vu que dans l'établissement d'*une* religion le moyen d'assurer les prescriptions de sa morale et, en conséquence, la réalisation de sa sociologie. Point de sociologie sans une conception du devoir ; point de conception du devoir sans une théorie de la morale ; et point de théorie de la morale sans une religion qui la commande et qui la règle : tel m'a paru l'enchaînement des idées d'Auguste Comte. Il me semble donc, mon cher ami, que vous passez un peu à côté de la question quand vous vous évertuez à me démon-

trer que la religion sociologique de Comte « n'est aucunement une religion » ; que « de la religion il n'a pris que la forme en croyant que c'en était le fond » ; et qu' « une religion sans surnaturel et sans mystère n'est pas du tout une religion ». Sur tous ces points, nous sommes d'accord, et je ne crois pas qu'il y ait dans mon *Utilisation du Positivisme* une seule phrase d'où vous puissiez inférer que nous ne le soyons pas. Mais le point capital, c'est que Comte ait reconnu la nécessité d'une religion « quelconque » pour assurer ou pour fonder sa morale et sa sociologie. C'est ce que j'ai cru qu'il n'était pas tout à fait inutile de mettre en lumière, dans un temps comme le nôtre, où ce n'est plus de « morale indépendante » qu'on parle, comme au temps de notre jeunesse, mais où l'on essaie, par un retour aux idées du XVIIIe siècle, de résoudre en quelque manière la morale dans la sociologie. Et j'ai dit à ceux qui s'en effraient : « Rassurez-vous, ils n'y réussiront pas ! Auguste Comte n'y a pas réussi, et ils ne sont pas Auguste Comte. » Et c'est pourquoi, mon cher ami, je ne crois pas avoir fait une œuvre tout à fait inutile en montrant que le plus vigoureux effort qu'on ait tenté contre le christianisme n'a finalement abouti qu'à la reconnaissance, — je n'ai pas dit de la divinité, je n'ai pas dit de la supériorité, je n'ai pas même dit de la beauté du christianisme, — mais j'ai dit tout simplement à la reconnaissance de la nécessité d'*une* religion.

Si maintenant, avant de terminer, je ne craignais d'abuser de votre patience et de celle de vos lecteurs, j'aimerais à définir, plus exactement peut-être que vous ne l'avez fait, le but ou l'objet que je me suis proposé en écrivant ce livre sur l'*Utilisation du Positivisme*.

Je n'ai donc pas eu l'idée, qui serait bizarre, de travestir Auguste Comte en une espèce de Père de l'Eglise, ni de faire de son positivisme je ne sais quelle « introduction au

christianisme » ; et mon dessein a été différent. Les chrétiens, depuis un demi-siècle, étaient ou semblaient convaincus que le positivisme était le pire ennemi de leurs croyances, et nos philosophes de l'Université, nos professeurs de philosophie, les Caro, les Janet, et même les Séailles les encourageaient dans une opinion où leur philosophie particulière trouvait son compte. Je me rappelle à ce propos que quand je parlai des « faillites de la science », on me répondit, à peu près textuellement, que je ne m'étais trompé que d'un mot, et que ce n'était pas la « science », mais le « positivisme », qui avait fait faillite. Mais nourri d'Auguste Comte, j'étais, moi, bien persuadé du contraire ; et je savais ou je croyais savoir que, des principes ou des prémisses du positivisme, il y avait de tout autres conclusions à tirer que les siennes, et surtout que celles de nos professeurs de philosophie ou de nos théologiens. C'est ce que j'ai voulu montrer ; et voilà précisément l'objet de mon *Utilisation du Positivisme*.

Permettez-moi de vous rappeler un mot de Montesquieu : « Ce qui a le plus contribué à rendre les Romains les maîtres du monde, c'est qu'ayant successivement combattu tous les peuples, ils ont toujours renoncé à leurs usages, sitôt qu'ils en ont trouvé de meilleurs. »

Je n'ai voulu, mon cher ami, qu'imiter de loin les Romains, c'est-à-dire m'approprier, au nom de l'apologétique, des armes que d'ailleurs on n'avait point forgées pour elle ; — faire servir ces armes à de nouveaux usages, auxquels on ne les avait point destinées ; — montrer que, non seulement elles n'étaient point incapables d'y servir, mais qu'il semblait, en vérité, qu'on en eût fabriqué, trempé, aiguisé quelques-unes pour cet objet même ; — et qu'enfin nous serions de grands sots de les considérer en quelque sorte comme *tabou* et de n'y point oser toucher, parce qu'Auguste Comte, qui nous voulait du mal, en avait usé avant nous. C'est à quoi je ne trouve pas que j'aie tout

à fait échoué, ou du moins vous ne me l'avez pas tout à fait démontré, puisque, tout en parlant très longuement de mon livre, vous avez précisément omis de toucher ce point. Mais si pourtant vous aviez raison et que le public se rangeât finalement de votre avis, alors, mon cher ami, j'en serais quitte pour recommencer, me souciant assez peu, comme vous le dites fort bien, d'avoir écrit « une belle étude sur Comte », et croyant fermement qu'il y a pour l'apologétique de l'avenir toute une méthode, singulièrement féconde et rigoureusement scientifique, dans l'utilisation du positivisme.

Votre bien affectueusement reconnaissant et dévoué,

F. BRUNETIÈRE.

27 novembre 1904.

Lettres inédites de Sainte-Beuve

L'attention publique revient, en ce moment, à Sainte-Beuve. Sans doute, on ne peut pas dire qu'elle l'ait jamais totalement délaissé, car les critiques sont moins exposés que les poètes aux fluctuations de l'opinion et aux inconstances de la mode. Il n'y a pas eu, après sa mort, cet injuste silence où le nom de Lamartine a été quelque temps enseveli, ni cette réaction violente dont la gloire de Victor Hugo a été quelques années obscurcie. Mais enfin il était plus connu et apprécié des lettrés que du grand public, tandis qu'à cette heure la célébration annoncée du centenaire de sa naissance lui vaut un regain de popularité, — de publicité tout au moins. Il est redevenu d'actualité.

Peut-être trouvera-t-on quelque intérêt à la publication des présentes lettres. Le comte Allart du Chollet a bien voulu me permettre d'en prendre copie dans les riches archives où il a rangé et conservé tant de précieux autographes. Qu'il en reçoive ici mes remerciements.

I

La première lettre, à Emile Deschamps, n'est pas datée. Elle ne saurait toutefois être postérieure au 15 août 1841. Ce jour là en effet, Blaze de Bury a publié dans la *Revue des Deux Mondes* une étude sur Emile et Antony Deschamps. Il y parle des « paroles sur la musique de Schu-

bert » composées par Emile Deschamps. Sainte-Beuve, qui n'a pu ignorer cet article, y aurait trouvé réponse à la question qu'il pose dans sa lettre, si cette lettre n'eût été antérieure. — Ces paroles sur la musique de Schubert ont été recueillies dans les *Poésies d'Emile et Antony Deschamps*, Delloye, 1841, et elles avaient paru antérieurement à part: *Lieder de Schubert traduits en vers*, Schlesinger, 1840. Dans les termes où paraissent être entre eux Emile Deschamps et Sainte-Beuve, il est invraisemblable que le poète n'ait pas envoyé un exemplaire au critique, surtout après la question qu'il a posée à Antony. La lettre de Sainte-Beuve doit donc être au plus tard de 1840. — Le « mélodieux livret » est-il celui de *Loyse de Montfort, cantate*, publiée en 1840? alors la lettre serait de 1840 même. Est-ce le libretto de *Roméo et Juliette*, opéra avec musique de Berlioz? alors la lettre serait de 1839. — Je ne sais quelle « offre aimable » Emile Deschamps avait faite à Sainte-Beuve.

Lundi.

Merci, cher Emile, du mélodieux livret dont je dois entendre l'accomplissement dimanche. J'avais à vous remercier depuis longtemps de l'offre aimable que vous m'êtes venu faire un jour ; j'avais demandé à Antony si vos paroles sur la musique de Schubert étaient imprimées et réunies. Je ne vous en ai pas écrit, parce que je me disais chaque jour : j'irai demain. Comme ce manant qui attend que la rivière passe, j'attendais que mon gros ruisseau fût passé ; mais il revient chaque matin, et voilà comment je suis le vrai *manant*.

Heureusement votre amicale indulgence tient compte et répare. Offrez à Mme Emile mes plus humbles hommages et croyez à ma vieille amitié.

S. B.

II

Celle-ci est adressée à Amédée Renée, l'ancien bibliothécaire de la Sorbonne, rédacteur en chef du *Journal de l'Instruction publique*, poète et historien dont Sainte-Beuve a plus d'une fois parlé dans ses *Lundis* (1). Vers 1840, Sainte-Beuve a essayé de le faire entrer à la *Revue des Deux Mondes*. Comme on sait, il rédigeait, de concert avec Charles Labitte, le bulletin littéraire de la *Revue*. Il semble que, fatigué de ce travail, laissé seul quelque temps par une absence de Labitte, il ait encouragé A. Renée à écrire de petits comptes rendus pour le bulletin et qu'il ait vu en lui un auxiliaire possible. La tentative ne réussit point. Sainte-Beuve explique pourquoi. Mais il encourage Renée à persévérer et à traiter (pour la *Revue des Deux Mondes*, ou pour la *Revue de Paris*, alors placées toutes deux sous la direction de Buloz) un sujet dont Renée l'avait sans doute entretenu.

L'article sur *Provence* dont parle ici Sainte-Beuve a paru dans le numéro du 1er août 1840 (*Provence, poésies de M. Adolphe Dumas*). La lettre doit donc être du mois d'août 1840. — Dans la table de la *Revue des Deux Mondes*, cet article sur *Provence* est attribué à Charles Labitte. Une note dit bien qu' « une partie de ces études [mises sous le nom de Labitte] s'est faite de concert entre M. Sainte-Beuve et M. Labitte ». On voit que la note n'est pas encore complètement exacte ; d'autres écrivains que Sainte-Beuve ou Labitte ont, à l'occasion, collaboré au bulletin. La remarque a son importance, pour qui voudrait dresser la bibliographie de Labitte. — Enfin, Amé-

(1) Cf., sur l'édition des *Lettres de lord Chesterfield*, *Lundis*, II, 226 ; sur *les Nièces de Mazarin*, *Lundis* XIII, 376 ; sur *Louis XVI et sa cour*, *Lundis*, XV, 339 ; sur les poésies, voir *Lundis*, XIII, 381, et XV, 32.

dée Renée n'a, si je ne me trompe, jamais collaboré à la *Revue ;* les bonnes intentions de Sainte-Beuve sont donc restées vaines.

Monsieur Renée.

Dimanche.

Cher Monsieur,

J'avais gardé jusqu'à vendredi les petits articles ; on est venu me demander une tête pour un bout de bulletin, j'étais las, exténué, et j'ai dit que je ne pouvais ; j'ai remis alors vos articles, disant qu'on en tirât au moins la tête et ce qu'on voudrait. Il paraît que, par suite du peu de concert administratif, un article sur *Provence* avait été fait par un autre et il a passé. Je ferai reprendre demain lundi à la *Revue* les articles et vous les enverrai par la bonne. Voici Labitte revenu : s'il ne repart pas (comme je l'espère), le lien entre tous nos membres critiques serait retrouvé. Une portion des petites notes pourrait encore passer : il faudrait en général faire ces petites notes tout à fait indépendantes les unes des autres, comme vous avez pu voir dans les derniers bulletins de la *Revue*. On met le titre du livre exact, le nom du libraire en renvoi, et on commence en entrant de suite en matière. De la sorte, le rejet ou l'ajournement d'une note n'empêche pas d'employer les autres.

Pour Lucien, je n'ose vous rien garantir, personne ne le pourrait, c'est *de visu* que cela se décide ; mais je ne concevrais pas qu'un article fait avec soin et nourri d'anecdotes ou de vives analyses ne passât pas au moins dans la *Revue de Paris*. — Si vous voyez Labitte, parlez-lui-en, il sait très bien le terrain. Ne vous découragez surtout pas. Je vous le répète, ces petites notes n'ont été re-

mises par moi que la veille du numéro à trois heures; et une partie pourrait être encore employée, comme je l'aurais fait, si j'avais pu à ce moment combiner moi-même le bulletin.

Amitiés.

S. B.

III

A quel ouvrage de Sainte-Beuve se rapporte la lettre qui suit, adressée au libraire Renduel ? Aux *Critiques et Portraits littéraires* ? Le premier volume, publié le 21 avril 1832, a été en effet réédité avec le second, le 4 juin 1836. Seulement ce second volume était accompagné du troisième. Il faudrait donc admettre que Sainte-Beuve a renoncé à différer d'un an l'apparition de ce troisième tome. D'autre part, Sainte-Beuve demande à Renduel « ce qu'il lui doit sur *Port-Royal* ». Cela supposerait qu'il avait reçu de son libraire des avances, sur cet ouvrage longtemps promis. A la rigueur, tout cela est possible. La lettre alors serait de la fin de 1835.

J'aime mieux croire qu'il s'agit de *Port-Royal* lui-même. Par sa nature même, un recueil comme les *Critiques et Portraits littéraires* n'est jamais fini, et il paraît difficile que Sainte-Beuve ait pu annoncer à l'avance qu'un « troisième volume compléterait l'ouvrage », — sans compter que le mot d' « ouvrage » s'applique assez mal à une collection factice d'articles très divers. D'autre part, en 1835-36, la situation de Sainte-Beuve avec le pouvoir était encore bien délicate, et je ne sais s'il aurait pu escompter si aisément les souscriptions du Ministère de l'Instruction publique. Il s'agirait donc du deuxième volume de *Port-Royal* et, puisqu'il a paru le 19 février 1842, la lettre serait de la fin de 1841.

Mais cela ne va pas non plus sans difficultés. D'abord il n'y a pas eu de réédition du premier volume de *Port-Royal*, et pourtant Sainte-Beuve en parle ici comme d'une chose convenue. Faut-il croire que Renduel, vérification faite, aura trouvé plus d'exemplaires non vendus qu'il ne l'avait supposé d'abord ? — D'autre part, Sainte-Beuve écrit : « Dans une préface, un troisième volume, complétant l'ouvrage, serait annoncé pour l'année suivante. » On sait qu'un troisième volume n'y a pas suffi. Et la préface du second semble bien impliquer que Sainte-Beuve s'en était rendu compte : « Le récit du premier volume, y dit-il, allait jusqu'à l'année 1638 ; celui du second entame à peine l'année 1656. C'est un espace de dix-huit ans seulement, mais sans compter les allées et venues, les digressions fréquentes. Nous n'atteignons après tout cela qu'au moment célèbre, à celui à partir duquel notre sujet s'éclaire à proprement parler et entre dans la gloire. Ces deux volumes presque entièrement y sont antérieurs. J'ai eu plaisir, on le voit, à m'étendre sur cet espace d'obscurité relative, sur cette grandeur première et un peu éclipsée. Quoi qu'il arrive, j'ai achevé aujourd'hui de *parcourir une première moitié* et celle qui, promettant le moins, m'a peut-être permis de tenir le mieux. Mon zèle désormais et mes efforts ne feront pas défaut pour m'aider à poursuivre convenablement sur cette autre pente toute en vue désormais et réputée plus belle. » Si la « première moitié » tient deux volumes, Sainte-Beuve peut-il espérer que la seconde n'en emplira qu'un ? Peut-être en achevant de disposer son manuscrit pour l'impression aura-t-il vu cette impossibilité, qui lui avait échappé quand il a écrit sa lettre. Peut-être est-ce alors qu'il a renoncé à promettre la fin avec un troisième volume. — Autre difficulté ; mais celle-là plus facile à résoudre. Sainte-Beuve propose à Renduel une réédition de *Joseph Delorme*, et pourtant, l'année précédente, il vient de donner chez

Charpentier une édition de ses *Poésies complètes.* C'est que probablement Sainte-Beuve avait gardé la propriété de ses œuvres et que Charpentier n'avait le monopole de ses poèmes que dans un format donné. C'est ainsi qu'il a continué à mettre en vente l'édition de 1840, revue en 1845, jusqu'à nos jours, même après l'édition définitive et plus complète de Lévy (1861-1863) (1). — Mais si cette objection n'est pas très forte, les autres le sont; et c'est sous réserve que je propose cette interprétation (édition de *Port-Royal)* et cette date (fin de 1841).

A Monsieur Renduel.

MON CHER RENDUEL,

En y songeant, voici ce que je voudrais :

Mettre à l'impression à partir des premiers jours de janvier nos deux volumes, à commencer par la seconde édition du premier.

Ne pas tirer le second volume à plus de mille : ce qui ferait que le premier serait tiré à moins, à cause des exemplaires restants de la première édition; on pourrait tirer ce premier volume à huit cents. Dans une préface, un troisième volume, complétant l'ouvrage, serait annoncé pour l'année suivante.

L'ouvrage imprimé, on mettrait en vente d'abord le second volume et vous feriez une démarche au ministre de l'instruction publique, pour qu'il prît des exemplaires, et

(1) *Dans un autre format.* Il en est de même pour le *Tableau de la poésie française.* La librairie Charpentier continue à réimprimer et à vendre l'édition de 1843, quoique la librairie Lemerre ait publié en 1876, *mais dans un autre format*, l'édition définitive. — L'édition Charpentier des *Poésies* de Sainte-Beuve contient une préface, d'avril 1840, et un post-scriptum à cette préface, de décembre 1844, qui, à ma connaissance, n'existent plus que là. Ils n'ont pas été reproduits dans l'édition Lévy.

je lui parlerais de cette demande qui réussirait probablement, mais je ne sais à quel nombre il se déciderait.

Ce que je voudrais surtout, c'est que la mise en vente de la seconde édition du premier volume ne tardât pas trop après la publication du second ; que cela se fît aussitôt que possible.

Moi-même, pour hâter ce moment, je vous prendrais bien quatre-vingts ou cent exemplaires que je donnerais à ma guise. Ce serait cela de moins que vous auriez à me payer sur le nouveau marché.

Je voudrais avoir douze cents francs pour le nouveau volume tiré à mille, ce qui fait un peu plus de vingt sous par exemplaire. Pour la réimpression du premier volume, je voudrais avoir sept cents francs et, une partie de cet argent pouvant être employée à vous racheter des exemplaires de la première édition, c'est bien peu que je vous demande.

Le payement des douze cents francs se ferait en trois fois, de quatre cents francs chacune. La première se ferait dès les premiers jours de janvier, le 8 par exemple, en même temps que le commencement de l'impression ; les deux autres à dates à régler entre nous, mais dans l'année.

Je voudrais de plus que vous pensiez à une édition de *Delorme*, sachant de Rétot (?) où en est cette vente qui doit être très avancée ; nous ferions lentement cette impression, mais je tiendrais à ce que vous avisassiez au moment de la faire.

Je n'ai pas encore de réponse de Viguer (1).

Répondez-moi un mot, ou venez un matin le plus tôt possible.

Dites-moi combien je vous dois sur *Port-Royal*.

Tout à vous.

SAINTE-BEUVE.

Ce samedi.

(1) Serait-ce Viguier, le Directeur des études de l'Ecole Normale et Inspecteur général de l'Université ? (Cf. *Lundis*, XI, 420.)

IV — V — VI

Les trois lettres qu'on va lire doivent sans doute être rapprochées, bien que le nom du destinataire ne soit pas indiqué aux deux dernières.

La première est adressée à Didron, l'architecte bien connu, le fondateur des *Annales archéologiques*. Il est question d'un M. Girardot, qui consent à communiquer ou qui offre de communiquer à Sainte-Beuve des documents sur le jansénisme. Je ne sais si c'est le baron Auguste-Théodore de Girardot, de Bourges, membre correspondant de la Société des Antiquaires de France. La chose, au moins, est vraisemblable, car il est aisé de voir comment Didron a pu être en relations avec cet érudit.

Ce 23 juillet [*1848*].

MON CHER DIDRON,

Je vous remercie bien de votre excellente communication. Je ne manquerai pas de profiter de l'obligeance de M. Girardot. J'ai lieu de croire qu'une partie des pièces qu'il m'indique est déjà imprimée ; mais je m'adresserai à lui pour celles qui ne le sont pas et pour m'assurer du tout. Veuillez le lui dire, si vous lui écrivez avant moi.

Mille amitiés cordiales et remerciements encore.

S. B.

C'est bien, de faire après et pendant les Révolutions, ce qu'on faisait auparavant, d'être archéologue et antiquaire *quand même*. Je fais comme vous.

Dès son retour de Liège, Sainte-Beuve s'adressa sans

doute à l'obligeant Girardòt que lui avait signalé Didron ; et c'est à lui, j'imagine, qu'il écrivit :

Paris, ce 25 décembre 1849.

MONSIEUR,

J'ai reçu le petit trésor janséniste qui m'a été remis de votre part. Je vous remercie d'une si obligeante attention et j'en suis touché plus que je ne puis dire. Je vais prendre une connaissance détaillée de ces pièces, dont quelques-unes, en particulier celles qui concernent M. de Tillemont, m'intéressent beaucoup. Je conserverai très soigneusement, Monsieur, votre dépôt et vous serez assez bon pour me faire dire à qui je pourrais les remettre pour vous, après en avoir fait usage.

Agréez, je vous prie, l'expression de ma gratitude et de ma haute considération.

S. B.

Rue Saint-Benoît, 5.

Ce doit être aussi à la même personne qu'il eut encore recours un an après :

12 août 1850.

MONSIEUR,

Je suis moi-même bien en retard pour vous remercier des renseignements que vous avez eu l'obligeance de m'adresser, concernant les pièces relatives à Port-Royal.

Parmi ces pièces, il en est une qui aurait certainement de l'intérêt pour moi, c'est celle qui renferme la *Relation d'un voyage fait à Port-Royal-des-Champs en 1693.*

Je ne compte me remettre à l'œuvre et à mon quatrième volume que dans quelques mois et quand je serai un peu délivré de la tâche que j'ai entreprise au *Constitutionnel*.

Si d'ici là, Monsieur, je pouvais ou avoir copie de cette lettre, ou avoir communication du volume qui la contient, j'aurais une obligation de plus à ajouter à toutes celles que je vous ai déjà et dont je m'estimerais heureux un jour de pouvoir vous remercier de vive voix.

Veuillez agréer, Monsieur, l'expression de mes sentiments les plus distingués et dévoués.

S. B.

Rue Saint-Benoît, 5.

VII

J'ignore totalement à qui est adressée la lettre que voici : à un érudit sans doute, qui avait recouru à Sainte-Beuve, parce qu'il le savait confrère du duc de Noailles.

Ce 5 mars 1855.

MON CHER MONSIEUR,

C'est M. le duc d'[Escars] (1) à qui appartient le journal du marquis de [Sourches]. Le duc de Noailles l'a actuellement entre les mains et c'est de lui que je tiens le renseignement. C'est donc auprès du duc d'[Escars] qu'il faudrait agir si l'on voulait obtenir le droit de publier.

Tout à vous.

S. B.

(1) Ce sont les renseignements de M. Allart du Chollet qui m'ont permis de compléter ces noms.

VIII

A quel érudit dans les lettres classiques est adressée la suivante ? et de quel poète grec ou latin s'agit-il ? J'avais pensé à Egger, dont on sait qu'il fut en relations avec Sainte-Beuve ; mais je n'ai pu arriver à découvrir dans ses œuvres la citation qu'indique Sainte-Beuve. — Le titre exact de la dissertation alléguée est : FRED. CRAMER, *Dissertationis de Græcis medii ævi studiis*, pars prima, 1849, pars secunda, 1853, Löffler, Sundiæ.

1er décembre 1856.

MON CHER MONSIEUR,

Je reçois avec reconnaissance votre aimable et docte souvenir : je lirai grâce à vous ce joli poème. J'ai déjà lu une bonne partie de votre introduction. — Vous citez en un endroit CRAMER, *De Græcis medii ævi studiis*. Vous m'avez donné l'envie de connaître cette dissertation : est-elle moderne? où la trouve-t-on ? Si vous la possédiez, me permettez-vous de vous l'emprunter pour deux jours ? Que de choses on ignore, et que vous m'en donnez le sentiment et la conscience quand je vous lis et que je vois à quel prix s'acquiert la vraie science !

Agréez, cher Monsieur, l'expression de mes sentiments dévoués.

S. B.

11, rue Montparnasse.

IX

Si la lettre qui suit n'était datée de mai 1860, je la croirais adressée à M. Lenient. Le titre de son article, *Une visite à Port-Royal avec M. Sainte-Beuve*, s'applique à merveille aux allusions de l'auteur. Mais cette étude a paru en juin 1868 dans la *Revue des Cours littéraires*. — Quel est donc ce critique ? C'est en tout cas un collaborateur de M. Levallois, c'est-à-dire sans doute un rédacteur de l'*Opinion Nationale*, de la *Revue Européenne* ou du *Journal général de l'Instruction publique*. Ch. Louandre, dans cette dernière feuille, n'a-t-il rien écrit qui ait pu lui valoir de Sainte-Beuve une lettre comme celle-ci ?

Ce 16 mai [*1860*] (1).

CHER MONSIEUR,

Je lis avec bien de la reconnaissance cet article que je me promettais depuis si longtemps et qui me montre une fois de plus (avec toute votre bienveillance pour moi) l'élévation naturelle à votre manière de voir et de sentir. Vous avez concentré autant que cela se pouvait en quelques colonnes l'esprit et la moralité historique de cette œuvre particulière et profonde qui s'appelle *Port-Royal* : vous ne l'avez pas seulement recueilli dans mes pages, cet esprit, vous êtes allé, on le sent, consulter l'oracle même des lieux, le génie des ruines — un souffle en a passé dans ce que vous avez dit.

Agréez, cher Monsieur, l'expression de mes sentiments aussi distingués que dévoués.

S. B.

(1) Date de la poste.

J'ai à vous remercier de l'envoi et de la lecture du *David* (?) — Dites, s'il vous plaît, à Levallois, que son *Tocqueville* me paraît la justesse même : c'est bien cela, le mérite rempli, l'endroit faible ou du moins l'endroit inefficace, mais le mérite et la distinction extrême !

X-XI

En revanche, le destinataire des deux lettres suivantes est facile à identifier : c'est un moliériste et c'est un des participants aux fameux dîners Magny. M. Troubat nous a conservé, ou à peu près, la liste de ces derniers (1). Il y avait Théophile Gautier, Paul de Saint-Victor, Edmond et Jules de Goncourt, Charles Edmond, Eudore Soulié, le marquis de Chennevières, Taine, Robin, Flaubert, Renan, M. Berthelot, Scherer, Nefftzer, Frédéric Baudry, Veyne et Gavarni, — sans compter Sainte-Beuve. Parmi eux tous, je ne vois que Eudore Soulié qui réunisse les deux qualités requises. On sait qu'il a publié, en 1863, son livre : *Recherches sur Molière et sur sa famille* (Hachette). Ce doit donc être à lui que Sainte-Beuve écrit.

Soulié avait sans doute communiqué à Sainte-Beuve une de ses trouvailles. Sainte-Beuve lui répond amicalement :

Merci, mon cher ami, de penser ainsi à moi dans vos plaisirs. J'ai pris part à tout ce qui m'est arrivé de vos découvertes, à vos joies puis à vos ennuis de *découvreur* ; c'est l'histoire de tout Christophe Colomb dans tous les genres. Enfin, vous tenez le bon bout et nous en profiterons. Les frelons ne prendront pas le miel des abeilles. Je

(1) *Souvenirs et indications*, 150, note.

compte sur l'espérance que vous me donnez pour un matin.

Tout à vous.

S. B.

25 juillet [*1862*] (1).

L'autre lettre n'est pas datée. Mais on voit qu'elle est antérieure aux articles sur Gavarni, c'est-à-dire au 12 octobre 1863.

Ce jeudi.

Merci, mon cher ami, de votre aimable bonjour. Je me demandais : Où est-il maintenant ? Nous avons dîné mardi à cinq ; c'était le plus petit comité de l'année. Grâce aux Goncourt et à Gautier, nous avons sauvé l'honneur du dîner. Je pioche le Gavarni. Je compte bien que vous nous préparez quelque beau sujet ; en chassant le Molière, vous trouverez immanquablement quelque pièce d'excellent gibier, fût-ce d'un gibier autre. Tenez-moi au courant, et croyez-moi, mon cher ami, votre bien dévoué et reconnaissant

S. B.

M. Troubat, mon ami et secrétaire, vous envoie ses compliments.

XII

Si j'ai bien déchiffré le nom *Loudierre*, cette lettre serait adressée à la femme de cet ami intime de Sainte-Beuve : ami de jeunesse et de vieillesse (cf. *Souvenirs et indiscré-*

(1) Date de la poste.

tions). Sainte-Beuve y décline une invitation. On sait en effet combien peu il en pouvait accepter, retenu toute la semaine, et comme cloîtré, par le travail de son feuilleton hebdomadaire.

Ce 4 décembre.

MADAME,

Je serais heureux de pouvoir être agréable à vous et à M. Loudierre en me faisant plaisir à moi-même ; mais je me trouve trop souffrant pour pouvoir me rendre à l'invitation aimable que vous voulez bien me faire, et je vous prie d'en recevoir ici mes humbles excuses avec l'expression de mes hommages les plus respectueux.

S. B.

XIII-XIX

Voici enfin tout un paquet adressé à son ami Chesneau : les cinq premières certainement, les deux autres fort vraisemblablement (pourtant, elles pourraient aussi être écrites au savant bibliothécaire Chéron, qui a tant de fois donné de précieux renseignements à Sainte-Beuve).

Dans la première, j'ignore de quel deuil il s'agit.

13 septembre 1863.

MON CHER AMI,

Je prends la plus vive part à votre douleur et à celle de Mme Chesneau. Je vous l'aurais dit, dès le premier instant,

si je n'avais été sans une minute de répit. J'avais craint le malheur en ne vous voyant pas mercredi à Saint-Gratien. J'espère vous voir un peu remis.

Je vous serre cordialement la main.

S. B.

Dans la suivante, Sainte-Beuve veut parler de l'*Encyclopédie du XIXe siècle*, publiée une première fois de 1836 à 1859, réimprimée en 1864, et dont une refonte était préparée pour l'année 1867 :

Ce 27 février 1865.

MON CHER AMI,

Voulez-vous aller voir M. C. Duveyrier, rue de l'Université, 65 ? Il y a un chapitre dans l'Encyclopédie, une question qui m'a paru vous convenir et pour laquelle votre nom a été indiqué. Arrangez cela directement avec M. Duveyrier, écoutez-le et dites vos idées. Je ne suis que le maquignon de l'affaire, il est inutile de vouloir m'en parler. Mais causez avec lui et mariez-vous si cela vous convient.

Tout à vous.

S. B.

M. Ernest Chesneau, de la part de Sainte-Beuve : ce mot de passe suffira.

Je ne sais de quel article Sainte-Beuve remercie son ami dans la lettre suivante et je ne suis pas sûr de la lecture : *Chevrillon.*

Ce 18 mai 1865.

MON CHER AMI,

La tête chauve a tressailli en se sentant si doucement chatouillée. Chevrillon est tout fier et vous remercie. Moi, je ne vous remercie plus et je vous serre cordialement la main.

S. B.

Mes hommages affectueux, s'il vous plaît, à Mme Chesneau.

La lettre suivante a sans doute été écrite pendant une maladie de Mme Chesneau.

Ce 23 septembre 1865.

CHER AMI,

Nous avons bien pensé à vous mercredi et à votre chère malade que votre absence rendait plus présente à la pensée. Vous savez toute l'ardeur de mes vœux pour qu'une si précieuse santé se rétablisse le plus tôt possible et qu'une telle femme et une telle mère jouisse des douceurs que l'avenir lui réserve et du bonheur qu'elle mérite et qu'elle donne.

Je vous serre cordialement la main.

S. B.

Je ne sais de quelle « affaire » il s'agit dans la lettre que voici :

Ce 15 septembre 1869.

MON CHER AMI,

Je ne serais pas fâché de vous voir un de ces matins deux minutes pour une affaire — ou du moins qui pourrait

le devenir — et dans laquelle vous pourrez servir encore à temps à concilier.

Tout à vous.

Hommages à Mme Chesneau.

Voici qui nous montre quel souci Sainte-Beuve avait de l'exactitude et que pour lui il n'y avait pas de *petit* détail ni de *petite* erreur. — Sainte-Beuve s'est arrêté à l'orthographe Monconseil (cf. *Nouveaux Lundis*, IV, 26).

Ce 19 septembre.

CHER AMI,

Un conseil dans un doute. A qui le demander? Je m'adresse à vous.

Je trouve dans un article que j'ai fait sur la maréchale de Luxembourg et dans une notice de Mme de Noailles sur la princesse de Foix, une Mme de *Mau*conseil sur la fin de Louis XVI : est-ce *Mau*conseil comme ils l'écrivent tous ? N'est-ce pas plutôt *Mon*conseil ? Y a-t-il une grande famille MAUCONSEIL et une autre MONCONSEIL? Ces grands seigneurs écrivent si mal les noms propres !

Excuses et amitiés,

S. B.

Ce 29 novembre.

MON CHER AMI,

J'ai à vous dire, quand vous passerez, un mot de bon augure.

XX-XXVII

Puisque j'ai donné plus haut une lettre de Sainte-Beuve à Didron, l'occasion est bonne de rassembler quelques autres lettres adressées au même correspondant. Le catalogue 70 du libraire H. Picard (avril, mai 1903) en a publié des extraits : je les reproduis ici, ou tels quels, ou complétés d'après les autographes, retrouvés aux archives de M. de Lovenjoul.

Vers 1835, Sainte-Beuve avait été désigné par Ampère comme son suppléant et successeur éventuel à la place de maître de conférences à l'Ecole normale. Guizot, ministre de l'instruction publique, n'y voulut point consentir : il avait encore sur le cœur le « Werther jacobin et carabin ». Mais pour dédommager le critique, il le nomma « secrétaire, ou quelque chose d'approchant, d'un comité historique, qu'il instituait » (1) : la Commission des monuments historiques. C'est probablement par là que Sainte-Beuve se trouva lié avec Didron.

Il le remercie d'un cadeau : une des œuvres de Didron, j'imagine

28 septembre.

Je suis si absorbé chaque semaine dans mon nouveau travail, que j'ai trop tardé à vous remercier de votre beau et utile cadeau. Je profiterai selon ma faculté de ce trésor d'indications et de science.

Tout à vous.

(1) *Correspondance*, I, 155. — Cf. les lettres de Sainte-Beuve à Ampère, 5 septembre, 8 octobre, 18 décembre 1834 (*Correspondance*, I, 23).

La lettre suivante doit être ultérieure, car le ton en paraît plus intime. J'ignore à quelle occasion Didron avait félicité Sainte-Beuve.

Ce 27.

Je suis bien touché, mon cher Didron, de vos amicales félicitations et bien reconnaissant de votre savant et précieux envoi. Je vais m'y instruire et vous devoir beaucoup. Je voudrais être quelque peu compétent, pour vous rendre hautement justice. Je ferai pourtant mon possible, pour qu'il soit dit un mot digne de ces sérieux travaux.

Mille et mille cordiales amitiés.

Sainte-Beuve avait paru, dans les lignes qui précèdent, entr'ouvrir la *Revue des Deux Mondes* aux ouvrages de Didron. Cela donna sans doute à Didron l'idée d'y publier quelque article, et il demanda à Sainte-Beuve de lui servir d'intermédiaire. C'est du moins ce qui résulte du fragment qui suit. (Je n'ai pas vu l'autographe.)

...Il n'est pas arrivé d'accident à votre article. J'ai pressé Buloz (qui est en train de se marier et par conséquent très distrait) de le lire ; il ne l'avait pas encore fait la dernière fois que je l'ai vu. Je l'en presserai à chaque fois jusqu'à ce qu'il ait dit oui...

Les instances de Sainte-Beuve décidèrent Buloz à lire l'article de Didron ; et le critique se hâta de faire connaître à son ami les résultats de cet examen.

27 octobre 1835.

J'ai vu Buloz aujourd'hui, qui a lu votre première partie: il l'a trouvée très intéressante, la seule objection est

(1) *Correspondance* I, 154.

sur la longueur. Je vais lui donner la seconde à lire et il ira en causer lui-même avec vous au premier jour. Insistez près de lui sur l'importance de la chose ; enfin parlez-lui à fond. Il est très bien disposé. Cédez-lui peut-être sur deux ou trois pages du commencement.

Tout à vous.

Il semble que Sainte-Beuve ait eu une véritable sympathie pour Didron. Du moins il prenait à cœur d'éviter avec lui tout malentendu et tout froissement, et quand il craignait qu'il ne s'en fût produit, il se hâtait de donner des explications. On connaît le genre de vie que menait alors Sainte-Beuve. « De 1830 à 1840, écrit-il un jour à Jean Reynaud, j'ai vécu dans une chambre d'étudiant (cour du Commerce, n° 2) au quatrième étage et au prix de *vingt-trois francs* par mois y compris les déjeuners ».Et, pris d'un scrupule d'exactitude il ajoutait en marge : « Il me reste pourtant un petit doute, et il se pourrait bien que ce fût *vingt-trois francs* sans les déjeuners et *vingt-sept francs* en les comptant. » Dans cette thébaïde, caché sous le pseudonyme de Charles Delorme, il se cloîtrait pour son travail et sa porte restait close, sauf à quelques amis du premier degré, Ampère ou Buloz (1). Didron, peu au courant de ces habitudes — ou de ces manies — se présenta chez Sainte-Beuve et ne fut pas reçu. Il en manifesta, paraît-il, quelque humeur. Et le critique lui écri alors :

4 septembre 1836 :

Mon hôtesse m'apprend qu'étant revenu pour me voir et sans me trouver,vous en avez paru tout étonné et fâché. Je suis désolé moi-même de la peine que vous avez prise

(1) Voir *Souvenirs et indiscrétions*, p. 198, note.

et de ne vous avoir pas écrit plus tôt comme j'en avais l'intention. Mais d'abord, je n'y étais réellement pas et de plus, étant devenu plus sauvage et solitaire que jamais, les consignes de mon hôtesse ont été resserrées. Il ne vient jamais personne à cet hôtel, je n'y ai pas une seule visite en trois mois. Mes meilleurs amis, qui savent que j'y loge, n'y viennent jamais. Je vous dis ceci, mon cher ami, pour que vous ne preniez pas en mauvaise part ce qui est devenu chez moi à la fois une bizarrerie et une nécessité de régime. J'ai été de plus et je suis très souffrant tous ces temps-ci et aux médicaments, sans quoi j'eusse trouvé moyen de vous voir ou aux cours ou chez vous. Je le ferai aussitôt libre et j'espère que d'ici là vous ne m'en voudrez pas.

Tout à vous.

Ces explications durent apaiser Didron. Les bonnes relations durèrent entre eux, et on les connaissait si bien liés qu'on n'hésitait pas à les charger de commissions l'un pour l'autre. C'est ainsi que Sainte-Beuve a été prié d'aviser Didron d'une séance de la sous-commission dont ils font tous deux partie.

23 mai 1836.

Je reçois en vous quittant une lettre de Le Prévost, qui me prévient et me charge de vous prévenir que demain, mardi, à midi et demi, il y a chez Lenormant séance préparatoire de la sous-commission.

Tout à vous.

Sainte-Beuve lui demandait des services du même genre.

4 mai 1837.

Je vous prie de faire parvenir le plus tôt possible cette lettre à M. Michiels, dont j'ai oublié l'adresse (1).

Mille amitiés.

Mais Sainte-Beuve était fier et n'entendait pas recevoir d'aumônes plus ou moins déguisées. Tant qu'il eut à travailler, il resta membre de la commission. « Mais, au bout d'un an, voyant que la place tournait à la sinécure, il donna respectueusement sa démission, malgré les instances de Guizot (2). » Cela l'éloigna de Didron et ils se perdirent de vue. C'est bien à lui pourtant que doit être adressé le fragment de lettre qui suit. Il date, comme on voit, de 1862 environ. (Je n'en ai pas vu l'autographe.)

« Quoique nous nous soyons perdus de vue depuis des années et que le hasard ne nous ait pas remis en présence, vous n'êtes pas de ceux qu'on oublie. J'ai été amené, par les cours de littérature que j'ai eu à faire il y a quatorze ans à Liège et depuis à l'Ecole Normale, à m'occuper, bon gré mal gré, de ce moyen âge que vous savez si bien et qui coûte tant à conquérir et à gravir... »

Mais je ne sais si l'intimité se renoua entre eux.

Ce sont de bien petites choses que ces lettres, parfois si courtes et parfois si incomplètes. Mais elles sont de Sainte-Beuve et, à ce titre, elles ne m'ont point paru indignes de retenir un moment l'attention.

G. MICHAUT.

(1) Voir *Sainte-Beuve et Michiels* dans mes *Etudes sur Sainte-Beuve.*
(2) *Ma Biographie* (*Souvenirs et indiscrétions*, p. 197).

Derniers beaux jours

Doux est le soir, douce la pluie
Sur les feuilles des marronniers ;
Et ce sont les beaux jours derniers...
Doux est le soir, douce la pluie.

Le rose Automne vient fleurir
Les chênes, les bouleaux, les hêtres ;
Accoudons-nous à nos fenêtres,
Le soleil pâle va mourir.

Le semeur jette sa semence
Dans les sillons à pleines mains ;
Le bois mort jonche les chemins ;
La saison rêveuse commence.

Douce est la pluie et doux le soir
Lorsqu'ils posent sur les prairies
Leurs transparentes draperies ;
Douce est la pluie et doux le soir.

Les chars à bœufs pleins de fougères
Rentrent au village en grinçant ;
L'oiseau migrateur en passant
Jette un adieu triste aux bergères.

Le tendre Automne a velouté
Les sentiers du bois solitaire

Pour célébrer avec la Terre
Ses noces d'or. Adieu l'été !

Adieu les clartés aveuglantes
Sur le chaume roussi des champs ;
Adieu les somptueux couchants
Que reflètent les eaux sanglantes !

Doux est le ciel, paisible est l'air ;
La nuit va venir, mon amie ;
Ma tristesse s'est endormie...
Allons rêver près de la mer.

JACQUES-ANDRÉ MÉRYS.

Ames de France

I

DU BELLAY

Le vieux sol maternel frémit, quand son enfant,
Du Bellay, lance la brigade poétique
Contre le Capitole et le trésor delphique,
Sonnant le fier signal de l'assaut triomphant.

Tu vois Rome : ton âme interroge et surprend
Sous les débris poudreux la voix de l'âme antique,
Qui révèle tout bas à ton cœur nostalgique
Comment un peuple reste éternellement grand.

Dans ton exil pensif ta veine endolorie
S'épanche : et les regrets de la chère patrie
Comme l'acanthe voile un marbre vénéré,

Font fleurir, recouvrant la splendeur palatine,
Sur les temples hautains la grâce du Liré,
Et sur l'orgueil romain la douceur angevine.

II

RONSARD

Enfant, salue : ici se cache le tombeau
De Pierre de Ronsard, gentilhomme et poète,

Qui premier des Français savoura sur l'Hymette
Le miel de l'harmonie et le frisson du Beau.

Il greffe sur la souche antique un art nouveau :
Ranimant le parler de France qui végète,
Avec le pur laurier que Pindare lui prête
Il reverdit l'honneur du celtique rameau.

Avant lui le poète est un jongleur habile
Qui chante d'une voix frêle ou d'un luth servile,
Ouvrier de ballade, artisan de quatrain.

Ronsard égale aux rois le pouvoir du génie :
Enthousiaste, il veut que le vers souverain
Donne, en chantant, une âme à la jeune Patrie.

III

LA MÉNIPPÉE

Pierre Pithou, Rapin, Chrestien, Jean Passerat,
Vous aimez le secret laborieux des salles
Où loin du bruit public et des foules brutales
On écoutait Danès, et Turnèbe, et Daurat.

Poètes élégants ou docte magistrat,
Vous semblez, soulevant les pierres sépulcrales
Des anciens endormis sous les ombres claustrales,
Avoir reçu leur âme en mystique contrat ;

Et vous êtes des Grecs et des Romains en France...
Mais le pays se trouble, et l'étranger s'avance
Pour tuer l'avenir de la race. Alors vous,

Humanistes, sonnez le ralliement civique
Qui met debout un peuple, et vous donnez à tous
Votre cœur de Français accru de l'âme antique.

IV

L'HOSPITAL

Dieu se divise. Il est papiste et huguenot.
Dieu de paix, on se bat pour lui. Dieu bon, il tue.
Un peuple de chrétiens le réclame et le hue,
L'adore et le renie. Et le crime est dévot.

Mais le geste du glaive est sans pudeur : il faut
Voiler aux délicats la brutalité nue ;
Sévère au meurtrier, la morale ingénue
S'incline, quand le Juge élève l'échafaud.

Donc le sectaire veut le blanc-seing du légiste.
Alors, sans plainte, ayant fait son devoir, mais triste,
Les autres n'ayant pas fait le leur, L'Hospital

Remet au roi les sceaux, afin qu'un jour la France
Sache qu'il a sauvé, par son départ loyal,
Magistrat, la Justice, homme, la Tolérance.

Ch.-H. BOUDHORS.

Chateaubriand inconnu [1]

Livre d'information sur Chateaubriand. Excellent. La patience même et le fanatisme de l'exactitude. Découvertes curieuses et dont quelques-unes sont très considérables.

On trouvera là : une étude sur les quinze ou vingt manuscrits différents des *Mémoires d'outre-tombe*, — des fragments inédits du *Génie du Christianisme* et des *Mémoires*, — une étude, d'utilité nulle, mais amusante à souhait, sur la question de savoir si c'est Ballanche qui a emprunté à Chateaubriand ou si c'est Chateaubriand qui a emprunté à Ballanche ce mot à effet si excellent pour en faire un titre, « Génie du christianisme » ; — une étude aussi piquante et plus instructive, sur les corrections de Chateaubriand, et cette étude complète, sans les faire oublier ni mépriser, les observations si judicieuses qu'avait faites M. Albalat sur le même sujet dans son excellent livre, *Le travail du style enseigné par les corrections manuscrites des grands écrivains*.

Quoi encore ? Des lettres inédites en très grand nombre et dont quelques-unes, nous allons voir cela tout à l'heure, sont admirables.

Et puis ? Une étude de comparaisons de textes (parue ici même, il y a quelques mois) d'où il appert qu'une partie de l'*Expiation* de Victor Hugo est très inspirée de la brochure de Chateaubriand intitulée *Buonaparte et les Bourbons*, la page de *Buonaparte et les Bourbons* étant

(1) *Chateaubriand, études littéraires*, par Victor Giraud, chez Hachette.

comme le canevas sur lequel brode Victor Hugo. — Etc., etc.

Le livre vous intéressera d'un bout à l'autre. Pour vous mettre en goût, je feuillette un instant, sans méthode, du reste, et sans dessein, en votre compagnie.

L'auteur réclame de toutes ses forces : 1° une édition critique de tout Chateaubriand ; 2° la publication de sa correspondance, qu'il évalue à 1500 ou 2000 lettres, et dont il n'y a pas le quart qui soit publié ; 3° une grande étude sur Chateaubriand, celle de Sainte-Beuve étant très intéressante, certes, mais étant comme imbibée et ruisselante d'animosité, pour cette raison (qu'a, naguère, très finement démêlée M. G. Michaut) que Sainte-Beuve n'a jamais pu pardonner à Chateaubriand d'avoir été, lui Sainte-Beuve, un très petit monsieur chez Mme Récamier, chose qui était de celles que Sainte-Beuve gardait sur son cœur toute sa vie.

Je m'associe absolument aux trois vœux de M. Giraud, et pour ce qui est du troisième, je désignerai plus loin l'écrivain à qui j'assigne nominativement le soin d'écrire cette grande étude d'ensemble.

Coup d'œil général sur notre temps comparé à celui où Chateaubriand lançait comme un vaisseau de haut bord son magnifique et fastueux *Génie du Christianisme* : « Aujourd'hui comme alors, après tant d'expériences tentées en tous sens, d'illusions rabattues et de douloureux mécomptes, il semble que beaucoup d'âmes et non des moindres en soient revenues au point où en étaient, il y a cent ans, la plupart de celles qui nous ont précédés dans la vie. L'inquiétude morale est la même et pareil l'apaisement où on aspire. Depuis vingt ou trente ans il s'élabore, à n'en pas douter, dans les profondeurs de la pensée contemporaine, un nouveau *Génie du Christianisme*, et déjà peut-être un observateur pénétrant serait-il capable d'en discerner la physionomie future et d'en esquisser la

genèse. A combien d'écrivains — je ne veux nommer personne — l'idée que j'exprime ici n'est-elle pas déjà venue et sous combien de plumes n'a-t-on pas retrouvé, à ce propos, le titre même du grand livre de Chateaubriand ? Evidemment, il sera moins esthétique et plus philosophique, plus social aussi et peut-être plus historique. Mais qui l'écrira ?... »

Evidemment, M. Giraud, qui ne veut nommer personne, songeait, tout le temps qu'il écrivait ces lignes, au grand ouvrage d'apologétique chrétienne que prépare M. Brunetière et dont le premier volume, *Sur les Chemins de la Croyance*, a paru depuis. Eh bien ! de mon côté, je demande à M. Brunetière d'écrire sur Chateaubriand cette étude d'ensemble que nous voyions tout à l'heure que M. Giraud réclame. Nul mieux que lui n'est désigné pour la concevoir et pour l'écrire, et aussi cette étude serait une très bonne introduction (et même meilleure peut-être que l'étude sur Comte) à l'apologie de la religion chrétienne.

Note en marge pour amuser, c'est-à-dire délasser le lecteur. N'est-ce pas qu'il nous est difficile, à nous qui avons plus de quatre ans, de dire « le dernier siècle » ou le « siècle dernier » pour désigner le siècle dix-neuvième ? M. Giraud a senti cette difficulté, il a fait la faute que nous faisons tous à chaque instant, il s'en est aperçu, il l'a corrigée, et au moment même qu'il la corrigeait il y est retombé tout de son long. Sa phrase est divertissante : « Quand cette correspondance sera réunie au complet, ce sera sans doute l'une de celles que notre siècle... je me trompe, le siècle passé... [à la bonne heure !] pourra le mieux opposer aux plus célèbres correspondances *des deux derniers siècles.* » Vlan ! Il se trompe encore ! Il fallait dire : des deux avant-derniers siècles ; car c'est évidemment à Voltaire et à Sévigné que M. Giraud veut opposer Chateaubriand épistolaire. Je vous dis que nous ne pouvons pas nous en tirer. Heureusement que ceux qui

disent naturellement et sans effort « ce siècle » pour désigner le vingtième et le « siècle dernier » pour désigner le XIX[e] commencent à parler. Ils vont exercer peu à peu leur influence.

Inédits de Chateaubriand. Il y en a qui ne signifient rien, bien entendu, et qui n'ont d'autre mérite que d'être de lui. Mais il y en a de très précieux, soit comme idées, soit comme peintures de son caractère, soit et surtout et presque toujours comme style. Exemple. Lettre à Béranger. (1832). Chateaubriand est à Genève :

« Votre lettre du 19 août, Monsieur, me parvint à Lucerne, il y a une dizaine de jours ; on avait négligé de me l'envoyer sur-le-champ. Je courais alors les montagnes. J'étais allé voir si à Lugano, à Constance, à Zurich, je trouverais l'exil propre à l'achèvement de mes Mémoires. Il me faut de la liberté et du soleil, deux choses qui vont rarement ensemble. Quand les murs et la charpente de mon édifice seront élevés, que je ne serai plus obligé de traîner après moi les immenses matériaux de mon travail, alors j'irai peindre mes intérieurs en Italie, où j'attendrai la mort, que j'ai toujours singulièrement aimée. Je pense comme vous, Monsieur, que la dernière transformation du Christianisme s'accomplit avec la transformation de la Société ; mais j'ai peur que la France ne prenne la vanité pour l'égalité, l'amour-propre pour l'amour social, et que pour cette raison elle n'immole sans cesse la liberté à l'envie... »

Ceci est une petite prophétie qui ne laisse pas de révéler M. de Chateaubriand comme assez expert en « psychologie des peuples ».

Continuons: «... Mais que vous dis-je là, Monsieur ? Que me fait tout cela à moi qui ne suis plus Français que de nom et homme que d'une vie qui touche à son terme ? Je suis toujours désolé d'être né et vous sentez que les choses que votre politesse me promet après ma mort font

peu d'impression sur un esprit ainsi disposé. Ce qui redouble mon supplice de vivre, c'est de me sentir plus jeune que jamais au moment où j'ai un pied dans la tombe. Vous, Monsieur, chantez sur des tombeaux, comme vous le dites avec tant d'éloquence, et sur un berceau qui contient de si grandes destinées (?). Si je me trouve dans un de vos refrains, il faudra bien que, bon gré mal gré, je vive avec vous. Si vous vous étiez un peu moqué de moi, mes chances d'immortalité s'augmenteraient encore ; mais n'allez pas me prendre au mot. Je me contente de vos éloges et surtout de votre amitié. Vraiment, Monsieur, je ne sache pas deux hommes qui aient suivi deux routes plus opposées et qui étaient mieux faits pour voyager ensemble. Passez-moi cette bouffée d'amour-propre... »

Il est bien là, à peu près tout entier, avec son pessimisme et son haut dédain de grand seigneur et son immortel ennui et son indéfectible besoin de plaire et sa coquetterie spirituelle.

Lettre critique sur lui-même et sur une partie de son œuvre. A M. Michiels, auteur de l'*Histoire des idées littéraires en France au XIX*e *siècle,* etc. (1841) :

« J'ai lu, Monsieur, avec une extrême reconnaissance, non pas votre article, mais votre bel et savant ouvrage sur le *Génie du Christianisme*. Tous les défauts que vous reprochez à mon travail s'y trouvent en effet et je les traite plus sévèrement que vous dans mes *Mémoires*. Du reste, depuis la publication du *Génie du Christianisme,* j'ai mille fois combattu dans mes divers écrits les erreurs sur les arts et sur les principes dans lesquelles j'étais tombé. Il restera pourtant vrai que *j'ai posé les premiers fondements de cette critique moderne* que tout le monde suit aujourd'hui [critique historico-littéraire], en montrant ce que la religion chrétienne a changé dans les caractères des personnages dramatiques et dans les descriptions de la nature en chassant les dieux des bois. Ce sont là deux (?)

résultats dont je me contente, moi qui n'ai aucune prétention à la critique. [Il est admirable : il n'a aucune prétention à la critique ; il « se contente » d'en avoir, nonchalamment, « fondé » une « que tout le monde suit ».] Je crois aussi avoir porté un rude coup au voltairianisme [voilà, je crois, pourquoi il a parlé de *deux* résultats tout à l'heure, alors qu'il n'en avait, évidemment, signalé qu'un : il songeait à ce qu'il venait d'écrire et à ce qu'il allait écrire] et, si cela est, j'aurai rendu un grand service à la Société. Au surplus, Monsieur, je me permets de causer avec vous comme vous avez eu la bonté de causer avec moi dans votre article. Revenu de tout [ça, c'est le refrain ; mettons, pour être poli, le *leit motiv*], je n'attache aucun prix à ce que j'ai fait ni à ce que je pourrais faire. Les éloges me font toujours un très grand plaisir parce que, tout vieux que je suis, je suis homme ; mais très sincèrement, je ne crois pas les mériter. La foi me manque en toute chose, excepté en religion : voilà pourquoi les volumes de critiques auxquelles j'ai été exposé ne m'ont jamais blessé, parce que je me suis toujours dit : « On a peut-être raison. » Vous, Monsieur, vous maniez la critique avec tant de sûreté et de grâce que je n'aurais à me plaindre que de votre indulgence. Agréez, Monsieur... »

Et, bien entendu, ce qui veut dire : je vous entends, vous me demandez une lettre de femme, c'est-à-dire une lettre de Chateaubriand à une femme. Voici, voici. Quand il s'agit de Chateaubriaud, ce n'est jamais cela qui est difficile à trouver. Cette lettre à Mme Hamelin est de 1844, de décembre 1844. Chateaubriand a seulement *soixante-seize ans*. Voyez un peu avec quelle grâce piquante et quelle délicatesse et quelle fleur de bon ton et, pour tout dire d'un mot, avec quelle jeunesse élégante cela est écrit :

« Grand merci de votre billet de la rue Blanche. Ne vous mettez plus en peine de rien de moi, excepté de votre

amitié pour vous. Ces nouvelles indignités de la *Presse* ne me font rien. Je laisse passer et je ne m'embarrasse pas de gens qui veulent voler jusqu'à mon cercueil. Ne vous moquez pas de moi : je suis sincère. Je n'ai jamais rien affecté. J'ai eu de jeunes faiblesses ; elles sont maintenant passées [un peu naïf]. Je suis en face de mes vieux ans, qui me regardent. Cela n'est pas très amusant. J'aimerais mieux vous revoir ; mais quand je vous reverrais, que vous dirais-je ?... Vous voyez que je ne puis plus écrire [la lettre est dictée ; la signature seule est de l'illustre main] et que je suis obligé d'employer une main étrangère. Nous avons vu de meilleurs jours et de plus grands jours. Je suis maintenant tout ratatiné. Si vous me voyiez par hasard, vous ne me reconnaîtriez pas. Adieu ou bonjour, comme vous voudrez. Si vous avez eu des inimitiés dans votre vie, oubliez-les. Que votre colère, surtout, ne tombe jamais sur moi. Respectez un homme qui vous est si dévoué. C'est quelque chose que le dévouement. Dans une âme bien née il survit à tout. Il remplace les jeunes années et l'on peut se faire des illusions. Aimez-moi toujours comme quand vous veniez me chercher aux affaires étrangères. Je suis au moment d'aller trouver, dans quelque coin isolé, la grande affaire de tous les hommes. Tout à vous et à toujours. »

Quelques fragments courts qui étaient destinés à entrer dans les *Mémoires d'outre-tombe* et qui pour telle raison ou telle autre n'y ont pas été introduits. Ce sont des portraits ou des crayons (George Sand, Byron, Benjamin Constant, Mme Tastu). Comme il arrive quelquefois, c'est celui qui a pour objet le personnage le plus médiocre qui est le meilleur. Sur Mme Tastu : « Dans nos jours de clartés fausses, la femme dont je parle en ce moment ressemble sur l'horizon à la blancheur de l'aube. La mélodie qui s'éteint peu à peu, la colombe prête à mettre sa tête sous l'aile, le rosier qui s'effeuille m'attirent. Mme Tastu

a traversé sans se ternir des temps nébuleux, comme l'oiseau des vagues plane sur une mer sombre avec un plumage de neige. Grâce, honnêteté, modestie, composent l'existence de cette muse, laquelle a donné aux choses dignes d'estime l'attrait des choses qui séduisent. J'adresse ces derniers chants à des femmes inconnues. Elles ne les entendront qu'au delà de ma tombe, quand j'aurai réuni ma vie au faisceau des lyres brisées. »

* * *

Mais la perle de ce volume, que je vais sans façon lui dérober en grande partie, c'est un très grand et long fragment, au contraire, qui devait ou pouvait entrer dans les *Mémoires d'outre-tombe* et qui, vous verrez assez pourquoi, surtout si vous songez que les *Mémoires* passaient sous les yeux sévères de Mme Récamier, est resté soigneusement en dehors. Ce fragment a été conservé par L'Agneau, un des secrétaires de Chateaubriand, et par Edouard Bricon, à qui L'Agneau l'avait cédé et qui l'avait copié. Original et copie sont à la Bibliothèque nationale. Ce n'est guère, comme M. Giraud le définit, un *Discours sur les passions de l'amour*, c'est une « Confession », l'épanchement tumultueux d'une âme assez fortement bouleversée par l'amour.

Nous connaissons par Chateaubriand lui-même les circonstances de cette crise de cœur. Très probablement la jeune fille dont il est question dans le fragment inédit est celle dont Chateaubriand nous dit un mot dans les *Mémoires* publiés (Ed. Biré, V, 237-238). Voici le passage des *Mémoires* qui se rapporte à elle. Nous sommes en 1830, quelques jours avant les journées de Juillet. Chateaubriand, notez bien ce point, a *soixante-deux ans* :

« Au lever des Pyrénées sur l'horizon, le cœur me bat-

tait : du fond de vingt-trois années sortaient des souvenirs embellis dans les lointains du temps : je revenais de la Palestine et de l'Espagne lorsque de l'autre côté de leur chaîne je découvris le sommet de ces mêmes montagnes... Le passé ressemble à un musée d'antiques ; on y visite les heures écoulées ; chacun peut y reconnaître les siennes. Un jour, me promenant dans une église déserte, j'entendis des pas se traînant sur les dalles, comme ceux d'un vieillard qui cherchait sa tombe. Je regardai et n'aperçus personne. C'était moi qui m'étais révélé à moi... Je composai quelques strophes sur les Pyrénées... Voilà qu'en poétisant je rencontrai une jeune femme assise au bord du Gave : elle se leva et vint droit à moi : elle savait, par la rumeur du hameau, que j'étais à Cauteretz. Il se trouva que l'inconnue était une Occitanienne (1) qui m'écrivait depuis deux ans sans que je l'eusse jamais vue : la mystérieuse anonyme se dévoila : *patuit Dea*. J'allai rendre ma visite respectueuse à la naïade du torrent. Un soir qu'elle m'accompagnait lorsque je me retirais, elle me voulut suivre : je fus obligé de la reporter chez elle dans mes bras. Jamais je n'ai été si honteux. Inspirer une espèce d'attachement à mon âge me semblait une véritable dérision. Plus je pouvais être flatté de cette bizarrerie, plus j'en étais humilié, la prenant avec raison pour une moquerie. Je me serais volontiers caché, de vergogne, parmi les ours, mes voisins. J'étais loin de me dire ce que disait Montaigne : « L'amour me rendrait la vigilance, la sobriété, la grâce, le soin de ma personne... » Mon pauvre Michel, tu dis des choses charmantes ; mais à notre âge, vois-tu, l'amour ne nous rend pas ce que tu supposes ici. Nous n'avons qu'une chose à faire, c'est de nous mettre franchement de côté. Au lieu donc de me rendre aux *études saines et sages* par où *je pusse me rendre*

(1) Languedocienne ou Provençale.

plus aimé, j'ai laissé s'effacer l'impression fugitive de ma Clémence Isaure ; la brise de la montagne a bientôt emporté ce caprice d'une fleur ; la spirituelle, déterminée et charmante étrangère de seize ans m'a su gré de m'être rendu justice : elle est mariée. »

Voilà le récit *officiel*, celui qui devait passer sous les yeux de Mme Récamier et être lu à haute voix dans son salon. Il indique seulement, ce qui n'est pas sans flatter notre amour-propre national, que Chateaubriand a eu sa Bettina. Non pas seulement des « femmes de trente ans », comme on dit, ce qui signifie des personnes de six à dix lustres — de celles-ci il en a enchaîné cent à son char, — mais une toute jeune fille s'est éprise de lui quand il avait passé la soixantaine, et si Bettina s'est endormie sur les genoux de Gœthe, ce qui du reste est ravissant, « l'Occitanienne » s'est évanouie dans ceux du vieux René. Il y a parité.

Maintenant reprenons le récit pour voir *déjà* ce qu'il atténue et ce qu'il gaze et pour voir déjà la vérité à travers le compte rendu officiel. Ensuite à la fois nous compléterons et nous contrôlerons par la « confession » gardée en portefeuille.

Remarquez d'abord comment le grand artiste combine d'avance et de loin son récit pour l'effet qu'il veut produire. Il veut persuader à Mme Récamier et à son salon qu'il a été aimé à soixante-deux ans par une fillette et que cela l'a laissé très froid et seulement un peu honteux. C'est pour cela qu'il fait précéder son récit de l'épisode du vieillard dans l'église, du vieillard chancelant et traînant, qui était lui-même. Puis, après une parenthèse sur les vers qu'il rimait aux bords du Gave — et ces vers, que je n'ai pas cités parce qu'ils sont mauvais, mais qu'on pourra lire dans les *Mémoires*, ne sont pas amoureux, — vient le récit. Et dans ce récit on sent Chateaubriand très pressé d'arriver au dénouement qui fait honneur à sa

sagesse et glissant, comme sur les glaces, sur les débuts de cette courte liaison.

D'abord, de la causerie au bord du Gave quand l'épistolière anonyme se révèle et rompt son incognito et qui évidemment fut charmante, rien. « *Patuit Dea.* » C'est tout. Ce latin est discret et austère.

Ensuite *visites* de Chateaubriand à « l'Occitanienne ». Il y en eut plusieurs. Chateaubriand s'arrange sournoisement de manière à laisser l'impression, si l'on n'est pas très attentif, qu'il n'y en eut qu'une : « J'allai rendre *ma* visite respectueuse. » Seulement il y en eut plusieurs, comme le prouve ce qui suit : « *Un* soir... » Un soir et non ce soir-là. Donc plusieurs visites. Combien ? Ce n'est pas Chateaubriand qui nous le dira.

Un soir donc, c'est-à-dire quelque temps après, la jeune fille, après une visite un peu tardive, l'accompagne sur la route, je dis : sur la route, puisque Chateaubriand va dire « chez elle » et non pas « dans sa chambre », et Chateaubriand est obligé de la reporter chez elle dans ses bras, ce qui veut dire, ou je ne me connais pas à ces choses, ce qui est possible, qu'elle s'était évanouie sur son épaule.

Donc, scène très vive, voluptueuse ou douloureuse, plutôt ceci que cela, à mon avis, et d'après ce que vous lirez plus loin, mais en tout cas passionnée, que Chateaubriand très prudemment ne nous décrit pas, mais très savamment nous laisse entendre.

Ensuite rupture, dont Chateaubriand ne nous dit pas si elle fut brusque ou amenée par des transitions adroites ; mais rupture comme il était naturel et nécessaire, et enfin félicitations de M. de Chateaubriand à M. de Chateaubriand sur sa sagesse et sa vertu.

Quant à la « honte » et « vergogne » que M. de Chateaubriand a éprouvées, je n'ai pas besoin de dire que si tout le reste est gazé, atténué et même étranglé, ceci n'est

que faux. C'est cela qui est particulièrement pour Mme Récamier. Jamais Chateaubriand n'a eu honte « d'inspirer une sorte d'attachement », comme il dit avec une espèce d'hyperbole dans l'euphémisme, jamais de sa vie, non pas même bien après 1830. Ceux qui connaissent, même partiellement, les choses ne peuvent que rire au nez de ces phrases-là.

Et maintenant voici la confession, voici la vérité. Cette petite aventure, anodine d'après les *Mémoires*, cet enfantillage, fut une passion peut-être courte, mais terrible, ce qui n'étonnera aucun de ceux qui savent ce qu'est l'amour d'un vieillard pour une jeune fille, surtout quand il se sent aimé.

Je reproduis en grande partie ce long fragment en l'entrecoupant de commentaires là où je le crois utile.

« Avant d'entrer dans la société, j'errais autour d'elle. Maintenant que j'en suis sorti, je suis également à l'écart; vieux voyageur sans asile, je vois le soir chacun rentrer chez soi, fermer sa porte ; je vois le jeune amoureux se glisser dans les ténèbres ; et moi, assis sur la borne, je compte les étoiles, ne me fie à aucune et j'attends l'aurore qui n'a rien à me conter de nouveau et dont la jeunesse est une insulte à mes cheveux. Quand je m'éveille avant l'aurore, je me rappelle ces temps où je me levais pour écrire à la femme que j'avais quittée quelques heures auparavant. A peine y voyais-je assez pour tracer mes lettres à la lueur de l'aube. Je disais à la personne aimée toutes les délices que j'avais goûtés, toutes celles que j'espérais encore ; je lui traçais le plan de notre journée, le lieu où je devais la retrouver sur quelque promenade déserte, etc. (1). Maintenant, quand je vois paraître le crépuscule et que, de la natte de ma couche, je promène mes regards sur les arbres de la forêt à travers ma fenêtre rustique, je

(1) *Etc.* est du texte.

me demande pourquoi le jour se lève pour moi, ce que j'ai à faire, quelle joie m'est possible, et je me vois errant, seul, de nouveau comme la journée précédente, gravissant les rochers sans but, sans plaisir, sans former un projet, sans avoir une seule pensée, ou bien assis dans une bruyère, regardant paître quelques moutons ou s'abattre quelques corbeaux sur une terre labourée. La nuit revient sans m'amener une compagne ; je m'endors avec des rêves pesants ou je veille avec d'importuns souvenirs pour dire encore au jour renaissant : « Soleil, pourquoi te lèves-tu ? »

Mélancolie d'un vieillard, seul, soignant sa gorge dans une ville d'eaux. Ce vieillard a, du reste, été amoureux toute sa vie et, *depuis l'âge de quarante ans*, rugit de devenir vieux, comme il a « rugi » en quittant le ministère — et peut-être beaucoup plus.

Vient alors, comme il est naturel, un retour de pensée sur toute cette jeunesse qui est si loin et par conséquent plus présente que jamais à l'esprit du vieillard. Chateaubriand, du moins, est ainsi. Je crois qu'il y a des vieillards qui ont oublié complètement leur jeunesse, ou, du moins, qui n'y songent que rarement. Il y en a qui la remâchent sans cesse. Chateaubriand est de ceux-ci. Chateaubriand n'est pas un vieillard, c'est un jeune homme relaps, ce qui est la plus douloureuse manière d'être un vieillard. Du reste, au point de vue de l'art, quand il s'agit d'un Chateaubriand, ce n'est pas à regretter, comme vous allez voir.

« Il faut remonter haut pour trouver l'origine de mon supplice ; il faut retourner à cette aurore de ma jeunesse où je me créai un fantôme de femme pour l'adorer. Je m'épousais (1) avec cette créature imaginaire ; puis vinrent les amours réelles qui n'atteignirent jamais à cette

(1) ? — Ne faudrait-il pas lire « je m'épuisais » ?

félicité imaginaire dont la pensée était dans mon âme. J'ai su ce que c'est de vivre pour une seule idée et avec une seule idée, de s'isoler dans un sentiment, de perdre de vue l'univers, de mettre son existence entière dans un sourire, dans un mot, dans un regard. Mais alors même une inquiétude insurmontable troublait mes délices. Je me disais : « M'aimera-t-elle demain comme aujourd'hui ? » Un mot qui n'était pas prononcé avec la même ardeur que la veille, un regard distrait, un sourire adressé à un autre que moi me faisait à l'instant désespérer de mon bonheur. J'en voyais la fin et m'en prenais à moi-même de mon ennui. Je n'ai jamais eu l'envie de tuer mon rival ou la femme dont je croyais entendre l'amour (?), toujours destructeur de moi-même, et je me croyais coupable parce que je n'étais plus aimé. Repoussé dans le désert de ma vie, j'y rentrais avec toute la poésie de mon désespoir. Je cherchais pourquoi Dieu m'avait mis sur la terre et je ne pouvais le comprendre. Quelle petite place j'occupais ici-bas ! Quand tout mon sang se serait écoulé dans les solitudes où je m'enfonçais, combien aurait-il rougi de brins de bruyère ? Et mon âme, qu'était-ce ? Une petite douleur évanouie en se mêlant dans les vents. Et pourquoi tous ces mondes autour d'une si chétive créature ? Pourquoi voir tant de choses ? J'errai sur le globe, changeant de place sans changer d'être, cherchant toujours et ne trouvant rien. Je vis passer devant moi de nouvelles enchanteresses ; les unes étaient trop belles pour moi et je n'aurais osé leur parler, les autres ne m'aimaient pas. Et pourtant mes jours s'écoulaient et j'étais effrayé de leur vitesse et je me disais : Dépêche-toi donc d'être heureux ! Encore un jour et tu ne pourras plus être aimé. Le spectacle du bonheur des générations nouvelles qui s'élevaient autour de moi .m'inspirait les transports de la plus noire jalousie : si j'avais pu les anéantir, je l'aurais fait avec les plaisirs de la vengeance et du désespoir. »

Après cette sorte d'introduction ou de prélude, brusquement, sans transition, le poète s'adresse à la jeune fille qui occupe actuellement sa pensée et il lui peint avec âpreté l'amour violent, mais sans espoir et qui *veut* être sans espoir, qu'elle lui inspire et qui *l'effraie*. C'est le sentiment de timidité allant jusqu'à la terreur qui règne dans la page suivante. La timidité, c'est le sentiment commun, c'est ce que tout vieillard éprouverait. Joli mot d'un personnage de Gondinet : « Oui, Mademoiselle, j'ai quarante ans ; c'est l'âge où les hommes commencent à devenir timides. » — La terreur, c'est ce que l'imagination puissante et tragique ajoute à la timidité :

« Vois-tu, quand je me laisserais aller à ma folie, je ne suis pas sûr de t'aimer demain. Je ne crois pas à moi, je m'ignore. La passion me dévore et je suis prêt à me poignarder ou à rire. Je t'adore ; mais dans un moment j'aimerai plus que toi le bruit du vent dans ces rochers, un nuage qui vole, une feuille qui tombe. Puis je prierai Dieu avec larmes ; puis j'imaginerai le néant. Veux-tu me combler de délices ? Fais une chose : sois à moi ; et puis laisse-moi te percer le cœur et briser... (1) Eh bien, oseras-tu maintenant te hasarder avec moi dans cette thébaïde ? [Ils ont été se promener dans des endroits solitaires, dans quelque ravin de la montagne.] Si tu me dis que tu m'aimeras comme un père, tu me feras horreur ; si tu prétends m'aimer comme une amante, je ne te croirai pas. Dans chaque jeune homme je verrai un rival préféré. *Tes respects me feront sentir mes années ; tes caresses me livreront à la jalousie la plus insensée. Sais-tu qu'il y a tel sourire de toi qui me montrerait la profondeur de mes maux, comme le rayon de soleil qui éclaire un abîme* ? Objet charmant, je t'adore, mais je ne t'accepte pas. Va chercher le jeune homme dont les bras peuvent s'entrelacer aux tiens avec grâce ;

(1) Deux mots illisibles.

mais ne me le dis pas. Oh ! non ! non ! ne viens plus me tenter. Songe que tu dois me survivre, que tu seras longtemps jeune quand je ne serai plus. Hier, lorsque tu étais assise avec moi sur la pierre, que le vent dans la cime des pins nous faisait entendre le bruit de la mer (1), prêt à succomber d'amour et de mélancolie, je me disais : Ma main est-elle assez légère pour caresser cette blonde chevelure ? Pourquoi flétrir d'un baiser des lèvres qui ont l'air de s'ouvrir pour moi, pour me rendre la jeunesse et la vie ? Que peut-elle aimer en moi ? Une chimère que la réalité va détruire. Et pourtant quand tu penchais ta tête charmante sur mon épaule, quand des paroles enivrantes sortirent de ta bouche, quand je te vis prête à m'entourer de tes mains comme d'une guirlande de fleurs, il me fallut *tout l'orgueil de mes années* pour vaincre la tentation de volupté dont tu me vis rougir. Souviens-toi seulement des accents passionnés que je te fis entendre, et quand tu aimeras un jour un beau jeune homme, *demande-toi s'il te parle comme je te parlais et si sa puissance d'aimer approcha jamais de la mienne. Ah ! qu'importe ! Tu dormiras dans ses bras, tes lèvres sur les siennes, ton sein contre son sein et vous vous réveillerez enivrés : que t'importeront les paroles sur la bruyère ?* »

Mélange de magnifique orgueil et d'amer sentiment d'impuissance, qui est tout à fait caractéristique de Chateaubriand vieux et que l'on retrouve çà et là (voir les *Enchantements de Prudence*), presque dans les même termes et tout à fait dans le même ton.

La suite, à y regarder de près, quoiqu'elle semble beaucoup plus passionnée encore et qu'elle le soit, est, *en même*

(1) La copie et Sainte-Beuve donnent « bruit ». Sur l'autographe M. Giraud « croit lire » : « *secret* » Je préfère bruit, quoique plus plat. A Cauterets il me semble que Chateaubriand ne peut pas penser que les pins lui traduisent le secret de la mer, si éloignée.

temps, beaucoup plus raisonnée. On y voit très bien les raisons très fermes que Chateaubriand, à travers son délire, s'est très fermement présentées pour ne pas se donner le ridicule *d'avoir été* l'amant ou le quasi amant de l'Occitanienne. C'est en somme son orgueil, comme toujours chez lui, qui l'a emporté. Il n'a pas voulu que, plus tard et par comparaison, la fillette devenue femme le trouvât ridicule; il a voulu rester, dans la pensée, dans le souvenir de sa petite amie, *sur son socle.*

Ça, c'est bien de lui, et, du reste, c'est parfaitement raisonnable. Mais Chateaubriand a une façon ultra-lyrique d'être raisonnable et cela c'est son privilège :

« Non, *je ne veux pas que tu dises jamais en me voyant après l'heure de la folie : Quoi! c'est là l'homme à qui j'ai pu livrer ma jeunesse !* Ecoute ! Prions le ciel : il fera peut-être un miracle. Il va me donner jeunesse et beauté. Viens, ma bien-aimée, montons sur ce nuage. Que le vent nous porte dans le ciel. Alors, je veux bien être à toi Tu te rappelleras mes baisers, mes ardentes étreintes ; je serai charmant dans ton souvenir et tu seras bien malheureuse ; car certainement je ne t'aimerai plus. Oui : c'est ma nature. Et tu voudrais être, peut-être, abandonnée par un vieux homme ! (1) Oh ! non ! Jeune grâce, va à ta destinée, va chercher un amant digne de toi. Je pleure des larmes de fiel de te perdre. Je voudrais dévorer celui qui possédera ce trésor. Mais fuis, environnée de mes désirs, de ma jalousie, de... et laisse-moi me débattre avec l'horreur de mes années et le chaos de ma nature, où le ciel et l'enfer, la haine et l'amour, l'indifférence et la passion, se mêlent dans une confusion effroyable. »

Puis vient, avec cette précision psychologique familière à ceux qui ont été traversés et ravagés de beaucoup d'a-

(1) C'est moi qui mets ce point d'exclamation pour marquer de quelle manière je comprends.

mours, la vision de ce que *serait* la jalousie de Chateaubriand s'il était abandonné de la jeune fille *après* avoir été son amant, jalousie qu'il sait bien qui serait mille fois plus effroyable que celle qu'il aura à voir la jeune fille amoureuse d'un autre *sans que lui* ait été son amant. C'est admirable de sûreté à travers tout le lyrisme et tout le désordre de la passion et c'est précisément ce mélange ou cette combinaison qui est quelque chose d'unique :

« Si tu te laissais aller aux caprices où tombe quelquefois l'imagination d'une jeune femme, le jour viendrait où le regard d'un jeune homme t'arracherait à ta fatale erreur; car les changements et les dégoûts arrivent même entre les amants du même âge (1).

« Alors, comment me verrais-tu quand je viendrais à t'apparaître sous ma forme naturelle? Toi, tu iras te purifier dans des (*sic*) jeunes bras d'avoir été pressée dans les miens; mais moi, que deviendrais-je? Tu me promettrais ta vénération, ton amitié, ton respect, et chacun de ces mots me percerait le cœur. Réduit à cacher ma double défaite, à dérober des larmes qui feraient rire ceux qui les apercevraient dans mes yeux, à renfermer dans mon sein mes plaintes, à mourir de jalousie, je me représenterais tes plaisirs. Je me dirais : A présent, à cette heure où elle me parlait, elle meurt de volupté dans les bras d'un autre ; elle lui redit ces mots tendres qu'elle m'a dits, avec bien plus de vérité et avec cette ardeur de la passion qu'elle n'a jamais pu sentir avec moi. Alors tous les tourments de l'enfer entreraient dans mon âme et je ne pourrais les apaiser que par des crimes. Et pourtant quoi de plus injuste ? Si tu m'avais donné quelques moments de bonheur, me les devais-tu ? Etais-tu obligée de me donner toute ta jeunesse ? N'était-il pas tout simple que tu cher-

(1) Je déplace le mot *même* pour rendre la phrase plus claire. Je demande pardon pour ma fatuité ; mais je ne doute pas que Chateaubriand relisant sa phrase n'eût fait ce déplacement.

chasses les harmonies de ton âge et ces rapports d'âge et de beauté qui appartiennent à la nature ? Te devais-je autre chose que la plus vive reconnaissance pour t'être un moment arrêtée auprès du vieux voyageur ? Tout cela est juste et vrai ; mais ne compte pas sur ma vertu : si tu étais à moi, pour te quitter il me faudrait ta mort ou la mienne. *Je te pardonnerais ton bonheur avec un ange; avec un homme, jamais*. N'espère pas me tromper : l'amitié a bien plus d'illusions que l'amour et elles sont bien plus durables. L'amitié se fait des idoles et les voit toujours telles qu'elle les a créées ; elle vit du cœur et de l'âme ; la fidélité lui est naturelle. Elle s'accroît avec les années et découvre chaque jour de nouveaux charmes dans l'objet de sa préférence. L'amour enivre ; mais l'ivresse passe. *Il ne vit pas de pureté et ne se nourrit pas de gloire*. Découvrant tous les jours que l'idole qu'il a créée perd quelque chose à ses yeux, il en voit bientôt les défauts et le temps seul le rend infidèle en dépouillant de ses grâces l'objet qu'il aima. Les passions ne rendent point ce que le temps efface. *La gloire ne rajeunit que notre nom*. »

Et tout Chateaubriand vieux, tel que nous le connaissons par vingt relations, est dans ces dernières réflexions. Jamais Chateaubriand n'a mis la gloire plus haut que l'amour. Il est à croire même qu'il n'a cherché la gloire que pour l'amour, comme celui qui disait plus prosaïquement : « J'ai désiré passionnément avoir du talent, parce que c'est un moyen de rester jeune. » Puis, vieux, il s'est aperçu que non seulement la gloire n'avait aucun prix comparée à l'amour, mais qu'hélas ! elle ne servait même pas à prolonger vraiment et réellement la saison de l'amour, qu'elle n'en faisait renaître que l'illusion, et décevante. La gueuse ! « Elle ne rajeunit que notre nom ! »

Ceci est le morceau principal de ce que j'appellerai le manuscrit de Cauterets ; c'est le morceau formant un tout et qui, quoique n'ayant pas été *composé*, a été, d'instinct,

de génie de grand artiste, jeté d'ensemble et qui, on l'a vu, a une suite, et admirable, depuis les larges mélancolies du commencement jusqu'aux cris furieux du milieu et de la fin et jusqu'à l'apaisement désespéré de l'extrême fin.

A côté de ce grand morceau, qui désormais va être aussi classique que les plus belles pages de *René*, il y a quelques mots jetés sur le papier qui, si Chateaubriand avait rédigé définitivement, auraient sans doute trouvé place dans la contexture du grand morceau. Un portrait ou au moins une silhouette de l'Occitanienne? Vous voudriez bien. Moi aussi. Il n'y en a pas. Il faut se contenter de ceci qui n'est pas un signalement très distinctif et qui est ce que nous avons tous dit de celle que nous aimions : «... elle avait l'air de la mélodie elle-même rendue visible et accomplissant ses propres lois. »

Les autres fragments (sauf celui que je citerai le dernier) sont plus faibles que ce que nous avons eu le délice de lire plus haut, et très entachés de traits de mauvais goût. J'en cite une partie, cependant, pour donner une idée complète de l'état d'âme de René en 1830 :

« Et le monde, en supporterais-tu les jugements et les railleries ? Si j'étais riche, il dirait que je t'achète et que tu te vends, ne pouvant admettre que tu puisses m'aimer. Si j'étais pauvre... Et moi (*sic*) on me ferait un crime d'avoir abusé de ta simplicité, de ta jeunesse... La jeunesse embellit tout, jusqu'au malheur. Elle charme alors qu'elle peut, avec les boucles d'une chevelure brune, enlever les pleurs à mesure qu'ils passent sur les joues. Mais la vieillesse enlaidit jusqu'au bonheur : dans l'infortune c'est pis encore. Quelques rares cheveux blancs sur la tête chauve d'un homme ne descendent pas assez bas pour essuyer les larmes qui tombent de ses yeux. Tu m'as jugé d'une façon vulgaire ; tu as pensé, en voyant le trouble où tu me jettes, que je me laisserais aller à te faire subir mes caresses. A quoi as-tu réussi ? A me persuader que je

pourrais être aimé ? Non, mais à réveiller le génie qui m'a tourmenté dans ma jeunesse, à renouveler mes anciennes souffrances. *Vieilli sur la terre sans avoir rien perdu de ses rêves. de ses folies, de ses vagues tristesses, cherchant toujours ce qu'il ne peut trouver et joignant à ses maux les désenchantements de l'expérience, la solitude des désirs*, l'ennui du cœur et la disgrâce des années, dis, n'aurai-je pas fourni aux démons, dans ma personne. l'idée d'un supplice qu'ils n'avaient pas encore inventé dans la région des douleurs éternelles ? »

Ceci encore à titre de renseignement et comme donnant une indication, très vague, du reste, sur les relations *matérielles* entre Chateaubriand et l'inconnue : « *Non ! je ne souffrirai pas que tu entres dans ma chaumière*. C'est bien assez d'y repousser *ton image*, d'y veiller comme un insensé en pensant à toi ! Que serait-ce si tu t'étais assise sur la natte qui me sert de couche. si tu avais respiré l'air que je respire la nuit, si je te trouvais à mon foyer compagne de ma solitude, chantant de cette voix qui me rend fou et qui me fait mal ! »

Les trois lignes suivantes, peut-être un peu développées, eussent été évidemment le *finale* de cette puissante et déchirante élégie : « Fleur charmante que je ne veux point cueillir, je t'adresse ces derniers chants de tristesse. Tu ne les entendras qu'après ma mort, quand j'aurai réuni ma vie au faisceau des lyres brisées. »

On remarquera que ces derniers mots sont les mêmes que ceux qui terminent une note sur Mme Tastu, citée plus plus haut : « J'adresse ces derniers chants *à des femmes inconnues* : elles ne les entendront qu'au delà de ma tombe, quand j'aurai réuni ma vie au faisceau des lyres brisées. » Ils semblaient venir on ne sait pourquoi à la fin du fragment sur Mme Tastu, lequel, bien que très aimable, n'a nullement le caractère d'une déclaration même posthume. Le pluriel, aussi (*à des femmes inconnues*), paraissait bizarre,

d'autant plus que Mme Tastu n'est nullement une femme inconnue. On comprend maintenant que, sans doute, en pensant à Mme Tastu, Chateaubriand a pensé à l'Occitanienne et à d'autres; et de là cette sorte d'invocation à ces chères ombres.

En résumé, au mois de juillet 1830 à Cauterets, Chateaubriand, âgé de soixante-deux ans, a rencontré une très jeune fille, qu'il ne connaissait que de correspondance, mais depuis deux ans. Cette jeune fille était amoureuse de lui. Il fut amoureux d'elle comme il l'était de toutes les femmes qui étaient amoureuses de lui ; peut-être plus ardemment. Il a senti les dangers et surtout le ridicule de l'aventure et les tourments qu'il se préparait, s'il cédait à la passion de la jeune fille et à son caprice à lui. Il a été la voir, plusieurs fois, le soir. Il l'a promenée dans la campagne, il lui a parlé, sur la bruyère, dans les solitudes, comme il savait parler, et il l'a affolée complètement. Il l'a fait chanter (et l'on sait par « Prudence » qu'il aimait faire chanter les femmes, au sens purement musical du mot) et elle avait une voix charmante qui le rendait fou. Elle a voulu aller chez lui ; et il s'y est refusé obstinément. Comme elle l'ensorcelait et qu'il avait peur de ne plus rester maître de lui-même, il l'a brusquée, un soir, un soir où probablement elle voulait aller jusque chez lui, par un refus dur et peut-être un mot cruel comme : « Tu m'as jugé d'une façon vulgaire... » (Voir plus haut). Elle s'est évanouie. Il l'a reportée dans sa chambre. On ne sait pas le reste. Mais il est certain qu'il ne l'a jamais eue pour maîtresse. Il a souffert beaucoup de cette aventure, ce qui a été pour lui un bonheur aigu, qu'il n'aurait pas donné pour la présidence du conseil. — Il reste de tout cela six pages merveilleuses.

Sainte-Beuve a connu ce manuscrit de Cauterets et il en a parlé incidemment, — ce que n'ignore pas, bien entendu, M. Giraud, qui n'ignore rien, — dans l'article du 21 avril 1862 des *Nouveaux Lundis*. Comme toujours il juge très

sévèrement, à ce propos, Chateaubriand amoureux : « Le refus de Chateaubriand, écrit-il, est ardent, passionné, voluptueux [soit !]. Même en éloignant et en repoussant son hommage, il ne serait pas fâché d occuper, d'agiter ce jeune cœur, de lui laisser un trouble, un long regret, un levain immortel, une goutte de philtre, qui, s'il ne sait plus donner, sait du moins corrompre et empoisonner le bonheur. »

Où Sainte-Beuve voit-il tout cela ? Chateaubriand n'a pas besoin d'occuper et d'agiter ce jeune cœur, puisqu'il est occupé et agité depuis deux ans. Et en quoi corrompt-il et empoisonne-t-il le bonheur de cette jeune fille ? Il lui dit qu'elle se trompe, qu'elle se laisse aller à un caprice d'imagination d'où le regard d'un jeune homme la tirerait bientôt. Il la détourne d'une sottise et la ramène aux grandes voies, et unies et droites, de la nature et de la raison. Tout cela en souffrant un peu, ou très fort, et en criant chantant sa souffrance un peu bruyamment, sans doute ; mais enfin c'est bien la raison, une haute raison et dont on pourrait un peu lui tenir compte et lui savoir gré, qui domine tout cela.

En un mot, comme on écrit, et prosaïquement mais avec exactitude, je dirai : Chateaubriand a sauvé d'elle-même une jeune étourdie et il a fait fastueusement ce que n'importe qui d'entre nous, honnête homme, aurait fait de façon plate et un peu piteuse. Ce n'est pas sa faute si, du reste, il est éloquent ; et je ne vois ni philtre, ni corruption, ni empoisonnement dans toute cette affaire.

Sainte-Beuve ajoute : « Et que des censeurs légers, inintelligents ou hypocrites viennent dire après cela que j'attaque et que je diminue Chateaubriand ! Je le restitue. »

Je n'ai que le choix entre être léger, inintelligent ou hypocrite. Je préfère léger. Mais il y a des jugements, autres que les miens, qui me semblent d'une légèreté un peu singulière, et il me paraît un peu bizarre qu'un homme

qui a préservé une jeune fille contre elle-même soit accusé de l'avoir vilainement troublée, et je crois que c'est bien la première fois que se refuser s'appelle corrompre.

Ce que je me demande un peu, c'est ce que Sainte-Beuve aurait voulu que Chateaubriand fît de cette Occitanienne. Je vous laisse y rêver.

Et puis, pour parler un peu sérieusement, Sainte-Beuve raisonne absolument, peut-être par ignorance, peut-être par malignité, comme si Chateaubriand avait donné à son Occitanienne, mis sous ses yeux, les pages un peu troublantes, je le reconnais, qu'on vient de lire. Or Chateaubriand dit précisément le contraire : « Tu ne liras cela qu'après ma mort ». Donc, même si nous concédions que ces pages sont empoisonneuses de bonheur, il ne serait pas exact que Chateaubriand eût empoisonné qui que ce soit ou quoi que ce soit ; et les incriminations de Sainte-Beuve sont injustes autant que ses pudeurs peuvent passer pour ridicules. Mais nous nous égarons un peu. Après tout je n'ai voulu aujourd'hui que restituer, moi aussi, au plus juste, Chateaubriand, en un épisode de sa vie (1).

EMILE FAGUET.

(1) Dans le *Gaulois* du 12 décembre 1904, article de M. de Vogüé où il est proposé ceci que « l'Occitanienne » et Mme la marquise de V... (voir *Revue Latine* du 25 juin 1903) pourraient bien être la même personne. Je reviendrai probablement là-dessus.

L'Administrateur-Gérant : E. FROMANTIN.

Table des Matières

Poitiers. — Société Française d'Imprimerie et de Librairie.

SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'IMPRIMERIE ET DE LIBRAIRIE

ANCIENNE LIBRAIRIE LECÈNE, OUDIN ET Cie

PARIS, 15, Rue de Cluny

PRINCIPAUX OUVRAGES PARUS EN 1903

COLLECTION A 3 FR. 50 LE VOLUME

EMILE FAGUET, de l'Académie française. — *Propos de théâtre.*

— *Dix-septième siècle*, études littéraires et dramatiques. Nouvelle édition, augmentée et remaniée.

— *Propos littéraires*. Deuxième série.

JULES LEMAITRE, de l'Académie française. — *Théories et Impressions.*

HENRI D'ALMÉRAS — *Le citoyen Machavoine, député*, roman de mœurs démocratiques.

— *Cagliostro*. L'occultisme et la franc-maçonnerie à la fin du XVIIIe siècle, d'après des documents inédits.

M. LA BRUYÈRE. — *Le Roman d'une épée.*

GUSTAVE ZIDLER — *La Terre divine*, poèmes de France.

J.-J. OLIVIER — *Les Comédiens français* dans les cours d'Allemagne au XVIIIe siècle 3e série. Un volume in-4° écu sur papier à la forme, orné de gravures, broché . . . . 20 »

GEORGES DUMESNIL — *L'âme et l'évolution de la littérature*. Deux volumes in-18, brochés. . . . . 7 »

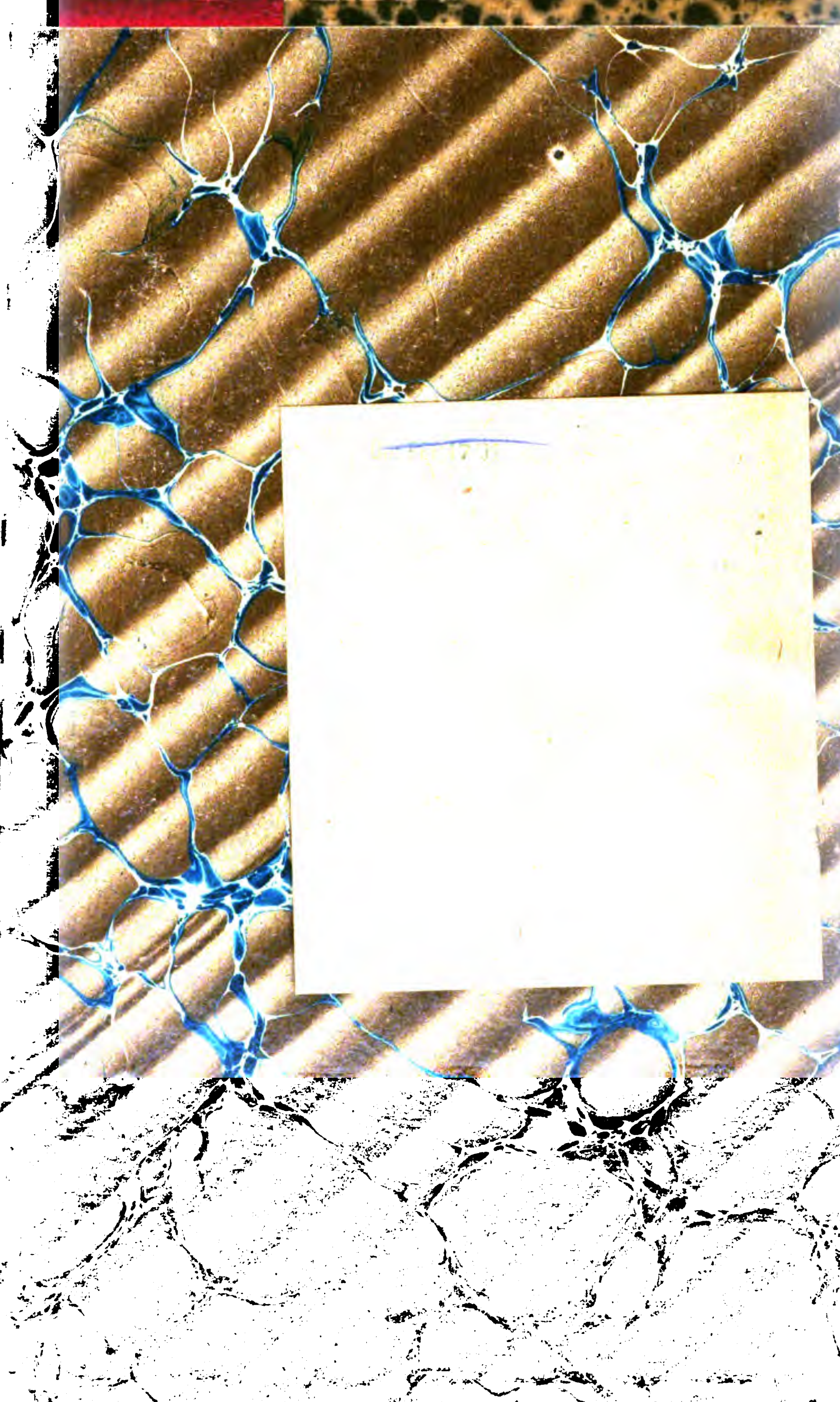
(*Ces volumes ne se vendent pas séparément*)

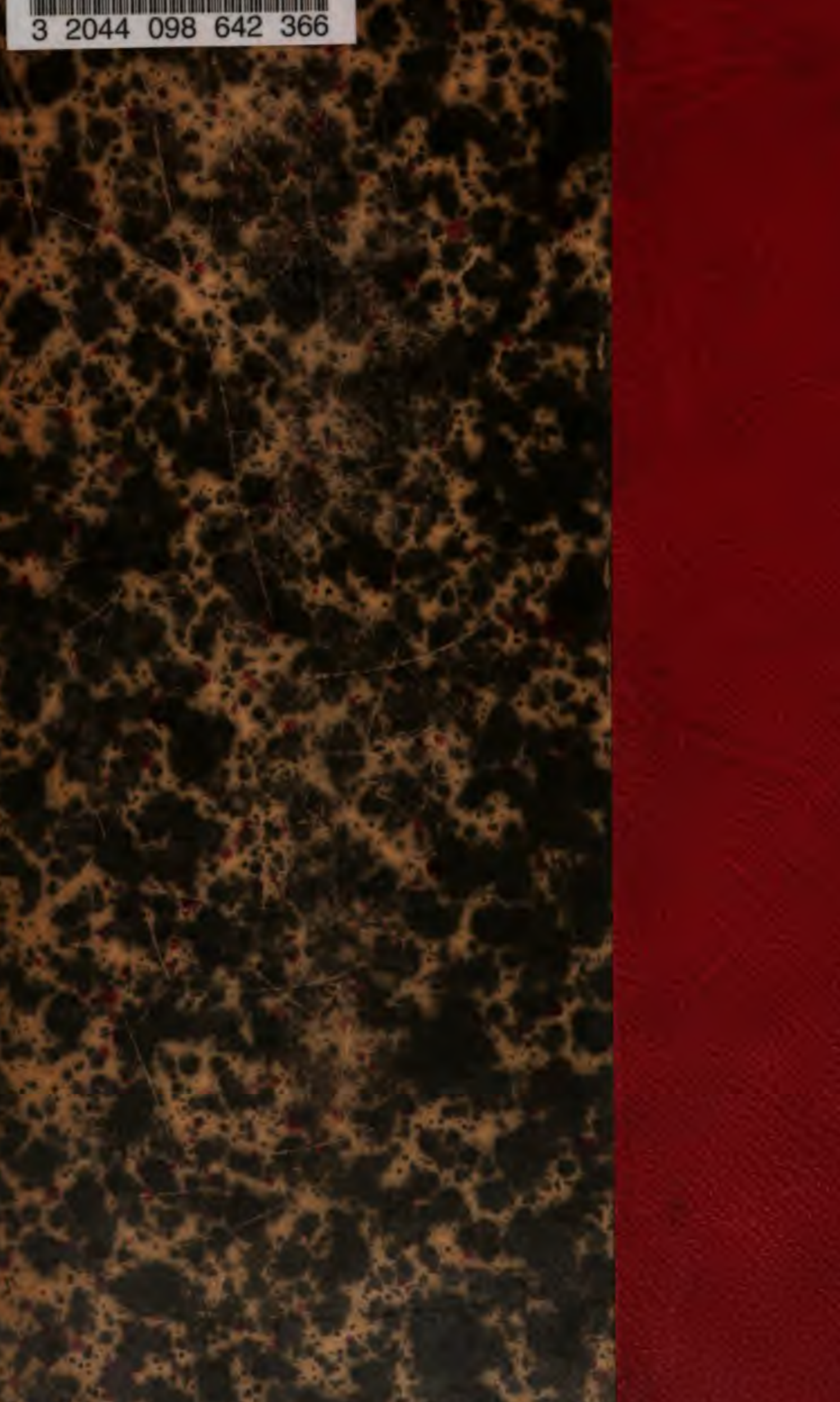
A. VESSIOT, inspecteur général de l'Instruction publique. — *Pour tous les Goûts*. Un volume in-18 jésus, broché. 2 50

GUSTAVE ALLAIS, professeur à la faculté des lettres de l'Université de Rennes. — *Les Débuts dramatiques de Victor Hugo. Amy Robsart*. Une brochure in-8° carré. . . 1 »

EDWARD MONTIER, lauréat de l'Académie française. — *L'Education du sentiment*. Un volume in 16, broché. . . . . 1 »






3 2044 098 642 366